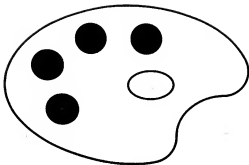


Texte détérioré — reliure défectueuse

NF Z 43-120-11



Original en couleur
NF Z 43-120-8

ANDOLPHE JOANNE

DE PARIS
A LYON

HACHETTE ET C^{ie}



DE PARIS

A LYON

L²⁷

126

C

R 175.788.

PARIS. — TYPOGRAPHIE LAHURE
Rue de Fleuras, 9

DE PARIS A LYON



PAR ADOLPHE JOANNE

ITINÉRAIRE

CONTENANT 3 CARTES, 2 PLANS ET 124 VIGNETTES
DESSINÉES D'APRÈS NATURE

par

HENRI CLERGEY, LANCELLOT ET THÉRON

QUATRIÈME ÉDITION

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 79

—
1873

Droits de propriété et de traduction réservés



TABLE MÉTHODIQUE.

TABLE MÉTHODIQUE DES MATIÈRES.....	I
LISTE DES GRAVURES.....	III
CARTES ET PLANS.....	VI
ABBÉVIATIONS.....	VII
AVIS IMPORTANT AUX TOURISTES.....	VIII
DE PARIS A LYON.....	1
1 ^{re} station. Bercy.....	2
2 ^e station. Charanton-le-Pont.....	3
3 ^e station. Maisons-Alfort.....	4
4 ^e station. Villeneuve-Saint-Georges.....	4
5 ^e station. Montereau. — Croissy. — Yris.....	5
6 ^e station. Brunoy. — Bré-Camille-Robert.....	6
7 ^e station. Combe-la-Ville.....	10
8 ^e station. Meaux.....	10
9 ^e station. Cossay.....	11
10 ^e station. Meaux. — Excursion au château de Vaux-Fraslin.....	11
11 ^e station. Bois-le-Roi.....	20
12 ^e station. Pontchâteau.....	20
13 ^e station. Thomery.....	22
14 ^e station. Moret. — Le canal du Loing.....	25
15 ^e station. Saint-Mammès.....	25
16 ^e station. Montargis.....	25
17 ^e station. Villeneuve-la-Guyard.....	25
18 ^e station. Pont-sur-Yonne.....	25
19 ^e station. Sens. — La Motte-du-Clair.....	25
20 ^e station. Villeneuve-sur-Yonne.....	25
21 ^e station. Saint-Julien-du-Sault.....	25
22 ^e station. Oisy.....	25
23 ^e station. Joigny.....	25

PARIS A LYON.

24 ^e station. La Roche. — Le canal de Bourgogne.....	109
25 ^e station. Brienne-Archêvêque.....	101
26 ^e station. Saint-Florentin. — Pontigny.....	102
27 ^e station. Fligny.....	103
28 ^e station. Tonnerre.....	109
29 ^e station. Tonlay.....	110
30 ^e station. Lésigny.....	110
31 ^e station. Ancy-le-Franc.....	110
32 ^e station. Nuits-sous-Barèges. — Château de Rochefort.....	110
33 ^e station. Aisy.....	117
34 ^e station. Montbard.....	117
35 ^e station. Les Laitons. — Allée-Sainte-Reine. — Le Mont-Auxois. — Alesia. — Le château de Dusey-Rabutin.....	121
36 ^e station. Dusey.....	122
37 ^e station. Verrey-sous-Salmières.....	123
38 ^e station. Bussy-Duc. — Excursions à Saint-Serge-Pabbaye et aux sources de la Seine.....	124
39 ^e station. Mâlain. — Le château de Montcaillot ou d'Urey.....	125
40 ^e station. Valma.....	141
41 ^e station. Monthérey.....	153
42 ^e station. Dijon. — La Côte-d'Or. — Le monument de Napoléon, à Fain.....	154
43 ^e station. Gevrey-Chambertin.....	157
44 ^e station. Vonges. — Vaux et la Romanée.....	159
45 ^e station. Nuits. — L'abbaye de Clugny.....	164
46 ^e station. Corgoloin.....	167
47 ^e station. Beaune. — Pommard. — Volnay.....	173
48 ^e station. Meursault. — Montrachet. — Chassagne.....	180
49 ^e station. Chagny.....	181
50 ^e station. Fontaine.....	184
51 ^e station. Chalon-sur-Seine. — Saint-Marc.....	185
52 ^e station. Yvernois-le-Grand.....	181
53 ^e station. Bernerois-le-Grand.....	182
54 ^e station. Tournay.....	182
55 ^e station. Orléans.....	187
56 ^e station. Pont-de-Vaux-Mourville.....	187
57 ^e station. Sézann.....	188
58 ^e station. Mâcon. — Excursions à Clugny et à Saint-Point.....	189
59 ^e station. Crêches.....	179
60 ^e station. Pontarmont.....	181
61 ^e station. Romanèche. — Tholozay.....	179
62 ^e station. Bellefleur. — Montmarie.....	180
63 ^e station. Saint-Georges-de-Neuville.....	181
64 ^e station. Tilly-Franche.....	182
65 ^e station. Auxois.....	185
66 ^e station. Trévoux.....	186
67 ^e station. Saint-Germain-en-Mont-d'Or.....	187

LISTE DES GRAVURES.

III

59 ^e station. Villaverdt-Neuville.....	287
60 ^e station. Cesson.....	288
70 ^e station. Collonges-Pontaines.....	289
71 ^e station. Saint-Bambert.....	290
72 ^e station. Lyon (Vaise).....	291
Lyon.....	292
Environ de Lyon.....	492
Liste des noms nouveaux substitués aux noms anciens pour les rucs, etc., de la ville de Lyon.....	405
INDEX ALPHABÉTIQUE.....	505

LISTE DES GRAVURES.

1. Embarcadère du chemin de fer de Paris à Lyon (vue extérieure)...	1
2. Embarcadère du chemin de fer de Paris à Lyon (vue intérieure)...	2
3. Ancien château de Berry.....	3
4. Établissement pour le traitement des aliénés à Charenton-St-Maurice... ..	4
5. Église de Brunoy.....	7
6. Vindas de Brunoy.....	9
7. Melun.....	13
8. Château de Vaux-Frédin.....	16
9. Église d'Avon.....	17
10. Château de Fontainebleau, vu à vol d'oiseau.....	19
11. Porte dans la cour Ovale.....	21
12. Le château (cour des Fontaines), vu de l'along des Carpes.....	22
13. Cheminée du salon de François I ^{er}	23
14. La cour Ovale.....	27
15. Cour des Adieux ou du Cheval-Blanc.....	29
16. Porciste de la cour Ovale.....	31
17. Cour Ovale et baptême de Louis XIII.....	33
18. La porte Dauphine, dans la cour Ovale.....	35
19. Le château, vu de l'arrière.....	36
20. La porte Dorée.....	37
21. Corps de garde.....	38
22. Salle des Fêtes, galerie d'Henri II.....	39
23. Galerie de François I ^{er}	40
24. La forêt de Fontainebleau, vue prise au Gros-Pontillon.....	41
25. La Grotte aux Loups.....	42
26. La Mère aux Fées.....	44
27. Entrée des grottes d'Apresmont.....	45

24. La caverne souterraine des gorges d'Aprenont.....	46
25. Bouchers d'Avon.....	47
26. Le Long-Rocher.....	48
27. Entrée de Barleson, chemin des Vaches.....	51
28. Marbille.....	52
29. Marc aux Pigeons (Franchard).....	53
30. Thémery.....	55
31. Month.....	57
32. Confluent de la Seine et de l'Yonne, à Montereau.....	61
33. Station de Villeneuve-la-Guyard.....	65
34. Église de Saint-Martin de Tortre.....	67
35. Cathédrale de Sens.....	71
36. Escalier du Trésor de la cathédrale de Sens.....	75
37. Ancien hôpital (la Halle au blé) de Sens.....	83
38. Porte de Villeneuve-sur-Yonne.....	85
39. Joigny.....	86
40. Vieille maison, à Joigny.....	97
41. Saint-Florentin.....	100
42. Église de Saint-Florentin.....	106
43. Hôtel de Saint-Florentin.....	107
44. Église Saint-Pierre, à Tonnerre.....	111
45. La Tour Dienne, à Tonnerre.....	115
46. Façade du château de Tanlay.....	117
47. Château d'Arcy-le-François.....	121
48. Fontaine d'Arcy-le-François.....	123
49. Église de Monthard.....	129
50. Statue de Buillon, à Monthard.....	130
51. Vieux château de Monthard.....	131
52. Vallée des Lannes.....	135
53. Allée Sainte-Reine.....	137
54. Statue de Yverdingierix, à Allée.....	143
55. Château de Husy-Raboulin.....	145
56. Entrée du souterrain de Melay.....	155
57. Combe, près de Mâlain.....	159
58. Vindas de la combe de Fala.....	161
59. Fionnières.....	162
60. Tunnel entre Fionnières et Dijon.....	163
61. Tunnel entre Fionnières et Dijon.....	164
62. Dijon au xix ^e siècle, d'après une ancienne gravure.....	166
63. Église saint-Bénigne (cathédrale) et Saint-Étienne.....	173
64. Église Notre-Dame de Dijon.....	177
65. Église Saint-Michel.....	179
66. Place d'Armes, palais des États (hôtel de ville), Théâtre et Saint-Michel.....	183
67. Hôtel des Ambassadeurs d'Angleterre.....	187
68. Tombeaux des ducs de Bourgogne, au musée de Dijon.....	191
69. Château de Courcy-Chambertin.....	219

LISTE DES GRAVURES.

V

74. Le Clos de Yongsot.....	229
75. Noria.....	235
76. Notre-Dame de Beaumont.....	231
77. Hôpital de Beaumont.....	235
78. Statue de Menage, par Sude.....	237
79. Église de Mourvaux.....	251
80. Prison de Chagay.....	243
81. Châlon-sur-Saône.....	247
82. Église Saint-Pillibert, à Tournus.....	253
83. Intérieur de Saint-Pillibert.....	255
84. Maison de Grosse, à Tournus.....	256
85. Mâcon.....	259
86. Église Saint-Pierre, à Mâcon.....	263
87. Saint-Vincent avant les dernières restaurations, à Mâcon.....	265
88. Ancienne abbaye de Cluny.....	269
89. Abbaye de Cluny.....	271
90. Abbaye de Cluny avant sa restauration.....	273
91. Église Notre-Dame, à Cluny.....	275
92. Église de Saint-Point et tombeau de la famille de Lamartine.....	277
93. Saint-Point, château de Lamartine.....	277
94. Saint-Benoît.....	279
95. Montmorot.....	281
96. Herde de la Saône, près de Villefranche.....	283
97. Gare de Perrache en 1870.....	285
98. Ancienne église de Fourvière.....	286
99. Observatoire Gay.....	287
100. Vue de Lyon, prise des Charreaux.....	289
101. Les quais de la Saône et le palais de justice.....	293
102. Quai Fulchiron et église Saint-Georges.....	295
103. Anciennes grilles des Écoles.....	297
104. Quai Saint-Clair.....	299
105. Pont Morand.....	301
106. Place Bellecour.....	303
107. Saint-Bonaventure et la place des Cordeliers avant la construction de la rue de Lyon.....	305
108. Rue de Lyon.....	307
109. Vieilles maisons, à Lyon.....	309
110. Cathédrale de Lyon.....	317
111. Façade de l'église d'Alnay.....	343
112. Saint-Martin-d'Alnay.....	344
113. Saint-Nizier.....	347
114. Hôtel de ville.....	348
115. Hôtel de ville.....	353
116. Palais du Commerce et de la Bourse.....	356
117. Le Grand-Théâtre.....	363
118. Hôtel-Dieu.....	367

117. Musée de Lyon (galerie des statues).....	377
118. Palais de l'Exposition de 1873.....	383
119. Entrée principale du palais de l'Exposition.....	387
120. Parc de la Vierge-d'Or.....	393
121. L'île Barbe.....	403
122. L'île Barbe.....	403

CARTES.

Chemins de fer de Paris à Lyon.....	1
Les bords de la Saône.....	344
Les environs de Lyon.....	402

PLANS.

Plan de Dijon.....	345
Plan de Lyon.....	394

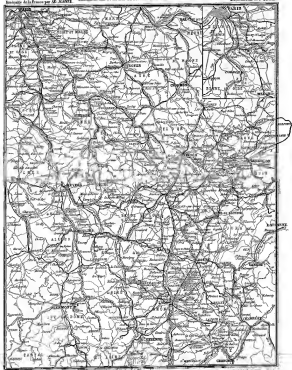
ABBREVIATIONS.

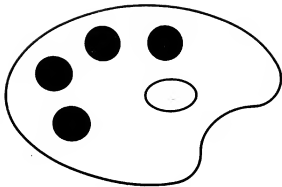
alt.....	altitude.	kl.....	kilomètres.
arr.....	arrondissement.	kllog.....	kilogrammes.
aub.....	auberge.	l.....	lignes.
ch.-l. de c.....	chef-lieu de canton.	larg.....	largeur.
c., centi.....	centimes, centimètres.	long.....	longueur.
c., centm.....	centimes.	mst.....	mètres.
corr., corresp.....	correspondances.	mla.....	milles.
dép., départ.....	département.	mon. hist.....	monument historique.
dil.....	diligences.	N.....	nord.
dr.....	droite.	O.....	ouest.
E.....	est.	P.....	poste.
env.....	environ.	quint.....	quintaux.
fr.....	francs.	R.....	route.
g.....	garden.	S.....	sud.
ham.....	hamman.	s.....	siècle.
haut.....	hauteur.	t. ou tonn.....	tonneaux.
hab.....	habitants.	V.....	villes.
h.....	heures.	v.....	villages.
hact.....	hactares.	V.....	voir.
hactol.....	hectolètres.	vol.....	vollares.
hôt.....	hôtels.	vol.....	volumes.

N. B. A défaut d'indication contraire, les hauteurs sont toujours évaluées au-dessus du niveau de la mer.

AVIS IMPORTANT AUX TOURISTES.

Les renseignements pratiques (voitures, hôtels, etc.) disséminés précédemment dans les Guides Joanne, en tête de l'article consacré à chaque localité, se trouvent réunis à la fin de chaque volume. Ces renseignements, qui varient quelquefois pendant une saison, sont réimprimés tous les ans. MM. les touristes devront donc les chercher, quand ils en auront besoin, non dans le texte même du Guide, mais dans la table alphabétique, placée à la fin du volume.



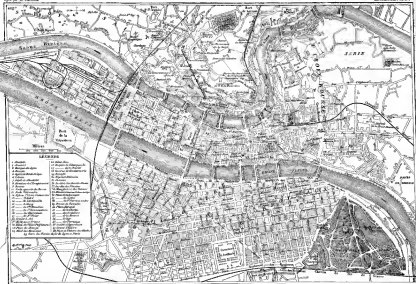


Original en couleur
NF Z 43-120-8

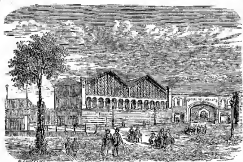
LYON

1999, 2000, 2001, 2002, 2003, 2004, 2005, 2006, 2007, 2008, 2009, 2010, 2011, 2012, 2013, 2014, 2015, 2016, 2017, 2018, 2019, 2020, 2021, 2022, 2023, 2024, 2025, 2026, 2027, 2028, 2029, 2030, 2031, 2032, 2033, 2034, 2035, 2036, 2037, 2038, 2039, 2040, 2041, 2042, 2043, 2044, 2045, 2046, 2047, 2048, 2049, 2050, 2051, 2052, 2053, 2054, 2055, 2056, 2057, 2058, 2059, 2060, 2061, 2062, 2063, 2064, 2065, 2066, 2067, 2068, 2069, 2070, 2071, 2072, 2073, 2074, 2075, 2076, 2077, 2078, 2079, 2080, 2081, 2082, 2083, 2084, 2085, 2086, 2087, 2088, 2089, 2090, 2091, 2092, 2093, 2094, 2095, 2096, 2097, 2098, 2099, 2100, 2101, 2102, 2103, 2104, 2105, 2106, 2107, 2108, 2109, 2110, 2111, 2112, 2113, 2114, 2115, 2116, 2117, 2118, 2119, 2120, 2121, 2122, 2123, 2124, 2125, 2126, 2127, 2128, 2129, 2130, 2131, 2132, 2133, 2134, 2135, 2136, 2137, 2138, 2139, 2140, 2141, 2142, 2143, 2144, 2145, 2146, 2147, 2148, 2149, 2150, 2151, 2152, 2153, 2154, 2155, 2156, 2157, 2158, 2159, 2160, 2161, 2162, 2163, 2164, 2165, 2166, 2167, 2168, 2169, 2170, 2171, 2172, 2173, 2174, 2175, 2176, 2177, 2178, 2179, 2180, 2181, 2182, 2183, 2184, 2185, 2186, 2187, 2188, 2189, 2190, 2191, 2192, 2193, 2194, 2195, 2196, 2197, 2198, 2199, 2200, 2201, 2202, 2203, 2204, 2205, 2206, 2207, 2208, 2209, 2210, 2211, 2212, 2213, 2214, 2215, 2216, 2217, 2218, 2219, 2220, 2221, 2222, 2223, 2224, 2225, 2226, 2227, 2228, 2229, 2230, 2231, 2232, 2233, 2234, 2235, 2236, 2237, 2238, 2239, 2240, 2241, 2242, 2243, 2244, 2245, 2246, 2247, 2248, 2249, 2250, 2251, 2252, 2253, 2254, 2255, 2256, 2257, 2258, 2259, 2260, 2261, 2262, 2263, 2264, 2265, 2266, 2267, 2268, 2269, 2270, 2271, 2272, 2273, 2274, 2275, 2276, 2277, 2278, 2279, 2280, 2281, 2282, 2283, 2284, 2285, 2286, 2287, 2288, 2289, 2290, 2291, 2292, 2293, 2294, 2295, 2296, 2297, 2298, 2299, 2300, 2301, 2302, 2303, 2304, 2305, 2306, 2307, 2308, 2309, 2310, 2311, 2312, 2313, 2314, 2315, 2316, 2317, 2318, 2319, 2320, 2321, 2322, 2323, 2324, 2325, 2326, 2327, 2328, 2329, 2330, 2331, 2332, 2333, 2334, 2335, 2336, 2337, 2338, 2339, 2340, 2341, 2342, 2343, 2344, 2345, 2346, 2347, 2348, 2349, 2350, 2351, 2352, 2353, 2354, 2355, 2356, 2357, 2358, 2359, 2360, 2361, 2362, 2363, 2364, 2365, 2366, 2367, 2368, 2369, 2370, 2371, 2372, 2373, 2374, 2375, 2376, 2377, 2378, 2379, 2380, 2381, 2382, 2383, 2384, 2385, 2386, 2387, 2388, 2389, 2390, 2391, 2392, 2393, 2394, 2395, 2396, 2397, 2398, 2399, 2400, 2401, 2402, 2403, 2404, 2405, 2406, 2407, 2408, 2409, 2410, 2411, 2412, 2413, 2414, 2415, 2416, 2417, 2418, 2419, 2420, 2421, 2422, 2423, 2424, 2425, 2426, 2427, 2428, 2429, 2430, 2431, 2432, 2433, 2434, 2435, 2436, 2437, 2438, 2439, 2440, 2441, 2442, 2443, 2444, 2445, 2446, 2447, 2448, 2449, 2450, 2451, 2452, 2453, 2454, 2455, 2456, 2457, 2458, 2459, 2460, 2461, 2462, 2463, 2464, 2465, 2466, 2467, 2468, 2469, 2470, 2471, 2472, 2473, 2474, 2475, 2476, 2477, 2478, 2479, 2480, 2481, 2482, 2483, 2484, 2485, 2486, 2487, 2488, 2489, 2490, 2491, 2492, 2493, 2494, 2495, 2496, 2497, 2498, 2499, 2500, 2501, 2502, 2503, 2504, 2505, 2506, 2507, 2508, 2509, 2510, 2511, 2512, 2513, 2514, 2515, 2516, 2517, 2518, 2519, 2520, 2521, 2522, 2523, 2524, 2525, 2526, 2527, 2528, 2529, 2530, 2531, 2532, 2533, 2534, 2535, 2536, 2537, 2538, 2539, 2540, 2541, 2542, 2543, 2544, 2545, 2546, 2547, 2548, 2549, 2550, 2551, 2552, 2553, 2554, 2555, 2556, 2557, 2558, 2559, 2560, 2561, 2562, 2563, 2564, 2565, 2566, 2567, 2568, 2569, 2570, 2571, 2572, 2573, 2574, 2575, 2576, 2577, 2578, 2579, 2580, 2581, 2582, 2583, 2584, 2585, 2586, 2587, 2588, 2589, 2590, 2591, 2592, 2593, 2594, 2595, 2596, 2597, 2598, 2599, 2600, 2601, 2602, 2603, 2604, 2605, 2606, 2607, 2608, 2609, 2610, 2611, 2612, 2613, 2614, 2615, 2616, 2617, 2618, 2619, 2620, 2621, 2622, 2623, 2624, 2625, 2626, 2627, 2628, 2629, 2630, 2631, 2632, 2633, 2634, 2635, 2636, 2637, 2638, 2639, 2640, 2641, 2642, 2643, 2644, 2645, 2646, 2647, 2648, 2649, 2650, 2651, 2652, 2653, 2654, 2655, 2656, 2657, 2658, 2659, 2660, 2661, 2662, 2663, 2664, 2665, 2666, 2667, 2668, 2669, 2670, 2671, 2672, 2673, 2674, 2675, 2676, 2677, 2678, 2679, 2680, 26

Received 28 October 2003; accepted 12 February 2004



Year	1990	1991	1992	1993	1994	1995	1996	1997	1998	1999	2000	2001	2002	2003	2004	2005	2006	2007	2008	2009	2010	2011	2012	2013	2014	2015	2016	2017	2018	2019	2020	2021	2022	2023	2024	2025	2026	2027	2028	2029	2030	2031	2032	2033	2034	2035	2036	2037	2038	2039	2040	2041	2042	2043	2044	2045	2046	2047	2048	2049	2050	2051	2052	2053	2054	2055	2056	2057	2058	2059	2060	2061	2062	2063	2064	2065	2066	2067	2068	2069	2070	2071	2072	2073	2074	2075	2076	2077	2078	2079	2080	2081	2082	2083	2084	2085	2086	2087	2088	2089	2090	2091	2092	2093	2094	2095	2096	2097	2098	2099
1990	1991	1992	1993	1994	1995	1996	1997	1998	1999	2000	2001	2002	2003	2004	2005	2006	2007	2008	2009	2010	2011	2012	2013	2014	2015	2016	2017	2018	2019	2020	2021	2022	2023	2024	2025	2026	2027	2028	2029	2030	2031	2032	2033	2034	2035	2036	2037	2038	2039	2040	2041	2042	2043	2044	2045	2046	2047	2048	2049	2050	2051	2052	2053	2054	2055	2056	2057	2058	2059	2060	2061	2062	2063	2064	2065	2066	2067	2068	2069	2070	2071	2072	2073	2074	2075	2076	2077	2078	2079	2080	2081	2082	2083	2084	2085	2086	2087	2088	2089	2090	2091	2092	2093	2094	2095	2096	2097	2098	2099	



Embarcadere du chemin de fer de Paris à Lyon (vue extérieure).

DE PARIS A LYON¹.

L'embarcadere du chemin de fer de Paris à Lyon est situé sur le boulevard Mazas, en face de la prison de ce nom, à l'extrémité de la rue de Lyon, ouverte par la ville de Paris pour le mettre en communication directe avec la Bastille, éloignée de 1 kil. environ. Il a été construit sur les plans de M. Candrier. La halle couverte a 330 mètr. de longueur sur 42 mètr. de largeur, et les rails sont, à leur point de départ, élevés de 38 mètr. 73 c. au-dessus du niveau de la mer, soit 12 mètr. environ au-dessus du niveau ordinaire de la Seine. La superficie totale de la gare des marchandises a été portée, par divers agrandissements, de 72000 mètr. carrés à 363000 mètr. carrés ou un peu plus de

¹. Voir, à la fin du volume, les renseignements relatifs aux voitures de correspondance, aux quilles, aux services de diligences, aux hôtels, etc.

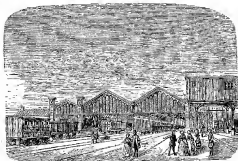
36 hectares; elle a 2 kil. de longueur, compte 4 kil. de quais et occupe environ 1000 personnes.

En arrivant par la rue de Lyon, on voit, à g., le *côté du départ*, à dr., le *côté de l'arrivée*.

1^{re} STATION. — BERCY.

1 kil. de l'embarcadere de Paris. — 500 kil. de Lyon.

Cette station a été établie au point où la ligne de Paris à Lyon croise le chemin de fer d'ceinture. Bercy, aujourd'hui quartier de



Embarcadere du chemin de fer de Paris à Lyon (vue intérieure).

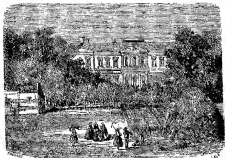
Paris, possédait jadis un magnifique château, construit au xvij^e s., par l'architecte L. Le Vau, et démoli en 1881. Ce château a compté parmi ses propriétaires le marquis de Nointel, le financier Paris, M. de Calonne et M. de Nicolai.

Après avoir dépassé les fortifications, on laisse à dr. Conflans, v. de 610 hab., dépendance de Charenton-le-Pont, et situé sur un coteau qui domine le confluent de la Seine et de la Marne, d'où lui vient son nom.

Conflans rappelle le traité honteux que Louis XI, bien résolu

CONFLANS. — CHARENTON.

à ne jamais l'exécuter, signa avec Charles le Téméraire et ses autres grands vassaux révoltés sous le prétexte du bien public. Le château, bâti par l'archevêque de Paris, François de Harlay de Champvalon, servit aux retraites de ses successeurs jusqu'à la Révolution. M. de Quélen le racheta en 1824. Mais, le 18 février 1831, un service célébré à Saint-Germain l'Auxerrois en l'honneur du duc de Berri, et annoncé avec peu de prudence, fit éclater à Paris une violente émeute qui se propagea jusqu'à Conflans. La villa archiepiscopale fut envahie, dévastée, tout le



Ancien château de Borey.

mobilier détruit. Aujourd'hui elle est occupée par une communauté de religieuses du Sacré-Cœur, vouées à l'enseignement.

2^e STATION. — CHARENTON-LE-PONT.

6 kil. de Paris. — 508 kil. de Lyon.

Charenton-le-Pont (7141 hab.), ch.-l. de canton de l'arrond. de Secaux, se compose de plusieurs groupes d'habitations — Conflans (V. ci-dessus), les Carrières et Charenton — jadis séparés, aujourd'hui réunis et situés sur la rive dr. de la Marne;

Le célèbre hospice d'aliénés, connu sous le nom de Charenton, dépend actuellement de la commune de Saint-Maurice (4931 hab.), dont l'existence administrative date de 1842. Cet établissement, fondé en 1643 par un contrôleur des guerres, Sébastien Leblanc, avait été réuni, lors de la Révolution, à la direction générale des hôpitaux de Paris. Sous le règne de Louis-Philippe, il fut transféré des bords de la Marne au sommet de la colline, où ses vastes bâtiments en arcades, aux toitures italiennes, et sa chapelle bâtie au centre, sous la forme d'un temple, attirent de loin les regards.

Le chemin de fer franchit la Marne sur un pont de cinq arches en fonte séparées par une île en deux parties, entre la jonction de cette rivière avec la Seine et le pont de Charenton, reconstruit en 1863. On laisse à g. *Alfort* et son *Ecole vétérinaire*, et plus loin le fort de Charenton.

3^e STATION. — MAISONS-ALFORT.

1 kil. de Charenton. — 7 kil. de Paris. — 265 kil. de Lyon.

Maisons-Alfort*, v. de 5890 hab., possède une église (mon. hist.) des xiv^e et xvi^e s., dont la tour romane est couronnée par une flèche en pierre.

Le chemin de fer longe à g. la route de terre. La Seine coule à dr. à une distance qui varie de 500 mètr. à 2000 mètr.; sur la rive opposée du fleuve, souvent animée par les convois du chemin de fer d'Orléans, on aperçoit Ivry, Vitry, Choisy-le-Roi; à g. s'élèvent les coteaux boisés qui portent Valenton, Limeil et Boissy-Saint-Léger. Après être sorti du département de la Seine pour entrer dans celui de Seine-et-Oise, on se rapproche du fleuve près de la station de Villeneuve-Saint-Georges.

4^e STATION. — VILLENEUVE-SAINT-GEORGES.

8 kil. de Maisons-Alfort. — 15 kil. de Paris. — 267 kil. de Lyon.

Villeneuve-Saint-Georges, h. de 1758 hab., est très-agréablement situé sur la rive dr. de la Seine, à l'embouchure de la rivière d'Yères et au pied d'un charmant coteau, dont le point culminant atteint 122 mètr. Un pont suspendu d'une seule arche le met en communication avec la rive g. de la Seine, sur laquelle

on aperçoit, à plus de 2 kil., Choisy-le-Roi. A mi-côte, à g. de la station, s'élève, au milieu d'un parc assez étendu, le *château* bien nommé de *Reuregard*. Ce château appartient à Claude Le Pelletier, qui fut contrôleur général des finances après Colbert. De belles et nombreuses villas ont été bâties depuis quelques années à Villeneuve et dans les environs. L'église, des xiii^e et xiv^e s., est précédée de trois portes de la Renaissance.

Après avoir traversé l'Yères près de sa jonction avec la Seine,



Etablissement pour le traitement des aliénés, à Charenton-Saint-Maurice.

on laisse à dr. l'embranchement de Juvisy, Corbeil et Montargis, et l'on remonte la rive g. de l'Yères jusqu'au pied du coteau qui porte le village de Montgeron.

5^e STATION. — MONTGERON.

2 kil. de Villeneuve-Saint-Georges. — 12 kil. de Paris. — 464 kil. de Lyon.

Montgeron* (1690 hab.) est entouré de jolies maisons de campagne, d'où l'on découvre de belles vues sur la vallée d'Yères. L'église, moderne, est de style roman.

Crosne (380 hab.), que l'on remarque sur la g., dans le fond de la vallée, est la patrie de Boileau, qui, selon quelques biographes, serait né à Paris. La maison où l'auteur du *Lutrin* reçoit le jour existe encore, rue Simon. On lit au-dessus de la porte cochère ces vers, gravés en lettres d'or sur une plaque de marbre noir :

Ici naquit Boileau, ce maître en l'art d'écrire.
Il arma la raison des traits de la satire,
Et, donnant le principe et l'exemple à la fois,
Du goût il établit et pratiqua les lois.

2 kil. plus loin, sur la rive dr. de l'Yères, le joli village d'Yères (526 hab.) attire les regards par sa situation, ses prairies, ses bois, ses villages, ses collines. L'église, dépourvue d'intérêt, possède d'anciens tableaux. En face se trouve une porte du x^v s. flanquée de deux tours en briques : ce sont les seuls restes de la maison du célèbre helléniste Guillaume Bode, secrétaire de Charles VIII, né à Paris en 1457. A l'extrémité du bourg (1 kil.), le parc et la filature de laine de l'abbaye occupent l'emplacement et quelques constructions d'un monastère de bénédictins, fondé en 1182.

Au sortir d'une tranchée profonde, on franchit l'Yères sur un viaduc (119 mètr. de longueur; 9 arches de 9 mètr. 67 c. d'ouverture). De ce viaduc on découvre de charmants paysages.

8^e STATION. — BRUNOY.

1 kil. de Montereau. — 22 kil. de Paris. — 426 kil. de Lyon.

Brunoy * (1709 hab.) est un beau village pittoresquement groupé dans la vallée boisée de l'Yères.

Brunoy remonte à une haute antiquité, car il appartenait aux rois de la première race. Dagobert légua au monastère de Saint-Denis une portion de cette seigneurie, ainsi désignée dans l'acte : *Villa nomen Brunodum in Bregio* (Brunoy en Bré). Suger, le célèbre abbé de Saint-Denis, la donna au prieur d'Essennes, qui, à la fin du xiv^e siècle, la vendit à Christophe de Lamoy, déjà propriétaire de l'autre partie. Les rois de France y eurent probablement une habitation, puisque Philippe VI y rendit un édit dont le texte existe encore. Le voisinage de la forêt de Sénart avait dû les attirer dans cette vallée.

Le château de Christophe de Lannoy fut pillé et brûlé, en 1590, par les ennemis du roi, Charles de Lorraine, duc d'Elbeuf, prince d'Harcourt, épousa la petite-fille de Christophe de Lannoy, et son fils, seigneur de Brunoy du chef de sa mère, fit donation de cette terre à son neveu, François de la Rochefoucauld, célèbre par le rôle qu'il joua dans les



Eglise de Brunoy.

troubles de la Fronde, où il était poussé par la duchesse de Longueville, et plus célèbre encore par le livre des *Maximes*. Au XVIII^e siècle, un sieur de Plonin acheta Brunoy des héritiers du duc de la Rochefoucauld et le vendit, en 1722, au fameux financier Paris de Montmart, qui abattit l'ancienne demeure seigneuriale, pour construire à la place un château moderne, qu'il décora avec un luxe royal et qu'il entoura d'un parc

magnifique. Ce fut en sa faveur que la terre de Brunoy fut érigée en marquisat.

Son fils unique, le marquis de Brunoy, ne se fit remarquer que par ses excès et ses extravagances. A dix ans, il donna un coup de couteau à son précepteur qui lui faisait quelques observations sur sa tenue, à la table même de son père, et en présence de vingt convives. Agé de vingt ans, il épousa, à Paris, une fille de la maison d'Essex, partit pour Brunoy aussitôt après la messe, et ne voulut jamais revoir sa femme. Sa passion la plus vive était le goût des cérémonies religieuses. Après avoir fait mourir de chagrin successivement son père et sa mère, il célébra leurs funérailles avec un faste ridicule et les affectations les plus bizarres. Il organisait pour la Fête-Dieu des processions d'un luxe insou, où l'on voyait figurer, sous des charribles d'or, deux cents prêtres ou moines amenés à grands frais de toutes les paroisses et de tous les couvents d'alentour. Comme il donnait à ces divertissements étranges la plus grande publicité, les curieux de la cour et de la ville y accouraient en foule. Il hbergeoisait, il régalerait tout le monde, les paysans comme les grands seigneurs, et la fête religieuse se terminait par une immense orgie. On peut juger de son goût en visitant l'église de Brunoy, qu'il fit décorer comme on décorait alors les boudoirs des grandes dames. On remplirait un volume de ses folies. Il dépensa ainsi la plus grande partie des 20 millions que lui avait laissés son père. Sa famille enfin le fit interdire, et Monsieur, comte de Provence, depuis Louis XVIII, acheta Brunoy.

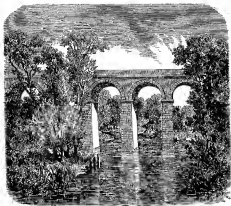
Monsieur accrut encore la magnificence de cette résidence, et y fit élever un petit château, le grand ne lui suffisant pas apparemment. Puis la Révolution abolit l'un et l'autre, combla les fossés, dessécha les pièces d'eau et dépeça le domaine, couvert de villas.

En 1815, après la bataille de Waterloo, Louis XVIII conféra à lord Wellington le titre de marquis de Brunoy.

Brunoy possède de belles et charmantes villas, parmi lesquelles nous signalerons surtout celle où Talma allait se délasser de ses travaux dramatiques. C'est la première qu'on aperçoit à g., après avoir franchi le pont qui est à l'extrémité du village. Martin, le célèbre chanteur, s'y construisit également une jolie habitation, qu'on appelle encore aujourd'hui la *Palais-Martin*, à cause des dépenses qu'il y avait faites. Lafon, le tragique, y eut aussi une maison. Mais aucune ne saurait être comparée à celle que fit construire, dans la plus belle position, sur un point d'où l'œil embrasse toute la vallée, le plus illustre des charcutiers de Paris sous la Restauration, M. Véron.

Le hameau des *Beausserrons* (800 mètr. au S. O.), sur la rive g. de l'*Yères*, aussi coquet que Brunoy, possède également de jolies maisons de campagne.

Brie-Comte-Robert, ch.-l. de c. de 2714 hab. (9 kil. à l'E.), possède : une belle église (mon. hist.) de xiv^e s. dont la façade date en grande partie de la Renaissance; un ancien *Adél-*



Viaduc de Brunoy.

Dieu, dont la charmante porte, de la fin du xiv^e s., est accompagnée d'une élégante arcature, décorée de sculptures; et quelques ruines (xiv^e et xv^e s.) du château des comtes de Brie.

En quittant la station de Brunoy, le chemin de fer franchit l'*Yères* sur un viaduc de 375 mètr. de longueur, composé de 28 arches, ayant chacune 10 mètr. d'ouverture, 26 mètr. 73 c. d'élévation (hauteur moyenne), et 31 mètr. 85 c. (hauteur maxima). De

ce viaduc monumental, qui a été construit (1846-1847) par J. Locke, on découvre de charmants points de vue sur la vallée d'Yères. On laisse ensuite à g. *Epiney* et *Boussy-Saint-Antoine*; sur les hauteurs on aperçoit *Mondres* et *Périgny*; puis on laisse à dr. *Quincy-sous-Sénart* (carrières de pierres à plâtre), près duquel on domine une dernière fois la vallée d'Yères, dont on s'éloigne pour traverser un vaste plateau qui n'a de remarquable que sa fertilité. A partir de Villeneuve-Saint-Georges, on s'est élevé sur une longueur de 11 600 mètr., par une rampe variant de 4 à 5 millim. par mètr. Plus loin, on redescend à Melan par une rampe de la même pente, mais sur 3600 mètr. seulement. On sort du départ. de Seine-et-Oise pour entrer dans celui de Seine-et-Marne. A g. se montre la *Forêt de Vincennes*, sur la rive dr. de l'Yères.

7^e STATION. — COMBES-LA-VILLE.

4 kil. de Brunoy. — 26 kil. de Paris. — 466 kil. de Lyon.

Combes-la-Ville, ancienne seigneurie donnée par le roi Dagobert à l'abbaye de Saint-Vincent, est un v. de 749 hab., situé à la g. du chemin de fer (on ne le voit pas de la station), à 2 kil., sur un coteau qui domine l'Yèree. Il possède une église du *xiii^e s.*, de jolies maisons de campagne et plusieurs moulins.

8^e STATION. — LIENSAINT.

1 kil. de Combes-la-Ville. — 31 kil. de Paris. — 463 kil. de Lyon.

Liensaint, v. de 679 hab., est situé à dr. du chemin de fer, sur la route de terre qui traverse la forêt de Sénart. On y remarque de belles pépinières. L'église, qui conserve des parties du *xiii^e s.*, renferme plusieurs pierres tombales curieuses. C'est y a placé le lieu de la scène de sa *Partie de chasse d'Henri IV*. C'est dans ses environs que fut assassiné, en 1795, le courrier de Lyon. Lesurques, qui ne le sait ? subit le dernier supplice, après avoir été injustement condamné comme l'un des auteurs de ce crime.

Au delà de la route de terre, le chemin de fer croise la belle avenue du château de la *Grange de la Prédicté* (à dr.), propriété du comte Clary. Sur la droite s'étend la *forêt de Rougemont* et se dresse le clocher de *Savigny-le-Temple*.

9^e STATION. — CESSON.

7 kil. de Lieusaint. — 33 kil. de Paris. — 474 kil. de Lyon.

Cesson* est un village insignifiant qui compte 449 hab.

Au delà de la station de Cesson, on entre dans une longue tranchée, divisée en deux parties, et dont les talus ne s'abaissent définitivement qu'aux environs de Melun.

On laisse à dr. le *Mée* (636 hab.; au ham. des Fournoux, manufacture de falences, dont les produits sont justement renommés), avant de traverser la Seine sur un grand pont en fonte, composé de trois arches ayant chacune 40 mètr. d'ouverture, et dont la hauteur au-dessus de l'étiage est de 22 mètr.

10^e STATION. — MELUN.

7 kil. de Cesson. — 43 kil. de Paris. — 487 kil. de Lyon.

Melun*, l'ancienne capitale du Gâtinais français, aujourd'hui le chef-lieu du département de Seine-et-Marne, est située à 1 kil. au N. de la station, au pied et sur le versant d'une colline, traversée par la Seine, qui la divise en trois parties. Le quartier de la rive g. (Saint-Ambroise) est le moins considérable; celui de l'île est le plus ancien; celui de la rive dr., le plus important, est la ville proprement dite. Leur population réunie s'élève à 11 130 habitants.

Melodunum... oppidum Segorum, in insula Sequanae positum... Cette phrase des Commentaires de César, le premier monument historique relatif à l'existence de la ville de Melun, montre ce qu'elle pouvait être. L'île dont il est ici question n'était pas, à beaucoup près, celle où la Cité des Parisiens fut longtemps enfermée.

Labiénus, le plus habile des lieutenants de César, avait reçu l'ordre de marcher de Sens sur Lutèce. Il suivit la rive gauche de l'Yonne, puis celle de la Seine, et trouva les Parisiens campés et retranchés derrière un marais dont la position n'est pas bien connue. Après avoir reconnu l'impossibilité de le franchir, Labiénus revint sur ses pas jusqu'à Melun, chargea de soldats une cinquantaine de bateaux, s'empara de la ville, rétablit les ponts occupés par les Gaulois et passa sur la rive dr., qu'il suivit probablement jusqu'à l'embouchure de la Marne.

Sous les Carolingiens, Melun fut pillée et brûlée cinq fois par les Normands. Au x^e siècle, cette ville devint une des places les plus importantes du royaume. Le roi Robert en fit son séjour de prédilection.

Il y mourut en 1132, et Philippe I^{er} en 1168. En 1163, Abélard y ouvrit une école publique, où il posa les fondements de sa doctrine.

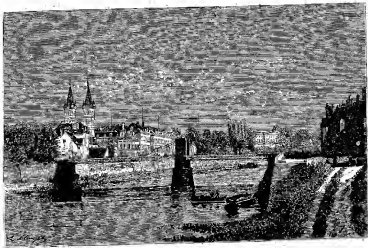
En 1358, Jeanne de Navarre livra le château, l'île et la partie de la ville située sur la rive g. de la Seine, à son frère Charles le Mauvais. Le régent, qui fut depuis Charles V, dut venir l'assiéger avec des forces considérables. Pour la réduire il fallut l'héroïsme de Duguesclin, qui avait juré par Dieu qui peina en croix et au tiers jour remonta, qu'il avait aux croisés parler à la berrette du Dasque de Marvail, et qui tint parole.

En 1430, Melun, qui était close de fortes murailles, se défendit avec une admirable énergie contre le roi d'Angleterre, Henri V, et le duc de Bourgogne, son allié. Henri V dut convertir le siège en blocus. « Les compagnons de dedans, dit un vieux historien, tiraient de grand courage de canons et d'arbalètes, et plusieurs en tuaient. Et entre les autres, y avait un compagnon qu'en disoit estre religieux de l'ordre de Saint-Augustin, dom Simon, moine du Jard, près Melun, très-bon arbalétrier, auquel on fit bailler une très-bonne et très-forte arbalète. Et quand les Anglois et les Bourguignons venaient près des fossés, et qu'il les pouvoit appercevoir, il ne faillait point à les tuer, et disoit-on que lui tout seul, il tua bien soixante hommes d'armes, sans les autres. » La ville ne se rendit que lorsqu'il n'y resta plus à manger ni un cheval, ni un chien, ni un chat. Le roi d'Angleterre déchaîna sa victoire (si l'on peut appeler victoire le succès d'un blocus) par un excès. Il fit décapiter le moine et un certain nombre de bourgeois. Les autres virent leurs biens confisqués, et les plus notables furent envoyés, avec leurs femmes et la plupart des gens d'armes, dans les prisons de Paris, où plusieurs moururent de faim. Dix ans plus tard (1430) les Méleunois, excités et conduits par Jeanne d'Arc, s'insurgèrent contre les Anglais et les contraignirent à se réfugier dans le château, qui dut capituler après douze jours de siège.

Melun fut occupée par les Ligueurs en 1589, et reprise d'assaut par Henri IV l'année suivante. Les troupes royales y détruisirent deux couvents dont les prédicateurs s'étaient signalés par leur violence. Depuis cette époque, elle n'a plus eu de catastrophes à déplorer. La cour y vint quelquefois, du temps de la Fronde, mais elle ne logea point au château, qui n'était plus habitable, et qui fut enfin démoli en 1740. L'emplacement qu'il occupait est couvert aujourd'hui de maisons particulières.

Melun est la patrie de Jacques Amyot, dont une des rues du quartier septentrional porte le nom. Derrière Saint-Aspais, sur la maison n° 23, occupée par un pharmacien, on lit cette inscription : « Ici est né J. Amyot, le 30 octobre 1514. »

L'église principale de Melun, Saint-Aspais, sur la rive dr. de la Seine, date du xvr^e s. Elle n'a pas de transept. De chaque côté



Melin.

de la nef principale s'étendent deux collatéraux soutenus par des colonnes d'une délicatesse remarquable. On vante les vitraux du chœur, les sculptures des portails et du chevet. A l'extérieur du chevet, un médaillon en bronze, œuvre de M. Henri Chapa, et inauguré en décembre 1872, représente Jeanne d'Arc, libératrice de Melun (1430).

Notre-Dame (mon. hist.), qu'on laisse à dr. dans l'île avant de traverser le bras principal du fleuve, mérite surtout une visite. Elle appartenait jadis à un couvent de filles, occupé maintenant par la maison centrale de détention de Seine-et-Marne (1200 détenus hommes) qui a été non-seulement agrandie, mais déplacée pour dégager les abords de Notre-Dame. Cette église, bâtie au ^x^e s., a conservé de cette époque une nef avec les bas côtés. Les croisillons, l'abside et les deux tours dont elle est flanquée sont d'un siècle moins ancien. La façade a été refaite ou remaniée aux ^{xv}^e et ^{xvii}^e s., et tout l'édifice a subi dans ces derniers temps une restauration radicale.

Les travaux de nivellement exécutés sur la place Notre-Dame en 1894 ont fait découvrir quelques fragments de bas-reliefs, une statuette et une pierre portant l'inscription d'un autel dédié à Mercure et aux dieux Mânes par le préteur Néro Claudius Drusus Germanicus, frère de Tibère. Ces antiquités ont été déposées au musée.

Dans le quartier Saint-Ambroise, les couvents des Ursulines et de la Visitation ont été convertis en casernes de cavalerie.

Le clocher de Saint-Barthélemy, tour sans caractère qui s'élève au haut de la ville, près de la préfecture, a été restauré en 1858.

L'hôtel de ville a été commencé en 1847 et terminé en 1848. Dans la cour a été érigée, le 30 mai 1880, une statue d'Amoyot, en marbre, par M. Godin. L'architecte, qui a imité le style de la Renaissance, s'est habilement servi, d'ailleurs, d'un vieux hôtel du moyen âge et d'une ancienne tourelle. Il en a flanqué son édifice en construisant une tourelle exactement semblable à l'autre extrémité. L'intérieur renferme la bibliothèque publique (13 000 vol.) et un musée créé par l'initiative de M. Courtois. On y remarque une intéressante collection des antiquités découvertes dans la

ville et aux environs, plusieurs bronzes et moulages, et quelques tableaux parmi lesquels nous signalerons :

102. Chardin. Sa nourrice. — 108. Eug. Delacroix. Tête d'Actéon. — 110. Desportes (?). Chasse. — 125. Ecole de Niquard. La Coquette. — 128. Vue de Melun au xvi^e s. — 129. Vue de Melun sous Henri IV. — 139. Oudry (?). Fleurs et fruits. — 150. Ecole de Rigaud. Marie-Thérèse, impératrice d'Autriche. — 160. Paul Bré (?). Réjouissances de paysans. — 161. Wousterman (?). Départ pour la chasse. — 169. D'après Raphaël. L'Ange gardien. — 170. D'après Rubens. Débarquement de Marie de Médicis à Marseille (allégorie).

Un square s'étend derrière l'hôtel de ville.

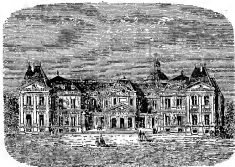
La préfecture, modeste construction du style Louis XIII, s'élève au sommet de la colline qui couvre le quartier septentrional de la ville et la domine tout entière ainsi que la vallée.

La préfecture est à l'extrémité occidentale de Melun. Du côté opposé, se dresse, comme pour lui servir de pendant, le château (1766) de Vaux-le-Pénil (qu'il ne faut pas confondre avec Vaux-Praslin), beaucoup plus grand que la préfecture, précédé, comme elle, d'une belle pelouse en amphithéâtre et offrant, en outre, une magnifique futaie qui couronne le coteau. Une jolie promenade borde la Seine au-dessous de cette belle propriété. L'église de Vaux date du xiii^e s.

L'ancien pont aux Moulins, sur la Seine, n'existe plus. C'est à cet endroit que se pêchaient les fameuses anguilles de Melun. Leur réputation est consacrée par ce proverbe : « l'anguille de Melun crie avant qu'on l'écorche, » qui rappelle aussi l'histoire suivante. Au moyen âge, dans la représentation théâtrale d'un mystère, on choisit pour jouer le personnage de saint Barthélemy, un acteur du nom de Languille. Son rôle était d'être écorché vif. Le malheureux, entrant dans la réalité de ce rôle, se mit à crier de toutes ses forces quand le bourreau fit mine de vouloir aussi remplir le sien. De là le proverbe.

La ville de Melun, qui n'avait pas, sous Louis XVI, 4000 hab., a vu tripler sa population depuis qu'elle est devenue le ch.-l. du départ. de Seine-et-Marne. Jusqu'à la Révolution, elle avait été commune franche, seulement protégée par ses vicontes, dont le domaine embrassait un vaste territoire situé au nord-est de

la ville, vers le village de *Maincy*. La demeure seigneuriale, isolée à une lieue de *Maincy*, s'appelait *Vaux-le-Vicomte*. Fouquet, surintendant des finances sous l'administration du cardinal Mazarin, acheta la vicomté de Melun, et remplaça le vieux château par un édifice immense et magnifique, où il offrit à Louis XIV une fête qui eut toute l'importance d'un événement. « Ce palais, a dit Voltaire (*Siècle de Louis XIV*, chap. xxv), et les jardins lui avaient coûté 18 millions, qui en valent aujourd'hui 35. Il avait bâti le palais deux fois et acheté trois hameaux, dont le terrain



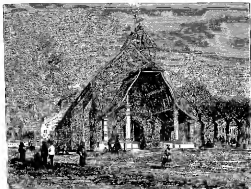
Château de Vaux-Fraslin.

fut enfermé dans des jardins immenses, plantés en partie par Le Nôtre, et regardés alors comme les plus beaux de l'Europe. Les eaux jaillissantes de Vaux, qui parurent depuis au-dessous du médiocre après celles de Versailles, de Marly et de Saint-Cloud, étaient alors des prodiges. » Ces eaux, qui ne jouent plus aujourd'hui, n'étaient rien, après tout, comparées au château lui-même, chef-d'œuvre de l'architecte Le Vau, et qui, sauf les injures du temps, reste encore tel que Fouquet le fit bâtir.

Les magnificences du dedans répondent à celles de l'extérieur.

Les peintures sont de Charles Lebrun et de Mignard. Un seul détail suffira pour donner une idée de la magnificence du surintendant : il faisait à Lebrun 10 000 livres de pension par année, et lui payait en outre tous ses tableaux.

Ce beau château est entouré d'un large fossé rempli d'eau et revêtu de maçonnerie. On y entre par un pont-levis. On en sort également par un pont-levis du côté du jardin. La cour d'honneur est précédée d'une vaste avant-cour, le long de laquelle



Église d'Avon.

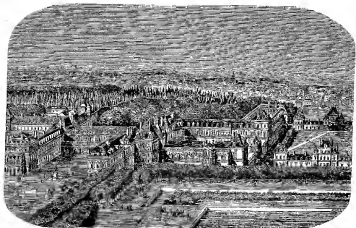
s'étendant les communs. Cette avant-cour est formée du côté de l'avenue par une large grille que soutiennent des Termes de grandeur colossale. Tous, malheureusement, sont plus ou moins mutilés; le château lui-même a été fort mal entretenu depuis le commencement de ce siècle. Le parc a 800 arpents ; il est tout en lignes droites, suivant l'usage du *xviii^e* s. A l'extrémité du vaste parterre s'étend une pièce d'eau ou canal creusé de main d'homme et alimenté par la petite rivière d'Anqueuil.

Les mémoires du temps sont pleins de descriptions pompeuses de la fête que Fouquet donna à Louis XIV, le 17 août 1661, et l'on en peut lire, dans les œuvres de La Fontaine, un récit très-détaillé en vers et en prose. La Fontaine était de la fête, et il eut le rare mérite de n'oublier jamais les services que Fouquet lui avait rendus. La perte du surintendant, préparée de longue main par ses deux collègues Le Tellier et Colbert, était déjà résolue quand Louis XIV alla s'asseoir à sa table; mais le luxe de cette demeure et le faste de la réception augmentèrent singulièrement l'irritation du monarque, qui avait en effet le droit de se dire : « Toutes ces richesses ont été accumulées au détriment de l'État. » Fouquet fut arrêté à Nantes le 5 septembre, dix-huit jours après sa fête, enfermé successivement à Vincennes et à la Bastille, jugé en 1664 par une commission formée de conseillers au Parlement, condamné au bannissement, et incarcéré à Pignerol par ordre du roi, qui trouva que la commission avait été trop débonnaire.

Louis XIV ne voulut pourtant pas ruiner la famille de l'homme qu'il avait si rudement frappé. Le fils aîné du surintendant, Nicolas Fouquet, fut comte de Vaux. Il mourut en 1708. Le maréchal de Villars acheta de sa succession la terre de Vaux-le-Vicomte, que Louis XIV érigea, en sa faveur, en duché-pairie, et qui s'appela Vaux-Villars. Le duc de Villars, fils du maréchal, le vendit au duc de Praslin, ministre sous Louis XV. Elle n'est pas sortie de cette famille et s'appelle aujourd'hui Vaux-Praslin.

Vaux-Praslin est à 6 kil. au N. E. de Melun. La route de Meaux conduit à l'avenue du château.

A peu de distance de la gare de Melun, le chemin de fer se rapproche de la rive g. de la Seine, sur laquelle il offre de jolis points de vue. On passe dans un petit tunnel sous la cour du *château de la Rochette*, puis on côtoie la Seine. Sur la rive dr. se montrent *Licry* (demeure seigneuriale du xvn^e s.), *Chartrettes* (château du Pré, restauré, dit-on, par Henri IV pour Gabrielle d'Estées), puis *Fontaine-le-Port*. Chartrettes est réuni à la rive g. de la Seine par un pont à tablier de tôle récemment construit. On longe la forêt de Fontainebleau, près de la Table du



Château de Fontainebleau vu à vol d'oiseau.

Roi et de la Mare aux Évées, puis le ham. de Broiles (à dr.), avant de s'arrêter à la station de Bois-le-Roi.

1^{re} STATION. — BOIS-LE-ROI.

6 kil. de Melun. — 51 kil. de Paris. — 441 kil. de Lyon.

Bois-le-Roi, v. de 990 hab., se trouve situé à 1 kil. de sa station, sur la rive E. de la forêt de Fontainebleau. Depuis quelques années, de nombreuses maisons de campagne, parmi lesquelles on remarque le magnifique château de M. Abel Laurent, agent de change à Paris, y ont été construites. — La Cave (1 kil. à l'E. de la station) possède sur la Seine un port important pour l'importation du bois et du grès de la forêt. Un pont de 4 travées relie la Cave à Chartrettes. — Sermaise, tout à côté de la Cave, donne son nom à la plaine boisée située à la gauche de la voie ferrée.

Le chemin de fer, trop souvent encaissé entre deux talus qui gênent la vue, passe à côté de l'église de Bois-le-Roi (à g.), traverse le village, décrit deux fortes courbes dans la forêt et passe sous la route de Fontainebleau à Valvin.

2^{de} STATION. — FONTAINEBLEAU.

2 kil. de Bois-le-Roi. — 53 kil. de Paris. — 443 kil. de Lyon.

De la gare de Fontainebleau, — les trains express ne s'y arrêtent même pas, — on n'aperçoit ni la ville ni le château; on ne découvre dans diverses directions que la forêt. Au delà et au S. O. du viaduc de Champs se montrent seulement un petit nombre de maisons à demi cachées dans des nids de verdure : c'est le village d'Acon, situé à l'extrémité orientale du parc, et dont la vieille église rappelle quelques noms célèbres à des titres divers. Une simple pierre tumulaire à l'entrée sur la dr. porte le nom de Monaldeschi (V. ci-dessous, p. 20). Du même côté, près du maître-autel, est le tombeau du peintre Ambroise Dubois, mort en 1815. Sous le porche extérieur, on lit les inscriptions tumulaires du naturaliste Dambenton et du mathématicien Bezout.

30 min. suffisent pour aller à pied de la gare à Fontainebleau, par une belle avenue de platanes. C'est une agréable

promenade, le long de laquelle s'élevaient, à dr. et à g., d'élégantes habitations. La ville se développe et s'étend de ce côté seulement.

Fontainebleau¹, V. de 10 941 hab., n'a en elle-même rien de bien curieux. On y remarque seulement : quelques débris d'anciens hôtels (hôtel Pompadour ; pavillon de l'hôtel d'Estrées ; porte de l'hôtel du cardinal de Ferrare, bâti par Serlio) ; un hôtel de ville monumental ; de vastes casernes ; une nouvelle sous-préfecture ; la statue du général Dumas, derrière l'église ; et, sur la place principale, une fontaine surmontée d'un buste de Decamps.

Le château et la forêt de Fontainebleau offrent un si grand intérêt aux visiteurs qu'ils font oublier la ville même. Pour bien voir ces merveilles, il faut leur consacrer plusieurs journées. Une description même sommaire de toutes leurs magnificences et de toutes leurs curiosités tiendrait une trop grande place dans ce volume. Nous devons donc nous borner à les signaler ici, en quelques pages illustrées, au voyageur qui passe emporté par la vapeur, avec le désir de venir les admirer un jour, ou avec le regret de ne pas pouvoir aller les revoir en détail².



Porte dans la cour Ovale.

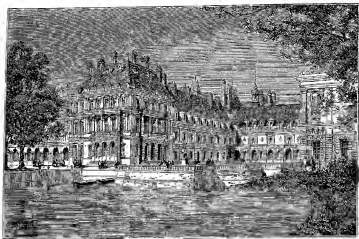
1. Voir, pour les autres renseignements et pour la description détaillée de la ville, du château, des jardins et de la forêt, l'*Illustration de Fontainebleau*, par Adolphe Joanne (1 vol. in-16 de 308 pages, illustré de 26 gravures, accompagné de 2 cartes : 2 fr., chez Hachette et Cie), ou les *Excursions de Paris illustrées* (par le même auteur : 7 fr., chez les mêmes éditeurs).

Le château de Fontainebleau, d'origine inconnue, existait déjà dans la forêt de Bière, du temps du roi Louis le Jeune, qui y tint sa cour, y rendit plusieurs ordonnances et y fonda la chapelle de Saint-Saturnin, consacrée par Thomas Becket. La forêt de Bière abondait en gibier. Les anciens rois de France, qui avaient tous la passion de la chasse, vinrent donc souvent à Fontainebleau. Saint Louis agrandit et restaura le château. Toutefois le pavillon appelé aujourd'hui de son nom a été construit presque entièrement par François I^{er}. Charles V y fonda une bibliothèque. Charles VII y fit représenter ses victoires sur les murs; mais ses successeurs l'abandonnèrent, jusqu'à François I^{er}.

François I^{er} fut le véritable créateur du palais de Fontainebleau. Doué d'un heureux instinct, il s'adressa aux grands maîtres d'Italie; mais Michel-Ange rejeta ses propositions; Léonard de Vinci ne vint en France que pour y mourir; Raphaël s'éteignit avant de pouvoir mettre la dernière main à son dernier chef-d'œuvre, la Transfiguration, qui était destinée à la France; Andrea del Sarto, entraîné par sa folle passion pour une femme infidèle, abusa de la confiance du roi, qui l'avait chargé de lui acheter en Italie des tableaux et des statues. François I^{er} se vit donc, malgré lui, obligé de se contenter d'architectes de second ordre. Le Primatice, le Rosso, Nicolo dell' Abbate, Vignole, Serlio formèrent ce qu'on a appelé l'école de Fontainebleau. Cette école n'eut pas certainement toute l'importance que lui accorda Vasari, mais elle brilla d'un vif éclat. On ne doit pas oublier toutefois qu'elle eut pour contemporains une école nationale d'une grande valeur, une école toute française, celle de Jean Cousin, de Jean Goujon, de Pierre Lescot, de Germain Pilon. D'ailleurs, on ne sait pas d'une manière positive si les constructions élevées à Fontainebleau sous le règne de François I^{er}, la cour Ovale, la chapelle Saint-Saturnin, le pavillon de la Porte-Dorée, la salle des Fêtes (terminée par Henri II), la galerie d'Ulysse (détruite sous Louis XV), la cour de la Fontaine, la galerie de François I^{er}, la cour du Cheval-Blanc, furent l'œuvre d'artistes italiens, ou s'il faut les attribuer à des maîtres français dont les noms sont restés inconnus.

En 1536, Jacques V, roi d'Écosse, vint voir à Fontainebleau Madame Magdeleine, fille de François I^{er}, qu'il épousa l'année suivante, et qui mourut d'ennui en Écosse six mois après son mariage.

En 1539, Charles-Quint demanda à François I^{er} la permission de traverser la France pour aller apaiser une sédition à Gend. Le P. Daniel raconte qu'il fut reçu hors de la forêt, à Fontainebleau, par une troupe de seigneurs et de dames « déguisée en forme de dieux et de déesses licageères, qui, au son des hautbois, composèrent une danse rustique, puis se perdirent dans les ombres des bois. » Charles-Quint fut logé au pavillon des Poètes, et, « pendant plusieurs jours qu'il resta à



Le château (ouï des Fontaines), vu de l'église des Carpes.

Fontainebleau, le roy, dit Martin du Bellay, le festoya et lui donna tous les plaisirs qui se peuvent inventer, comme des chasses royales, tournois, escarmouches, combats à pied et à cheval, et sommairement toutes sortes d'orbanementz. - Les dispositions de cette fête furent dues au Rosso. Cependant l'empereur quitta Fontainebleau dès que cela lui fut possible; il s'y sentait peu en sûreté, malgré l'appui qu'il avait rencontré chez Mme d'Étampes, que sa géméreuse galanterie lui avait gagnée.

Les vœux des filles somptueuses données à l'occasion du baptême de François II, et, deux ans après, en 1545, pour le mariage d'Élisabeth, fille d'Henri II, avec Philippe II d'Espagne, sont parvenus jusqu'à nous. Parmi les magnificences qui furent déployées à ce mariage, il faut rappeler celle d'un buffet à neuf étages, en forme de pyramide, dressé dans la cour du donjon (cour Ovale) où François I^{er} avait exposé toute la vaisselle en or massif, tous les vases et objets d'art entassés depuis des siècles dans les demeures royales, et parmi lesquels il y en avait qui remontaient jusqu'à Charlemagne : assemblage inappréciable d'objets rares et précieux, aujourd'hui perdus et détruits en majeure partie, qui doivent exciter les regrets des antiquaires. Des officiers placés près de la splendide étagère expliquant ces curiosités aux étrangers.

À l'avènement d'Henri II, l'influence de Diane de Poitiers remplaça celle de la duchesse d'Étampes et écarta pour plusieurs années celle de l'épouse légitime, Catherine de Médicis, dont le goût florentin devait avoir en France une action si marquée sur les arts, comme son génie devait s'y exercer si violemment dans la politique. Diane de Poitiers vit avec joie s'éloigner la maîtresse du feu roi, qui avait été nommée la plus belle des savantes et la plus savante des belles. Elle comprit qu'elle devait la remplacer dans la direction des fêtes et des embellissements, et s'appliqua à protéger les artistes et les poètes. Elle devient la divinité du lieu. Diane, c'était là un heureux nom pour une époque d'engouement mythologique; aussi l'art multiplia-t-il l'image de la déesse chasseuses et ses emblèmes. Toutefois une critique plus attentive reconnaît aujourd'hui que les chiffres (deux D accolés dans un H) et les croissants mêmes que, par une équivoque fâcheuse, on attribuait à la maîtresse d'Henri II, appartiennent à Catherine de Médicis.

Henri II continua les travaux commencés par François I^{er}. Il fit décorer, par Nicole dell' Abbate, sur les dessins de Primaticcio, la salle des Fêtes, la merveille du château de Fontainebleau, qui porte son nom.

Mais après la mort d'Henri II, en 1549, les grâces folâtres, les jeux et les fêtes, firent place aux intrigues politiques. Sous François II, en 1549, il se tint à Fontainebleau une assemblée des notables, provoquée par la reine mère dans le but apparent de calmer les haines qu'avaient soulevées les discussions religieuses, mais en réalité pour ranimer les

calvinistes et s'en faire au besoin un appel contre les Guise, alors tout-puissants et qui la tenaient pour ainsi dire en tutelle. Les princes lorrains, le comte de Montmorency, l'amiral Coligny, etc., s'y trouvaient réunis. L'évêque de Valence, Montlus, fit des sorties vigoureuses contre les vices du clergé; puis, s'adressant à la reine mère et à Marie Stuart, présentes toutes deux : « Pardonnez-moi, mesdames les reines, si j'ose entreprendre vous supplier qu'il vous plaise ordonner qu'en lieu de chansons folles, vos filles et toute votre suite ne chantent que les psaumes de David.... » Catherine ne tint pas grand compte de ses admonitions. Manœuvrant avec habileté entre les deux partis qui se disputent la suprématie et qui cherchent à enlever le jeune roi Charles IX jusque dans sa résidence de Fontainebleau, elle triomphe, et, arrivée au faite du pouvoir, elle cherche à faire de sa cour un théâtre de plaisir et de voluptés. Cent cinquante filles d'honneur dont elle s'entoure, et qu'elle a soin de choisir parmi les plus belles, deviennent les auxiliaires de sa politique. C'est avec cette escorte, plus redoutable au courage des Ligueurs et des huguenots que les arquebuses et les canons, qu'elle se rend,



Chambre du salon de François I^{er}.

le 31 janvier 1564, à Fontainebleau pour y voir les ambassadeurs du pape, de l'empereur, du roi d'Espagne et d'autres souverains et princes catholiques, qui venaient réclamer l'exécution des articles du concile de Trente, c'est-à-dire demander que la France exerçât des persécutions nouvelles contre les réformés. La reine et le roi son fils ne crurent pas le moment opportun pour l'éclat sanglant des discordes civiles; ils répondirent par un refus. Puis les fêtes commencèrent, où les chefs des deux partis luttaient de courtoisie et de prouesses.

Ces fêtes furent splendides; il faut lire dans le P. Daniel, et même dans le grave Castelnau (ce dernier fut acteur dans les divertissements), le récit de ces sortes de représentations théâtrales jouées par les courtisans eux-mêmes, mélange gracieux de la poésie mythologique et des souvenirs de la Table-Ronde, qui caractérise si bien cette époque. Il y eut des combats entre des Grecs et des Troyens luttant pour leurs dames, des tournois et des tours enchantées dont on fit le siège; les filles d'honneur de la reine mère y remplirent les rôles des sirènes, allégorie peut-être trop transparente et qui révélait les desseins artificieux de Catherine. Mais les fêtes cessent de nouveau à la mort de François II. Henri III, tout occupé de ses mignons et de ses pèlerinages, donne à peine un souvenir à Fontainebleau, qui reste morne et désert jusqu'à l'avènement d'Henri IV.

Henri IV fut, après François I^{er}, le plus grand constructeur du château de Fontainebleau. Il double la superficie des bâtiments et des jardins. Il y fit travailler depuis 1593 jusqu'en 1609, et y dépensa la somme énorme pour le temps de 3 440 856 livres. Entre autres constructions, on lui doit la grande galerie de Diane, la cour des Offices et les vastes bâtiments qui l'enclavent, avec la porte d'entrée sur la place d'Armes; le dôme élevé au-dessus de la porte qui de la cour Ovale va à celle des Offices (c'est sous ce dôme qu'eut lieu le baptême de Louis XIII, et la porte prit le nom de porte Dauphine); les bâtiments de la cour des Princes; le pavillon du surintendant des finances. Il ordonna la restauration générale de la chapelle de la Sainte-Trinité; l'ambassadeur d'Espagne lui avait dit un jour en visitant le château : « Cette maison serait plus belle, sire, si Dieu y avait logé aussi bien que Votre Majesté. » Il agrandit les jardins et fit creuser le grand canal de 1200 mètres de longueur sur 80 de largeur, dans un vaste terrain qu'il planta de beaux arbres et qu'il orna de pièces d'eau, toutes détruites aujourd'hui, à l'exception de la pièce du Miroir. L'habile ingénieur Italien François changea les dispositions du parterre planté par François I^{er}, qu'on avait nommé jusqu'alors le jardin du Roi, et qui fut appelé depuis le jardin du Fière, à cause d'une figure colossale placée au centre d'une fontaine, sur un rocher factice et percé à jour. Cette statue, que François I^{er} avait fait couler en bronze, fut fondue pendant la Révolution. On doit également à Henri IV le réservoir voûté, de 750 mètres de longueur, qui prend son origine aux hautes eaux des Peloux et des Provençaux, et fournit 40 pouces d'eau limpide au château et à la fontaine de la place d'Armes.

Henri IV fit de longs séjours à Fontainebleau; il aimait à s'y livrer au plaisir de la chasse. « Le même jour, dit Sully, Sa Majesté, après avoir chassé à l'oiseau, fit une chasse au loup, et finit la journée par une troisième chasse au cerf, qui dura jusqu'à la nuit, malgré une pluie

qui dura trois ou quatre heures. On était alors à six lieues du gîte. Le roi arriva un peu fatigué... Voilà ce que les princes appelaient s'amuser.

Il est une autre passion qui ne tient pas moins de place dans la vie d'Henri IV; mais, par suite de la multiplicité de ses amours, on ne voit pas régner longtemps à Fontainebleau une favorite, comme sous François I^{er} et Henri II. Gabrielle d'Estées vient lui rendre une visite; Henri lui écrit ce billet en 1599 : « De nos délicieux départs de Fontaine-belle-eau. Mes chers amours ... je me porte bien, Dieu merci, je ne suis malade que du désir de vous voir. » Le chiffre mystérieux d'un S barré par un trait qu'on se plait à expliquer par le nom d'Estées, est-



La cour ovale.

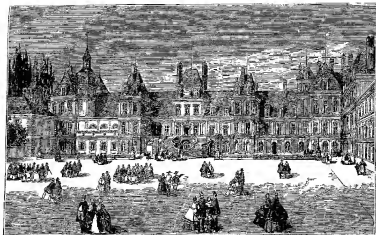
il le chiffre de la concubine ou celui de Marie de Médicis comme le prétendent certains critiques plus avisés? Il faut se rappeler d'ailleurs que Gabrielle d'Estées était morte quand Henri IV épousa Marie de Médicis. Cet emblème a été souvent employé à la Renaissance, comme celui de *fermeur* (constance). Henri IV fit décorer de peintures la galerie de Diane, pour satisfaire, dit-on, un caprice jaloux de Gabrielle qui, à l'exemple de Diane de Poitiers, voulait aussi avoir son *Olympe*, où elle figurait avec le croissant sur la tête. Quand l'*Olympe*, commandé à Ambroise Dubois, fut prêt, la divinité était morte. Le croissant revint de droit à Marie de Médicis.

C'est à Fontainebleau qu'Henri IV vit naître son fils Louis XIII; c'est à Fontainebleau que fut arrêté le maréchal de Biron, son ancien compagnon d'armes et son ami, qui le trahissait alors. Le roi, à qui enfin, confédant des intrigues de Biron avec l'Espagne et la Savoie, avait révélé tout le complot, fit des tentatives répétées et vaines auprès du maréchal pour obtenir l'aveu de ses torts. Biron fut arrêté dans une antichambre dont les dispositions ont été changées depuis. Transféré à Paris, il eut la tête tranchée dans la cour de la Bastille (1607).

Après la mort d'Henri IV, la régence orageuse et tracassière de Marie de Médicis laissa Fontainebleau désert pendant plusieurs années. Le cardinal de Richelieu y fut reçu en 1625 avec une grande distinction. Le roi lui donna un festin dans la grande salle de bal; Marie de Médicis, une collation dans la galerie d'Ulysse, et Anne d'Autriche une collation dans la galerie de Diane. Peu après, la cabale formée contre lui, et à la tête de laquelle était le frère du roi, voulut le faire enlever dans les environs de Fontainebleau, et peut être le mettre à mort. Le comte de Chalais, amant de la duchesse de Chevreuse, qui s'était chargé de l'exécution du complot, alla le révéler à Richelieu; mais, continuant à trahir les uns et les autres, il fut arrêté par ordre de Richelieu, et il eut la tête tranchée à Nantes (1636). — Le jour de la Fête-Dieu de l'année 1638, Louis XIII toucha 1200 malades des écorchées, réunis dans l'allée royale, le long de l'étang, près du jardin des Pins. — Richelieu revint une dernière fois, en 1642, à Fontainebleau, après l'expulsion de Cinq-Mars et de De Thou. Il occupa l'hôtel d'Arret, dépendance du palais, aujourd'hui détruit. Il était malade et déjà près de la tombe. « On le portoit dans une machine, raconte Tallemant des Réaux, et, pour ne pas l'incommoder, on rampoit les murailles où il logeoit, et si c'étoit par eau, on faisoit une rampe dès la cour, où il entroit et descendoit par une fenêtre dont on avoit ôté la croisée. » Ce qui fit dire par allusion à la mort de Cinq-Mars, que cette prédiction de Michel Nostradamus s'était réalisée :

Quand bonnet rouge passera par la fenestre,
A quatre-vingt sixtes (cinq mars) on couper la teste.

Louis XIV séjourna souvent à Fontainebleau, mais il devait établir ailleurs le siège habituel de sa grandeur et de sa magnificence. Sous la régence d'Anne d'Autriche, Fontainebleau reçut la visite de la reine d'Angleterre, femme de Charles I^{er} (1644). Après cette reine exilée et malheureuse, une autre reine du Nord, qui avait volontairement abdiqué, Christine de Suède, y vint à son tour, pendant un second voyage qu'elle fit en France. Cette reine si singulière dans ses manières et sa société, cette femme alors âgée de trente et un ans, avait reçu l'ordre de s'arrêter à Fontainebleau, où Louis XIV vint lui rendre visite. Un mois



Cour des Adieux ou du Cheval-Bleu.

après, elle éprouvait cette paisible résidence par une tragique histoire qui est restée le souvenir funèbre et sanglant du château, l'assassinat de Monaldeschi. Le P. Label, supérieur des Mathurins, a laissé un récit naïf et émouvant de cet événement. (Voir l'*Histoire de Paris à Fontainebleau*, ou les *Événements de Paris illustrés*, par AN. JOUHAN.)

Ce meurtre eut lieu dans la galerie des Carls, qui, après avoir été convertie en appartements particuliers sous Louis-Philippe, a été complètement restaurée en 1854.

Malgré l'incertitude qu'inspira ce crime, Christine fut accueillie à la cour et assista aux fêtes dont le jeune roi Louis XIV était le héros, et quelquefois un des acteurs. Un jour il récita des vers et dansa au ballet des *Saisons*, composé, écrit-on, par Desnoyers, et qui fut joué en grande pompe à Fontainebleau, le 23 juillet 1661. C'est à cette époque qu'il devint amoureux de Mlle de la Vallière.

En 1685, le prince de Condé mourut à Fontainebleau, où il était venu soigner sa belle-fille la duchesse de Bourbon, malade de la petite vérole.

Quand Louis XIV eut établi sa résidence à Versailles et à Marly, il faisait tous les ans le voyage de Fontainebleau. Il couchait ordinairement en route, soit à Petit-Bourg, chez le duc d'Antin, soit à Villeroy, chez le maréchal de ce nom. Il voulait que sa cour fût nombreuse et brillante; tous les princes de la famille royale devaient être du voyage: c'était lui déplaire que d'être malade. Les princesses, même enceintes, ne pouvaient se faire excuser. C'est ainsi qu'il fit faire à la duchesse de Berry une fausse couche, en 1711. Pour lui obéir, elle vint en bateau jusqu'à Valvins. Mme de Maintenon, pour laquelle un appartement avait été disposé près de la salle d'Henri II, régnait alors dans ce château où avaient régné avant elle la duchesse d'Étampes, Diane de Poitiers, Gabrielle d'Estrees.

Le 9 novembre 1700, un courrier apporta à Fontainebleau la nouvelle de la mort du roi d'Espagne, qui, par son testament, appelait le petit-fils de Louis XIV au trône. « Le roi, qui allait tirer, dit Saint-Simon, contrebande la chaise... Il manda aux ministres de se trouver à trois heures chez Mme de Maintenon. Monseigneur était revenu de courre le loup, il se trouva aussi à trois heures chez Mme de Maintenon. Le conseil y dura jusqu'à deux heures... Quelque accoutumé qu'en fût à la cour à la faveur de Mme de Maintenon, on ne s'était pas à la voir entrer publiquement dans les affaires, et la surprise fut extrême de voir assembler deux conseils en forme chez elle, et pour la plus grande et la plus importante délibération qui de tout ce long règne et de beaucoup d'autres eût été mise sur le tapis. A la fin de cette longue conférence, le roi s'adressant à Mme de Maintenon : « Et vous, madame, que dites-vous de tout ceci ? » Elle de faire la modeste; mais enfin, pressée

et commandée, elle fut d'avis d'accepter le testament. « Quelques jours après, la cour était de retour à Versailles, et Louis XIV y proclamait le duc d'Anjou roi d'Espagne.

En 1717, Fontainebleau reçut la visite du czar Pierre I^{er}. « Le lieu lui plut médiocrement, dit Saint-Simon, et point du tout la chasse, où il pensa tomber de cheval; il trouva trop violent cet exercice, qu'il ne connaissait point. Il voulut manger seul avec ses gens, au retour dans l'île de l'Étang. Il revint à Petit-Bourg dans un carrosse avec trois de ses gens. Il parut dans ce carrosse qu'ils avaient largement bu et mangé. » — En 1768, c'était un autre souverain du Nord, Christian VII, roi de Danemark, qui venait à Fontainebleau visiter Louis XIV; il y assista à la première représentation de *Tancrède*.

Sous l'influence de Mme de Pompadour, une des dernières courtisanes-reines que Fontainebleau était habitué à voir à côté des souverains, un petit théâtre mesquin avait été construit dans la rue de la Belle-Cheminée. C'est là qu'en 1762 eut lieu la première représentation de l'*opéra du Devin du village*. Tout le monde se rappelle avoir lu dans les *Confessions* de J. J. Rousseau comment il y assista, placé sur le devant de la loge de l'intendant des menus plaisirs, faisant face à celle du roi, dans un équipage plus que modeste, la barbe longue et la perruque mal peignée, tour à tour humilié de sa tenue négligée, à cause des femmes élégantes qui l'entouraient, et honteux de sa pusillanimité, à cause de sa philosophie; il partit le lendemain matin pour éviter d'être présenté à Louis XV. — Un autre philosophe, moins facile à déconcerter que lui, et qui, d'ailleurs, était gentilhomme de la chambre, Voltaire, séjourna aussi quelques jours à Fontainebleau; il négligeait un peu les devoirs de sa charge. « Tous les soirs, écrit-il, je fais la ferme résolution d'aller au lever du roi; mais tous les matins je reste en robe de chambre avec *Sémiramis*. » Il était logé chez le duc de Richelieu avec Mme du Châtelet.

Fontainebleau n'eut point à rougir des honteux excès dans lesquels



Péristyle de la cour Ovale.

s'éteignirent les dernières années de Louis XV : le petit-fils de Louis XIV y faisait seulement une apparition tous les ans. Il construisait la salle de spectacle, incendiée en 1856, et l'aile neuve de la cour du Cheval-Blanc; et, pour élever cette misérable haïsse, il détruisait la galerie d'Ulysse.

Louis XVI vint à son tour chasser à Fontainebleau; Marie-Antoinette fit faire des dispositions intérieures dans le château; mais le séjour habituel de la cour était à Versailles et à Trianon. Pendant la Révolution, Fontainebleau fut délaissé. En 1784, il servait de casernes à des prisonniers de guerre. En 1804, Napoléon fit restaurer le château pour y loger le pape, qui venait le sacrer. Le 26 novembre, à midi, il alla en habit de chasse dans la forêt au-devant de Sa Sainteté, à la Croix de Saint-Hérem. Le saint-père était accompagné des cardinaux Antonelli, Borgia, di Pietro, Caselli, Braschi et de Bayane; il prit place dans la voiture à la droite de l'Empereur et arriva au château au milieu d'une haie de troupes et au bruit des salves d'artillerie. Plus tard, le souverain pontife, arrêté dans son palais, était transféré à Savone, puis en 1812 à Fontainebleau. Peu de temps après son retour de la campagne de Russie, le 19 janvier 1813, Napoléon, qui venait de chasser à Grosbois, se rend à l'improviste à Fontainebleau, entre brusquement dans l'appartement de Pie VII, et l'embrasse avec effusion; le pape, touché, l'accueille affectueusement. Le 25 janvier, à la suite d'une nouvelle entrevue, le saint-père signait le célèbre concordat de Fontainebleau, par lequel il renonçait la souveraineté des États romains et contre lequel il ne devait pas tarder à protester.

En 1814, le palais de Fontainebleau fut le théâtre d'une abdication autrement grande et solennelle. Épuisé par ses victoires de Champahert, de Montmirail, de Vauchamp, de Rungis, de Montereau, l'empereur Napoléon, ayant laissé son quartier général à Troyes, arriva à Fontainebleau le 30 mars 1814, sur le soir. Il espérait que Paris se défendrait assez pour lui laisser le temps de venir à son secours. La lâcheté des uns, la trahison des autres, la lassitude de tous, lui enlevèrent cette dernière espérance. Alors il adressa aux chefs de l'armée ennemie une déclaration où il réservait les droits de la régence et de son fils; mais, les souverains alliés ayant refusé de traiter sur cette base, il dut se résigner, après une lutte douloureuse avec lui-même, et il traça de sa main la formule suivante de son abdication :

« Les puissances alliées ayant proclamé que l'empereur Napoléon était le seul obstacle au rétablissement de la paix en Europe, l'empereur, fidèle à son serment, déclare qu'il renonce, pour lui et ses successeurs, aux trônes de France et d'Italie, et qu'il n'est aucun sacrifice personnel, même celui de la vie, qu'il ne soit prêt à faire aux intérêts de la France. »



Cour ovale et baptistère de Louis XIV.

Le fac-similé de cette déclaration, encadré sous verre, a été pendant quelque temps conservé dans la pièce du palais où s'est consommé ce grand acte. On garde encore le guidon sur lequel cette abdication fut écrite. Un autre souvenir, le plus populaire de tous, assigne au palais de Fontainebleau une place mémorable dans l'histoire de l'Empire. Le 20 avril était le jour fixé pour le départ de Napoléon, que des commissaires étrangers devaient accompagner à l'île d'Elbe. Ce jour-là, il sort de son appartement à midi, suivi des généraux Drouot et Bertrand, descend vivement l'escalier du Fer-à-Cheval, s'arrête un moment sur les dernières marches, et, jetant un coup d'œil rapide autour de lui, donne ordre au général Petit de faire former le cercle aux soldats de la vieille garde, réunis dans la cour du Cheval-Blanc; il s'avance au milieu des officiers, et fait ses adieux émus à son armée. Après avoir serré dans ses bras le général Petit, il s'arrache au spectacle de ses soldats en larmes; ses officiers le conduisent en pleurant à sa voiture, et Fontainebleau retombe dans le silence et la tristesse. « Un an plus tard, dit M. Vastou, le 20 mars 1815, Napoléon, dans cette même cour du Cheval-Blanc, passait en revue ses vieux grenadiers qui l'avaient accompagné à l'île d'Elbe et qui le ramenaient aux Tuileries! »

Louis XVIII fit déposer la galerie de Diane, et, par une inscription en lettres d'or répétée sur les cinq portes, et enlevée dans ces dernières années, il data cette restauration de la vingt-huitième année de son règne, supprimant sa propre restauration à lui-même. Ce fut à Fontainebleau qu'il reçut Caroline de Naples, fiancée du duc de Berri.

Charles X ne vint à Fontainebleau que pour y chasser. Le 30 juillet 1830, à six heures du matin, la duchesse d'Angoulême arrivait dans la cour du Cheval-Blanc de faible mémoire, et y apprenait le triomphe de l'insurrection de Paris... Le 30 mai 1837, le mariage du duc d'Orléans et de la princesse Hélène de Mecklembourg était célébré au château, fête pleine d'espérances et de promesses, comme tant d'autres fêtes parolées...

Louis-Philippe a dépensé des sommes considérables à la restauration du palais de Fontainebleau. Ce qui restait des peintures du Rosso et de Primaticcio a été repeint par des peintres de talent. Des distributions nouvelles, des remaniements regrettables ou heureux ont modifié le palais à l'intérieur. La plus éblouissante des opérations opérées par Louis-Philippe est celle de la galerie d'Henri II. Au rez-de-chaussée, au-dessous de cette galerie, a été établie une vaste salle à manger, qui lui est égale en longueur. Parmi les autres restaurations, il faut mentionner encore celles de la chapelle Saint-Saturnin, de la salle des Gardes, de la salle de Saint-Louis, des salons de François I^{er} et de Louis XIII, de la galerie des Assiettes, de la porte Dorée, de plusieurs escaliers et vestibules, enfin la grande restauration de la galerie de François I^{er}, et

dernier travail entrepris par le roi Louis-Philippe, et qu'il ne put mener à terme.

Comme le montre ce résumé historique, le château de Fontainebleau proprement dit est formé de nombreux bâtiments construits à diverses époques, imposants par leur grandeur, mais confus dans leur disposition générale et disparates dans leur architecture. Leur étendue est telle que la toiture seule présente une superficie de 60 000 met. carrés. Nous ne pouvons entrer ici dans le détail de toutes les œuvres d'art que renferme un aussi



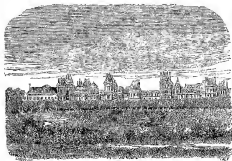
La porte Dauphine, dans la cour Ovale.

vaste monument. Nous le parcourons très-rapidement, en commençant par les cours, qui sont au nombre de cinq.

La cour du Cheval-Blanc est ainsi appelée d'un cheval en plâtre, moulé sur celui de la statue de Marc-Aurèle, à Rome, et détruit en 1626. Elle est désignée aussi sous le nom de cour des Adieux, en mémoire des adieux de Napoléon, à l'armée, en 1814. Longue de 152 met., large de 112, elle est entourée de bâtiments de trois côtés et fermée par une grille. La façade principale se compose de cinq pavillons à deux étages, qui relient entre eux des corps de bâtiments formés d'un rez-de-chaussée et d'un étage; quatre

de ces pavillons sont ainsi nommés : pavillons de l'*Horloge*, des *Armes* (adossés à la chapelle de la Sainte-Trinité), des *Peintures* (pavillon du milieu, décoré d'un escalier en fer à cheval) et des *Reines*. Le pavillon situé entre ces deux derniers n'a pas, que nous sachions, de dénomination particulière. Dans la construction de l'aile, les massifs sont en maçonnerie, et la brique sert de décoration. A l'angle de gauche se trouve le *jeu de paume*.

La cour de la *Pontasse*, limitée au S. par l'étang, est entourée de bâtiments de trois côtés. Au fond s'élève la galerie de Fran-

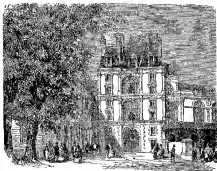


Le château, vu de l'arrière.

çois I^{er} ; l'aile citée du côté du jardin anglais se termine par un pavillon d'angle dans le style Louis XV ; l'autre, avec une double rampe extérieure, a été attribuée à Serlio. La fontaine, surmontée d'une statue de nymphe, en bronze, a remplacé en 1810 un monument du même genre que décorait une statue de Persée. — La porte Dorée, élevée par François I^{er} sur les dessins du Primatice, et restaurée en 1833, par M. Picot, donne accès à la cour Ovale ; elle s'ouvre sur la chausée de Maintenon, entre le parterre et l'étang. Les sculptures y représentent des sujets mytho-

logiques. C'est par cette porte que l'empereur Charles-Quint fit son entrée en 1539.

Le périmètre de la cour Ovale ou du Donjon est en partie celui du château primitif. Le pavillon dit de *Saint-Louis* en occupe le fond; il est encore flanqué d'une tourelle, seul reste apparent de la demeure féodale. La portion la plus remarquable des bâtiments qui entourent la cour Ovale est une façade présentant deux rangs d'arcades, commencée par François I^{er} et achevée par Henri IV.



La porte Dorée.

Vis-à-vis s'élève un péristyle à deux étages, d'un beau style et d'une époque postérieure. La porte *Dauphine* ou *Baptistère*, qui fait communiquer la cour Ovale avec la cour des Offices, est formée d'un ordre sévère, couronné par un dôme capricieux, sous lequel fut baptisé Louis XIII. En avant, deux *Hermès* colossaux, d'un beau caractère, forment une des entrées de la cour des Offices.

La cour des Offices, longue de 87 mèl., large de 78, a une autre entrée monumentale sur la place d'Armes.

La cour des Princes, entourée de bâtiments de tous côtés, forme un carré long assez étroit.

La chapelle de la Sainte-Trinité (par laquelle on commence la visite du château), bâtie en 1529, est tout entière décorée de belles peintures sur plâtre, exécutées par Fréminet, sous le règne d'Henri IV, et restaurées par M. Théodore Lejeune. Au-dessus de la porte s'élève la tribune du roi, en menuiserie. L'en-



Corps de garde.

tel, qui date de Louis XIII, est l'œuvre de l'Italien Bordogni; les statues de Charlemagne et de saint Louis ont été attribuées à Germain Pilon. — Le vestibule du *Par-à-Chenal*, au premier étage, est remarquable par six belles portes massives en chêne, faites ou restaurées sous Louis-Philippe. — La *galerie des Français*, où l'on peut admirer des peintures d'Ambroise Dubois (xvii^e s.), s'appelle aussi *galerie des Assiettes*, à cause des assiettes en porcelaine peintes et représentant les résidences royales, dont

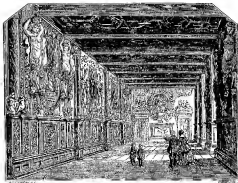
Louis-Philippe l'a bizarrement décorée. — La *galerie des Fastes*, construite en 1868 sur les plans de M. Lefuel, ainsi que la nouvelle *salle de spectacle* qui lui fait suite, renferme des peintures représentant les principaux événements historiques du château. Les *appartements des Reines-Mères*, où logea aussi le pape Pie VII, renferment, entre autres curiosités, quelques anciennes tapisseries des Gobelins d'un grand intérêt, dont une a été faite d'après les dessins de Jules Romain, et quelques autres d'après Lebrun (les *Batailles d'Alexandre*). — Les *appartements de Napoléon Ier*



Salle des Filles, galerie d'Henri II.

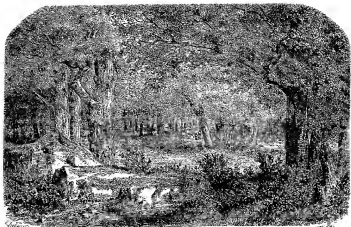
ont conservé leur ameublement de l'Empire. Dans le *cabinet de l'Abdication*, on voit encore le guéridon sur lequel cet acte fut écrit et signé. La *salle du Conseil* est l'une des plus élégantes. Toutes les peintures qui la décorent sont de Boucher ; les meubles sont en tapisserie de Beauvais. — Le plafond de la *salle du Trône* est une merveille en son genre. Le lustre en cristal de roche qui le décore a coûté, dit-on, 50 000 fr. La *galerie de Diane* (plus de 80 mètr. de longueur), reconstruite par Napoléon, a été ornée, sous la Restauration, de tableaux mythologiques, par A. de Pujo et Blondel. — Les *appartements des Chasses* renfer-

ment des tableaux représentant des chasses de Louis XV. — Les grands appartements comprennent : le *salon des Tapisseries*, ainsi nommé à cause des belles et curieuses tapisseries de Flandre qui le décorant; le *salon de François I^{er}*, dont les murailles sont tendues en tapisseries des Gobelins; le *salon de Louis XIII*, où ce roi est né en 1601, et qu'Ambroise Dubois avait orné de quinze tableaux, représentant les amours de Thésagène et de Chariclée. La *salle de Saint-Louis*, dans le pavillon du même nom,



Salle de François I^{er}.

contient aujourd'hui la statue équestre d'Henri IV, par Jacquet, qui faisait partie de la décoration de la *Belle-Chénée*, dont les autres fragments se voient dans la *salle des Gardes*. — La *salle des Gardes*, terminée par Charles IX, a été restaurée sous Louis-Philippe. — Le *petit salon de Louis XV* renferme un portrait de Diane de Poitiers, représentée en Diane chasseresse, attribué au Primatice. — Dans la partie supérieure de l'escalier du Roi était située la chambre de la duchesse d'Étampes, appelée de-



La forêt de Fontainebleau, vue prise au Gros-Fort.

puis la chambre d'Alexandre, du sujet des peintures à fresques exécutées par Nicolo dell' Abbato et restaurées avec plus ou moins de bonheur par M. A. de Pujol. — L'appartement de Marie de Maintenon (on ne le visite qu'avec une autorisation spéciale) renferme un joli tableau de Lancret (la *Léon de fête*) et deux médaillons de fleurs, d'une merveilleuse exécution, en tapisserie de Beauvais. — La galerie d'Henri II ou salle des Fêtes (30 mèl. de largeur), la merveille du château de Fontainebleau, étale aux regards des visiteurs plus de soixante compositions mythologiques, peintes d'après les dessins du Primatice, par Nicolo dell' Abbato, et restaurées en 1834 par M. Alaux. — La chapelle haute a été transformée par Napoléon I^{er} en une bibliothèque, qui contient env. 30 000 vol. — Dans la chapelle Saint-Saturne se trouve l'autel sur lequel Pie VII dit la messe pendant son séjour à Fontainebleau. Les vitreaux ont été exécutés à Sévres d'après les dessins de la princesse Marie, fille de Louis-Philippe. — La galerie de François I^{er} (64 mèl. 32 c., sur 5 mèl. 65) a conservé dans sa décoration le cachet de la Renaissance. La plupart des peintures sont du Rosso; les ornements des médaillons sont du Primatice. — Les appartements particuliers, pour la visite desquels il faut une permission spéciale, n'offrent qu'un médiocre intérêt.

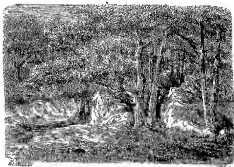
La plus grande partie du château est inhabitée depuis la déchéance du dernier empire.

L'École d'application du génie de l'artillerie qui se trouvait à Metz a été installée dans les bâtiments de la Vénérrie et dans le manège.

Le château est entouré de trois jardins : le parterre (8 hect.), où se trouvent la pièce d'eau du Bréas et le bassin du Tybre; le jardin anglais, au milieu duquel jaillissait jadis la fontaine Bleue, récemment retrouvée, et le jardin du Roi ou de l'Orangerie, fermé au public. A côté du jardin anglais, dont la moitié est réservée aux élèves de l'École d'application, est situé l'étang (4 hect.), au milieu duquel s'élève un pavillon restauré sous Louis-Philippe. Cet étang, bordé d'une magnifique allée de vieux arbres, nourrit un nombre prodigieux de carpes, dont les ébats gloutons réjouissent les visiteurs qui s'arrêtent pour leur jeter du pain. — Le Parc (84 hect.) s'étend à l'E. du parterre et de Fontainebleau.

Il est divisé en deux parties inégales par le canal que fit creuser Henri IV (1200 mètr. de long. sur 30 de larg.). On y descend du parterre par deux rampes entre lesquelles est construit un château d'eau nommé les Cascades. Au N. se trouve la longue treille du Roi qui produit, année commune, 3000 à 4000 kilog. d'excellents chasselas. À dr., en venant du parterre, sont les grandes écuries, qui peuvent contenir plus de 300 chevaux, et qui dépendent aujourd'hui de l'École d'application.

Une magnifique avenue, bordée d'ormes plantés il y a deux

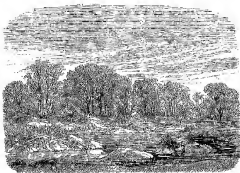


La gorge aux Loups.

cents ans, traverse le parc dans sa longueur, parallèlement à celle des bords du canal, et sert de communication pour aller à Changis et à Avon.

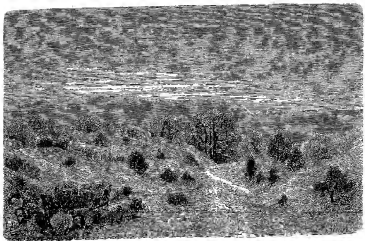
Mais ce ne sont ni les jardins, ni le parc, ni la treille que l'on vient visiter à Fontainebleau, quand on a suffisamment admiré le palais : c'est la forêt. Cette forêt, dont la contenance est de 15 900 hect. et le pourtour de 80 kil., n'a pas moins de 20 000 kil. de routes et de sentiers. Les rochers y occupent un espace qu'on

évaluée à 4000 hect.; ils forment de longues chaînes, ou collines qui s'élèvent souvent, ainsi que les plateaux de cette contrée, jusqu'à 100 mètr. au-dessus du niveau de la Seine, et marchent parallèlement entre elles, presque en ligne droite, de l'E. à l'O. Si l'on traverse la forêt du S. au N., on a huit ou dix de ces chaînes à franchir; quelquefois elles se rapprochent l'une de l'autre, et forment alors des gorges étroites et allongées. Le sable et le grès de ces collines constituent une assise très-puissante, atteignant,



La mare aux Fées.

mais rarement à la vérité, jusqu'à 35 mètr. On remarque, à la partie supérieure, des bancs de 5 à 7 mètr. d'épaisseur, traversés très-irrégulièrement de nombreuses fissures, d'un grès généralement dur, et d'un grain si fin qu'il prend souvent l'aspect lustré : ce sont les plateaux élevés de la forêt. Leur surface ondulée n'est recouverte, dans de certains endroits, que d'un peu de terre végétale aride et improductive. C'est ce banc, connu sous le nom de *Banc royal*, qui est exploité de préférence pour le pavage; il est dépourvu de fossiles. Au-dessous, on trouve une masse con-



Entrée des gorges d'Apremont.

sablonneux de sable, quelquefois d'un blanc éclatant, plus ordinairement coupé de lits nombreux d'un sable jauni ou rougi par l'hydrate de fer, et renfermant de nombreuses masses irrégulières d'un grès plus tendre.

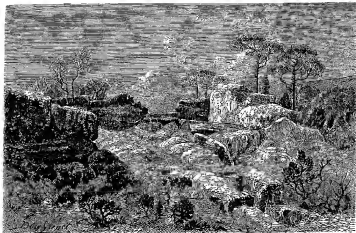
Les huit ou dix chaînes qui traversent la forêt semblent être des lambeaux d'une ancienne assise de sable et de grès qui s'étendait sur toute la contrée, et qui aurait été en grande partie détruite par des cataclysmes postérieurs à leur formation. Les vallées qui les séparent auraient été formées par érosion et creusées par des courants sous-marins d'une grande puissance. Les roches



La caverne labyrinthique des gorges d'Apremont.

horizontales formant le plateau d'une colline se continuant au même niveau sur le plateau des collines voisines; et, aux bords de chaque plateau, les immenses tables de grès, privées d'appui par l'entraînement dans les parties basses des sables sur lesquels elles reposaient, se sont brisées, affaissées par leur poids, et leurs débris ont produit, en glissant sur les flancs des collines et en s'entassant les uns sur les autres, ce chaos sauvage et pittoresque qui donne à la forêt de Fontainebleau un caractère si particulier.

« La quantité de pavés que l'on enlevait de la forêt avant 1848



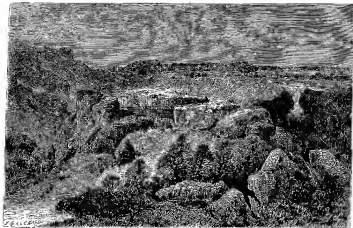
Rochers d'Arçen.

s'élevait à environ 4 millions, dont le poids excédait 100 millions de kilog. Cette lourde marchandise ne produit à l'État qu'un droit minime qu'absorbe et au delà l'entretien des routes, facilement dégradées par les voitures de transport. Les sables blancs sont exploités par les verreries et les manufactures de glaces. Il s'en expédie même pour l'Angleterre des chargements assez considérables. Ces exploitations occupent et font vivre près d'un millier de ménages à Fontainebleau et dans les communes limitrophes de la forêt. » (DENECOURT.)

Les espèces principales de la forêt sont le chêne, le hêtre, le charme et le bouleau. Le chêne, qui est l'arbre le plus commun, atteint dans certains endroits une hauteur considérable ; on en rencontre qui ont jusqu'à 6 mètr. de circonférence. Quelques-uns de ces vieux arbres ont acquis une grande célébrité ; « on ne les aborde qu'avec ce sentiment de vénération, que l'homme, rapide passager de la terre, est toujours disposé à accorder aux choses qui ont supporté le poids et résisté à l'action des siècles. » Du reste, comme cela arrive souvent, la renommée n'appartient pas toujours aux plus dignes ; et, sans les recherches et les nomenclatures de M. Denecourt, une foule d'arbres magnifiques, que les touristes vont aujourd'hui admirer, seraient restés inconnus.

Ayant passionné de la forêt, le *Splœois* (tel est le surnom donné à M. Denecourt) a consacré sa vie et sa fortune à l'étudier dans toutes ses parties, puis à en décrire les innombrables beautés, les richesses inconnues avant lui, à en faciliter enfin l'exploitation en y ouvrant des sentiers (environ 950 kil. depuis 1844) et en y traçant des signes indicateurs qui dirigent le touriste vers les points les plus dignes de sa visite. Il a élevé, sur une colline, une tour haute de deux étages, et surmontée d'un belvédère d'où l'on découvre soixante lieues d'horizon. Cette dernière création, qui a coûté plus de 2500 francs, s'appelle le *Fort-l'Empereur*.

L'essence la plus rare autrefois, mais que l'on a cherché à repandre le plus depuis quelques années, c'est le pin. La culture en a été pratiquée en 1784. Déjà, au milieu du xvi^e s., on avait essayé d'introduire la culture du pin maritime, naturalisé dans les



Le Long-Rocher

landes de Bordeaux. Le grand hiver de 1709 fit périr les plants. Une nouvelle tentative faite sous Louis XVI ne fut pas plus heureuse. Enfin M. Lemonnier, médecin de Marie-Antoinette, et bon botaniste, pensa que le pin du Nord ou pin sylvestre résisterait mieux aux grandes gelées, fit venir du Nord des plants et des graines, et en peupla le rocher d'Acon, où ils réussirent parfaitement. Depuis lors les pins ont envahi successivement les terrains les plus arides, et masqué de leur sombre végétation les collines de rochers restées nues jusque-là, contribuant ainsi à faire disparaître de jour en jour cet aspect de solitude sauvage qu'offraient certaines parties de la forêt, telles que les gorges d'Aprémont, de Franchard, du Houm. Les semis de pins ont été surtout propagés sous le règne de Louis-Philippe.

L'étendue des repeuplements en bois résineux dans la forêt de Fontainebleau est aujourd'hui de 500 hectares sur 16 900. Le pin sylvestre forme la majeure partie de ces repeuplements : c'est l'essence la mieux appropriée à l'état du sol, la plus productive et la plus propre à préparer les terrains sablonneux pour recevoir plus tard de bonnes essences feuillues. Dans quelques cantons, on voit beaucoup de houx et de genévriers, âgés de plusieurs siècles, dont le malgre et triste feuillage pend çà et là dans le voisinage des rochers.

La forêt de Fontainebleau n'était pas jusqu'ici bien aménagée. Elle était exploitée partie en taillis, partie en futaie pleine. On abandonne, comme moins productive, l'exploitation en taillis. Les plus belles futaies, les plus âgées, sont du reste un luxe végétal conservé seulement pour l'agrément pittoresque; au delà d'une certaine période, les arbres perdent plus qu'ils ne gagnent. Le produit estimatif moyen de la forêt de Fontainebleau est évalué entre 350 000 et 500 000 francs. Mais ce dernier chiffre est quelquefois de beaucoup dépassé par des coupes extraordinaires.

Dans un de ses derniers ouvrages, M. Denecourt donne une flore choisie de Fontainebleau, et les catalogues des oiseaux et des insectes que l'on y rencontre. Il évalue le nombre de cerfs à 50 environ; des biches à 30 (ce nombre a beaucoup augmenté depuis); des chevreuils à 50, et des daims à 30, dont 26 fe-

melles. Il n'y a plus de sangliers, mais ils étaient nombreux avant l'Empire. En 1646, Mazarin, attaqué dans la forêt par un de ces animaux, mit bravement l'épée à la main, et le tua. Au siècle dernier, on évaluait à 3000 le nombre de cerfs, biches et daims. La vipère, dont la pique est si redoutable, était très-multipliée autrefois; mais elle devient de plus en plus rare, car des primes ont été accordées pour sa destruction. Les chasses dans la forêt sont louées par l'État à M. Aguado, qui est responsable des dégâts commis par les bêtes fauves sur les territoires voisins.

Au moyen âge la forêt de Fontainebleau s'appelait la *forêt de*



Entrée de Fontainebleau, chemin des Vaches.

Bière (en latin *Bieria*), nom évidemment dérivé d'un chef danois, *Bier Côte de Fer*, qui, après avoir dévasté la Normandie et l'Île-de-France, vint, en 835, planter ses tentes dans la contrée située entre la Seine du bois et Melun, et qui exerça des cruautés inouïes. A l'époque où la forêt fut érigée en domaine royal, elle était plus resserrée dans ses limites qu'aujourd'hui; François 1^{er} l'augmenta beaucoup, soit par des acquisitions de terrain, soit par des confiscations opérées sur des particuliers et des nobles. Les noms de plusieurs cantons, tels que ceux du bois Gauthier, de Mâcherin, des Fontes Bouchard, Chapellier, Girard, etc., en sont la preuve. Les noms de plusieurs

autres cantons nous montrent aussi qu'ils furent autrefois habités : l'étoile des *Petites-Maisons*, le *carrefour du Puits-Fendu*, les *Écuries Royales*.

Les promenades dans la forêt de Fontainebleau peuvent être variées à l'infini ; nous en indiquerons un certain nombre¹.

PROMENADES A PIED VOISINES DE FONTAINEBLEAU. — Côté S. — *Roche d'Aven* (aller et retour 2 h. de marche), par le belvédère de Louis VII et le Mont-Louis-Philippe (beaux points de vue) ; — *Mont d'Henri IV*, l'une des promenades les plus courtes (1 h. 1/4) ; — *Roche Bouligny* (3 h.).

Côté O. — *Parquet des Monts-Aigus et grotte du Serment* (env.



Fontainebleau.

3 h.). Le Mont-Aigu était la promenade la plus pittoresque et la plus fréquentée de Fontainebleau ; malheureusement, il a été ajouté au parquet réservé au gibier et n'est plus ouvert au public.

Côté N. — *Mont-Uzy et vallée du Nid-de-l'Aigle* (4 h.), une des promenades les plus variées. On peut admirer, chemin faisant, quelques-unes des plus beaux chênes et des plus beaux hêtres de la forêt.

Côté N. E. — *Calvaire, Promenades de la Reine-Amélie, Pierre*

¹ Voir pour plus de détails : *Fontainebleau*, par ALEXIS JEANNE, Paris, Rochette et Cie.

de 5 Maf (3 h. 30 min.). De la croix du Calvaire, on découvre la forêt et la ville de Fontainebleau; — le *Fort-l'Empereur* (5 h. 30 min.).

PROMENADES A PIED AUX LIEUX LES PLUS PITTORESQUES. — *Futaie du Gros-Fonreau, vallée de la Solle, fontaine Sanguinière et Mont-Chaurel* (env. 3 h.). La futaie du Gros-Fonreau offre à l'admiration une suite de chênes gigantesques, déjà vieux du temps de François I^{er}. Rien de plus pittoresque et de plus varié que les sentiers qui serpentent à travers les rochers de la vallée de la Solle. Aux fontaines Sanguinière (belle vue) et du Mont-Chaurel, on trouve des rafraîchissements; — *Rocher de Saint-Ger-*



Mare aux Pigeons (Franchard).

mais (collines bordant au N. la vallée de la Solle; 5 h.); — le *Til-
lois*, belle futaie où l'on admire de vieux chênes, entre autres le
Phéromand; — *Gorges d'Aprémont* (continuation de la prome-
nade précédente; 14 kil. aller et retour), l'un des cantons les
plus sauvages et les plus désolés; on y visite la *Caverne Téné-
breuse* (rafraîchissements), qui servit de refuge, sous Louis XV,
à une bande de voleurs; — *Gorges de Franchard* (restaurant et
guides; 5 à 6 h.), qui rivalisent par leur aspect sauvage et pitto-
resque avec les gorges d'Aprémont. Près du restaurant se trou-
vent la *Mare aux Pigeons*, les ruines de l'abbaye de Franchard
(murs.) et la *Roche qui Pleure*, ainsi nommée à cause des gouttes

d'eau qui filèrent à travers les fissures du grès;—*Gorge aux Loups* (env. 5 h.), par la *Mare aux Fées*.

La *Bas-Bréau*, trop éloigné de la ville (8 kil. au N. O.) pour qu'on s'y rende à pied, est actuellement l'une des plus belles futaies de la forêt. La route de Paris le divise en deux parties. On y remarque entre autres arbres magnifiques le *Bêtre*, qui est en quelque sorte à cheval sur un rocher.— La *Mare aux Éclés* (8 kil. au N. E. du Bas-Bréau), les *Érables* et le *Déloge* ont perdu depuis 30 ans les arbres séculaires qui les avaient rendus célèbres. — Mais on visitera avec intérêt, près du plateau rocheux de l'ancien télégraphe d'Arbonne (9 kil. à l'O.), le rocher des Sablons, dit le *petit Mont-Blanc*, l'amas de grès le plus curieux sans contredit de toute la forêt, à cause de la ressemblance que ses sables mouvants prennent, sous l'action du vent, avec la neige des sommets les plus élevés des Alpes.

PROMENADES EN VOITURE. — Le meilleur mode d'exploration de la forêt, c'est de franchir les grandes distances en voiture et de descendre pour parcourir à pied les sites pittoresques. Franchard ou Barbizon doivent être choisis comme point de repos au milieu des grandes courses. Nous donnerons seulement comme modèles quatre tracés de promenades en voiture : — 1^{re} Franchard, — la Tillaisie, — la vallée de la Solle, — le Fort-l'Empereur (5 h. dont 1 à pied); — 2^{re} Mont-Ussy, — Nid-de-l'Aigle, — Vallée de la Solle, — Monta-Saints-Pères, — de Pays, — Camp de Chailly, — Rocher Saint-Germain, — Fort-l'Empereur (7 h. dont 2 h. 30 min. à pied); — 3^{re} Nid-de-l'Aigle, — Vallée de la Solle, — Gros-Fouteau, — la Tillaisie, — Vallée des Charmes, — Gorge du Houx, — Franchard, — Gorges d'Apremont, — Barbizon, — Bas-Bréau, — Rocher Cuvier, — Camp de Chailly, — Rocher Saint-Germain, — Fort-l'Empereur, — Calvaire et Fort des Moulins (11 h. env. dont 4 h. 30 min. à pied); — 4^{re} Rochers Bouigny et des Demoiselles, — Érables et Déloge, — Gorge aux Loups, — Esplanade d'entre Bourron et Marlottte, — Long-Rocher (8 h. dont 3 h. à pied).

Dans le voisinage de la forêt de Fontainebleau se trouvent plusieurs villages où l'on peut s'arrêter pendant les promenades et même s'établir pour quelques jours : — Avon (V. p. 52), Tho-

mery, Morel (V. ci-dessous); — *Barbise*, ham. de Chailly, situé à peu de distance des Gorges d'Apremont et de la finis du Bas-Bréau, surtout fréquenté par les peintres paysagistes; — *Morlotte*, ham. du v. de Bouron, également fréquenté par les artistes dans le voisinage de la Gorge aux Loups, du Long-Rocher et de quelques autres sites non moins admirables.

DE FONTAINEBLEAU A LYON.

Au delà du beau viaduc courbe de Chéngis (30 arches de 10 mètr.



Thomery.

d'ouverture et 20 mètr. de hauteur), on laisse à dr. le village d'Avon, et l'on traverse de nouveau la forêt.

13^e STATION. — THOMERY.

3 kil. de Fontainebleau. — 64 kil. de Paris. — 443 kil. de Lyon.

Thomery est un v. de 921 hab., situé à la g. du chemin de fer (3 kil. au N. E. de la station), sur la rive g. de la Seine. Il offre un aspect tout particulier. Ses rues sont des vergères; toutes les façades de ses maisons, couvertes de treilles, ont un air italien; il est, en outre, entouré de nombreux murs blancs, abrités par un petit toit, et garnis également de treilles. Thomery a su, en effet, se créer une spécialité: c'est de tous les villages des en-

viros de Paris celui qui récolte le meilleur chasselas de Fontainebleau; il en vend chaque année pour 1500 000 fr. environ. Un seul des villages voisins, Champaña (rive dr. de la Seine), lui fait à cet égard une redoutable concurrence. Cette culture de luxe exige des soins minutieux, décrits dans un manuel publié par un des principaux producteurs de Thomery.

Au sortir d'une longue tranchée, on aperçoit sur la g. la vallée de la Seine, qui disparaît bientôt derrière de nouveaux talus, pour reparaître encore à peu de distance. On est sorti de la forêt; on entre dans une contrée bien différente d'aspect: on traverse un charmant verger. A g. s'élèvent, de l'autre côté de la Seine, des coteaux boisés, parsemés de villages et d'arbres à fruits.

14^e STATION. — MORET.

3 kil. de Thomery. — 93 kil. de Paris. — 445 kil. de Lyon.

La station est établie à côté du v. de Veneux-Nezou (911 hab.), au point de bifurcation des lignes de Lyon et de Nevers, à 2 kil. à l'O. de la ville qui lui a donné son nom.

Moret*, ch.-l. de c. de 1868 hab., est bâti sur la rive g. du Loing, à la jonction de cette rivière et de son canal latéral, à 2 kil. au S. E. de son confluent avec la Seine.

Moret, dont l'origine paraît remonter à l'époque romaine, dépendait au ^x^e s. du Gâtinais. Vers 1128, Louis le Gros acheta son château, qui, aux ^{xii}^e et ^{xiii}^e s., fut souvent habité par les rois de France. Les Anglais s'en emparèrent en 1420; mais Charles VII le leur reprit en 1430, et entoura la ville de fortifications. Plus tard, le château compta parmi ses visiteurs habituels François I^{er}, la duchesse d'Étampes, Henri II, Catherine de Médicis et Marie de Médicis; puis Henri IV le donna à l'une de ses maîtresses, cette Jacqueline de Bueil qui reçut le titre de comtesse de Moret, et dont le fils, Antoine de Bourbon, disparut à la bataille de Castelnaudary, sans qu'on ait jamais pu savoir ce qu'il était devenu.

Aux deux issues de la rue principale de Moret s'élèvent encore deux belles portes fortifiées, en ogive, surmontées d'une tour et flanquées d'échauguettes. Ce sont, avec quelques courtines,

quatre ou cinq tours rondes et une poterne dominant sur le Loing, les restes des remparts construits sous Charles VII. Une belle avenue de 1500 mèl. conduit de la station à l'une de ces portes; l'autre se dresse à l'extrémité du pont (14 arches), en partie du moyen âge, et précédé, du côté de la campagne, des débris d'un petit château.

Le donjon, grosse masse carrée à contre-forts et à modillons qui domine le bourg, remonte au ^{xiv}^e s.; mais des remaniements en ont profondément altéré le caractère.



Moret.

L'église (mon. hist.), entre le donjon et la porte du Loing, construite aux frais de Louis le Jeune, a en l'honneur d'être consacrée par saint Thomas Becket, en 1166. Le chœur seul atteint cette date. Flanqué de bas côtés dans sa partie rectangulaire, il se termine par une abside simple, où les deux étages de fenêtres sont séparés par trois ouvertures circulaires servant de triforium et se reproduisant à l'extérieur. Les cols-de-bœuf jouent souvent des rôles analogues dans les premières églises gothiques de l'Île-de-France. La suite du triforium, au-dessus des

bas côtés, a subi de graves mutilations : la cloison extérieure a été détruite, et les arcades, à triple ogive, ont été converties en fenêtres.

Le transept et les trois nefs, éclairés par de belles fenêtres à réseaux, datent seulement du milieu ou de la fin du xiii^e s. La tour, qui s'élève à l'angle du chœur et du croisillon N., n'est pas antérieure au commencement du xv^e s. Enfin le portail principal, à colonnes torsées, trumeau central et tympan percé à jour, a été aussi ajouté après coup, au xv^e ou au xvi^e s.

Au S. de l'église s'élève une maison en pan de bois, du xv^e s., et un petit hospice dont les religieuses fabriquent du sucre d'orge renommé (on peut en acheter, soit à l'hospice, soit au buffet de la station). — Dans la rue principale, une maison de la Renaissance porte cette citation de Salluste : *Concordia res parva crescit*. 1612.

A 200 ou 300 mèl. en amont du pont de Moret, a été bâti, en 1872, un pont-aqueduc pour le canal de dérivation qui doit porter à Paris les eaux de la Vanne.

Les environs de Moret offrent un grand nombre de promenades. Les rives du Loing et du canal sont agréablement ombragées; des collines qui les dominent, on découvre de charmants points de vue : à l'ouest s'étend la forêt de Fontainebleau, dont la lisière n'est qu'à 2 kil. de la ville (on compte 11 kil. de Moret à Fontainebleau).

C'est près de Moret, sur la lisière de la forêt de Fontainebleau, que se trouvait jadis le rendez-vous de chasse sculpté par Jean Goujon, et transporté en 1823 à Paris, où il est connu sous le nom de maison de François I^{er}.

Moret se livre actuellement, dans un calme profond, au commerce lucratif des pavés, des grains, des farines, des vins (la plupart des habitants sont vigneron), et au transport de bois, que favorise si bien sa situation près du confluent de deux rivières importantes et un débouché du canal du Loing. Ce canal commence à Montargis, au pont du Loing, où finit le canal de Briare, reçoit à Bages le canal d'Orléans, et suit latéralement le Loing ou en emprunte le lit. Commencé en 1720, il fut achevé en 1724, aux frais du duc d'Orléans, concessionnaire. Il a 57 854 mèl., y

compris l'embranchement de Paris-la-Lande, long de 900 mètr., et destiné à faciliter l'exploitation de la forêt de Montargis. De Montargis à la Seine, sa ponte est de 30 mètr. 19 c.; elle est rachetée par 22 écluses et 6 portes de garde.

Le chemin de fer franchit le Loing sur le beau viaduc courbe de Moret, haut de 30 mètr. et composé de 30 arches qui ont chacune 10 mètr. d'ouverture. Les deux arches en fonte de ce viaduc donnant passage au Loing. Quand on les franchit, on découvre à dr. et à g. de gracieux paysages.

15^e STATION. — SAINT-MAMMÉS.

2 kil. de Moret. — 29 kil. de Paris. — 443 kil. de Lyon.

Saint-Mammés est un v. de 1011 hab., situé à la jonction du Loing et de la Seine, sur la rive g. de la Seine, où il possède un petit port. Un pont de trois travées à tablier de tôle a été jeté sur le fleuve en 1872. — L'église de Saint-Mammés a conservé en grande partie son caractère roman.

De Moret à Montereau le chemin de fer court dans la direction de l'E., ayant la route de terre à dr. et la Seine à g. Le long de la rive dr. du fleuve s'élèvent de petits coteaux qui portent de beaux villages : la Celle-sous-Moret (267 hab.), Fèreux (659 hab.), et la Grande-Paroisse (1145 hab.). A dr., le paysage devient de plus en plus monotone et insignifiant. Au delà d'un long rideau de peupliers se montre, tout près de la voie, Verennes (560 hab.).

16^e STATION. — MONTEREAU.

10 kil. de Saint-Mammés. — 39 kil. de Paris. — 453 kil. de Lyon.

Montereau-Faut-Yonne *, V. de 6714 hab., ch.-l. de c., est situé sur la rive g. de la Seine, à l'endroit où l'Yonne se jette (faudr.) dans ce fleuve. De nombreuses routes viennent y aboutir, et le chemin de fer de Troyes s'y embranche sur celui de Lyon. Cette ville a su profiter habilement de tous les avantages de sa position : elle fait un commerce considérable de grains, de vins, de bestiaux, de bois, de charbons; elle possède, en outre, des fabriques de porcelaine opaques, de faïence brune carmélite et façon anglaise, de pipes, des ateliers de construction de machines agricoles, une scierie mécanique, des tanneries, etc.

Sous la domination romaine, Montereau s'appelait *Cordatus*. Il doit son nom actuel à un petit prieuré (*monasterium*), fondé sous l'invocation de saint Martin vers le VI^e s.; au X^e s., il faisait partie du comté de Sens; vers 1036, Raïmond, comte de Joigny, y construisit un château pour prélever un péage sur les rivières de l'Yonne et de la Seine. Une ville se forma peu à peu autour de ce château, dont Charles le Mauvais s'empara sous le roi Jean, et que reprit le dauphin, depuis Charles V.

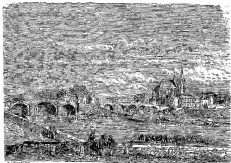
En 1419, le pont de l'Yonne, à Montereau, fut le théâtre d'un crime royal qui eut pour la France les plus déplorables conséquences, l'assassinat de Jean sans Peur.

Le duc de Bourgogne, n'ayant pas voulu céder aux prétentions exagérées du roi d'Angleterre Henri V, s'était rapproché du dauphin. Une première entrevue avait eu lieu à Pouilly-le-Fort, sur le pont, à une lieue de Melun. Ils s'étaient mutuellement promis la paix, s'engageant à chasser le roi Henri d'Angleterre hors de France. Mais les intrigants qui exploitaient la faiblesse du dauphin, et dont la guerre civile avait fait la fortune, voyaient avec angoisse la fin imminente de leur grandeur. Ils se faisaient peu d'ailleurs au pardon du duc de Bourgogne, et savaient que Jean sans Peur n'oubliait guère. Ils résolurent de l'assassiner. Leur complot tramé, ils l'invitèrent de la part de leur maître à une seconde entrevue, afin de délibérer ensemble « des grandes affaires touchant la séparation des royaumes. » Le lieu du rendez-vous proposé était Montereau, où se trouvait déjà le dauphin avec un nombreux corps d'armée amené des provinces du Midi. Jean sans Peur, qui était à Troyes, refusa d'abord, puis il céda aux instances de Mme de Glac, sa maîtresse, qui le trahissait. Cependant, arrivé à Bray, il hésitait encore. L'évêque de Valence, envoyé à sa rencontre, le détermina, sans se douter du rôle qu'on lui faisait jouer. On convint que le duc aurait le château de Montereau pour logis, que le dauphin aurait la ville, et que la conférence se tiendrait sur le pont de l'Yonne, qui joint la ville au château. « Sur le pont durent être faites barrières, et au milieu une manière de porc (ou de loge) bien fermé, où il y aurait une entrée du côté du château et une autre du côté de la ville, à chacune desquelles entrées était un huis (porte) qui se fermerait et garderait par les gens de chacun des deux princes. » Le dauphin et le duc Jean devaient entrer dans la loge chacun avec dix compagnons. Contre l'usage accoutumé en ce temps de défiance et de trahisons, les Dauphinois, qui construisaient la loge, n'établirent point de barrières entre les deux partis dans l'intérieur.

Les avertissements ne manquèrent pas au duc de Bourgogne; il n'en tint aucun compte. Seulement, il envoya à la découverte le sire de Glac; celui-ci, qui trahissait son maître, revint en disant qu'il n'avait rien trouvé d'alarmant.

« Le 10 septembre 1419, vers trois heures de l'après-midi, dit M. Henri

Martin, le duc descendit du château de Montereau, et, laissant ses gens d'armes à la porte qui regardait la ville, il s'avança, suivi de neuf seigneurs et d'un secrétaire, sur le pont où l'attendait le dauphin. Le duc et ses compagnons, suivant les conventions arrêtées, ne portaient que la cotte et l'épée. Jean sans Peur en fit l'observation à Tannegui Duchâtel et à un autre Dauphinois, qui les vinrent recevoir aux barrières avec des haches à leur ceinture; néanmoins, il passa outre en frappant sur l'épaule de Tannegui et disant à sa suite : « Fier-ci en qui je me fie ! — Vous avez bien tardé ! » répondirent les Dauphinois; et ils l'introduisirent précipitamment dans la loge, lui et le seigneur de Noailles, un



Confluent de la Seine et de l'Yonne, à Montereau.

des frères du comte de Foix. Les autres seigneurs bourguignons étaient un peu en arrière.

« Les barrières furent reformées derrière eux. Ce qui se passa ensuite a été rapporté très-diversément par les deux parties. Suivant les Bourguignons, le duc aborda le dauphin en ôtant son surmuse (chaperon à longues bandes) de velours noir et en fléchissant le genou : « Monseigneur, lui dit-il, je suis venu à votre commandement. Vous savez la déolation de ce royaume, votre domaine à venir, entendez la réparation d'icelui. Quant à moi, je suis prêt d'y exposer le corps et les biens de moi et de mes vassaux sujets et alliés. — Beau cousin,

« répliqua le dauphin, vous dites si bien que l'on ne pourrait mieux ;
 « levez-vous et vous couvrez. »

« Un signal fut alors, dit-on, échangé entre le dauphin et Tannequi,
 qui s'écria : « Il est temps ! » et, à l'instant où le duc se relevait, Tan-
 nequi « le frêta si roidelement d'une hache parmi le visage, que le duc
 « chat à genoux. » Le duc mit la main à son épée et fit un effort pour
 se relever ; mais le vicomte de Narbonne et les autres chevaliers du
 dauphin, qui étaient tous « armés à blanc » sous leurs robes, se ruèrent
 sur Jean et « l'abattirent à terre comme mort. » Un nommé Olivier Laya
 l'achève en lui « boutant une épée par-dessous son haubergeon, tout
 « dedans le ventre. » Le sire de Noailles tombe au même instant, la
 tête fendue par derrière d'un coup de hache. Les autres Bourguignons
 accoururent trop tard... Un seul des dix compagnons du duc Jean
 s'échappa ; tous les autres furent tués ou pris. Quant au dauphin, il avait
 été enlevé par le président Louvet dès le commencement du tumulte.

« Les soldats dauphinois, embusqués près de l'extrémité du pont dan-
 nant sur la ville, s'étaient élançés en foule par la barrière ouverte de ce
 côté, tandis que l'autre barrière, du côté du château, avait été fermée,
 suivant les conventions, pour empêcher les gens d'armes bourguignons
 d'avancer. »

Tel est le récit bourguignon. Les Dauphinois prétendent, au contraire,
 qu'il n'y avait point d'embûche ni « d'aguet. » Le dauphin, suivant eux,
 parla le premier et exhorta le duc Jean à s'unir franchement à lui
 contre les Anglais. Le duc lui répondit qu'on ne pourrait rien ariser ou
 faire, sinon en la présence du roi son père, et qu'il fallait qu'il y vint.
 « J'irai devers monseigneur mon père, reprit le dauphin, quand bon me
 semblera, et non mie à votre volonté. » Le sire de Noailles, alors, aurait
 porté une main sur son épée et étendu l'autre comme pour saisir le dau-
 phin, en disant : « Monseigneur, vous vendrez à présent à votre père ! »
 Tannequi prit le dauphin dans ses bras et l'emporta hors du « parc, »
 tandis que le vicomte de Narbonne, Robert de Loire, Guillaume Bou-
 teiller et Froitier, s'attaquèrent sur le duc et sur Noailles. « Tu as coupé le
 poing à mon maître, s'écria Bouteiller, ancien serviteur du feu duc
 d'Orléans, je te couperai le tien. » Les détails mêmes de la version des
 Dauphinois, telle que la rapporte Laveine, prouvent, ce qu'ils voudraient
 nier, la préséance du meurtre.

L'escorte bourguignonne s'enfuit du côté de Bray, poursuivie l'épée
 dans les reins par les Dauphinois ; le détachement qui occupait le châ-
 teau de Montreuil se rendit sans de vivres et d'artillerie. Le jeune
 comte de Clermont, le sire de Giac et Philippe Josselin prêtèrent ser-
 ment au dauphin, ainsi que la dame de Giac, ce qu'on interpréta géné-
 ralement comme un aveu de leur complicité. Tous les autres prisonniers
 déclarèrent qu'ils aimeraient mieux mourir que de suivre cet exemple :

on leur imposé une rançon, excepté à l'amiral Charles de Lens, qui fut mis à mort.

« Ainsi finit Jean sans Peur, par une trahison aussi noire que celle dont il avait lui-même donné l'exemple, douze ans auparavant, envers le duc d'Orléans. Les conséquences en devaient être plus terribles encore; chacun des grands forfaits qui se succédaient périodiquement depuis l'avènement de Charles VI enfonceait la France plus avant dans l'abîme. »

Le 30 juin 1426, Philippe le Bon, secondé par le roi d'Angleterre, s'empara de Montreau. Il fit déterrer le corps de son père, qui avait été inhumé « à peu d'honneur » en l'église Notre-Dame de Montreau, et, « après grand deuil et service solennel, » il l'envoya en un cercueil de plomb, « plein de sel et d'épices, » aux Chartreux de Dijon.

En 1437, Charles VII vint assiéger Montreau avec 6000 combattants. Les défenseurs de la ville (Anglais et Français réunis) se défendirent vaillamment pendant six semaines. Enfin, ils ne purent pas repousser un assaut terrible dans lequel le roi fit son devoir comme les autres, dit le chroniqueur Berri; pour la première fois de sa vie, il paya de sa personne. La ville fut pillée, mais la vie des hommes et l'honneur des femmes furent respectés par ordre du roi; Charles VII avait au moins pour vertu négative l'antipathie des excès des gens de guerre. La garnison se réfugia dans le château. Les canons et les bombardes des Français, dirigés par Jean Barreau, battirent si furieusement cette forteresse, que les assiégés furent bientôt obligés de se rendre à discrétion; les « Français réunis » n'eurent point de merci, la plupart furent pendus; le roi fut miséricordieux aux Anglais pour l'amour du Dauphin, enfant de quinze ans, qui venait de faire ses premières armes à côté de lui, et qui implora la grâce des vaincus (22 octobre 1437).

Pendant les guerres de religion, Montreau fut tour à tour occupé par les deux partis. Du 15 avril 1596, date de l'entrée d'Henri IV, jusqu'au 18 février 1614, il jouit des bienfaits de la paix; mais ce jour-là il devint une fois encore un champ de bataille.

Un corps de troupes alliées, fort de 25 à 30 000 hommes, et commandé par le général Bianchi, avait passé la Seine à Montreau, et s'était avancé par la rive g. du fleuve jusqu'à Fontainebleau, en même temps que le gros de l'armée de Schwarzenberg descendait vers Paris, en suivant les routes de la rive dr. Quand Schwarzenberg, attaqué par Napoléon, se repla sur Troyes, le corps du général Bianchi dut revenir à Fossart, hameau situé à 3 kil. de Montreau. Napoléon résolut de le dévancer à Fossart pour lui couper la retraite. Il donna donc l'ordre au maréchal Victor d'occuper, le 17 février au soir, les ponts de Montreau, qui étaient faiblement gardés. Le maréchal ne se mit en mesure d'obéir que le 18 au matin. Pendant la nuit, un corps de Wurtembergeois s'était établi sur les hauteurs de Surville, en avant de Montreau, de manière à

couvrir la ville et les ponts. Quand Napoléon arriva, à deux heures de l'après-midi, par la route de Valence, les Wurtembergeois résistaient encore avec avantage aux attaques du maréchal, dont le gendre, le général Château, venait d'être tué. « Un effort vigoureux, dit M. A. de Vaulabelle, le rend bientôt maître des hauteurs qui dominent le confluent de la Saône et de l'Yonne. Puis, à l'aide de batteries qu'il y fait établir, à mesure qu'arrivent les pièces, il foudroie les masses wurtembergeoises, alors concentrées sur les ponts et dans les rues de Montereau. Il pointe lui-même les canons de sa garde et commande les décharges. Le feu de l'artillerie ennemie n'est ni moins vif ni moins meurtrier; les boulets sifflent de tous les côtés; bon nombre de canonniers sont tués sur leurs pièces, à côté de l'empereur, qui conserve son calme et continue de prodiguer les encouragements et les ordres. Les soldats, auxquels il est mêlé, murmurent de le voir exposer ainsi sa vie : « Allez, mes amis, répond-il en souriant à ceux qui insistent pour qu'il se retire, le boulet qui doit me tuer n'est pas encore fondus. »

À bout de quelques heures d'un feu terrible, l'empereur lance sur le faubourg le plus rapproché un corps de gardes nationaux bretons, arrivés depuis quelques jours, et que commande le général Gérard : le faubourg est emporté. On arrive près des ponts. Le général Pajol s'y précipite à la tête de sa cavalerie, et les emène avec tant de vigueur et de rapidité que les Wurtembergeois n'ont pas le temps de faire sauter une seule arche. On les poursuit dans toutes les rues, sur tous les chemins; leurs pertes sont énormes, mais cette journée du 18 février, glorieuse pour nos armes, est une victoire inutile. La résistance des Wurtembergeois avait atteint son but : pendant la bataille, le gros des forces de Bianchi débâit rapidement à une demi-lieue de là; et quand nos troupes arrivèrent à Fossart, elles purent apercevoir au loin, sur la route de Sens, les dernières colonnes de ce corps d'armée, dont l'arrière-garde servait de point de ralliement aux fuyards de Montereau.

L'église de Montereau (mon. hist.), autrefois collégiale, comprend cinq nefs sans transept, et un rond-point à trois chapelles rayonnantes. La façade, de la Renaissance, est flanquée d'une tour de même style. La porte principale offre un grand arc en ogive dont les voussures sont ornées de nombreuses niches, vides de leurs statuettes. À l'intérieur, un des bas côtés, le déambulatoire et ses chapelles remontent au *xiii^e s.*; les trois autres collatéraux de la nef sont du *xv^e s.* (belles clefs de voûte), et toutes les parties supérieures du *xvi^e ou xvii^e s.*

Du côté opposé à la station, deux ponts, reconstruits au siècle dernier, et en partie en 1871, franchissent sur une même ligne

l'Yonne et la Seine. Sur le terre-plein qui les sépare s'élève la statue équestre de *Napoléon I^{er}*, en bronze, par le général Pajol fils. Deux bas-reliefs, également en bronze, représentant, sur le piédestal, deux épisodes de la bataille de Montereau.

Au delà des deux ponts, en suivant à g. la rue principale du faubourg, on voit bientôt se détacher à dr. un sentier dit *montée de Surville*. Du haut de la colline de ce nom, que l'on peut gravir jusqu'au château qui en couronne le sommet, on découvre une vue très-étendue et très-belle sur la ville, la jonction de l'Yonne et de la Seine et le cours de ces rivières.

Au sortir de la gare et des ateliers de Montereau, on laisse à g. l'embranchement de Troyes, qui, à peu de distance, traverse l'Yonne sur un pont de quatre arches. Après avoir croisé ensuite la route de Chéroy, on remonte la vallée de l'Yonne entre la rivière à g., et la route de terre à dr. On traverse le village de Connes (801 hab.), dont le joli château moderne est flanqué de tourelles et entouré de fossés; puis on passe du département de Seine-et-Marne dans celui de l'Yonne.

17^e STATION. — VILLENEUVE-LA-GUYARD.

11 kil. de Montereau. — 34 kil. de Paris — 422 kil. de Lyon.

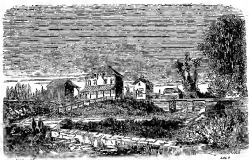
Villeneuve-la-Guyard*, V. de 1835 hab., est située à dr. du chemin de fer, sur le penchant d'une colline. L'église, du xvi^e s. (arcature du xiii^e), renferme des boiseries sculptées, trois tableaux sur bois, une toile de 1817 (*Saint Vincent*) et un bel autel du xviii^e s.

On laisse à dr. : Villeblevin (876 hab.) et Chaumont (462 hab.), dont l'église, des xii^e et xvi^e s., renferme un bel autel du xviii^e et deux pierres tombales du xiv^e s. Du même côté se montre Champigny, v. de 1541 hab. (dans l'église, des xii^e et xvi^e s., beau retable de la Renaissance). La route de terre, qui longe la base de petits coteaux, traverse (à dr.) la Chapelle-Champigny et Villemannoche (826 hab.), dont l'église est du xiii^e s. Dans les bois, sur la commune de Villemannoche, s'élève une pierre druidique, haute de 9 mètres, appelée la *Roche Brulante*. Une tranchée perçoyée précède et suit la station de Pont-sur-Yonne.

18^e STATION. — PONT-SUR-YONNE.

12 kil. de Villeneuve-la-Guyard. — 152 kil. de Paris. — 419 kil. de Lyon.

Pont-sur-Yonne *, h. de 1916 hab., bâti au pied de hautes collines, sur la rive g. de l'Yonne, communique avec la rive dr. de la rivière par un pont étroit, escarpé et tortueux, construit à diverses époques. Ce bourg, fort ancien, était autrefois fortifié; les Anglais et les calvinistes l'ont ruiné. Il ne reste de ses remparts que deux tours rondes et quelques débris de courtines. —



Station de Villeneuve-la-Guyard.

L'église, du style le plus pur du xiii^e s., flanquée de bas côtés et de croisillons, renferme deux tableaux de J. Parrocel : la *Fuite en Egypte* et les *Disciples d'Emmaüs*; un tableau sur bois (la *Mise au tombeau*) et une peinture murale figurant le *Jugement dernier*. — Sur le bord de l'Yonne, la chapelle de Sainte-Véronique est un reste d'édifice du xiii^e s. — Une maison de la rue du Château, à porte cintrée et flanquée de deux tourelles, faisait partie d'une ancienne forteresse.

La route de terre franchit l'Yonne à Pont-sur-Yonne et en étoile la rive dr. jusqu'à Sens. Le chemin de fer, restant sur la

rive g., s'y laisse dominer, à dr., par des coteaux couverts de vignes et d'arbres fruitiers, et où s'élèvent les villages de Villenueve (188 hab.) et de Villenavotte (142 hab.). A Villenavotte, on passe sous l'aqueduc qui porte à Paris les eaux dérivées de la Yonne. Des tubes de fer, disposés sur deux rangs et reposant sur une suite d'arcades longue de plus d'un kil., ramènent à mi-côte les eaux, qui pénétrèrent ensuite dans un canal souterrain. Ce canal reste dès lors sur la rive g. de l'Yonne et de la Seine, et ne se montre plus que dans les vallées latérales.

Au delà de Courtois (300 hab.), à dr., et de Saint-Denis (194 hab.;



Eglise de Saint-Martin du Tertre.

église de la Renaissance), à g., on aperçoit à dr., sur la hauteur et dans une magnifique situation, l'église de Saint-Martin du Tertre, reconstruite au xviii^e s. En face, sur la rive dr. de l'Yonne, s'élève l'ancienne abbaye de Sainte-Colombe, fondée en 520 par Clotaire II, et dont il reste l'enceinte fortifiée, le réfectoire, du xiii^e s., voûté à nervures, une statue du xiii^e s., une belle crypte récemment reconstruite dans le style ogival primitif et, dans cette crypte, un cercueil orné de torsades (ix^e s.). Une communauté de Sœurs de la Sainte-Enfance s'élève sur son emplacement. Une arche en pierre, haute de 5 mètr., fait, un peu plus

loin, passer au-dessus de la voie le nouveau chemin de fer d'Orléans à Châlons, qui va se raccorder, à la gare de Sens, avec la ligne de Paris à Lyon. Les travaux de ce chemin de fer ont amené la découverte et la destruction d'un cimetière antique, qui se trouvait à dr., à la base de la colline de Saint-Martin-du-Tertre. Un peu au-dessus de ce cimetière s'élèvent deux mottes ou tombelles, considérées par quelques savants comme les fortifications avancées d'un camp établi sur la hauteur.

10^e STATION. — SENS.

11 kil. de Pont-aux-Yonne. — 112 kil. de Paris. — 209 kil. de Lyon.

Sens *, aujourd'hui ch.-l. d'arrond. du départ. de l'Yonne, jolie ville de 11 514 hab., est située dans une plaine fertile, sur la rive dr. de l'Yonne, près de sa jonction avec la Vanne.

Sens est généralement bien bâtie et propre. Ses rues, un peu étroites, mais droites et bien percées, sont assainies par des ruisseaux d'eau courante, dont on peut à volonté augmenter ou diminuer le volume, et qui proviennent du Ru de Mondereau.

Sens existait avant la conquête romaine. Elle était alors la capitale des *Senones* ou *Sénonsais*, un des peuples les plus anciens et les plus puissants de la Gaule. On l'appelait *Agendicum* ou *Agonicum*. Elle résista longtemps à César, se soumit une première fois, se révolta bientôt, fut prise par Labiénus après la défaite de Vercingétorix, occupée par César et définitivement conquise.

Quand l'empereur Valens divisa la Gaule en 17 provinces, Agendicum devint la métropole de la quatrième Lyonnaise. Les Romains relevèrent ses murailles bâties par les Gaulois, puis construisirent des théâtres, des cirques, des amphithéâtres, des arcs de triomphe, des aqueducs. Six grandes voies de communication venaient y aboutir : 1^e d'Alise, 2^e de Meaux, 3^e d'Orléans, 4^e de Troyes, 5^e de Paris, 6^e d'Auxerre ¹. En 256, les Alamans et les Franks tentèrent en vain de la prendre d'assaut. Défen due par Julien, elle résista à toutes les attaques. Elle avait été de bonne heure convertie au christianisme par Séverin et Potentien, qui y souffrirent le martyre. Vers 815, saint Loup, son évêque, mit en fuite, à l'aide d'une cloche, les troupes de Thierry qui l'assiégeaient. En 731

1. On peut consulter sur cet intéressant sujet l'*Itinéraire des voies gaulo-romaines* qui traversent le département de l'Yonne, par Victor Petit, Paris, D. drev, 1851, avec une carte.

ou 118, son archevêque Étienne (les chefs de l'Église de Sens prirent ce titre dès la fin du ^{xii}^e s.) défia lui-même les Sarrazins qui étaient sur le point de s'en emparer. Enfin, en 886, elle échappa aux ravages des Normands forcés de battre en retraite à la suite d'un siège de six mois.

Pendant les premiers temps de la féodalité, Sens fut gouvernée par des comtes amovibles qui devinrent héréditaires vers le milieu du ^x^e s. Elle souffrit cruellement, à diverses époques, des querelles que ses comtes eurent avec leurs vassaux ou avec leurs archevêques. Elle fut plus d'une fois assiégée, prise, pillée, et en partie incendiée. Aussi commença-t-elle dès lors à déchoir de son ancienne splendeur. Toutefois, elle vit se tenir dans ses murs de nombreux conciles. En 1140, saint Bernard et Abélard s'y trouvèrent en présence. Attaqué par l'abbé de Clairvaux, l'abbé d'Hélène refusa de prendre la parole pour défendre ses doctrines; il en appela au pape du jugement du concile, qui condamnait ses livres au feu.

En 1146, les bourgeois formèrent entre eux une association de défense mutuelle, sanctionnée, puis dissoute par Louis VII, sur la demande d'Eugène III. L'abbé Herbert, abbé de Saint-Pierre-le-Vif, avait fatigué ce pape des réclamations du clergé séculier, pendant son séjour à Dijon. Les bourgeois furieux le massacrèrent à son retour. Louis VII investit la ville et punit les plus coupables; mais la lutte se continua pendant plus de quarante ans entre la bourgeoisie et le clergé. Philippe Auguste y mit un terme en rétablissant la commune.

Pendant l'invasion anglaise du ^{xv}^e s., les habitants, menacés par la garnison ennemie qui occupait Montreuil, députèrent vers Charles VII, alors au château de Gien, un religieux cistercien, frère Raoul Ravier, pour l'engager à entreprendre le siège de cette place, lui promettant aide et secours. Ils avaient déjà envoyé des espions à Montreuil, et connaissaient l'état de cette ville. Le roi se rendit à leurs instances; avant de commencer le siège, il vint à Sens, le 11 août 1437. « Depuis le matin, les élus et autres notables étaient réunis à l'hôtel de ville et se concentraient sur ce qu'il conviendrait de faire en pareille occurrence. Pour ne point perdre un instant, ils avaient fait venir de chez l'hôtelier une quarte de vin, un petit pain et un demi-fromage; et ils avaient dîné tout en délibérant. » Charles VII resta à Sens pendant les premiers travaux du siège de Montreuil jusqu'au 31 août. La ville de Sens, qui en avait assumé la charge, « paya, tant pour les journées d'ouvriers que pour les bouges des chevaux et des charrettes, et pour les indemnités accordées à titre d'avaries de charrettes et de mort de chevaux, la somme de 329 livres tournois¹. »

1. Note empruntée aux détails à un curieux opuscule publié, en 1872, par M. G. Jullien sur la Commune des bourgeois, manants et habitants de Sens pendant les années 1436, 1437 et 1438.

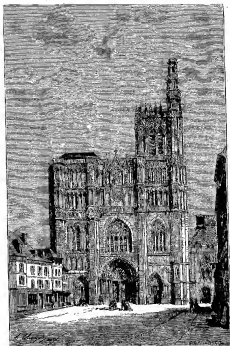
Sens avait toujours été une ville éminemment catholique. Dès 1532, un individu nommé Passague y fut attaché au pilori et fustigé par la main du bourreau pour avoir mangé des petits pois au lard en carême; en 1549, un chanoine y brûla lui-même un de ses neveux, un gentilhomme nommé Langlois, condamné au feu pour avoir prononcé quelques paroles légères sur la sainte Vierge. En 1562, la populace, soulevée par de faux bruits, massacra tous les protestants qui se trouvaient dans la ville. Aussi Sens fit-elle une chaleureuse réception à Charles IX, même avant la Saint-Barthélemy, et, plus tard, fut-elle une des premières villes de France qui embrassèrent la cause de la Ligue. C'est au village voisin de Serbonnes que naquit Jacques Clément, l'assassin d'Henri III.

Après la bataille d'Ivry, dit Aristide Guilbert¹, Henri IV, sachant combien il lui importait de se rendre maître de Sens, se porta rapidement vers cette place, qu'il fit battre aussitôt par neuf grosses pièces de canon, du côté de la rue Champenoillard, près de la porte Furmeau (14 mars 1590); deux brèches furent pratiquées dans la muraille, ce qui, plus tard, fit remplacer l'ancien nom de Champenoillard par celui de *rue de la Brèche*. Le gouverneur, Chanvalon, consentit à capituler; mais les habitants, résolus à subir les extrémités les plus horribles de la guerre plutôt que de recevoir chez eux un prince huguenot, contraignirent Chanvalon à se défendre. Ils avaient une artillerie nombreuse, servie par les villageois des environs de Sens avec tant d'adresse et d'énergie, qu'un jour Henri IV étonné demanda de quel régiment étaient d'aussi bons tireurs: « Ce sont des sabotiers, » lui répondit-on, voulant désigner par là des campagnards. Au même instant, un coup, parti de l'un des fauconniers, faillit atteindre le roi: « Ventre-saint-gris, s'écria-t-il, quels sabotiers! » et quelques jours après il leva le siège pour marcher sur Paris. Sens ne lui ouvrit ses portes qu'en 1594. Soit qu'il eût conservé quelque ressentiment de la résistance des Sémonais, soit qu'il n'eût pas oublié leurs dispositions à son égard, Henri IV dépouilla la commune de tous ses privilèges.

En 1662, le siège de Paris fut érigé en archevêché, et l'archevêché de Sens dut céder à celui de Paris les évêchés de Chartres, d'Orléans et de Meaux. Déjà, en 1543, il avait perdu les bailliages de Troyes, de Langres, de Melun, de Montargis, d'Auxerre, de Chaumont. En 1791, M. de Brienne remplaça son titre d'archevêque de Sens par celui d'évêque du département de l'Yonne, et prêta serment à la constitution civile du clergé. Ce siège, supprimé en 1801, fut rétabli en 1817, avec son ancien titre d'archevêché.

En 1814, le général Allix, enfermé dans la ville de Sens, dont il avait fait murer toutes les issues, la défendit énergiquement contre des bû-

1. *Histoire des Villes de France*, t. III.



Cathédrale de Sens. —

des de Croisques qui étaient venues l'assaillir. Le 10 février, le prince de Wurtemberg, étant arrivé avec une partie du quatrième corps, devant cette place forte improvisée, essaya de la prendre d'assaut. Deux attaques restèrent sans résultat. Les alliés allaient se retirer, quand le hasard, ou la trahison, les introduisit dans la ville par une porte postiquée au bas du mur de la promenade du Mail, et communiquant avec le cellier. Le général Alix dut se replier sur l'autre rive de l'Yonne.

Saint-Étienne (mon. hist.), la cathédrale de Sens, occupe, dit-on, l'emplacement d'un temple païen sur les ruines duquel saint Savinien avait construit, vers la fin du ^{iv}^e s., une petite église dédiée à la Vierge. Cette église et deux chapelles, qui y avaient été annexées, furent rebâties en 841, puis au ^x^e s. La cathédrale actuelle, édifiée sous les archevêques Henri de France (1122-1143) et Hugues de Toney (1143-1168), intéresse plus les archéologues par sa date et son style que par l'ampleur de ses proportions et la richesse de son architecture. Elle dispute à la basilique bâtie (1137-1144) par Suger à Saint-Denis l'honneur d'avoir été le premier des monuments gothiques.

« Saint-Denis, dit M. de Verneilh, devrait passer du premier rang au second, si les dates proposées pour Saint-Étienne de Sens étaient tenues pour authentiques en tout. En effet, au Congrès scientifique d'Auxerre, en 1859, M. Challe, répondant à la question posée quelques mois plus tôt par M. Parker, a revendiqué pour la cathédrale de Sens le titre de « premier des monuments gothiques. » Mais je ne pense pas que cette réclamation soit fondée. Sans doute, à Sens, le monument actuel appartient dans son ensemble au second tiers du ^{xii}^e s. Il n'a point été bâti à la suite de l'incendie de 1134, qui ne l'atteignit pas : sur ce point M. Challe a parfaitement raison contre M. Parker. Mais il me paraît très-douteux que l'édifice ait été commencé avant le chœur de Saint-Denis ; et, dans tous les cas, il a été bâti beaucoup plus lentement. En 1163, on en parle comme d'une église « neuve. » Elle était même déjà livrée au culte, car, au lieu de consacrer le chœur entier, comme à Saint-Germain des Prés, le pape Alexandre III n'est invité, à son passage, qu'à bénir un autel, celui de Saint-Pierre-et-Saint-Paul. On sait d'ailleurs que l'évêque Hugues de Toney, qui occupa le siège de

Sens de 1143 à 1168, « a beaucoup travaillé » à la cathédrale et l'a « presque achevée; » qu'il y a notamment fait poser des stalles de chêne, après l'achèvement du chœur de l'église que « le bon Henri avait commencée. » Mais le chroniqueur qui s'exprimait ainsi vivait en 1294. A cette distance, il pouvait ignorer si l'archevêque Henri de France avait commencé la cathédrale au début ou à la fin de son administration, ou même s'il restait quelque chose de ses constructions. Pour Henri comme pour Hugues, on mentionne la part qu'ils ont prise à l'édification de la cathédrale immédiatement après leur élection. C'est leur œuvre principale, celle que l'on cite la première. Un autre chroniqueur, cette fois à peu près contemporain, car il s'arrête à 1173, se borne à dire : « 1122. Obiit Daimbertus, successit Henricus. *Hic incipit renovare ecclesiam Sancti Stephani. Eodem successit Hugo, 1143.* » On est donc libre de croire que, loin d'avoir été commencée vers 1122 ou 1124, la cathédrale de Sens n'a réellement été fondée que dans les dernières années de Henri de France, ou, ce qui revient au même, qu'elle n'est sortie de terre qu'à cette époque. L'archéologie générale l'indique, au moins; car on ne comprendrait pas qu'un édifice gothique eût existé depuis 1124 sans provoquer aussitôt des imitations, spécialement à Vézelay, ville toute voisine, où dans l'année 1132, selon la date fixée par M. Chérest et acceptée par M. Challe, on cherche péniblement les premiers éléments du style ogival, qu'il serait bien plus simple de copier à Sens, n'y eût-il encore hors du sol qu'une minime partie de la vaste et grandiose cathédrale. » (*Le Premier des monuments gothiques*, p. 31.)

M. Viollet-le-Duc, citant ce passage, ajoute « que le système de structure, les profils (détails si essentiels pour constituer une date précise) ne sauraient appartenir à 1124 ni même à 1130, date de la construction du narthex de Vézelay; que la sculpture, enfin, est plus avancée que celle de l'église de Suger dans la voie tracée, c'est-à-dire qu'elle tend davantage à imiter les objets naturels et à s'affranchir des influences auxquelles les architectes romans s'étaient soumis de 1090 à 1140. On ne saurait douter de la lenteur apportée dans la construction de la cathédrale de Sens, quand on examine les œuvres hautes. Les chapiteaux

des arcs doubleaux des grandes voûtes, ceux du triforium, sont déjà empreints, en grande partie, de l'imitation de la flore et rappellent, par leur composition, les chapiteaux de l'Île-de-France de 1170, tandis que ceux de l'arcature des collatéraux du chœur ne laissent apparaître l'imitation des objets naturels, feuilles ou animaux, que par exception. » (*Dictionnaire raisonné*, t. VIII, p. 216.)

La chapelle en abside qui flanque Saint-Étienne, au N., et le déambulatoire sont les parties les plus anciennes de l'édifice ; elles peuvent remonter à une époque antérieure à la reconstruction de Saint-Denis. Les arcatures et les fenêtres en sont romanes, la voûte de la chapelle est en cul-de-four, celle du déambulatoire, à nervures radimentaires. Le reste ne remonte pas au delà de 1150. La cathédrale a été, du reste, bien remaniée depuis le xiii^e s. L'étage supérieur, les voûtes, la chapelle absidale et la façade furent profondément modifiés à la fin du xiii^e s. ; un transept, que les projets primitifs ne comportaient pas, fut ajouté au xiv^e ou au xvi^e s. ; des chapelles ont été ouvertes, depuis le xiv^e s., autour du chœur et sur les flancs de la nef ; ces dernières ont été, à leur tour, remplacées, de nos jours par des espèces de cellules très-basses, aux formes romanes, vivement critiquées par les archéologues.

La façade de Saint-Étienne, divisée en trois parties, mesure 47 mètr. de largeur.

Le portail du milieu, surmonté d'une belle fenêtre rayonnante, a 13 mètr. de largeur et 14 mètr. de hauteur. On en remarque les belles sculptures. Les statues des Apôtres, qui en remplissaient les larges embrasures, ont été détruites à la Révolution. À dr. et à g. de la porte, sont représentées les *Vierges folles* et les *Vierges sages*. Le grand pilier central, richement orné, a conservé la statue de *Saint Étienne*, parce qu'on écrivit sur le livre ouvert, que tient le saint martyr, *Livre de la loi*. La *Légende de saint Étienne* est représentée dans le tympan, divisé en sept parties par un réseau simulé. Soixante-dix statuettes d'anges et de saints remplissent les voussures. Au centre, une main entourée d'un nimbe crucifère rappelle la présence de Dieu.

Les trois statues colossales — le Christ bénissant et deux anges

en adoration — au-dessus de la grande fenêtre ogivale sont des œuvres modernes, reproduisant d'anciennes statues que le chapitre fit briser vers 1730 pour mettre à leur place un énorme cadran.

Dans le portail de droite, vingt-deux statues remarquables, représentant les Prophètes, dont les têtes ont été brisées, décorent les niches trilobées. Les voussures sont occupées par des figures d'anges. Quatre bas-reliefs, la Mort, l'Ensevelissement, l'Ascension de la Vierge et son Couronnement, remplissent le tympan. À dr. et un peu au-dessus du portail, se voient dans une arcade les restes d'une statue équestre de Philippe Auguste, érigée par Guillaume de Brocia, archevêque de Sens.

La tour de pierre, qui s'élève sur ce portail, s'étant écroulée en 1267, fut rebâtie aussitôt, mais achevée seulement en 1535.

Nous y signalerons seulement les armoiries, récemment restaurées, du roi, du légat-archevêque de Sens, du chapitre et de Mgr de Sallazar, les dix statues représentant les principaux bienfaiteurs de l'église métropolitaine, et hautes de 4 mètr., qui ont été replacées dans la galerie haute (elles sont de Maindron), enfin le campanile à huit pans, qui s'élève à l'angle S. O. et qui, construit en 1534-1535, par Godinet, a 12 mètres 67 c. de hauteur au-dessus de la plate-forme.



Musée du Trésor

De niveau de la place, 336 marches conduisent sur la plateforme de la tour de pierre, dont le premier et le deuxième étage sont formés par deux vastes salles voûtées. De la terrasse, on découvre un vaste panorama. — On doit redescendre 183 marches pour aller visiter les cloches, qui ont joui d'une immense réputation au moyen âge, mais dont il ne reste plus que deux, fondues en 1366 : *Savinienne*, qui pèse 31 171 livres, et *Potentienne*, qui pèse 27 730 livres. Il fallait autrefois seize hommes pour les sonner ; quatre suffisent aujourd'hui.

Le portail de la tour de plomb (xiv^e s.), à g. du grand portail, est orné, à la base des pieds-droits, de deux bas-reliefs : la *Liberté* et l'*Ancres*. La *Légende de saint Jean-Baptiste* occupe le tympan. Soixante figures mutilées forment l'ensemble de cette composition dont un *Christ bénissant* occupe le centre. Tout près de ce portail, le long du collatéral N., on remarque le *petit portail de Saint-Denis*, œuvre élégante du xiv^e s.

La tour de plomb doit son nom à son ancien couronnement, posé en 1279, abattu en 1845 parce qu'il menaçait ruine. Elle présente de grandes analogies (contre-forts, archivoltes) avec la façade de Saint-Denis, et remonte comme elle au milieu du xiv^e s.

Le grand portail latéral de S., au transept, fut commencé en 1490 et terminé en 1497, sous la direction de Martin Cambiehe ou Chambiges, qui exécuta plus tard un croisillon de la cathédrale de Beauvais, termina la façade de celle de Troyes et travailla peut-être aux Tuileries (V. le *Paris illustré*, par Ad. Joanne, p. 438). La largeur de cette façade est de 19 mètres, sur 49 de hauteur.

Le portail latéral du N., plus remarquable encore que celui du S., est du même artiste et il a à peu près les mêmes dimensions. Commencé en 1501, il fut achevé en 1516. C'est un des plus admirables chefs-d'œuvre de la sculpture française pendant cette période. Chacune des innombrables statuettes qui remplissent ses niches délicatement ciselées porte une banderole sur laquelle se lit le nom d'un personnage de l'Ancien ou du Nouveau Testament.

La cathédrale de Sens, construite à une époque où toutes les églises importantes possédaient des tribunes sur les bas côtés,

n'a qu'un simple triforium. Les piliers, composés alternativement de faisceaux de colonnes et de deux colonnes jumelles, soutenaient primitivement des voûtes sexpartites (à six divisions) qui furent refaites sur une nouvelle ordonnance à la fin du xiv^e s., ainsi que les fenêtres supérieures. La hauteur des clefs au-dessus du sol ne dépasse pas 24 mèt. 40 c.; néanmoins cet intérieur paraît très-vaste et très-élevé.

À la place du transept s'élevaient, dans l'origine, deux petites chapelles carrées, en saillie, terminées par des absidioles. L'une de ces chapelles existe encore à l'E. du croisillon N. Nous en avons déjà parlé comme de la partie la plus ancienne de la cathédrale. Elle est, en effet, purement romane. Ces chapelles latérales et la chapelle unique qui s'ouvrait primitivement au milieu du déambulatoire¹, jointes à la disposition des voûtes basses, donnaient aux parties orientales de Saint-Étienne de Sens une grande analogie avec la collégiale de Poissy, construite vers 1125 ou 1130, analogie dont il serait difficile d'expliquer les causes.

Saint-Étienne conserve encore de précieux vitraux du xiv^e au xvi^e s. Les plus anciens se voient au bas côté g. du chœur. Ils datent du xiv^e s. et occupent deux larges fenêtres géminées, où ils représentent les *Légendes de saint Thomas de Cantorbéry*, de saint Eustache, la *Parabole de l'Enfant prodigue*, des scènes de la *Création*, les *Vies de Joseph et de Moïse*, la *Mort et la Résurrection du Christ*. Les verrières de la chapelle terminale (xiv^e s.) sont consacrées à saint Pierre, à saint Paul et à quelques épisodes de l'*Évangile*; ceux qui éclairent le haut du sanctuaire (xiv^e s.), à la *Passion*, à la *Vie de la Vierge* et au *Martyre de saint Étienne*. Les chaires-voies du croisillon N. représentant des *Scènes bibliques*, des *Patrons* ou des *Saints de diocèse*, ont été exécutées par Jean Hympe et son fils, verriers à Sens, en 1516; celles du croisillon S. (*Légendes de saint Étienne* et de saint Nicolas, *Arbre de Jessé*, la *Résurrection des Morts*) sont de Lyevin Varin ou Voirin, de Jean Verrat et de Balthazar Godon,ouvrier de Troyes (1500-1502). Deux fenêtres sont de Jean Cou-

1. M. Viollet-le-Duc, au mot *Transept* de son *Dictionnaire raisonné*, donne un plan de la cathédrale de Sens telle qu'elle existait à la fin du xiv^e s.

sin : l'une, dans la chapelle Notre-Dame de Lorette, le long du bas côté S. du chœur, représente la *Sibylle consultée* par Auguste ; l'autre vitrail, qui ornait une chapelle aujourd'hui supprimée, a été replacé sur la tour de pierre ; il est consacré à la *Légende de saint Eutrope*.

Un charmant bas-relief en pierre (1581), représentant la *Possion*, divisé en dix sujets, et qui ornait aussi l'ancienne chapelle Saint-Eutrope, a été transporté dans l'Officiant (V. ci-dessous). Un chef-d'œuvre de ciselure, un retable en pierre tendre, est encore adossé à l'un des piliers de la nef (à g.). De ses statues, mutilées ou enlevées, deux seulement (la *Vierge* et *Saint Étienne*) ont été retrouvées et rapprochées du monument. C'est près de cet autel que s'élevait le beau mausolée de la famille de Sallazar (1515), détruit à la Révolution. Le maître-autel et son baldaquin (1743) sont dus à l'architecte Serrandoni.

Les nouvelles chapelles de la nef ne renferment rien d'intéressant ; mais, dans la chapelle de la *Vierge* (xv^e et xvi^e s.), qui s'ouvre sur le bas côté S. du chœur et le croisillon voisin, on remarque, outre le beau vitrail de Jean Cousin, un tableau de Restout (l'Assomption), placé sur l'autel, et, sur un pilier (à g.), une statue en pierre de la *Vierge*, donnée en 1334 par un chanoine.

La chapelle du *Sacré-Cœur*, percée au xvi^e ou au xvii^e s. à dr. de la chapelle absidale, n'offre aucun intérêt. — *Saint-Sébastien*, la chapelle absidale, est ornée d'une grande et belle sculpture d'Hermand, représentant le *Martyre de saint Sébastien* et formant retable. — A g., dans la chapelle *Sainte-Colombe* (xvii^e s.), reconstruite en 1846 après divers accidents, ont été placés le tombeau du dauphin, les bas-reliefs du mausolée du cardinal Duprat, et deux belles statues en marbre agenouillées. Ces œuvres d'art étaient disséminées auparavant dans diverses parties de l'église. Les restaurations qu'ont nécessitées ces changements ont été exécutées par un jeune statuaire de Sens, M. l'abbé Delgand.

Le tombeau du dauphin, fils de Louis XV, père de Louis XVI, et de sa femme, Marie-Josèphe de Saxe, ouvrage de Guillaume Coustou, et l'un des chefs-d'œuvre de cet éminent artiste, s'éle-

vait jadis au milieu du chœur. Deux statues de la Religion et de l'Immortalité décoraient une de ses faces. Un petit génie des Sciences s'appuie sur une sphère; derrière lui sont divers attributs et plusieurs instruments scientifiques. Du côté opposé, deux autres statues représentant le Temps et l'Amour conjugal, auquel un génie montre une chaîne de fleurs brisées. Les faces latérales sont couvertes d'inscriptions. Les écussons du dauphin et de la dauphine ornent le socle, et le sommet soutient deux urnes en marbre blanc, qui, seules, rappellent un peu que ces magnifiques blocs de marbre sont destinés à figurer un tombeau. En 1793, ce mausolée fut sauvé de la destruction par la fermeté du maire, M. Menestrier. En 1793, il fut enlevé de la cathédrale, et les corps du dauphin et de la dauphine furent inhumés dans le cimetière public. En 1814, eut lieu une cérémonie solennelle d'exhumation et de réintégration.

Le mausolée du cardinal Duprat, archevêque de Sens et chancelier de France, a été malheureusement détruit à la Révolution. Les bas-reliefs qui le décoraient et quelques fragments déposés à l'Officialité sont tout ce qui en reste aujourd'hui. Ils représentent : le cardinal Duprat siégeant à la chancellerie (21 figures); son entrée à Paris (50 figures); l'assemblée du concile où il présida (24 figures); sa première entrée (c'est-à-dire après sa mort, 1535) dans la cathédrale de Sens (160 figures).

De chaque côté de ces bas-reliefs ont été placées deux belles statues en marbre blanc agenouillées, qui étaient depuis longtemps reléguées dans les greniers. Elles représentent le cardinal Jacques Duperron et Jean Duperron, son frère, archevêques de Sens.

Près de la naissance du rond-point, à dr. du chœur, sous une élégante arcature à jour, s'ouvre l'escalier du Trésor, dont les dix-sept marches conduisent à une vieille porte ornée de ferrures du xvi^e s. Cette porte franchie, il faut encore monter seize marches pour atteindre la salle du Trésor, vaste salle voûtée en berceau, où sont conservés, entre autres curiosités :

Un coffret en ivoire à deux faces, du xii^e s.; un grand peigne, en ivoire, de saint Loup (x^e s.), avec une monture en cuivre du xiv^e s., portant cette inscription : *Pecten sancti Lupi*; plusieurs coffrets et roll-

quaires en ivoire, bois et ivoire, et cuivre doré; deux anneaux de saint Loup et de Grégoire XI; une petite statuette de saint Michel terrassant le dragon; une tapisserie soie et or, représentant l'Adoration des Mages (3 mètr. 25 c. de longueur sur 1 mètr. 35 c. de hauteur), avec les armes de la famille Bourbon-Vendôme, et sa devise : *N'avois en vain* (xv^e s.); une seconde tapisserie, d'un travail encore plus splendide que la première, divisée en trois parties, représentant : 1^o à gauche, Salomon couronnant Salomon; 2^o à droite, *Ezéchiel aux pieds d'Assurub*; 3^o au centre, le Couronnement de la Vierge (ouvrage du xv^e s.); une troisième tapisserie consacrée également à des sujets religieux, et une quatrième représentant un *Concert d'anges* (ces deux derniers morceaux appartiennent encore au xv^e s.); le manteau du sacre de Charles X; de nombreuses reliques; un grand fragment de la vraie Croix, donné à la ville de Sens par Charlemagne, vers 800, et encaissé dans un reliquaire en or, orné de deux rubis, six saphirs et huit perles; le tout contenu dans un boîti en cristal et en argent; un admirable Christ en ivoire, de 60 cent. de hauteur, par Girardon; un fauteuil qu'on persiste à qualifier de fauteuil de saint Loup, malgré son origine évidemment moderne; de précieuses étoffes en soie de la plus haute antiquité, connues sous le nom de *surtees*, parce qu'elles servaient à envelopper des reliques, etc.

Dans une armoire spéciale sont étalés les vêtements sacerdotaux de Thomas Becket, archevêque de Cantorbéry. Ils consistent en une chasuble, une aube, une étole, un manipule, un cordon, une mitre et deux collets. On sait que Thomas Becket séjourna pendant quelques mois à l'abbaye de Sainte-Colombe, voisine de Sens. C'est de cette abbaye que proviennent, dit-on, ses vêtements, qui paraissent authentiques, mais qui ont été un peu réparés.

Deux faits historiques se sont accomplis sous les voûtes de la cathédrale de Sens : le mariage de saint Louis avec Marguerite de Provence y fut célébré en 1234; et, cinq ans plus tard, ce même roi et son frère Robert d'Artois y déposèrent la sainte Couronne d'épines.

Saint-Savinien, église située à l'extrémité du faubourg de ce nom, à l'est de la ville, est le monument chrétien le plus ancien de Sens; mais elle a été mutilée par de maladroites restaurations. Saint-Savinien en jeta les fondements vers la fin du iii^e s.; reconstruite au v^e s., puis au xi^e, elle a été restaurée sans intelligence et sans goût et rendue au culte il y a peu d'années. La crypte date de 1001. Elle est voûtée, à peu près carrée et éclairée par une fenêtre nouvellement restituée. Quatre inscriptions des

vin^e et ix^e s., sont incrustées dans les murailles latérales. La grande pierre qui couvre l'autel est, dit-on, celle sur laquelle saint Savinien offrait le sacrifice de la messe quand il fut frappé par derrière à coups de hache. Elle avait été brisée à la Révolution, mais ses fragments ont été recollés. Le clocher s'élève au centre de l'édifice; sa partie supérieure date des premières années du xiii^e s. Depuis 1793, les reliques de saint Savinien sont déposées dans l'église de Saint-Étienne.

Saint-Morice, dans l'île d'Yonne, présente deux absides latérales et quelques arcatures intérieures romanes; achevée à la fin du xiii^e s., elle a été considérablement remaniée au xvi^e. Sa petite flèche centrale, en charpente, date de cette dernière époque, ainsi que le chevet plat du chœur, que l'on substitua à l'abside primitive pour élargir le lit de l'Yonne. A dr. de la porte occidentale, on remarque un bas-relief de 1567 (*Sainte Madeleine*), imitation de l'Eos prima Pandora de Jean Cousin (V. ci-dessous, p. 88), et une chaise du xviii^e s., contenant les reliques de trois saints très-vénérés à Sens : saint Fort, saint Guinefort et sainte Aveline. Le tableau qui représente la *Vierge et saint Jean au pied de la croix*, derrière le maître-autel, est d'Arv Scheffer.

Saint-Pierre le Nord (au centre de la ville), dont la construction remonte au xiii^e s., n'a plus de caractère à l'extérieur. L'intérieur a été remanié aux xv^e et xvi^e s. Sur l'autel gothique de la chapelle de la Vierge est sculpté un *Christ au tombeau*. Le maître-autel est du xvii^e s. Quelques vitraux anciens représentent l'*Histoire de Joseph* et d'autres sujets bibliques. Le trésor renferme un calice de vermeil du xv^e s., aux armes de Melun.

Saint-Jean, autrefois dépendance d'une abbaye, aujourd'hui de l'hôpital, est un édifice du xiii^e s. profondément altéré au xvii^e s. Le chœur, qui conserve seul son caractère primitif, à part les parties supérieures, est d'une grande élégance. Dans une embrasure de fenêtre, au collatéral S., deux fragments d'une *Géne* sculptée, du xvi^e s., méritent d'être remarqués. Cette église possède un beau calice du xvii^e s.

Du *cimetière des Jacobins* (rue de Mauconseil), où Jacques Clément, né au village voisin de Serbonnes, a été élevé, il reste l'église, du xvi^e s., transformée en chantier de tailleur de pierres.

L'Officialité (monument historique) est le vaste édifice qu s'élève à droite de Saint-Étienne au pied de la grande tour de pierre. Il a été bâti en 1231, détruit en partie lors de l'écroulement de la tour, en 1267, réédifié depuis, entièrement et magnifiquement restauré par M. Viollet-le-Duc.

Ce monument, « unique dans son genre, disait M. Viollet-le-Duc, dans son rapport au ministre de l'intérieur (1^{er} avril 1851), fut construit d'un seul jet, sous le règne de saint Louis et l'épiscopat de Gauthier Cornu, c'est-à-dire à la fin de la première partie du xiii^e s. : il offre donc une parfaite unité de style. »

Cinq belles statues de pierre, dont les têtes avaient été brisées, décoraient le sommet des grands contre-forts de la façade : saint Étienne au milieu, entre saint Savinien (à dr.) et saint Potentien (à g.); du côté de la cathédrale, Gauthier Cornu, qui rebâtit l'Officialité, et, du côté opposé, Louis IX, la seule statue authentique de ce roi que l'on connaisse aujourd'hui. Chacune de ces statues était placée dans une niche peu profonde, bordée de belles colonnettes dont les chapiteaux feuillagés portaient le couronnement, représentant des châteaux fortifiés, des églises et des prisons. Quatre contre-forts plus considérables, placés aux angles, soutenaient une terrasse ronde construite en encorbellement et pouvant servir de galerie.

L'Officialité se compose à l'intérieur d'un étage souterrain, d'un rez-de-chaussée, dans lequel se trouvaient la salle du tribunal et les cachots restés intacts, et d'un premier étage contenant la grande salle synodale, qui, voûtée en pierre, éclairée, du côté de l'O. et du S., par de grandes et belles fenêtres largement ouvertes dans tout l'espace compris entre les contre-forts, du côté de l'E., par des fenêtres hautes, assez étroites, était destinée à des réunions nombreuses, car le diocèse de Sens comprenait autrefois plus de 800 prêtres séculiers. M. Viollet-le-Duc l'a restaurée telle qu'elle existait avant l'écroulement de la tour (1267); il a, de plus, orné ses murailles de peintures, ses grandes et belles fenêtres de verrières en grisailles, et rétabli ses vastes cheminées, dont les manteaux existaient encore en partie. Dans son opinion, cette pièce, qui est certainement le plus beau modèle d'architecture de ce genre que possède la

France, offre un exemple admirable de salle destinée à de grandes réunions.

On remarque, dans le bâtiment qui relie l'Officialité à l'archevêché actuel, et qui fut élevé par Étienne Poncher, après 1526 : le petit portail latéral, « un des plus beaux spécimens de l'ornementation de l'époque de la Renaissance; » une charmante petite porte d'escalier (dans la seconde cour) dont les sculptures appartiennent moitié au style gothique, moitié à celui de la Renaissance; les grandes fenêtres ornées d'élégantes arabesques et le puits de la même cour.

Le vaste corps de logis de la Renaissance qui s'élève près de



Ancien hôpital (la Halle au blé) de Sens.

l'abside de la cathédrale, a été construit, en 1557, par le cardinal Louis de Bourbon. C'est la résidence actuelle des archevêques de Sens. Le reste des bâtiments n'offre aucun intérêt.

En face de la cathédrale, sur la place Saint-Étienne, dont le puits a été supprimé, un vieux bâtiment en mauvais état attire l'attention des étrangers. C'est l'ancien hôpital, dont l'église a été démolie pour les besoins de la voirie, ainsi qu'une curieuse petite chapelle du xiv^e s., adjacente, connue sous le nom de chapelle expiatoire. Il ne reste plus aujourd'hui que la portion de bâtiments dans lesquels on pénètre par une porte en plein

cintre (xiii^e s.) et qui sert de halle au blé, à la viande et au poisson. Les débris d'architecture et de sculptures ont été précieusement conservés.

Depuis 1854, Sens possède un lycée, dont la prospérité augmente d'année en année. Le nombre des élèves dépasse 300. De vastes bâtiments ont été ajoutés à l'ancien collège, par lequel les Wurtembergeois sont entrés dans la ville en 1814, et dont les murs portent encore de nombreuses traces de balles. Une pierre commémorative de la fondation du collège de Sens par le chanoine Hodoard, le 12 juin 1587, et qui reproduit une inscription primitive du xvi^e s., a été posée à la façade du lycée le 10 avril 1864, par l'association des anciens élèves du collège et du lycée. Vis-à-vis du lycée, de l'autre côté du Mail, s'élève l'orphelinat départemental.

Avec les murs d'enceinte de la période gallo-romaine sont tombées, depuis cinquante ans, les fortifications et les portes pittoresques bâties à Sens pendant le moyen âge. Il ne reste plus que d'insignifiants débris de ces constructions défensives des temps passés. Un seul fragment un peu considérable se voit encore à g. de la porte Dauphine (en sortant de la ville). Mais leurs parties les plus intéressantes — les sculptures et les inscriptions — ont été réunies depuis quelques années dans le musée lapidaire de la ville, c'est-à-dire placées sous des auvents dans le jardin de l'hôtel de la mairie (rue du Cheval-Rouge). Cette collection mérite d'être signalée aux archéologues comme l'un des principaux musées gallo-romains. La Société Archéologique de Sens publie en ce moment un magnifique recueil in-4^e en planches photographées avec le plus grand soin, dans lequel sont reproduits les principaux monuments du musée. Les inscriptions ont été reproduites dans le *Bulletin* de cette Société. Les murailles de Sens, comme celles de toutes les villes des Gaules, furent construites lors de la grande invasion des barbares avec les débris des monuments publics. Aussi, en démolissant ces murailles, y a-t-on trouvé un grand nombre de chapiteaux, de fûts de colonnes, de bas-reliefs, de monuments funéraires, d'épitaphes, etc. Plus tard elles furent souvent réparées et couronnées d'une terrasse,

défendue par des machicoulis et par des créneaux. Quant aux portes, qui avaient sans doute beaucoup plus souffert, elles furent, comme nous l'avons déjà dit, reconstruites au moyen âge. Elles ont toutes été démolies depuis le commencement de ce siècle. La porte Dauphine, la seule porte que Sens ait conservée, date de 1777. Elle a été érigée par la ville de Sens en reconnaissance de l'honneur que M. le dauphin et Mme la dauphine avaient fait à la ville de choisir son église métropolitaine pour le lieu de leur sépulture.

Le musée de Sens renferme, depuis 1835, plusieurs objets ayant appartenu à l'empereur Napoléon, et qui lui ont été légués par M. Saint-Denis. Ce sont : 1^o un habit d'uniforme de l'Empereur garni des épaulettes d'officier général et de la plaque de la Légion d'honneur; — 2^o une cocarde de l'un des chapeaux de l'Empereur; — 3^o un atlas des guerres des Gaulois et des Français en Italie (notes et tracés de la main de l'Empereur); — 4^o un atlas classique et universel de géographie ancienne et moderne (notes de la main de l'Empereur); — 5^o une carte de l'île Sainte-Hélène (lignes et points cardinaux de la main de l'Empereur); — 6^o un vol. in-folio sous ce titre : *Tableaux historiques des campagnes d'Italie*, depuis l'an iv jusqu'à la bataille de Marengo; — 7^o un vol. in-8^o intitulé : *Mémoires pour servir à l'histoire de France en 1815*. Ces Mémoires sont l'œuvre personnelle de l'Empereur; — 8^o 2 vol. in-8^o avec ce titre : *Mémoires pour servir à l'histoire de la vie privée du règne de Napoléon en 1815*; — 9^o un fragment du cercueil dans lequel l'Empereur avait été inhumé à Sainte-Hélène et du tronc d'un des saûles qui ombrageaient sa tombe en 1840.

Au premier étage de l'hôtel de la mairie, on peut visiter la bibliothèque de la ville, qui possède 11 000 volumes environ, 150 manuscrits et 4 000 pièces d'archives. En y montant, on remarque dans l'escalier quelques morceaux antiques et huit médaillons de plâtre demi-allégoriques, relative au dauphin et à la dauphine, et qui devaient orner dans le principe la porte Dauphine. La première salle, la plus grande, contient une collection d'objets d'art antiques et du moyen âge, d'oiseaux, de coquillages et de minéraux recueillis par Alfred Lorne, jeune

savant s'élevait mort à la fleur de l'âge. Parmi les manuscrits on remarquera surtout le *Libellus Evangeliorum*, grand in-4°, manuscrit du xiii^e s., sur parchemin; mais la principale curiosité de la bibliothèque de Sens est le *diptyque* qui sert de couverture au fameux missel connu sous le nom d'*Office de la fête des Fous et de l'Âne*. Millin en a fait le sujet d'une dissertation étendue dans son recueil de monuments inédits. Il y a quelques années, le gouvernement en a offert 10 000 fr. en livres à la ville, qui a refusé ce marché. En effet, ce diptyque est doublement curieux. Le texte en a été, dit-on, composé par Pierre de Corbeil, qui fut archevêque de Sens, de 1199 à 1221. Mais ce qui lui donne surtout une grande valeur archéologique, c'est l'admirable couverture en ivoire qui l'enveloppe. Les deux feuilles, hautes de 25 c., larges de 16, ornées de sujets mythologiques, sont appliquées sur des planches de chêne et dans un cadre couvert de lames d'argent. Le travail annonce la décadence des arts, les personnages sont grossiers, mais l'ensemble offre un aspect varié. Les savants ne sont pas d'accord sur les sujets que représentent ces deux plaques d'ivoire, qui, selon l'opinion générale, auraient été sculptées au v^e ou au iii^e s.

Duchalais, enlevé trop tôt à la science, avait publié dans le *Bulletin de la Société Archéologique de Sens* (1854) une explication de ce célèbre diptyque, auquel M. Quantin, l'archiviste d'Auxerre, a consacré un intéressant article dans le *Magasin pittoresque* (1857), ce beau recueil, si remarquablement dirigé depuis sa création par son fondateur, M. Édouard Charton, Sénonais.

La *fête des Fous*, cette réminiscence des anciennes Saturnales, était célébrée à Sens de toute antiquité, selon la déclaration même d'une ordonnance de 1245 qui la proscrivit. Mais le monument le plus ancien qui en constate l'existence est le missel relié dans le diptyque. Ce manuscrit, contenant l'office de la Circoncision et publié par la Société Archéologique de Sens, est bien différent de ce qu'on pourrait le supposer. Il offre une suite de morceaux religieux fort graves et dont la mélodie est remarquable. Quelques-uns de ces chants, seulement, sont

appropriés à la fête de l'Âne, et la prose rimée qui se chantait lorsque l'on amenait la modeste monture du Sauveur à la porte de l'église, le jour de la Circoncision, est un éloge pompeux des qualités du paisible animal. En voici le début :

Origenis paritibus
Adventavit asinus,
Pulcher et fortissimus,
Sarcinis aptissimus ;
Hex, sire asne, hex !

Malgré l'ordonnance de 1345, la fête des Fous ne fut supprimée qu'en 1547. Au siècle précédent, ce n'était déjà plus qu'une farce extravagante. Les vicaires de la cathédrale érigeaient un théâtre sur la place Saint-Étienne et y jouaient des mystères. La représentation terminée, ou dans les entr'actes, ils faisaient la harbe à leur préchantre et à tous ceux qui se présentaient. Le préchantre devait, en outre, recevoir trois seaux d'eau sur le dos à l'heure des vêpres, et cela le 1^{er} janvier.

La veuve d'un ancien notaire, Mme Chaulay, possède un trésor qui mérite d'être recommandé aux artistes : c'est un tableau de *Jean Cousin*, que son heureuse propriétaire montre avec complaisance à tous les étrangers.

Jean Cousin naquit à Soucy, petite commune du canton de Sens, probablement vers 1500. Nous n'avons pas ici à raconter sa vie, analysée d'ailleurs, d'après la notice de M. Deligand¹, dans le catalogue des tableaux du Louvre, par M. Frédéric Villot. Nous rappellerons seulement qu'il fut peintre sur verre, peintre de tableaux, architecte, sculpteur en pierre et en ivoire, graveur sur bois, écrivain. Parmi ses tableaux, il n'en reste que deux qui soient vraiment authentiques : le *Jugement dernier* du musée du Louvre, n^o 137, sur toile, et celui que possède Mme Chaulay, qui est peint sur bois. Ce dernier avait, dans le principe, décoré l'une des pièces du domaine de Monthard, voisin de Sens, et qui appartenait, au xiv^e s., au père de la troisième

1. M. Deligand, avocat et maire de Sens, a publié, sur Jean Cousin, une intéressante notice, qui rectifie plusieurs erreurs et contient des faits nouveaux.
— M. Ambroise Firmin Didot a aussi fait paraître une nouvelle étude sur le même artiste.

femme de Jean Cousin, un Anglais, nommé Bowyer. Plus tard, il devint la porte d'un charbonnier, où Félilien le découvrit en 1685. Après diverses vicissitudes, il tomba avec le domaine en la possession du beau-père de M. Chaulay. Son authenticité ne saurait donc être contestée. Malheureusement il a été retouché avec une rare maladresse par un artiste sténois. Il a 1 mèt 46 c. de longueur sur 96 c. de hauteur. Il porte cette inscription : *Eva prima Pandora*. Félilien l'a décrit, Millin en a publié un dessin inexact. Il représente une femme nue à demi couchée dans une grotte; un bras de cette femme s'appuie sur une tête de mort et tient une branche de pommier, l'autre est étendue sur un vase qui figure, non point, comme on l'a souvent écrit, la botte fatale, indiquée par un autre vase d'où s'échappent des génies malfaisants, mais bien, selon l'opinion plus judicieuse de M. Chaulay, le vase d'Esculape, source de vie par opposition à l'emblème de la mort. La grotte s'ouvre sur une mer agitée; non loin de là se montre une ville de riche architecture. Malgré des incorrections de dessin et une certaine sécheresse de pinceau, cette figure est vraiment remarquable au double point de vue de la composition et de la couleur. L'influence de l'école italienne s'y fait trop vivement sentir pour pouvoir être mise en doute; mais c'est l'un des premiers essais de la peinture française, et cet essai est presque un chef-d'œuvre. Aussi l'*Eva prima Pandora* doit-elle avoir dès à présent sa place marquée au Louvre, à côté du *Jugement dernier*¹. Un bas-relief placé dans l'église Saint-Maurice de Sens, et exécuté en 1567 par les soins de Guillaume Sotain de Courtenai, semble reproduire cette peinture dans laquelle l'*Eva prima Pandora*, un peu plus vêtue, est transformée en une sainte Marie-Magdeleine. Malheureusement un affreux badigeon polychrome empêche de juger du mérite de cette œuvre contemporaine de Jean Cousin.

Une statue en bronze du baron Thénard, le chimiste, par Dross, a été inaugurée à Sens au mois d'août 1861.

Les amateurs de vieilles maisons n'en trouveront qu'un petit nombre à Sens. La plus curieuse est celle qui forme l'angle des

1. Mme Chaulay possède aussi des fragments de vitreaux de Jean Cousin, peints pour l'église Saint-Roman, aujourd'hui détruite.

rue Dauphine et Jean-Cousin. Ses sculptures en bois représentant l'Arbre de Jessé (xv^e ou xvi^e s.).

Le xviii^e s. a comblé les fossés creusés vers l'an 1370 par ordre de Charles V, abattu les ponts-levis et planté tout autour de la ville des allées d'ormes et des marronniers qui, en partie replantées depuis, forment aujourd'hui le *Mail*, la promenade de *Saint-Remy*, les *cours Bourriennes* et *Tarbi*. Des quais et des ponts de l'Yonne, on découvre de charmants points de vue. On peut faire en outre dans les environs de Sens plusieurs excursions intéressantes. A 1200 mèl., ou à 15 min. de la ville, sont les ruines de la Motte-du-Ciar. Pour y aller, on sort par la porte d'Yonne, on remonte la rive dr. de la rivière, puis on traverse les deux bras de la Vanne, et, au delà du second bras, on suit la rive g. jusqu'à ce qu'on atteigne les ruines. La Motte-du-Ciar n'est plus qu'une masse informe, dont les décombres annoncent qu'un édifice assez important, d'origine et de destination inconnues, a existé sur cet emplacement. Il y a été trouvé des fragments de colonnes, des marbres précieux et des médailles antiques. Il reste encore quelques fragments du mur d'enceinte qui protégeait cet édifice, dont le plan a été relevé par les soins de la Société Archéologique de Sens. Cette enceinte avait la forme d'un rectangle dont le grand côté, tourné vers l'E., avait 396 mèl. de long et présentait une porte de 13 mèl. de large. A l'O., le mur présentait un hémicycle de 112 mèl. de rayon, dont le centre était occupé par les ruines de l'édifice.

A dr. de la gare de Sens, au sommet d'un petit coléau couvert de vignes, s'élève un petit pavillon octogonal, bâti il y a peu d'années sur les ruines d'une chapelle du xiv^e s., dont il reste quelques débris peu importants. Cette chapelle avait remplacé elle-même une cellule où saint Bond s'était retiré au vi^e s. pour se faire ermite. De nombreux pèlerins y montaient autrefois pour prier; l'ermitage est encore habité; mais on y vient surtout admirer le beau panorama qui s'y découvre sur la vallée de l'Yonne. Des fabriques de blanc exploitent l'immense banc de craie qu'elle domine.

Le chemin de fer, au delà de Sens, continue de remonter la rive g. de l'Yonne. On laisse à dr. *Puron* (497 hab.; bon vin; église en partie du xiii^e s., renfermant de beaux vitraux), et *Gron* (738 hab.; église et fonts baptismaux du xiii^e s.); puis on traverse *Étigny* (490 hab.), avant de laisser à dr. *Marsangis* (808 hab.) et *Rousson* (402 hab.). L'église d'Étigny, qui date du xiii^e s., possède un curieux bas-relief formant devant d'autel, long de 3 mètr., large de 1 mètr., qui représente les donateurs et trois scènes de la *Résurrection*. Cette sculpture, qui date des premières années de la Renaissance, est bien conservée. D'autres sculptures, au-dessus de l'autel, d'autres bas-reliefs, portant la date de 1565. L'église de Marsangis a conservé quelques vitraux de la belle époque du xiii^e s., et d'autres du xiv^e. Quant à Rousson, ce qu'il offre de plus intéressant, c'est son joli ruisseau, qui descend du village de Chaumont.

29^e STATION. — VILLENEUVE-SUR-YONNE.

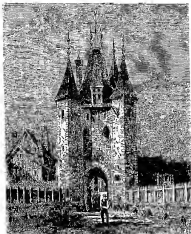
14 kil. de Sens. — 137 kil. de Paris. — 281 kil. de Lyon.

Villeneuve-sur-Yonne, ch.-l. de c., est une ville de 5095 hab., située sur la rive dr. de l'Yonne, au pied de jolies collines boisées et parsemées de maisons de campagne. Le pont sur lequel on franchit la rivière, au delà du faubourg Saint-Laurent, mérite d'attirer l'attention des archéologues. Il se compose, en effet, de douze arches datant du règne de Louis VII, et de plusieurs arches modernes, mesurant ensemble 214 mètr. de longueur.

A l'extrémité du pont s'ouvre une rue qui débouche à peu de distance dans la Grand' Rue en face de l'église Notre-Dame, une des plus belles églises du département de l'Yonne.

Vers la fin du xii^e s., on abattit, sur toute la surface de la France, une grande quantité de forêts, pour construire sur leur emplacement des villages et des bourgs qui prirent presque tous alors le nom de Villeneuve. Ainsi le départ. de l'Yonne compte sept localités de ce nom. A son origine, Villeneuve-le-Roi s'appela *Villelongue*, parce qu'elle s'étendait sur une ligne de 3000 mètr. Elle n'était guère habitée que par des lépreux, — une léproserie y avait été établie, — et par des juifs. Dans le prin-

cipe, il avait été permis aux juifs d'y résider, mais en 1147, le pape Eugène, lors de son séjour à Sens, les en chassa. En 1163, Louis VII fonda la ville actuelle, qui, en 1204, possédait un château fort, devenu une des huit résidences royales de cette époque. Ce château, nommé *les Salles*, a été complètement dé-



Porte de Villeneuve-sur-Yonne.

truit en 1820 ; mais, dans un vaste emplacement qui a gardé la dénomination ancienne, on remarque encore des restes de fondations considérables, reliées à une grosse tour ronde dite à tort de *Louis-le-Grand*, qui fait partie de l'enceinte fortifiée de la ville. Cette enceinte, bâtie au *xiii^e s.*, a été presque entièrement démolie. Il faut 20 min. pour en faire le tour. Ses fossés,

jadis remplis d'eau, larges encore de 25 mètr. et profonds de 10 mètr., ont été transformés en jardins potagers. Elle était percée de 3 portes, dont 2 seulement, la porte de Sens et la porte de Joigny, restent debout.

Ces deux portes, — espérons que le conseil municipal ne les fera point abattre, — bâties à peu près sur le même plan, se composent d'un gros corps de logis carré, aux angles duquel s'élevaient de petites tourelles couronnées de toits aigus, ainsi que le toit central. Elles ont été construites au ^{xiii}e s. ; mais la partie supérieure date seulement du ^{xv}e. Deux herces, au lieu de ponts-levis, en interceptaient l'entrée. L'une de ces herces était placée du côté des faubourgs, et l'autre du côté de la ville. Quant à la tour de Louis-le-Gros, qui dut être construite sous Philippe Auguste, et peut-être sous saint Louis, elle est, comme l'a remarqué M. de Caumont, une des plus belles du moyen âge. Elle était complètement isolée de l'enceinte fortifiée : un fossé large de 7 mètr. à la base, et sur lequel était jeté un pont-levis, les séparait. Ses murs ont 3 mètr. 85 c. d'épaisseur. Son diamètre est de 17 mètr. 50 c. à la base, et de 15 mètr. 50 c. de la base au sommet. Dans son état actuel, elle a encore 26 mètr. 50 c. de hauteur. Les salles du rez-de-chaussée et du premier étage ont chacune 7 mètr. 80 c. de hauteur. Elles sont voûtées en ogive, éclairées, celles du rez-de-chaussée, par une seule ouverture de 45 c. de largeur sur 1 mètr. de hauteur, celles du premier étage, par trois fenêtres, et garnies chacune d'une cheminée. Le deuxième étage est ruiné. Un escalier de 115 marches existe dans l'épaisseur du mur ; cinq meurtrières larges de 10 c. et hautes de 1 mètr. l'éclairaient. La tour de Louis-le-Gros n'a pas été démolie, parce que la main d'œuvre coûterait plus cher que les matériaux ne vaudraient ; mais la charpente a été enlevée, et les eaux se sont infiltrées entre ces belles voûtes, qui se sont effondrées. C'est une ruine, mais une ruine imposante.

L'église Notre-Dame (mon. bist.), longue de 71 mètr. et large (la façade) de 27 mètr., a été bâtie à diverses époques. La façade (1551) appartient à la seconde période de la Renaissance. Les tours, commencées en 1593, n'ont pas été achevées. Les portails N. et S. datent du ^{xiii}e s. ; leurs sculptures ont été mutilées à la

Révolution. Au-dessus du portail S. s'élève le clocher, haute tour carrée qui domine toute la ville. Quelques gargouilles offrent des formes curieuses; mais, comme l'a remarqué M. Victor Petit, l'ensemble de l'édifice, qui n'a pas de transept, est, à l'extérieur, lourd et un peu triste. L'intérieur accuse deux époques bien distinctes. Les premières travées de la nef et de ses bas côtés sont du xvi^e s.; tout le reste, et principalement l'abside, est du plus beau style du $xiii^e$ s. On y remarque : au premier pilier à dr., une statue de la Vierge, une sculpture mutilée de la fin du $xiii^e$ s., au-dessous de laquelle est un bas-relief bizarre; de beaux vitraux dans la première et la deuxième chapelle, dans les hautes fenêtres de la nef (côté nord) et dans les chapelles absidales; les sculptures des chapiteaux des faisceaux de colonnettes sur lesquels vient s'appuyer la retombée des voûtes; les voûtes des chapelles absidales; quelques pierres tumulaires; deux copies (*l'Adoration des Mages* et un *Christ en croix*) d'après Rubens; une copie (*l'Annonciation*) faite par Paul Delarocbe pendant son séjour en Italie; le daïs en pierre d'un petit bénitier ($xiii^e$ s.) placé près du portail latéral S.; la chaire, en bois sculpté, de la fin du xv^e s.

On remarque encore à Villeneuve-sur-Yonne, l'ancienne maison de poste, bâtiment du $xviii^e$ s., d'un grand caractère, ornée de médaillons sculptés figurant des divinités mythologiques.

Sur la rive dr. de l'Yonne on aperçoit *Arceau* (898 hab.); la colline voisine porte un obélisque du $xviii^e$ s., où l'homme au Masque de fer aurait, selon une tradition locale, séjourné en 1698.

21^e STATION. — SAINT-JULIEN-DU-SAULT.

à 101. de Villeneuve-sur-Yonne. — 112 kil. de Paris. — 377 kil. de Lyon.

Saint-Julien-du-Sault, petite V. de 2185 hab., est située à la dr. du chemin de fer, dans un joli vallon.

L'église (mon. hist.), très-délabrée, possède du côté S. un charmant petit porche de la fin du $xiii^e$ s. L'abside et ses cinq chapelles, des $xiii^e$ et $xvii^e$ s., et le portail latéral du N. (xv^e s.), méritent aussi une mention spéciale; mais ce qui doit surtout attirer les artistes à Saint-Julien, ce sont les magnifiques vitraux des $xiii^e$, xv^e et $xvii^e$ s. qui remplissent les fenêtres de l'abside

et des collatéraux : ces beaux ouvrages ont été décrits par le savant archiviste d'Auxerre, M. Quantin¹.

La chapelle qui couronne la colline (belle vue) voisine de Saint-Julien, et qui date des premières années du xiii^e s., était celle du château, dont on voit encore quelques débris (des fossés et des murs d'enceinte).

En face de Saint-Julien-du-Sault, sur la rive dr. de l'Yonne, se trouve Villacallier (444 hab.), qu'un pont suspendu relie à la rive g. Au S. E. de Villacallier s'étendent des collines dont la hauteur moyenne est de 130 mètr. Les grands bois de la forêt d'Orléans recouvrent leurs sommets; leurs pentes sont tapissées de vignes. La vallée devient de plus en plus riante et fertile. Le premier village qui attire les regards sur la rive dr. de l'Yonne, Villancien (471 hab.), est dominé par le château de Fays (xvii^e s.), qui renferme un puits de 120 mètr. et les portraits de Ninon de Lenclos et du chancelier d'Aguesseau. 1 kil. plus loin, on aperçoit Saint-Aubin-Château-neuf (1146 hab.), bâti sur le versant d'un étroit vallon. L'église de ce village offre le type le plus complet et le plus pur, comme construction, d'une église paroissiale à la fin du xiii^e s.

22^e STATION. — CÉZY.

4 kil. de Saint-Julien-du-Sault. — 141 kil. de Paris. — 311 kil. de Lyon.

Cézy (1302 hab.), ancien bourg fortifié, a conservé quelques débris de ses portes et de ses murailles du xiii^e s., et une église de la même époque, où l'on remarque une pietà sculptée du xv^e s., un tableau sur bois (*Eccle Homo*) et une toile du xvii^e s. (le Rosaire). Un pont suspendu relie Cézy à la rive dr. de l'Yonne.

Le chemin de fer longe, puis franchit le Tholon.

23^e STATION. — JOIGNY.

6 kil. de Cézy. — 146 kil. de Paris. — 306 kil. de Lyon.

Joigny², ch.-l. d'arrond. du départ. de l'Yonne, est une V. de 6400 hab., située à 1 kil. de la station, au pied et sur les pentes

1. M. Quantin a publié, en outre, en 1858, un excellent *Répertoire archéologique de l'Yonne*, auquel nous empruntons de nombreux renseignements sur les édifices de ce département.

escarpées de la côte Saint-Jacques, célèbre par ses vignobles, et dont la rive de l'Yonne vient longer la base. Quand on a traversé le faubourg, par la belle avenue qui relie directement la station à la ville, on franchit la rivière sur un beau pont en pierre bâti aux *xvii^e* et *xviii^e* s. Ce pont aboutit à un quai spacieux, élevé, bordé de maisons d'un aspect agréable. En amont du pont s'étend une esplanade plantée de plusieurs rangées d'arbres. L'accès de la ville proprement dite était récemment encore assez difficile ; dans ces dernières années, des travaux



Joigny.

considérables ont adouci la pente des rues principales et en ont rendu le parcours facile aux voitures. Quelques-unes seraient encore presque impraticables, si les habitants n'avaient eu la précaution d'établir des rampes en fer le long des maisons. Toutefois les artistes feront bien de s'y aventurer ; ils y découvriront de jolies maisons en bois. Les amateurs de beaux points de vue devront aller sur la route de Joigny à Cerisiers. L'ancienne route s'élevait en ligne droite dans un vallon, sur la montagne. La route neuve contourne la montagne du côté de

l'O., et de son point culminant (130 mètr. environ au-dessus du cours de l'Yonne) on jouit d'un magnifique panorama.

Joigny, appelé, dans les anciens documents historiques, *Gaudinacum* ou *Jorinacum*, n'a une existence bien constatée qu'à partir de la fin du 2^e s. Renard le Vieux, comte de Sens, fit alors élever un château sur son emplacement. Cent ans plus tard, en 1080, le seigneur du château, Geoffroy IV, fonda tout auprès le prieuré de Notre-Dame, où il appela des Chanoines. Dès 996, Geoffroy 1^{er} était devenu premier comte de Joigny, par son mariage avec Alix, fille de Renard. Le comté de Joigny a existé jusqu'à la Révolution. Au 15^e s., le mariage de Marguerite de Noyers, qui en hérita en 1415, le fit passer dans la maison des la Trémouille. La famille de Gondy l'acheta en 1603. A Françoise de Gondy, qui avait été mariée à Emmanuel de Blanchefort-Créqui, et dont le fils unique était mort en bas âge, succéda Nicolas de Neuville, duc de Villeroy, puis son neveu, qui périt sur l'échafaud révolutionnaire le 28 avril 1794.

La ville de Joigny, souvent assiégée, s'est toujours énergiquement défendue. Le 12 mai 1439, ses habitants repoussèrent vigoureusement les Anglais qui déjà tentaient l'assaut. Ils se crurent redevables de leur succès à la protection de la sainte Vierge, et placèrent en ex-voto dans le prieuré de Notre-Dame un fragment d'échelle qui se voit encore dans l'église Saint-André. Un siècle plus tard, en 1530, un siège contre lequel le courage fut impuissant vint décoller Joigny : un incendie terrible détruisit la plus grande partie des maisons et des monuments.

Rélevée de ses ruines, Joigny repoussa plusieurs fois les troupes d'Henri IV. Cependant, le 26 mars 1594, après avoir perdu toute espérance de secours extérieur, la ville ouvrit ses portes au maréchal de Biron, et moyennant 5000 écus, se préserva du pillage et obtint des lettres d'abolition.

En 1870, Joigny, ville ouverte, tenta néanmoins de résister à l'invasion allemande. Ses gardes nationaux, aidés par ceux du canton, allèrent, le 18 novembre, à la rencontre de l'armée prussienne jusqu'à Esnon, village situé à 12 kil., et l'étonnèrent par une attaque héroïque. Les Prussiens eurent d'abord à combattre l'avant-garde d'une armée régulière. Malheureusement la surprise ne dura pas longtemps. Quand ils eurent reconnu le petit nombre des assaillants, ils dispersèrent au moyen de leur artillerie cette poignée de braves, en firent plusieurs prisonniers, et massacrèrent dix-sept pères de famille. Entrés le soir dans la ville, ils la frappèrent d'une contribution de 200 000 fr., pour se venger des habitants qui, les premiers, depuis la capitulation de Metz, avaient voulu arrêter les progrès de l'invasion étrangère.

L'église Saint-Jean (mon. hist.), ancienne chapelle du châ-

teau, détruite par le feu du ciel vers 1394, rebâtie de 1400 à 1596, et consacrée le 28 mai 1504. Elle comprend trois nefs pourtournant le chœur. Le style plus ou moins avancé de la Renaissance y domine; quelques parties de la porte principale, les arcades latérales de la nef et les fenêtres basses du chœur ap-



Vieille maison, à Joigny.

partiennent seules au style ogival de la dernière période. Deux piliers du sanctuaire remontent au xii^e s. Un triforium simulé, à pilastres toscans, règne sous les grandes fenêtres, qu'une belle corniche ornée de salamandres sépare de la voûte. À la hauteur de cette corniche, des statues d'Apôtres ont été placées, de 1590 à 1602, sur d'anciens culs-de-lampe. La voûte, d'une hardiesse

et d'une richesse remarquables, en forme de berceau, ornée de losanges et de figures diverses, a été exécutée de 1548 à 1596, en partie par Jehan Chéreau, enfant de Joigny.

On remarque à l'intérieur : les grandes peintures du chœur, décoré, en 1862, par le commandant Flagny ; de beaux vitraux, presque tous modernes (1872-1873), provenant des ateliers de M. Bazin, au Mesnil-Saint-Firmin (Oise) ; la chapelle de la *Vierge*, ajoutée en 1857, et richement décorée dans le style de la Renaissance ; un tableau sur bois de l'école flamande (la *Sainte Famille*) ; les beaux débris du tombeau de Guillaume I^{er}, comte de Joigny, mort en 1219, inhumé d'abord à Saint-André, puis transféré, en exécution de ses volontés, à l'abbaye de Dilo, d'où proviennent ces fragments ; et, dans la chapelle des fonts baptismaux, un *Saint-Sépulchre* en marbre blanc, du xvi^e s., à huit statues de grandeur naturelle, attribué à Christophe Cibo, et apporté d'Italie, en 1617, ainsi que les deux *bénitiers* qui se trouvent à l'entrée de la nef, par Philippe-Emmanuel de Gondi.

Saint-André, des xi^e et xii^e s., remaniée en entier aux xv^e et xvi^e s., possède, à l'extérieur, une jolie porte de la Renaissance surmontée de charmants bas-reliefs (la *Prédication* et le *Martyre de saint André*), à l'intérieur une belle statue tombale de Guillaume I^{er}, la dalle tumulaire d'un curé de la fin du xv^e s. et un débris d'échelle, souvenir du siège de 1429.

Dans l'ancien cimetière de la ville, transformé en promenade publique et voisin de Saint-André, s'élevait la chapelle des *Ferrand*, remarquable édifice de forme octogonale, construit sous François I^{er}, dans le style de la Renaissance, par Jean Ferrand, grand archidiacre de Sens, pour servir de caveau sépulcral à sa famille, une des plus anciennes de Joigny. Longtemps abandonnée, après avoir subi de nombreuses mutilations, cette chapelle a été enclavée dans le palais de justice (s'adresser au concierge) et a subi de nouvelles dégradations.

A dr. de Saint-André se voit encore une porte de la fin du xiii^e s., seul reste du priuré de Notre-Dame.

L'église Saint-Thibaut, construite de 1490 à 1529, ruinée par un incendie en 1830, restaurée aussitôt dans le style de la Renaissance, avait conservé une belle chapelle du xv^e s., qui

a été reconstruite en 1864, et même quelques fragments de la fin du ^{xiii}^e s. (sous la tour); sur l'une des portes a été sculptée la statue équestre du patron de l'église. A l'intérieur, en partie ogival, on remarque les ramifications compliquées des voûtes du chœur et une magnifique clef pendante sculptée à la jonction des nervures sur le sanctuaire. Quelques fragments de vitraux, de la Renaissance, représentent la *Passion*. Plusieurs bas-reliefs, de la même époque, figurent, soit à l'extrémité de l'église, soit à l'intérieur, des scènes du *Nouveau Testament*. La chaire est aussi de la Renaissance. Dans la nef se conserve la statue tombale, à genoux, d'Étienne Porcher, sergent d'armes du roi (^{xiv}^e s.). Au bas côté g. du chœur est pratiqué un *sacristium* ou *armoire*, à décorations flamboyantes. La sacristie renferme un tableau portant la signature d'Albert Dürer (*le Crucifement*), un *saint Rosaire* et les *Évangélistes*, de l'école espagnole.

Du vieux château, bâti vers la fin du ^x^e s., au sommet de la colline où s'élève Joigny, il ne subsiste plus que des débris du mur d'enceinte et la porte dite de *Saint-Jean*, arc en plein cintre du ^{xiii}^e s. Le château neuf, commencé vers 1550 par Louis de Sainte-Maure, achevé en 1613 par Philippe-Emmanuel de Gondî, père du cardinal de Retz, est l'œuvre de l'architecte Serlio. Saint Vincent de Paul y séjourna longtemps, et sa mémoire est restée en grande vénération à Joigny, où il fonda plusieurs établissements de charité. Un manuscrit conservé dans l'hôpital contient des notes écrites de sa main. Des terrasses du château on découvre un beau point de vue. — De l'ancienne *enceinte murale*, il ne reste plus que des pans de mur de 2 mètr. d'épaisseur et la porte du *Bois*, ogive flanquée de deux tours rondes (^{xiii}^e s.).

L'hôtel de ville, récemment restauré, le palais de justice (façade de 1817), le collège (portail de la Renaissance), le théâtre, les casernes (1759), les fontaines monumentales qui décorent la place de la Mairie et les promenades, méritent une mention.

L'hôpital de *Tous-les-Saints*, fondé dans le faubourg, en 1330, par la comtesse Jeanne de Valois, fille et héritière de Jean II, comte de Joigny, a été reconstruit en 1843. La fondatrice, dont la mémoire est en grande vénération dans le pays, est inhumée sous l'autel de la chapelle.

Les principales promenades sont les Quincoignes du quai de St-Florentin, le Mail, long de 1300 mètr., le Chapeau, la Digue, etc.

Des marchés considérables de grains se tiennent à Joigny, le mercredi et le samedi de chaque semaine. Cette ville fabrique des tuiles, des feuilletes, des peaux, etc. Elle vend en outre des grains, des bois, des charbons, de l'excellent résiné qui vient de Cérissiers, de Dixmont et de Piffonds, mais surtout des vins (600 hect., dont 40 donnent les vins de la Côte-Saint-Jacques et de Ferger-Martin), qui jouissent comme vins ordinaires d'une réputation méritée.

Au delà de Joigny, le chemin de fer, longeant la rive g. de l'Yonne, laisse à 1 kil., sur la rive g., *Saint-Cydoine* (983 hab.), et son église (mon. hist.) du xii^e s., qui offre de nombreuses analogies de style avec la basilique de la Charité-sur-Loire, dont elle dépendait. Sa tour centrale est octogonale et établie sur une fausse coupole, comme les clochers bourguignons. A dr., on aperçoit successivement *Champlay*, v. de 870 hab., où Louis XIV avait fait construire en faveur de M. Bollé, marquis de Champlay, maréchal général des logis de ses armées, un magnifique château, dont il ne reste que des dépendances; et *Épineau*, v. de 486 hab., près duquel on remarque sur l'Yonne un beau barrage mobile, nommé *barrage d'Épineau*. On traverse l'Yonne sur un beau pont de 5 arches, avant d'atteindre, près de l'embouchure du canal de Bourgogne, la station de la Roche, village qui dépend de Saint-Cydoine, et dont les maisons s'échelonnent sur une longueur de plus de 2 kil.

24^e STATION. — LA ROCHE.

3 kil. de Joigny. — 125 kil. de Paris. — 357 kil. de Lyon.

La station de la Roche, où s'arrêtent les trains express, doit son importance à l'embouchure du canal de Bourgogne dans l'Yonne, voisine de celle de l'Armançon, et à l'embranchement d'Auxerre-Clamecy.

Le canal de Bourgogne, destiné à réunir la Seine et le Rhône par la Saône, a son embouchure d'une part à la Roche dans l'Yonne, et d'autre part à Saint-Jean-de-Lozne dans la

Seine. Commencés en 1775, abandonnés en 1803, repris en 1808, les travaux ne furent terminés qu'en 1833. Les dépenses se sont élevées à 55 533 609 fr. La longueur totale de ce canal est de 242 044 mètr., ainsi divisés : 154 644 mètr. dans le bassin de la Seine, 6088 pour le bief de partage, et 81 312 dans le bassin du Rhône. C'est à Pouilly qu'il traverse le faite qui sépare les deux bassins. Le bief de partage se compose de deux parties en tranchées et d'un souterrain de 3338 mètr. de longueur. Cinq réservoirs — Grosbois, Chazilly, Cercey, Pantnières et le Tillot — dont la capacité totale dépasse 22 millions de mètr. cubes, et vingt prises d'eau naturelle pouvant fournir en moyenne, pendant les mois d'été, 131 450 mètr. cubes par 24 heures (14 sur le versant de la Seine et 6 sur le versant du Rhône), alimentent le canal de Bourgogne. Le versant de la Seine a une pente de 300^m,033 que rachètent 115 écluses; la pente du versant du Rhône est de 199^m,036; elle est rachetée par 76 écluses. La charge ordinaire des bateaux varie de 90 à 120 tonnes. La traction se fait soit par des chevaux (16 relais), soit par des hommes.

Le chemin de Lyon, continuant à se diriger à l'E., quitte la vallée de l'Yonne pour remonter celle de l'Armançon, rivière qui prend sa source dans le départ. de la Côte-d'Or, à 405 mètres, près du village d'Essey, et qui vient se jeter dans l'Yonne, à la Roche, après avoir arrosé Semur et les principales localités situées entre le v. de Buffon, près de Montbard, et la Roche.

On longe à g. les bassins du canal, puis le canal lui-même; et l'on aperçoit le pont sur lequel l'embranchement d'Auxerre franchit l'Yonne. L'Armançon, bordé d'arbres, coule à peu de distance du chemin de fer. En face de Chézy (793 hab.), situé à dr. et dont le pont date du xiv^e s., se montre à g. Nigennes (711 hab.; église des xii^e, xiii^e et xiv^e s.); plus loin, à g., on remarque Esnon (472 hab.).

26^e STATION. — BRIENON-L'ARCHEVÊQUE.

9 kil. de la Roche. — 161 kil. de Paris. — 314 kil. de Lyon.

Brienon*, ch.-l. de canton de 2519 hab., se trouve situé à peu de distance de la rive dr. de l'Armançon, dans une plaine fer-

tile. La route de terre le traverse. On l'appelle *Briçon-l'Archevêque*, parce que la terre ou seigneurie qui portait le titre de baronnie, appartenant, jusqu'à la Révolution, aux archevêques de Sens. Briçon, souvent détruite par des incendies, ne possède d'autre curiosité que son *église*, grande construction des *xv^e, xvi^e et xviii^e s.*, où l'on remarque un tableau sur bois, la *conne dite de saint Loup* (*xv^e ou xvi^e s.*) et une belle *châsse* du *xiv^e s.* Sur la place où s'élève l'église, se trouvent groupés la *mairie*, la *halle*, le *four banal*, établi dans les restes d'une *chapelle*, et le *château* (*xviii^e s.*). La *fontaine de Saint-Loup*, jadis célèbre, est actuellement délaissée. Une *promenade*, peu fréquentée, a remplacé les anciens remparts du *xvi^e s.*

Le canal de Bourgogne possède à Briçon un port autrefois animé. Le faubourg, bâti près de ce port, s'appelle *Port Saint-Martin*. Il a pour habitants des marins chargés de conduire à Paris, par l'Armançon ou le canal, et par l'Yonne, des bois provenant de la *forêt d'Othe*, qui s'étend au N. entre Joigny et Briçon.

Après avoir laissé à dr. la *ferme de Crécy*, on traverse l'Armançon sur un pont de 9 arches de 10 mètr., haut de 7 mètr. 60 c., et l'on s'éloigne du canal. A dr. s'étend une vaste plaine où l'on aperçoit, à 1 kil. de la voie, le v. de *Vergigny* (436 hab.) et son *église* du *xiii^e s.*

26^e STATION. — SAINT-FLORENTIN.

2 kil. de Briçon. — 173 kil. de Paris. — 330 kil. de Lyon.

Saint-Florentin, chef-lieu de canton, V. de 2644 hab., se trouve située sur les pentes et sur le sommet d'une colline au pied de laquelle l'Armançon et l'Armançon confondent leurs eaux.

Saint-Florentin existait quand les Romains envahirent la Gaule. Plus tard elle quitta son nom primitif de *Castrodonum* (château du Mont) pour prendre celui de *Château-Florentin* (*Castrum Florentinum*), en mémoire du saint qui y souffrit le martyre, au *iii^e s.*, sous la persécution d'un chef barbare que la légende appelle *Crocus*. En 511, les Bourguignons, que Clovis en avait chassés, y rentrèrent, et y construisirent, sur l'une des îles que forme l'Armançon avant de se jeter dans l'Armançon, une forteresse destinée à leur assurer la possession de leur conquête.

Vers la fin du vi^e s., Thierry, roi de Bourgogne, permit à Brunchaut de se retirer dans cette forteresse ; Frédégonde l'y fit attaquer par Landry, qui essuya une défaite complète. Le champ de bataille se nomma d'abord champ Landry ; on l'appelle encore aujourd'hui *Chalendry*. Deux hameaux, le *Grand* et le *Petit-Chalendry*, en occupent l'emplacement. Quant à la forteresse, nommée *Brinchofort* ou *Brunchofort*, elle fut rasée par Pépin, en 752 ; c'est actuellement un jardin potager dans lequel ont été trouvées souvent des médailles romaines et des monnaies des rois de Bourgogne, en or et en argent.

En 855, Château-Florentin prit le nom de Saint-Florentin, parce que



Saint-Florentin.

la comtesse de Chartres et sa sœur y fondèrent une abbaye des Bénédictins sous l'invocation de ce saint dont elles possédaient des reliques qui, selon la légende, opéraient un grand nombre de miracles. Cette abbaye, plusieurs fois ruinée, fut, vers 1180, remplacée par un prieuré.

L'histoire de Saint-Florentin, à dater de la fondation de son monastère, n'offre plus qu'un intérêt local. Après avoir relevé, pendant plusieurs siècles, des comtes de Champagne, qui l'avaient enlevée aux Bourguignons, cette place forte frontière fut réunie, en 1284, à la couronne de France, par le mariage de Jeanne de Navarre, fille et unique héritière de Henri le Gros, roi de Navarre et comte de Champagne, avec Phi-

lippe le Bel. Ses seigneurs particuliers portaient le titre de vicomtes. En 1353, Philippe de Valois acheta 3000 livres tournois cette vicomté et ses dépendances, à Marguerite, vicomtesse de Saint-Florentin; et depuis, Saint-Florentin devint souvent la retraite des reines mères. Toutefois, elle fut fréquemment prise et reprise par les partis qui se disputèrent cette contrée; distraite de nouveau du domaine de la couronne, elle changea plus d'une fois de possesseurs, jusqu'au jour où Charles de Mantoue, fils du duc de Nivernais, la vendit à Michel Particelli, seigneur d'Hémery, surintendant des finances (1648), qui, trois ans plus tard, prit le titre de vicomte de Saint-Florentin, pour le transmettre à sa fille Marie, épouse de Louis Phelippeaux, seigneur de la Vrillière et de Châteauneuf-sur-Loire. Le troisième vicomte de Saint-Florentin fut le secrétaire du Régent. Le quatrième, devenu le compagnon de débauche et le favori de Louis XV, obtint pour sa terre patrimoniale le titre de comté. En 1765, il perdit la main gauche à la chasse par accident. Comme il était surtout chargé de signer les lettres de cachet, on regretta que ce ne fût pas la main droite. « Vous n'avez perdu qu'une main, lui écrivit Louis XV, et il en reste toujours deux chez moi à votre service. » Le roi lui concéda, en outre, pour le consoler, un terrain situé près de la place de la Concorde, alors place Louis XV, sur lequel il éleva, à l'angle de la rue qui a conservé son nom, le bel hôtel qu'ont occupé tour à tour le duc de l'Infantado et M. de Talleyrand-Périgord, et que possède aujourd'hui M. de Rothschild. Enfin, en 1770, Louis XV le créa duc de la Vrillière, ce qui valut au courtisan déjà marquis et comte, mais vieux et sans enfants, cette épithète anticipée :

« Il y a un petit homme à l'air assez commun,
Ayant porté trois noms et n'en laissant aucun.

Quand Louis XVI monta sur le trône, le comte de Saint-Florentin dut rentrer dans la vie privée : le mépris public, faisant explosion, le força de céder sa place à M. de Malesherbes. Il n'était doué d'aucun talent, il n'avait que des vices, et, pendant cinquante-deux ans, il avait satisfait tous les caprices de son ambition : il avait été tour à tour marquis de la Vrillière, comte de Saint-Florentin, duc de la Vrillière, ministre de la religion réformée, ministre de la maison du roi, ministre des affaires étrangères, membre honoraire de l'Académie des sciences et de celle des inscriptions et belles-lettres.

La Bourgogne et la Champagne s'étaient longtemps disputé Saint-Florentin. Elle n'appartient ni à l'une ni à l'autre : la Révolution éclata et fit de cette ville, sous le nom de *Mont-Amance*, d'abord un chef-lieu de district, puis un chef-lieu de canton.

Saint-Florentin n'a rien conservé de son ancienne physionomie ; c'est une ville ouverte qui s'est déjà rebâtie plusieurs

fois depuis le moyen âge. Il est difficile d'y trouver quelques fragments de murailles datant du xiii^e s. Une seule tour restée debout, mais défigurée, renferme les cloches de la paroisse. Ses



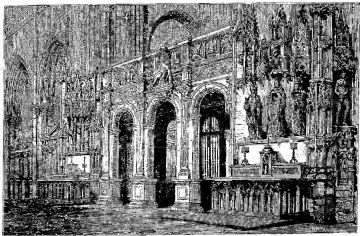
Eglise de Saint-Florentin.

rues sont en général petites, tortueuses et roides. La Grande-Rue, plus large et mieux bâtie, conduit à une petite place irrégulière, au milieu de laquelle s'élève une fontaine, dont le bassin octogonal reçoit l'eau de la gueule de trois dragons de bronze d'une exécution assez soignée.

L'église (mon. hist.) ne fut commencée que dans la seconde moitié du x^v s., bien que les bourgeois eussent obtenu, dès 1376, non-seulement l'autorisation de la bâtir, mais l'emplacement d'une maison royale appelée le Fief de la tour. Elle n'a jamais été achevée, mais elle vient d'être restaurée par M. Piéplu, architecte du département. La nef n'a jamais été exécutée. A l'extérieur, les portails du transept attirent surtout l'attention. Un large escalier de 35 marches, construit par le comte de Saint-Florentin quand il obtint que sa vicomté fût érigée en comté, — les deux lions mutilés qui en décorent l'entrée portaient des écussons jadis armoriés : l'un était l'écu de France, l'autre le blason de la Vrillière; les statues de Moïse et d'Aaron se voient à l'extrémité supérieure, — monte au portail N., sur lequel se lisent les dates 1613 et 1611. Une roquette obscure conduit au portail S. A l'intérieur on remarquera : de beaux vitraux, surtout ceux du chœur, maladroitement réparés, et de très-fines sculptures de la Renaissance, trop souvent couvertes de badigeon; le jubé, de la Renaissance; des retables d'autel; mais surtout le saint-sépulchre qui, placé derrière le maître-autel, a 5 mètr. de longueur sur 3 de hauteur; c'est « le morceau capital de l'église, dit M. Victor Petit, soit comme composition, soit pour le fini de l'exécution, qui rappelle les admirables bas-reliefs des portails de la Chartreuse de Pavie. » Autour du groupe principal, la *Résurrection*, plusieurs petits bas-reliefs, placés symétriquement, retracent la scène de la Passion. La dimension de ces statuette, au nombre de plus de cent, varie entre 15 et 30 cent.; de longues légendes, aujourd'hui indéchiffrables, expliquaient les sujets. Par une exception tout heureuse, ce beau monument n'a pas encore été peint; il est donc facile d'apprécier toute la délicatesse de la ciselure.

La grande verrière située à g. du saint-sépulchre représente la vie de saint Florentin, qui a donné son nom à la ville et souffert le martyre vers l'an 406.

L'hôtel-Dieu s'élève dans la Grande-Rue, presque en face de l'escalier. — La halle, située en dehors de la ville, est moderne. — Quelques maisons en bois offrent des détails de la Renaissance.



Jubé de Saint-Florentin.

A 10 kil. environ de Saint-Florentin, sur la route d'Amierre, dans la vallée du Serein, se trouve Pontigny (811 hab.), célèbre par son abbaye, une des « quatre filles de Cîteaux, » fondée en 1114. Les bâtiments du monastère sont encore debout. L'église (mon. hist.), construite vers 1150 par Thibault le Grand, comte de Champagne, de Blois et de Chartres, incendiée par les Huguenots avec le monastère en 1548 et 1569, relevée et restaurée de 1615 à 1630, est une des plus grandes du département de l'Yonne, et un des plus curieux monuments français du style de transition. Elle mesure 108 mètr. de longueur dans œuvre, 22 mètr. de largeur dans les latéraux, 50 mètr. de largeur à la croisée et 21 mètr. de hauteur sous voûte. — V., pour la description de l'église et de l'abbaye, le volume de l'*Itinéraire général de la France*, intitulé : *Bourgogne, Franche-Comté, Savoie*.

De Saint-Florentin à Flogny, on aperçoit, au delà de l'Armançon, les clochers de plusieurs villages que traverse la route de terre : — Germigny (608 hab.), à 2 kil. 1/2 de la voie; l'église renferme des stucs de la Renaissance et divers objets d'art du xiii^e au xvii^e s.; — Butteaux (446 hab.), qu'on voit de plus près, et dont l'église possède une curieuse chaire en bois sculpté; — Percy (461 hab.), dont le château, du xviii^e s., est une des plus jolies habitations de la vallée : l'église est éclairée par des vitraux de la Renaissance. — A dr. se montrent : Chéu (684 hab.), où s'élève, sur une place, une belle croix en granit, de 1670; — Joules (505 hab.), où s'élève également une croix en pierre (xv^e s.); — et Villiers-Vineux (380 hab.), dont le château se voit au bord du chemin de fer.

27^e STATION. — FLOGNY.

11 kil. de Saint-Florentin. — 144 kil. de Paris. — 212 kil. de Lyon.

Flogny*, ch.-l. de c. de 465 hab., est situé à 2 kil. de la station, sur une éminence, au delà du canal de l'Armançon. La route de terre le traverse. Un pont suspendu y a été jeté en 1828 sur l'Armançon. Son église a un portail du xiii^e s. Son château, de 1828, est entouré d'un beau parc, à 500 mètr. duquel s'élève, sur la route de Saint-Florentin, une enceinte fortifiée appelée le

camp de Villeneuve ou de César. Ces retranchements, d'après M. Quantin, ne sont pas antérieurs au moyen âge.

Près de Tonnerre, de petits coteaux couverts de vignes et sillonnés de cornes (petits vallons) bordent à dr. le chemin de fer. Les villages deviennent plus nombreux et plus riches. On laisse à dr. Roffey (363 hab.) ; — à g. Tronchoy (308 hab.) et Cheney (317 hab.), très-rapprochés l'un de l'autre. La façade et le chœur de l'église de Cheney sont romans. Sur un contre-fort du transept se lit cette singulière inscription : *Pierre Q retourne-toy. 1564*. Plus loin, on voit en face l'un de l'autre : — à dr., Vesinnes (323 hab.), dont le château semble dater du xiv^e s. L'église est du xiv^e s. et assez remarquable. Sur le portail, un bas-relief grossier représente le Jugement dernier ; à l'intérieur, les peintures de consécration représentent les Apôtres et deux autres personnages (xvi^e s.) ; — à g. Dannemoine, beau v. de 614 hab. Son château, bâti vers la fin du xiv^e s., est à demi ruiné. L'église, du xiv^e au xvi^e s., dominée par une tour romane, est pavée de pierres tombales dignes d'intérêt. La chapelle de Notre-Dame de Liesse (Renaissance) renferme des médaillons peints, du xvi^e s.

A peu de distance de Dannemoine, mais du côté opposé, un petit vallon renferme le v. de Janay (189 hab.), où se trouvent une église peu intéressante, du xiv^e au xvi^e s., et les restes d'un château flanqué de quatre tours rondes ; à l'intérieur de ce château, une vaste cheminée (1618) porte sur la voûte une peinture (la Tradition des clés à saint Pierre). — Janay dépassé, on ne tarde pas à apercevoir sur la g. Épéacé, v. de 610 hab., situé dans un pli de terrain, au centre d'un riche vignoble. Son église possède un chœur et un portail gothiques du xiv^e s., deux statues, l'une aussi du xiv^e s. (la Pierre), l'autre du xvi^e (sainte Madeleine), et une belle chaire sculptée par Jean Nicole au commencement du xviii^e s.

29^e STATION. — TONNERRE.

11 kil. de Flogny. — 157 kil. de Paris. — 214 kil. de Lyon.

Tonnerre *, ch.-l. d'arrond. du départ. de l'Yonne, est une ville commerçante et industrielle de 3 332 hab., où se vendent des grains, mais surtout des vins mousseux assez estimés. Elle possède des

cloueries, des tanneries, des carrières de pierres lithographiques et de pierre à bâtir, des fours à chaux, des fabriques de ciment romain, des fonderies, des fabriques de chocolat, d'eau de Seltz, des brasseries; elle exporte une grande quantité d'escargots.

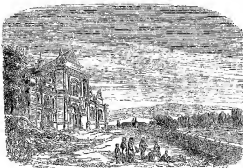
« Tonnerre, dit M. Émile Montégut (*Revue des Deux-Mondes*, t. XCVIII*), est, comme Joigny, une petite ville escarpée et montueuse; mais c'est à ce caractère général que se borne la ressemblance. Il y a dans l'aspect de Joigny plus d'énergie et de raideur; il y a dans celui de Tonnerre plus de vivacité et de brusquerie. Il lui faut grimper, comme Joigny, pour atteindre à son sommet, qui est la terrasse de l'église Saint-Pierre, bâtie sur un rocher; mais il y grimpe sans efforts, d'une allure lente, avec une pétulance hardie et une pointe de crânerie bourguignonne très-marquée. Il y manque la paisible rivière de l'Yonne pour tempérer d'une nuance de repos cette pétulance; ici l'Yonne est remplacée par l'Armançon, petit cours d'eau qui caresse la ville avec tranquillité, comme s'il voulait la garretter. Lié au pied par l'Armançon, sa tête qui se dresse fière et mutine n'est cependant pas libre de voir ni très-loin ni très-haut. De toutes parts, des collines et des monticules d'une verdure sombre et d'un aspect agréablement farouche lui font une sorte de prison naturelle. Ainsi doublement ensermée et par les pâles humides de son Armançon et par la ceinture de ses collines, la vive petite ville ressemble à un jeune homme romuant, gêné dans la liberté de ses mouvements par la tyrannie de ses précepteurs et la surveillance de ses amis, et l'en aurait envie, si les prosateurs jouissaient des privilèges des poètes, d'attribuer au dépit qu'elle ressent de cette gêne la brusquerie presque voisine d'une certaine violence qui se remarque dans l'ensemble de sa physionomie. »

Tonnerre doit probablement son origine à sa belle source de la fosse Dionne, autour de laquelle s'établirent ses premiers habitants, une peuplade gauloise. Sous les Romains, elle fut une étape de la grande voie qui reliait Alise à Sens. Elle donna son nom, comme chef-lieu d'un pagus, à un territoire considérable appelé pagus Tornodorenus. Plus tard, les seigneurs Rodaux qui la possédèrent, avec le titre de comtes, y occupèrent au haut d'une colline isolée, où les Romains s'étaient d'abord fortifiés, un château dont il ne reste aucun vestige. Ce château, qui avait appartenu, au *viii^e s.*, à saint Guéry et à saint Ebbon, archevêque de Sens, fut donné en 814, par Louis le Débonnaire, alors gouverneur d'Aquitaine, à Botton, évêque de Langres. En 924, Hugues, duc de France, disposa de nouveau du Tonnerrois en faveur d'un seigneur nommé Miles, dont le dernier descendant transmit ce fief, en 1065, aux comtes de Nevers. Ce fut un seigneur de cette dernière maison, Guy II,

qui accorde, en 1174, aux habitants de Tonnerre une charte d'affranchissement. Aux ^{xiv}^e et ^{xv}^e s., la ville fut deux fois détruite, en 1349 par Édouard III, roi d'Angleterre, qui avait attaqué vainement le château, et en 1566 par un incendie.

En 1684, François-Joseph de Clermont, qui avait hérité du comté de Tonnerre, le vendit à Louvois, ministre de Louis XIV.

Le fameux chevalier d'Éon est né à Tonnerre, le 5 octobre 1732, de Louis d'Éon, subdélégué de l'intendance de Paris, et de Françoise de Charenton. Sa maison, modeste édifice du ^{xviii}^e s., existe encore, rue du Faubourg-du-Pont, 21, sur la voie du chemin de fer, au fond d'un



Eglise Saint-Pierre.

petit jardin. La nature l'avait doué d'une charmante figure et ne lui avait pas donné de barbe. Il s'amusait à se faire passer pour une femme. Louis XV l'ayant chargé d'une mission secrète en Russie, il parvint, grâce à son costume féminin, jusqu'àuprès d'Élisabeth, et il réussit, en captant les bonnes grâces de cette impératrice, à opérer un rapprochement entre la Russie et la France (1754). Il rendit à cette occasion un service plus grand encore à toute l'Europe, en lui révélant le fameux testament de Pierre le Grand, qu'il avait trouvé le moyen de transcrire pendant son séjour chez la czarine. Ayant repêché ensuite les habits de son sexe, il servit avec distinction dans la guerre de Sept ans. La paix

condamné, il fut envoyé à Londres comme secrétaire d'ambassade du duc de Nivernais, avec la mission secrète de rechercher les moyens d'opérer une descente en Angleterre, car Louis XV méditait alors une éclatante revanche du traité de 1763. A la suite d'un malentendu à ce sujet, il se brouilla avec le comte de Guaschy, successeur du duc de Nivernais, perdit sa place, resta à Londres, pédaia contre le comte de Guaschy des *Mémoires* qui le firent condamner comme calomniateur, et reprit son costume féminin sous lequel il eut plusieurs aventures scandaleuses. Il revint en France en 1777, en grande tenue de dragon, casque en tête; mais le roi lui imposa l'obligation de conserver jusqu'à sa mort les habits de femme pour cacher, dit-on, certaines intrigues amoureuses dans lesquelles de grands personnages se trouvaient compromis. En 1779, il fut enfermé trois mois au château de Dijon. Retiré en Angleterre dès 1784, il offrit plus tard ses services à la Convention qui les refusa, puis il vécut d'une pension que lui fit le gouvernement britannique. Le P. Étienne, confesseur de Louis XVIII, eut de fréquents rapports avec lui. Il mourut à Londres en 1810.

En 1833, la duchesse d'Angoulême, revenant du Midi, arriva à Tonnerre, le 27 juillet. Les habitants, qui voulaient la garder, répandaient d'huile. Mais, craignant le régiment du duc de Chartres caserné à Joigny, et voulant calmer les craintes des autorités locales, elle quitta la ville incognito, tandis que les officiers de la garde nationale, la croyant toujours dans son hôtel, continuaient d'y monter la garde.

Saint-Pierre, la principale église de Tonnerre, occupe une magnifique situation, sur une terrasse qui domine toute la ville et les environs. Pour s'y rendre en venant de la gare, il faut suivre toute la rue de l'Hôpital, laisser à g. Notre-Dame, prendre à dr. la rue Saint-Pierre, et, à son extrémité, gravir, à g., la rue des Forges.

La partie la plus ancienne de l'église Saint-Pierre est le chœur, qui date de 1351. Le reste est de la Renaissance. Des quatre portails latéraux, deux, ceux du N., sont murés. Le portail occidental, malheureusement caché par un hangar qui renferme les soufflets des orgues, est un magnifique spécimen de la sculpture romane bourguignonne; les deux fenêtres qui le surmontent paraissent être également du xiv^e s. Quelques vitreaux anciens, deux tableaux sur bois représentant la Passion, la boiserie des orgues (xvii^e s.) et les nervures des voûtes sont tout ce qu'on peut remarquer à l'intérieur.

On voit de la terrasse de Saint-Pierre, au N., la fosse Dionne

(V. page 115), où conduisent deux sentiers horriblement mal-propres. Il vaut mieux les éviter et redescendre en ville pour visiter d'abord Notre-Dame, église tellement délabrée qu'il a fallu l'enlever au culte et envoyer les paroissiens à la chapelle de l'hôpital, bien suffisante d'ailleurs. La façade occidentale, avec ses deux portes inégales, offre toutes les splendeurs de la Renaissance. Les trois nefs sont du x^v^e ou du xvi^e s.; l'abside, à deux rangs superposés de fenêtres, est seule du xiii^e s.

L'hôpital de Tonnerre fut fondé en 1293 par Marguerite de Bourgogne, belle-sœur de saint Louis, reine de Jérusalem, de Naples et de Sicile. Il a été reconstruit de 1848 à 1850 et a coûté 350 000 fr.; mais il a conservé, des bâtiments primitifs, l'immense salle des malades (mon. hist.), convertie en chapelle et en église paroissiale. Long de 101 mèl., large de 18 mèl. 30 c., ce remarquable bâtiment se termine par deux renforcements latéraux et une abside centrale, voûtées en pierre. La grande voûte est en berceau de bois, avec poutres et entrails. La façade, qui donne sur la rue de l'Hôpital, est un placage du xviii^e s. (La véritable entrée de la salle se trouve sur le flanc dr.; on y parvient en prenant le passage couvert qui s'ouvre à côté de la façade.)

Au milieu de l'abside, qui servait seule de chapelle au moyen âge, s'élève le tombeau de Marguerite de Bourgogne, composé de deux statues de marbre blanc : l'une de ces statues, à demi couchée ou assise, représente la fondatrice; l'autre, à demi nue, est, dit-on, une personification de la Foi et de la Charité. Ce tombeau, qui date de 1826, est de M. Bridan; il a coûté 23 000 fr., sans y comprendre le prix du marbre. Ce n'est pas une restauration, quoi qu'en dise l'inscription du piédestal : car l'ancien mausolée, transporté en 1793 de Tonnerre à Paris pour y être fondue, était en bronze.

Parmi les autres tombeaux de cette chapelle, nous citerons en première ligne celui de François-Michel le Tellier, marquis de Louvois. Il fut sculpté par deux artistes célèbres, Girardon et Desjardins. Placé d'abord dans l'église des Capucins de Paris, transporté ensuite par Alexandre Lenoir dans le Musée français, il a été, lors de la suppression de ce musée, rendu à la famille

de Louvois et transporté à Tonnerre. Louvois est couché à demi. On remarque surtout, au point de vue de l'art, la tête et les étoffes. Cette statue, placée trop haut, est en outre mal éclairée. La statue en marbre blanc, agenouillée, représente l'Histoire. Les deux autres, sur les côtés du socle, sont (droite) la Vigilance, par Desjardins, (gauche) la Sagesse, par Girardon, « les deux plus belles œuvres de bronze que possèdent les églises du département », a dit Victor Petit.

A peu de distance du tombeau de Louvois, sur la g., un médaillon en marbre blanc présente l'effigie du marquis de Courtauvoux, mort en 1781, et inhumé dans la chapelle de l'hôpital, où son mausolée est resté jusqu'au mois d'août 1793. Contre le mur de dr., deux épitaphes latines portent les noms de Nicolas et de Paul Callot, neveu et petit-neveu de Jacques Callot, le fameux graveur, morts à Tonnerre en 1781 et en 1774. — La dalle en marbre noir qui se voit au fond de la nef, à g., recouvrait le tombeau de « dame Anne, comtesse de Tonnerre, dame de Celle en Berry, qui décéda le xxiv^e jour de septembre l'an m^{ve} cccxiii. »

La statue du maître-autel (la Vierge) rappelle le style du xiv^e s. — On peut aussi visiter, dans une salle voûtée appelée la *Revestière* et qui semble dater du xiv^e s., un *Saint-Sépulchre* composé de huit grandes statues en pierre (il y en avait dix dans le principe), et qui a été donné à l'hôpital en 1454 par Anselot de Buronfosse, marchand de Tonnerre.

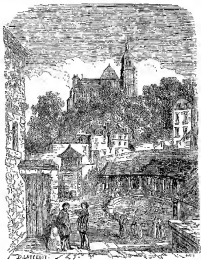
Le *gnomon* (instrument qui sert à mesurer la hauteur du soleil et à marquer les heures, en indiquant la longueur et la direction de l'ombre projetée), destiné sur le pavé de la nef, fut établi en 1786-1788 par dom Camille Peronillat, bénédictin du couvent de Saint-Michel.

Le *collège*, dont il est fait mention dès le xiii^e s., montre aux visiteurs, près de Notre-Dame, une chapelle ogivale moderne, une flèche élégante et quelques jolis détails de la Renaissance.

L'hôtel de ville, construit en 1830, renferme un portrait du maréchal Davoust.

Parmi les anciennes maisons de Tonnerre, on ne peut guère citer que l'hôtel d'Uzés (rue des Fontenilles, à g. de la rue de

l'Hôpital), reconnaissable à ses tourelles, ses fenêtres et ses portes de la Renaissance, et à la devise plusieurs fois répétée : *Nisi frustrâ*, devise qu'explique ce texte des Psaumes, écrit sur la porte principale : *Nisi Dominus custodierit civitatem, frustrâ ei-*



La fosse Dicene.

glat qui custodit eam. Le *café de Paris*, à l'angle des rues de l'Hôpital et des Fontenilles, fait partie de l'hôtel d'Uxès. — La rue des Fontenilles communique avec celle de Rougemont par un passage créé du xv^e s. — Plusieurs maisons de la rue du Pont, du xviii^e s., offrent encore beaucoup de caractère.

Vers l'extrémité du faubourg de Bourgbereault, on peut, dit M. Victor Petit, voir et suivre les beaux et grands escarpements de roches qui présentent au-dessus des maisons l'aspect le plus pittoresque et le plus inattendu aux abords d'une ville. Dans le même faubourg, coule la *fontaine de la fosse Dicours*, magnifique source qui sort de la base de la colline. Elle jaillit dans un bassin de 15 mètr. environ de diamètre, au sortir duquel elle forme une petite rivière qui, à 200 mètr. de sa source, se jette dans l'Armançon. Malheureusement cette belle fontaine est entourée de hideuses mesures et d'un hangar appuyé à une haute et laide muraille. Elle sert de lavoir public.

Entre la ville et la station du chemin de fer s'étend une magnifique allée de marronniers.

De Tonnerre à Tanlay, le chemin de fer ne côtoie qu'un seul village, *Commissy* (349 hab.), situé à g.

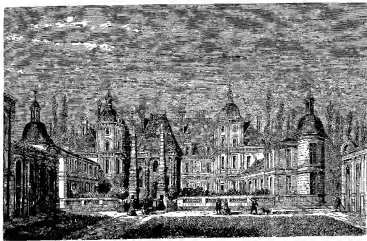
29^e STATION. — TANLAY.

3 kil. de Tonnerre. — 265 kil. de Paris. — 307 kil. de Lyon.

Tanlay*, bourg de 665 hab., est situé sur la rive dr. de l'Armançon, à 1 kil. environ de la voie gallo-romaine de Tonnerre à Langres. Son délice, au lourd portail d'ordre toscan, date du milieu du xvii^e s. On remarque, à l'intérieur, le maître-autel (xviii^e s.), provenant de l'église abbatiale de Molesme. L'ancienne *maladrerie*, appelée la *Coeur du Saint-Esprit*, et remaniée vers la fin du xvii^e s., offre encore un aspect assez pittoresque.

Le château de Tanlay remonte à une haute antiquité; en effet, Courtépée cite des seigneurs qui en portaient le nom au xii^e s. La veuve de Gaspard de Coligny, maréchal de France, Louise de Montmorency, sœur du connétable Anne, l'acquit en 1533, avec les fiefs de Saint-Winnemer et de Ravières. François de Coligny d'Andelot le rebâtit en partie dès l'année 1559; Michel Parisceilli, seigneur d'Hémery, surintendant des finances et créature de Mazarin, l'acheva et l'embellit au milieu du xviii^e s. Il appartint ensuite à Louis Phelippeaux de la Vrillière, gendre d'Hémery, en faveur duquel la seigneurie de Tanlay fut érigée en marquisat.

Une avenue de 2300 mètr., qui traverse le chemin de fer, l'Ar



Façade du château de Tanlay

mançon et le canal, conduit à la grille d'entrée du château. A 48 mètr. de cette grille s'élève un corps de logis, appelé le *Petit château*, construit vers 1610, par Jacques Chabot, large de 25 mètr. et profond de 11 mètr., c'est un des types les plus gracieux de l'art de bâtir à cette époque, qui n'avait plus, dit M. Victor Petit, l'élégante et merveilleuse sincérité de ciselure de l'art italien de la Renaissance, et qui n'était pas encore arrivé à la période lourde d'ornementation qui commença avec le règne de Louis XIII. » On entre ensuite dans une vaste cour, presque carrée, dans laquelle s'ouvrent deux portes. L'une de ces portes conduit au parc, l'autre aux bâtiments de service ou dépendances, formant, eux aussi, trois côtés d'un immense carré bâti d'un seul jet, et avec une grandeur de style fort rare, sur les dessins de l'architecte Lemuet, vers l'année 1643. Pour entrer dans le château proprement dit, qui n'est point dans l'axe de la première cour, mais sur la g., il faut franchir un fossé de 24 mètr. alimenté par les immenses canaux du parc, puis traverser, au delà du pont, flanqué de deux obélisques, un pavillon isolé, appelé le *Portail Neuf*, et bâti en 1574. La cour d'honneur, large de 42 mètr. sur 32 mètr., est formée par un grand corps de logis, ayant à dr. et à g. une aile, terminée, celle de dr., par la tour de la chapelle, construite par Lemuet en 1648, et celle de g., par la tour des archives. Ces tours sont cylindriques. Aux angles rentrants de la façade centrale et des deux ailes, s'élèvent de belles tours à pans coupés, qui renferment chacune un escalier en pierre à large montée, tournant sur une colonne centrale. La tour polygonale de g. et les parties voisines remontent à la construction des années 1539 et suivantes. La façade opposée, qui donne sur l'ancien parterre, a été construite également par François de Coligny d'Andelot. La tour de dr. (en regardant cette façade) s'appelle la tour de la Ligue, parce que les Coligny et le prince de Condé, qui résidait à Noyers, s'assemblèrent plusieurs fois dans la salle principale pour y délibérer de leurs affaires pendant les guerres civiles. Le reste du château est dû à d'Hémery. Jean Pastel, entrepreneur, y travaillait de 1648 à 1650.

A l'intérieur, on peut visiter : — le vestibule intérieur, orné de huit bustes d'empereurs romains, de bon style ; — la galerie, qui,

malgré la réduction qu'elle a subie à la suite d'un incendie, en 1762, est encore longue de 25 mètr. et large de 9 mètr. : des fresques, représentant des sujets mythologiques, la décorent ; — la chapelle, construite en 1648, et contenant, outre un tableau de Marot (*Saint Jean l'évangéliste*, fin du xvi^e s.), une toile attribuée à l'école du Pérugin (*Descente de Croix*) ; — les cheminées en pierre des appartements. La plus grande, celle de la chambre de l'archevêque, large de 2 mètr. 60, haute de plus de 4 mètr., est décorée de quatre cariatides et de plusieurs statues en bas-relief ; — les peintures, remarquables d'invention, mais mal exécutées, qui décorent une salle voûtée en pierre, située au deuxième étage de la tour de la Ligue. Ces fresques, en partie effacées volontairement et très-détériorées, représentant un nombre considérable de personnages dessinés dans la proportion des deux tiers de nature. Le sujet qu'elles représentent : les Dieux tenant conseil, est peut-être une allusion à la destination de la salle, où avaient lieu les délibérations. Plusieurs des personnages sont des portraits.

Le parc du château de Tanlay, dessiné à la française et entouré de murs, renferme une magnifique pièce d'eau, appelée le Grand-Canal, longue de 530 mètr., large de 25 mètr., et alimentée par de nombreuses sources venant de la vallée de Quincy, que lui amènent de larges et beaux canaux tracés en ligne droite et bordés de vieux arbres. Une construction en pierre de taille, le château d'eau, ferme le canal. Près de l'extrémité du parc, on admire un magnifique tilleul.

Quinze minutes suffisent pour aller de l'extrémité du parc réservé aux ruines de l'abbaye de Quincy, situées à 2 kil. environ au N. E. de Tanlay, sur la commune de Commissy. Le chemin direct du village passe au moulin, laisse à dr. la chapelle de Saint-Émilien, gravit une colline et redescend par un petit bois sur l'abbaye, dans un vallon étroit arrosé par un charmant ruisseau. L'abbaye de Quincy fut fondée en 1133. Il n'en reste que le logis de l'abbé (xii^e et xvi^e s. ; charmante tourelle d'escalier), le bâtiment dit des *Moines* (xii^e et xvi^e s.), un faisceau isolé de colonnettes, la source de Saint-Gauthier, et, sur la hauteur, de vastes celliers du xiii^e s.

De Tanlay à Lézignes on ne rencontre qu'un village, *Saint-Vincent* (558 hab. ; église des ^{xiii}^e, ^{xiiii}^e et ^{xvii}^e s. ; château du ^{xvii}^e s. converti en fermes), situé à g., sur la rive dr. de l'Armançon. Une longue tranchée perreyée aboutit au tunnel de Lézignes, long de 532 mètr., que suit une autre tranchée. La voûte de ce tunnel, haute de 6 mètr., large de 8 mètr., est à 24 mètr. au-dessous du sol.

30^e STATION. — LÉZIGNES.

6 kil. de Tanlay. — 211 kil. de Paris. — 201 kil. de Lyon.

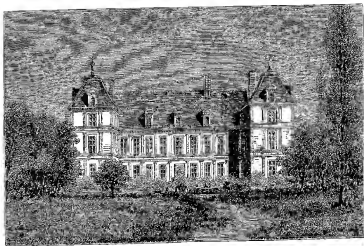
Lézignes, v. de 673 hab., se trouve situé près de la rive g. de l'Armançon, sur la pente d'une colline. La route de terre le traverse. L'ancien tracé de la voie romaine de Sens à Alise forme actuellement sa rue principale. Ce village doit sa station à ses belles carrières de pierre. L'église date des ^{xiii}^e et ^{xv}^e s., et plusieurs maisons du ^{xv}^e s.

Un grand remblai aboutit au beau pont en pierre de taille, composé de cinq arches en plein cintre de 12 mètr. d'ouverture, hautes de 10 mètr. 33 c., et de deux autres plus petites pour le chemin de halage, que le chemin de fer a dû jeter sur l'Armançon. On franchit presque aussitôt le canal sur un pont droit de 10 mètr., puis on entre dans une tranchée perreyée qui aboutit à un tunnel de 1000 mètr. environ de longueur (sa voûte, large de 8 mètr., haute de 6 mètr., est à 35 mètr. au-dessous du sol), appelé le tunnel de Pacy, parce qu'il est voisin du village de ce nom, et coupant la colline dans laquelle sont exploitées les carrières de Lézignes. On a alors à dr. le canal, l'Armançon et la route de terre. Au delà de l'Armançon on aperçoit Pacy (471 hab.), dont les carrières sont renommées, et dont le château seigneurial (^{xvi}^e s.), aujourd'hui bien délabré, était autrefois l'un des plus importants du Tonnerrois. Plus loin se montre *Argentueil* (394 hab.). On franchit une seconde fois le canal et l'Armançon (pont de cinq arches), puis on laisse à g. *Cusy* (320 hab.).

31^e STATION. — ANCY-LE-FRANC.

8 kil. de Lézignes. — 219 kil. de Paris. — 203 kil. de Lyon.

Ancy-le-Franc, ch.-l. de c., est une V. de 1851 hab., située sur la rive dr. de l'Armançon, et possédant un port animé sur



Château d'Ancy-le-Franc.

le canal de Bourgogne. On y remarque de jolies maisons modernes qui témoignent de l'aisance de la population. De très-belles carrières (à ciel ouvert) y sont exploitées, et M. de Louvois y a fondé des forges et des hauts fourneaux qui ont pris des développements considérables. L'église (xii^e, xiii^e et xiv^e s.), bâtie dans la partie haute de la ville, n'a rien d'intéressant, mais le cimetière renferme, outre la chapelle sépulcrale de la famille de Louvois, une jolie chapelle de la Renaissance érigée en 1526 par Jean Le Cosquino, seigneur de Fulvy. La grande curiosité d'Ancy-le-Franc est son château.

Un village, devenu peu à peu un bourg, s'était fondé depuis des siècles près de la fontaine située au milieu de la ville actuelle, lorsque, dans la première moitié du xvi^e s., le comte de Clermont, grand maître des eaux et forêts de France, lieutenant général, puis connétable du Dauphiné, seigneur de Tallard, de Laignes, de Griselles, de Crusy, de Chassignelles et d'Ancy-le-Franc, voulant se faire bâtir, près de l'Armançon, un des plus beaux châteaux de France, s'adressa au Primatice. Les travaux commencèrent en 1546, d'après une inscription contemporaine. Continues, dit-on, par Serlio, après la mort du Primatice (1570), ils ne furent achevés qu'en 1622. Si Henri II ne put pas être reçu dans le château, déjà habité cependant quand il vint dans le Tonnerrois, Henri IV s'y arrêta plusieurs fois, notamment en 1591. En 1631, à son retour de Metz, Louis XIII y logea, et, le 12 juin 1674, le comte François y fut honoré de la visite de Louis XIV qui, pour la seconde fois, venait de conquérir la Franche-Comté. En 1683, le comte François-Joseph de Clermont le vendit au marquis de Louvois, fils du chancelier le Tellier, qui lui acheta, l'année suivante, le comté de Tonnerre et ses dépendances; et, depuis lors jusqu'à nos jours, la famille de Louvois l'a toujours possédé; seulement, bien que la Révolution l'eût laissé intact, le mobilier et les archives furent vendus, dispersés ou détruits en 1793. M. de la Salle, qui fut adopté en 1841 par le dernier marquis de Louvois, mort en 1844, avait commencé des travaux de restauration que le propriétaire actuel, M. de Clermont-Tonnerre, a fait continuer avec un goût parfait; aussi, la Société française d'archéologie lui a-t-elle voté une médaille d'argent.

Le château d'Ancy-le-Franc n'est pas parvenu jusqu'à nous tel que l'avait conçu et commencé le Primatice. Non-seulement le pont-levis a été supprimé, les fossés remplis d'eau ont été comblés en majeure partie, mais quatre nouvelles fenêtres ont été ajoutées par étage sur chacune des quatre grandes façades, et les anciennes fenêtres ont perdu la double croisée en pierre qui les divisait autrefois. Enfin, les pavillons élevés aux angles



Fontaine d'Ancy-le-Franc.

des quatre façades, et plus haute d'un étage, témoignent aussi de remaniements importants.

On arrive généralement dans le château par la cour d'honneur. L'écusson des Clermont a été replacé au-dessus de la porte d'entrée. En avant et au-dessus de cette porte, deux belles consoles d'ordre dorique, cannelées, soutiennent, avec deux énormes colonnes, un large balcon assez richement orné. Cette porte franchie, il faut monter neuf marches pour arriver au niveau de la

cour intérieure, qu'entourent des galeries analogues à celles des cloîtres, longues de 21 mètr. sur chacun des quatre côtés. Cette cour est décorée, dans le goût italien, de deux ordres de pilastres composites.

Le rez-de-chaussée était occupé dans le principe par de grandes salles et galeries voûtées en pierre, qui avaient été divisées et plafonnées pour être rendues habitables, et qui ont été rétablies dans leur état primitif. On y remarque la salle des *Empereurs romains*, ornée des images de ces princes (1578), et, à côté, la *chambre de Diane* (même année), renfermant des sujets mythologiques (*Jugement de Pâris*, etc.), et, par contraste, des sentences dévotes. Au premier étage (quatre escaliers circulaires), Victor Petit a signalé : la *galerie de Pharsale*, où de belles peintures à fresque représentant des *Batailles* sont attribuées à Nicolo dell' Abbate; — le *cabinet des Fleurs*, décoré d'une copie médiocre d'un portrait de Diane de Poitiers (en Diane chasseresse); — la *chambre du cardinal*, ainsi nommée d'un portrait du cardinal de Richelieu, et décorée de huit tableaux ovales allégoriques (*les Sciences et les Arts*), attribués aux élèves du Primatice; le plafond de cette pièce est divisé en neuf caissons subdivisés en compartiments variés, ornés d'arabesques, de médaillons, de cabochons, de fleurons dans le genre et le goût de l'époque d'Henri II; — la *galerie de Jason*, voûtée, qui doit son nom au héros dont ses fresques retracent les aventures, et aux extrémités de laquelle s'étendent deux pièces plus petites, ornées aussi de peintures (*Histoire de Judith*); — la *chapelle*, située dans l'un des grands pavillons faisant l'angle du N. O. et vis-à-vis de la grande pièce d'eau du parc. Elle a environ 10 mètr. de longueur sur 6 mètr. de largeur. Les peintures plus que médiocres qui se trouvent sous la voûte sont de Monssieur, et datées de 1596 (*le Père étroit accompagné des Évangélistes*). Sur les murs sont représentées des scènes de la vie des *Pères du désert*. Au-dessous des figures en pied des *Apôtres* et des *Prophètes*, des *Sibylles* peintes en camaïeu sur un fond doré, décorent les vingt-quatre pannesaux d'un large lambris. A dr. et à g. de l'autel sont quatre portraits de famille. Au-dessus de la porte, on remarque un assez bon tableau d'un auteur inconnu, représentant l'*Adoration des bergers*. Un enta-

blement sculpté et surmonté d'un cartouche, où les armes de Louvois ont remplacé celles de Clermont, renferme deux inscriptions qui méritent une mention. L'une est un bref de Clément VIII, en date du 31 octobre 1603, attachant dix ans et autant de quarantaines d'indulgence « à tous fidèles pénitents confessés et communies qui, dévotement, visiteront la chapelle du château d'Ancy-le-Franc, le jour de saint Pierre et saint Paul. » Les successeurs de Calixte II n'oubliaient pas qu'au commencement du xii^e s., l'un des aïeux de Clermont-Tonnerre avait rétabli le pape sur le trône pontifical, après avoir chassé de Rome l'anti-pape Bourdin. « Mais la seconde inscription qui se lit à gauche, comment se l'expliquer? se demande M. le baron Chailou des Barres. Elle est bien plus qu'étrange! accorder des indulgences (40 jours de vrai pardon), à tous ceux qui visiteront cette chapelle toutes les fêtes de Notre-Dame et le jour de saint Mathias, et qui y feront leurs prières pour le seigneur, madame la comtesse et messieurs leurs enfants (30 fév. 1604). »

Signalons encore dans le château d'Ancy-le-Franc : la grande salle des Gardes, longue de 19 mètr. 20 c. et large de 9 mètr. 10 c. (immense cheminée); la galerie des Sacrifices, décorée de peintures médiocres; le grand salon (l'ancienne chambre de Louis XIV), restauré vers 1826 dans le style du règne d'Henri III; et enfin le cabinet du Pastor Fido, petite pièce décorée d'une belle boisserie en chêne haute de 2 mètr. environ (dans le style composite), au-dessus de laquelle se voient huit tableaux, bien conservés, attribués à Nicolo dell' Abbate, et dont les sujets sont tirés d'un roman pastoral.

La station d'Ancy-le-Franc dépassée, on entre dans une tranchée perreyée, au sortir de laquelle on aperçoit à g., sur l'autre rive du canal, Chassignelles (398 hab.), v. entouré jadis d'une épaisse muraille d'enceinte, aujourd'hui démolie. Plus loin, à dr. de la voie de fer, se montre Fuley (220 hab.), dont le château, situé sur la hauteur voisine, est entouré d'une belle plantation d'arbres verts. On franchit ensuite un affluent de l'Armançon, et, après avoir traversé une profonde tranchée perreyée, on voit à g. Nuits-sous-Ravières.

32^e STATION. — NUITS-SOUS-RAVIÈRES OU SUR-ARMANÇON.

5 kil. d'Ancy-le-Franc. — 235 kil. de Paris. — 287 kil. de Lyon.

Nuits-sous-Ravières * est un village de 505 hab., que l'Armançon et le canal séparent de Ravières, dont la population se monte à 367 hab. Nuits s'entoura en 1644 d'une muraille, qui ne l'empêcha pas d'être pris, pillé et incendié peu de temps après, et dont il ne reste plus qu'une porte fortifiée, défendue par un pont-levis et par une barbacane. En avant de cette porte, au bord de l'Armançon, s'élèvent deux colonnes monumentales construites au xviii^e s. Un peu plus loin, de beaux massifs d'arbres cachent en partie un château bâti vers la fin du xvi^e s. L'église (portail de la fin du xii^e s., chœur du milieu du xvi^e s.), affreusement badigeonnée à l'intérieur, n'offre aucun intérêt; elle renferme un vitrail de 1576 et une belle piscine de la Renaissance.

Ravières a été aussi entouré d'un mur d'enceinte, démantelé en 1591. On y remarque quelques vieilles maisons, et l'ancien château bâti au xvi^e s. Son église (xii^e-xiii^e s.) a un beau portail sculpté du milieu du xvi^e s., orné de trois bonnes statues.

C'est de Nuits-sous-Ravières que part sur la g. l'embranchement de Châtillon (V. l'*Itinéraire général de la France : Bourgogne, Franche-Comté, Savoie*, par Ad. Joanne).

On sort de la station de Nuits, comme on y arrive, par une tranchée. Quand les talus s'abaissent, on aperçoit à g. l'Armançon, serpentant dans des prairies ombragées de peupliers. Les hautes collines qui s'élèvent au delà du canal appartiennent au départ. de la Côte-d'Or, mais on est encore dans le départ. de l'Yonne. Près de Perrigny (518 hab.), des forges attirent les regards sur le bord de l'Armançon, un peu en deçà d'Aisy.

Entre les stations de Nuits et d'Aisy, les touristes archéologues pourront aller visiter le château de Rochefort, une des plus belles ruines féodales de l'ancienne Bourgogne. Ce château, plusieurs fois détruit et rebâti du xi^e au xv^e s., démantelé en 1411 par Jean sans Peur, reconstruit alors tel qu'on le voit encore aujourd'hui, couronnait le sommet d'un rocher escarpé, près du village d'*Asnières-en-Montagne* (Côte-d'Or). De Ravières à Rochefort par la montagne, il n'y a que 4 kil.; en passant par

Asnières, on ferait 2 kil. de plus, mais le chemin est meilleur pour les voitures.

33^e STATION. — AISY.

4 kil. de Nuits. — 212 kil. de Paris. — 279 kil. de Lyon.

Aisy-sous-Rougemont ou sur-Armançon* (442 hab.) est coupé en deux parties par le chemin de fer. — A peu de distance d'Aisy, on entre dans le départ. de la Côte-d'Or auquel appartient le v. de Rougemont (339 hab.; belle église du xiv^e s. surmontée d'une haute tour). Près de ce village, situé sur une éminence de laquelle on découvre les vallées de l'Armançon et de la Brenne, on remarque les ruines d'un donjon carré du xiv^e s. On traverse le ruisseau le Bornant, qui descend d'un vallon boisé. Le paysage change tout à coup de caractère; la vallée se rétrécit; les collines s'élèvent. Entre deux tranchées creusées dans du sable rouge ou dans des rochers, on laisse à g. Buffon (382 hab.) dont la terre fut érigée en comté, en 1774, pour Georges-Louis Le Clerc, qui en a immortalisé le nom (*Bifrons* ou *bis fons*, double fontaine). Deux de ses belles forges datent de 1769. Le chemin de fer, traversant, sur un pont de 4 arches, l'Armançon, qui descend de Semur, entre dans la vallée de la Brenne, encore plus étroite et plus accidentée que celle de l'Armançon. Bientôt on remarque à dr., en face de Blaisy, sur le coteau et dans la vallée, Saint-Remy (667 hab.), village qui possède de beaux moulins à farine; et, après avoir longé à g. la Brenne et le canal, on ne tarde pas à découvrir la ville de Montbard.

34^e STATION. — MONTBARD.

10 kil. d'Aisy. — 222 kil. de Paris. — 289 kil. de Lyon.

Montbard*, ch.-l. de c. de l'arrond. de Semur (Côte-d'Or), V. de 2731 hab., est pittoresquement située dans la vallée de la Brenne, près du canal de Bourgogne, au pied et sur les pentes d'une colline boisée que couronne une vieille tour. Elle doit surtout sa célébrité au séjour de Buffon, qui y est né le 7 septembre 1707, et qui y a passé la plus grande partie de sa vie. Depuis le commencement de ce siècle, elle a été le but de nombreux pèlerinages littéraires. Les pages suivantes sont extraites du Voyage

dans les départements du Midi de la France, publié par Millin qui, en 1804, vit encore à Montbard plusieurs personnes ayant servi ou connu Buffon.

« La maison de Buffon ressemble plutôt à une grande habitation bourgeoise qu'à un château; elle est placée sur la Grande-Baie, et la cour est derrière. Il faut monter un escalier pour entrer dans le jardin; ce jardin est établi sur les ruines de l'ancien château, dont les murs forment les terrasses. Au sommet, il existe encore une tour, c'est celle dans laquelle Buffon a fait ses observations sur le vent réfléchi; son élévation est de 140 toises au-dessus de la petite rivière de Brenne, qui traverse la ville. Ce jardin pittoresque et singulier n'est plus aussi bien entretenu que du temps de son illustre propriétaire, mais les arbres étrangers, qu'il y avait rassemblés en très-grand nombre, y forment des bosquets agréables; cependant on n'y voit plus les fleurs que Buffon aimait à mêler aux arbres avec profusion. Les potagers sont au sud-ouest, sur sept terrasses; les jardins sont au nombre de treize. Il eût été impossible de tirer un parti plus avantageux d'une position si sauvage et si agreste.

« Le bon Lapiere nous montra tous les lieux dans lesquels son maître se plaisait le plus; il nous fit voir surtout le cabinet dans lequel Buffon aimait travailler dans les grandes chaleurs de l'été; il est placé dans un pavillon qu'on appelle la Tour de Saint-Louis¹. Hérault de Séchelles a décrit ce modeste et simple laboratoire. On y entre par une porte verte à deux battants; l'intérieur ressemble à une chapelle à cause de l'élévation de la voûte, et les murs sont peints en vert. Lapiere nous fit surtout remarquer un autre cabinet : c'est un petit bâtiment carré placé sur le bord d'une terrasse. Buffon s'y tenait pendant une grande partie de l'année, parce que l'autre endroit est trop froid. De ce pavillon, la vue s'étend sur une plaine coupée par la rivière de Brenne et bordée par des collines qui présentent de très-beaux sites. C'est là que Buffon a composé presque tous ses ouvrages : il s'y rendait au lever du soleil, faisait fermer exactement les volets et les portes, et travaillait jusqu'à deux heures à la clarté de quelques bougies². Le prince Henri, qui voulut visiter ce modeste cabinet, l'appelant le berceau de l'histoire na-

1. « Buffon n'a jamais travaillé dans la tour Saint-Louis, comme Font à tort avancé tous les auteurs de Foyages à Montbard, et il eût dû jeter un coup d'œil sur les meubles qui s'y trouvaient pour se convaincre que jamais elle ne servit de cabinet d'études. » *Revue archéologique*, 11^e année, 1833, article signé : Nodault de Buffon.

2. « Il n'est point vrai de dire non plus que chaque matin, après s'être renfermé dans sa retraite isolée, il fit hermétiquement fermer les fenêtres pour travailler à la clarté de quelques bougies. » *Id. ibid.*

tuelle. J. J. Rousseau, avant d'y entrer, se mit à genoux et baisa le seuil de la porte.

« Du temps de Buffon, ce cabinet était orné de quelques dessins d'oiseaux et de quadrupèdes. Quel plaisir nous aurions eu à contempler encore ces images, à voir ces vieilles chaises de cuir, la table de bois noirci, le grossier secrétaire de noyer qui garnissaient ce cabinet; le



Eglise de Montbard.

vieux fauteuil dans lequel Buffon était assis, ayant devant lui la gravure de Newton.... Nous croyions y voir encore Buffon, coiffé de son bonnet de soie gris et vêtu de sa robe de chambre rouge à raies blanches. Nous croyions l'entendre, à travers ces expressions familières : *C'est ça, tout ça, par Dieu!* dire ces mots frappants qui tout à coup manifestaient son génie.

« En descendant, nous passâmes devant la colonne que M. de Buffon,

le fils, avait élevée à son père. On a laissé subsister ce monument; mais on en a fait disparaître l'inscription qui consacrait l'amour filial :

- Excelsus tueri, humilis columna;
- Parenti suo, filius Buffon, 1788.

Comme si les sentiments de la nature eussent été un outrage à la liberté :

« Le bon Lapierre, méconnaissant ses instructions à l'intérêt que nous y mettions, ne nous laissait rien passer; il nous fit voir la maison de Daubenton, cet assidu compagnon des travaux de Buffon; il nous montra l'escalier que Buffon montait tous les matins, à cinq heures, pour se rendre au cabinet que nous venons de visiter.



Statue de Buffon.

La ville de Montbard a élevé une statue à Buffon à côté de l'église. Cette statue, signée Dument, 1847, fondue par MM. Eck et Durand, en 1854, a été inaugurée le 8 octobre 1885 avec les fontaines de la ville. Buffon est représenté debout, la tête nue. Il porte l'habit brodé, la culotte courte et l'épée. Sa main droite tient un crayon, l'autre un rouleau de papier, sur lequel on lit ces mots : *Histoire naturelle*.

Buffon a fait oublier les anciens seigneurs de Montbard, les ducs de Bourgogne. Qui se souvient actuellement, c'est demandé un historien, que Philippe le Hardi reçut, en 1370, dans le château de Montbard, dont il ne reste, pour ainsi dire, que le donjon, Marguerite de Flandre, sa nouvelle épouse, au milieu d'une

1. Cette inscription a été rétablie.

œur splendide? que cette princesse y mit au monde Marguerite, mariée à Guillaume, comte de Hainaut et de Hollande, et Catherine, qui devint la femme de Léopold IV, duc d'Autriche? que Jean sans Peur y fut élevé, et qu'il y refut prisonnier, en 1412, les trois fils de Jean I^{er}, duc de Bourbon? que le duc Philippe le Bon y maria, en 1422, dans la chapelle Saint-Louis, sa sœur Anne avec le fameux duc de Bedford, et qu'il y donna en dot à son autre sœur Marguerite, en la mariant avec Arthur de Bretagne, la ville de Montbard, dont cette princesse fit sa résidence



Vieux château de Montbard.

habituelle? enfin, que les États de la province de Bourgogne s'y rassemblèrent deux fois, en 1376 et en 1381?

Le château de Montbard, autrefois l'un des plus forts de la province, ne peut donner, dans son état actuel, aucune idée de ce qu'il fut ni même de ce qu'il était encore en 1742, époque où Buffon en devint propriétaire. Il subsistait en entier, lorsque la terre de Montbard fut réunie, en 1682, au domaine du roi; mais l'esprit du gouvernement n'étant pas d'entretenir des forteresses au centre du royaume, il tombait en ruines dès le commencement du xviii^e s. Buffon le fit démolir en grande partie, et ne

conserva que le mur d'enceinte construit en grosses pierres de taille, seulement rustiquées entre quatre ouvertures, comme l'étaient les autres parties du château, le donjon et une autre tour.

Le donjon (mon. hist.) présente une forme singulière : rectangulaire d'un côté, il décrit, de l'autre, la moitié d'un octogone. Le troisième étage est terminé à son sommet par une plate-forme qui est dallée, munie de créneaux, de meurtrières et de moucharabitis. Il a été construit dans les premières années du xiv^e s. Sa hauteur est de 40 mètr. A chaque étage, on trouve une grande salle voûtée qui reçoit la lumière par de très-petites fenêtres. L'étage souterrain est comblé. L'autre tour, ronde, a été tellement défigurée par des appropriations intérieures, exécutées dans le siècle dernier, et elle est en si mauvais état, qu'elle n'offre plus aucun intérêt.

Montbard est aussi la patrie de Daubenton, qui y naquit le 29 mai 1718, dans une habitation voisine des jardins de Buffon (rue Daubenton, sous l'église), et qui s'y livra à de belles expériences sur l'éducation des bêtes à laine.

L'hôtel de ville de Montbard est un assez joli édifice moderne. — L'église, trop restaurée, date des xiv^e et xv^e s. Une chapelle, ajoutée au xviii^e s., renferme la sépulture de Buffon. — On remarque, rue Daubenton, une maison du xiv^e s.

On peut faire dans les environs de Montbard deux excursions intéressantes : on peut aller visiter (4 kil. 500 mètr., route de Semur) les ruines du château de Montfort, et (5 kil., route de Châtillon) l'abbaye de Fontenay. Voir l'*Annuaire général de la France* : Bourgogne, Franche-Comté, Saône, par AD. JAKKE.

A peine a-t-on quitté la station de Montbard que l'on traverse le canal sur un pont binié en fonte de 18 mètr., puis la Brenne sur un pont de 4 arches de 10 mètr. La vallée offre de jolis paysages. A g., Mormagne (469 hab.) occupe l'entrée d'un vallon arrosé par le Touillon, qui couvrit de bonnes truites, et que l'on traverse. Plus loin, Nogent-lès-Montbard (189 hab.) se groupe, à dr., au pied d'un coteau. Presque en face, on longe Fain-lès-Montbard (196 hab.), qui, selon M. Rossignol, est un vieux souvenir des frontières ligonnaises et éduennes. Ce village, insigni-

fiant aujourd'hui, mérite d'attirer l'attention des voyageurs; car, si l'on doit en croire l'ex-archiviste de la Côte-d'Or, aujourd'hui conservateur du musée des Antiquités nationales au château de Saint-Germain, ce serait vis-à-vis, sur la montagne de la rive g. de la Brenne, que Vercingétorix aurait établi son camp avant de livrer à César la grande bataille qui précéda la chute d'Alésia. « Ce camp, dit-il, était divisé en trois : Montbard, Nogent et Courcelles. » Ce dernier village, que l'on ne tarde pas à découvrir sur la dr., a 159 hab. La vallée de la Brenne devient de plus en plus pittoresque. Seigny (306 hab.) se montre à g. sur un coteau. De l'autre côté de la vallée, au delà de Benoisy (335 hab.), Grignon (505 hab.) couronne une jolie colline. Cependant le chemin de fer, s'éloignant du canal et de la Brenne, qui descend de Sombornon par Vitteaux, franchit l'Oze près de sa jonction avec la Brenne, et, avant de s'engager dans la vallée à laquelle cette rivière a donné son nom, traverse la belle plaine des Laumes.

35^e STATION. — LES LAUMES.

14 kil. de Montbard. — 253 kil. de Paris. — 312 kil. de Lyon.

Les Laumes (les Larnes) se composent de quelques maisons bâties dans la fertile plaine de ce nom, entre la Brenne et l'Oze, à peu de distance de la jonction de ces deux cours d'eau et de l'Ozerain. Ce hameau, tout à fait insignifiant en lui-même, dépend de la commune de Venarey (895 hab.), située sur la rive g. de la Brenne, au pied de la montagne. C'est aux Laumes que les touristes doivent quitter le chemin de fer, s'ils veulent visiter Alise-Sainte-Reine, le Mont-Auxois et le château de Bussy-Rabutin.

Alise-Sainte-Reine. — Le Mont-Auxois. — Alésia.

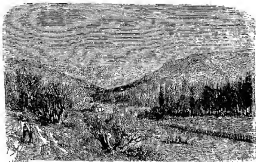
Alise-Sainte-Reine est un v. de 734 hab., situé à 30 min. de la station des Laumes, sur les pentes méridionales et occidentales d'une montagne isolée de trois côtés, au N. par l'Oze, au S. par l'Ozerain, à l'O. par la Brenne, et du quatrième se rattachant par une dépression assez profonde à la ramification dont elle forme l'extrémité et qui part de la chaîne centrale, près de

Lachaleur, pour courir, dans la direction du N. O., sur une longueur de 30 kil. entre les vallées de la Brenne et de l'Oze au N. et celle de l'Ozerain au S. Le Mont-Auxois, tel est le nom de cette montagne, domine donc trois vallées dont il couvre et défend le passage : à l'O., la vallée de la Brenne, au S., la vallée de l'Ozerain, au N., la vallée de l'Oze ; or, ces trois vallées facilitent le passage du bassin de la Seine dans celui du Rhône. A toutes les époques, il a dû être considéré comme un point stratégique important. Il était du reste facile à fortifier. La nature lui a donné une ceinture de rochers ; sa longueur est de 2000 mètr., la superficie de son plateau, de 100 hect., son contour, de 4800 mètr., sa hauteur, de 418 mètr., sa largeur de 800 mètr. Il n'est dominé d'aucun côté, puisque les collines environnantes, qui ont la même hauteur, en sont éloignées d'au moins 1200 mètr. En outre, une source abondante jaillit à l'extrémité orientale du plateau supérieur.

Alise-Sainte-Reine doit son premier nom à la ville gauloise d'Alésia, ce dernier boulevard de la nationalité gauloise, dont il occupait une partie de l'emplacement, si l'on doit en croire la tradition locale et l'immense majorité des historiens ; son second nom à une vierge qui y aurait souffert le martyre, l'an 352 de notre ère, pour avoir refusé de violer en faveur d'Olibrius, gouverneur des Gaules qui en était devenu éperdument amoureux, le vœu qu'elle avait fait de consacrer sa virginité à Jésus-Christ.

Selon quelques historiens, cette vierge de la Bourgogne, dans son martyre et dans sa mort, a toujours représenté la Gaule, vaincue par César au pied du Mont-Auxois, et le pèlerinage institué en son honneur n'était qu'une prolongation du concours des peuples gaulois qui se rassemblaient sur les lieux mêmes de leur défaite, pour pleurer leur liberté perdue ! M. l'abbé Tridon, auteur du *Manuel du pèlerin de Sainte-Reine-d'Alise*, a protesté avec indignation contre cette opinion qu'il a qualifiée de sangreneuse ; mais il n'a pas expliqué pourquoi les pèlerins qui viennent, depuis tant de siècles, adresser à sainte Reine de ferventes prières, se rendent à Alise-Sainte-Reine au lieu d'aller à Flavigny, où sont maintenant les reliques de la sainte. Tout ce qu'il sait, dit-il, c'est que leur nombre s'élevait, vers 1575, au

chiffre de 60 à 70 000 par an. Au siècle suivant, ce chiffre avait probablement diminué ; car les Cordeliers, qui avaient un couvent à Sainte-Reine, donnèrent, en 1688, un élat inaccoutumé à la procession qui se faisait le jour de la fête de sainte Reine, c'est-à-dire le 7 septembre, et qui, jusqu'en 1671, s'était faite de Flavigny à Alise. Limitée à Alise en 1672, rétablie de Flavigny à Alise vers la fin du xviii^e s., défendue en 1704 par l'évêque d'Autun, à cause des abus qui s'y commençaient, supprimée à la Révolution, reprise après la restauration du culte, interdite en



Vallée des Laurens.

1827, par l'évêque de Dijon, cette procession, moitié païenne, moitié chrétienne, a été reprise en 1836. Elle a lieu régulièrement le 7 septembre. 5000 à 6000 personnes y assistent. Elle est maintenant ainsi composée :

24 soldats romains, 10 hoteurs, 4 sénateurs, 4 porte-enseignes, 12 musiciens, Olibrius, le père de sainte Reine et un noble romain, 2 bourreaux, le père nourricier et la mère nourricière conduisant sainte Reine enfant, sainte Reine méditante, sainte Reine martyre, 48 jeunes filles vêtues de blanc et portant des chasses magnifiques, qui renferment entre autres reliques un os du bras droit de sainte Reine, le clergé de

la paroisse et celui de l'hôpital, sainte Reine triomphante, les prêtres des villages voisins, les Dominicains de Flavigny, les Sédites, etc.

La procession part de l'hôpital, monte à l'église paroissiale de Saint-Léger, puis redescend aux trois ormeaux plantés près de trois croix, au pied du Mont-Auxois, — car c'est là que, d'après certains chroniqueurs, sainte Reine, trahie par un lépreux, aurait été livrée à Olibrius, ou que, selon d'autres, elle aurait souffert le martyre, — et des trois ormeaux elle remonte à l'hôpital.

L'hôpital de Sainte-Reine, bâti à mi-côte, à gauche de la rue principale du village, a été fondé au milieu du xvi^e s., à l'instigation de saint Vincent de Paul, par deux bourgeois de Paris, Jean Desnoyers et Pierre Blondel, doté depuis par un grand nombre de seigneurs, et desservi par des sœurs de Saint-Vincent-de-Paul. Il a été et il est encore fort utile aux pèlerins, aux soldats et aux pauvres du voisinage. La chapelle, ornée sans goût d'objets qui n'ont aucune valeur au point de vue de l'art, contient une collection de tableaux plus que médiocres, datés du xvi^e s., et représentant les principaux épisodes de la vie de sainte Reine. A dr., à l'angle de la croisée, on remarque le cœur de Blondel, un des fondateurs de l'hôpital. Cette chapelle contient en outre les nombreuses reliques qui sont exposées le jour de la procession à la vénération des fidèles. Parmi ces reliques, nous mentionnerons seulement l'os du bras droit de sainte Reine, renfermé dans un ancien reliquaire ou bras d'argent doré, qui est richement décoré et fort ancien. « Cette relique provient du trésor d'Osnabruck auquel Charlemagne l'avait donnée, et elle fut accordée à Mgr le prince de Longueville, plénipotentiaire de Sa Majesté pour la paix générale qui se traita à Munster l'an 1647, par le seigneur évêque et le chapitre d'Osnabruck. Son Altesse la céda ensuite au convent de Sainte-Reine en l'an 1648. »

Au-dessous de la terrasse de l'hôpital, à droite, du côté de la vallée de l'Oze, est l'établissement des bains, qui contient environ 40 chambres pour les malades, car Aline-Sainte-Reine possède tout à la fois une fontaine miraculeuse et des eaux minérales.

La fontaine miraculeuse se trouve à l'extrémité supérieure de la rue escarpée que l'on gravit en venant des Laumes pour monter à l'hôpital. Le petit bâtiment qui la renferme porte cette inscription : *C'est ici la véritable fontaine de sainte Reine*. D'après une légende, elle aurait jailli à l'endroit où la tête de sainte Reine tomba sous la hache du bourreau. « L'eau de cette fontaine, dit M. Nodot, pharmacien de Semur, est douce, limpide et légère : elle ne contient que quelques millièmes de carbonate de chaux ; les réactifs n'y indiquent aucun autre corps ; le bassin qui la reçoit n'est jamais sali par des dépôts boueux ; on ne peut donc appeler cette eau minérale, puisqu'elle ne tient pas



Allée-Sainte-Reine.

en dissolution des substances capables de lui donner des propriétés médicinales. » Si cette eau guérit des malades, c'est qu'elle a, comme le croient encore certaines personnes, des propriétés miraculeuses. Elle a joué longtemps d'une grande réputation. — Des Cordeliers, établis en 1644 près de cette fontaine qu'ils exploitèrent jusqu'à la Révolution, devaient, dit Courtépée, en distribuer l'eau gratis aux habitants une fois par jour.

La fontaine de Sainte-Reine ne doit donc pas être confondue avec les sources qui alimentent l'hospice, et notamment avec celle qui fournit l'eau de l'établissement des bains. Cette dernière, en effet, employée en bains ou en lotions, a une influence marquée

sur le système dermoïde, en donnant de la souplesse à la peau et en facilitant la transpiration cutanée. Elle sourd sur la partie nord du Mont-Auxois et se rend, par des aqueducs, au jardin de l'hôpital; on la nomme *fontaine des docteurs*, parce que les pauvres allaient autrefois s'y laver. Elle a été concédée à l'hospice de Sainte-Reine par lettres patentes de Louis XIV (mars 1686). M. Nodot attribue sa saveur et ses propriétés médicales à la présence du carbonate d'ammoniaque. « Cette eau, ajoute-t-il, contient une petite quantité de carbonate de chaux, de fer et de magnésie. »

Alise-Sainte-Reine se divise en deux parties bien distinctes : la première, celle qui contient l'hospice, l'établissement de bains, la fontaine de Sainte-Reine et la chapelle des Cordeliers, ou *Sainte-Reine* proprement dite, ne date que de 1483. Elle fut fondée par un prêtre de Grignon nommé Clerget. L'autre partie, ou *Alise*, est à l'est de la première; c'est là que se trouve l'église paroissiale de *Saint-Léger*; c'est là qu'au vi^e siècle, selon Courtépée, existait déjà une petite abbaye où reposait le corps de sainte Reine; c'est là, et sur le sommet voisin du Mont-Auxois, que s'éleva jadis cette *Alésia* où Vercingétorix essaya vainement de sauver la Gaule vaincue par Jules César.

Qui ne connaît ce duel héroïque? qui n'en a lu tous les incidents dans les *Commentaires* de César ou dans les histoires modernes de la Gaule? Mais qui n'aimerait à relire, sur les lieux mêmes de ces grands événements, quelques passages de l'émouvant récit que nous en a laissé le vainqueur?

Quand César se vit forcé par Vercingétorix de lever le siège de Gergovie, il gagna rapidement le pays sénéchal pour rejoindre Labiénus et réunir leurs forces disséminées. Leur jonction s'opéra sur l'Yonne. Alors Vercingétorix se mit à leur poursuite. Il les atteignit dans la vallée de la Brenne, entre Monthard et les Laumes, leur livra bataille, fut repoussé avec perte et se retira sur Alésia, la grande ville des Mandubiens, où César le rejoignit le lendemain (*Commentaires*, livre VII, § lxxvii et suivants).

Cette place était située au sommet d'une montagne, dans une position si élevée qu'elle semblait ne pouvoir être prise que par un siège en règle. Au pied de cette montagne coulaient deux rivières de deux

côtés différents. Devant la ville s'étendait une plaine d'environ 3000 pas de longueur (4444 mètr.); sur tous les autres points, des collines l'entouraient, peu distantes entre elles et d'une égale hauteur. Sous les murailles, le côté qui regardait le soleil levant était garni, dans toute son étendue, de troupes gauloises, ayant devant elles un fossé et une muraille sèche de 6 pieds de haut; la ligne de circonvallation, formée par les Romains, occupait un circuit de 11 000 pas (16 291 mètr.). Notre camp était assis dans une position avantageuse, et l'on y éleva 23 forts, dans lesquels des postes étaient placés pendant la jour pour prévenir toute attaque subite.

Un premier combat de cavalerie eut lieu; les Gaulois sont encore une fois battus. Alors Verdingétorix ne voit plus d'espérance que dans un effort immense, universel, qui arrachera la Gaule à ses fondements pour la précipiter sur l'envahisseur : « Partez, dit-il aux chefs de sa cavalerie, tandis que les passages ne sont pas encore fermés; retournez chacun dans votre nation; levez tout ce qui peut tenir une arme, et revenez nous délivrer, vos frères et moi. J'ai des vivres pour trente jours; pour un peu plus, avec une épargne rigoureuse. Nous vous attendrons. » La cavalerie passa, de nuit, entre les lignes romaines. Verdingétorix fit rentrer dans la ville toutes les troupes qui campaient sous ses murs.

Instruit de ces dispositions par les transfuges et les prisonniers, César arrêta son plan de fortification comme il suit. Il fit creuser un fossé large de 20 pieds, dont les côtés étaient à pic et la profondeur égale à la largeur. Tout le reste du retranchement fut établi à 400 pieds en arrière de ce fossé; il voulait par là (car on avait été obligé d'embrasser un si grand espace, que ses soldats n'auraient pu aisément en garnir tous les points) prévenir les attaques subites ou les irruptions nocturnes, et garantir durant le jour nos travailleurs des traits de l'ennemi. Dans cet espace, César tira deux fossés de 15 pieds de large et d'autant de profondeur; celui qui était intérieur, et creusé dans un terrain bas et inculte, fut rempli d'eau tirée de la rivière. Derrière ces fossés il éleva une terrasse et un rempart de 12 pieds; il y ajouta un parapet et des créneaux, et fit élever de grosses pièces de bois fourchues à la jonction du parapet et du rempart, pour en rendre l'abord plus difficile aux ennemis. Tout l'ouvrage fut flanqué de tours, placées à 80 pieds l'une de l'autre.... En outre, on coupa des troncs d'arbres et de fortes branches, on les dépouilla de leur écorce, et on les aiguisa par le sommet; puis, on ouvrit une tranchée de 5 pieds de

profondeur, où l'on enfonce ces pieux, qui, liés par le pied, de manière à ne pouvoir être arrachés, ne montraient que leur partie supérieure. Il y en avait cinq rangs, joints entre eux et entrelacés; quiconque s'y était engagé s'embarrassait dans leurs pointes aiguës : nos soldats les appelaient des cepe : au devant étaient disposés obliquement en quinconce des puits de 3 pieds de profondeur, lesquels se rétrécissaient peu à peu jusqu'en bas. On y fit entrer des pieux ronds de la grosseur de la cuisse, durcis au feu et aiguisés à l'extrémité, qui ne sortaient de terre que de 4 doigts : et pour affermir et pour consolider l'ouvrage, on foula fortement la terre avec les pieds : la route était recouverte de ronces et de broussailles, afin de cacher les pièges. On avait formé 3 rangs de cette espèce, à 3 pieds de distance l'un de l'autre : on les nommait des lie, à cause de leur ressemblance avec cette fleur. En avant du tout étaient des chausse-trapes de 1 pied de long et armées de pointes de fer, qu'on avait fichées en terre; on en avait mis partout, à de faibles distances les unes des autres; on les appelait des aiguillons.

Ce travail fini, César fit tirer dans le terrain le plus uni que put offrir la nature des lieux, et dans un circuit de 14 000 pas (30 134 toises), une circonvallation du même genre, mais du côté opposé, contre l'ennemi du dehors.

Cependant, au cri de détresse poussé par Vercingétorix, la Gaule entière avait répondu. 240 000 fantassins et 3000 cavaliers arrivèrent au secours d'Alésia, dont la garnison était déjà décimée par la famine. Une lutte suprême s'engage. La place nous manque pour la raconter ici avec détail. César, attaqué dans ses retranchements par Vercingétorix et par l'armée de secours, semble un moment perdu ; mais enfin la victoire se décide en sa faveur. Les défenseurs d'Alésia sont rejetés dans leurs forteresses ; les Gaulois, qui avaient attaqué le camp romain pour délivrer la ville assiégée, tournés par la cavalerie romaine, prenant la fuite et sont massacrés. Un de leurs chefs, Sédulc, est tué ; un autre, Vergasileune, tombe vivant entre les mains des vainqueurs. Soixante-quatorze enseignes militaires sont apportées à César. Le combat n'est plus qu'une boucherie. A l'aspect des foyards échappés au carnage, la masse de l'armée, déployée au loin sur les hauteurs, se débâcle dans toutes les directions et se dissout pour ne plus se réunir. « Toute cette grande armée, dit Pline l'Ancien, s'évanouit comme un rêve. »

Les défenseurs d'Alésia, délaissés sans retour, rentrèrent, aux

approches de la nuit, dans l'antique cité qui avait été le berceau de la Gaule, et qui allait en être le tombeau. « Qui pourrait dire, ajoute M. Henri Martin, les douleurs de cette horrible nuit, pour toute cette foule infortunée ? Qui pourrait dire surtout ce qui se passa au fond du cœur de l'homme qui était devenu en quelque sorte la Gaule incarnée, et qui sentait défaillir en lui l'âme de toute une race humaine ? Le héros, le patriote, n'avait plus rien à faire ici-bas : la patrie était perdue. L'homme pouvait encore quelque chose pour ses frères. Il pouvait peut-être les sauver de la mort et de la servitude personnelle. Cette pensée fut la dernière consolation de cette grande âme. Le lendemain, Vercingétorix convoqua ses compagnons, et s'offrit à eux pour qu'ils satisfissent aux Romains par sa mort, ou qu'ils le livraissent vivant. Il poussait le dévouement jusqu'à renoncer à mourir. On envoya savoir les volontés de César. Le préconsul ordonna qu'on livrât les chefs et les armes, et vint siéger sur un tribunal élevé entre les retranchements.

« Tout à coup, un cavalier de haute taille, couvert d'armes splendides, monté sur un cheval magnifiquement caparçonné, arrive, au galop, droit au siège de César. Vercingétorix s'était paré comme la victime pour le sacrifice. Sa brusque apparition, son imposant aspect, excitent un mouvement de surprise et presque d'effroi. Il fait tourner en cercle son cheval autour du tribunal de César, saute à terre, jette ses armes aux pieds du vainqueur, et se tait.

« Devant la majesté d'une telle infortune, les durs soldats de Rome se sentaient émus : César se montra au-dessous de sa prospérité. Il fut implacable envers l'homme qui lui avait fait perdre, en un jour, le nom d'invincible. Il éclata en reproches sur son amitié trahie, sur ses bienfaits méprisés, et livra le héros de la Gaule aux liens des licteurs. Vercingétorix, réservé aux pompes outragantes des triomphes, dut attendre six années entières que la hache du bourreau vint enfin affranchir son âme et l'envoyer rejoindre ses frères dans le cercle céleste. »

Alésia fut-elle détruite par Jules César ? On l'ignore. César n'en parle pas ! Florus l'a dit deux siècles après, mais ne s'est-il point trompé ? N'a-t-il pas confondu Gergovie et Alise ? Ce qui

n'est pas contestable, c'est qu'elle eut une grande importance sous les empereurs. Plusieurs voies romaines, dont les traces sont encore visibles, y conduisaient. Sainte Reine y souffrit le martyre, comme nous l'avons dit, dans la seconde moitié du ^{iv}^e s. Saint Germain d'Auxerre, dans son voyage d'Arles, en 431, passa par Alise et logea chez un prêtre, son ami, nommé Sénator. A la chute de l'empire d'Occident, elle était encore le chef-lieu d'un canton considérable, *pagus Alasiensis* (d'où s'est formé le nom d'Aulaisois, depuis Auxois), qui avait le titre de comté, et qui s'étendait de Saulieu à Dumeaux, et d'Avallon à Chanceaux. Les barbares la détruisirent. Aussi le moine Hérie, qui, au ^x^e s., a fait un poème sur la vie de saint Germain d'Auxerre, assure qu'Alise, dont il tire le nom *ab alendo* :

Quid alat propinquui pane colonos,

était alors dans un état de décadence et de ruine :

Tu quoque Caesaris fatalis Alasia castris...
Nunc restant veteris tantum vestigia castr.

Nous avons déjà dit que la partie supérieure du village d'Alise-Sainte-Reine a dû probablement son origine aux derniers restes de la forteresse gauloise et de la ville romaine. Aujourd'hui on n'aperçoit sur le Mont-Auxois aucun vestige d'antiquité apparente. On ne distingue plus que quelques restes de la voie romaine qui venait de Sombornon ; mais le sol, entièrement livré à la culture, recèle encore, quoique de nombreuses découvertes y aient déjà été faites, — statues en bronze, chapiteaux et pilastres corinthiens, cercueils en pierre, lions en bronze, fragments de vases ornés de bas-reliefs, statues en pierre et en marbre, etc., — un grand nombre d'objets antiques.

Malgré la tradition constante et les nombreuses raisons qui la confirment, — texte de Jules César, nature et configuration du sol, découvertes d'antiquités, conditions stratégiques, opinions motivées des hommes de guerre, etc., — des doutes se sont élevés depuis longtemps dans l'esprit des savants sur le véritable emplacement d'Alésia. De nos jours cette question a donné lieu à une vive polémique. Aux brochures ont succédé des

volontés. Nous ne pouvons, quant à nous, discuter ici ce problème, mais nous croyons devoir adopter la conclusion de M. Coynart : « La cité d'Alésia, que prirent les Romains, pouvait être sur le Mont-Auxois ; la disposition du sol, sa nature, ses accidents, s'accordent de tous points avec le texte des Commentaires. On pourrait refaire aujourd'hui le siège décrit par César. Le terrain sur lequel est situé le village d'Alaise-les-Salins ne répond à aucun des détails donnés ; les diverses circonstances du siège y sont impossibles¹. »

Une statue a été élevée en 1865 à Vercingétorix sur le Mont-



Statue de Vercingétorix, à Alise.

Auxois. Le piédestal est de M. Viollet-le-Duc, la statue d'un habile statuaire, M. Millet.

1. Parmi les nombreux ouvrages publiés depuis 1865, nous citerons : — pour Alaise : *Palais de César rendus à la Franche-Comté*, par M. Quicherat, in-8, 1877. — *Conclusion pour Alaise dans la question d'Alésia*, par M. Quicherat, in-8, 1888 (Dervier). L. Hachette et Cie. — *Alaise* (septième campagne de Jules César), résumé du débat ; réponses à l'article de la Revue des Deux-Mondes, du 1^{er} mai 1888. Conclusion suivie d'un appendice renfermant des notes inédites, écrites de la main de Napoléon I^{er}, sur les Commentaires de Jules César, par Ernest Desjardins. Paris, à la Librairie académique Didier et Cie, 14, quai des Augustines (cet ouvrage contient une intéressante bibliographie) ; — pour Alise, le remarquable travail publié par Mgr le Duc d'Aumale, sous ce titre : *Alésia ; étude sur la septième campagne de César en Gaule* (*Revue des Deux-Mondes*, 1^{er} mai 1858, en 1 vol. in-8. Michel Lévy, 1858).

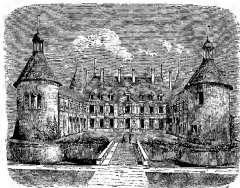
« L'antique Égypte, a dit Théophile Gautier, eût seule pu trouver dans ses carrières de Syène un bloc assez énorme pour y sculpter un héros de cette taille; la fonte en bronze eût nécessité de grands frais et produit un poids d'un résultat considérable. On a employé un moyen non pas nouveau, mais renouvelé, et qui, nous le croyons, a été rarement pratiqué sur une échelle aussi forte. Le Vercingétorix a été exécuté par M. Aubert au repoussé, c'est-à-dire en battant au marteau des feuilles de cuivre jusqu'à ce qu'elles soient plées à la forme voulue.

« La statue, qui pèse environ 5000 kilog., a été envoyée à sa destination toute montée dans une carapace de bois. Ses pieds portent sur une espèce de cône aplati comme une calotte de lanternon, pour éviter que, vues d'en bas, les jambes ne soient coupées par la ligne horizontale du socle. Ainsi dégagée, la statue apparaît dans toute sa taille hardie et fière, les cheveux au vent, les mains crispées autour de sa fronde, énergiquement campée et pléée, avec son air de résolution indomptable, comme le génie de la nationalité résistant à l'invasion. »

Le château de Bussy-Rabutin.

Pour aller des Laumes ou d'Alise-Sainte-Reine au château de Bussy-Rabutin, il faut 1 h. à pied. La distance est de 6 kil. environ. Les deux chemins se rejoignent au pont de Presles (30 min.), qui traverse l'Oze. Celui des Laumes longe le chemin de fer sur la dr., celui d'Alise descend du Mont-Auxois. Quand on a traversé l'Oze et le chemin de fer, on remonte une jolie petite vallée arrosée par le Rabutin, et bientôt on atteint Grésigny-sous-Alise (299 hab.), dont l'ancien château fort, entouré d'eau, est devenu une ferme. Au delà la vallée se resserre, les hauteurs qui la dominent atteignent 400 mètr.; le Rabutin, bordé d'arbres, roule ses belles eaux au milieu de jolies prairies. Bientôt on aperçoit sur la g., presque au sommet de la colline, Bussy-le-Grand (781 hab.), la patrie de Junot, duc d'Abrantès. Ce village s'appela autrefois Bussy-la-Forge, à cause d'une forge qu'il possédait sur son ruisseau, puis Rabutin, du nom de ses seigneurs. On lui a donné le surnom de Grand, parce que des vallons, des prairies et des champs y séparent quatre ruisseaux prin-

cipales fort éloignées l'une de l'autre. L'église et les plus belles maisons sont dans la rue de la Montagne; plus loin, se trouvent la rue de Vaux et la rue des Connets; au-dessous est la rue de Fissot; enfin, presque vis-à-vis de la rue de la Montagne, le val-lon qui s'ouvre sur la dr., et d'où descend un charmant ruisseau, contient la rue du Château. A l'extrémité supérieure de cette der-



Château de Bussy-Rabutin.

nière rue, s'élève le château de Bussy-Rabutin, que la carte du dépôt de la guerre appelle *château de Soraigey*.

Ce château, entouré d'eau et dominé par une colline boisée, n'aurait en lui-même rien d'intéressant, si Bussy-Rabutin ne l'avait habité pendant dix-sept années de son exil, et surtout s'il n'y avait réuni une curieuse collection de peintures. Il forme un parallélogramme. Quatre tours saillantes, marquant les quatre points cardinaux, flanquent ses quatre angles. Seulement celle de l'E. (le donjon) et celle du midi (la chapelle), que repré-

sente notre dessin, sont reliées à une lourde façade, que le comte Roger fit reconstruire en 1649, par deux ailes formant galerie au rez-de-chaussée, et datant du règne d'Henri II.

Ce château fut probablement fondé au ^{xii}^e s. par Renaudin de Bussy, un des bienfaiteurs de l'abbaye de Fontenay. Après avoir souvent changé de propriétaire, il passa à Léonor de Rabutin, baron d'Éperay, député par le bailliage d'Autun aux États de Paris, en 1614, père du comte Roger, le trop fameux cousin de Mme de Sévigné. Dès 1660, Roger de Rabutin, comte de Bussy, avait composé, pour divertir la marquise de Menglai, sa maîtresse, une chronique satirique des aventures galantes de la cour, qu'il avait intitulée *Histoire amoureuse des Gaules*; il y avait joint un portrait satirique de sa cousine qu'il s'était solennellement engagé à ne jamais rendre public, et d'obscènes couplets improvisés par de jeunes libertins dans une orgie. Quand ce livre l'eut précipité dans une de ces disgrâces dont on ne se relève jamais, a dit avec raison Gérusez, car la considération y a péri en même temps que la faveur, Mme de Sévigné, qui avait cruellement ressenti l'outrage, fut assez bonne pour pardonner, et elle oublia si bien qu'elle put retrouver son enjouement dans sa correspondance avec le perfide qui l'avait difamée. Mais Louis XIV ne pardonna pas. Bussy ne sortit de la Bastille (1666) que pour être exilé dans ses terres, en Bourgogne (Chazey et Bussy). Il y passa dix-sept années. Malgré toutes ses bassesses, il n'obtint qu'en 1683 la permission de se présenter devant le roi. Pendant ce long exil, si douloureux pour sa vanité, il rassembla dans son château de Bussy les collections de portraits qui s'y sont conservées et que l'on peut visiter avec la permission de leur propriétaire actuel. Il y a vingt-cinq ans, M. le comte de Sarcey a acquis ce curieux château où les étrangers sont toujours sûrs d'être bien accueillis. Depuis qu'il le possède, il en a publié une intéressante notice historique et descriptive ¹, et il a consacré des sommes considérables à la restauration des tableaux historiques et des salles qu'ils décorent.

1. Cette notice ne se vend pas.

On entre dans le château de Bussy-Rabutin par la cour d'honneur. La porte est au milieu du principal corps de logis. Au-dessus des portes des galeries, se remarquent deux bas-reliefs en marbre : l'un est celui de Mme de Chantal (il ornait autrefois le monument élevé à sa mémoire dans l'église du monastère des dames de la Visitation, qu'elle avait établi à Dijon, en 1622, et que la Révolution a démoli); l'autre est celui de Colbert, par Coysevox (1706). Les armoiries de Bussy et « des alliances de sa famille » avaient été effacées pendant la Révolution. M. de Sarcus les a remplacées par ses armoiries et « par celles des principales ou plus récentes alliances de sa maison. »

N. B. On ne visite, dans l'intérieur du château, que les salles du rez-de-chaussée et du premier étage qui vont être décrites. Les autres appartements n'ont pas été conservés tels qu'ils étaient du temps de Bussy.

REZ-DE-CHAUSSEE.

Salle des Devises. Le 10 août 1657, Bussy écrivait à Mme de Gournville : « Dans ce temps-là, il me prit fantaisie de faire un cabinet de devises, parmi lesquelles je fis peindre les six suivantes contre l'inconstance de ma maîtresse (Mme de Mungat, qui s'était empressée de le trahir dès qu'il avait été enfermé à la Bastille). La première était un arc-en-ciel pour le corps, et le mot même très quere mien (moins changeante que la même). La seconde était un croissant, dans lequel était le visage de l'inconstante; et le mot larc et élie (l'une comme l'autre). La troisième était une Fortune avec le visage de la même; le mot larc ambe, ambe ingrate (légères toutes les deux, toutes les deux ingrates). La quatrième était une Balance, dont l'un des côtés levait beaucoup plus que l'autre, et dans celui qui levait était le visage de l'inconstante, et dans celui qui baissait il n'y avait rien; le mot levier sure (plus légère que l'air). La cinquième était une Nécessaire, dont la tête était le visage de l'inconstante; fugit hinc (elle fuit le mauvais temps). La sixième était une Sirène, dont le visage était celui de l'inconstante, qui chantait bien; le mot attiré et perdue (elle attire pour perdre). » La salle qui contient encore (dans les panneaux des lambris, au-dessus des fenêtres sur la cour) quatre des six devises décrites ainsi par Bussy et beaucoup d'autres devises, est pavée en vieilles tuiles vernies hexagones, jaunes noires et jaunes. Son plancher est orné de moulures et de consoles. Sur les panneaux supérieurs de la boiserie sont peints des châteaux royaux ou d'autres monuments remarquables. Ces vases n'ont

aucune valeur comme œuvre d'art, mais elles peuvent donner une idée, bien incomplète, il est vrai, de quelques édifices aujourd'hui démolis. Un bon portrait de Bussy, surmonté de ses armes, décore la cheminée.

La Chambre à coucher, qui s'ouvre sur la salle des Devises, et le rez-de-chaussée de la tour Dorte, renferment plusieurs tableaux qui ne sont pas sans mérite : une *Filouse*, par Puzos; des *Morines*, par Lallemand.

Premier étage.

Salon des grands hommes de guerre (salle de billard). Cette salle, entièrement boisée, est ornée de fleurs de lis fantastiques, de trophées d'armes ou d'étendards, des chiffres entortillés de Bussy et de la marquise de Mouglat, et de 68 portraits d'hommes de guerre célèbres, depuis De Guiselin et Dancès jusqu'à Bussy-Rabutin. Les noms de ces grands hommes sont écrits au-dessous de leur portrait. « Parmi ces portraits, dit M. le comte de Sarcus, ceux de Gilbert Filet, du seigneur de la Curie, du duc de Candale, du marquis de Sourdis, du maréchal de Clérambault, de Bussy-Rabutin, du maréchal du Plessis-Fraslie, du maréchal de Senneterre, du maréchal de Grammont, du maréchal de Bassompierre, sont évidemment des originaux, et de bons originaux. Peut-être doit-on encore regarder comme originaux ceux de Bernard de Saxe, Piccolomini, duc de Bellegarde, François de Lorraine, duc de Guise, Montluc, Henri de Laval, duc de la Trémouille, qui ont un caractère de vérité. » Quant aux autres, ce sont des copies fort médiocres, faites d'après les originaux de l'époque et ressemblées par Bussy.

Dans les panneaux inférieurs, entre les croisées donnant sur la cour d'honneur, on remarquera deux autres des six devises que Bussy avait expliquées à Mme de Gourville.

Chambre Sévigné. Cette chambre, ainsi nommée, dit-on, parce que Mme de Sévigné y coucha lorsqu'elle vint à Bussy, est aussi entièrement boisée, et 26 portraits de femmes sont incrustés dans ses boiseries. Une inscription indigeste est placée au-dessous de chaque portrait. La plupart de ces inscriptions sont de Bussy. Une S a été ajoutée à celles que M. de Sarcus a dû faire. Le portrait de Mme de la Sablière est de Mignard; la *Belle Fénélonide* a été copiée sur l'original de Léonard de Vinci par H. de Sarcus, en 1810; Mme de Maflemon est de Mignard; Louise-Élisabeth d'Orléans, dite Mademoiselle, fille du régent, de Coppel (Antoine). Nous signalons surtout à l'attention des touristes les portraits de Mme de Sévigné et de sa fille, dont les inscriptions ont été ainsi rédigées par Bussy :

Marie de Rabutin, vive, agréable et sage, fille de Colas-Robert de Rabutin et de Marie de Coulanges, et femme de Henry de Sévigné.

Françoise de Sévigné, joûte, aimable, enfilé marchant sur les pas de sa mère, sur le chapitre des agréments, fille de Henry de Sévigné et de Marie de Rabutin, et femme du comte de Grignan.

Le portrait de Mme de Sévigné lui donne au plus 25 ans. « La figure, plus jeune et plus jolie que le pastel de Nanteuil, a dit M. Fouillet de Conches dans ses *Apocryphes de la peinture* (*Mémoires des Deux-Mémoires*, novembre 1849), porte une parure de perles en collier, en pendants d'oreilles, en garnitures de corsage. Les cheveux blonds, rejetés en arrière, sont liés sur le haut de la tête, que recouvre une sorte de coiffe d'où tombe sur les épaules une espèce de voile de veuve. En 1734, l'évêque de Luçon, fils de Bussy-Rabutin, confia ce portrait au chevalier de Perrin, qui publia, chez Siffart, une édition des *Lettres de Mme de Sévigné*, et Chéreau le grava. L'effigie peüt si bien crédit en tête du livre, que le bon Odéon, l'infatigable éditeur de poésies, d'ailleurs exécutée pour la plupart sans beaucoup de critique, l'adopta de préférence au Nanteuil, et le fit graver par Schmidt. Cette planche de Schmidt est une copie littérale et trait pour trait; la seule différence, c'est que, n'ayant point été exécutée au miroir, la figure est vue du côté opposé. Mais pour sortir du cabinet de Bussy, le portrait en était-il plus ressemblant, j'en doute; car, indépendamment de la différence totale de certains traits sur lesquels cependant dix années de plus n'ont point de prise, la charpente de la tête, caractère fondamental qui, s'il change, ne change que très-peu et très-tard, diffère essentiellement de celle qu'a rendue Nanteuil. Or, ce grand artiste, l'homme exact par excellence, avait dessiné son modèle d'après nature, tandis que tout induit à croire qu'il n'en a pas été de même de l'auteur du portrait rival. Cet auteur était un peintre plus adroit que fidèle, nommé Louis Ferdinand, que ses agréables menottes avaient mis longtemps en vogue à la cour de Louis XIV. »

Il existait autrefois au château de Bussy un autre portrait de Mme de Sévigné. Ce portrait, qui était placé dans le salon et qui a disparu, portait l'inscription suivante :

Marie de Rabutin, fille du baron de Chantai, femme d'un goût extraordinaire et d'une vertu compréhensible avec la joie et les agréments. (*Lettres de Bussy à Mme de Sévigné*, en date du 8 décembre 1688.)

Petite chambre Sévigné. Cette pièce contient un grand et beau meuble noir (cabinet d'Allemagne), de l'époque d'Henri IV, au-dessus duquel est placé le buste en bois de Louis XIV, sculpté par Dubois. Parmi les tableaux qui la décorent, nous signalerons :

2. *Grèce*. Jeune fille assise. Dessin. — 15. *Nativité*. Jeune fille (allégorie du printemps). — 26. *École des Carraches*. Jésus-Christ descendu de la croix. — 28. *Pierre-Paul Rubens*. Sainte Anne montrant à Eve à

la sainte Vierge. Esquisse. — 30. Mignard. Madone. Ce tableau, peint à Rome pour M. de Trilleport, a été gravé deux fois. — 31. *Wey*. Jeune femme assise lisant une lettre. Ce charmant tableau est daté de 1740. — 32. École italienne. Madone.

Cabinet menant à la tour Dorée. Ce cabinet contient un meuble en bois, richement sculpté, du temps d'Henri II; divers portraits d'hommes célèbres postérieurs, pour la plupart, à Bussy-Rabutin (Bouffon, Soufflot, Necker, etc.), de rois, de princes et de princesses. On remarquera surtout le portrait de Dubois, sculpteur dijonnais (1636-1694), peint par Revel, en 1699.

Tour Dorée. La tour Dorée est une belle pièce circulaire de la tour de l'Ouest, parée de quatre croisées, richement décorée, et divisée, sur sa hauteur, en trois parties, dont chacune mérite une description spéciale. En face de la porte d'entrée se trouve la cheminée, masquée par une porte à deux battants. Au-dessus, en avant de deux faisceaux de six étendards, est l'écusson de Bussy, surmonté de la couronne de comte.

La partie inférieure de cette salle est décorée de pilastres, entre lesquels sont peints divers sujets de la fable. Au-dessus de ces tableaux, Bussy a fait écrire en lettres d'or, sur fond noir, des distiques qui donnent une bien triste idée de son esprit. Nous en citerons deux des plus ingrats :

1^{er} *Pygmalion* (épris d'amour pour la statue de Vénus).

Tout le monde en amour est tous les jours dupé,
Les femmes nous en font accroire.
Et vous voulez aimer et n'être point trompé,
Aimez une femme d'ivoire.

2^e *Céphale et Procris* (sous les traits de la marquise de Mouglat et de Bussy).

Éprouver et sa femme a le cœur précieux,
C'est être impérieux autant que curieux;
Un peu d'obscurité vaut, en cette matière,
Mille fois mieux que la lumière.

La seconde partie, la plus importante, contient, dans de riches encadrements d'arabesques peints sur fond d'or, une collection de portraits de femmes, au-dessous desquels sont des inscriptions, généralement peu spirituelles, de Bussy. Mlle Cochelet (Mme Parquin), lectrice de la reine, raconte, dans les *Mémoires de la reine Hortense*, qu'en 1813, sa malheureuse, ayant visité le château de Bussy, manifesta le désir d'acheter cette collection, dont on lui demanda 15 000 fr. Les événements politiques qui survinrent l'empêchèrent de réaliser ce projet. Mignard a peint Isabelle de Harville Palouseau, femme de M. de Montmorency; Juste, Louis de Tourville; Lebrun, Roger de Rabutin, qui s'est placé dans cette

galerie, et « Isabelle-Cécile Huraut de Cheremny, marquise de Monglat, qui, par la conjecture de son inconstance, a remis en honneur la matrone d'Éphèse et les femmes d'Astolphe et de Joconde; » Mignard, Louise-Antoinette-Thérèse de la Châtre.

Les portraits de la troisième partie représentent le cardinal de Richelieu, Louis XIII, Anne d'Autriche, Mazarin, Louis XIV, etc. Ils sont au nombre de quatorze. De reste, ils ont chacun une inscription et n'offrent aucun intérêt comme œuvre d'art.

Au plafond les embleures des quatre croisées sont peintes, sur un fond de ciel, de petits Amours tenant à la main la couronne de marquis et les chiffres enlacés de Bussy et Monglat. Sur les panneaux latéraux, des groupes de petits Amours se cachent à demi sous des banderoles chargées d'inscriptions latines à gauche, françaises (la traduction) à droite. Bussy avait la manie des inscriptions, et pourtant il ne brillait guère dans cet exercice de l'esprit. Voici une de ces inscriptions :

Et Phœbe fueris si pulchrior, omnia laus
Ni genitas, Veneris captabis premia nunquam.

Pensez-vous beau comme Phœbe du jour,
Aimez-vous, si Phœbe vous manque,
Que vous serez malheureux en amour.

Nous n'en avons pas fini avec les inscriptions. Il y en a encore dans le plafond, qui est richement orné de fuseaux d'armes, d'étendards, de chiffres, de drapeaux et d'emblèmes.

Galerie. Une porte de la chambre Sévigné donne accès dans la galerie qui forme bibliothèque et conduit à la tribune de la chapelle. Cette galerie renferme : les portraits des rois de la troisième race, avec des inscriptions qui, depuis François II, sont de M. de Sarcus; une collection de portraits d'hommes célèbres, soit par leur naissance, soit par leur génie, des princes, des ministres, des écrivains, des hommes d'État, des parents ou des parentes de Bussy, etc. On remarquera seulement dans cette galerie : un ange en marbre, fragment de sculpture de la Renaissance, trouvé à Sainte-Reine; une statuette antique en bronze, et les portraits des quatre ducs et des quatre duchesses de Bourgogne de la seconde race. M. Raverat a fait, sur la demande de la direction du musée de Versailles, des copies des quatre duchesses, qui sont actuellement au musée de Versailles.

Entre la galerie et la tribune de la chapelle est une petite pièce ornée de quelques tableaux, et de laquelle on monte à la tribune par deux marches. Dans cette tribune, on voit, au-dessus de la porte d'entrée, un tableau de Mignard (le Père éternel au milieu d'une Gloire).

Chapelle. Bien que construite dans une tour ronde, la chapelle est carrée. On y remarquera : deux tableaux originaux du Pussier (le Frap-

peuvent de rocher et le Buisson ardent); un tableau de Murillo (Saint Jacques de Compostelle); une Madone attribuée à Andrea del Sarto; un Saint Jean l'Évangéliste, peint par M. le comte de Sarcos, et un tableau sur bois : l'Adoration des bergers.

Le parc du château de Bussy-Rabutin a trente-quatre hect. Il contient, outre de beaux arbres et de curieux rochers, une copie, par Dabois, du groupe en marbre de Bouchardon (l'Enlèvement de Proserpine), que possède le musée de Versailles, et un Jupiter lançant la foudre, par *Attéret*. Des parties supérieures, on découvre de jolis points de vue. Les jardins passent pour avoir été dessinés par Le Nôtre. Au centre du bassin principal était un jet d'eau qui s'élevait, dit-on, aussi haut que le château, dont la façade de ce côté est complètement dépourvue d'ornements. L'allée du milieu du grand parterre se prolonge au travers du petit et vient aboutir à une belle fontaine qui sort du roc. Du côté opposé, un curieux reliquaire en pierres fait face et pendant à cette fontaine. Il provient, dit-on, de l'église Saint-Jean de Dijon. La grande pièce d'eau a 60 mètr. de longueur et 12 mètr. de largeur.

Quand on a quitté la station des Laumes et laissé à dr. la vallée de la Brenne, on voit Alise-Sainte-Reine, groupé sur le versant occidental du Mont-Auxois. On franchit deux fois l'Oze, puis le Rubulle; et, au delà de Gréaligny-sous-Alise, on peut apercevoir à g. le clocher de Bussy-le-Grand. La vallée de l'Oze se rétrécit entre deux chaînes de collines dont les points culminants varient de 410 à 460 mètr.

26^e STATION. — DARCEY.

6 kil. des Laumes. — 245 kil. de Paris. — 267 kil. de Lyon.

Darcey est un village de 558 hab., situé à 2 kil. du chemin de fer. Ses grottes sont renommées, car elles contiennent un beau lac souterrain, et il en sort une belle source appelée la Douise, qui fait tourner les roues d'un moulin.

Au delà de Darcey, on laisse du même côté, c'est-à-dire à g., *Gissey-sous-Flavigny* (418 hab.), puis, après avoir franchi l'Oze, on

traverse Ténissey (285 hab.). A g., sont l'église et le v. A dr., on domine le château (magnifique tapisserie du X^e s.) reconstruit en 1718, près de l'ancien château féodal, dont il reste quelques débris. *Beau-sous-Salmaise* (444 hab.) est situé à dr. de la voie, sur la rive g. de l'Oze, à l'entrée d'une combe, et dominé par son signal qui atteint 502 mètr. A peine l'a-t-on dépassé que l'on aperçoit, à g., les ruines du château féodal, et les maisons d'un village pittoresquement groupées sur la crête d'une colline, à plus de 100 mètr. au-dessus du chemin de fer. C'est *Salmaise* (380 hab.), dont les seigneurs étaient connus dès le X^e s. et dont le château était déjà en ruine au siècle dernier.

37^e STATION. — VERREY-SOUS-SALMAISE.

44 kil. de Darcey. — 259 kil. de Paris. — 233 kil. de Lyon.

Verrey-sous-Salmaise (427 hab.) se trouve situé à dr. du chemin de fer, près de l'entrée d'un vallon latéral d'environ 6 kil. arrosé par la Brenne, qui descend du S. au N. à la vallée de l'Oze, et contenant plusieurs villages. Son château, rebâti en 1789 par Guillaume de Thésut, seigneur de Verrey, possède une chapelle où l'on remarque un tableau du *Crucifiement*, attribué à Rubens.

Au delà de la station de Verrey, le chemin de fer, qui depuis Montbard s'est élevé par une suite continue de rampes de 4 à 5 millim. sur une longueur totale de plus de 13 000 mètr., gravit une rampe de 5 millim. à 5 millim. et demi sur 2600 mètr., puis une de 8 millim. sur 650 mètr. avant d'arriver au souterrain de Blaisy. On approche du point de partage des eaux, qui, d'un côté, se déversent dans l'Octan par l'Oze, la Brenne, l'Armançon, l'Yonne et la Seine, et, de l'autre, coulent à la Méditerranée par l'Ouche, la Saône et le Rhône. Les montagnes s'élèvent : leurs plus hauts plateaux atteignent 600 mètr. Le paysage prend un caractère de plus en plus sévère et grand. *Villette-les-Saint-Seins* (350 hab.) se montre à g., dans un vallon arrosé par le ruisseau de la Combe de Pâques. Son joli château ne peut manquer de plaire aux paysagistes. 2 kil. plus loin, on laisse à dr. *Darcey* (368 hab.). A g. s'ouvre un vallon peu étendu qui renferme le v. de *Frochaut* (239 hab.). On traverse l'Oze de nouveau 2 kil. 1/2 de Blaisy-Bas.

38^e STATION. — BLAISY-BAS.

9 kil. de Verrey. — 228 kil. de Paris. — 254 kil. de Lyon.

Blaisy-Bas (526 hab.) et Blaisy-Haut (172 hab.) sont situés, le premier près de l'entrée du souterrain auquel il a donné son nom ; le second, au-dessus de ce souterrain. On les appelle aussi *Blaisy-le-Ville* et *Blaisy-le-Château*. Les seigneurs de Blaisy-Haut, déjà connus au x^e s., portaient le titre de baron. Cette baronnie fut érigée en marquisat l'an 1695 pour Antoine Joly, président au grand conseil. Le château, que l'on aperçoit sur la montagne est déjà mentionné dans une charte du comte Galebert en 942. Il fut pris dans les guerres de religion par les royalistes, repris en 1592 par le duc de Nemours, pillé en 1593 par le baron de Vitteaux. Douze ou quinze familles en habitent aujourd'hui les ruines pittoresques.

Bien que Verrey soit plus près de Saint-Seine que Blaisy-Bas, c'est de Blaisy-Bas que partent les voitures de correspondance pour (14 kil.) Saint-Seine-l'Abbaye", ch.-l. de c. de 668 hab., situé à 8 kil. des sources de la Seine, au fond d'un vallon arrosé par le ruisseau de l'Ougne ou des Grèges. En quittant Blaisy, on s'élève de près de 200 mètr. sur le plateau nu, aride et froid, des montagnes de la Côte-d'Or, qui sépare, comme nous l'avons déjà dit, le bassin du Rhône de celui de la Seine. Après avoir laissé à dr., près d'une ferme, la source du Suzon (affluent de l'Ouche), et à g. celle du ruisseau qui arrose Trouhaut et qui va se jeter dans l'Oze, on traverse les hameaux de Fromenteau et de Bordes-Bricard ; puis, passant entre Froideville (à dr.) et Saint-Martin-du-Mont (à g.), on descend à Saint-Seine par la jolie vallée des fermes de Champcourt.

Saint-Seine-l'Abbaye doit son origine et son nom à une abbaye que fonda, en 534, dans cette vallée alors inculte et boisée, saint Seine, fils du comte de Némont. Cette abbaye, pillée en 731 par les Sarrasins, bientôt relevée de ses ruines, détruite en 937 par les Hongrois, relevée en 981, était déjà très-riche et très-puissante au xii^e s., puisqu'elle possédait plus de quarante villages. En 1361, le roi Jean permit aux moines de se fortifier contre les Anglais ; on voit encore près de l'église une petite tour carrée sous laquelle est un passage appelé la *Porte au Lion*. Malgré les murailles, les portes-levis et les fossés, des alius se

glissèrent dans l'abbaye au siècle suivant. « Les moines, dit Courtépée, changèrent leur pénance en prébende, et vécurent comme des chanoines. » Mais la réforme, en 1647, rétablit la règle. Toutefois Saint-Seine était l'une des plus enviables sinécures que pût obtenir un abbé grand seigneur. Louis XIV coucha, en 1658 et en 1674, dans l'ancien palais abbatial, remplacé en 1715 par le palais actuel, dont l'établissement hydrothérapique du docteur Guettet occupe les importants débris.

L'église de Saint-Seine (mon. hist.), construite après un incendie, en 1255, fut achevée par Jean de Blaisy au *xv^e s.* On y



Entrée du souterrain de Blaisy.

remarquera surtout les bénitiers sculptés du porche, les stalles, qui appartiennent à une autre époque que l'église, et derrière lesquelles se voient encore de carloises fresques du *xv^e s.*, représentant les principaux épisodes de la vie de saint Seine.

Saint-Seine est riche en fontaines. Celle qui donne la plus grande quantité d'eau, la Grande fontaine, alimente le lavoir public; la plus jolie, la Samaritaine, jaillit sur la place de l'église. Elle a été décorée par les moines de l'abbaye.

L'établissement hydrothérapique du docteur Guettet, fondé depuis 1846 dans les anciens bâtiments de l'abbaye, qui ont été res-

taurés et agrandis, peut recevoir plus de cinquante malades internes, avec les domestiques. Ses prix sont très-modérés. Un charmant jardin anglais, arrosé par de belles eaux, a été créé dans l'ancien enclos des moines. Les environs offrent un grand nombre d'excursions intéressantes. On peut aller visiter au nord-ouest (10 kil. environ), dans les bois de *Saint-Germain-la-Peulie*, les sources de la Seine, où des fouilles récentes ont fait découvrir de curieuses antiquités, classées parmi les monuments historiques et décrites par M. Baudot dans le tome II de la Commission des antiquités de la Côte-d'Or. La Seine sort de terre, à 2 kil. environ de la route de Paris à Dijon (à g. en venant de Saint-Seine), un peu au delà d'une ferme dite *ferme de la Source ou des Vergers*, et à l'entrée d'une grotte, où M. Haussmann, alors préfet de la Seine, a fait placer, en 1868, une statue de *Nymphe*, par Jouffroy; dans les prairies voisines de la source, achetées par la ville de Paris, a été planté un square. Les antiquités que l'on a découvertes en ce lieu sont, à ce qu'il paraît, les débris d'un temple romain, dont les plus beaux fragments ont été transportés au musée archéologique de Dijon. D'après une ancienne tradition, la mère de saint Seine s'appelait *Sapona*, et elle aurait été l'une des prêtresses de ce temple. Les sources de l'ignon (à peu près à la même distance, par la même route, mais à dr.), un des affluents de la Saône, sont éloignées de 3 kil. à peine de celles de la Seine, entourées de bois et de rochers, au milieu desquels la rivière naissante forme de gracieuses cascades. On peut descendre la vallée de l'ignon par Poncey et *Pelleray*, qui possèdent de beaux moulins, des papeteries et des forges, et, au delà de la côte des *Trapeux* (à dr.), revenir à Saint-Seine par la jolie vallée de la *Margelle*, où se trouvent le hameau pittoresque de *Chenavottes* et le joli petit village de *Vaux-Sauvex*. C'est une promenade de 24 kil. environ, dont la plus grande partie peut se faire en voiture. Au sud-est, s'étend le *Val-Saon* (10 kil.), vallée étroite, dont les prairies, les eaux limpides, les bois touffus et les rochers pittoresques faisaient jadis pressentir la Suisse aux touristes qui voyageaient en diligence ou en poste, et qui des hauteurs voisines apercevaient déjà à l'horizon lointain, quand le temps était parfaitement clair, les cimes éblouissantes du

Mont-Blanc, au-dessus des crêtes bleues du Jura. — Le *trou de Soucy* (près de Francheville, à 8 kil. environ à l'est) est un abîme de forme ovale creusé par la nature dans des roches jurassiques, etc.

Une tranchée, longue de 550 mètr., haute de 12 mètr. 82, à son point le plus élevé, précède l'entrée du souterrain de Blaisy¹, par lequel on passe du bassin de la Seine dans celui du Rhône. Ce tunnel a une longueur totale de 4100 mètr. Il a été percé en ligne droite. De l'une de ses extrémités, on aperçoit à l'autre extrémité un petit point blanchâtre. Sa largeur est de 8 mètr.; sa hauteur, des rails à la clef de voûte, de 7 mètr. 56 c. On a dû le maçonner sur toute son étendue, car il a été ouvert dans des marnes si dures qu'on ne peut les attaquer qu'à la mine, mais qui deviennent promptement friables et qui perdent leur adhérence dès qu'elles sont exposées à l'air. Vingt-un puits circulaires d'un diamètre intérieur de 3 mètr., revêtus presque tous d'une enveloppe de maçonnerie, offrant une longueur développée de 2458 mètr. et espacés entre eux d'environ 300 mètr., ont été creusés pour permettre d'en attaquer simultanément, sur un grand nombre de points, le déblaiement. Six de ces puits ont été comblés, et quinze seulement sont conservés pour l'aérage. Deux ont une hauteur de 200 mètr. Commencés en 1845, les travaux furent terminés en 1849. Le tunnel proprement dit a coûté 1900 fr. par mètr., soit 7 790 000 fr. Les puits ont coûté plus de 2 millions. La dépense totale s'est donc élevée à plus de 10 millions (3240 fr. par mètr.).

Depuis son entrée du côté de Blaisy jusqu'à sa sortie du côté de Dijon, la voie suit une pente descendante de 4 millim. par mètre : la différence de niveau est par conséquent de 16 mètr. 40 c. Le point le plus élevé, le point culminant de toute la ligne de

1. On peut aller à pied en deux heures de Blaisy-lès à Mâlain par la montagne. Dans ce trajet, on traverse Blaisy-lès, dont les ruines pittoresques méritent une visite, et l'on découvre de beaux points de vue sur la plaine de la Bourgogne et la Franche-Comté, la chaîne de Jura et le Mont-Blanc (quand le temps est parfaitement clair). Il ne faut pas manquer de passer près du puits 11, un des puits destinés à aérer le tunnel de Blaisy. Sa profondeur atteint 200 mètr. Les touristes qui feront cette course redescendront à Mâlain par les rochers pittoresques de Baslins-la-Rochelle.

Paris à Lyon, se trouve à 405 mètr. 49 c. au-dessus du niveau de la mer. C'est le point de partage des eaux. D'un côté, elles coulent à l'Océan ; de l'autre, elles descendent à la Méditerranée.

Cet admirable tunnel, dont les proportions sont indiquées en lettres d'or sur des tables de marbre qui en décorent l'entrée, a été construit par M. Debains, sous la direction de M. Jullien. Le souterrain de la North, sur le chemin de fer d'Avignon à Marseille, a 4617 mètr. ; le tunnel de Mauvage, sur le canal de la Marne au Rhin, a 4700 mètr. : mais les dimensions de ces deux perçes sont moins grandes, et la profondeur de leurs puits est moins considérable.

Cinq à huit minutes suffisent pour traverser le souterrain de Blaisy. On en sort dans une tranchée profonde (13 mètr. 30 c.), et, jusqu'à la gare de Dijon, on descend par une suite de pentes de 6 ou 8 millim., etc. Les tunnels succèdent sans interruption aux viaducs, et les viaducs aux tunnels. Laisant à dr. le château ruiné de *Milais*, à g. le petit village de *Beuhes-la-Roche*, situé au pied de grands rochers nus et escarpés, on passe d'abord sur le beau viaduc de *Milais*, long de 190 mètr., haut de 26 mètr. 30 c., et composé de quinze arches de 10 mètr. d'ouverture, puis on traverse un tunnel de 328 mètr.

36^e STATION. — MALAIN

2 kil. de Blaisy-Das. — 206 kil. de Paris. — 216 kil. de Lyon.

Malain, village de 795 hab., groupé, un peu au delà et à dr. de sa station, au pied du mamelon que couronnent les ruines de son vieux château, fut jadis, si l'on doit en croire certains savants, la capitale des Insubriens, dépendant de la république des Éduens, et ses anciens habitants fondèrent, en Italie, une ville à laquelle ils donnèrent leur nom (Milan). Il y a été trouvé, en effet, de nombreuses antiquités gallo-romaines : médailles, pots de cuivre, fûts de colonnes, débris de chapiteaux, tombeaux, statues, carreaux, etc. Mais l'histoire de la ville gauloise et de la ville romaine est complètement inconnue. Les seigneurs de Malain (Malayun, Malein et peut-être Mediolanum) portaient, au moyen âge, le titre de barons, qu'ils ont conservé jusqu'à la Révolution. — Dans le cimetière est une croix au

pied sculpté. — La vigne, déjà cultivée à Mâlain, ne donne que de médiocres produits. Les noix y sont au contraire renommées.

C'est à la station de Mâlain qu'il faut descendre si l'on veut aller faire un pèlerinage poétique au château de Montcelot ou d'Urcy, où M. de Lamartine a écrit quelques-unes de ses premières *Méditations*. Un omnibus conduit à Pont-de-Pany (voir l'Index alphabétique). De ce joli village, agréablement situé sur l'Ouche et le canal, 45 min. suffisent pour monter à pied jusqu'au château de Montcelot, qui appartient actuellement à M. de Montureux, et qui dépend du village d'Urcy, éloigné de 2 kil. environ.



Canal, près de Mâlain.

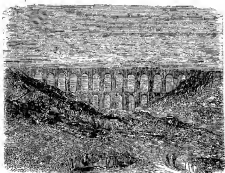
« Le château d'Urcy, l'une des plus vastes et des plus belles demeures de la province, dit M. de Lamartine dans ses *Nouvelles confidences*, xlvii, une des anciennes résidences de mon grand-père, que le second de mes oncles avait eu pour sa part dans la succession, appartenait à cet oncle, l'abbé de Lamartine. Il était situé dans ce labyrinthe de montagnes noires, de gorges sombres et de monotones forêts qui forment le plateau le plus élevé de la Bourgogne, entre Semur et Dijon, à quatre ou cinq lieues de toute ville ; pays âpre, sauvage ; air de feu, ciel de neige ; Sibérie française, triste comme le Nord ; région des pasteurs et des brâcherons, où l'on marche des heures sans voir autre chose qu'un chêne pareil à un chêne, et un troupeau pareil à un troupeau. Les lignes de l'horizon, arrêtées par la noirceur des bois qui

les couvrent, droites et rigides comme des remparts tirés au cordeau, se dressaient toutes semblables aussi sur le ciel pâle et gris. C'est la monotonie des déserts entre le Caire et la mer Rouge avant que les arbres soient devenus caducifolies, et que le rocher soit devenu lave.

Sur un plateau étroit, au confluent de ces gorges, s'élève le château d'Urey, véritable site d'abbaye. On n'apercevait qu'à travers les branches des grands chênes sa façade immense, dentelée d'élégantes balustrades, ses quinze fenêtres à plein cintre, et leurs balcons de fer aux armoiries du duc, qui attestent la plus pure architecture italienne, dépaycée au milieu de cette contrée des Druides. Ce château, disent les paysans des environs, a été bâti pour les étoiles, car il n'y a qu'elles qui puissent le voir; il est à une demi-heure de chemin du village; de vastes jardins, découpés à coups de hache sur les bois, l'environnent. Quatorze sources, rare maintenant de ces flots de roc, y ont été recueillies dans de longs conduits souterrains, qui les répandent çà et là en conques murmurantes, en vasques de pierres, en dauphins à barbe de mousses vertes, en pièces d'eau rondes, ovales, carrées, de toutes formes et de toutes grandeurs. L'une d'elles porte bateau, et j'en ai même à en détacher la chaîne et à le laisser dériver parmi les joncs. La fontaine qui s'y verse à gros bouillons éternels s'appelle la *fontaine de Foyard*, du nom d'un hôte séculaire qui en ombrage les sources et couvre un demi-arpent de ses branches et de sa nuit. C'est cette source que j'ai célébrée un jour, en revenant boiser sa chère écume, sous le titre : *La source dans les bois*.

La station de Mâlain est dominée sur la g. par une montagne escarpée, dont le sommet, le *Signal de Mâlain*, atteint 808 mètr. et au pied de laquelle se trouve *Aucey* (478 hab.). Au sortir d'une tranchée qui atteint 8 mètr. 51 c. de hauteur maxima, on passe sur le viaduc de *Lée*, long de 180 mètr., composé de 11 arches de 10 mètres d'ouverture, et haut de 23 mètr. A g. se montre *Lantenay* (439 hab.), dont le château a été rebâti vers la fin du xviii^e s. A dr. s'élève une montagne conique, haute de 437 mètr. On s'enfonce dans une tranchée longue de plus de 1500 mètr. et haute de 9^m, 83 à son point le plus élevé, et, après avoir franchi sur des remblais de profondes dépressions de terrain, on pénètre dans une autre tranchée, celle de *Fluvey-sur-Ôuche*, dont le point culminant atteint 16 mètr. 21 c. On franchit alors la combe de *Foin* sur un magnifique viaduc composé de deux rangs d'arcades — à l'étage inférieur, 7 arches de 9 mètr. d'ouverture; à l'étage supérieur, 13 arches de 12 mètr. d'ouverture — haut

de 44 mètr. et long de 226 mètr. ; puis le chemin de fer, achevant de décrire une forte courbe, descend par une pente rapide dans la vallée de l'Ouche. De grands et beaux paysages se déroulaient incessamment, sur la droite, aux regards des voyageurs, si, de distance en distance, les talus des tranchées n'en interceptaient la vue. L'Ouche et le canal serpentent au milieu de magnifiques prairies, et, au-dessus des coteaux rocheux et boisés dont la route de terre longe la base, apparaissent, quand le



Viaduc de la combe de Fain.

temps est clair, les sommets des plus hautes montagnes de la Côte-d'Or, le *Plan de Saxon* (565 mètr.) et le *Mont-Africain* (564 mètr.).

40^e STATION. — VELARS.

16 kil. de Mâcon. — 266 kil. de Paris. — 302 kil. de Lyon.

Velars, v. de 967 hab., situé entre le chemin de fer et l'Ouche, possède un moulin important (10 paires de meules) à Forges-sur-Ouche, une papeterie et une verrerie.

PARIS A LYON,

11

Plus loin, sur la route de terre, est le hameau de la *Cude*, au-dessus duquel s'élève la petite chapelle de *Notre-Dame-de-l'Étang*, où l'image de la Vierge, découverte en 1435, attire chaque année un certain nombre de fidèles. Au viaduc de la *combe Fouchères* (18 mètr. d'élévation, 5 arches de 10 mètr. d'ouverture), succède bientôt, au delà d'un tunnel, le viaduc de la *combe Beuchard*, à deux étages : — étage inférieur, 7 arches de 7 mètr. 72 c. de largeur chacune; étage supérieur, 11 arches de 10 mètr. d'ouver-



Fionnière.

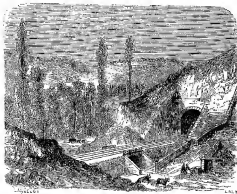
ture — long de 150 mètr. et haut de 38 mètr. On traverse un second tunnel. Sur la droite, l'attention est attirée par les beaux établissements industriels de *Velure*. Entre deux autres tranchées, on découvre un instant, à dr., la vallée de l'*Ouche*, à g., une jolie combe boisée que l'on franchit sur le viaduc de *Ataley*, composé de 5 arches, long de 90 mètr. et haut de 22 mètr. 24 c. Près d'une jolie maison de campagne on traverse, sur un viaduc de 15 arches, ayant chacune 10 mètr. d'ouverture, haut de 12 mètr. 30 c., long de 236 mètr., la *combe Neuson*, toute couverte de bois dans ses deux ramifications. On passe ensuite dans une tranchée profonde de 10 mètr. 67 c.; enfin on laisse à g. la

combe de Champ-Moron, qui contient les ruines du prieuré de Bontoux.

41^e STATION. — PLOMBIÈRES.

4 kil. de Velars. — 318 kil. de Paris. — 302 kil. de Lyon.

Plombières, beau v. de 1668 hab., très-agréablement situé à la dr. du chemin de fer, sur l'Ouche et le canal, fut donné par



Tunnel entre Plombières et Dijon.

le roi Gontran, au vi^e s., à l'abbaye de Saint-Bénigne. On y remarque une *église* (mon. hist.) du xiii^e s., les vastes bâtiments du petit séminaire, et un beau moulin à vapeur. Les habitants exploitent des carrières de marbre (brèche coralline à taches rouges), et cultivent un grand nombre d'arbres à fruits, surtout des noyers, des cerisiers et des framboisiers dont les produits estimés s'exportent jusqu'à Paris.

De Plombières à Dijon, le chemin de fer domine à dr. la route

de terre, l'Ouche et le canal ; il est dominé à g. par des coteaux rocheux à travers lesquels un passage lui a été ouvert à l'aide de la mine, tantôt au fond de tranchées profondes, tantôt dans des tunnels (on en compte quatre dans ce trajet de 5 kil.). Plusieurs ponts-viaducs, peu importants du reste, traversent de petits vallons arides et nus qui descendent à la route de terre.



Tunnel entre Plombières et Dijon.

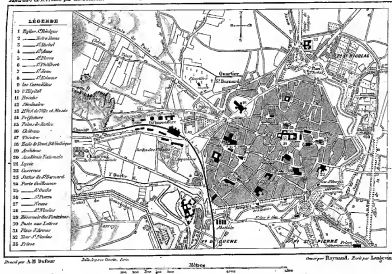
En franchissant un de ces ponts, on aperçoit un instant à g. le clocher de l'église ogivale de Talost (curieuses sculptures).

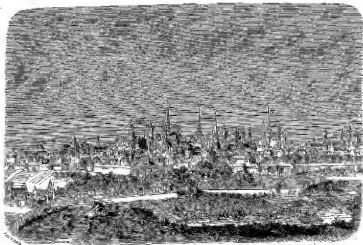
42^e STATION. — DIJON.

5 kil. de Plombières. — 315 kil. de Paris. — 137 kil. de Lyon.

Situation. — Population. — Aspect général. — Direction.

Dijon*, V. de 42 578 hab., ancienne capitale de la Bourgogne, aujourd'hui chef-lieu du départ. de la Côte-d'Or, est située à





Dijon au xvi^e siècle. Poirée aux anciennes poutres.

246 mètr. d'altit., sur un sable calcaire d'alluvion, au confluent des rivières d'Ouche et de Suzon, au pied du Mont-Afrique, dans une plaine fertile qui s'étend des montagnes de la Côte-d'Or jusqu'aux premiers contre-forts du Jura. Son climat est sain et tempéré.

Avant la révolution de 1789, Dijon possédait sept églises paroissiales et vingt-six églises ou chapelles; elle avait, en outre, une enceinte fortifiée de 3800 mètr., flanquée de tours, défendue par des bastions qui étaient devenues des vergers, percée de cinq portes, et plantée d'arbres. Elle offrait alors, comme on peut en juger par notre dessin, un aspect plus original et plus pittoresque qu'aujourd'hui. Un grand nombre de ses clochers ont été abattus, ses remparts sont en partie détruits, et ceux qui existent encore doivent être remplacés par des boulevards. Elle a tout à la fois gagné et perdu à ces changements, conçus avec peu d'intelligence et exécutés sans goût. On eût pu aisément rendre plus faciles les communications existantes, ouvrir même de nouvelles voies tout en conservant de curieuses constructions du moyen âge qui, au double point de vue de l'histoire et du paysage, méritaient d'être entretenues avec des soins éclairés, et formaient d'ailleurs d'agréables promenades. Dijon passe du reste avec raison pour une des plus jolies villes de France; généralement bien bâtie, elle compte un grand nombre d'hôtels dignes d'une capitale; ses rues sont en chaussée et, pour la plupart, garnies de trottoirs. Enfin, de nombreuses bornes-fontaines, établies depuis 1841, et les jets d'eau de la place Saint-Pierre, de la porte Guillaume et de la petite place Saint-Bernard, en assurent la salubrité croissante.

L'enceinte actuelle de Dijon est une ligne d'octroi, qui comprend dans ses murs tous les faubourgs. La ville proprement dite n'a pas encore, heureusement pour elle, démoli tous ses remparts. On y entre par dix portes ou ouvertures principales: 1° La porte Guillaume (la plus voisine de l'embarcadère du chemin de fer), celle à laquelle venaient aboutir les deux routes de Paris. Bâtie au xiv^e s. par un abbé de Saint-Bénigne qui lui donna son nom, elle fut remplacée en 1783 par un arc de triomphe, érigé en l'honneur du prince de Condé, gouverneur de la

Bourgogne. 2^e La rue nouvellement percée de l'embarcadère à la façade de Saint-Bénigne. 3^e La porte d'Ouche (route de Lyon), vis-à-vis de l'hôpital, remplacée en 1843 par un viaduc aussi disgracieux qu'incommode. 4^e La porte de l'Abattoir, ouverte en 1858 à l'extrémité de la rue du Refuge. 5^e La porte Saint-Pierre (route de la Suisse). Au delà de la grille actuelle, un beau jet d'eau jaillit au milieu d'une place entourée d'arbres. Du côté opposé à la grille, mais dans un axe différent, s'ouvre le cours du Parc (V. Promenades). 6^e La porte de la rue Chancelier-l'Hospital (chemin de Miranda), ancienne porte Neuve, fermée au xvi^e s., rouverte en 1832. 7^e La porte Bourbon ou porte Neuve (route de Gray), plus anciennement la porte aux Chanoines. 8^e La porte Saint-Nicolas (route de Langres et de Gray), démolie il y a peu d'années ainsi qu'un beau bastion. 9^e La porte Ferme-rot, qui n'est qu'une simple couverture de la rue de la Préfecture. 10^e La porte Saint-Bernard, percée, de 1836 à 1844, à l'extrémité de la rue des Champs ou des Godrans, entourée de maisons neuves, et décorée de la statue en bronze de saint Bernard. Cette statue avait été, en 1848, transportée dans l'église de Saint-Bénigne, parce qu'un certain nombre d'imbéciles menaçaient de la détruire. Elle a été rapportée sur la place Saint-Bernard au mois d'octobre 1852. La hauteur totale du monument est de 10 mètr. 72 c. La statue a 3 mètr. 15 c. Sur le panneau du socle regardant la ville, on lit : *A saint Bernard, né à Fontaine-les-Dijon en 1091*; sur le panneau opposé : *Érigé par souscription, vu novembre MDCCLV*. Les figures en bas-relief, hautes de 1 mètr. 95 c., qui décorent les niches et qui représentent le pape Eugène III, Louis VII, Hugues le Pacifique, duc de Bourgogne, Suger, Pierre le Vénérable et Hugues de Payens, grand maître des Templiers, sont, ainsi que la statue de saint Bernard, de M. Joffroy, un des élèves les plus distingués de l'école de Dijon.

En face de la gare, une voie, bordée de constructions neuves, conduit à une place qui a reçu le nom de l'ingénieur Darey auquel Dijon doit ses fontaines publiques, et à la porte Guillaume, la principale entrée de la ville; à dr., une autre voie aboutit à la façade de la cathédrale. La rue Guillaume, qui s'ouvre à l'

porte Guillaume, conduit en 5 min. de la gare au centre de Dijon, sur la place d'Armes, qui fait face à l'ancien palais des États, aujourd'hui l'hôtel de ville. Si l'on entre dans la ville par la rue de la Cathédrale, il faut, pour gagner la place d'Armes, longer l'église Saint-Bénigne.

Aux étrangers qui n'auraient que quelques heures à dépenser dans l'ex-capitale de la Bourgogne, — bien digne cependant d'une ou de deux journées, — nous recommandons l'itinéraire suivant :

1^o Saint-Bénigne; 2^o Saint-Philibert; 3^o Saint-Jean (place Saint-Jean, maison de Beaucourt, hôtel du président de Brosses); 4^o Sainte-Anne; 5^o Porte Saint-Pierre (de Paris, si l'on peut); 6^o la bibliothèque; 7^o le palais de justice; 8^o l'hôtel de ville (musée de peinture et de sculpture, tour des ducs de Bourgogne, anciennes cuisines, musée archéologique); 9^o la salle de spectacle et la halle au blé; 10^o Saint-Michel; 11^o les archives; 12^o la maison des Caristides, rue Chandrounerie, 28; 13^o Notre-Dame; 14^o les maisons Richard et Misaud, rue des Forges, 34 et 38; 15^o la statue de saint Bernard; 16^o le château; 17^o les fontaines; 18^o l'Archevêché et le jardin des Plantes; 19^o l'ancienne Chartreuse (l'asile des aliénés).

Histoire.

L'origine de Dijon est tout aussi obscure que l'étymologie de son nom. Quand César est conquis la Gaule, il établit un de ses lieutenants en ce lieu appelé des lors castrum *Divionense*. Fortifié par Marc Aurèle ou par Aurélien, ce castrum, dont les habitants avaient été convertis en partie au christianisme par saint Bénigne, qui y souffrit le martyre le 1^{er} novembre 178, fut donné plus tard par Constantin à saint Urbain, sixième évêque de Langres, détruit par les barbares, et rebâti par les empereurs. L'évêque Aprunotus vint l'habiter, dès qu'il ne se trouva plus en sûreté à Langres. Grégoire de Tours, qui y fit un long séjour au vi^e s., nous en a laissé une curieuse description.

« Dijon, dit le saint historien, est un château bâti de murs très-solides, au milieu d'une plaine très-fertile, dont les terres sont si fertiles et si fécondes, qu'en même temps que la charrue sillonne les champs, on y jette la semence, et qu'il en sort de très-riches moissons. Au midi est la rivière d'Ouche, abondante en poissons; il y vient du nord une autre petite rivière qui entre par une porte, passe sous un pont, et entoure les remparts de son onde paisible. Elle fait, devant la porte, tourner plusieurs moulins avec une singulière rapidité. Dijon a quatre portes situées vers les quatre points du monde. Toute cette bâtisse est ornée, en réalité, de trente-trois tours. Les murs sont, jus-

qu'à la hauteur de vingt pieds, construits en pierres de taille, et ensuite en pierres plus petites. Ils ont en tout trente pieds de haut et quinze pieds d'épaisseur. S'ignore pourquoi ce lieu n'a pas le nom de ville. Il y a dans son territoire des sources abondantes. Du côté de l'Occident sont des collines très-fertiles, couvertes de vignes, et qui fournissent aux habitants un si noble falerne, qu'ils désignent le vin de Chalon. Les anciens disent que ce château fut bâti par l'empereur Aurélien. »

À la chute de l'empire romain, Dijon avait d'abord fait partie du premier royaume de Bourgogne, dont Chalon était la capitale. Puis elle était tombée en la possession des Franks, qui ne eurent point la défense contre les Normands. En 878, ces barbares avaient tranché la tête à l'abbé de Saint-Bénigne. Quand ils revinrent, dix ans après, l'évêque de Langres se mit sous la protection du seigneur de Verzy, Manassès dit le Vieux, qui prit le titre d'avoué, mais dont les successeurs usurpèrent plus tard celui de comte, tout en reconnaissant la suzeraineté d'Orléans. Cependant le royaume de Bourgogne devint un duché bénéficiaire, dont la ville de Dijon, achetée à l'évêque de Langres par le roi Robert, devint (1018) la capitale. Le premier possesseur de ce duché, Henri, devenu roi de France en 1022, le céda à son frère Robert, qui fut la tige des ducs de la première race royale.

Le douzième et dernier duc de cette dynastie mourut en 1261. Pendant ces 240 années, Dijon s'agrandit et s'embellit, surtout après l'incendie de 1127, qui l'avait détruite en partie. La commune dijonnaise fut constituée en 1183. Un siècle environ plus tard, en 1276, Robert II ayant acheté la vicomté qui existait depuis le *xii^e* s. (le comté était depuis 1018 réuni au duché), voulut empiéter sur les droits des habitants; ceux-ci résistèrent énergiquement à ses prétentions, et, soutenus par le roi, ils obtinrent, non-seulement la confirmation de leur charte et la réunion de la vicomté à la mairie, mais la conversion de leur rente de 500 marcs en une redevance moins onéreuse.

À la mort du dernier duc de la première race, la Bourgogne fut réunie à la couronne. Le roi Jean vint en prendre possession à Dijon, et jura dans l'église Saint-Bénigne, selon la coutume, de respecter les libertés, franchises, chartes et privilèges du duché et de la ville. Quand il mourut, la Bourgogne forma l'appanage de son quatrième fils, Philippe le Hardi, premier duc de la seconde race et deuxième du nom. Cette seconde race, qui compte quatre ducs seulement, — Philippe le Hardi, Jean sans Peur, Philippe le Bon et Charles le Téméraire, — s'éteignit en 1476, avec Charles le Téméraire, tué sous les murs de Nancy. Pendant cette période de 114 années, l'histoire de Dijon se confond avec celle de la Bourgogne.

La capitale du duché, résidence de la cour ducale, qui y donna des fêtes brillantes et qui y déploya un grand luxe, ne ressentit nullement

d'ailleurs le contre-coup des malheurs qui assaillirent alors les principales villes de la France.

Dès que Louis XI eut appris la mort de Charles le Téméraire, il fit occuper la Bourgogne par ses lieutenants. En vain les États, rassemblés à Dijon, protestèrent-ils contre cette invasion. Le duché fut réuni à la couronne, et, tout en confirmant les anciens privilèges des habitants, en fixant à Dijon le parlement, qui avait jusqu'alors siégé à Beaune et Saint-Laurent-les-Châlon, le roi fit réparer les fortifications et bâtir une forteresse destinée à contenir la ville en ces d'éments. Ces travaux, continués par Charles VIII et par Louis XII, étaient à peine achevés, lorsque, en 1513, Dijon eut à soutenir un siège mémorable.

Après la bataille de Novare, le plus funeste des échecs qu'eussent eue les Français depuis l'origine des guerres d'Italie, 30 000 Suisses, Allemands et Francs-Comtois, commandés par Jacques de Watteville, avoyer de Berne, le comte de Pustenberg et le sire de Vergy, envahirent la Bourgogne. Le 7 septembre, ils arrivaient sous les murs de Dijon. Les principales forces de la France avaient été envoyées dans le Nord, que menaçaient l'empereur et le roi d'Angleterre. La Trémouille, chargé par Louis XII de la défense du duché de Bourgogne, n'avait que 6 à 7000 hommes à sa disposition. Il s'était enfermé dans Dijon, après avoir jeté de faibles garnisons dans Auxonne, Talant et Saint-Jean de Losne. Les Suisses ouvrirent le feu dès qu'ils furent arrivés; le 9, leur artillerie avait déjà fait deux brèches. Une première négociation, engagée le 10, échoua. Le feu recommença avec plus de vigueur. Un assaut général allait être donné, et sans doute la ville eût succombé, malgré l'énergique résistance de la garnison et des habitants, quand La Trémouille envoya au camp des assiégeants de nouveaux négociateurs, suivis de voitures chargées de vin. On parla, on but, les têtes s'échauffèrent, et, quelque de part et d'autre on n'eût pas de pouvoirs, on stipula, au nom du roi et des cantons, un traité par lequel la France s'engageait à donner 400 000 écus, à évacuer le Milanais, etc., et les Suisses levaient le siège, se séparant de leurs alliés et retournaient dans leur pays. A ces conditions, les Suisses évacuèrent le duché. Ce traité, merveilleusement étrange, dit le roi, qui refusa de le ratifier, sauva Dijon et la France.

François I^{er}, prisonnier à Madrid, avait cédé pour sa rançon la Bourgogne à Charles-Quint, qui possédait déjà la Franche-Comté. Mais les États, le parlement et les chambres des comptes refusèrent énergiquement leur consentement à ce traité, et leurs députés, convoqués à Cognac, déclarèrent avec fierté : « Qu'ayant par les droits de la couronne et par leur choix des maîtres nécessaires, le roi ne pouvait les céder; que si on les retranchait de l'association commune, ils disposaient d'eux-mêmes et s'affranchiraient de toute domination. »

Pendant les guerres de religion, Dijon se déclara pour le parti des ultra-catholiques, et plus tard pour celui de la Ligue. Toutefois, lors de la Saint-Barthélemy, les protestants y eurent leur salut à l'intervention de Jeannin, alors simple avocat. Mayenne, qui avait obtenu le gouvernement de la Bourgogne, essaya de se maintenir dans la capitale de cette province, restée fidèle à la Sainte-Union, même après l'abjuration d'Henri IV. Mais il mécontenta les habitants par ses exigences tyranniques, et quand Biron, qui précédait Henri IV, approcha de Dijon, les bourgeois insurgés lui ouvrirent les portes. Le 5 juin 1595, le roi fit son entrée à Dijon. Il en partit le 6 pour aller battre Mayenne à Fontenay-Française, et il y revint le 7 en triomphateur. Le 30, il obtenait la capitulation de Talant, dont la forteresse fut démolie. La Bourgogne était désormais entièrement soumise à l'autorité royale.

Dijon resta fidèle au roi pendant la guerre de la Fronde. Ce fut en vain que, lors de l'arrestation du prince de Condé, gouverneur de Bourgogne, quelques intrigants cherchèrent à égarer les habitants; ils ne purent réussir à compromettre gravement la tranquillité publique. Quand le prince fut délivré, les Dijonnais chantèrent un *Te Deum*, et brûlèrent, au milieu des imprécations de la foule, une image de la Fronde, figurée en paille, sous les habits les plus pittoresques. Condé rétabli dans son gouvernement le quitta bientôt pour se mettre à la tête d'une nouvelle révolte. Alors le commandant qu'il avait laissé à Dijon refusa de livrer le château, et le duc d'Épernon ne put y entrer qu'après un siège de plusieurs jours. Il le garda jusqu'à la paix des Pyrénées. Depuis lors, le gouvernement de Bourgogne devint pour ainsi dire un apanage de la maison de Condé.

L'époque la plus brillante de Dijon fut le *xviii^e* siècle. Capitale de la Bourgogne¹, elle jouit d'une paix profonde; les États généraux de la province s'y rassemblaient tous les trois ans; elle était, en outre, le siège d'un parlement, d'un évêché érigé en 1731, d'un gouvernement général militaire, d'une chambre des comptes, d'une cour des aides. Ses écoles y attirèrent l'élite de la jeunesse. Ses salons aristocratiques et bourgeois n'étaient pas moins renommés que ceux de Paris. Il faut lire l'ouvrage de M. Poussot, intitulé : *Le président de Bresset, histoire des lettres et des parlements au xviii^e siècle*, pour avoir une idée de ce qu'était la société dijonnaise à cette époque.

Dijon adopta avec enthousiasme les principes de cette Révolution qui devait le dépouiller de son rang de capitale pour en faire le chef-lieu d'un département. Si la Terreur y fit peu de victimes, l'ignorance ou la cupidité y détruisirent un grand nombre de monuments. Depuis cette

1. La Bourgogne comprenait alors le Dijonnais, l'Autunois, le Châlonnais, l'Auxois, la Montagne, le Charolais, le Mâconnais, l'Auxerrois, le bailliage de Sar-le-Duc, les pays de Bresse, de Bugey et de Gex.

époque, jusqu'en 1870, l'histoire locale de Dijon n'offie plus de fait digne d'une mention.

Pendant l'hiver de 1870-1871, Dijon, malgré le courage de sa garde nationale, ne put se garantir de l'invasion allemande. Le 29 octobre, une attaque vaillamment contenue fut suivie d'un bombardement qui obligea la ville d'accepter, le lendemain, une capitulation portant « le respect absolu des personnes et des propriétés. » Ni l'une ni l'autre de ces conditions ne fut observée par les Prussiens : le général de Werder exigea un cautionnement de 500 000 fr., dont 200 000 seulement furent rendus. Deux mois après, le 27 décembre, à l'approche d'un corps de troupes françaises qu'amenaient le chemin de fer de Paris à Lyon, les Allemands évacuèrent précipitamment la ville, non sans avoir déjà emmené vingt otages qu'ils avaient choisis parmi les principaux habitants et qu'ils envoyèrent à Brême. Le général Cramer entra derrière les Prussiens, et le général Garibaldi reçut la mission spéciale de couvrir et de défendre la ville, et de protéger la gauche de l'armée de l'Est. L'ennemi apparut de nouveau, le 30 janvier, en vue de Dijon, qui avait commencé à s'entourer de fortifications. Cette fois la résistance fut couronnée de succès. La lutte dura trois jours, du 31 au 23 janvier : 18 000 hommes environ furent engagés de part et d'autre ; le succès resta à Garibaldi. La brigade de Ricciotti s'empara même d'un drapeau, le seul qu'il ait été pris dans cette guerre. Le régiment prussien qui avait perdu son étendard se vengea durant l'armistice, dont la Bourgogne avait été exceptée. Il entra le premier à Dijon et s'y signala par de nombreux actes de pillage. L'occupation se termina enfin par une contribution de 50 fr. par tête sur tous les habitants des villes du département de la Côte-d'Or, et de 25 fr. sur les populations de la campagne.

Dijon est la ville de France qui a vu naître dans ses murs le plus grand nombre d'hommes célèbres. Elle a fourni à l'Église : saint Bernard, Bossuet, sainte Chantal ; à la jurisprudence : Bouhier, Bannehier, annotateurs de nos coutumes, et Barlier, l'un des rédacteurs du Code civil ; à la magistrature : Hugues Aubriot, intendant des finances et prévôt de Paris sous Charles V, Jomméin, président au Parlement sous Henri IV, et Hugues Maret (duc de Bassano), conseiller d'État sous l'Empire ; aux sciences : Guyton de Morveau, Chausnier, Durando, Adelon ; aux lettres : Taboureau des Accords, Clément, célèbre par ses discussions avec Voltaire, Beaumais, La Monnoye, Piron, Crébillon, Longepierre, de Brésses, Legoux de Gerland, Cazotte, Larcher, Peülot, Jacquot, et, parmi nos contemporains, Mme Ancelet, M. Louis Viardot, H. Rodie, etc. ; aux beaux-arts : Rambeau, Sambin, Lemuet, Lallemant, Quantin, Poyet, Gagneux, Dubois, Ramey, Rade, Diebolt, Jouffroy, Guillaume ; aux armes : Gaspard de Saulx-Tavannes, l'amiral Roussin, le général Charbonnel, le maréchal Vaillant.

Édifices religieux.

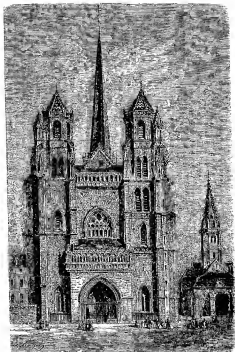
Saint-Bénigne, appartenant autrefois à la puissante abbaye de ce nom, cathédrale depuis 1801, a été bâtie sur le tombeau même du saint en l'honneur de qui elle a été dédiée. Saint Grégoire, évêque de Langres, la rebâtit dans la première moitié du vi^e s. Charles le Chauve la répara. L'abbé Guillaume dut la reconstruire au commencement du x^e s. (1016). En 1271, une tour qui la surmontait s'écroula et y causa de tels ravages que l'abbé Hugues d'Arc se vit, en 1280, forcé d'en entreprendre la reconstruction. La première pierre fut, dit-on, le bassin de pierre dans lequel saint Bénigne avait eu les pieds brûlés avec du plomb fondu, et qui opérait des miracles. Depuis, cette église a été souvent restaurée. Elle a 70 mèl. de longueur, 25 mèl. de largeur et 28 mèl. de hauteur. En 1506 et en 1625, la foudre détruisait le clocher et les tours, reconstruites depuis. En 1742, deux charpentiers de Dijon, Sauvestre et Linossier, élevèrent la flèche qui la domine aujourd'hui. Cette flèche, haute de 35 mètres 59 c., a été légèrement courbée par un orage en 1805. Il y a peu d'années, des travaux de consolidation, d'ailleurs bien dirigés et bien exécutés, ont été à tout le côté nord de la nef son intérêt archéologique. De l'église du x^e s., il ne reste que la base du portail, refait ou restauré, orné du Martyre de saint Étienne par Bouchardon, et des chapelles de la crypte souterraine, que des fouilles ont fait découvrir.

En 1858, les travaux entrepris pour la construction d'une sacristie amenèrent dès les premiers coups de pioche des découvertes importantes au point de vue archéologique. On vit apparaître d'abord l'hémicycle de colonnes qui formait l'abside bâtie au vi^e s. par saint Grégoire, évêque de Langres. Bientôt une inscription en belles lettres onciales du ix^e s., deux chapiteaux historiés de la même époque, et les deux premiers rangs des colonnes de la rotonde, de l'an 1001, supportant encore leurs voûtes si bien conservées, qu'on reconnut des traces non équivoques de peintures, sortirent successivement de terre. Mais ce n'était que le prélude d'une découverte plus importante. Par des mesures prises au xi^e et au xviii^e s., on connaissait la place

exacte du tombeau de saint Bénigne, et, grâce aux indications de M. l'abbé Bougaud, membre de la Commission des Antiquités de la Côte-d'Or et surveillant des travaux, on put déblayer ce tombeau avec toutes les précautions que son souvenir recommandait. On vit d'abord les fûts brisés des colonnes qui supportaient le ciborium, puis l'enceinte murée qui entourait le tombeau lui-même, dont il ne restait plus que trois fragments. Autant qu'on en pouvait juger, le sarcophage mentionné par Grégoire de Tours, conservé par saint Grégoire de Langres, et splendidement couvert d'une rotonde par l'abbé Guillaume, était une pierre en forme de carré long, sans sculptures, et semblable au tombeau de saint Eutrope, à Saintes.

La crypte de Saint-Bénigne a été reconstruite entièrement pour recevoir la charge d'une sacristie; seules les colonnes monolithes à chapiteaux romans ont été conservées.

L'intérieur de Saint-Bénigne offre un aspect grandiose. Quelques détails ont toutefois mérité les critiques des archéologues. La grande nef renferme quatre statues : saint Joseph, saint Augustin, saint Jean-Baptiste, par Bouchardon; saint Thomas, par Dubois, statuaire bourguignon qui a sculpté aussi les bustes des douze Apôtres et deux des quatre statues colossales placées aux quatre angles du sanctuaire, saint Médard et saint Étienne. Les deux autres, saint André et saint Jean l'Évangéliste, sont d'Attréet. On remarque, sous le buffet d'orgue, et dans d'autres parties de la nef ou des collatéraux, des tombeaux d'anciens présidents au Parlement. Au milieu de la grande nef, repose Wladislas, roi de Pologne, mort en 1388; la gravure de la dalle tumulaire, dressée contre le mur, par les soins du prince Czartoryski, appartient au *xv^e s.*, et la légende est du *xviii^e s.* au plus tôt. Tout fait présumer que la tombe actuelle est une imitation de l'ancienne faite sans intelligence. Un peu plus loin, vis-à-vis de la porte latérale du sud, et dans la même nef, est enseveli un poète bourguignon mort en 1590, Étienne Tabourot des Accords. Enfin, deux inscriptions en lettres d'or, sur marbre noir, appliquées contre les murs, à l'ouest des collatéraux, indiquent les places où reposent actuellement le corps de Jean sans Peur (collatéral nord) et de Philippe le Hardi (collatéral



Eglises Saint-Nicolas (cathédrale) et Saint-Philippe.

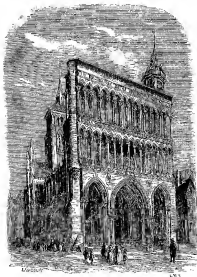
sud), qui étaient autrefois à la chartreuse de Champmol, et qui furent retrouvés en 1841. En 1853, la dépouille mortelle d'Anne de Bourgogne, duchesse de Bedford, fille du duc Jean sans Peur, découverte dans l'église des Célestins de Paris, a été déposée dans le caveau renfermant les restes de Philippe le Hardi.

Le tableau de la Transfiguration (collatéral sud) est de Despécher; le Christ sur la croix (même collatéral) a été attribué au Guérchin; le *Martyre de saint Binigne et saint Bernard examinant les plans de Clotrovaux*, *saint Bernard prêchant la croisade* et *l'abbé Guillaume vendant les vases sacrés de St-Binigne* pour nourrir les pauvres, sont de M. Lécuyer, élève de l'école de Dijon.

Le palais épiscopal est situé en face de Saint-Philibert, près de l'abside de la cathédrale. Les bâtiments, reconstruits dans la première moitié du xviii^e s., n'offrent aucun intérêt. — Derrière, s'élève le grand séminaire, où l'on remarque une galerie voûtée à nervures, du xiv^e s.

Notre-Dame (place de ce nom, derrière le palais des États), classée parmi les mon. hist., fut commencée et bâtie presque tout entière au xiii^e s., mais la consécration n'en eut lieu qu'en 1830. Selon M. Viollet-le-Duc, cette église, par la simplicité et l'heureuse disposition de son plan, la pureté et la sobriété de tous ses détails, est un chef-d'œuvre d'habileté et de bon goût, en même temps qu'un des types les plus élégants du style ogival bourguignon. Elle a trois nefs, et un transept dépourvu de portails; les bas côtés, selon l'usage le plus commun dans l'E. de la France, n'entourent pas le chœur; ils se terminent par des chapelles. Le monument est précédé d'un porche à trois nefs auquel donnent accès trois grandes arcades. La façade, dont ces trois arcades forment le rez-de-chaussée, présente une disposition unique dans les édifices gothiques. Deux rangs élevés d'arcatures à jour, supportées par des colonnettes et surmontées de larges frises sculptées rappelant les entabléments antiques, occupent la partie supérieure de cette façade: ce sont de véritables colonnades superposées, telles qu'en bâillaient les Romains dans leurs principaux édifices, et offrant à distance presque le même aspect. Ces trois grandes tranches horizontales

partageant le frontispice de Notre-Dame de Dijon, sont absolument contraires aux principes de l'architecture gothique, qui n'admet que par nécessité les lignes horizontales, et qui les brise



Eglise Notre-Dame de Dijon.

autant que possible par des lignes pyramidales ou verticales. On peut regarder cette ordonnance, tout à fait exceptionnelle, comme un dernier reflet des traditions antiques, qui étaient encore

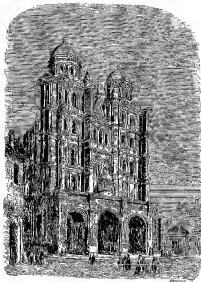
puissantes en Bourgogne à la fin du *xiii^e s.* Deux belles tours devaient s'élever à dr. et à g. du porche; elles ne furent point terminées, mais sur le sommet de l'une d'elles fut placée une curieuse horloge prise, en 1383, à la ville de Courtray par Philippe le Hardi, qui en fit présent à sa bonne ville de Dijon. Elle passait pour le chef-d'œuvre d'un célèbre mécanicien flamand nommé Jacques Mard; c'est pourquoi les Dijonnais, depuis près de quatre siècles et demi, appellent *Jacquemards* les personnages (le mari et sa femme) qui entourent cette horloge. On remarquera encore, à l'extérieur de Notre-Dame, les grands pignons du transept et l'ensemble monumental de l'abside. A la croisée s'élevait une immense tour qui a été rasée parce qu'elle écrasait les voûtes.

L'intérieur de Notre-Dame, dont la restauration est depuis longtemps commencée, a 48 mètres de longueur, 14 mètres de largeur et 15 mètres de hauteur. On est frappé, en entrant, de la hardiesse de ses voûtes et de la légèreté des colonnes qui les soutiennent. Les amateurs admirent les vitraux de la chapelle du côté droit. Dans la chapelle Saint-Joseph (à g. du chœur), on remarque un groupe de la *Trinité*, monument curieux du *xv^e s.*, mutilé en 1793, racheté par la ville en 1839, et restauré par M. de Saint-Mesmin en 1850. La chapelle du côté droit renferme une statue de la *Vierge noire*, du *xi^e ou du xii^e s.*, qui a joui au moyen âge d'une grande célébrité.

Saint-Michel (mon. hist.), place de ce nom, existait dès le *ix^e s.*, en dehors des murs de Dijon, non loin de Saint-Étienne, qu'elle reconnaissait pour son église mère. Elle fut rebâtie une première fois au commencement du *x^e s.* En 1497, ses paroissiens en votèrent la reconstruction. L'édifice actuel put être consacré en 1539, mais les tours ne furent achevées que dans le *xviii^e s.* Cette curieuse église, haute de 20 mètr., large de 19 mètr., longue de 61 mètr., a eu pour architecte un Dijonnais, élève et ami de Michel-Ange, Hugues Sambin, qui était en outre un sculpteur de mérite, car le bas-relief du Jugement dernier, que l'on remarque au-dessus de la porte principale, est aussi de lui.

La façade de Saint-Michel offre les dispositions générales en usage au moyen âge, bien que tous les détails en aient été em-

pruntés à l'architecture gréco-romaine. Les idées mythologiques s'y trouvent associées de la manière la plus étrange à l'iconographie chrétienne. On y voit en effet *Minerve*, *Apollon*, *Vénus*, etc.,



Eglise Saint-Michel.

Salomon, *Judith*, etc. Le pilier central attire surtout l'attention des amateurs. L'intérieur de l'église est du style ogival pur. On y remarque les ornements de la chapelle des Rois, vis-à-vis de laquelle se trouve placé un tableau estimé : *Saint Jacques le Ma-*

jeu conduit au martyre; un mausolée élevé à M. de la Marche, ancien premier président au parlement de Bourgogne (dans la chapelle voisine du chœur); une statue de *saint Yves*, par Dubois (dans la chapelle voisine du calvaire); la *Mort de la Vierge*, fresque attribuée à Fréminet, élève du Primaticci (dans la troisième chapelle de gauche); une *Assommoir* de Quantin (dans le transept de gauche); au fond du chœur, une copie d'un tableau de Raphaël (*saint Michel terrassant le dragon*); enfin deux *crédences* formant piscines, l'une dans la chapelle de Sacré-Cœur, en face de l'autel (collatéral sud), l'autre dans la sacristie de la chapelle de la Sainte-Vierge (collatéral nord).

La place *Saint-Michel* a été convertie en un square dont le milieu est occupé par une fontaine jaillissante.

Saint-Étienne (place de ce nom, près de la salle de spectacle) passe pour la plus ancienne église de Dijon. Construite vers le milieu du x^e s., sur une crypte qui avait servi de refuge aux premiers chrétiens, cette église embrassa, vers 1120, la règle de Saint-Augustin, fut mise en commendé en 1510, sécularisée en 1612, érigée en cathédrale vers 1731, supprimée par la Révolution, et transformée depuis en hôtel au blé. L'édifice actuel, qui contenait avant 1790 des statues de Sloter et de Dubois et un grand nombre de monuments funéraires, n'a été achevé qu'en 1731. A droite du portail, on voit encore, rue Chabot-Charny, ou place Saint-Étienne, n^o 27, un grand portail ogival de style militaire plutôt que religieux. C'est l'ancienne entrée de l'abbaye de Saint-Étienne.

Sainte-Anne (rue Sainte-Anne), église dépendant de l'hospice de ce nom, a été, jusqu'à la Révolution, l'église d'un couvent de Bernardines, fondé à Tart vers 1131, souvent pillé pendant les guerres qui dévastèrent la Bourgogne, et transféré à Dijon en 1623. Elle fut construite, de 1690 à 1708, sur les dessins du frère Louis, de l'Oratoire. Sa rotonde, haute de 20 mètr. et d'un diamètre de 19 mètr., attire de loin les regards. A l'intérieur, on remarque : deux statues en marbre blanc par Dubois (le président Joly de Blaisy et l'intendant Bouchu); le baldaquin qui surmonte le maître-autel et que soutiennent six colonnes monolithes de marbre noir; la Visitation par Dubois (dans le fond); la

Communion de sainte Catherine, par Quantin (dans la chapelle latérale), un des plus beaux tableaux de cet artiste.

Les Carmélites s'établirent à Dijon dans les premières années du xviii^e s. Leur couvent sert aujourd'hui de caserne : leur église, transformée en prison militaire, a un élégant portail, construit en 1630, sur les dessins d'un Dijonnais, Nicolas Tassin, architecte et géographe.

Saint-Philibert (vis-à-vis de l'évêché), convertie en magasin à fourrages, offre un mélange de tous les styles depuis le xii^e s. Le transept peut même remonter au xi^e s. La date seule du clocher est certaine : il a été élevé en 1513 ; il est couronné d'une flèche en pierre.

Saint-Jean (place de ce nom) est une des plus anciennes églises de Dijon ; du temps de Grégoire de Tours, on l'appelait la basilique Hors-les-Murs. Dans les premières années du x^e s., elle fut érigée en paroisse. L'édifice actuel, commencé en 1447, achevé en 1455, consacré en 1458, a la forme d'une croix sans collatéraux. Deux tours jumelles s'élèvent à la naissance de l'abside. La flèche, haute de 57 mètr. 17 c., qui avait été construite en 1664, a été démolie en 1819 ; quelques années plus tard, le chœur fut abattu pour élargir la place. La grande voûte en bois est un chef-d'œuvre de charpenterie. Saint-Jean renferme les tombeaux de saint Urbain et de saint Grégoire, évêques de Langres, et celui de la famille de Longepierre. C'est à Saint-Jean que Bossuet a été baptisé. Cette église, supprimée en 1790, servit longtemps de magasin à fourrages, de marché, de pesage public et en dernier lieu de magasin d'approvisionnement des boulangers. Elle a été restaurée et rendue au culte en 1866. M. Bénédict Masson a exécuté des peintures murales dans l'abside.

De l'église Saint-Nicolas, construite au xv^e s., reconstruite en 1610, détruite en 1792, il ne reste aujourd'hui qu'une tour de la Renaissance, située en face de la rue Proudhon, et dans laquelle a été placée une horloge publique.

La principale congrégation religieuse de Dijon, établie sous le titre de la Visitation, dans l'ancien couvent des Carmes, rue Crébillon, fondée par Mme de Chantal et saint François de Sales, supprimée à la Révolution, rétablie en 1822, possède une jolie

église, inaugurée en 1846. A cet établissement est annexée une institution de jeunes demoiselles.

Une église, consacrée à saint Pierre, a été érigée sur la place Saint-Pierre, d'après les dessins de Lassus, dans le style du xiii^e s.; la Roche, assez élégante, est couverte en ardoises; — une autre église, dédiée à sainte Chantal, a été construite près du faubourg d'Ouche, dans le style roman.

Édifices civils.

Le palais des ducs de Bourgogne, appelé aussi le Palais des États et le Logis du Roi, aujourd'hui l'hôtel de ville, le plus remarquable de tous les édifices civils de Dijon, a été reconstruit presque entièrement de la fin du xvii^e s. à la fin du xviii^e. Il s'élève, au centre de la ville, sur une place trop petite, bâtie en hémicycle, de 1661 à 1735, et désignée tour à tour sous les noms de *place Royale*, *place Impériale*, *place d'Armes*, *place de la Liberté*.

L'ancien palais des ducs de Bourgogne datait du x^e s.; il avait été bâti sur des substructions romaines qui ont été retrouvées. Au xii^e s., Hugues III y ajouta une Sainte-Chapelle avec quelques tours qui en défendaient l'approche du côté de l'est. Philippe le Hardi le reconstruisit presque entièrement en 1366. Philippe le Bon éleva la grande tour; mais, après la mort de Charles le Téméraire, il fut abandonné aux gouverneurs de la province qui le laissèrent tomber en ruine. On y faisait les réparations les plus urgentes, quand les États devaient s'y assembler. Pendant la Ligne, le canon de la citadelle fit écrouler plusieurs pans de mur. Les États résolurent de le relever en 1686. Les travaux, commencés, sur les dessins de Noinville, élève de Mansart, durèrent un siècle entier. L'aile occidentale du palais actuel ne fut achevée qu'en 1733; le corps de logis, l'aile orientale de la grille, ont été terminés en 1784. La partie qui fait face à la salle de spectacle a été construite en 1832, sous la direction de M. Belin, professeur d'architecture à l'École des Beaux-Arts. La place d'Armes avait été achevée en 1725, la rue Condé ou de la Liberté ne fut percée qu'en 1720.

De l'ancien palais des ducs de Bourgogne, il ne reste plus aujourd'hui que la grande tour, dite de la Terrasse; la tour de

Brancion, appelée tour de Bar, depuis la captivité de René d'Anjou, duc de Bar, qui y fut enfermé avec ses enfants; la grande salle des gardes (V. ci-dessous, *Musée*); les cuisines construites en 1445, et les salles voûtées du rez-de-chaussée.

Avant la Révolution, l'ancien palais des ducs de Bourgogne avait été la résidence des gouverneurs de la province et le lieu de réunion des États; sous l'Empire, il devint un palais sénato-



Place d'Armes, palais des États (hôtel de ville), théâtre et Saint-Michel.

rial et le chef-lieu d'une cohorte de la Légion d'honneur. Depuis 1841, le bâtiment central est occupé par l'administration municipale. La grande tour renferme un observatoire; le corps de logis principal, les salles et les bureaux de la mairie, les bureaux de police, des logements militaires, du commandant de la place; l'aile occidentale, les archives particulières de la ville, la synagogue, l'oratoire des protestants, l'ancienne salle des États du duché, le tribunal de commerce, le lieu des séances de

l'Académie de Dijon ; l'aile orientale, le musée de peinture et de sculpture, l'école spéciale des beaux-arts, la justice de paix et les collections de la Commission des antiquités du département.

Les musées, la grande tour et les cuisines méritent seuls la visite des étrangers. Nous parlerons plus loin des musées. La tour, de forme carrée, haute de 45 mètr. 50 c., fut achevée vers l'an 1419. Divisée en cinq étages, elle renferme un large escalier à grandes marches de pierre d'un seul morceau et au nombre de trois cent seize. Un cordon ou rampe vigoureusement profilé, et aussi le bel épanouissement, en fins nervures, du noyau du pilier central, les détails de sculptures des portes et des fenêtres en accolade, méritent d'être signalés spécialement aux archéologues. De la terrasse, on découvre un vaste et beau panorama.

Les cuisines des ducs de Bourgogne (dans la cour de dr.), en voie de restauration, méritent la célébrité dont elles jouissent parmi les archéologues. C'est une pièce carrée dont les voûtes portant sur des colonnes et sur les manteaux de trois cheminées jumelles, très-vastes, établies sur trois côtés du carré. Dans un angle était un potager ou fourneau ; dans un autre angle, un four, et, entre ce four et la cheminée avait été établi un second potager dont les trous étaient disposés en équerre. Au centre était une table revêtue de carreaux de terre cuite.

La partie neuve de l'hôtel de ville, celle qui s'élève entre les cuisines et la salle de spectacle et qui contient le musée archéologique, le cabinet d'histoire naturelle, l'école des beaux-arts — le palais des beaux-arts, tel est le nom que lui donne le conseil municipal — a été bâtie sur l'emplacement de la Sainte-Chapelle, belle église, construite par Hugues III, et dont la démolition fut adjugée pour 28 000 fr., le 23 août 1802, par la ville, qui l'avait acquise de l'Etat l'année précédente.

Le château de Dijon, commencé en août 1478 par Louis XI, pour contenir les mécontents (V. page 170) et défendre la ville, continué sous Charles VIII en 1484, fut achevé en 1512 sous Louis XII, dont on voit encore le porc-épic sculpté sur les tours. Les Suisses essayèrent vainement de s'en emparer en 1513. En 1595, Henri IV ne vit s'ouvrir pour lui les portes de ce dernier boulevard de la Ligue qu'après avoir gagné la bataille de Fon-

taine-Française. Malheureusement pour Dijon, loin d'en ordonner la démolition, il le répara et le fortifia (juin 1602); enfin sous la Fronde, la ville eut beaucoup à souffrir des bombes et des boulets que les défenseurs des princes, en garnison dans le château, firent pleuvoir sur elle. Toutefois, à dater de cette époque, la terrible forteresse ne fut plus qu'une prison d'État. La duchesse du Maine y passa deux années, après avoir été arrêtée à Sceaux pour avoir triché dans la conspiration de Cellamare. Un pavillon lui fut même construit au fond de la cour. Parmi les autres prisonniers illustres qui y furent ensuite enfermés, nous mentionnerons Mirabeau (1776), le chevalier d'Éon (1779, V. p. 111), le général autrichien Mack (le signataire de la capitulation d'Ulm) et Toussaint Louverture, transféré plus tard au fort de Joux. Aujourd'hui, le château de Dijon n'est plus qu'une caserne de gendarmerie et ses fortifications ont presque entièrement disparu.

L'hôtel de la Préfecture (rue de ce nom) a été bâti en 1750, d'après les dessins de Lenoir, sur l'emplacement de l'hôtel Chabot-Brion.

Le palais de justice (derrière la place d'Armes), où siégeait l'ancien parlement de Bourgogne, renferme aujourd'hui le tribunal de première instance et la cour d'appel de Dijon, dont le ressort comprend les départ. de la Côte-d'Or, de Saône-et-Loire et de la Haute-Marne. Commencé sous le règne de Louis XII et continué sous ses successeurs, il a été restauré. La façade pittoresque du grand pignon qui s'élève sur la place présente des formes gothiques au milieu d'ornements de la Renaissance qui paraissent y avoir été ajoutés dans le cours du xvi^e s. C'est de cette dernière époque que doit dater le joli péristyle ou porche extérieur, conduisant par un escalier de sept marches au niveau d'une immense salle voûtée en bois, dont la charpente est soutenue par de longues poutres sculptées. Cette salle, qui rappelle dans de plus petites proportions Westminster-Hall, a été restaurée avec beaucoup d'intelligence et de goût. En face de cette salle, en a été construite une autre ¹. Derrière le palais de

1. Voir, pour plus de détails, l'intéressante brochure publiée par M. Henri Beaune, Dijon, Lamarche.

justice sont les anciennes prisons, dont la porte principale, située au fond d'une ruelle étroite et sombre, ne manque pas de caractère. Une prison départementale, commencée en 1852, et construite d'après le système cellulaire, à l'extrémité du faubourg Saint-Pierre, en face de l'ailée de la Retraite, sur l'emplacement de l'ancienne maison de retraite des jésuites, forme une croix dont la chapelle occupe le centre. Elle a coûté plus de 700 000 fr. et peut recevoir 230 détenus.

La salle de spectacle (place Saint-Étienne) a été commencée en 1810 et inaugurée le 4 novembre 1828. L'intérieur a été reconstruit complètement, il y a quelques années.

L'école de droit (rue de ce nom), fondée en 1722, rétablie en 1806, occupe la partie de l'ancien collège des jésuites où se faisaient les classes. Des tableaux de : Revel (*L'Annonciation*), Tancel (*le Martyre de saint Étienne*), Corneille (*L'Assomption*, *L'Ombre de Samuel et le Serpent d'airain*), ornent la salle des exercices publics. Le plus illustre des professeurs de cette école a été Proedhon. Le même bâtiment contient la bibliothèque de la ville (V. ci-dessous, Collections).

Un vaste abattoir, renfermant dans son enceinte le marché aux bestiaux, a été élevé au-dessous du bastion Tivoli, près du chemin de fer.

Maisons particulières.

Dijon contient un grand nombre d'hôtels bien bâtis en pierre de taille au xvii^e et au xviii^e s., entre cour et jardin, mais dont l'architecture n'offre aucun intérêt réel. Nous signalerons aux artistes et aux archéologues diverses maisons particulières qui méritent réellement une visite :

La maison Richard, rue des Forges, 34 et 36. La façade de cette maison est moderne; il faut entrer dans la cour; on y verra une charmante galerie de bois sculpté, réunie à une façade gothique par un escalier d'une construction élégante et commode. On appelle quelquefois cette maison l'hôtel des Ambassadeurs d'Angleterre, ou l'hôtel Chambellan. — La maison Milsand (même rue, 38) : sa riche façade Renaissance (1561) est malheureusement gâtée au rez-de-chaussée par une affreuse boutique. —

L'hôtel Vogué (derrière Notre-Dame), un vrai chef-d'œuvre de la Renaissance, appartient aux dernières années du xvi^e s. — La maison des Caritides, style de la Renaissance, rue Chaudronnerie, 28, est parfaitement conservée, sauf la partie occupée par une boutique; c'est l'ancien hôtel de la famille Pouffier. — Signalons encore, rue Saint-Martin, une autre maison dont la façade N. est dans un style très-par de la Renaissance française; — rue Vannerie, une charmante petite façade du xvii^e s., avec une tourelle; — les quatre tourelles de l'hôtel de Minicure, rue Vauban, construites, dit-on, par Hugues Sambin; — une jolie maison Renaissance, rue de l'École-de-Droit, 31; — une maison du xviii^e s., rue Chabot-Charney, tout près de la place Saint-Étienne, etc.

Des plaques de marbre noir, recouvertes d'inscriptions en lettres dorées, indiquent aux étrangers les maisons qui ont été habitées par des hommes illustres : — *Hugues Aubriot* a habité la maison de la rue des Forges, 26; — *Bossuet* est né dans la maison n° 10, place Saint-Jean; — l'hôtel voisin, n° 6, construit par Charles Féret, a été occupé par le président *Charles de Broches*; — la maison n° 32, rue Porte-d'Ouche, fut celle du poète *Crébillon*; — la maison de la place Saint-Jean, 17, celle de *Guyton de Morveau*; — *Legoux de Gerland* demeurait rue Vauban, 21; — *Longepierre* est né dans la maison n° 17, place Saint-Michel;



Hôtel des Ambassadeurs d'Angleterre.

— Piron, rue Barbisey, 2; — Rousseau, rue Vaillant, 17; — Jacques Casotte, l'auteur du *Diabte amoureux*, dans la maison n° 9 de la rue qui porte son nom; — Debois, le sculpteur, rue Barbisey, 36; — Bernard de la Moenaye, rue du Bourg, 76; — sur la façade de l'hôtel de ville se lit cette inscription :

En ce palais sont nés
Jean sans Peur, xxviii mai MCCCCLXXI;
Philippe le Bon, xxv juin MCCCXCVI;
Charles le Téméraire, x nov. MCCCGLXXXIII.
 1852.

La maison n° 34, rue Buffon, appartenait à la famille de Buffon. Buffon l'habita pendant sa jeunesse; — Proudhon a demeuré trente-deux ans dans la maison n° 23 de la rue qui porte son nom. C'est là qu'il a composé ses *Traité de l'Usufruit et du Domaine public*; — l'hôtel du président Boubier était situé rue Vanban, 12, etc.; — entre l'hôtel du Parc et l'hôtel Morelet qui le suit, s'élève un pan de mur de l'hôtel de la *Sénechaussée de Bourgogne*, habité en 1572 par Chabot-Charny, lieutenant du roi en Bourgogne. Une inscription commémorative, encastrée dans ce mur, rappelle que cet officier refusa d'exécuter les ordres de Charles IX lors du massacre de la Saint-Barthélemy.

Instruction publique.

Dijon possède une *académie*, composée d'une faculté de droit (7 professeurs), d'une faculté des sciences (7 professeurs), et d'une faculté des lettres (5 professeurs); — une *école préparatoire de médecine et de chirurgie*; — un *lycée*; — une *école normale primaire*; — une *école des beaux-arts*, transférée dans l'aile neuve de l'hôtel de ville; — des *écoles primaires*; un *cours d'arithmétique et de géométrie appliquées aux arts*; — des *salles d'asile*; etc.

Sociétés savantes.

L'Académie des sciences, arts et belles-lettres de Dijon, fondée en 1725 par Hector-Bernard Pouffier, et autorisée en 1740, tint sa première séance le 13 janvier 1741. Neuf ans après, elle

couronnait le mémoire que Jean-Jacques Rousseau, alors complètement inconnu, lui avait adressé sur cette question : *Si le progrès des sciences et des arts a contribué à corrompre ou à épurer les mœurs*. En 1778, MM. Maret et Guyton de Morveau, ses mandataires, lui achetaient l'hôtel Depringes, situé dans la rue des Carmes, aujourd'hui rue Crébillon ; et, le jour où elle prit possession de sa nouvelle propriété, Buffon lut en séance publique un chapitre des *Époques de la nature*. De nombreuses donations, qu'elle s'efforçait de justifier, l'enrichirent d'année en année. Elle établit dans la tour du Logis du Roi un observatoire, auquel Herschell fit présent d'un télescope. Elle fonda des cours de botanique, de chimie, de médecine, d'anatomie dont les professeurs se nommaient Durande, Guyton de Morveau, Maret et Chaussier. Abolie par le décret du 8 août 1793, elle fut reconstituée le 2 juin 1793. En 1800, l'Université lui prit son hôtel, et plus tard la dépouilla de son mobilier et de ses collections. Elle a été reconnue par une ordonnance du roi du 22 octobre 1833. Depuis 1841, elle occupe une des salles de l'hôtel de ville. Au mois de décembre 1855, elle comptait quatre académiciens honoraires : MM. Chapar, de Lamarline, Le Roy de la Tourneille et le maréchal Vaillant, et 36 académiciens résidents. Elle publie, chaque année, un volume de mémoires.

La Commission d'antiquités de la Côte-d'Or, établie en 1831, a pour but de préserver de l'oubli et de la destruction les monuments et vestiges d'antiquités que renferme le départ. de la Côte-d'Or. Des fonds lui sont alloués par le conseil général du département. Elle tient ses séances dans les bâtiments de l'aile orientale de l'hôtel de ville les 1^{er} et 15 de chaque mois, à dater du 15 novembre. Elle publie chaque année des mémoires.

Le département de la Côte-d'Or et Dijon possèdent aussi : une Société d'agriculture et d'industrie agricole, fondée en 1831 ; une Société médicale, qui date de la même année ; une Société d'horticulture, instituée en 1851 ; une Société des amis des arts ; une Société de lecture, fondée en 1828 ; enfin une Société permanente des amis des arts dont le but est de favoriser le développement des arts en organisant des expositions publiques et en ouvrant des concours.

Institutions de charité et de prévoyance.

L'hôpital général, bâti vis-à-vis de la porte d'Ouche, à l'entrée du faubourg de ce nom, a été fondé en 1206 par Eudes III, septième duc de Bourgogne. Il renferme 600 lits. Des sœurs hospitalières, réorganisées en 1810, y ont remplacé en 1688 des prêtres séculiers qui, en 1605, avaient succédé aux religieux hospitaliers de l'ordre du Saint-Esprit. La majeure partie des bâtiments datent du xvi^e s. Le portail de la salle principale des malades, où se célébraient autrefois les offices religieux, élevé en 1608 par de Noinville, achevé en 1842 par M. Petit, est orné d'un beau groupe de figures représentant la Charité, par Dubois. La chapelle actuelle a été bâtie en 1842. Les archives du bureau d'administration renferment un manuscrit très-ancien et très-curieux écrit sur vélin, orné de vignettes colorées, et intitulé : *l'Histoire de l'origine et de la fondation de l'hospice par Eudes III*. Les vignettes ont été remarquablement gravées au trait par M. Monol, de Dijon, aux frais de la Commission d'antiquités.

L'hospice Sainte-Anne, fondé en 1638 par Pierre Odebert, conseiller au parlement de Bourgogne, occupe depuis 1803, dans la rue à laquelle il a donné son nom, l'ancien couvent des Bernardines. Dirigé par onze dames qui n'appartiennent à aucune congrégation religieuse et ne font point de vœux, il reçoit 140 jeunes filles légitimes, dont les parents sont indigents. Admises de dix à onze ans, ces jeunes filles ne peuvent rester plus de sept ans dans l'établissement; elles y reçoivent une instruction religieuse et morale, y sont exercées à la broderie, à la couture, au repassage du linge. Le produit de leur travail, versé dans la caisse du receveur des hospices, s'élève à 400 francs par mois. Les revenus de l'hospice dépassent d'ailleurs 50 000 francs.

L'*Asile des aliénés*, créé en 1832-1833, ouvert le 1^{er} janvier 1843, situé à 10 min. de l'embarcadere du chemin de fer, en suivant la route de Plombières, mérite la visite de tous les étrangers, car il a été établi sur l'emplacement qu'occupait autrefois la Chartreuse. Il peut recevoir 300 malades appartenant aux diverses classes de la société, et pour lesquels ont été établis divers

prix de pension en rapport avec la position sociale des pensionnaires.

Dix-neuf sœurs de la congrégation de Saint-Vincent de Paul, de Besançon, sont chargées, sous l'autorité du directeur-médecin, de la surveillance de la division des femmes, et de celle des services généraux de cette même division. Les bâtiments, entièrement neufs, à l'exception du corps de logis dans lequel est établie l'administration, ont été construits sur les plans et sous la direction de M. Petit; ils ont coûté environ 600 000 fr.

La Chartreuse de Dijon avait été fondée, en 1379, sur un vaste terrain appelé Champmol, dont elle prit le nom, par Philippe le Hardi, qui voulait y établir sa sépulture et celle de ses descendants. Commencée le 12 juin 1383, elle fut consacrée le 24 mai 1388 et la chapelle béatifiée en 1391. Son fondateur avait réuni dans la capitale de ses États les artistes les plus célèbres de l'Europe : les statuaires Claus Sluter et Jean de Marville, le sculpteur Jean de Bays, le verrier Henri Clumoreck, le fondeur Joseph Colart, le charpentier Jean Dubéage, le maître maçon Brouchet de Dammartin. Ces brillants artistes laissèrent dans ce riche couvent de nombreux chefs-d'œuvre, dont il ne reste aujourd'hui — outre les tombeaux des ducs, les fragments d'un siège en bois et les retables du musée — que le portail d'entrée, le portail de l'ancienne église, une tour et le puits de Moïse, classés parmi les monuments historiques.

Le portail d'entrée date du *xiv^e s.*; il n'a rien de particulièrement curieux. Le portail de l'ancienne chapelle, rattaché avec bonheur à la chapelle nouvelle, par l'architecte M. Petit, est décoré d'intéressantes sculptures. Une statue de la Vierge portant l'Enfant Jésus surmonte le pilastre qui sépare les deux portes. A dr. et à g. sont les statues de Philippe le Hardi et de Marguerite de Flandre, agenouillées et assistés de leurs patrons.

La tour octogonale du *xiv^e s.*, que l'on remarque près de la nouvelle chapelle, renfermait l'escalier par lequel les ducs de Bourgogne se rendaient à leur oratoire.

Le puits de Moïse ou puits des Prophètes, jadis placé au centre du grand cloître et construit de 1396 à 1399, est un puits de 7 mèt. 15 c. de diamètre, sur lequel s'élève un immense plé-

destal hexagone qu'entouraient les statues de Moïse, David, Jérémie, Zacharie, Daniel et Isaïe, chefs-d'œuvre de Claus Slutter. Parmi ces figures, dignes de la Renaissance, et d'où les formes hiératiques sont complètement absentes, on remarquera surtout celle de Moïse. Ce monument était autrefois surmonté d'une croix de pierre haute de 7 mètr. 47 c. et au pied de laquelle se trouvait un autre groupe de figures. La croix et ce groupe n'existent plus¹. Les statues du piédestal avaient été peintes et dorées par Jean Mahuet; elles ont été récemment restaurées par M. Jouffroy.

Musées. — Collections d'objets d'art ou de sciences.

Le Musée de Dijon, une des plus riches collections de ce genre que possèdent les départements, a été créé par François Devosge, le fondateur de l'École des Beaux-Arts, et inauguré le 20 août 1799. Il occupe quatorze salles de l'hôtel de ville. L'entrée est à dr., au fond de la cour principale, sur la place d'Armes. Il est ouvert au public le dimanche de midi à 4 h., le jeudi de midi à 2 h., et tous les jours aux étrangers. Le catalogue a été refait en 1869 par M. Célestin Nanteuil, conservateur, qui est en même temps directeur de l'École des Beaux-Arts.

Les collections du musée peuvent se diviser en sept grandes catégories : 1^{re} Peinture, comprenant les tableaux, dessins, pastels, aquarelles et miniatures; 2^e sculpture; 3^e antiquités et bronzes; 4^e monuments et œuvres d'art du moyen âge et de la Renaissance; objets anciens et modernes; 5^e collection léguée par Anatole Devosge; 6^e dessins originaux donnés par M. Hie de la Salle; 7^e vases étrusques et terres cuites provenant du musée Campana. Nous allons indiquer, en suivant cet ordre, les divers objets qui doivent le plus attirer, à quelque titre que ce soit, l'attention des étrangers.

L'escalier divise le musée en deux parties. La première, celle dont la porte s'ouvre à dr., se compose de huit salles : c'est celle

1. Des fouilles exécutées au puits de Moïse ont fait retrouver la base complète du Christ, la tête, les mains, le drapier, les jambes et les pieds. Avec ces débris, M. de Saint-Maximin avait rétabli en plâtre le calvaire, qui était de plus orné d'une statue de la Vierge et de sainte Marie-Magdeleine. La mort l'a empêché de terminer ce travail.

qui contient la salle des Gardes, les tombeaux des ducs de Bourgogne, les retables, etc. Dans la seconde est la salle des sculptures. Nous allons signaler d'abord les principaux tableaux en suivant l'ordre adopté par le catalogue.

Tableaux.

ÉCOLE FRANÇAISE.

15. Boullongne (Bon). Jésus lavant les pieds à ses Apôtres. — 16. Chardin. Portrait de Jean-Philippe Rousseau. Très-remarquable peinture. — 17. Colson. (Cet artiste naquit à Néaon, vers 1750.) Une jeune fille surprise par le sommeil. Ce charmant tableau a été gravé. — 18. Le même. Portrait de son père. — 19. Coppel (Ansténe). Sacrifice de Jephthé. Un des meilleurs tableaux de ce maître. — 20. Coppel (Charles-Ansténe). L'adoration des bergers. — 21. Coppel (Charles). Apollon couronné par la Victoire, après avoir triomphé du serpent Python. — 22. Coppel (Nest-Nicolas). Sainte Geneviève. — 23. Devosge (François). L'Assomption de la Vierge. — 24. Le même. Sainte Anne et la Vierge. Dessin. — 25. Le même. La Peste de David. Beau dessin à l'encre de Chine, que Devosge a exécuté à l'âge de 18 ans. — 26. Le même. Le Triomphe de Bacchus et d'Ariane. Dessin à l'encre de Chine, terminé à la mine de plomb. — 27. Le même. Adam et Ève chassés du paradis terrestre. Dessin à l'encre de Chine. — 28. Devosge (Ansténe), né à Dijon le 12 janvier 1770 et fondateur de l'école des beaux-arts de cette ville. A sa mort (1852), il a fait don de sa collection particulière à la ville de Dijon. Cette collection est exposée aujourd'hui dans une salle du musée, ornée des bustes des deux Devosge (celui du fils est au milieu de la salle). On y remarquera le portrait de Devosge père par Prud'hon, plusieurs esquisses à l'estampe de Prud'hon, dont la principale représente le Monde sortant du chaos, trente-six études dessinées par le même, pendant son séjour à l'école de Dijon. — Le Dévouement de Gimon. — 29. Le même. Hercule et Philo. — 30. Forcy, né à Dijon en 1807. Suzanne au bain. — 31. Frillé (Félix), né à Dijon. René racontant sa vie (remarquable composition). — 32. Gagneraux (Bénigne), né à Dijon en 1756, mort à Florence en 1795. Scévus et Servilia. Ce tableau, commandé à Rome, par Madame Adélaïde, en 1792, a obtenu le premier prix à Paris à l'exposition de 1793, quatre ans après la mort de son auteur. — 33. Le même. La Bataille de Sénés. Le grand Condé est renversé avec son cheval dans un fossé. Son fils, le duc d'Enghien, qui combattait à ses côtés, accourt pour le relever et reçoit lui-même une blessure au bras. — 34. Le même. Le Passage du Rhin par l'armée française, sous le commandement du grand Condé. — 35. Le même. Une bacchanale. Esquisse non terminée. Gagneraux y travaillait lorsque la

mort le surprit à 39 ans. Cet artiste est le premier grand peintre qu'ait produit l'école de Dijon. La *Bataille de Séuf* et le *Passage du Rhin* étaient destinés, dans le principe, au palais des États de Bourgogne. — 63, 64. *Le même*. Chocs de cavalerie. Dessins lavés au bistre. — 70, 71, 72, 73. *Gresly*. Enfants. Peintures naïves qui ne sont pas sans mérite. — 84. *Jourdy (Paul)*, né à Dijon, en 1805. *Achille et Scamandre*. Tableau de loges, 2^e prix. — 85. *Le même*. *Thésée reconnu par son père*. — 86. *Le même*. *Prométhée enchaîné au rocher*. — 88. *Jegou*. Vue du Campo Vaccino à Rome. — De 97 à 106. *Lallemand (Jean-Baptiste)*, né à Dijon vers 1710. Paysages et marine. La plupart de ces tableaux méritent toute l'attention des connaisseurs. Nous recommandons surtout les effets du soleil levant et du soleil couchant, et les deux paysages avec figures (n^o 106). — 108. *Largillière*. Portrait de Boudier. — 117. *Lebrun (Charles)*. Jésus foudroyant les anges rebelles. Plafond. — 122. *Lécuyer (Jean-Joseph)*, né à Dijon, en 1801, élève de M. Dovoige. Français 1^{er} au tombeau de Jean sans Peur, à la Chartreuse de Dijon. — 125. *Lenoir*. Portrait d'Allard. — 140. *Mignard (Pierre)*. Son portrait. Bonne copie. — 141. *Le même*. Portrait de Mme de Sérigny. Copie par M. Carbillot, élève de l'école de Dijon, d'après le tableau original que possède M. le marquis de Vence. — 142. *Le même*. Portrait d'un peintre inconnu. — 147. *Rattier (Jean-Henri)*. Portrait de Marie Leszinska. Un des plus beaux portraits du musée. — 148. *Le même*. Portrait de Louis, dauphin de France, fils de Louis XV. — 150. *Quéty*. Poissons et oiseaux. — 152. *Parroci (Joseph, le père)*. Une bataille. Très-remarquable peinture. — 158. *Prad'Jon (Pierre-Paul)*. Plafond de la salle des statues. — 160. *Le même*. Portrait de Nicolas Bourcier. — 163. *Quantin (Nicolas)*. Un évêque bénit un enfant présenté par sa mère. — 164. *Le même*. Sainte Marguerite. — 165. *Le même*. La Circoncision. — 166. *Le même*. Tête de sainte Élisabeth. — 167. *Le même*. La Visitation. — 168. *Le même*. L'Adoration des bergers. — 172. *Revel (Gabriel)*. Portrait de Lenot. — 173. *Le même*. Portrait de Jean Dubois, sculpteur dijonnais. — 178-179. *Robert (Hubert)*. Temple antique. Esquis. — 180. *Rude (Sophie)*, née à Dijon. Révolte à Bruges. — 183. *Tassel (Richard)*. Le Triomphe de la Vierge dans le ciel. — 196. *Troy (Jean-François de)*. Jésus devant Pilate. Très-bonne peinture. — 205-206. *Vanloo (Charles-André)*. La Condamnation de saint Denis. Saint Georges terrassant le Dragon. — 211, 212. *Ziegler*. Pasteurs de la Bible et Fleuve d'été.

ÉCOLES FLAMANDE, ALLEMANDE ET HOLLANDAISE.

213. *Artois (Jacques van)*. La forêt de Soignies. — 255. *Bernsart*. Nature morte. Chats et chiens. — 257. *Bel (Ferdinand)*. Les cinq sens. — 258. *Attribué à Ferdinand Bel*. Un violon entre une tête de mort et un calice. Une des plus belles peintures du musée. — 249. *Boët (André)*

et Jules). Vue d'Italie au soleil couchant. — 264. *Bronghel (de Velours)*. Vue à vol d'oiseau. — 265. *Champaigne (Philippe de)*. La Présentation de Jésus au Temple. Un des beaux tableaux de cet artiste. — 268. *Crayer (Gaspard de)*. L'Assomption de la Vierge. — 269. *Le même*. Les apprêts de la Sépulture. — 272. *Engelbrechtzen (Cornille)*. L'Annonciation. Ce tableau, acheté 1 fr. 50 c. et restauré par le conservateur du musée, a été suzer attribué à maître Séghien de Cologne. — 275. *Eyck (Jean van)*. Portrait de Jean Eyck et d'Hubert van Eyck sur le même panneau. Copie réduite d'après le tableau original qui est à Gand. — 277. *Floris (François)*. Une femme à sa toilette. — 279. *Frank (François)*. *Thémiris*. — 281. *Le même*. L'Adoration des Mages. — 283, 284, 285, 286, 287, 288, 289. *Grenson (Charles)*. Marines, paysages, marché aux chevaux, vues de villes. — 291. *Heulinc (Jean)*. L'Adoration des bergers. Ce tableau, peint sur bois, a beaucoup souffert. — 292. *Hemessen (Jean de)*. Une femme endormie. — 306. *Moulen (van der)*. Le siège de Beaupré en 1674. Très-remarquable tableau de ce maître. — 307, 308, 309. *Le même*. Siège de Lille en 1667. Passage du Rhin en 1673. Portrait de Louis XIV à cheval. Siège de Givet. — 311. *Raeft (Petr)*. Intérieur d'une église. — 314, 315. Deux têtes (un vieillard et une vieille femme) vues de profil. Ces deux tableaux ont été attribués à Rembrandt et à Gérard Dow. — 317. *Rubens (Pierre-Paul)*. La Vierge présente l'enfant Jésus à saint François d'Assise. — 318. *Le même*. La Clau. Esquisse terminée. — 319. *Le même*. L'Entrée de Jésus-Christ à Jérusalem. Belle esquisse. — 322, 323, 324, 325, 326. *Foriers, le jeune (David)*. Takagis, buveurs et fumeurs. — 328, 340. *Wouwermeers (Pierre)*. Haltes de voyageurs et chasseurs.

ÉCOLES ITALIENNES.

241. *Albani*. La Sainte Famille. — 365. *Le Bassan (Jacopo de Ponté)*. Noël fait entrer les animaux dans l'étable. — 366. *Le même*. La Flagellation. — 367. *Le même*. Les disciples d'Emmaüs. Un des beaux tableaux de ce maître. — 368. *Bassan (Alondre)*. Le martyre de saint Sébastien. — 369. *Battoni (Pompée)*. Cléopâtre fait voir à Auguste le buste de César. — 370. *Carrache (Antonio)*. La Chansonnette. — 372. *Le Dominiquin*. Saint Jérôme. Cette magnifique étude, un des plus beaux tableaux du musée de Dijon, a été attribuée, par certains amateurs, à d'autres maîtres. — 374. *Ribera*. Les apprêts de la Sépulture. Belle copie, par G. Lethière, du tableau original que possède le musée de Naples. — 387. *Le Guide*. Adam et Eve. — 394. *Le Parmesan*. La Sainte Famille et un Ange. — 399. *Paul Véronèse*. Moïse sauvé des eaux. Un des chefs-d'œuvre de ce maître. — 400. *Le même*. La Vierge entourée de la gloire céleste. — 404, 405. *Le Pérugin*. Madones. — 406. *Picci de Cortone*. L'Enlèvement des Sabines. Copie par Vignon, élève de François Doreux.

— 419. Raphaël. L'École d'Athènes. Bonne copie faite à Rome par Carlo Napolitano. — 425, 426. Le Rossin (Carriera). La Femme à la colombe. Le Printemps. Deux magnifiques pastels. — 428. Le Tintoret. L'Assomption de la Vierge. — 362. Andrea del Sarto. Saint Jean. — 434. Inconnu. Portrait de Charles le Téméraire. Ce curieux portrait, peint peu de temps après la mort du duc de Bourgogne, doit être ressemblant, qu'on nous permette cette expression. Avant de faire partie du musée de Dijon (1830), il dépendait du cabinet que M. Perchet avait formé à Gray (Haute-Saône). — 440. Inconnu. Le Pillage du temple de Jérusalem.

Depuis la publication de ce catalogue, en 1869, le musée s'est enrichi de plusieurs œuvres nouvelles : — Marine, de Weber. — Paysage, effet de neige, donné par Abel Ory. — Étude, de Von Meis, 2 grands fusains, 4 fusains, de Sténoch, et 3 beaux dessins de Claude Lorrain, donnés par M. Célestin Nanteuil. — Une salle ajoutée en 1869 contient des lithographies et gravures à l'eau-forte, modernes et d'après les maîtres contemporains, par Mouilleron, Leroux, François, Charère, Gavarni, E. Delacroix, Lémot, Célestin Nanteuil, Hédelin, Flameng, etc.

Sculptures.

La grande salle des sculptures renferme des copies des plus belles statues de l'antiquité : l'Apolon du Belvédère, l'Antinoüs du Belvédère, la Junon du Capitole, la Vénus de Médicis, le Gladiateur combattant, l'Adonis, le groupe de Laocoon, etc. Celles de ces statues qui sont en marbre ont été exécutées à Rome par des élèves de l'école de Dijon : MM. Renard, Bernier, Bertrand, Peillot, Ramoy.

Cette salle contient d'autres sculptures, entre autres l'Éléphant de Rude et le Monument élevé à la mémoire de François Devosge, fondateur de l'École gratuite des beaux-arts et du musée de Dijon. Ce monument se compose d'un simple cénotaphe, surmonté d'un buste, par Rude.

Le plafond est une des œuvres les plus remarquables du peintre de l'école dijonnaise qui a mérité le surnom de *Cervat français*, Pierre Prod'homme (1760-1833), le troisième et dernier enfant d'un maçon de Cluny. M. Moreau, évêque de Niçon, à qui il avait été adressé par les moines de Cluny, l'envoya à ses frais à Dijon, en 1776, pour prendre des leçons de François Devosge. Son plafond de Dijon représente la Bourgogne dominant la Mort et le Temps, et entourée des Vertus et des Beaux-Arts. À gauche, l'Immortalité plane sur la France, qui soutient la Renommée, la Guerre et d'autres figures allégoriques ; à droite, les attributs de la Sagesse et de la Paix entourent la Victoire ; plus loin, un génie répand des fleurs sur les Parques. Ce beau plafond est une imitation d'un tableau de Pietro de Cortone qui décore le palais Barberini, à Rome.

Parmi les autres statues ou sculptures placées dans la grande salle ou dans les autres salles, nous signalerons : — 546. *Jouffroy (François)*, élève de l'école de Dijon, et de Ramey jeune. Mort d'Orion, 2^e prix de sculpture, décoré en 1826 par l'Académie de sculpture, à Paris. — 547. Le même. La Délivrance. — 548. Le même. La Réverie. — 549. Le même. Le buste de Monge en marbre. — 550. Le même. Couronnement du bédouin de l'église de Saint-Germain-l'Auxerrois de Paris (piâtre moulé sur le marbre). — 551. Le même. Érigone (statue en marbre). — 552. Le même. Prométhée, figure d'étude en piâtre. — 553. Dubois (Jean), sculpteur dijonnais du xviii^e s. L'Assomption de la Vierge en terre cuite. — De 558 à 562 inclusivement. Le même. Ouvrages en terre cuite. — 563. Lemaire (Jean-Baptiste). Mausolée de Crébillon. — 473. Attiret. Buste de Legoux de Gerland (en piâtre). — 560. Lecroix. Ariane abandonnée. — De 565 à 570. Darbois. Statues et bustes en piâtre.

Un paysage, de Lanoue (Environ de Rome), des Hommes taillant la vigne, de Chénillon, une belle statue en marbre (le Printemps), par Cochet (de Dijon), etc., ont été récemment ajoutés à la collection de sculptures.

LA SALLE DES GARDES. — LES TOMBEAUX DES DUCS DE BOURGOGNE.
LES RETABLES.

La Salle des Gardes s'étend d'un côté jusqu'à la tour des ducs de Bourgogne, et de l'autre elle communique avec la tour de Bar par une galerie construite sous le gouvernement du duc de Bellegarde. Une de ses extrémités est ornée d'une grande cheminée, véritable monument d'architecture, devant laquelle on se peut réchauffer tout entier.

Dans cette belle galerie, dit M. Mailhard de Chambure (Dijon ancien et moderne), étaient servis ces banquets somptueux pour lesquels la cour de Bourgogne était sans rivaux. Olivier de la Marche et les comptes de la maison des ducs nous présentent d'étranges détails sur le luxe et les divertissements introduits dans ces festins. C'était, au milieu des buffets chargés d'or et d'argent, tantôt un dromadaire fait en vif, portant panier plein d'oiseaux peints que son conducteur lâchait au milieu de l'Assemblée, tantôt un lion plus gros qu'un cheval qui chantait agréablement une ballade et faisait la révérence; d'autres fois c'était un loup jouant de la flûte, des singiers sonnant de la trompette, et un quatuor d'ânes chantant un motet, à quoi il faut joindre les montagnes de glaces ornées d'ours, les châteaux forts, les moulins à vent, les lacs, les balcons de soixante pieds de longueur, de la gueule desquelles sortaient nombre de sirènes et de chevaliers qui, leur rôle joué, rentraient dans le ventre des monstres; les puits creux, renfermant une église avec ses cloches et ses orgues, et beaucoup d'autres

inventions aussi miraculeuses qui, sous le nom d'entremets, descendaient du plafond sur des charlots peints d'or et d'azur, aux armes des ducs, et étaient présentées à l'admiration de l'assemblée. Cependant ces magnifiques automatés n'étaient pas les seules délices que les ducs offrirent à l'ébattement de leurs convives. Le gibier de leurs forêts et le bon vin de leurs vignes de Pommard et de Montachet en faisaient la principale richesse. Quant aux menus mets d'usage à leur table, et spécialement destinés à affrander les dames, on trouvait dans les comptes de ces repas de curieuses nomenclatures : faisans à la poudre d'or, poules de l'Inde braisées, dont la première fut offerte à la duchesse Marguerite le 12 novembre 1365, gâteaux au safran, pâtés de groseilles, tartarons et confitures de poivre, anis et auxes confits servis dans de riches dragoirs, orge pila, épinaches (épinards) au sucre, rousset, blé vert, oblates, pês de gingembrez verts, verjus de pommes au girofle, noix musquées, hyposcias, vin d'épices et claret de Gascogne, servi par les pages dans les hanaps d'or, et que le duc buvait à longs traits dans le grand hanap de M. Julius César, qui fut remis à neuf pour la venue du roi d'Arménie à Dijon. — *Comptes de Jossot de Rully*, 1380. — Après le service, des cure-dents d'argent étaient offerts aux convives, avec une brosse de bruyère et une queue de renard pour s'épousseter. C'était l'heure attendue où quelque mécomestrel ou poète parasite, Thomas de Rétincoourt, en 1368, Jehan des Poésies, en 1375, introduit dans la haute galerie de pierre qui dominait la salle, chantait, pour réjouir les dames, quelque complainte nouvelle; ou bien l'assemblée se tirant, près du foyer brûlant, les allumettes de junc, qu'il fallait « sous peine de bailler » gage, éteindre d'un coup sans tousser, les « almanesques et pronostications » copées plus tard par Nostradamus, et déjà célèbres et infailibles comme depuis, servaient de passe-temps aux femmes et aux jeunes gens, tandis que le duc et ses barons devisaient des guerres de Flandres, de l'occision des Armagnacs, ou de leurs faits de chasse, un des passe-temps favoris du prince, qui n'avait pas moins de quatre cent trente veneurs de tout grade dans son équipage. Quelquefois, une petite porte, cachée près de la cheminée et comme enfoncée dans les sculptures de ses piliers, s'entreouvrait silencieusement, et un homme vêtu de noir, une chaîne d'or au cou, un livre et une verge à la main, s'avancait au milieu du cercle attentif et charmé. A cette heure le duc ne faisait faute, non plus que les plus braves chevaliers, de prendre rang et de prêter attention. Que prédisait l'astrologie de monsieur le duc? Parlera-t-il à Jean sans Peur du pont de Montereau; à Charles, de l'étang de Nancy? Ses prophéties étaient plus courtoises sans doute, et il en était payé royalement. Parfois il se mêlait aussi d'escamotage. En 1419, Georges de Bayse était astrologue et alchimiste du duc; il lui demanda pour engins à souffler cent quarante-cinq francs, ce qui était une grosse

somme alors. Jean attendit la fin de l'œuvre avec assez de patience pour un prince; pourtant, ne voyant rien venir, il envoya mander maître Georges, mais il avait disparu. Aucuns disent que le diable l'avait enlevé; autres qu'il avait emporté les écus du duc. Avant lui, Jehan de Magny et Robert des Jardins avaient tenu cet office, où ils gagnèrent de bonnes sommes, disent les comptes de 1368 et 1396, « à faire » « nullement aucunes choses bien secrettes qui ne doibvent seule » « ment estre dictes. »

Outre cette cheminée, qui a été restaurée par M. de Saint-Mesmin, on remarquera dans la salle des Gardes, — ornée d'ailleurs de beaux tableaux, de statues et de bustes qui représentent les hommes célèbres nés à Dijon et dans la Bourgogne, et du mausolée de Cuthbert, — trois retables d'autel, monuments curieux de la sculpture en bois et de la dorure au *xiv^e s.*, longtemps abandonnés dans l'église Saint-Bénigne, et restaurés aussi par M. de Saint-Mesmin. Deux de ces retables, connus sous le nom de chapelles portatives des ducs de Bourgogne, sont l'œuvre de Jacques de Baëze; ils furent commandés par Philippe le Hardi, pour l'ornement de l'église de la Chartreuse : leur forme est celle d'armoires à deux battants, hauts de 1 mèt. 62 c., larges de 2 mèt. 60 c.; ils offrent, quand ils sont ouverts, un développement de 5 mèt. 30 c.; la face extérieure de l'un est ornée de peintures attribuées à Melchior Broederlam, peintre du duc Philippe le Hardi, et représentant : l'Assommoir, la Présentation au Temple, la Visitation et la Puise en Égypte. Les tableaux intérieurs de l'autre ont été enlevés. L'intérieur de chaque battant est orné de cinq figures de saints de 41 c. de hauteur, dont les vêtements sont enjolivés de feuillages d'or levant sur un fond rechargé de diverses couleurs.

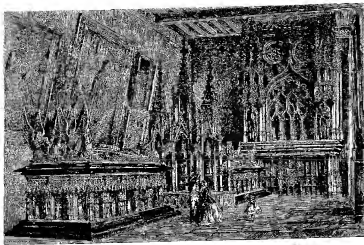
Les sujets suivants, également en sculpture de ronde-bosse et décorés d'une manière aussi brillante, sont placés sous des baldaquins soutenus et couronnés par des ornements de l'architecture gothique la plus riche et la plus délicate. Ce sont, pour le premier retable : l'Adoration des Mages (9 figures), le Calvaire (20 figures), l'Ensevelissement (8 figures); pour le second retable : la Décollation de saint Jean-Baptiste (5 figures), Scènes de Martyres (7 figures), la Tentation de saint Antoine (4 figures). Sur le soulèvement du second retable et le recouvrement des battants du premier, on voit une suite répétée des armoiries et des initiales des noms de duc Philippe et de Marguerite de Flandre son épouse.

Le troisième retable, du *xr^e s.*, provient de l'abbaye de Clairvaux. Les volets ont été détruits; il n'en reste que la pièce principale, formée de cinq tableaux, peints à l'huile, qui représentent : Saint Bernard tenant dans ses bras l'église du monastère, le Baptême de Jésus, la Sainte Trinité, la Transfiguration et l'Abbé de Clairvaux.

La salle des Gardes renferme encore une tapisserie du xvi^e s., représentant le siège de Dijon par les Suisses, en 1513. Cette tapisserie, qui dans l'origine décorait l'église Notre-Dame, était tombée pendant la Révolution entre les mains d'un brocanteur. Le maire de Dijon la racheta au commencement de ce siècle. Elle est divisée en trois tableaux, que séparent des colonnes ornées de guirlandes. Le premier représente le camp des armées suisses et impériales; le second, la procession de la Vierge de Notre-Dame sur les remparts (c'est à l'intercession de cette vierge miraculeuse que certains chroniqueurs attribuent la levée du siège de Dijon par les Suisses); le troisième, La Trémoille, agenouillé devant la Vierge, dans l'église Notre-Dame. En dehors des murs sont les chefs ennemis recevant les otages, et dans le fond on voit les troupes suisses et allemandes opérant leur retraite.

Mais quelque intérêt qu'offre cette tapisserie, ce qu'on vient surtout admirer dans la salle des Gardes, ce sont les tombeaux des ducs de Bourgogne, Philippe le Hardi et Jean sans Peur. Ces tombeaux étaient dans l'origine le plus bel ornement de l'église de la Chartreuse de Champmol (V. page 183). Ils y reçurent de nombreuses visites. En 1521, François I^{er} eut la curiosité de voir la tête de Jean sans Peur; comme il s'étonnait de la largeur de la plaie que la hache de Tanneguy Duchâtel avait faite au crâne : « Sire, lui dit le piqueur, c'est par ce trou que les Anglais sont entrés en France. » Ces tombeaux furent détruits à la Révolution, mais les débris en avaient été conservés en divers endroits; l'autorité municipale les remit plus tard à M. Saintpère, professeur d'architecture à l'école de Dijon, qui eut l'heureuse idée de les réunir, après avoir racheté des fragments possédés par divers particuliers; et, sur sa demande, le conseil général vota, en 1818, la restauration de ces beaux monuments. Cette restauration, dirigée par M. de Saint-Hesmin, fut terminée en 1827. M. Moreau, de Dijon, a restauré les figures; M. Marion, de Semur, l'architecture et les ornements.

Le tombeau de Philippe le Hardi s'élève sur un socle et une base en marbre noir. Autour des quatre faces règnent des arcades ogivales en marbre blanc, qui se détachent sur un fond en marbre noir. Une galerie découpée à jour couronne ces arcades; des pilastres, ornés de colonnettes, de chapiteaux, de cinquante-deux figures d'anges, de pinacles et de clochetons, les soutiennent. Elles figurent un cloître autour duquel sont placées quarante statuettes représentant les divers personnages des maisons civiles et religieuses des ducs de Bourgogne, et différents ordres monastiques. Sur la table, longue de 3 mè. 30 c., large de 2 mè. 06 c., haute au-dessus du sol de 1 mè. 50 c., repose la statue couchée de Philippe le Hardi, dont les pieds, chaussés de soulers de fer, s'appuient sur le dos d'un lion, et dont un coussin soutient la tête. Deux anges, aux ailes déployées et



Tombeau des ducs de Bourgogne.

dorées, placées en arrière de la tête, supportent un casque à visière conique, qui a la fleur de lis pour cimier. Ce tombeau est l'œuvre du Hollandais Claus Sluter, nommé, vers 1390, ymaigier du duc de Bourgogne, aidé par Claus de Vosseune, son neveu, et Jacques de Baluze, pour l'architecture et les ornements. Il a coûté 3612 livres, qui représenteraient 25 000 fr. aujourd'hui.

Le tombeau de Jean sans Peur et de Marguerite de Bourgogne ressemble beaucoup à celui de Philippe le Hardi ; mais comme il n'a été terminé que vers le milieu du *xv^e* siècle, il est plus richement orné. Deux lions sont couchés au pied de Jean sans Peur et de Marguerite de Bourgogne ; le duc et la duchesse portent la couronne ducale. Derrière leur tête, quatre anges soutiennent le casque du duc et les armoiries de la duchesse. La table, longue de 3 mètr. 41 c., large de 2 mètr. 27 c., haute de 25 centimètres, est à 1 mètr. 49 c. au-dessus du sol. Ce tombeau fut commandé, en 1444, à Juan de la Huerta, dit d'Araca, du pays d'Aragon, tailleur d'ymaiges, demeurant à Dijon, qui s'adjoignit Antoine Le Monturion. Le marché était fait moyennant le prix et somme de 4000 livres (28 400 fr. d'aujourd'hui) qui seront payés en quatre ans, dit le titre.

Entre les tombeaux de Philippe le Hardi et de Jean sans Peur, a été placée dernièrement une reproduction de la statue de la duchesse de Bedfort (l'original est au musée de Versailles), fille de Jean sans Peur, dont la dépouille mortelle, retrouvée dans l'église des Célestins de Paris, repose actuellement à l'église Saint-Bénigne de Dijon.

Outre les galeries de peinture et de sculpture, le musée de Dijon possède : des émaux peints de la fabrique de Limoges (*xv^e* s.) ; des émaux-porcelaines du *xviii^e* s. ; des faïences de Bernard Palissy ; des faïences de Nevers (*xv^e* s.) ; des faïences de Delft (Hollande), du *xvii^e* s. ; des faïences de fabrique française (*xviii^e* s.) ; des porcelaines de Sèvres ; des porcelaines de Saxe (*xvii^e* s.) ; des mosaïques dites de Florence ; des camées et pierres gravées ; des vitraux ; des tableaux en tapisserie ; des ouvrages de fabrication orientale ; des incrustations en iverge et autres matières sur vernis de laque ; des ouvrages de jade et de cristal de roche ; des ouvrages de stéatite ; des ouvrages émaillés de fabrique chinoise ; des ouvrages de porcelaine, terre vernie et terre cuite ; des ouvrages de fabrication indienne et chinoise, etc.

La collection *Deuasse*, léguée en 1850 à la ville de Dijon, comprend : une belle collection d'estampes ; de nombreuses gravures en portefeuille, plusieurs dessins remarquables, des études

d'après le modèle vivant, par Prud'hon; des statues; des empreintes et médailles, etc.

Musée archéologique.

« Le classement des monuments et autres objets d'art du musée archéologique de Dijon, dit M. Nicolas Féta (Le Musée archéologique de Dijon), est dû entièrement aux soins de M. Henri Baudot, président actuel de la Commission des antiquités de la Côte-d'Or. Ce savant et dévoué archéologue a droit à la reconnaissance publique, car il a sacrifié son temps, sa fortune, ses talents, à un établissement éminemment utile aux sciences, aux lettres et aux arts, et il l'a doté d'une partie des pièces les plus précieuses de sa collection. »

L'entrée du musée est située sous le vestibule de la porte d'honneur de l'aile orientale du palais des États. Ce musée se divise en trois salles :

La première salle contient (époque celtique) un grand nombre d'éclats de silex et de silex façonnés en fers de flèches, en lances, en aiguilles, en acies, et des polissoirs, provenant d'une fabrique d'armes découverte à Grancey (époque romaine); une admirable statue de marbre, de grandeur naturelle, mutilée, représentant un génie, trouvée dans les ruines de l'établissement thermal de Vertillum; des fers de chevaux découverts à Grancey, des lances, des piques, des sabres, des bracelets, des colliers, etc.; une quantité considérable d'os-croix et de médailles du bas Empire, découvertes dans les ruines du temple bâti aux sources de la Seine; des échantillons de marbre provenant du même temple; des idoles et des statuettes; une collection de clefs de formes bizarres; des outils de menuisier et des instruments aratoires; des fioles de verre et des lampes; divers objets de céramique (époque mérovingienne); une pointe de bouclier admirablement travaillée pour l'époque; des agrafes, des boucles, des fibules, des médailles, des vases, des ornements de sculpture, etc.; (moyen âge): un grand nombre de pièces d'orfèvrerie religieuse (fin du ^{xii}^e s.), des casques, des masses et haches d'armes; des fers de piques; des pièces de monnaie; le bâton pastoral des Bénédictins de Dijon, représentant le martyr de saint Bérigne; une croix provenant de l'abbaye de Prélon; une collection de sceaux bourguignons et dijonnais; des fragments d'ivoires dans lesquels Jean sans Peur fut enseveli; de nombreux fragments de poteries des ^{xiii}^e, ^{xv}^e et ^{xvi}^e s.; divers dessins coloriés originaux de M. de Jolimont; une vue de la tour de Bar et des cuisines des ducs; un grand tableau (la bataille de

Rocroi) sans nom d'auteur; plusieurs exemplaires des belles chromolithographies publiées par M. H. Daudot et représentant divers objets de parure et de sculpture découverts en 1832.

Dans la seconde salle, consacrée aux monuments civils et religieux du moyen âge et des temps modernes, on remarque : deux bas-reliefs du 12^e s. (la Cène, le Sauveur entre deux Séraphins et les quatre Amoureux symboliques), provenant de l'ancienne église Saint-Bénigne de Dijon; la tête et le buste du Christ du calvaire qui surmontait le puits de Moïse de la Chartreuse de Dijon, et les bras de la Magdeleine; des fragments de sculpture provenant de la rotonde de Saint-Bénigne; des débris de colonnes et de chapiteaux de la Sainte-Chapelle de Dijon; le retable de l'église de Jours (xv^e s.); un délicieux morceau de sculpture, représentant le chiffre de François I^{er} enlaid avec des fleurs de lis et entouré de feuillages; des fragments d'architecture et de sculpture gothique; la clef de voûte de la chapelle du Saint-Sacrement de l'église Saint-Bénigne de Dijon, une statue du trancheau de Saul-Tavannes, provenant de la Sainte-Chapelle de Dijon; plusieurs pierres tombales avec épitaphes; une statue en marbre avec deux anges (xv^e s.); une admirable console provenant de l'église de Saint-Jean-de-Loans (xv^e s.); l'un des chenets en fer forgé de l'ancienne entrée des ducs de Bourgogne (xv^e s.); des canons et boulets trouvés dans les fossés du vieux château de Dijon; une curieuse gargouille de même édifice; un fragment de la grille qui entourait les tombeaux des ducs de Bourgogne; un chef-d'œuvre de serrurerie représentant des chiffres entrelacés; le morceau de sculpture allégorique auquel était appendue la poulie du puits de la prison de la rue des Singes, à Dijon; des ornements de l'hôtel Gauthier-Charny; des échantillons de pavés émaillés provenant de l'hôtel du chancelier Rolin et de l'abbaye de Fontenay; une dalle d'un cachot de la Bastille, sur laquelle a été gravé le profil de Louis XVI; des reproductions en plâtre, etc.

La troisième salle renferme (époque gaulo-romaine): un bas-relief figurant les trois Déesses-Mères, portant des cornes d'abondance; une Isis avec le sceptre et le croissant; la tombe d'un druide; le tombeau de Blande, fille de Blandus; plusieurs tombeaux sur lesquels sont sculptés des personnages gaulois, vêtus du capot et portant, pour la plupart, une bourse et un gobelet; le tombeau d'un chef de nationnaire dijonnaise (bas-relief avec inscription); de belles tombes hébraïques provenant du cimetière juif sur l'emplacement duquel a été bâtie la Sainte-Chapelle; un magnifique morceau de sculpture découvert en 1851 et qui a dû appartenir à la façade d'un théâtre; des fragments de frises, de rinceaux, de corniches, d'architraves, de frontons; les derniers débris découverts, en 1864, dans les fouilles de la rue de la Moenaye; l'une des colonnes de granit de la crypte de Saint-Bénigne, construite

avec les débris d'un temple antique; un cerceau trouvé en 1858 près du tombeau de saint Bénigne; la déesse (*Séquana*) du temple découvert aux sources de la Seine, etc.

Parmi les monuments trouvés dans les ruines de *Vortilium* nous signalerons : une inscription provenant de l'établissement thermal; un bas-relief figurant les *Déeses-Mères*; un autel votif (personnages symboliques sur les trois faces); des fragments de statues, de bas-reliefs, de mosaïques, des tombes avec personnages; la colonne milliaire de *Séquenay* (an 43 de l'ère chrétienne); une pirogue celtique, trouvée en 1859 dans le lit de la Loue (Jura); de nombreux ex-voto, etc.

Le Musée d'histoire naturelle (au jardin des Plantes), établi en 1836 dans les bâtiments de l'Archevêché, est ouvert au public tous les dimanches, et tous les jours aux étrangers. Nous y signalerons seulement à l'attention des simples visiteurs l'enveloppe supérieure d'un *glyptodon*, animal gigantesque recouvert d'une immense carapace osseuse. Cette pièce, unique dans les collections de l'Europe, a été trouvée dans les terrains tertiaires d'eau douce, aux environs de Montevideo, et léguée à la ville de Dijon par M. le vice-amiral Dupotet.

La Bibliothèque de la ville, fondée en 1632 et 1797, considérablement augmentée pendant la Révolution, occupe une partie des bâtiments de l'ancien collège des jésuites, où se trouve l'école de droit (à g. dans la cour). Elle se compose aujourd'hui de 75 000 volumes et de 900 manuscrits. Son catalogue, terminé en 1840, remplit 43 volumes in-folio. Parmi les manuscrits, M. Goussard, auteur d'un guide de l'étranger à Dijon, que nous avons souvent cité, signale : une Bible du *xiii^e s.*, grand in-fol., sur vélin, à deux colonnes; une autre Bible in-12, également sur vélin et du *xiii^e s.*; un très-beau *Virgile* avec les commentaires de Servius, de la fin du *xvi^e s.*, in-folio sur vélin; un *Roman de la Table ronde*, du *xv^e s.*, avec vignettes, in-folio; la *Chronique de saint Bénigne*; un cahier du *Bréviaire cistercien*, du *xv^e s.*, curiosité bibliographique d'un grand intérêt, et qui est faussement connue sous le nom de *Bréviaire de saint Bernard*; une *Histoire de l'hôpital du Saint-Esprit de Dijon*, par dom Calmelet, in-folio orné d'une grande quantité de dessins, et l'*Énéide de Virgile* tirée en vers patois bourguignons, etc. La collection d'autographes réunie par l'ancien bibliothécaire, M. Toussaint, est riche et cu-

ricuse. Le médaillier date de 1829. Des bustes des hommes célèbres de Dijon ornent les salles.

La bibliothèque est ouverte tous les jours au public, de 11 h. à 3 h., excepté les dimanches et fêtes, la quinzaine de Pâques et la première quinzaine d'octobre; et de 7 à 9 h. du soir, à partir du 16 novembre jusqu'aux vacances de Pâques. Les étrangers sont admis toute l'année à la visiter.

Les Archives départementales de la Côte-d'Or et de l'ancienne province de Bourgogne occupent actuellement l'ancien hôtel de ville (rue Jeannin), acheté en 1591 par la ville 1500 livres, reconstruit en 1707, et vendu au département, en 1833, 170 000 fr. Ce vaste établissement renferme, dans vingt salles, une précieuse collection de titres historiques et privés se rattachant soit à l'ancienne Bourgogne, soit au département de la Côte-d'Or : Bureaux. — Inventaires. — Bibliothèque administrative. — Chambre des comptes. — Bureau des finances. — Intendance de Bourgogne. — États de la province. — Féodalité. — Instruction publique. — Communes. — Clergé séculier et régulier. — Administration départementale, communale, financiers, militaire, des travaux publics et des établissements de bienfaisance. Les archives sont ouvertes au public de midi à 4 h. du soir. — Le conservateur actuel est M. Joseph Garnier, qui a publié d'intéressantes monographies sur le Bourg, la Maladière, Talant, etc., et qui rédige l'*Annuaire* du département.

L'ancien hôtel de ville n'a de remarquable qu'une grande salle, qui servait autrefois aux séances solennelles du conseil. La cheminée, soutenue par deux corbélides, est ornée de deux statues, attribuées à Dubois. Le plafond, entièrement sculpté en bois, passe aussi pour l'œuvre de Dubois.

Les Archives de la ville, presque entièrement détruites par les incendies de 1137 et de 1227, transportées dans l'une des tours de Notre-Dame, installées actuellement à l'hôtel de ville, renferment (1380 liasses et 1450 registres) des documents d'un grand intérêt, non-seulement pour les droits de la ville, mais aussi pour son histoire et pour celle de plusieurs villes de France. On peut y visiter : la charte de commune, accordée en 1187 par le duc Hugues III ; un diplôme du roi Philippe Auguste,

daté de 1183, ainsi que d'autres pièces extraites du trésor des chartes, et toutes munies de sceaux encore entiers; les évangiles de la mairie, qui jadis faisaient partie des marques de la magistrature remises au vicomte majeur le jour de son élection; une riche collection des anciennes mesures de longueur, pesantueur et capacité, etc. L'archiviste actuel est M. de Gouvenain.

Industrie. — Commerce.

L'établissement du chemin de fer de Paris à Lyon, l'ouverture des embranchements de Gray, Dôle, Salins, Besançon et Langres, ont fait prendre au commerce de Dijon des développements considérables (grains, bois, vins, soies et laines). Parmi les produits de l'industrie dijonnaise, nous n'en signalerons spécialement que trois aux étrangers : le pain d'épices, dont la réputation est européenne; la moutarde, qui ne jouit pas d'une moins grande célébrité, et les confitures d'épines-vinette. — *N. B.* Les voyageurs qui ne s'arrêtent pas à Dijon pourront acheter, au bailet de la gare, pain d'épices, moutarde et confitures.

Promenades. — Excursions.

Dijon est riche en promenades. Si elle a perdu une partie de ses remparts, de ses chemins couverts, établis de 1515 à 1558, elle a conservé son Parc et son Arquebuse; elle a créé un beau Jardin des plantes; enfin elle a placé l'un des deux réservoirs de ses fontaines sur les débris de l'ancienne plate-forme élevée pour défendre la porte Guillaume, et l'autre près de la porte Neuve.

Le Parc, la plus belle promenade de tous les départements français, fut commencé, en 1670, par le grand Condé, gouverneur de Bourgogne, et achevé par son fils, le duc d'Enghien, sur les dessins de Le Nôtre. Une triple allée d'arbres, partant de la place Saint-Pierre, et longue de 1315 mèt., y conduit. Il a 33 hect. 23 ares. C'est un jardin français. L'avenue principale conduit à une vaste esplanade plantée d'arbres verts et longeant la rivière d'Ouche, sur la rive dr. de laquelle on remarque l'ancien fief de la Colombière, qui appartenait aux princes de Condé.

— La ville, qui a acquis cette magnifique promenade pour 12 000 fr., le 25 vendémiaire an IX, y a fait, depuis quelques années, des embellissements dignes d'éloges.

L'embarcadere du chemin de fer de Paris à Lyon a été établi entre le principal réservoir des fontaines, l'Archevêché et le Jardin des plantes.

Les fontaines ont coûté à la ville de Dijon plus de 1 100 000 fr. Le torrent de Saxon, qui ne coulait que pendant l'hiver, formait pendant l'été, au moyen âge, un cloaque infect. Dès le ^{xv}^e s., on conçut le projet de rendre son cours permanent et de se servir en même temps de son lit pour amener jusque dans la ville les eaux des sources environnantes. Le célèbre architecte Sambin s'occupa de ce projet au ^{xvi}^e s. Mais des études sérieuses ne furent faites qu'au ^{xvii}^e s., et le projet primitif, modifié et amplifié, n'a reçu son exécution que de nos jours. Les deux inscriptions suivantes nous dispenseront de raconter l'histoire des fontaines publiques de Dijon. La première a été gravée sur une médaille d'or, du poids de 242 gr. 80 c., destinée à être offerte à M. Darcy, et sur deux médailles en argent données à sa mère et à son frère.

A M. P. G. DARCY,
INGÉNIEUR EN CHEF
DU DÉPARTEMENT DE LA CÔTE-D'OR.
IL CONÇUT LE PROJET,
FIT TOUTES LES ÉTUDES,
POURSUIVIT JUSQU'À LA FIN L'EXÉCUTION
DES TRAVAUX AUXQUELS EUX
DOIT LA CRÉATION ET L'ABONDANCE DE SES FONTAINES.
IL NE VOULUT ACCEPTER NI RÉMUNÉRATION PÉCUNIAIRE,
NI MÊME L'INDENNITÉ DE SES PROPRES DÉPENSES.
LE CONSEIL MUNICIPAL OFFRE UN TÉMOIGNAGE
DE LA RECONNAISSANCE PUBLIQUE
À M. P. G. DARCY,
ÉGALLEMENT BIENFAITEUR
DE SA VILLE NATALE
PAR SON TALENT
ET PAR SON
DÉSINTÉRESSEMENT.

La seconde inscription a été gravée sur deux autres médailles

en argent et sur six cents médailles en bronze, destinées au musée, à la bibliothèque et aux notabilités de la ville.

LE CONSEIL
MUNICIPAL DE DIJON,
PAR DÉLIBÉRATION
DU 7 MARS MDCGCCXLII,
RÉALISANT LES PROJETS
TENTÉS VAQUEMENT
DEPUIS TROIS SIÈCLES
POUR PROCURER A LA VILLE DES EAUX SALUBRES,
UN LEUQ DE L'ARQUS AURA
CONTINUANT A LA DÉPENSE¹;
LES CONSTRUCTIONS DU RÉSERVOIR CIRCULAIRE
QUI CONTIENT 22 000 HECTOLITRES,
ET DE L'AQUEDUC SOUTERRAIN
LONG DE 12 435 M., DÉBITANT 8000 LIT. PAR MINUTE,
FURENT COMMENCÉES LE XXI MARS MDCGCCXLII,
ACHEVÉES LE VI SEPTEMBRE MDCGCCXL,
D'APRÈS LES PLANS
ET SOUS LA DIRECTION HABLE
AUTANT QUE MÉTICULEUSE,
DE H. P. G. BARCY,
INGÉNIEUR EN CHEF DU DÉPARTEMENT
DE LA CÔTE-D'OR.

Pour recevoir l'énorme quantité d'eau que débîtent les fontaines et la distribuer dans tous les quartiers, on a construit deux réservoirs : l'un à la porte Guillaume, situé sous l'ancienne plate-forme, avec un diamètre de 52 mètr. 70 cent., peut contenir 22 000 hectol.; l'autre, à l'E. de la ville, près de la porte Neuve, peut contenir 30 000 hectol. Ils sont tous deux entourés de plantations; celui de la porte Guillaume est surmonté d'un petit monument exécuté d'après les dessins de M. Sagot, et en avant duquel a été érigée, en 1851, une fontaine en fonte entourée de parterres.

L'Arquebuse doit son nom à la compagnie de l'Arquebuse, qui avait choisi, en 1525, époque de sa fondation, cet emplacement pour s'y exercer. En 1783, M. de Montigny, alors capitaine

¹ L. Laga de 100 000 fr., en 1823.

de cette compagnie, fit construire le modeste bâtiment qui existe encore aujourd'hui, et disposer le jardin d'après la mode anglaise. A l'extrémité de ce jardin s'élève un peuplier, de Bourgogne, qui mérite une mention particulière. Il a, en effet, plus de 15 mètr. de circonférence au niveau du sol, 12 mètr. de circonférence à 30 c. hors de terre, 7 mètr. 25 c. à 2 mètr. plus haut, et 6 mètr. 55 c. à 6 mètr. de hauteur. A 8 mètr., il se divise en deux branches, dont l'une a 4 mètr. et l'autre 5 mètr. 90 c. de circonférence. Son volume a été évalué à 55 mètr. cubes. M. J. Garnier, conservateur des archives départementales, a trouvé le peuplier de l'Arquebuse mentionné sur une tibiade, vue cavalière, très-grossièrement faite, contemporaine de Charles le Téméraire et conservée parmi les papiers de la Chartreuse de Dijon.

Outre la *Compagnie de l'Arquebuse*, Dijon possédait autrefois deux autres compagnies, dont le but était d'exercer les citoyens au service des armes : la *Compagnie de l'Arc*, qui, formée au xiv^e s., avait son jardin rue Sainte-Anne, n^o 5, et la *Compagnie de l'Arbalète*, qui datait à peu près de la même époque, et qui avait son jardin rue de la Maison-Rouge. La Bourgogne attachait une grande importance à ces exercices. Elle ne comptait pas moins de seize compagnies de l'Arquebuse, qui se disputaient entre elles le prix de l'adresse. La compagnie de Dijon donna de grands prix en 1617 et en 1650. Deux cents chevaliers vinrent concourir.

L'Arquebuse a été réunie, en 1832, au Jardin des plantes, fondé en 1760, aux Argentières, établi en 1772 par Legoux de Gerland, à l'E. de la ville, ouvert au public le dimanche, de deux à cinq heures de l'après-midi, pendant les mois de mai, juin, juillet, août et septembre, et seulement de midi à deux heures pendant les sept autres mois de l'année ; le jeudi, de cinq heures du soir jusqu'à la nuit ; et tous les autres jours, depuis le lever du soleil, aussi jusqu'à la nuit. L'entrée des serres est interdite au public. Le directeur-conservateur et le jardinier en chef peuvent cependant permettre aux personnes qui leur en adresseraient la demande, de les visiter, mais à la condition expresse d'accompagner ou de faire accompagner ces personnes.

Les collections du Jardin des plantes ont été, durant ces der-

nières années, augmentées d'un grand nombre de végétaux rares et précieux. Elles se composent de plus de 5000 espèces ou variétés de plantes, et de 500 arbres ou arbrisseaux. Nous signalerons aux promeneurs un saule pleureur provenant d'une bouture enclavée sur l'arbre de cette espèce qui ombrage l'ancien tombeau de Napoléon à Sainte-Hélène, et rapportée par M. Monthezon. Elle a été donnée à la ville par M. Pelletier de Cléry.

La collection des vignes a droit à une mention spéciale : le nombre de ses variétés ne s'élève pas à moins de 300.

Les serres sont au nombre de trois, l'une chaude, l'autre tempérée, et la troisième froide. Les deux premières ont 13 mètr. 10 c. de longueur sur 4 mètr. 50 c. de largeur. Elles sont chauffées par l'eau. Le bâtiment qui les sépare est destiné au Musée ou galerie de botanique. La troisième, longue de 19 mètr. 53 c. et large de 2 mètr. 65 c. sert à la culture de quelques plantes bulbeuses et d'arbustes de la Nouvelle-Hollande, de la Chine et du Japon.

En face de la grande allée qui traverse, vis-à-vis des serres, la partie du Jardin des plantes consacrée à l'école de botanique, un monument a été élevé à Léoëux de Gerland. Au-dessus du buste de ce premier fondateur du Jardin des plantes, on lit cette inscription :

PRIMUM DEVOTISSIMO HORTI CONDITORI.

Le musée de botanique possède un magnifique herbier, qui a été légué à la ville par la famille d'Antoine Guillemain, un des élèves les plus distingués de Candolle, mort le 15 janvier 1842 (200 gros volumes ou cartons in-folio, renfermant 10 à 12 000 espèces, classées en 205 groupes ou familles).

Excursions.

Les étrangers peuvent faire d'agréables excursions dans les environs de Dijon. Nous leur recommanderons surtout : — une promenade à pied ou en voiture à Plombières et à Velars, dans la vallée de l'Onche, et même à Malmay, pour voir les admirables travaux d'art que nous avons précédemment décrits, — et l'ascension du Mont-Africain, dont la cime longue et boisée attire

les regards au-dessus de la montagne conique et nue de la molle Giron, qui couronne la ferme de Bel-Air. Le chemin le plus court (3 heures environ) passe par Larrey, où l'on remarque une belle fontaine, puis monte, entre la molle Giron à dr. et le clos Sainte-Anne à g., au village de *Corcelles-les-Monts* (363 hab.), dont le maigre terroir ne produit que du méteil, mais dont les habitants font un débit assez considérable de chaux. Le sommet du Mont-Afrique a 584 mètr. d'alt. Au S. s'élève le mont de *Siege*, plus haut que le Mont-Afrique de 7 mètr., et à l'O. le plan de *Suseu*, qui n'a que 565 mètres. Des pentes et du plateau supérieur de cette montagne on découvre une vue magnifique sur les vastes plaines de la Côte-d'Or et de la Franche-Comté, terminées par les longues chaînes du Jura, au-dessus desquelles apparaissent parfois les plus hautes cimes glacées du Mont-Blanc.

A l'extrémité de la partie méridionale du Mont-Afrique, près de Flavignerot, se trouvent des restes d'un ouvrage de défense appelé *camp de César*. Quels est l'origine de cet ouvrage? à quel peuple doit-il être attribué? On l'ignore. La position qu'il occupe était favorable à l'établissement d'un camp accessible d'un seul côté; une chaussée établie sur ce point en défendait l'approche. Des tombeaux ont été découverts sur le penchant de la montagne; on en a même trouvé un d'une forme particulière dans l'emplacement du camp lui-même. Sous des ossements était une médaille romaine. Des fossés, dont les traces sont encore apparentes dans le bois qui couvre le sommet de la montagne, entouraient le camp: voilà tout ce que l'on sait. D'une discussion engagée devant le Congrès archéologique de France (session de 1853) tenu à Dijon, il résulte qu'un camp a existé sur le Mont-Afrique, mais qu'il n'est rien moins que prouvé que ce fût un camp de César.

Si l'on ne veut pas revenir à Dijon par le même chemin, on peut descendre à *Flavignerot* (112 hab.), et, de ce triste village, gagner, par la combe boisée de Notre-Dame-de-l'Étang, le hameau de la Cade, situé près de Velars (V. p. 162).

Quand on sort de Dijon par la porte Guillaume, on aperçoit en face de soi, à 3 kil. environ, un petit mamelon isolé que

couronne le village de Talant. A dr., sur une éminence moins élevée, s'en montre un autre, Fontaine, v. de 435 hab., patrie de saint Bernard, qui y naquit en 1051. Près de l'église, agréablement située, on voit une maison construite sur l'emplacement du château de Tesselin le Roux, père de saint Bernard, et contenant une chapelle, qui, selon la tradition, fut établie dans la chambre même où saint Bernard reçut le jour. Talant (763 hab.) a été une ville; il s'appelait *Castrum Talentinum*, *Ara Testamenti*. Les ducs de Bourgogne y possédaient un château fort, dont M. Joseph Garnier, le savant archiviste du département, a publié l'intéressante histoire dans le tome III des *Mémoires* de la Commission des Antiquités de la Côte-d'Or. Ce château fut réparé en 1416 par le duc Jean sans Peur, qui voulait l'habiter comme étant de tous ses châteaux le plus beau et le plus seigneurial, situé près de l'église de ses bien-aimés pères les Chartroux. Son fils y fit faire deux tours en 1420. Le duc de Bar y fut enfermé en 1431. François I^{er} y dîna le 26 avril 1521, et le soir il fit son entrée à Dijon par la porte d'Ouche. Les Ligueurs, qui l'occupèrent en 1595, y tirèrent le canon sur Henri IV, quand il arriva à Dijon. Mais Henri IV, en ayant obtenu la reddition moyennant dix mille écus, en ordonna la démolition en 1617. Malgré la perte de sa forteresse, Talant conserva jusqu'à la Révolution son titre de ville, que Louis XIII lui avait confirmé en 1612.

DE DIJON A LYON.

Au sortir de la gare de Dijon, la voie ferrée, laissant à dr. l'Archevêché et le Jardin des plantes, à g. les églises Saint-Bénigne et Saint-Philibert, vient longer l'ancien rempart en partie détruit. Au delà du lycée on aperçoit, à g., les tours de Saint-Jean et le dôme de Sainte-Anne. A dr., l'hôpital attire les regards au moment où l'on franchit la porte d'Ouche. Plus loin, du même côté, le sommet boisé du *Mont-Afrique* (584 mètr.) domine la montagne isolée et nue de la *moitie Giron*, que couronne la *ferme de Bel-Air* (405 mètr.). L'Ouche coule au pied du bastion de Tivoli, sur une moitié duquel le chemin de fer s'est

établi, et qui terminait le rempart de Saint-Pierre. Au delà de ce rempart, près de Suzon, se montrent les toits rougeâtres du nouvel abattoir. On franchit l'Ouche, dont les beaux moulins s'élèvent à peu de distance en deçà du parc; on laisse à g. l'embranchement d'Auxonne, Gray, Dôle, Salins, Besançon, Belfort, Lons-le-Saunier, Neuchâtel; puis on traverse le canal de Bourgogne sur un pont biais d'une seule arche en fonte de 15 mètr. 50 c., pour courir dans la direction du S., parallèlement à la chaîne des montagnes de la Côte-d'Or, que longe la route de terre, mais dont le chemin de fer reste à une trop grande distance. Sur la g., quand le temps est clair, la ligne bleutée des montagnes du Jura, dominée quelquefois par le Mont-Blanc, termine à l'horizon la vaste plaine de la Bourgogne, qui se relie à celle de la Franche-Comté.

Le département de la Côte-d'Or possède actuellement environ 26 300 hect. consacrés à la culture de la vigne. Sur ces 26 000 hect., 24 000, disséminés sur tous les points du départ. et plantés en gossais, ne donnent que des vins ordinaires (de 50 à 60 hectolitres par hect. dans les bonnes années); 2500 hect. seulement, plantés en noétrins ou pincés, produisent des vins fins (18 hectol. environ par hect.). Ils se trouvent tous réunis sur le versant oriental des coteaux que domine, de Dijon à Santenay, la chaîne de montagnes qui, désignée sous le nom de Côte-d'Or, se relie, au N., au plateau de Langres; au S., aux montagnes du Charolais, en séparant les bassins de la Seine, de la Saône et de la Loire. Cette ligne presque ininterrompue de vignobles, le chemin de fer la longe de Dijon à Chagny, à des distances variables (2 à 5 ou 6 kil.). Nous en signalerons, en passant, les coteaux les plus renommés. Rappelons seulement, avec M. Lavalle¹, que les vins de la Côte-d'Or sont au premier rang, et que peut-être quelques-uns d'entre eux n'ont pas de rivaux.

Tous les grands crus sont situés à mi-côte; c'est là, en effet, que le soleil agit avec le plus d'intensité, et là aussi que le ter-

1. *Histoire et statistique de la vigne et des grands vins de la Côte-d'Or*, par M. E. Lavalle, avec le concours de MM. Joseph Garnier et Delarue, ouvrage enrichi d'un magnifique plan topographique des grands vignobles de la Côte-d'Or, et d'un album complet contenant les vues des climats les plus importants. 1 vol. grand in-8. Paris, Basseq; Dijon, Picaud.

rain est assez profond pour fournir à la vigne toute la sève nécessaire. Le vin perd de sa qualité à mesure que l'on s'éloigne du centre, soit en montant, soit en descendant. En outre, tous les grands crus sont exposés au S. E. Ils reçoivent avec d'autant plus de facilité les premiers rayons du soleil levant, qu'aucun d'eux ne descend jusqu'à la base des collines, et qu'à leur pied s'étend une vaste plaine dont la largeur peut être évaluée à plus de 60 kil. Enfin, nul cours d'eau de quelque importance, nul lac ou étang un peu considérable n'avoisine les pentes sur lesquelles ils sont cultivés. Leur hauteur absolue varie entre 240 et 320 mètr. au-dessus du niveau de la mer.

Le premier village que l'on remarque sur la Côte-d'Or (3 kil. de Dijon) est celui de *Gérandes* (819 hab.). Parmi ses vins, on prise surtout ceux des *Clos-de-Sai* et du *Chapitre*, qui se servaient autrefois sur les tables des ducs de Bourgogne et des chanoines de la cathédrale d'Autun. 2 kil. plus loin se trouve *Marsannay-la-Côte* (857 hab.). Puis les villages deviennent tellement rapprochés, qu'ils semblent se confondre. Ils se suivent dans l'ordre suivant : *Perrigny*, *Couchey*, *Fixin*, *Brochon*, *Gevrey*.

Perrigny (341 hab.), situé dans la plaine, entre le chemin de fer et la route de terre, a donné son nom à la tranchée (près de 3 kil.) dans laquelle on est trop longtemps enseveli. — *Couchey* (550 hab.), un des plus anciens villages de la côte dijonnaise, a conservé quelques débris de son ancien château, et une vieille croix dans son cimetière. — *Fixin*, hameau de *Fixin*, possède une église du x^e s. Ses *Arcelets* et le *Maître* sont estimés ; ses magnaneries ont autant d'importance que celles de *Fixin*.

Fixin (505 hab.) reçoit souvent la visite des étrangers, depuis que MM. Nolot et Rude y ont élevé un monument à Napoléon. Son église, bâtie à diverses époques, n'a de remarquable que sa tour carrée, surmontée d'un toit pyramidal (fin du xiv^e s.). Sur le penchant rapide du coteau, près d'un groupe de moines séculiers, s'élève le manoir de la *Perrière*, qu'un des ducs de Bourgogne de la première race capétienne avait donné à l'abbaye de Cîteaux, et dont les vins (bête de cuvée, 40 hectol. par an) se vendent aussi cher que ceux de *Chambertin*. La *Grosse-Maison*

a été reconstruite vers la fin du siècle dernier (les portes de la grande cour et une tourelle en pierre de taille à dôme arrondi ont été conservées).

En 1837, un ancien officier, qui avait accompagné Napoléon à l'île d'Elbe, acquit, au-dessus du manoir de la Perrière, un terrain de cinq hectares, moitié planté de bois, moitié abandonné à la vaine pâture. Ce terrain défriché, il l'entoura de murs auxquels il donna la forme de bastions crénelés, puis il se construisit une espèce de fort sur un des points les plus élevés. Un jour qu'il avait reçu dans cette propriété naissante la visite d'un de ses compatriotes et amis, le sculpteur Rude, il s'étonnait avec lui qu'aucun département français n'eût encore songé à ériger un monument à l'empereur Napoléon. « Où voudriez-vous placer ce monument? demanda Rude. — Ici, s'écria M. Noiset, d'où j'aperçois les Alpes témoins de sa gloire; ici, d'où mon œil plane sur une partie de cette Bourgogne, à l'affection de laquelle il croyait tant que, sur son lit de mort, il disait à un de ses plus fidèles serviteurs : « Ton exil va finir; tu vas « revoir le sol sacré de la patrie. Acquires une propriété en « Bourgogne, fixes y ta résidence; j'y suis aimé; on t'y aimera « en mémoire de moi! » — Eh bien, répondit Rude, je vous ferai un empereur. » Telle fut l'origine du monument élevé à Napoléon dans le modeste village de Fixin, aux frais de M. Noiset, inauguré le 19 septembre 1847, et portant cette inscription :

A NAPOLEON.
NOISOT, GRENAIER DE L'ILE D'ELBE,
ET RUDE, STATUAIRE,
1848.

Sur un bastion gazonné, au milieu d'une plantation de cyprès, un socle immense en marbre funéraire d'un noir violacé, parsemé de taches blanches en forme de larmes, porte la statue en bronze de Napoléon. Rude a représenté l'Empereur au moment où il s'éveille à l'immortalité. Son front est couronné de lauriers, sa figure calme porte l'empreinte de la tristesse et de la résignation; ses paupières sont encore appesanties par le sommeil de la mort, mais sa main droite soulève doucement un pan du

mantau qui l'enveloppe comme un linceul. L'aigle est géante à ses pieds. A une autre extrémité, on aperçoit près de la poignée d'une épée et sur une couronne de feuilles de chêne, où sont inscrits les noms de ces batailles, le chapeau devenu populaire. Un bout de chaîne est rivé au rocher basaltique....

« L'ensemble de ce bronze, écrivait un critique à l'époque de l'inauguration du monument, est d'un aspect grave et sévère. L'artiste semble avoir été inspiré par les impressions personnelles de son ami, pour qui Napoléon est un héros transfiguré, une sorte de dieu martyr et crucifié dans une longue agonie, en expiation des rêves de grandeur qu'il avait formés pour son peuple. »

L'espèce de forteresse qui avoisine le monument est la maison du gardien. Le petit bois voisin invite à s'y promener ; un sentier y conduit. En suivant ce sentier, on gagne la jolie combe de Fixin, dans laquelle M. Noiset a ouvert un chemin pittoresque à travers les rochers.

Brochon (444 hab.), qui se trouve situé entre Fixin et Gevrey, se divise en trois parties distinctes. Dans la seconde, composée seulement de quelques maisons de vigneron et de trois domaines, une élégante maison bourgeoise, récemment reconstruite ou restaurée, remplace le manoir des anciens propriétaires du fief de *Crébillon* ou *Orébillon*. Ce fief fut acquis en 1886 par un notaire nommé Melchior Jolyot, dont le fils Prosper, né à Dijon en 1874, prit le surnom de Crébillon, qu'il a illustré. On conserve la chambre, située dans un pavillon isolé du jardin, où Crébillon a, selon la tradition locale, composé son *Électre*, représentée pour la première fois à Paris en 1798. Les vins du *Clos de Crébillon* (120 hect. en garnai, 30 seulement en pinot) sont de première cuvée. Brochon possède, outre ses vignobles, de belles carrières de pierre.

43^e STATION. — GEVREY-CHAMBERTIN.

41 kil. de Dijon. — 326 kil. de Paris. — 186 kil. de Lyon.

Gevrey-Chambertin, ch.-l. de c. de 1754 hab., est situé au pied de la Côte-d'Or, près de la route de terre, à l'entrée d'un vallon boisé et rocheux appelé la combe de *Laveaux* et d'une autre

combe nommée *la Boissière*, séparée de la première par la colline de Châteaurenard, d'où l'on découvre une vue étendue.

Les premiers habitants de Gevrey furent des moines de l'abbaye de Bèze, qui, vers le milieu du vi^e s., obtinrent sur le territoire d'Amalgue, d'un de la basse Bourgogne, des terres qu'ils défrichaient pour y planter de la vigne. Ils formèrent la cote de Bèze, qui existe encore aujourd'hui, près du climat de Chambertin. En 896, Richard le Justicier, duc de Bourgogne, donna, sur le même territoire, d'autres terres à l'abbaye de Saint-Basaise de Dijon, qui y fonda la maison dite de l'Aménagerie, dont il ne reste que le porche voûté de la principale entrée. En 1019, Hugues de Vergy, comte de Chalon et évêque d'Auxerre, donna à Odilon, cinquième abbé de Cluny, et aux religieux de ce monastère, la portion du territoire et de la seigneurie de Gevrey qui lui était échue en partage. Le village formé autour de ces trois établissements principaux acquit bientôt une telle importance, qu'il dut se bâtir une église. Alors l'évêque de Langres, dans le diocèse duquel se trouvait cette nouvelle église, acheta, en 1219, des religieux de l'abbaye de Bèze, toutes les vignes qu'ils possédaient à Gevrey. Enfin, en 1215, l'abbé de Cluny, déjà propriétaire de la moitié de la seigneurie de Gevrey, acquit l'autre moitié du duc de Bourgogne Robert II, ainsi que la haute, moyenne et basse justice.

Gevrey se compose de trois parties distinctes, les Baraques, la rue Basse et la rue Haute, qui finiront par se réunir. Les Baraques ont dû leur origine à la construction de la route de terre ouverte de 1740 à 1750; la rue Basse renferme, outre la nouvelle halle bâtie en 1830 et servant aussi d'hôtel de ville depuis 1863, un grand nombre de maisons bourgeoises; la plupart de ces maisons ont appartenu à la famille de Claude Jobert de Chambertin, décédé en 1768, négociant intelligent qui a donné aux bonnes cuvées de la côte de Gevrey la réputation dont elles jouissent. C'est dans la rue Haute que se trouvent le château, les sources des fontaines, l'église paroissiale et d'anciens bâtiments qui ont appartenu à diverses corporations religieuses. Du château, bâti vers la fin du xiii^e s., par Yves de Chazan, troisième abbé de Cluny, dévasté en 1576 par les reîtres du prince de Deux-Ponts, vendu en 1790 comme bien national, revendu depuis, il ne reste plus qu'une tour carrée dont les souterrains servaient de prisons. L'église paroissiale, consacrée à saint Aignan (très-beau baptistère du xiv^e s.), date de la fin du xiii^e s.

on du commencement du xiv^e. Un de ses bas côtés, celui du S., est incomplet.

On peut faire d'agréables promenades dans la *Combe de Lavaux*, dont les rochers pittoresques sont en partie couronnés de bois.

• A Gevrey-Chambertin, a dit Auguste Luchet (*la Côte-d'Or à vol d'oiseau*), commence, à proprement parler, la célèbre *côte de Fuits*, cette première haute fraction de la *côte d'Or*, comme la *côte de Beaune* en est la seconde. On dit, dans le pays, que les vins de la *côte de Nuits*



Château de Gevrey-Chambertin.

sont plus particulièrement vintaux, corsés et riches en couleur; et ceux de la *côte de Beaune*, fins, friands et délicats.

• Gevrey possède environ 400 hectares de vignes, dont une moitié en gamai et l'autre en pinot (noirien) mêlé d'un peu de blanc. Les bons vins qu'en y récolte se divisent ainsi : tête de cuvée, ou vin extra; première cuvée de finage, vin de dessert; seconde, vin d'entremets; troisième, grand ordinaire riche. Une cuvée, en Bourgogne, représente à peu près 10 pièces du même vin, obtenu de raisins d'une même vigne : c'est la valeur rigoureuse du mot. Mais où le bon plant est rare et la propriété très-divisée, la cuvée peut être moindre, et souvent même se composer de l'apport en grappes de plusieurs propriétaires qui se partagent ensuite l'extrait de cette confusion.

• Chambertin (*champ Bertin*) proprement dit, et le clos de Bize sont la tête de cuvée de Gevrey.

• Après la 4^{ème} de cuvée, vient la première cuvée. Elle comprend Saint-Jacques et le clos Saint-Jacques, Fouchère, Haute-Chapelle, Haut-Mary, Buchotte-de-Dessus, Charmes-Hauts, Haute-Grillette, Véronilles-Vieilles, Écaucelles, Castiers-Hauts.

• La perfection des vins de Chambertin, qui ne sont parfaits qu'à dix ou douze ans, tient surtout à l'ancienneté de la plantation qui, pour le clos de Bèze, par exemple, remonte à douze siècles au moins (les moines de l'abbaye de Bèze cultivaient déjà en 639). Durant cette éternité de culture, la saine tradition des saints vignerons ne s'est pas en seul instant égarée. Le sol, admirablement exposé, couronné de bois (j'insiste sur ce point), soigneusement sarclé et nettoyé de toute production étrangère ou parasite, garanti surtout de tout engrais mêlé, s'est enrichi des seuls débris de la vigne, auxquels ceux des arbres qui la surmontent appartaient leur âpre et vigoureux contingent. Ainsi s'est lentement créé un humus exceptionnel et d'une homogénéité typique, avec lequel s'identifiait de plus en plus le plan premier, qui n'a jamais été changé. Telle est la marche historiquement suivie dans les grands crus de la Côte-d'Or, et que nous retrouvons presque entière au clos de Vougeot. La France lui doit sans doute exclusivement ces vins illustres et sans pair, ducs, évêques et rois, que les Belges appellent *vins de race*, et les Anglais *vins de grande famille*, comme, à propos de viande, ils ont le *bœuf Rump* et le *chevalier Roastbeef*.

En face de Chambertin, à g. du chemin de fer, on aperçoit dans la plaine Saint-Philibert, v. de 194 hab., où jaillit une source qui, selon la croyance locale, a le privilège de guérir toutes les plaies. Aussi elle est visitée chaque année par de nombreux pèlerins, surtout le lundi de Pâques et le 20 août. Les Templiers, qui eurent une maison à Saint-Philibert, agrandirent l'église, construite au xiv^e s.

Un peu au delà de Saint-Philibert, à dr., au pied de la Côte, se montre Merry (695 hab.), qui appartient au canton de Gevrey. Ses vins les plus estimés (90 hect. en gamay, 70 hect. en pinot noir) sont : — le clos de Tart (1^{ère} de cuvée). Ce clos a appartenu, depuis le milieu du xiv^e s. jusqu'à la Révolution, aux religieuses de Notre-Dame de Tart; — les Bonnes-Mères, les Lambrays, le clos Saint-Denis et le clos de Laroche (première cuvée). — Chamboffe (312 hab.), que l'on voit ensuite, a donné son nom à une tranchée longue de plus d'un kilomètre; il est situé à l'entrée d'un vallon pittoresque, bientôt divisé en deux combes par un mont isolé nommé le Grognot, et dont les curieux rochers

affectant des formes bizarres. Cette commune produit les vins les plus délicats de la côte de Nuits (à peu près 150 hect. dont moitié en gamai et moitié en pinot noir mêlé d'un vingtième de blanc). Ses principaux climats sont : les *Musigny*, les *Petits-Musigny* (tête de cuvée), les *Bonnes-Mares*, les *Varoilles*, les *Fûtes*, les *Cras*, les *Amourouses* et la *Combe-d'Orveau*.

44^e STATION. — VOUGEOT.

6 kil. de Courmayeur. — 222 kil. de Paris. — 110 kil. de Lyon.

Vougeot*, v. de 220 hab., est situé à dr. de sa station, sur la Vouge, qui y prend sa source. La route de terre le traverse. C'est à son extrémité méridionale que s'étend le Clos dont les vins sont connus dans le monde entier. Chose étrange, en dehors de ce clos si justement célèbre, on ne récolte à Vougeot aucun vin de première cuvée.

Le Clos de Vougeot a une superficie de 50 hect. 80 ares 45 centiares. Ce n'était, au commencement du xiv^e s., qu'une friche sans valeur, concédée par ses divers possesseurs aux moines de Cîteaux, qui y fondèrent alors un établissement viticole et le conservèrent jusqu'à la Révolution.

En 1551, dom Jean Loislér, abbé de Cîteaux, fit construire le château qui resta inachevé et qui a conservé de belles portes et de belles voûtes de la Renaissance.

Confisqué à la Révolution, le clos de Vougeot fut adjugé le 17 janvier 1791 comme bien national, avec la terre de Gilly, les Richelbourg, quelques terres et d'autres vignes, à M. Focard, propriétaire à Paris, moyennant la somme de 1 140 600 fr., non compris le douzième. Le dernier des pères cellieriers, dom Goblez, mourut à Dijon en 1819. Quand le général Bonaparte revint de Marengo, il passa à Dijon (18 juillet 1800). On demanda pour lui du vin de Vougeot à dom Goblez : « S'il veut du Vougeot de quarante ans, répondit le vieux moine, qu'il en vienne boire chez moi, je n'en vends pas. »

Le clos de Vougeot a eu successivement pour propriétaires MM. Focard, Tourton, Ravel et Ouvrard père, le célèbre fournisseur de l'Empire. Il appartient aujourd'hui à M. le marquis de Lagarde, qui a épousé une nièce de M. Ouvrard fils.

La cave se forme un beau quadrilatère à cour centrale, dont les galeries ont 20 mètres de long, sur 10 de large, éclairées chacune par trois fenêtres élevées, donnant un demi-jour favorable. Trente-quatre cuves de tailles différentes y sont rangées en bataille. Elles peuvent cuver à la fois 450 pièces ; l'épaisseur de leur paroi n'est que de 3 centimètres, d'où l'on conclut leur ancienneté. Un couvercle descendant, à fond foré d'un seul trou, les recouvre toutes. Ces foudres, de bonne construction et bien entretenus, ont été fabriqués avec du chêne d'Allemagne, en bois de sente, et par des ouvriers rhénans.

Le pressoir monacal contient encore les quatre antiques pressoirs, énormes et grossières machines, dont six pièces, liées tant bien que mal, composent l'arbre.

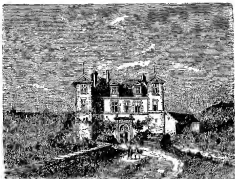
Deux celliers : l'un de 5 mètres en hauteur, l'autre de 3 mètres, peuvent recevoir 16 000 pièces. Ils ne sont point voûtés, mais le plafond est chargé de 65 centimètres de terre recouverte d'un dallage. La lumière y est facilement réglée à l'aide de volets, et l'air atmosphérique introduit par de petites fenêtres à lancette. De la sorte, les thermomètres peuvent marquer 5 degrés centigrades en hiver et 12 degrés en été. Il est reconnu que cet usage de varier et de régler la lumière et la température est excellent.

Le Clos est planté en petit noir. Le chardinet ou picot blanc, qui, il y a vingt ans, s'y trouvait dans la proportion d'un cinquième, a été successivement réduit au quinzième et le sera au vingtième. Enfin, cinq ou six cents pieds de berron ou pinot gris sont disséminés dans le vignoble.

La vigne du Clos de Vougeot a plus de 2000 ans et cette plantation donne sur le même terrain des produits toujours très-estimés.

Le Clos donne 13 hectolitres par hectare en moyenne, quantité un peu inférieure à ce qui s'obtient dans la contrée. Quel que la malveillance ait pu répandre, il est visible, il est certain qu'on ne fume point ; on apporte seulement quelques terres végétales et des marcs distillés, uniquement pour le provinage, qui s'opère par vingtièmes. Le sol reçoit quatre façons, suivant l'usage de la Bourgogne.

A g. du chemin de fer, presque en face de Vougeot, on aperçoit le clocher de *Gilly-lès-Cîteaux* (512 hab.), village dont M. Joseph Garnier a écrit l'histoire dans le tome premier des *Mémoires de la Commission des Antiquités de la Côte-d'Or*. En 1370, les abbés de Cîteaux se firent bâtir dans ce village (ils en avaient acquis le prieuré au xiv^e s.) un château que le duc de Nemours assiégea et prit en 1599. En 1636, les troupes impériales, qui envahirent la Bourgogne sous les ordres de Galas, l'incendèrent; il fut ré-



Le Clos de Vougeot.

tabli de 1638 à 1648, et vendu en 1791 comme propriété nationale.

L'abbaye de Cîteaux (V. ci-dessous) est à 11 kil. de la station de Vougeot. Dans la plaine, à côté de Gilly, se trouve le village de *Flagey-lès-Gilly* (400 hab.), dont le territoire, se prolongeant sur la Côte en une bande étroite entre Vougeot et Voivre, comprend le climat tête de cuvée des *Grands Échevaux*, et neuf climats de première cuvée.

Vosne (501 hab.) est situé à dr. de la voie ferrée, au pied de la Côte, au delà de la route de terre. Son vignoble compte près de 200 hect. dont plus des trois quarts sont consacrés aux plants fins. Il est sans contredit le premier de la Côte-d'Or. Au milieu de ses climats, on a peine à établir une classification. M. Lavallo cite sous le titre de tête de cuvée: *Romanée-Conti* (1 hect. 83 ares 58 centiares) et *Rochebeurg* ($\frac{1}{2}$ hect. 93 ares 45 centiares); la *Tache* (1 hect. 43 ares 5 centiares); la *Romanée* (83 ares 65 centiares). Avant la Révolution, le climat de la Tache appartenait au chapitre de Nuits, et les autres climats de Vosne étaient possédés en grande partie par des ordres religieux.

On traverse le ruisseau la Borneue, un des affluents de la Vouge, avant de s'engager dans une profonde tranchée (2 kil. de longueur).

48^e STATION. — NUITS.

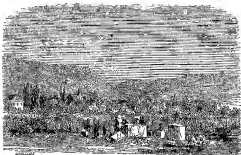
3 kil. de Vougeot. — 337 kil. de Paris. — 175 kil. de Lyon.

Nuits⁺, ch.-l. de c. de l'arrond. de Beaune, est une V. de 3672 hab., située sur le Muzin, rivière qui descend du joli vallon de la Serrée.

Nuits, dont l'origine est inconnue, existait au ^x^e s.; elle eut le malheur d'être fortifiée, car elle fut souvent prise, pillée, incendiée. Ses fortifications cessèrent d'être entretenues dès que, le traité de Nimègue ayant incorporé la Franche-Comté à la France, elle ne fut plus une ville frontière. Elles ont été démolies pendant le ^{xviii}^e s. et remplacées par des promenades. Nuits est aujourd'hui une ville ouverte, enrichie par l'industrie (vinageries, distilleries, vin mousseux, etc.), mais surtout par le commerce des vins. Elle est généralement bien bâtie; car la plupart de ses habitants sont riches ou dans l'aisance. Toutefois, elle n'offre rien de bien intéressant à un étranger. — On peut voir dans l'hôtel de ville un assez médiocre portrait d'un illustre Naiton, François Thurot, le Jean Bart de la Bourgogne. — L'église *Saint-Symphorien* (dans le faubourg de Nuits-Amont) date de la fin du ^{xiii}^e s.; l'intérieur renferme un triptyque peint sur bois. — La collégiale de *Saint-Étienne* (^{xiv}^e s.) a été rebâtie de nos jours. — L'hôpital *Saint-Laurent*, dont la fondation remonte

au delà du xiv^e s., attire de loin les regards par son petit clocher en forme de dôme (bel escalier de la Renaissance).

Les vignes cultivées sur le territoire de la commune de Nuits forment deux grandes divisions : les *pinots* ou *noirâmes* (vignes fines) et les *gamaïs* (vignes communes). Les pinots occupent 240 hect., répartis en 50 climats, parmi lesquels le *Saint-Georges* mérite le premier rang pour la conservation, la couleur, le bouquet, la finesse, lorsqu'il a acquis l'âge nécessaire, dix à vingt ans, selon les années; viennent ensuite, pour le corps et le



Nuits.

bouquet, les *Vauvraïns*, les *Puilliers*, etc.; pour la finesse, mais avec moins de corps et de durée, les *Cailles*, les *Poreys*, les *Perrières*, *Poncides*, *Argillins*, *Thoreys*, etc. Le clos de vignes de *Château-Lafour*, contenant 38 hect., a été vendu par adjudication 1311000 fr., ce qui porte à environ 40 000 fr. le prix de l'hectare. La tête de cuvée de Nuits comprend environ 40 hect.

L'abbaye de Cîteaux est située à l'E. de Nuits (12 kil.). La route qui y conduit passe par *Agencourt* (107 hab.), croise, près de la *Chacelle*, une voie romaine, traverse, au sortir de la basse

fort de Cîteaux, le village de *Saint-Nicolas* (1406 hab.), laisse à dr., au delà de la *ferme la Borde*, l'étang de *Porteau*, qu'une chaussée sépare de l'étang *Neuf*, et enfin franchit la Vouge avant d'atteindre la célèbre abbaye. Les touristes curieux de savoir ce que fut Cîteaux, en trouveront dans le *Dictionnaire raisonné de l'architecture française du XI^e au XVI^e s.*, par M. Viollet-le-Duc (t. I, Architecture monastique, p. 263 et suivantes), une description détaillée et un plan cavalier. Les bâtiments actuellement existants n'offrent aucun intérêt archéologique : ils ont été reconstruits au siècle dernier, et il n'en reste d'ailleurs que le corps de logis qui contenait les appartements de l'abbé. Cette abbaye, fondée en 1098 par saint Robert, prit surtout un grand essor quand saint Bernard et ses compagnons vinrent s'y enfermer. Elle devint la rivale de Cluny, non par ses richesses, mais par le nombre des monastères qu'elle s'affilia ou qu'elle fonda dans toute l'Europe, par l'austérité de sa règle, et par la sainteté de ses moines. Quatre d'entre eux devinrent papes : Grégoire VIII, Célestin IV, Benoît XII et Eugène III. L'église renfermait les sépultures des ducs de Bourgogne de la première race, des princes de leur famille, des plus illustres seigneurs de leur cour. L'abbaye de Cîteaux, déjà pillée et rançonnée en 1589, 1595 et 1636, fut supprimée en 1790, et presque entièrement détruite. Sous le règne de Louis-Philippe, des partisans de la doctrine de Fourier y fondèrent un phalanstère qui ne put pas prospérer. En 1849, une colonie agricole, pénitentiaire, y a été établie. Cette colonie compte près de 600 jeunes détenus de sexe masculin.

En quittant la gare de Nuits, on laisse à g. Agencourt et on traverse le Muzin. A l'extrémité de la tranchée de Premaux, on aperçoit à dr., au pied de la Côte, le village de *Premaux* (417 hab.), dont les climats hors ligne se nomment : *aux Indiers*, *aux Forêts*, *aux Corvées*, *aux Pagats*, etc. Ce village exploite, outre ses vignobles justement estimés, de belles carrières de pierre. Il possède une source thermale sulfureuse qui n'est pas utilisée. On franchit la Courtavaux sur un pont haut de 12 mètr. 30 c. et on laisse à g. *Prissey* (131 hab.). Plus loin apparaissent, sur la dr., les toits de *Comblanchien* (317 hab.), village

où la Côte-d'Or, s'abaissant considérablement, ne produit plus des vins de première qualité.

4^e STATION. — CORGOLOIN.

2 kil. de Nuits. — 342 kil. de Paris. — 129 kil. de Lyon.

Corgoloin, v. de 772 hab., est situé à dr. de la station, entre la voie de fer et la route de terre. Son église, romane, fut pillée et brûlée, en 1636, par les Croates de Galas, et réparée depuis. A g., un peu en deçà de la station, se trouve le château de la Chaume.

Au sortir de la longue tranchée qui suit la station de Corgoloin, on voit à dr. *Beissey* et la *Doude*, au pied de la montagne de *Corton*, dont le sommet est couvert de bois, puis *Savigny* (1379 hab.), dont le château moderne mérite une mention, plus loin enfin, *Aloxe* (827 hab.), en avant duquel on remarque la chapelle de *Notre-Dame-du-Chemin*. Jusqu'à Aloxe, la côte de Nuits ne produit plus que des vins ordinaires. Mais près de ce village commence la côte de *Beaune*. La Côte se relève brusquement, et son versant forme un magnifique et célèbre vignoble. Comme dans tous les grands crus, nul arbre, excepté quelques pêchers, n'est cultivé sur ce vignoble, dont les vins, hors ligne, rouges et blancs, sont le *Corton* proprement dit, le *des du Roi-Corton*, les *Remards-Corton*, les *Chausses* et le *Charlemagne*. Le *Charlemagne* blanc de *Perceant* jouit d'une réputation méritée. Le climat fut donné, dit-on, par Charlemagne au chapitre de *Saulieu*, qui le posséda jusqu'à la Révolution.

Un peu au delà d'Aloxe, on aperçoit à peine — à l'entrée d'une vallée boisée et pittoresque qu'arrose le *Rhoin*, et où se trouve (4 kil. de *Savigny*) la célèbre fontaine connue sous le nom de la *Fontaine-Procéde* — le v. de *Savigny-sous-Beaune* (1972 hab.), dont l'église a une abside du x^v s. Le château, bâti au xiv^e s., démantelé pour avoir résisté à Louis XI, fut reconstruit, sans les tours, en 1872, par le président *Bouhier* de *Savigny*. La duchesse de *Maine* l'habita pendant une partie de son exil en *Bourgogne*, après la conspiration de *Collamare*. Le vallon contient en outre les ruines de l'abbaye de *Sainte-Marguerite* (8 kil. de *Savigny*), construction du x^v s., et la *Roche-Procéde*, « immense arête ogi-

vale ouverte par la main de Dieu dans une gigantesque muraille de rochers aux parois grises et moussues. »

Parmi les 650 hectares que Savigny a consacrés à la culture de la vigne, 350 produisent des vins fins. Les plus renommés de ces vins sont ceux des *Vergelasses* (une partie de ce climat s'appelle la *Bataillière*) et de la *Dovésode*. Les vins de Savigny, très-recherchés au siècle dernier, se distinguent surtout par la finesse.

Après avoir, à Savigny, franchi la Lauve, et laissé, à g., le bois de Lépenot, à dr., Chorey (354 hab.), ancienne station romaine qui possède une église contenant des autels en marbre, chefs-d'œuvre de Philibert Bidermann, on croise l'ancienne voie romaine d'Autun à Besançon, près de laquelle apparaît, à g., le hameau de Gigny. Au delà du Rhoin, qui descend du fond de la vallée de Savigny, on voit, à g., Vignolles (341 hab.).

47^e STATION. — BEAUNE.

9 kil. de Corgoloin. — 322 kil. de Paris. — 100 kil. de Lyon.

Beaune*, ch.-l. d'arrondissement du départ. de la Côte-d'Or, V. de 11 176 hab., est située sur la Bouzeise, qui prend sa source à peu de distance.

Beaune ne fut, dans l'origine, qu'un *castrum* autour duquel s'était déjà formée, au *v^e* s., une ville assez importante qui devint le chef-lieu du *pagus Beluacensis*. Les Sarrasins la brûlèrent au *viii^e* s. Au siècle suivant, elle fut pour quelques siècles de Vergy. Manassès I^{er} réunit le comté de Beaune à celui de Dijon et de Chalon, qu'il possédait déjà. Elle passa plus tard aux dauphins du Viennois; et le duc de Bourgogne, Hugues III, l'incorpora, en 1221, à son duché; mais, dès 1203, la ville avait obtenu, du duc Eudes III, une charte de commune au prix de 200 marks d'argent par an. Dès lors son industrie, devenue libre, prit des développements considérables. Ses fabriques de drap étaient surtout renommées, les eaux de la Bouzeise et de la fontaine de l'Aigue étant très-propres à la teinture des étoffes, surtout pour l'écarlate. On y trouvait aussi d'habiles ouvriers en fer et en acier.

En 1478, après la mort de Charles le Téméraire, Beaune se jeta dans le parti de la princesse Marie. assiégée par Charles d'Amboise, elle résista énergiquement pendant cinq semaines, derrière ses fortes murailles; mais elle se vit obligée de capituler et de payer 40 000 écus. Elle perdit en outre le parlement qui y avait été établi dès 1310, et qui fut transféré à Dijon. Enfin, pour la mettre à l'abri d'un coup de main,

car les partis autrichiens et comtois faisaient souvent des incursions dans la province, Louis XI y construisit un château fort assez semblable à celui de Dijon, et terminé sous Louis XII. Si cette forteresse la protégea contre les incursions des impériaux, elle attira sur elle de grands malheurs à l'époque de la ligue. En effet, Mayenne, à qui le traité d'Épernay l'avait livrée, en fit le centre de ses opérations en Bourgogne. « Qui m'ôtteroit Beaune, disait-il, ferait autant que si on m'arrachait le cœur du ventre. » Mais en 1595, les Beaunois se révoltèrent contre la tyrannie des ligueurs, qui devenait insupportable. Une lutte sanglante s'engagea dans les rues de la ville. Les insurgés, d'abord valeureux, puis vaincus, allaient succomber, lorsque heureusement Biron, qu'ils avaient appelé à leur secours, arriva avec un corps de troupes. Les ligueurs, renfermés dans le château, refusèrent de se rendre. Il fallut employer la force pour les rétablir. Le siège dura six semaines; enfin ils capitulèrent au moment où l'assaut allait être livré. Henri IV fut si content d'apprendre cette nouvelle qu'il fit chanter un *Te Deum* à Notre-Dame et à Vincennes, et qu'après avoir confirmé tous les privilèges des Beaunois, il les exempta d'impôts pendant six ans. Enfin, quand Biron, qui avait été nommé gouverneur de Beaune, eut payé de sa tête ses trahisons, les Beaunois demandèrent au roi la démolition de leur château, qui fut rasé en 1603. A dater de cette époque, l'histoire de Beaune ne se distingue plus de l'histoire générale de la France. La révocation de l'édit de Nantes porta à son industrie un coup dont elle n'a jamais pu se relever. 300 familles calvinistes, celles qui faisaient le commerce de la draperie, furent forcées de s'expatrier; plus de 2000 ouvriers restèrent sans ouvrage. Mais, si Beaune a démoli sa forteresse, elle a eu du moins le bon esprit de conserver ses remparts, qu'elle a transformés en promenade, et dont les fossés sont devenus d'excellents potagers.

Les étrangers visiteront avec intérêt, à Beaune : Notre-Dame, l'hôpital, le tableau de Van Eyck et la statue de Monge.

En sortant de l'embarcadère du chemin de fer, on trouve une rue, récemment percée, qui mène à la porte Saint-Jean, ouverte entre deux tours dont il reste encore d'intéressants débris. La rue du Château conduit à la rue de la Charité et à la rue des Tonneliers qui sont parallèles et qui vont se terminer : la première à la rue de l'Île, la seconde à la place Monge, ornée de la statue de Monge et dominée par le beffroi. La rue Monge aboutit à la place de la Halle, près de laquelle s'élève l'hôpital. De l'hôpital, on peut gagner — par la place de la Halle, la place Fleury et la rue de la Fontaine — la place du Tribunal, sur la-

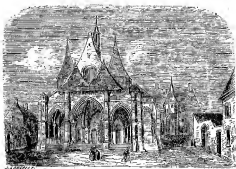
quelle se trouvent l'église Notre-Dame, à deux ou trois minutes de la place Monge, et le nouveau palais de justice, récemment terminé, en face de la nouvelle prison cellulaire. On peut donc en très-peu de temps visiter les principales curiosités de Beaune qui vont être décrites. Si l'on prend, à la place Monge, la rue de l'Île, que continue la Grande-Rue, on atteint bientôt la porte Saint-Nicolas, en laissant à dr. l'église de la Charité et l'hôtel de ville, à g. le collège. A g., au delà de la porte Saint-Nicolas, se trouve la promenade des Buttes; sur la dr. est le jardin anglais.

L'église collégiale Notre-Dame (mon. hist.) est un mélange de constructions de toutes les époques, depuis le *xiii^e s.* jusqu'à nos jours. « La cathédrale d'Autun servit alors, il n'y a pas à en douter, dit M. Viollet-le-Duc, de modèle aux églises de Beaune et de Seuilien, et Notre-Dame de Beaune a cela de très-curieux, qu'elle est restée plus complète que son modèle. En effet, outre sa nef, elle a conservé, sur son transept, une belle tour peu postérieure à la construction primitive, et un chœur presque entier, avec son bas côté et ses chapelles circulaires : tout cela empreint d'un grand caractère d'unité et construit en matériaux indestructibles. Au *xiii^e s.*, il est à présumer que les premières travées de la nef furent détruites par une cause quelconque; car on les reconstruisit alors suivant la donnée primitive; mais cette copie resta bien au-dessous du modèle. Un porche admirable et trois portails, richement sculptés, furent alors élevés en avant de l'ancienne façade occidentale, et deux clochers bâtis du même côté sur les premières travées des bas côtés. Ces constructions demeurèrent inachevées. La grosse tour carrée du transept, ainsi que le coupole intérieure ne peuvent être antérieures au commencement du *xiii^e s.*, et la présence des pilastres cannelés qui décorent son soubassement indique seulement jusqu'à quel point les traditions antiques avaient, dans le voisinage d'Autun, conservé de forces. L'influence du style ogival se fait cependant sentir dans le second étage de cette tour, quelque ce second étage ait été sans aucun doute bâti immédiatement après le premier. Cette sorte de soudure du style antique au style gothique, bien qu'elle soit faite ici assez grossièrement, il faut l'avouer,

est cependant fort curieuse à observer, et la tour de Beaune est, sous ce rapport, un monument du plus haut intérêt.

« Au *xiv^e s.*, des arcs-boutants furent construits pour soutenir les voûtes en berceau ogival de la grande nef et maintenir les angles de la grosse tour. Encore au *xiv^e s.*, on refit à neuf, il est difficile de s'expliquer pourquoi, toute la partie haute du chœur, dont l'unité se trouve ainsi détruite.

« A Beaune comme à Autun, le *xv^e s.* plaqua, aux deux bas



Notre-Dame de Beaune.

côtés de la nef, de mauvaises chapelles irrégulières, mal bâties et de l'aspect le plus misérable; mais à la fin de ce siècle furent faits les six beaux vantaux en bois qui décorent les trois grandes portes occidentales.

« L'époque de la Renaissance construisit la première chapelle du bas côté sud, fort jolie d'ailleurs et bien conservée; la fenêtre qui l'éclaire est encore défendue par une grille en fer, du *xv^e s.*, très-curieusement travaillée. La tribune de l'orgue date aussi du milieu de ce siècle.

« Le *xvii^e* s. couvrit la grosse tour du transept d'un dôme en bois surmonté d'un campanile, à la place de la flèche en pierre, qui n'avait peut-être jamais été achevée. Quant au *xviii^e* s., il enveloppa les colonnes du chœur de cannelures en chêne, sculpta, en manière de palmes, les feuilles de leurs chapiteaux, et enleva le trumeau de la grande porte occidentale. La révolution de 1793 laissa aussi sur l'église de Beaune bien des traces de son passage : d'abord (chose à jamais regrettable), tous les bas-reliefs et toutes les statues des trois grandes portes du porche furent non-seulement brisés, mais grattés à vif, bouchardés et ravalés avec le plus grand soin ; un autel en marbre, donné à l'église par la duchesse Mathilde de Turenne, femme de Hugues II, duc de Bourgogne, fut détruit et dispersé. Un morceau du retable de cet autel, représentant au trait gravé en creux la Vierge avec l'Enfant Jésus, et la duchesse Mathilde à ses pieds, a été conservé et religieusement replacé dans le chœur. Hugues II mourut en 1140 ou 1141 ; par conséquent, cet autel était de la fin du *xii^e* s. ou du commencement du *xiii^e*, et contemporain des parties les plus anciennes de l'église.

« Une belle sacristie et une portion d'un cloître du *xiii^e* s. existent encore à l'extrémité sud du transept, ainsi qu'une petite chapelle très-singulière suspendue sur un passage, le long des bas côtés du chœur. La voûte de cette petite chapelle a malheureusement été refaite assez maladroitement, il y a peu d'années, et des balustres ont remplacé l'ancienne ouverture en dalles. Enfin, outre le bâtiment de la sacristie, qui est assez bien conservé, et dont les étages supérieurs sont du *xv^e* s., il y a, dans le mur du jardin du presbytère, une jolie porte du *xiii^e* s. qui, autrefois, devait donner entrée dans le cloître. »

L'église de Notre-Dame de Beaune possède une très-belle suite de tapisseries, restaurées en 1852, représentant les différentes scènes de la vie de la sainte Vierge. Elles furent données en 1500 par l'archidiacre Jean Lecoq. « Elles sont fort belles, dit M. Émile Montégut (*Revue des Deux-Mondes*, novembre 1872) ; mais en dehors de leur beauté, elles offrent un genre particulier d'intérêt qui mérite d'être signalé. Nous nous figurons volontiers aujourd'hui que les choses marchaient avant nous avec une len-

leur extrême ; or, voici des tapisseries qui prouvent de la plus irréfutable manière qu'une belle œuvre d'art produite dans n'importe quel pays de l'Europe civilisée était connue du public, des artistes et des amateurs avec une rapidité singulière. Le fragment de tapisserie où est représenté le *Mariage de la Vierge* reproduit détail pour détail le célèbre tableau du Pérugin dont son élève Raphaël nous a donné une si belle imitation. L'artiste a certainement connu l'œuvre du Pérugin, sans quoi cette coïncidence serait vraiment singulière. Or, ces tapisseries sont de l'an 1500, et le tableau du Pérugin est tout à fait des dernières années du x^v s. Je demande s'il est possible à une œuvre de faire un plus rapide chemin. Ces tapisseries ont été sans doute à leur tour bien vite célèbres, car on retrouve l'imitation directe de quelques-unes de leurs scènes dans telle ou telle verrière. Par exemple, le tableau qui représente la *Mort de la Vierge* a été reproduit sans presque aucun changement par le verrier limousin Pétiensud dans un vitrail de l'église Saint-Pierre-du-Queyroix, à Limoges. » Les tapisseries de Notre-Dame de Beaune ne sont exposées qu'aux solennités de la Vierge.

Cette église possède encore une toile de Lebrun : l'*Adoration du Sacré-Cœur*, qui ressemble au premier aspect à une *Pentecôte*. On sait que c'est en Bourgogne, chez les Visitandines de Paray-le-Monial, qu'a pris naissance au xvi^e s., la dévotion au Sacré-Cœur. Le tableau est une des œuvres le moins bonnes du célèbre peintre ; il est d'ailleurs assez mal placé dans une chapelle où il est mal éclairé.

Deux chapelles contiennent de délicieux retables de la Renaissance, provenant de l'ancienne église des Cordeliers, démolie en 1793. Ces sculptures, endommagées pendant la Révolution, représentent différentes scènes de la *Nativité* et de la *Passion de Jésus-Christ*.

Dans le chœur s'élève une jolie statue de saint Michel.

Près de Notre-Dame on remarquera le pignon pittoresque de l'ancien bâtiment du chapitre. Cette construction semble dater de la fin du xiii^e s.

L'hôpital, « qui ressent plutôt un château royal que le logis des pauvres, » selon l'expression d'un auteur du xvi^e s., et dont

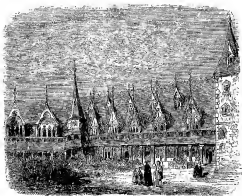
le charmant aspect, d'après M. Viollet-le-Duc, « donnerait envie de tomber malade à Beaune », fut fondé en 1443, par Nicolas Rollin, chancelier de Bourgogne. Louis XI, qui n'aimait pas Rollin, dit, en voyant cette maison : « Il était bien juste que celui qui a fait tant de pauvres pendant sa vie leur préparât un asile avant de mourir. »

Cet hôpital, qu'ont enrichi de nombreuses donations, est desservi, depuis sa fondation, par des sœurs de l'ordre du Saint-Esprit, fondé en Flandre. « Rien ne rappelle mieux les miniatures du ^{xv}^e s. et n'est plus frappant, disait Victor Petit au Congrès archéologique de 1852, tenu à Dijon, que de voir ces sœurs dans leur grand costume blanc (il est blanc pendant l'été et bleu pendant l'hiver) tout empreint encore de la forme que lui a donnée le moyen âge, au milieu de la vaste et admirable construction, toute du moyen âge aussi, que fondèrent Nicolas Rollin et sa femme. »

La porte d'entrée de l'hôpital de Beaune, avec le gracieux auvent qui la protège contre la pluie, toit à trois pignons, à rampants garnis de feuilles frisées en plomb, avec épis blancs, dont trois portent des statuettes, n'a pas besoin d'être signalée aux amateurs. Les restaurations faites il y a quelques années ne laissent rien à désirer. La cour intérieure, dont le style et l'aspect rappellent l'architecture flamande, offre surtout un aspect saisissant. Une double galerie de bois couverte dessert les cellules. Au-dessus de la plus haute se dressent de vastes logarnes couronnées de hauts pignons, que terminent des girouettes en plomb et que décorent de fines découpures également en plomb. Une dentelure d'épis en plomb orne l'arête du toit¹. Enfin, le clocher s'harmonise par sa forme, son ornementation et sa légèreté, avec ce gracieux ensemble. Malheureusement, il y a quelques années, le conseil administratif de l'hospice a autorisé (pour rendre plus commode le service du réfectoire) la construction de deux tourelles qui manquent, au dedans de la cour, le toit du grand corps de logis parallèle à la rue.

1. La plupart de ces plomberies ont été copiées par Lassus, qui s'en est servi pour la restauration de la Sainte-Chapelle de Paris, et qui a retrouvé dans les combles de l'hôpital de Beaune les anciens moules en pierre.

On visitera avec intérêt dans l'hôpital de Beaune, admirablement tenu : la grande salle des malades, dont le fond est terminé par une chapelle précédée d'une grille en bois qui forme un jubé (c'est dans cette chapelle que fut placé primitivement le tableau de Jean de Bruges) ; — la salle Saint-Hugues, décorée de grandes peintures murales datant de 1682 ; — la cuisine, avec sa belle et large cheminée à linteau de pierre vigoureusement pro-



Hôpital de Beaune.

filé ; ses crémaillères et ses chenets en fer, ouvrage datant des dernières années du ^{xv}^e s.

Mais ce que les étrangers viennent surtout admirer à l'hôpital de Beaune, c'est le célèbre tableau de Van Eyck (Jean de Bruges), représentant le *Jugement dernier*, et donné à l'hôpital au ^{xv}^e s. par son fondateur, le chancelier Rollin. Ce chef-d'œuvre, découvert, on peut le dire, il y a quelques années, par M. Canat de Châlon — les administrateurs de l'hospice et

les religieuses ignoraient complètement son mérite — a malheureusement été barbouillé au commencement de ce siècle. Pour cacher la nudité entière d'une multitude de petites figures (les bons et les méchants), une couleur brune a été étendue par-dessus, à l'aide d'un mauvais pinceau. Espérons qu'un jour, malgré l'avis contraire du Congrès archéologique de 1852, cette couche de couleur sera enlevée. De reste, cet admirable tableau, divisé en huit compartiments qui se ferment facilement les uns sur les autres, est maintenant conservé avec le plus grand soin. On remarque, au second panneau, les portraits du pape Eugène IV, du duc Philippe le Bon, du chancelier Rollin et de son fils, le cardinal Jean Rollin, évêque d'Autun. Ce tableau a été, en 1872, placé dans une salle spéciale qui contient en outre divers objets de l'époque de la fondation.

La salle du conseil renferme : cinq tapisseries, deux du ^{xv}^e s., aux armes de Rollin, attribuées à sa femme, et trois du temps de Louis XIII (épisodes de la vie d'Isaac et de l'histoire de Jacob); deux coffres et un fauteuil du temps de la fondation. La tapisserie qui orne le fauteuil (*le Jugement de Salomon*) passe aussi pour être l'œuvre de la femme du chancelier, Guignone de Salins. La même salle est ornée des anciens portraits de Philippe le Bon, de Rollin, de Jean sans Peur, de Guignone de Salins et de J. B. Massol (1646), conseiller au parlement de Dijon, qui laissa tous ses biens à l'hôpital de Beaune.

Dans le cabinet des archives se conserve, en très-bon état, un magnifique carrelage du ^{xv}^e s.

L'église *Saint-Nicolas*, qui s'élève à l'entrée du faubourg de ce nom, sur la route de Dijon, date du ^{xiv}^e s.; mais elle a été remaniée depuis. Son clocher, qui présente beaucoup d'analogie avec la tour centrale de Notre-Dame, se termine par une flèche carrée en pierre.

La porte *Saint-Nicolas* a remplacé, au ^{xviii}^e s., la porte fortifiée du *Bourg Neuf*.

Au faubourg *Saint-Jacques*, on peut visiter encore le portail et quelques débris de l'ancienne chapelle des *Templiers*, dans laquelle Jacques de Molay, le dernier grand-maître, fut admis à faire partie de l'Ordre.

L'ancien hôtel de ville, bâti de 1427 à 1440, a été démoli en 1795. Il n'en reste que le beffroi, destiné aujourd'hui à l'hôtel de ville public. C'est une haute tour carrée, ayant peu de caractère en elle-même, mais surmontée d'une toiture aigüe, d'une lan-



Statue de Mœggs, par Rodé.

terne et de petits clochetons (xv^e s.), dont l'ensemble, rappelant encore les constructions flamandes, offre un aspect pittoresque. On y distingue encore les écussons de France, de Navarre, de Bourgogne et de Beaune.

A quelques pas seulement de ce beffroi a été érigée, en 1849,

sur une place assez vaste, une statue en bronze dont le piédestal porte cette inscription :

A
GASPARD MONGE,
SES ÉLÈVES
ET
SES CONCITOYENS,
MONUMENT.

Monge, mort en 1818, est né à Beaune, le 10 mai 1766, comme le rapporte une inscription placée sur la maison où sa mère lui donna le jour. Sa statue est un remarquable ouvrage de Rodé.

On trouve encore, dans certains quartiers de Beaune, de jolies maisons de la Renaissance. Nous signalerons surtout la cour d'une maison de la place Monge, occupée par M. Batault, imprimeur (ancien hôtel des De la Mare).

L'hôtel de ville, ancien convent des Ursulines, renferme la bibliothèque, riche de 32000 vol., de plus de 500 incunables et de 62 manuscrits. — Le musée, nouvellement créé, contient des fragments de sculpture romaine, trouvés dans le territoire de Beaune, des objets d'art divers, des dessins et des antiquités du moyen âge. On y remarque un muscle d'un bras et des cheveux bien conservés de Jean sans Peur, un fragment du cuir de bouf dans lequel fut roulé son corps, et un reste de la robe de chartreux qui servit à l'ensevelir à Dijon, dans l'église des religieux de cet ordre. — Le musée renferme en outre : un cabinet d'histoire naturelle, une collection d'antiquités celtiques, gaulo-romaines, et de manuscrits.

Les archives, conservées à l'hôtel de ville et mises en ordre par M. Garulot, sont fort riches. On y voit la charte d'affranchissement de la commune en 1203.

La salle de spectacle, près de la porte St-Nicolas, date de 1863.

De l'ancien château fort, démantelé par Henri IV, il reste encore les deux énormes tours rondes dont nous avons déjà parlé, et qui gardaient la porte extérieure, démolie seulement en 1829.

Mentionnons seulement les promenades appelées les buttes et le jardin anglais. Ces promenades n'ont rien de curieux pour

les étrangers, mais de beaux platanes ombragent les remparts, et particulièrement le rempart des Dames, auquel on arrive par un double escalier du bastion des Lions (style Louis XV). Ce rempart a dû son nom au voisinage de l'ancienne abbaye royale des Dames du Lieu-Dieu, le bastion a dû le sien à deux pilastres surmontés de lions supportant des boucliers antrofois armoriés¹.

Le vignoble de Beaune est l'un des plus importants de la Bourgogne; il occupe une superficie de 1050 hectares, dont 500 au moins sont consacrés à la culture du pinot, et qui, dans les années abondantes, peuvent produire 25 à 30000 hectolitres de vins fins. Parmi les vins de tête de cuvée, M. Lavalie cite les *Fèves*, les *Grèves*, les *Cruz*, les *Champs Pincots*.

Après avoir, au delà de la station de Beaune, franchi, au faubourg Perpreuil, la Bouzeise sur un viaduc haut de 8 mètr. et long de 10 arches, on laisse à g. *Montagny-les-Beaune* (387 hab.); bientôt on aperçoit à dr., au pied de la Côte, à côté d'un vallon arrosé par l'Avant-Dheune, Pommard (1270 hab.), v. qui cultive 330 hectares de plants fins, et dont un grand nombre de climats — les *Arcelets*, les *Ruglens*, le *Clos de la Commarcine*, les *Épenots*, le *Refose*, les *Frémyets* qui s'étendent sur Volnay, etc. — méritent d'être classés au premier rang. Nos aïeux qualifiaient les vins de Pommard de *loyaux*, *vernissés* et *marchands*.

Pommard dépassé, on laisse à g. *Bègny-sous-Beaune* (920 hab.), puis on remarque à dr., à mi-côte, un village non moins célèbre que Pommard dans le monde entier; c'est Volnay ou Volnay (845 hab.), qui cultive 315 hectares de plants fins. Ses vins ont plus de finesse et de bouquet que ceux de Pommard. Tous les crus du premier ordre, et ils sont nombreux, ont à peu près la même valeur. On distingue surtout les *Caillevets* et les *Champsans*.

On remarque à Volnay : une petite chapelle sur la façade de laquelle se lit une longue inscription gothique; une petite église ogivale, dont l'intérieur est orné de quelques bons tableaux an-

1. Les armoiries de la ville de Beaune représentaient autrefois une Vierge d'argent sur un champ d'azur, avec l'enfant Jésus tenant du raisin. Le dextère était d'azur surmonté d'or; mais, comme il y avait écartement entre la Vierge et le raisin, on changea l'azur en celle-ci : *Orléans et orléans*.

ciens; des eaux d'excellente qualité; des sources abondantes et qui ne tarissent jamais.

48^e STATION. — MEURSAULT.

7 kil. de Beaune. — 348 kil. de Paris. — 143 kil. de Lyon.

Meursault (2622 hab.) est un gros bourg fort ancien situé à 2 kil. du chemin de fer, près de l'entrée d'une jolie vallée qui remonte la route de Beaune à Autun. Son château, démoli en partie par l'ordre de Louis XI, en 1478, fut démantelé en 1639. Il vient d'être reconstruit dans l'ancien style pour servir de mairie; de la forteresse du moyen âge, il reste encore une tour, qui a été restaurée. L'église, dont le clocher de pierre rappelle celui de Saint-Philibert, de Dijon, a été, en 1852, agrandie et restaurée par M. Petit, de Dijon. A l'hôpital, hameau situé en avant du bourg, se voient encore les derniers débris d'un hospice bâti dans le style roman.

Meursault cultive, sur 320 hectares consacrés aux plants fins, plus de 150 hectares en pinot blanc. Il produit donc tout à la fois des vins rouges et des vins blancs. On cite surtout parmi ses vins rouges : les Sauterons du milieu, et, parmi ses vins blancs, les *Perrières dessus et dessous*. Ces vins blancs ou rouges ne peuvent être comparés qu'avec les premières cuvées des meilleurs vignobles.

Quand on a laissé à g., sur la plaine, *Corcelles-les-Arts* (524 hab.), on traverse une tranchée au delà de laquelle on aperçoit à dr. *Puigny* (1150 hab.), qui récolte le vin blanc de *Montrachet*, dont M. de Cussy disait : « Montrachet ! cher Montrachet ! le premier, le plus fin des vins blancs que produit notre riche France ! toi qui es resté pur et sans tâche entre les mains de ton honorable propriétaire, M. le marquis de la Guiche. » Le climat de Montrachet est situé en partie sur le territoire de Puigny et en partie sur celui de Chassagne. La partie moyenne, connue sous le nom de *vérai Montrachet* ou simplement de *Montrachet*, est celle qui donne les vins les plus exquis, mais elle ne se compose que de quelques hectares. Le vin de Montrachet est donc fort rare. Dans les bonnes années, le commerce le paye 2000 fr. la queue (3 pièces). Avant la Révolution, ce vignoble

appartenait presque entièrement à la famille Clermont-Montoison.

Au delà de Meursault, on aperçoit à dr. Corpeau (384 hab.), et plus loin, dans la vallée, les grandes roches de Saint-Romain, près desquelles, sur le plateau, la plupart des historiens placent le théâtre de la victoire de César sur les Helvètes (56 ans av. J. C.). On laisse à g. Chaudenay (934 hab.), qui appartient au départ. de Saône-et-Loire. Mais Chassagne (993 hab.) attire déjà l'attention sur la dr. Ses meilleurs vins sont le Montrachet (blanc), et le clos Saint-Jean (rouge), le clos Pitois (rouge), et la Boudriotte (rouge). Le territoire de Chassagne renferme en outre un monument druidique (la pierre Ton-ton-Marach). On traverse, au delà de la route de terre, la petite Dheune et la grande Dheune, puis on laisse à g. une partie de la ville de Chagny avant d'entrer dans la gare. La route de terre et la petite Dheune forment les limites des départ. de la Côte-d'Or et de Saône-et-Loire.



Eglise de Meursault.

49^e STATION. — CHAGNY.

5 kil. de Meursault. — 267 kil. de Paris. — 141 kil. de Lyon.

Chagny*, ch.-l. de c. de Saône-et-Loire, est une V. de 4059 hab., située entre la Dheune et le canal du Centre. Ce canal, adjugé en 1813, commencé en 1865, achevé en 1893, appelé dans

L'origine le canal du Charolais, relie la Saône à la Loire par la Dheune et la Bourbince. Il a sa double embouchure : d'une part dans la Saône à Châlon, d'autre part dans la Loire à Digoin. Il est alimenté à son bief de partage, situé à Monchaux, par 12 réservoirs, et sur ses versants par 2 autres réservoirs et 14 prises d'eau secondaires. Sa longueur totale, y compris la rigole de Torcy, est de 121 737 mèl., dont 48 210 mèl. sur le versant du Rhône, 4945 pour le bief de partage, 4878 pour la rigole de Torcy, 64 604 sur le versant de la Loire. La pente totale est de 209 mèl. 01 c. entre les deux points extrêmes; 138 mèl. 38 c. rachetés par 51 écluses sur le versant de la Saône, et 77 mèl. 63 c. rachetés par 30 écluses sur le versant de la Loire. Le halage se fait à bras d'hommes exclusivement (650 à 800 mèl. par heure).

L'histoire de Chagry ne rappelle qu'un grand événement historique. Les compagnies franches appelées les *écarcheurs* ou *ard-venus*, qui ravagèrent successivement différentes provinces de la France, y établirent en 1385 leur quartier général, et campèrent sur la plaine, du côté de Châlon. On ne savait comment en débarrasser le royaume : les exterminer, c'était impossible; les mettre aux prises les uns avec les autres, on n'y pouvait songer, car elles se fussent ménagées réciproquement pour éterniser la guerre; les prendre toutes à la solde du roi, on n'eût point arrêté leurs déprédations; les ressources du pays, d'ailleurs, ne le permettaient pas. Un seul moyen était praticable; il fallait les faire sortir du territoire en les entraînant dans quelque grande expédition militaire. Charles V résolut de délivrer la Castille du joug de Pierre le Cruel. Il paya, avec l'aide du pape, la rançon de Duguesclin, alors prisonnier des Anglais, qui ne le relâchèrent pas à moins de 160 000 fr. En échange de sa liberté, Duguesclin s'engagea à persuader aux chefs de bande de le suivre en Espagne.

Messire Bertrand, raconte le poète Cervellier, fit demander aux principaux chevelaines des brigands un saul-conduit par son héraut, et il alla les visiter dans leurs quartiers de Chagry. Amis et ennemis lui firent grandé fête, le régularèrent « du meilleur » et « feurent volon-
« tiers. » Il faut lire, dans le poème du Cervellier, la harangue originale et autre de Duguesclin (à partir du vers 7117).

Ilz ont ces frôlés maint meufier (mon:efère), maints,bells maisons,
Ovies femmes, enfans, — grande destrus. Un —

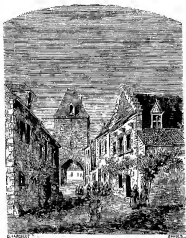
Robé (volé) vaches, chevans, et pillé maint chapon.

Et be via sans payer et robé maint monton,

Et esbés (volés) maint joef (joyau) à tort et sans raison,

Calces de moulters, argent, oeuvre, lâtien.

Bref, après leur avoir reproché tous leurs crimes, il leur promit 200 000 florins de la part du roi et autant de la part du pape, avec l'absolution de leurs péchés et le salut de leurs âmes par-dessus le marché sans oublier le riche butin qui les attendait au delà des Pyrénées. Ils se laissèrent attendrir, et le traité fut conclu sur-le-champ.



Prison de Chagny.

Chagny a eu jadis un château fort. Il n'en reste qu'une tour, que représente notre dessin, et qui sert actuellement de prison.

Tout près s'élève l'église. Sa jolie tour est du *xiv^e s.* ; sa façade trop moderne. La nef (*xiv^e s.*), flanquée de bas côtés, est plus haute que le chœur, qui a servi de chapelle au château.

Chagny possède, en outre, une chapelle consacrée à saint Jean,

un bel *hôtel de ville*, moderne; un *hôpital civil et militaire*, fondé vers l'an 1700, et desservi par sept religieuses de Sainte-Marthe.

Une verrerie à bouteilles, une fabrique de produits chimiques, des ateliers de réparation établis par la Compagnie de Lyon, des huileries, etc., sont les principaux établissements industriels. — Les vins de Chagny sont estimés; et, sur son territoire, sont exploitées d'importantes carrières de pierre à bâtir.

Chagny peut être le point de départ de diverses promenades et excursions. Le beau village de Santenay (1577 hab.), où se termine la Côte-d'Or, et où a été établie une station de l'embranchement de Nevers et de Moulins qui dessert le Creusot et Autun (V. *l'Annuaire général de la France*, Bourgogne, Franche-Comté, Savoie, par AN. JOUAN), n'est éloigné que de 5 kil.; il cultive environ 255 hectares en pinot. Ses vins les plus estimés et hors ligne sont le *clos Tavaux*, les *Gravottes* et les *Brussons*. Du sommet de la montagne des *Trois-Croix*, qui s'élève à l'O., on découvre un beau panorama.

Presque au sortir de la gare de Chagny, le chemin de fer passe sous le canal du Centre, dans un tunnel long de 78 mètr. A ce premier souterrain succèdent une courte mais profonde tranchée, un second souterrain, le *tunnel de Chagny*, long de 177 mètr., et une tranchée d'abord creusée dans le roc, puis pavée, enfin terminée par des pentes gazonnées, et dont la longueur dépasse 2 kil. C'est dans cette tranchée que l'on franchit ce qu'on appelle le *col de Chagny*, pour entrer dans la vallée de la Thalie. Le point culminant, situé à peu près au milieu, atteint 221 mètr. 19 c. Quand on en sort, on traverse la Thalie. Sur la g., s'étend une vaste plaine; sur la dr., la côte chalonnaise forme l'horizon. Le château de Bully, dominant un v. de 1687 hab. et les sources de la Thalie, attire surtout les regards. Il est encore flanqué de quatre tours, et garni de créneaux et de mâchicoulis.

50^e STATION. — FONTAINES.

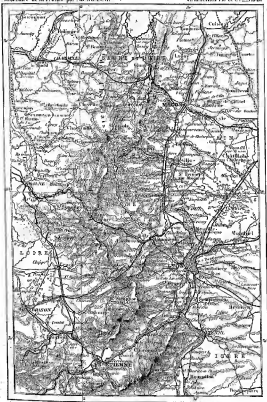
4 kil. de Chagny. — 273 kil. de Paris. — 129 kil. de Lyon.

Fontaines (1583 hab.) s'étend dans la plaine, à la dr. du chemin de fer, au pied de la montagne de *Saint-Hilaire*, dont le

LES BORDS DE LA SAÔNE.

Dessiné par AD. JUVÉNA.

J. BACHELLE et C^{ie}, Paris.



Dessiné par Ad. Juvénat.

Donné à l'Etat par l'auteur, le 10 septembre 1865, le 10 septembre 1865.
Bibliothèque.



sommet à 368 mètr. d'altitude. Son église, bâtie en partie au xiii^e s., remaniée au xv^e, a été agrandie en 1825.

Au delà d'une longue tranchée, qui porte le nom du village voisin de *Farges* (323 hab.), situé à g. entre le chemin de fer et la route de terre, on traverse la *forêt de Marloxe*. On laisse à g. *Champfargueil* (348 hab.), à dr. *Chatenoy-le-Royal* (730 hab.), en avant duquel se montre un petit château; puis, après avoir croisé la route d'Autun et franchi de nouveau la *Thalie*, on entre dans la tranchée de *Saint-Côme*, où le chemin de fer se bifurque. Les trains express s'arrêtent à la station de *Saint-Côme*; les trains omnibus, suivant l'embranchement de gauche, vont traverser la route d'Autun et le canal, avant d'entrer dans la belle gare couverte établie dans la ville, sur la place de l'*Obélisque*.

51^e STATION. — CHÂLON-SUR-SAÔNE.

10 kil. de Fontaines. — 392 kil. de Paris. — 125 kil. de Lyon.

*Châlon-sur-Saône**, V. de 20427 hab., ch.-l. d'arrond. du départ. de *Saône-et-Loire*, est située à 178 mètr. d'altitude, sur la rive dr. de la *Saône*, à l'embouchure du canal du Centre. De nombreuses routes viennent y aboutir; des services réguliers de bateaux à vapeur la mettent en communication incessante avec toutes les villes bâties sur les bords de la *Saône* et du *Rhône*. D'autres chemins de fer la relient par *Dôle* et *Besançon* à *Mulhouse* et à *Lons-le-Saunier*. Une autre ligne la met en communication directe avec *Bourg*.

La position admirable que *Châlon* occupe, et qui lui a été tant de fois, depuis qu'elle existe, si fatale et si avantageuse, avait déjà attiré les Gaulois, longtemps avant l'ère chrétienne. Quand les Romains envahirent la Gaule, *Châlon*, appelée *Coudil-Isun* (en latin *Cabilonum*), dépendait de la république des *Éduens*. César y établit un *castrum frumentarium*; plus tard les empereurs y entrefirent une flotte (*classis Arverna*), et, de temps d'*Aurélien Marcelle*, *Châlon* était encore une des villes les plus considérables de la Gaule. Incendiée, en 384, par les Allemands qui en massacrèrent presque tous les habitants, rebâtie par *Probus*, qui lui permit de replanter de la vigne sur ses coteaux, protégée un moment par *Constantin*, qui y vint deux fois, elle fut successivement ravagée par tous les peuples barbares qui se répandirent du nord au sud de l'Europe. Les rois bourguignons, n'en étant enfin em-

parés, y firent leur résidence. Elle appartient ensuite aux rois mérovingiens; mais Chramm, fils de Clotaire, révolté contre son père, la saccagea et la brûla en 555, puis, à la mort de Clotaire I^{er}, Gontran, son second fils, en fit la capitale de ses États. Les Sarrasins l'incendirent en 732. Charlemagne, l'ayant rebâtie, y tint un concile en 813. Lothaire, irrité que le comte Guérin ou Warin se fût prononcé pour Louis le Débonnaire, la réduisit en cendres en 834. Les Hongrois la prirent d'assaut en 937. Je passe sous silence les famines, les incendies, et les pestes, dont le nombre est effrayant. En 1168, Louis VII vint y assiéger le comte Guillaume I^{er}, qui s'était permis de piller l'abbaye de Cluny et d'en égarer presque tous les moines; elle fut encore une fois emportée de vive force. Enfin, après la mort de Charles le Téméraire — elle appartenait aux ducs de Bourgogne depuis 1237, — comme elle s'était déclarée pour la princesse Marie, Louis XI la fit assiéger par le sire de Craon (Georges de la Trémouille), qui, l'ayant prise, y commit toutes sortes d'excès et de cruautés.

À dater de sa réunion à la Couronne de France, sa situation sur la grande route de l'Italie lui imposa de nouveaux sacrifices également ruineux. Elle dut s'ôter, à grands frais, le passage de tous les rois ou princes qui lui firent l'honneur de la traverser : Charles VIII, Louis XII, François I^{er}, Charles IX, Louis XIII, la reine de Suède, etc., etc. La Réforme lui fut aussi funeste, car elle y engendra la guerre civile. Les catholiques et les protestants, tour à tour vainqueurs ou vaincus, s'y livrèrent aux plus déplorables excès. Cependant la Saint-Barthélemy n'y fit pas de victimes.

Pendant la Ligue, Mayenne l'occupait; elle devint avec Beaune une de ses bases d'opérations, et il en récompensa les habitants, bien qu'ils eussent pris parti pour lui. Le traité de paix de Fontenay la rendit à Henri IV, en la laissant encore à Mayenne comme place de sûreté pendant six années (1595).

Le système du blocus continental avait fait, au commencement de ce siècle, la fortune de Châlon; aussi se montra-t-elle toujours dévouée à l'empereur et à l'empire. En 1814, elle opposa une vive résistance aux troupes alliées qui s'étaient présentées sous ses murs. Le général Scheller n'y entra que le 2 février, en vertu d'une capitulation honorable. En 1815, Napoléon rendit un décret qui autorisa Châlon à ajouter la croix de la Légion d'honneur à ses armes.

Châlon est aujourd'hui le chef-lieu judiciaire du département de Saône-et-Loire, et le chef-lieu d'un de ses arrondissements administratifs. Sa population s'élève à 20 427 hab., depuis que la commune de Saint-Côme a été réunie à son territoire.

Châlon, convertie au christianisme dès la fin du 1^{er} siècle, a eu pendant quinze siècles un siège épiscopal occupé par quatre-vingt-cinq

évêques. Le premier fut Donation, qui vivait vers l'an 364; le dernier, J. B. de Chilleau, sacré le 29 décembre 1781, mort en 1821. Le concordat de 1801 a réuni l'évêché de Chalon à celui d'Autun.

Chalon a vu naître le sculpteur Boichot, l'ingénieur Gauthey, Denon, le membre de l'Institut, le général de Thoard et N. Niepce, l'inventeur véritable de la photographie, appelée à tort, dans l'origine, daguerréotype.

Le plus curieux édifice de Chalon est son ancienne cathédrale (mon. hist.), dédiée à saint Vincent, et bâtie du xii^e au xv^e s. L'



Chalon-sur-Saône.

façade a été reconstruite, avec ses deux tours à plates-formes, de 1827 à 1831, dans le style ogival flamboyant, tel qu'on le comprenait à cette époque. La nef se compose de six travées dont les bas côtés à arcades aiguës et pilastres cannelés, sont un assez bon type du style roman bourguignon. Le triforium et les fenêtres supérieures ne sont que du xiv^e s. Le transept remonte aussi au xiv^e s., à part ses chapelles, ajoutées au xv^e s. Les bas côtés se prolongent au delà des croisillons pour se terminer, à dr., par un mur droit du xiv^e s., à g., par une abside romane ornée à l'extérieur d'arcatures et qui paraît antérieure

au xiii^e s. Le chœur et l'abside sont un des types les plus purs de ce style bourguignon du xiii^e s., dont M. Viollet-le-Duc admire, avec raison, l'ampleur, l'énergie et la simplicité.

L'église Saint-Pierre, surmontée d'une coupole et de deux campaniles, a été bâtie de 1700 à 1713. Elle renferme un beau maître-autel en marbre. — Saint-Côme, dans le faubourg de ce nom, est un pastiche assez élégant du style ogival du xiv^e s.

L'hôpital, fondé en 1523 dans l'île Saint-Laurent, a été reconstruit de nos jours; sa belle façade se développe sur la rive g. de la Saône; le style de la chapelle rappelle celui de l'église Saint-Augustin, à Paris. La Société Archéologique de Châlon a pris soin de recueillir les curieuses sculptures et les précieux vitraux du xvi^e s. qui décoraient l'ancienne salle des malades. Cet établissement, à la fois civil et militaire, est desservi par les Sœurs de Sainte-Marthe. — La rotonde qui forme la halle aux grains est également moderne.

La Grand'Rue, les rues du Pont, du Blé, des Cochons-de-Lait et Saint-Vincent, contiennent encore quelques maisons anciennes; mais il ne reste aucun vestige de la citadelle, construite en 1562 afin de mieux tenir la ville en subjection, et en cercelle les maisons d'icelle. — Près de la cathédrale s'élève un hôtel du xv^e s., dominé par une tour. — On retrouve çà et là quelques débris de la haute enceinte et surtout de la basse enceinte, dont les murs servent encore de limites à la ville et dont les remparts sont devenus des promenades publiques peu fréquentées. — Le pont n'a été construit que dans la seconde moitié du xviii^e s. — Le pont (5 arches), qui relie la ville proprement dite au quartier de Saint-Laurent, fut commencé en 1418, achevé en 1508, élargi en 1780, débarrassé alors des cellules et de la chapelle qui l'encombraient, et décoré des lourds obélisques qu'il a conservés.

Au milieu de la place de Beaune, près du palais de justice, s'élève une fontaine surmontée d'une statue de Neptune.

L'obélisque, érigé en 1780, qui se dresse entre l'embarcadere du chemin de fer et le palais de justice, porte cette inscription :

A NAPOLEON LE GRAND.

Le musée (ouvert tous les jours aux étrangers), installé au

premier étage d'un édifice situé près de l'église Saint-Pierre, comprend : (1^{re} salle en entrant) différentes sculptures (plusieurs bustes, entre autres celui de M. Denon, reproductions de statues et de bas-reliefs antiques, maquette du sculpteur Julien, etc.); (salle de g.) une collection d'histoire naturelle (coquillages, oiseaux empaillés); (salle de dr.) des collections minéralogiques données par MM. Bussy et Perrin-Corval, et des tableaux. Parmi ceux-ci nous citerons : des *Fleurs de Monnoyer*, une *Adoration des Mages du Guercin*, deux grandes toiles de *Luca Giordano*, une vue de Châlon par *Raffort*, une copie de *Judith et Holophérne d'H. Vernet*, un *Portrait de Lamartine* par *Maréchal*, une belle *Cléopâtre du Caravage*, une *Madelaine ridicule* de l'école de *Boucher*, une *Bataille de Parrocet*, un grand tableau de *Goyet*, deux *Portraits* par *Largillière*, une *Retraite de Russie* par *Charlet*, un *Portrait* par *J. Clouet*, les portraits de *Grenze*, de *Denon*, de *Niepee*, un beau tableau de *Neuillone*, un *Nègre* par *Géricault* et différentes autres toiles du *Parmesan*, de *Lagrenée*, d'*Antoine Coppel*, etc. Le musée possède aussi le fusil et le yatagan d'*Abd-el-Kader*, donnés par le général *Daumas*, des objets et armes préhistoriques, des instruments héliographiques, 600 médailles ou monnaies, etc. Au rez-de-chaussée est un musée lapidaire, composé de débris de sculptures antiques et de moulages en plâtre.

Châlon possède, en outre, un collège communal, une bibliothèque publique de 15 000 volumes, un palais de justice bâti de 1838 à 1842, une prison cellulaire construite de 1839 à 1844, une salle de spectacle bien appropriée, une école de dessin, une chambre consultative d'agriculture, un comité agricole, etc. La *Société d'histoire et d'archéologie*, fondée en 1844, publie d'intéressants mémoires. La *Société des amis des arts* fait tous les deux ans une exposition.

Le faubourg *Saint-Laurent*, situé sur la rive g. de la Saône, doit son origine à un monastère que saint Gratus, un des évêques de Châlon, y fit bâtir, et qui, ruiné en 937 par les Hongrois, fut donné en 1079 par Achard, évêque de Châlon, à l'abbaye de l'*Île-Barbe*.

A 3 kil. de Châlon, sur la route de Lons-le-Saunier, se trouve

Saint-Marcel (1531 hab.), v. près duquel se remarque un étang. Ce village a possédé une abbaye fameuse, fondée, dit-on, sur l'emplacement où saint Marcel subit le martyre, vers l'an 177 (on montre encore la fosse où il fut enterré vivant jusqu'à la ceinture), par Contran, qui avait échappé dans ce lieu même aux coups d'un assassin; richement dotée par le roi de Bourgogne; détruite par les Sarrasins en 732; dotée par plusieurs souverains, au nombre desquels il faut citer Charlemagne; visitée en 879 par le pape Jean VIII; détruite de nouveau par les Hongrois en 927 ou 963; épolée par les ducs et les seigneurs bourguignons; cédée enfin par le comte de Chalon, son abbé, à Mayeul, abbé de Cluny; reconstruite, mais transformée alors en prieuré.

Contran avait fait élever une grande et belle basilique à la place du modeste oratoire consacré dans l'origine à saint Marcel. L'église actuelle (mon. hist.), rebâtie à la fin du xii^e s., dans le style de transition, renferme deux tableaux de Devoege, peintre dijonnais, une chaise gothique contenant les reliques de saint Marcel et de saint Agricole (les anges qui ont été sculptée au xviii^e s. par Boichot, artiste chalonais), et l'inscription suivante (collatéral de dr.), consacrée à Abélard :

HEC PRIMO FACIIT PETRUS ABELARDUS
FRANCUS ET MONACHUS CLUNIACENSIS
QUI OBIT ANNO 1142.
NUNC APUD MONACHOS PARACLETENSES,
IN TERRITORIO TRECASENSE, REQUIESCIT.
VIR FIDELITATE INMISSUS, SCRIPTIS CLARISSIMUS
HUMANI ACHUMINE, RATIONIS POTENS, DICENDI ARTE,
OMNI SCIENTIARUM GENERE, NULLI SECUNDUS

Abélard mourut le 2 avril 1142, à l'âge de 63 ans, dans le prieuré de Saint-Marcel, où Pierre le Vénéral, abbé de Cluny, l'avait envoyé rétablir sa santé altérée par les jeûnes et le travail. Abélard mort, Pierre le Vénéral avait fait transporter son corps au Paraclet, et les religieux de Saint-Marcel s'étaient empressés de lui ériger, dans la chapelle de Notre-Dame, bâtie à côté de l'église et détruite avec le monastère, un cénotaphe en pierre, sous lequel il était représenté couché, revêtu de son habit monacal. C'est ce cénotaphe que le gouvernement a trans-

féré à Paris en 1806 ou 1807, et que l'on voit aujourd'hui au Père-Lachaise.

Après avoir quitté la gare de Saint-Gôme, on croise la route de terre et, s'approchant de la Saône que l'on aperçoit pour la première fois, on découvre sur la gauche le pont de Châlon. 1 kil. plus loin, on traverse la Thalie, près de Saint-Remy (1112 hab.). A dr., sur une éminence s'élevait le château de Tezé, où fut conclu, entre Henri IV et Mayenne, en 1595, le traité qui mit fin à la guerre civile. Au delà d'une tranchée haute de 9 mètr. et longue d'environ 800 mètr., on franchit la Corne, sur la rive droite de laquelle, à l'embouchure de la Thalie, on voit le hameau de Droux. On laisse ensuite à dr. Seurey (1031 hab.), puis à g. Saint-Loup-de-Varennes (875 hab.). Les reliques de saint Loup, conservées dans l'église, et une fontaine miraculeuse que ce saint fit, dit-on, jaillir en faveur de maladeux altérés, attirent chaque année un grand nombre de pèlerins (les lundis de Pâques et de Pentecôte). Le cimetière renferme une belle croix en pierre, du moyen âge. On voit aussi, à Saint-Loup, les restes d'un château.

52^e STATION. — VARENNES-LE-GRAND.

3 kil. de Châlon. — 391 kil. de Paris. — 181 kil. de Lyon.

Varennes-le-Grand (1824 hab.) est situé à la gauche du chemin de fer, à 3 kil. environ de la Saône, au delà d'une longue tranchée. De magnifiques prairies s'étendent des deux côtés de la voie. A g., au delà de la Saône qu'on ne voit pas — elle est éloignée de 4 kil., — s'étend une vaste plaine agréablement boisée et terminée par la ligne bleutée du Jura. Sur la droite apparaît au loin la côte Châlonnaise. On laisse à dr. Saint-Ambreuil (499 hab.) à 4 kil. duquel s'élève, au hameau de la Ferté, un ancien palais abbatial dont le baron Thénard fut propriétaire. La façade principale de ce palais date de la fin du règne de Louis XIII; l'avant-corps a été construit, ainsi que le grand escalier, renommé pour sa hardiesse, dans les dernières années du règne de Louis XV. L'abbaye de la Ferté, fondée en 1113, était la première des quatre « filles » de Cîteaux.

On traverse successivement la Grapillotte, la petite Grosne et

la Grosne, et plus loin le Giron, qui serpentent au milieu de magnifiques prairies. A dr. se montre *Beaumont-sur-Grosne* (424 hab.); à g. *Saint-Cyr* (701 hab.). On croise la route de terre, puis l'on s'enfonce dans une tranchée et l'on passe dans un petit bois. Sur la droite, la chapelle des sires de Laguy (mon. hist.; peinture restaurée en 1854) couronne une éminence.

53^e STATION. — SENNECEY-LE-GRAND.

1 kil. de Varennes. — 129 kil. de Paris. — 113 kil. de Lyon.

*Sennecey-le-Grand**, ch.-l. de c. de 2709 hab., est situé à la droite du chemin de fer, à 6 kil. de la Saône. Son église a été élevée sur l'emplacement d'un ancien château que la commune racheta à la famille de Noailles et qu'elle fit démolir en 1823. Le château voisin de *Ruffey* existe encore, mais il est en ruine. Un troisième château que l'on remarque dans le voisinage porte le nom de *Tour-Vieil-Enfant*.

La culture du mûrier, introduite en 1824 dans la commune de Sennecey, y a pris des développements considérables.*

Après avoir laissé à dr., sur un coteau planté de vignes, le village de *Jagy* (564 hab.), on franchit la Nalouse, qui, 2 kil. plus bas, se jette dans la Saône. A g. s'étendent de magnifiques prairies bordées de peupliers; le Jura se montre à l'horizon; on revolt la Saône dont on s'est rapproché; à droite de la voie, s'élève une petite montagne isolée, nue à son sommet (294 mèl.), couverte de vignes à sa base, et d'où (la route de terre la gravissait autrefois pour la redescendre) l'on découvre un admirable panorama.

54^e STATION. — TOURNUS.

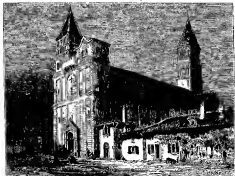
16 kil. de Sennecey. — 426 kil. de Paris. — 103 kil. de Lyon.

*Tournus**, ch.-l. de c., V. de 5553 hab., est situé sur la rive dr. de la Saône, qu'un pont en briques et en pierre (1868) fait communiquer avec la rive opposée.

Tournus a eu une origine ancienne et une existence fort agitée. Elle dépendait, avant la conquête romaine, de la république des *Éduens*. Les Romains y établirent un magasin de grains pour l'approvisionnement de leurs troupes. On retrouve encore des restes de leurs fortifications

vers l'église Sainte-Madeleine. Toutefois, César, Strabon et Ptolémée ne font aucune mention de cette ville, appelée *Pons Tervetianus* dans la Table de Peutinger et *Tinurtium* dans l'itinéraire d'Antonin.

Pendant la domination romaine, Valérien était venu prêcher le christianisme à Tournus, et il y avait souffert le martyre vers 177. Plus tard, une basilique s'éleva sur son tombeau, puis une abbaye se fonda près de cette basilique. L'abbaye, saccagée par les Sarrasins en 713, occupée en 875 par les religieux de Saint-Philibert, que les invasions des Normands avaient obligé d'abandonner l'île de Noirmoutier, appelée



Saint-Philibert.

dès lors Saint-Philibert au lieu de Saint-Valérien, incendiée en 937 par les Hongrois, restaurée peu de temps après, fut abandonnée cependant par les moines, qui se retirèrent en Auvergne avec leurs reliques. Un concile convoqué en 949 dans leurs bâtiments déserts les exhorta à revenir, pour le malheur des habitants de la ville, assaillies dès lors de charges et d'impôts. Aussi la guerre éclosa-t-elle souvent entre les abbés et les bourgeois.

Au *xv^e s.*, Tournus fut prise par les Armagnacs (1422), reprise par le duc de Bourgogne (1423), assiégée par les sires de Toulangeon et de Marigny (1477). Les catholiques et les protestants l'occupèrent à tour

de rôle pendant les guerres de religion. En 1562, elle repousse une attaque des calvinistes, qui avaient essayé de la surprendre; mais, après la conversion d'Henri IV, elle se rallia à la cause du roi, tandis que l'abbaye resta fidèle à la Ligue. De nouvelles luttes ensanglantèrent souvent à cette époque les rues de la ville. En 1577, l'abbaye fut sécularisée, et, si les moines perdirent leurs privilèges, ils conservèrent d'immenses richesses.

Tournus avait embrassé avec empressement la cause de la Révolution; mais elle ne voulut point en partager les excès. En 1814, sa garde nationale aide le général Legrand à chasser les Autrichiens de Mâcon, et la ville, qui avait défié pendant vingt-six jours les sommations réitérées de l'ennemi, ne consentit à capituler qu'après l'occupation de Chalon par des forces supérieures. Une messe solennelle qui s'y célèbre tous les ans, le 28 janvier, a été fondée à perpétuité en commémoration de cette expédition, dont l'anniversaire est considéré comme un jour de fête. En 1815, l'Empereur y fut reçu avec un tel enthousiasme, qu'il rendit peu de jours après le décret suivant : « L'aigle de la Légion d'honneur fera désormais partie des armes de Tournus. »

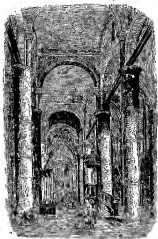
Saint-Philibert (mon. hist.), autrefois l'église abbatiale, est un des édifices romans les plus curieux de la France entière. Commencée en 1009, elle fut consacrée dix ans après, mais elle n'était pas encore terminée. La crypte, le chœur et la nef remontent à cette époque, ainsi que la tour occidentale; le transept et le clocher central ont été construits ou considérablement remaniés au xii^e s.; quelques parties ne datent que du xiv^e ou du xv^e s.

La basilique, comme presque toutes les grandes églises romanes de la Bourgogne, est précédée d'un narthex à triple nef, dont la façade principale est flanquée de deux tours. L'un de ces clochers est seul terminé; une pyramide en ardoises en forme le couronnement. La porte principale, romane, est une œuvre moderne qui remplace un portail grec construit en 1720. La nudité du reste de la façade est dissimulée par des pilastres sans chapiteaux, reliés par des modillons en arcature, genre de décoration particulier à l'est de la France, à l'Italie et à l'Allemagne. A l'intérieur, le narthex est surmonté d'un étage : le rez-de-chaussée est voûté en arêtes pour la partie centrale, en berceaux perpendiculaires à l'axe, pour les bas côtés. Les collatéraux de l'étage sont couverts de demi-berceaux, comme dans

les églises auvergnates. Les piliers du narthex et ceux de la nef sont monocylindriques et dépourvus de chapiteaux. Dans la grande nef, ils supportent une suite de berceaux perpendiculaires, disposition tout à fait unique. Au fond du bas côté N. se voit la dalle tumulaire, relevée, de Simone de Baze, femme de Miles de Frolois, morte en 1327. Le long du collatéral S. s'étend une longue chapelle ornée d'arcatures très-simples. Contre le mur de ce même bas côté est appliqué un retable d'autel, en pierre peinte, du *xiv^e s.*, encadrant une précieuse *Vierge byzantine*, en bois.

Les quatre arcs de la croisée, en ogive naissante, supportent une coupole octogonale et un beau clocher carré à deux étages. Du croisillon N., dont le mur terminal est percé d'une grande fenêtre à réseau (*xiv^e s.*), quatorze marches conduisent à la crypte de Saint-Va-
Mrien. Chaque bras du transept est flanqué à l'E. d'une absidiole, et cinq chapelles rectangulaires rayonnent autour de l'abside principale et du collatéral voûté en berceaux qui l'enveloppe à sa base.

Les anciens bâtiments claustraux (*xii^e et xvi^e s.*) sont occupés par des manufactures ou servent d'habitations. L'entrée de l'en-



Intérieur de Saint-Philbert.

ceinte abbatiale, avec ses deux tours rondes, peut remonter au *xiv^e s.* — L'église romane de *Saint-Valérien*, dont on remarque le portail, sert d'écurie.

Nous signalerons encore à Tournus : — l'église de la *Madeleine* (*xiv^e s.*); — l'hôtel-Dieu, achevé en 1674 et desservi par les religieuses de l'ordre de *Sainte-Marthe* (53 lits); — l'hospice de la *Charité*, bâti en 1718 par le cardinal de Fleury, alors

abbé de Tournus, et pouvant loger 16 vieillards indigents; — l'hôtel de ville, construit de 1771 à 1778; — la statue de *Greuze*, en marbre blanc, par M. *Rougelet* (de Tournus), érigée sur la place de la *Mairie*; — quelques fragments de maisons anciennes et notamment une frise romane, rue du Centre, 2; et, dans la même rue, n^o 43, une maison à arcs trilobés et passage conduisant au quai.

Tournus est une ville commerçante et industrielle. Elle vend des pierres, des vins, — les principaux produits de son territoire, — des porcs, des bestiaux, etc. On y remarque surtout une fabrique de sucre de betteraves



Maison de Greuze.

avec raffinerie et fabrique d'alcool; mais elle possède aussi une fabrique de machines à vapeur, une fonderie de seconde fusion, une fabrique de couvertures avec carderie, mue par la vapeur, une filature de soie à la vapeur, des fabriques de tuiles et de tuyaux de drainage, des moulins à blé, des tanneries, des teintureries, etc.

Greuze, mort à Paris en 1805, naquit à Tournus en 1725. Son père exerçait la profession de maçon. Au-dessus de la porte de

la maison où il vint au monde (rue Greuze, 5), se lit cette inscription sur une plaque de marbre :

ICI EST NÉ
JEAN-BAPTISTE GREUZE,
LE 21 AOÛT 1715.

Tournus ne possède de Greuze qu'un seul tableau, placé dans l'église de la Madeleine. C'est une œuvre assez médiocre, peinte à l'époque où Greuze n'était encore qu'un élève.

Après avoir franchi la Dolive au delà de Tournus, on se rapproche de la Saône. Sur la rive gauche du fleuve apparaissent la *Cré* et *Préty*. On aperçoit à peine, à dr., sur une terrasse, le petit château neuf du *Villars* (506 hab.), dont l'église est du xiv^e s. ; un peu au delà, la Saône se jette dans la Saône, près de la *Truchère* (521 hab.), village qui a été en partie détruit par l'inondation de 1848. En face, entre le chemin de fer et la Saône, est le port de *Pagres*.

55^e STATION. — UCHIZY.

5 kil. de Tournus. — 418 kil. de Paris. — 34 kil. de Lyon.

Uchizy, situé à 2 kil. à dr. de la station, est un village de 1557 hab. qui possède une église ancienne assez remarquable et qui conserve les ruines d'un château.

On franchit le ruisseau des Grands-Prés avant de traverser le hameau de *Saint-Oyen*. A g., on aperçoit le pont suspendu de Fleurville.

56^e STATION. — PONT-DE-VAUX-FLEURVILLE.

5 kil. d'Uchizy. — 423 kil. de Paris. — 30 kil. de Lyon.

Fleurville est un hameau dépendant de *Montbéliet* (1341 hab.) et de la commune voisine de *Vézizet* (803 hab.). De nombreuses antiquités romaines y ont été découvertes. — Un pont suspendu le met en communication avec la rive g. de la Saône.

Un peu au delà de Fleurville, on passe au milieu de *Saint-Albein* (703 hab.), où des fouilles ont fait découvrir, en 1853, un grand nombre de tombeaux de l'époque gallo-romaine, et dans une partie de sa longueur les vestiges bien conservés de la

grande voie d'Agrippa, de Lyon à Boulogne. D'énormes ossements antédiluviens ont en outre été retirés d'une tranchée ouverte au nord du village, dans une épaisse couche de sable fin, entre deux bancs de pierre calcaire.

Du château de Saint-Albain, situé sur la hauteur avec la partie la plus ancienne du village, pris et repris pendant les guerres de la Ligue, notamment en 1594, il ne reste qu'une tour et des murs en terrasses d'où l'on jouit d'une belle vue; au-dessous s'élève l'église, dont la tour octogone date du XIII^e s.

A 2 kil. environ de Saint-Albain, on laisse à dr. la Salle (500 hab.), qui possède encore les ruines de son vieux château bâti du temps des Croisades, et à g. Mauge, hameau dépendant de la Salle. On franchit ensuite la Mauge, dont on voit s'ouvrir à dr. la jolie vallée terminée par de hautes montagnes.

57^e STATION. — SÉNOZAN.

1 kil. de Fleureville. — 420 kil. de Paris. — 83 kil. de Lyon.

Sénozan (518 hab.) est situé à dr. du chemin de fer, sur un plateau d'où l'on découvre, à l'ouest, la gorge pittoresque de la Salle, à l'est, le bassin de la Saône, la Bresse et le Jura. Son église, construite en pierres de taille, à la fin du XVII^e s., possède, dit l'*Annuaire de Saône-et-Loire*, des tableaux d'un grand prix, et entre autres une Vierge attribuée à Rubens. Le château avait été reconstruit, au milieu du XVII^e s., par Olivier de Viriville, ancien colporteur de dentelles; en 1789 il appartenait à M. le comte de Talleyrand-Périgord (le frère du diplomate), mari de la descendante du colporteur; les paysans l'incendièrent le 29 juillet 1789; il n'en reste que les caves, les communs et la jolie tour de l'horloge, aujourd'hui un colombier.

On aperçoit à dr. *Saint-Martin* (712 hab.), dont les carrières sont renommées; à g. on se rapproche de la Saône où l'on remarque les beaux ombrages de l'île de la Palme, célèbre par les conférences qu'y firent les fils de Louis le Débonnaire en 842, pour le partage des États de leur père. On traverse ensuite *Saint-Jean-le-Frêche* (183 hab.), où M. le comte de Barbantane possède un joli château moderne. Mâcon attiré un moment les regards à gauche, mais les talus des profondes tranchées dans lesquelles

s'engage la voie ferrée en interceptant la vue. On laisse à g. la plus grande partie de la ville avant de s'arrêter dans une belle gare couverte, élevé de 20 mètr. au-dessus du niveau de la Saône.

54^e STATION. — MÂCON *.

11 kil. de Sénozan. — 461 kil. de Paris. — 71 kil. de Lyon.

M. de Lamartine décrit ainsi, dans le premier chapitre des *Confidences*, l'aspect général et la situation de sa ville natale :

« Sur les bords de la Saône, en remontant son cours, à quelques lieues de Lyon, s'élève, au penchant d'un coteau à peine ramifié au-des-



Mâcon.

sus des plaines, la ville petite mais gracieuse de Mâcon ; deux clochers gothiques décapités et misés par le temps attirent l'œil et la pensée du voyageur qui descend vers la Provence ou vers l'Italie, sur les bateaux à vapeur dont la rivière est tout le jour sillonnée. Au-dessous de ces ruines de la cathédrale antique s'étendent, sur une longueur de près d'une demi-lieue, de longues files de maisons blanches et des quais où l'on débarque et où l'on embarque les marchandises du midi de la France et les produits des vignobles mâconnais. Le haut de la ville, que l'on n'aperçoit pas de la rivière, est abandonné au silence et au repos ;

on dirait une ville espagnole : l'herbe y croît l'été entre les pavés ; les hautes murailles des anciens couvents en assombrissent les rues étroites ; un collège, un hôpital, des églises les unes restaurées, les autres délabrées et servant de magasins aux tonneliers du pays ; une grande place plantée de tilleuls à ses deux extrémités, où les enfants jouent, où les vieillards s'assient au soleil dans les beaux jours, de longs faubourgs à maisons basses qui montent en serpentant jusqu'au sommet de la colline ; et, aux alentours de la place, cinq ou six hôtels ou grandes maisons presque toutes formées qui reçoivent, l'hiver, les anciennes familles de la province ; voilà le coup d'œil de la haute ville. C'est le quartier de ce qu'on appelait autrefois la noblesse et le clergé.

• A l'un des angles de cette place qui était avant la Révolution un rempart, et qui en conserve le nom, on voit une grande et haute maison percée de fenêtres rares et dont les murs élevés, massifs, noircis par la pluie, éraillés par le soleil, sont reliés depuis plus d'un siècle par de grosses chaînes de fer. Une porte haute et large, précédée d'un porron de deux marches, donne entrée dans un long vestibule, au fond duquel un lourd escalier en pierre brille au soleil par une fenêtre colossale et monte d'étage en d'étage pour desservir de nombreux et profonds appartements. C'est la maison où je suis né. » (*Confidences*, III.)

L'histoire de Mâcon ressemble beaucoup à celle de Chalon. Avant la conquête romaine, c'était une ville importante des Éduens, César y établit un castrum. Sous la domination romaine, sa prospérité décroît au profit de Lyon et d'Autun. Tous les peuples barbares, Allemands, Burgundes, Burgundes, Vandales, Huns, la détruisent tour à tour. Les Sarrasins l'incendient (733). Lothaire la prend, la pillé et la brûle en 834. Les Hongrois la massacrent en 934. Les Brehannons la ruinent en 1140. Cette série de désastres, commençant au III^e s., ne finit qu'au XII^e.

En 1128, Jean de Braine, qui avait épousé Alix, la petite-fille du comte Guillaume V, et qui perdait l'espoir d'avoir des héritiers, vendit la comté de Mâcon au roi de France moyennant une somme de 10 000 livres et une pension viagère de 4 000 livres pour Alix. Ce marché conclu, il partit pour la Terre Sainte, où il mourut en 1219. Alix alla finir ses jours dans le monastère du Lis (près de Melun), dont elle était devenue abbesse, et Mâcon fut incorporé au domaine royal. Au siècle suivant, le régent, depuis Charles V, la céda au duc Jean de Berry comme augmentation d'appanage, et l'année suivante (1369), il érigea le comté en pairie. En 1416, Jean de Berry étant mort sans enfants, elle fit de nouveau retour à la couronne ; mais, huit ans après, Charles VII la donna au duc de Bourgogne, Philippe le Bon, pour aide de la dot de Michelle de France. Celui-ci n'en prit toutefois possession qu'après le traité d'Arras (1435). Enfin, après la mort de Charles le Téméraire, Louis XI la réunit au domaine royal, dont elle ne devait plus être séparée.

Lors de la réforme, Mâcon devint le quartier général des huguenots dans la Bourgogne. Gaspard de Sault, marquis de Tavannes, lieutenant de la province pour le roi, ayant vainement tenté de s'en emparer par la force, la prit par ruse en 1562. Il y fit aussitôt commencer une citadelle destinée « à fortifier cette place pleine de huguenots, voisine des Suisses, frontière du duc de Savoie. » Le gouverneur qu'il y laissa, Guillaume de Saint-Point, y noya un grand nombre de protestants¹ et se contenta de piller les catholiques. En 1567, les protestants la reprirent, mais, assiégée bientôt par le duc de Nevers, elle fut obligée de capituler; elle paya une contribution de guerre de 30 000 écus. Malgré les excès auxquels s'étaient déjà livrés les deux partis, le Saint-Barthélemy n'y fit aucune victime, grâce à la courageuse résistance que le bailli Philibert de la Guiche opposa aux ordres secrets de la cour.

Mâcon avait embrassé dès le début le parti de la Ligue; elle resta longtemps fidèle à la sainte-union; toutefois, en 1594, elle se soumit au roi. A dater de cette époque, son histoire n'a plus qu'un intérêt local. Aujourd'hui Mâcon est le chef-lieu du département de Saône-et-Loire. Sa population s'élève à 17 453 hab.

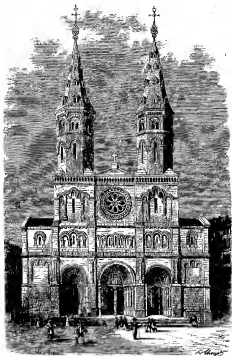
Mâcon est tout à la fois une ville industrielle et une ville commerciale. Elle possède des fabriques de toiles à voiles, deux fonderies de cuivre très-considérables qui occupent chacune plus de 100 ouvriers, plusieurs imprimeries, une faïencerie, des tanneries, des teintureries, des tanneries, etc. Elle vend surtout des vins, des grains, des merrains, des cercles. Les marchés se tiennent au faubourg de Saint-Laurent (Ain), sur la rive g. de la Saône. Ils offrent aux artistes une curieuse collection des costumes de la Bresse et du Mâconnais.

Avant la Révolution, Mâcon possédait un évêché dont l'origine remontait, dit-on, au v^e ou au vi^e s., et qui n'a pas été rétabli. On y comptait douze églises. Napoléon, pour se concilier l'affection des Mâconnais, qui l'avaient pourtant brûlé en effigie lorsqu'il s'était fait nommer consul à vie, leur accorda ce qui restait de biens nationaux non vendus dans le département, sous la condition d'en consacrer le produit à la construction d'une église. Cette église, commencée en 1810, ne fut achevée

¹ Chaque jour, lorsque tout était disposé pour ce barbare spectacle, on allait prévenir M. le gouverneur que la force était prête; de là vient la locution proverbiale : *forces de Saint-Point*. Les protestants excitaient de cruelles représailles sur les catholiques, lorsqu'ils furent maîtres de la ville.

qu'en 1816. Dédicée à *saint Vincent*, elle s'élève sur une place carrée plantée d'arbres, en face de l'hôpital. Elle ne mérite pas un regard. — L'église *Saint-Pierre*, construite en 1866, par M. Berthier, vis-à-vis de l'hôtel de ville, est une vaste basilique romane à 3 nefs, avec transept et galeries, qui a près de 100 mètres de longueur. — Les archéologues n'auront donc à visiter à Mâcon, en fait d'édifices religieux, que les derniers débris de l'ancienne cathédrale *Saint-Vincent*. Cette église, fondée on ne sait pas au juste à quelle époque, rebâtie au *xiii^e s.*, avait seule, avec l'église collégiale de *Saint-Pierre*, survécu aux guerres religieuses du *xvi^e s.*; elle a été démolie pendant et depuis la Révolution. Une halle s'élève sur la place qu'elle occupait; il n'en reste que la façade, une partie des deux tours et le narthex (mon. hist.). La façade n'a rien de remarquable; la porte principale est surmontée d'une ogive du *xv^e s.*; mais les deux portes latérales sont cintrées et flanquées de colonnes romanes. Les tours, très-élevées pour leur base, sont de deux époques: la partie inférieure, à petit appareil irrégulier, appartient à l'époque romane; la partie supérieure date du *xiii^e ou du xiv^e s.* Le narthex, dont on a fait une chapelle en 1855, et qui se trouve plaqué contre les tours, est du *xiii^e s.* On y a découvert, quand on l'a restauré en 1849, quelques traces de peintures murales et des sculptures dont les saillies les plus fortes avaient été brisées. Les peintures nouvelles ne nous semblent pas heureuses. En 1858, des fouilles ont mis à jour une sépulture épiscopale qui paraît dater du *xiii^e s.* De l'autre côté de ce curieux monument de l'architecture romane, un petit jardin, fermé par une grille, contient des débris de colonnes sculptées retrouvées dans les fouilles, des fûts de colonnes, une porte romane, et des débris d'un vieux cloître; mais le mur plat qui réunit les deux tours fait un effet bien disgracieux.

Les édifices civils de Mâcon n'ont rien d'intéressant pour un étranger. L'hôtel de la *Préfecture*, ancien palais épiscopal, a été rebâti avec luxe en 1866. — Le palais de justice était, avant la Révolution, l'hôtel du marquis de Chevrier d'Igé. Cet hôtel avait été bâti en 1716. — La prison date de 1817. — L'hôtel de ville, qui renferme la mairie, la bibliothèque publique, un projet de



Église Saint-Pierre, à Mâcon.

musée et une salle de spectacle, a été construit, en 1763, par le comte de Montrevel, député de la noblesse du Mâconnais aux états généraux de 1789. — Le lycée Lasserrié, agrandi en 1840, 1848 et 1870, occupe les bâtiments de l'ancien collège des Jésuites, construit de 1670 à 1676. — L'hôtel-Dieu (en face de l'église Saint-Vincent) a été élevé sur les dessins de Soufflot et inauguré en 1770. — L'hospice de la Prouvidence (rue Rambuteau) date de 1735; l'hospice de la Clémence, de 1680. — L'asile départemental, qui renferme un dépôt de mendicité, un hospice des invalides, un quartier d'incurables et un quartier correctionnel pour les jeunes filles détenues en vertu de l'article 66 du Code pénal, a été terminé en 1842. Une petite église romane à trois nefs, avec chœur et chapelles, dans le style du xii^e s., y a été ajoutée en 1853. A côté de l'asile, sur la route de Flacé, s'élève l'école normale. — N'oublions pas de signaler dans la rue Dombey, près du quai, une charmante maison de bois sculptée.

Mâcon possède une *Société d'Agriculture et des Sciences, Arts et Belles-Lettres*, et une *Société d'Horticulture*.

Les anciens remparts de Mâcon ont été abattus depuis longtemps et remplacés par des allées d'arbres; mais la promenade la plus agréable de Mâcon sera toujours son beau quai du Sud, bâti de 1658 à 1837. On y découvre de jolis points de vue. Un jardin public a été établi, en 1864, près de l'hôtel de ville; il est orné d'un jet d'eau. Le pont de douze arches, qui réunit la ville à son faubourg de Saint-Laurent (département de l'Ain), a été bâti, dit-on, au x^e s., mais reconstruit et élargi à diverses époques, notamment en 1843. La levée de la Madeleine, à laquelle il aboutit, date de 1785. — La nouvelle église ogivale de Saint-Lourent renferme des bas-reliefs sur bois exécutés par le curé, qui a fondé près de son presbytère une école de sculpture.

EXCURSION DE MÂCON A CLUNY.

24 kil. Chemin de fer. Trajet en 1 h. et 1 h. 15 min. 1^{re} cl., 2 fr. 95 c.; 2^e cl., 2 fr. 30 c.; 3^e cl., 1 fr. 45 c. Billets d'aller et retour valables pendant 48 h. : 1^{re} cl., 4 fr. 40 c.; 2^e cl., 3 fr. 35 c.; 3^e cl., 2 fr. 25 c.

Au sortir de la gare de Mâcon, le chemin de fer de Cluny laisse à g. celui de Lyon et le faubourg de Saint-Clément

pour prendre, en décrivant une grande courbe, la direction du N. O. et la vallée de la Petite-Grosne.

6 kil. Charnay-Condemine, nom emprunté au château de Condemine, qui s'élève près du chemin de fer, à dr., et au v. de Charnay (1837 hab.), situé du même côté, à 1540 mèt., sur la route de terre. Cette station dessert aussi, vers l'O., Davayé (3 kil.) et Solutré (4 kil.). Davayé, c. de 561 hab., récolte de bons vins rouges, parmi lesquels on cite le *Torrent-de-la-Croix* et le *Dourg-de-Davayé*. Solutré et son annexe Pouilly (538 hab.) produisent des vins blancs renommés. Un rocher escarpé, élevé à pic de plus de 100 mèt. au-dessus de la vallée, et qui portait jadis un château, domine Solutré. Sur ses flancs a été découverte une caverne renfermant des ossements d'hommes et des instruments en silex.



Saint-Vincent avant les dernières restaurations

9 kil. Frizet, v. de 1432 hab., au S. duquel (1500 mèt.) s'élève la ferme de Chevigne, ancienne priauré donné aux moines de Cluny par Rodolphe II, roi de Bourgogne Transjurane. Abélard y séjourna deux ans, pour essayer d'y rétablir sa santé.

On croise deux fois la route de terre de Mâcon à Cluny, la seconde fois près du point d'embranchement de la route de Charolles, puis le chemin de fer quitte la Petite-Grosne et franchit la Fîle, un de ses affluents, dont elle longe la rive dr.

12 kil. Saint-Sorlin-Milly, station établie au hameau du Chau-

cher. Saint-Sorlin (1227 hab.) est le village dont le groupe principal et le clocher attirent l'attention à dr. sur une hauteur. De Saint-Sorlin dépendant Sommeray et Montceau, villages contigus, situés à 1 kil. à l'E. du bourg, et connus, le premier pour ses vins, le second pour son château, ancienne propriété de Lamartine.

Milly (572 hab.) est le village dont on voit le clocher à 1 kil. à g. du chemin de fer, après avoir dépassé la station. « Un clocher de pierres grises, en forme de pyramide, y surmonte sept à huit maisons de paysans, » parmi lesquelles se cache, au fond d'une cour, celle de Lamartine. « Bâtie dans le creux d'un large pli du vallon, a dit le poète dans ses *Confidences*, dominée de toutes parts par le clocher, par des bâtiments rustiques ou par des arbres, adossée à une haute montagne, ce n'est qu'en gravissant cette montagne et en se retournant qu'on voit en bas cette maison basse, mais massive, qui surgit comme une grosse borne de pierre noireâtre, à l'extrémité d'un étroit jardin. Elle est carrée, elle n'a qu'un étage et trois larges fenêtres sur chaque face. Les murs n'en sont point crépis; la pluie et la mousse ont donné aux pierres la teinte sombre et séculaire des vieux cloîtres d'abbaye.... »

D'une fenêtre du salon, ouverte au N., le regard plonge « sur un horizon de montagnes sombres et presque toujours nébuleux, d'où surgit, tantôt éclairé par un rayon de soleil orangé, tantôt du milieu des brouillards, un vieux château en ruines (Berzé-le-Château), enveloppé de ses tourelles et de ses tours. C'est le trait caractéristique de ce paysage.... Le derrière de la maison donne sur le jardin, petit enclos de pierres brunes d'un quart d'arpent. Au fond du jardin, la montagne commence à s'élever insensiblement, d'abord cultivée et verte de vignes, puis pelée, grise et nue, comme ces mousses sans terre végétale qui croissent sur la pierre et qu'on ne distingue presque pas. Deux ou trois rochers ternes la pierre aussi tracent une légère dentelure à son sommet. Pas un arbre, pas même un arbuste ne dépassé la hauteur de la bruyère qui la tapisse. Pas une chaumière, pas une fumée ne l'anime.... »

Lamartine a souvent célébré cette maison de Milly, où l'é-

couta une partie de son enfance, et qu'il a eu, en 1861, le regret de vendre à des étrangers. Comment résister au plaisir de rappeler ici ces beaux vers, dont le sujet est la terre natale, sur les lieux mêmes auxquels rêvait le poète en les écrivant ?

... Et c'est là qu'est mon cœur !

Ce sont là les séjours, les sites, les rivages,
Dont mon âme attendrie évoque les images,
Et dont, pendant les nuits, mes songes les plus beaux,
Pour enchanter mes yeux, composent leurs tableaux.

Là, mon cœur en tout lieu se retrouve lui-même !
Tout s'y souvient de moi, tout m'y connaît, tout m'alarme !
Mon œil trouve un ami dans tout cet horizon,
Chaque arbre a son histoire et chaque pierre un nom.
Qu'importe que ce nom, comme Thèbe ou Palmyre,
Ne nous rappelle pas les fastes d'un empire,
Le sang humain versé pour le choix des tyrans,
Ou ces lieux de Dieu que l'homme appelle grands ?
Ce site où la pensée a rattaché sa trame,
Ces lieux encore tout pleins des fastes de notre âme,
Sont aussi grands pour nous que ces champs du destin,
Où naquit, où tombe quelque empire incertain.
Rien n'est vil ! rien n'est grand ! l'âme en est la mesure ;
Un cœur palpite au nom de quelque humble mesure,
Et, sous les monuments des héros et des dieux,
Le pasteur passe et siffle en dédaignant les yeux.

16 kil. La Croix-Blanche, station qui dessert (1 kil. à g.) Sollogny, v. de 833 hab., et (1 kil. à dr.) Berzé-la-Ville, v. de 725 hab. Berzé et la Croix-Blanche sont dominés par une colline qui porte à son sommet un grand bâtiment flanqué d'une tour carrée. C'était la maison de campagne du collège dirigé, à Cluny, par les Bénédictins ; elle est encore nommée le *château des Moines*.

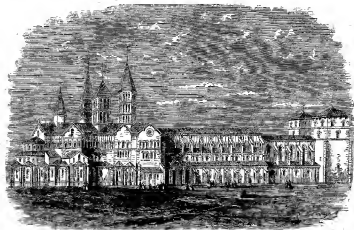
De la Croix-Blanche, la voie s'élève par une pente assez roide jusqu'en vue de Berzé-le-Châtel, v. de 161 hab., dont on remarque, à dr., sur une élévation, le pittoresque château féodal, encore flanqué de ses tours et couronné de ses mâchicoulis. Cette forteresse soutint plusieurs sièges pendant les guerres des *xiv^e*, *xv^e* et *xvi^e* s., et ses châtelains ne furent pas toujours pour les

moines de Cluny des voisins accommodants. Elle est bientôt cachée par une longue tranchée qui aboutit à un tunnel de 1904 mètr., par lequel la voie redescend vers Cluny. En entrant dans la vallée de la Grosne, on côtoie sur l'espace de 2 kil. le chemin de fer de Cluny à Paray-le-Monial, qui court à un niveau un peu plus bas, et on le rejoint à 300 mètr. en deçà de la gare.

24 kil. Cluny*, ch.-l. de c., V. de 4989 hab., est située sur la Grosne, dans une large vallée, entre des montagnes boisées au sommet, couvertes de vignes et de prairies à la base¹.

Cluny n'était, au x^e s., qu'une maison de chaux bâtie sur les ruines d'un établissement romain et dans une forêt appelée la *Forêt noire*. Guillaume le Pieux, duc d'Aquitaine, étant devenu possesseur de cette vallée, en fit donation, en 910, à Bernon, abbé de la Balme et de Gigny, à la condition d'y fonder un monastère. Odon, successeur de Bernon, réforma pour son abbaye, en 980, la règle de saint Benoît; ce fut la première cause de la grandeur de Cluny: de nombreux monastères, en France, en Europe, et, après les Croisades, jusqu'en Orient, adoptèrent le nouvel institut, puissamment recommandé par les vertus et les talents que déployèrent Odon, Hafeul, Odilon, Hugues et Pierre le Vénéralble, honorés par l'Eglise comme saints ou comme bienheureux. De toutes les maisons de l'ordre, Cluny portait seule le titre d'abbaye, les autres, à moins de privilège consacré par le temps, n'étaient que des priorats. A la fin du x^e s., et pendant la plus grande partie du xii^e, Cluny devint comme le centre de l'Eglise et la capitale intellectuelle de toute l'Europe. « Cluny est le berceau de la civilisation moderne, » dit M. Viollet-le-Duc (*Dictionnaire raisonné*, t. I, p. 350). C'est en effet dans cette abbaye ou dans ses priorats les plus célèbres, comme Saint-Denis, la Charité-sur-Loire, que se formèrent la plupart des savants qui préparèrent ou accomplirent la renaissance intellectuelle des xii^e et xiii^e s. La construction de la merveilleuse basilique de Saint-Pierre, entre les années 1099 et 1131, et les traditions de luxe monumental qui suivirent les clunisiens donnèrent un essor immense, dans l'E. de la France, au talent des architectes, et créèrent ou développèrent la puissante école romane de la Bourgogne. L'influence religieuse et politique de Cluny, au temps de sa splendeur, eut à peine des bornes. Relevant directement du Saint-Siège et comblée par lui de privilèges, Cluny vit sortir de son sein trois papes célèbres: Grégoire VII, Urbain II et Pascal II. De nom-

1. Nous recommandons aux personnes qui veulent visiter Cluny en détail l'ouvrage intitulé *Cluny, la ville et l'abbaye*, par A. Panjon, professeur à l'Ecole normale (Cluny, Mire Félix, libraire; pet., 2 fr.).



Ancienne abbaye de Cluny.

breuses assemblées y furent tenues et ses abbés devinrent les conseillers les plus écoutés des papes et des rois. Plusieurs monarques y vinrent même faire leurs jours. Saint Bernard réagit violemment contre la luxure et la vanité des moines de Cluny, qui déjà commencent à abuser de leurs richesses; mais il trouva dans Pierre le Vénérable un adversaire digne, par sa sainteté et son éloquence, de lutter avec lui. Toutefois l'influence politique et religieuse passa quelque temps chez les Cisterciens; l'institution des universités et des ordres prêcheurs porta aux uns et aux autres, à la fin du xii^e s. et au commencement du xiii^e, un rude coup, dont ils ne purent jamais se relever. Malgré ce commencement de décadence, Cluny ne perdit encore rien de sa suprématie hiérarchique, de ses richesses ou de ses biens territoriaux.

Après la mort de Pierre le Vénérable, Cluny eut souvent à souffrir des injustes agressions des seigneurs voisins, et, vers la fin du xiii^e s., il fallut cédant de murailles le monastère et l'abbaye. En 1245, saint Louis eut une entrevue à Cluny avec Innocent IV au sujet du différend qui s'était élevé entre le souverain pape et l'empereur Frédéric II. L'abbaye, bien qu'elle comptait 300 à 400 religieux, put loger le roi de France, le pape, 13 cardinaux, les patriarches d'Antioche et de Constantinople, 17 évêques ou archevêques, la reine mère, le comte d'Artois, le prince d'Aragon, l'empereur de Constantinople, le prince de Castille, le duc de Bourgogne, le comte de Bourbon, et une foule d'ecclésiastiques et de seigneurs de tous les rangs, sans que les moines cessant quitter leur dortoir, leur réfectoire, ni aucun des lieux réputés conventuels.

Sous le règne de Philippe de Valois, l'abbé Pierre de Chastellux acheta le palais des Thermes, à Paris, sur l'emplacement duquel ses successeurs, Jean de Bourbon, fils naturel de Jean I, comte de Bourbon, et Jacques d'Amboise, firent élever l'hôtel de Cluny.

A la fin du xiv^e s., beaucoup d'abbayes étant tombées en commende, celle de Cluny tomba à la maison de Lorraine ou de Guise, qui la garda jusqu'en temps où Richelieu puis Mazarin se la firent octroyer. Les guerres religieuses du xiv^e s. pillèrent les trésors de l'abbaye et renversèrent les bâtiments claustraux, mais elles épargnèrent l'église. Vers 1750, le cardinal Dominique de La Rochefoucauld fit relever les bâtiments. La Révolution les détruisit de nouveau en partie; la bibliothèque fut alors presque entièrement brûlée; les cloches, envoyées à Mâcon, y furent fondues; l'église enfin fut vendue en 1798 comme propriété nationale, et démolie par parties, de 1801 à 1811, malgré les efforts dévoués de l'administration municipale.

L'église abbatiale de Cluny, dédiée à saint Pierre, était, après Saint-Pierre de Rome, le plus vaste édifice de l'Occident. Tout entière du style roman, elle comprenait cinq nefs, deux trans-

septs, c'est-à-dire quatre croisillons, et un rend-point à cinq absidiotes. Sur le grand transept s'élevaient trois clochers, un quatrième surmontait la seconde croisée. La longueur de l'édifice était de 127 mètr. ; la voûte, d'une hauteur extraordinaire pour l'époque où elle fut construite, dépassait 33 mètr. En 1230 fut construit, dans un style ogival mélangé de roman, un vaste narthex flanqué de deux tours carrées, qui donna à la basilique la longueur totale de 171 mètr. Saint-Pierre de Rome n'a que 12 mètr. de plus ; Saint-Paul de Londres mesure 5 mètr. de moies.

L'église abbatiale fut commencée par saint Hugues, sous la direction des moines Gauzon et Hézelon, et consacrée en 1131 par Innocent II. Par suite des démolitions successives opérées



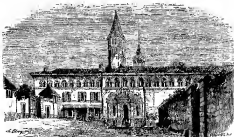
Abbaye de Cluny.

de 1801 à 1811, il n'en reste plus que quelques débris du mur méridional de la nef, contre lequel s'appuient des bâtiments conventuels, une partie du croisillon droit du petit transept, le bras méridional du grand transept, avec sa belle tour octogonale et une tour carrée plus petite, qui servait de cage d'escalier, la sacristie (1750), la magnifique chapelle des Rois, la chapelle Saint-Martial et la chapelle de la Congrégation. Ces trois chapelles sont du xv^e s.

Les bâtiments de l'abbaye, reconstruits en partie au xviii^e s. suivant les dispositions académiques en usage à cette époque, ont été la plupart conservés. Quelques-uns datent des xiii^e, xiv^e et xv^e s. Ils sont affectés, depuis 1866, à l'École normale profes-

siennelle, créée par une loi du 21 juin 1865. Cet établissement, comme son nom l'indique, est destiné à former des professeurs pour les sciences et les arts industriels; elle compte environ 100 élèves. Un collège, pour le même enseignement, lui est annexé; le nombre des élèves, qui s'accroît tous les jours, dépasse 400.

L'emplacement de la grande église et le parc de l'abbaye sont occupés par un *l'œras*. — Le monastère fut entouré, du *xii^e* au *xiv^e* s., d'une enceinte fortifiée. L'entrée principale, construite en même temps que la basilique, s'élevait à quelques pas en



Abbaye de Cluny avant sa restauration.

avant du narthex. Il en reste les deux belles arcades en plein cintre, à colonnes cannelées, autrefois surmontées d'un attique à petites arcades, comme les portes gallo-romaines d'Autun et de Langres. À g. de cette belle porte s'élève l'ancien palais *abbatial*, composé de deux parties distinctes, bâties, l'une par Jean de Bourbon à la fin du *xv^e* s., l'autre par Jacques d'Amboise au commencement du *xvi^e* (Renaissance). La partie la plus ancienne, donnée à la ville par la veuve d'un savant archéologue, M. Ochier, renferme, depuis 1864, un musée et la bibliothèque de la ville, composée principalement des débris de la bibliothèque des moines, et riche en archives (800 chartes). Dans le musée

(s'adresser au concierge), on remarque de nombreux débris sculptés et un plan en relief de l'église abbatiale, de magnifiques fragments du mausolée projeté du cardinal de Bouillon (en marbre blanc), d'anciennes gravures, des dessins de Prud'hon et son portrait, peint par lui-même, un violon ayant appartenu, dit-on, à Charles IX, etc. Des anciens remparts il reste encore la tour carrée du Moulin, du côté de la ville, la belle tour Ronde (xiii^e s.) et la tour Fabri (xiv^e s.). — L'enceinte urbaine a conservé aussi trois portes du xii^e et du xiii^e s., et de longues courtines.

Dès le x^e s., Cluny comprenait trois paroisses : Saint-Matteil, Notre-Dame et Saint-Marcel. L'église Saint-Matteil est en ruines ;



Eglise Notre-Dame, à Cluny.

on y remarque un pan de mur du x^e s. — Notre-Dame (mon. hist. du xiii^e s.) appartient, dit M. Viollet-le-Duc, au meilleur style de la haute Bourgogne. Elle s'appelait autrefois Notre-Dame des Penseux (de Pensées), parce qu'on y conservait les étalons de toutes les mesures destinées à la vente des grains. Elle se compose de trois nefs, précédées d'un portail dont les riches sculptures ont été gravement mutilées par la suppression du porche. — Saint-Marcel n'offre d'intéressant que son chœur et son clocher pyramidal (1150) copié sur ceux de l'église abbatiale.

L'hôpital, rebâti au xviii^e s., n'a été achevé qu'en 1828. On y voit plusieurs statues très-remarquables, destinées autrefois à

faire partie du magnifique mausolée que le cardinal de Bouillon, abbé de Cluny, voulait faire élever pour ses parents, le duc et la duchesse de Bouillon. Ce monument paraissait consacrer des prétentions orgueilleuses qui blessèrent Louis XIV et le portèrent à en défendre l'érection. Une gravure, dans le musée de la ville, le représente tel qu'il devait être s'il avait été terminé. Les fragments qu'on admire à l'hôpital sont déposés au centre de l'édifice, dans la chapelle (entrée toujours permise), où l'on remarque aussi un tableau de l'école flamande.

Cluny possède les maisons particulières les plus anciennes de la France. Dix à douze remontent aux ^x^e et ^{xii}^e s.; il y en avait davantage au commencement du siècle; celles qui restent sont très-mutilées. Les plus intéressantes avoisinent la porte romane de l'abbaye. Ces maisons présentent, au premier ou au second étage, de belles séries d'arcades avec colonnes, pilastres cannelés et frises historiées. Dans le mur d'une maison, rue Belle-Pierre, a été encastré un singulier bas-relief, provenant peut-être de la basilique. Quatre ou cinq maisons, du ^{xiii}^e s., sont bien moins belles et moins remarquables. Les autres maisons anciennes datent des ^{xv}^e et ^{xvi}^e s.; toutes sont en pierre.

De la promenade dite du Foultin, on jouit d'un beau coup d'œil sur la ville et la vallée de la Grosne.

Cluny est la patrie du peintre Pierre-Paul Prud'hon. Une plaque de marbre indique la maison où est né ce grand artiste (près de Saint-Marcel).

EXCURSION A SAINT-POINT.

25 kil. — Chemin de fer de Mâcon à Sainte-Cécile (29 kil.). Trajet en 1 h. 15 min. et 1 h. 30 min. 1^{re} cl., 3 fr. 05 c.; 2^e cl., 2 fr. 30 c.; 3^e cl., 1 fr. 70 c. Aller et retour: 1^{re} cl., 4 fr. 55 c.; 2^e cl., 3 fr. 60 c.; 3^e cl., 2 fr. 50 c. — Voitures de corresp. de Sainte-Cécile à Saint-Point (6 kil. pour 60 et 80 c.).

24 kil. Cluny (V. ci-dessus). — On prend à Cluny le chemin de fer de Paray-le-Monial, qui se confond d'abord avec celui de Mâcon, puis le longe assez longtemps, le laissant un peu plus haut, à g., et suivant la Grosne, à dr.

29 kil. Sainte-Cécile : le v. de ce nom (418 hab.) se trouve

à 1 kil. à l'O. de la station; près de cette dernière, on prend le chemin vicinal de Chury à Tramayes.

La vallée de la Valouse, dont on remonte la rive dr., « oasis d'été, dit M. de Lamartine (*Cours familier de littérature*, t. viii, *en-tretien*), enfouie derrière les montagnes qui encadrent le bassin de la Saône, du Charolais jusqu'aux Alpes, mérite en été un coup de crayon du paysagiste.... Cette vallée se glisse, tantôt élargie par des golfes de prairies au confluent des rivières, tantôt



Eglise de Saint-Point et tombeau de la famille de Lamartine.

rétrécie par des caps de roches teintés de violet sous leurs bruyères, entre deux chaînes de hautes montagnes.... » On traverse Bourguignon (22 kil. de Mâcon), v. de 537 hab., puis on passe au hameau de la Roche, et on laisse à g. Joux, avant d'atteindre

35 kil. Saint-Point, v. de 362 hab., en avant duquel s'élève le château de Lamartine. Nous empruntons au poète la description de ces lieux dont il fit son séjour de prédilection :

« Au milieu de la vallée, un monticule, détaché des deux chaînes latérales, se renfle pour porter le château et l'église. Le clocher, en flèche aiguë de granit, bruni et moussu par les siècles, porte sa date de 1200 dans ses ogives. Les grosses tours décapitées du château, crénelées seulement de nids d'hirondelles, s'élèvent lourdement sous leurs tuiles plates, aux deux extrémités d'un massif de murs surbaissés, percés de rares ouvertures à croisillons, inégales d'étages.

« Une galerie extérieure, en pierres de taille, bordée d'une balustrade à trèfles, unit les grosses tours entre elles et sert de communication aux appartements. Les lierres, les sureaux, les figuiers, les lilas croissent en fouillis au pied de cette galerie, en cachent aux yeux les arcades, et débordent comme une écume de végétation sur les parapets....

« A l'exception d'un vieux portique de colonnettes accouplées en faisceaux, qui déborde le seuil de la galerie extérieure portée par des arcades massives, et d'une tourelle à flèche aiguë qui fend le ciel à un angle occidental du vieux château, rien n'y rappelle à l'œil une construction de luxe : c'est l'aspect d'une large ferme, creusée pour des usages rustiques, dans le bloc épais d'un manoir abandonné....

« Le seul charme de ce séjour, c'est son site : de quelque côté qu'on porte ses regards, aux quatre horizons de ce monticule, on s'égare, depuis le fond de la vallée jusqu'au ciel, sur des flancs de montagnes à pentes ardues, entrecoupées de forêts, de clairières, de gentils dorés, de ravins creusés, de hautes suspensures aux pentes, de châtaigniers, d'eaux écumeuses, d'écluses, de moulins, de vignes jaunes, de prés verts, de mûrs cuivrés, de blé noir, d'épis ondoyants, de hautes boasses de bûcherons et de charriers, à peine discernables du rocher au dernier sommet des montagnes, habitations qui ne se révèlent que par leur fumée.... »

A un millier de pas du château, on voyait autrefois un grand bois, comptant trois cents pieds de chênes de cent ou deux cents ans. « J'espérais les respecter toujours et les réserver à d'autres générations, pour la grâce du paysage : hélas ! la nécessité cruelle en a shaftu sous la cognée le plus grand nombre.... En 1848, j'en avais conservé soixante des plus beaux, comme une réserve

de paix et d'obscurité pour les jours d'été; cette année j'ai été contraint de sacrifier le reste à la nécessité, plus exigeante encore. Je n'en ai conservé que treize, en mémoire des treize poiriers de Laërte, dans Homère. Parmi ces treize chênes en trouve celui qu'on appelle dans le pays l'arbre de Jocelyn, parce que c'est sous ses feuilles et assis sur ses racines, que j'ai écrit ce poème, au murmure du vent d'automne dans ses rameaux. »

L'église de Saint-Point, l'ancienne chapelle du château, pos-



Saint-Point, château de Lamartine.

ède deux statues, sainte Geneviève et sainte Élisabeth, dues au ciseau de Mme de Lamartine. — En face de l'église, dans une partie du parc, qui touche au cimetière du village, Lamartine a fait élever une chapelle, avec cette inscription : « *Sparavit anima mea,* » qu'il a léguée à la commune et dont le caveau funéraire contient : Mme de Lamartine (mère du poète), Mme Esch (mère de Mme A. de Lamartine), Julia (sœur de Lamartine), Mme A. de Lamartine, qui y a été inhumée le 25 mai 1863; enfin, depuis

le mois de mars 1869, le poste lui-même, décédé à Paris le 28 du mois précédent. On remarque dans cette chapelle une magnifique statue d'Adam Salomon, représentant Mme A. de Lamartine étendue, dormant du sommeil de la mort et pressant sur sa poitrine l'imitation de Jésus-Christ.

DE MÂCON A LYON.

Après avoir dépassé, au delà de la gare de Mâcon, l'annexe de *Saint-Clément-les-Mâcon*, dont la crème est renommée, on laisse à g. le chemin de fer de Mâcon à Genève par Bourg, qui, à la distance de 1 kil., franchit la Saône sur un beau pont et se dirige à l'est à travers les vastes prairies de la Bresse. Sur la dr., la côte mâconnaise apparaît bientôt plus grande, plus belle, plus riante encore, plus peuplée. On franchit la petite Grosne qui, à 2 kil., se jette dans la Saône en face de la petite Vayle. Varennes (297 hab.) se montre à g., près de la rive dr. de cette rivière. Deux châteaux attirent les regards, sur la dr., au milieu des innombrables habitations qui couvrent la plaine et la côte et qui forment les communes de *Vincelles*, *Loché*, *Chaintré* et *Chazay*.

38^e STATION. — CRÉCHES.

7 kil. de Mâcon. — 448 kil. de Paris. — 44 kil. de Lyon.

Crèches (1228 hab.) est situé entre le chemin de fer et la Saône. Son église, du xvr^e s., a été reconstruite en majeure partie. Le *château des Tours* (à g.) est occupé aujourd'hui par une distillerie de betteraves. — C'est sur la plaine qui s'étend entre Crèches et Romanèche, que Louis et Charlemagne, qui venaient d'assiéger Mâcon, rencontrèrent et défirent Bozon, roi de Provence.

On franchit le ruisseau d'Arlois, puis un autre petit cours d'eau au delà duquel on voit le petit *château des Nuguets*, presque vis-à-vis du *château de Loise*, entouré d'un beau parc.

39^e STATION. — PONTANEAUX.

4 kil. de Crèches. — 452 kil. de Paris. — 46 kil. de Lyon.

Pontanvaux est un hameau dépendant de la *Chapelle-de-Guinchay*, ch.-l. de c. de 2136 hab., situé à 5 kil., sur deux cotéaux

parallèles entre lesquels coule un ruisseau appelé *la Mauvaise*. Un grand nombre d'antiquités romaines y ont été découvertes. Ses vins sont estimés.

Quand on a franchi la Mauvaise, on découvre une très-belle vue à dr. sur la côte mâconnaise, qui s'est rapprochée et relevée en même temps; à g., entre la route de terre et la Saône, on laisse *Saint-Symphorien-d'Ancelles* (520 hab.) et *Saint-Romain* (420 hab.), qui a été détruit entièrement par l'inondation de la Saône en 1840. L'église seule était restée debout. Un pont suspendu y a été établi. Saint-Romain possède une seierie à vapeur



Saint-Romain.

et de vastes entrepôts de bois de construction, de briques, de silex, de pierre à bâtir et de fourrages.

81^e STATION. — ROMANÈCHE.

4 kil. de PontanEAUX. — 425 kil. de Paris. — 54 kil. de Lyon.

Romanèche* (*Romana eroc*), v. de 2698 hab., existait du temps des Romains. Vers le milieu du xv^e s. on y a trouvé, dans les débris d'une maison, l'inscription suivante : *Matrona romanica*. Souvent encore on découvre, au lieu dit *les Mailles*, des débris de mosaïques et de marbre sculpté. Cette importante commune récolte des vins estimés (du *Moulin-à-Vent* et des *Therins*) dont elle fait un commerce considérable; elle exploite des

carrières de pierre granitique et d'abondantes mines de manganèse, divisées en trois concessions.

Theissey, ch.-l. de c. de 1609 hab. (Ain), est situé sur la rive g. de la Saône, près de l'embouchure de la Chalaronne. Un pont le met en communication avec la rive dr.

On sort du départ. de Saône-et-Loire pour entrer dans celui du Rhône, et, s'éloignant de la Saône, on traverse une vaste plaine remarquablement fertile et peuplée. Au delà de *Lancé* (383 hab.) on laisse à dr. *Corcelles* (751 hab.); puis à g., *Saint-Jean-d'Ardières* (1438 hab.), près de la rivière de ce nom, que le chemin de fer franchit sur un pont de trois arches. Le paysage devient de plus en plus riche et varié; sur la rive g. de la Saône, dont on s'est rapproché, s'élèvent de charmants coteaux couverts de villages à demi cachés dans des nids de verdure : *Mognemais*, *Peyrieux*, *Genoulleux*, *Guérens*, et les nombreux hameaux qui en dépendent.

82^e STATION. — BELLEVILLE.

2 kil. de Rommache. — 464 kil. de Paris. — 45 kil. de Lyon.

Belleville, ch.-l. de c., petite ville de 3371 hab., est située à 1500 mètr. du chemin de fer, et à 1 kil. de la rive dr. de la Saône. Elle occupe l'emplacement d'une ville romaine nommée *Lucna*, station intermédiaire entre *Aux* et *Mâcon*. Entourée d'une enceinte qui ne l'empêcha pas d'être souvent prise et reprise, elle était, avant la Révolution, la seconde prévôté du Beaujolais. On y remarquait une belle abbaye commanditaire de chanoines réguliers de l'ordre de Saint-Augustin, fondée en 1160 par Humbert II, sire de Beaujeu. L'église (non. hist.), qui date du xiv^e s., contenait les tombeaux de plusieurs princes de la maison de Beaujeu. Elle se compose d'une nef et de deux bas côtés sans chapelles, d'un transept, d'un chœur remanié au xiv^e s., et de cinq absides. Deux tours carrées s'élèvent au-dessus des extrémités du transept; celle du N. est inachevée.

L'inondation de 1840 avait détruit 190 maisons à Belleville. Ces désastres sont réparés; aujourd'hui Belleville s'enrichit en fabriquant des toiles de coton, des tanneries, des broderies, et en faisant le commerce des vins. Elle a un port sur la Saône.

Un pont suspendu la relie à la rive g. Elle possède un hôpital richement doté, et de nombreux établissements de bienfaisance. Sur la rive g. de la Saône, on aperçoit Montmerle, bourg de 1981 hab., dont l'église et la tour-belvédère couronnent une hauteur boisée. C'est une ancienne station romaine. Un pont suspendu la relie à la rive dr. Sa foire de septembre, qui dure 15 jours (du 9 au 24), est très-fréquentée.

On traverse la Meurine, le Saucillon et la Vauxonne.



Montmerle.

64^e STATION. — SAINT-GEORGES-DE-RENEINS.

3 kil. de Belleville. — 469 kil. de Paris. — 43 kil. de Lyon.

Saint-Georges-de-Reneins*, bourg de 3190 hab., est situé à g. du chemin de fer et à 2 kil. de la Saône, sur la Vauxonne. Il possède une chapelle dédiée à *Notre-Dame-des-Eaux*, qui attire une grande affluence de fidèles dans les temps de sécheresse. Au sortir d'une tranchée, longue de plus d'un kil. et haute de 3 mètr. 86 c., on découvre à g. une jolie vue, en traversant, sur un remblai, l'ancien lit de la Vauxonne. Le château de *Boitray*, entouré

d'un beau parc, se trouve situé à peu près à égale distance de la route de terre et de la Saône (1 kil. environ). Au delà du bois Baron, on croise la route de terre, près d'Arnas, qu'on laisse à dr. Sur la rive g. de la Saône se montrent Faréas et Beauregard. On traverse le Nizerand, puis au delà d'une moitié de Villefranche, le Morgon.

84^e STATION. — VILLEFRANCHE.

9 kil. de Saint-Georges. — 474 kil. de Paris. — 34 kil. de Lyon.

Villefranche², actuellement ch.-l. d'arrond. du départ. du Rhône, a été la capitale du Beaujolais. Dans le principe, il se bâtit un certain nombre de maisons près d'une tour où les seigneurs de Beaujeu faisaient percevoir les droits de péage et taille foraine du grand chemin de Bourgogne à Lyon. Ce village devint un bourg, puis une ville qui prit le nom de Villefranche, quand Gislehard I^{er}, sire de Beaujeu, lui eut accordé, en 1151, des franchises confirmées et étendues par Gislehard II et Humbert III. Parmi ces privilèges, nous citerons les suivants : - Le seigneur doit avoir crédit à Villefranche pour douze jours seulement.... Tout habitant de Villefranche a le droit de battre sa femme pourvu que le mort ne s'en suive pas.... » Cette dernière immunité attira sans doute un grand nombre d'habitants dans la ville nouvelle, qui s'entoura de murs et qui, vers le milieu du xiii^e s., possédait déjà, outre une église paroissiale, plusieurs établissements de bienfaisance. Les seigneurs de Beaujeu respectèrent toujours ses privilèges. Sous la domination des ducs de Bourbon, elle devint, de fait, la capitale du Beaujolais, et quand le Beaujolais eut été réuni à la couronne, elle conserva ses privilèges.

Vers la fin du xviii^e s. (1695), une Académie, qui a joui d'une certaine célébrité, se fonda à Villefranche. Le Régent s'en déclara le protecteur, et ce titre a été porté depuis par les chefs de la famille d'Orléans. Si l'on doit en croire certains écrivains, c'est d'elle que Voltaire aurait dit : *C'est une honnête fille qui n'a jamais fait parler d'elle.*

La population de Villefranche s'élève à 12469 hab. C'est une ville industrielle et commerçante; elle fabrique des tissus de

coton, des toiles estimées, des basins, des nankins, des toiles peintes, etc.; elle possède, en outre, des tanneries, des teintureries, des indiennes, des filatures; elle vend surtout des chanvres, des lins, du coton, de la draperie, de la mercerie et des bestiaux. Ses marchés du lundi sont très-fréquentés.

On remarque, dans la rue principale (la route de terre), outre l'hôtel de ville, ancienne maison de la Renaissance, plusieurs maisons de la même époque, n^{os} 142, 150 (les cours du café du Grand-Cerf et du n^o 202 sont surtout curieuses), et l'église Notre-



Bords de la Saône, près de Villefranche.

Dame-des-Maraïs (mon. hist.), érigée en collégiale le 25 février 1533. Cette église a dû, d'après la légende, son origine à une statue de la Vierge qui, découverte par des bergers dans un marais et transportée dans l'église de Sainte-Madeleine, retourna dans son marais, où on lui éleva une chapelle devenue depuis l'église actuelle. Commencée dans les dernières années du xiv^e s., elle n'a été terminée qu'au xvi^e s. Sa façade se compose de trois parties de différentes époques. A dr. s'élève une tour construite en 1518. Elle était surmontée d'une flèche en plomb très-élevée. Le feu y prit en 1568 par la négligence d'un plombier et la consuma. A l'aspect des flammes, le plombier se

sauva à toutes jambes. On se mit à sa poursuite; il fut rattrapé à Liargues, traîné devant l'église et brûlé vif sans autre forme de procès, aux acclamations de la populace. Pendant ce temps le clocher brûlait aussi et tombait sans endommager les maisons voisines. Cette flèche a été reconstruite.

Les autres parties de la façade, le portail, la fenêtre et la rose qui le surmontent, le riche arc-boutant festonné, sont de la fin du x^v s. D'importantes restaurations y ont été faites sous la direction de M. Desjardins. Sept statues nouvelles y ont été placées. Ses jolies portes de bois sculpté méritent d'attirer l'attention. Sur le chœur s'élève une tour carrée du xiii^e ou du xiv^e s., encore empreinte de réminiscences romanes.

La rue Nationale, qui s'ouvre près de l'église, conduit à la place de la Sous-Préfecture, qui est ornée d'arbres et d'une fontaine, et dont l'Hôtel-Dieu (1666) forme l'un des côtés.

Dans la partie haute de Villefranche, du côté du chemin de fer, s'ouvre à droite une vaste place plantée d'arbres et ornée d'une fontaine. De la terrasse qui termine cette promenade, on découvre un paysage animé, terminé par les montagnes du Beaujolais. En face de soi, on a le château de Belle-Roche, qui appartient à M. de Belle-Roche; sur la droite s'élève le séminaire, qui a été construit en 1853 par les jésuites et qui compte 250 élèves. De nombreuses maisons de campagne entourées d'arbres s'étagent sur les deux versants de la vallée de Morgon.

Le premier couvent de Cordeliers établi en France fut fondé à Villefranche par Guichard III, à son retour d'une ambassade à Constantinople. — L'École normale primaire du département du Rhône a été établie à Villefranche.

Ars, v. de 581 hab. (Ain), situé à 9 kil. à l'E. de Villefranche, et desservi par des voitures de corresp., est devenu célèbre de nos jours par les vertus du vénérable curé, M. Vianney, mort en 1858. Sur son tombeau, que viennent visiter de nombreux pèlerins, M. Bossan construit une magnifique église, dédiée à sainte Philomène; et dont le chœur est achevé.

Quand on s'éloigne de Villefranche par le chemin de fer, on

commence à bien voir sur la gauche, le beau groupe du Mont-d'Or. Au delà d'une longue tranchée haute de près de 5 mèl., on longe sur la droite la route de terre, qui avait donné lieu à ce proverbe bien connu, mais certainement exagéré :

De Villefranche à Anse,
La plus belle liane de France.

On aperçoit à dr. *Lémas* et *Pommières*, dont les carrières ont fourni pendant douze siècles des pierres à la ville de Lyon, et, sur la rive g. de la Saône, *Saint-Bernard*, qu'un pont relie à la rive dr., puis on entre dans une tranchée, haute de 5 mèl. 65 c. et longue de plus de 800 mèl., à l'extrémité de laquelle se trouve établie la station d'Anse.

65^e STATION. — ANSE.

4 kil. de Villefranche. — 682 kil. de Paris. — 10 kil. de Lyon.

Anse (*Ansa Paulini* ou *Ansiom*, *Ansa* au moyen âge), ch.-l. de c. de 2046 hab., était une station romaine pour les troupes qui voyageaient par étapes. On y voit encore, au milieu des habitations modernes, des pans de murs romains très-considérables ; des antiquités remarquables y ont été plusieurs fois découvertes. Auguste y avait fait élever un palais, dont les derniers débris servirent à la construction d'une chapelle, transformée actuellement en magasin.

Il se tient à Anse des marchés importants (le vendredi), et les habitants y exploitent de belles carrières, qui ont fourni, dit-on, les pierres de la cathédrale de Lyon. Le château d'Anse est occupé par une caserne de gendarmerie ; l'une de ses tours a été transformée en prison. L'église a été rebâtie, dans le style du xiv^e s., d'après les plans de M. Desjardins. Le chœur, orné de beaux vitraux, renferme une riche boiserie à jour.

Anse, qui possède cinq fontaines, dont quatre ne tarissent jamais, est arrosé par l'*Azergues*, charmante rivière qui descend des montagnes du Beaujolais, et que la voie ferrée franchit à 1 kil. env. de la station, sur un pont de quatre arches. On s'éloigne de la Saône, mais on ne perd pas de vue les coteaux de la rive g. Sur l'un des coteaux, Trévoux se montre de loin. A

la dr. du chemin de fer s'étendent de belles prairies entourées d'arbres, et au milieu desquelles se trouve Ambérieux (163 hab.).

44^e STATION. — TRÉVOUX.

2 kil. d'Arnas. — 447 kil. de Paris. — 25 kil. de Lyon.

Trévoux, ch.-l. d'arrond. du départ. de l'Ain, est une V. de 2655 hab., agréablement étagée sur une colline de la rive g. de la Saône, que couronnent les débris d'un château féodal. Un pont suspendu la relie à la rive dr. Vue de la Saône, elle offre un aspect pittoresque et riant; mais le panorama que l'on y découvre est encore plus beau, car on a devant soi le Mont-d'Or.

Trévoux, appelée Triculoham (Tres Volta, trois voutes ou coudes, dît un étymologiste, à cause des coudes de la Saône), n'obtint le titre de ville qu'en 1300, puis elle devint la capitale d'une principauté indépendante qu'on appelait la Dombes ou les Dombes. Elle ne fut définitivement réunie à la couronne que le 31 août 1762. Louis-Charles de Bourbon, qui la possédait alors, l'échangea contre le duché de Gisors, en Normandie.

Trévoux posséda un parlement établi, en 1696, par le duc du Maine, et supprimé en 1771. L'hôtel où siégeait ce parlement est aujourd'hui le palais de justice. On y remarque la grande salle, peinte à fresque, par P. Sévin. Louis XIV y créa une imprimerie qui publia, en 1704, la première édition du dictionnaire universel connu sous le nom de *dictionnaire de Trévoux*. En 1701, les jésuites y avaient fondé un journal qu'ils y dirigèrent pendant trente ans, et qui parut ensuite à Paris en conservant son ancien nom de *Journal de Trévoux*.

Un atelier monétaire avait été établi à Trévoux, en 1304. Les princes de Dombes continuèrent de battre monnaie jusqu'en 1674. Aujourd'hui Trévoux possède une des trois argues qui existent en France¹. Avant la Révolution, le tirage d'or et d'argent occupait à Trévoux plus de 600 personnes. Cette industrie, bien déchue, suritout depuis 1815, ne fait guère vivre aujourd'hui plus de 60 individus.

1. Les argues sont destinées au tirage des lingots d'or et d'argent; elles dépendent de la commission des monnaies pour la partie d'art, et de l'administration des contributions indirectes pour la comptabilité; des contrôleurs et des receveurs y sont attachés.

On laisse à g. Quincieux (1100 hab.), village situé à 1 kil. de la Saône, puis on se rapproche de cette rivière, dont les bords offrent de beaux paysages. Au delà de l'île Benne se montre, près de la rive g., le village de Parcéaux. A dr. de la voie, le Mont-d'Or attire et retient les regards charmés. On franchit le ruisseau de la Grande-Gorge, et on laisse à g. le Port-Macon, hameau en face duquel le Grand-Ruisseau se jette dans la Saône; à dr. se détache le chemin de fer de Lyon à Roanne. De nombreuses et hautes tranchées se succèdent presque sans interruption.

67^e STATION. — SAINT-GERMAIN AU MONT-D'OR.

5 kil. de Trévoux. — 102 kil. de Paris. — 20 kil. de Lyon.

Saint-Germain-au-Mont-d'Or (863 hab.) est situé à dr. de la station, au pied septentrional de la montagne dont il porte le nom. Chasselay (1320 hab.), qui se trouve à 4 kil. à l'ouest, possède une mine de plomb sulfuré, découverte vers 1780 et exploitée avec profit. Le souterrain a plus de 65 mètr. de profondeur.

On laisse à dr. le village de Caris (424 hab.), situé au pied du Mont-d'Or (F. Environs de Lyon), et où l'on remarque un beau château.

68^e STATION. — VILLEVERT-NEUVILLE.

5 kil. de Saint-Germain. — 107 kil. de Paris. — 17 kil. de Lyon.

Neuville, ch.-l. de c. de l'arrond. de Lyon, est une ville industrielle et commerçante de 2436 hab., située, sur la rive g. de la Saône, en face de Villevert, hameau qui dépend d'Albigny (V. ci-dessous). Un beau pont suspendu met en communication le hameau et la ville.

Neuville, appelé longtemps Vimy (Vimiacum), était jadis la capitale du *Franco-Lyonnais*, espèce de république dont les habitants, au nombre de 4000 environ, jouissaient, entre autres privilèges et immunités, de l'exemption des gabelles, des droits d'aides, de la milice, de la taille et de tous les autres impôts perçus dans le royaume. Son église, bâtie en 1680, contient un groupe en bois sculpté représentant l'Assomption et placé au-dessus de la boiserie du chœur.

« Ne cherchez plus aujourd'hui à Neuville, écrivait en 1843

Léon Boitel dans l'Album du Lyonnais, le vaste et magnifique château seigneurial dont le P. de Bussières fit une description latine, moitié en vers, moitié en prose; tout a disparu, tout est tombé impitoyablement sous les coups de la pioche de la bande noire. » Aujourd'hui Neuville possède un grand nombre de villas. On y trouve en outre une manufacture de ratines très-renommées, deux manufactures de coton filé, des blanchisseries de toiles, un moulin à soie, etc.; et, deux fois par semaine, il se vend sur ses marchés des bestiaux, des grains, des chanvres et d'autres denrées.

A 1 kil. env. de la station de Villevert-Neuville, on laisse à dr. Alligny, v. de 910 hab. qui doit, dit-on, son nom à Albin, le compétiteur de Sévère; car, selon plusieurs historiens, ce serait dans les environs de ce village qu'aurait eu lieu, entre ces deux rivaux, la bataille qui décida du sort de l'empire romain. Des débris d'armes et des médailles du temps de Sévère y ont été découvertes. On longe près d'Alligny le nouveau dépôt de mendicité. La vallée de la Saône s'est rétrécie; la rivière coule entre deux coteaux très-rapprochés et couverts de villas et de jardins. Son lit est parsemé d'îles boisées. Sur la rive g. se montre Fleuri-sur-Saône (485 hab.); sur la rive dr., des coteaux plantés de vignes et des carrières de pierre forment la base du Mont-d'Or. Une hantefranchée précède la station de Couzon.

48^e STATION. — COUZON.

2 kil. de Villevert-Neuville. — 407 kil. de Paris. — 15 kil. de Lyon.

Couzon, v. de 1268 hab., possède une belle église, bâtie par M. Bossan, dans un style original et qui, à vrai dire, n'est qu'une compilation de différents systèmes d'architecture. Cette église est dédiée à saint Maurice, que M. Fabisch a sculpté en cavalier sur le tympan de la grande porte. Sur les impostes, de petits personnages debout figurent des martyrs de la légion Thébaine, compagnons de saint Maurice. A dr. et à g. de la porte, dans des niches, sont les statues de saint Laurent et de saint Vincent. La tour romane qui s'élève à dr. de la façade est un reste de l'ancienne église. A l'intérieur, les trois nefs égales, supportées par de belles colonnes, sont peintes en rouge, innovation hardie, qui,

ainsi que les couronnes peintes au-dessus des piliers, a pour but de rappeler la gloire du martyr obtenue par saint Maurice. Les vitraux sont de M. Lobin, de Tours. Les bas-reliefs de la chaire représentent le Christ entre saint Jean, symbolisant la foi simple et docile, et saint Thomas d'Aquin, figurant la foi raisonnée. Ces sculptures, ainsi que presque toutes celles qui sont à l'intérieur, ont été exécutées par un artiste de talent que sa modestie seule empêche d'être plus connu, M. Dufraine. M. Fournereau, peintre lyonnais, élève de Janmot et d'Hippolyte Flandrin, a exécuté, dans le chœur, une grande fresque historique. Le devant du grand autel est décoré des figures de saint Maurice et de saint Denis l'Aréopagite entourant Jésus-Christ. On admire les belles sculptures de l'autel de la Vierge, à dr. L'autel de g. est dédié à saint Joseph.

En sortant par la porte latérale qui s'ouvre à g. de l'église, et en prenant un sentier parallèle à l'édifice, on peut regagner la station de Couzon, située à environ 400 mètres au N. du village.

Au sortir d'une tranchée longue de 1 kil. env. et haute, à son point culminant, de 9 mètr. 70 c., on aperçoit, sur la rive g., Rochetaillée, v. de 343 hab., ainsi nommé, dit-on, parce qu'Agrippa y fit couper un rocher pour rendre plus facilement navigable le lit de la Saône. Mais les géologues pensent que la rupture de ces immenses bancs de rochers est due à des courants antédiluviens. En gravissant les coteaux voisins de ce village, on découvre de magnifiques points de vue. En face de Rochetaillée, à dr. de la voie, est Saint-Ramain-de-Couzon (377 hab.). Les paysages deviennent de plus en plus charmants, de plus en plus variés. En se retournant surtout, on aperçoit à g. le Mont-d'Or, qui domine les belles carrières de Couzon. Malheureusement les talus des tranchées sont de plus en plus élevés. Bientôt même on s'enfonce dans un tunnel, celui de la Pilonnière, long de 160 mètr.

70^e STATION. — COLLONGES-FONTAINES.

3 kil. de Couzon. — 306 kil. de Paris. — 12 kil. de Lyon.

Collonges, qui donne son nom à la station, est un v. de 1026 hab., dont l'église est située à plus de 1 kil. à dr., au pied du

Mont-Ceindre. Il possède une raffinerie de sucre. En face, sur la rive gauche, se trouve Fontaines (812 hab.), ainsi nommé à cause de ses belles eaux qu'il a été un moment question de conduire à Lyon, et qui descendent à la Saône par les riants vallons de Buisson et de Petit-Moulin. C'est un village industriel (on y remarque surtout des fabriques d'indiennes, des moulins à blé, une usine à fabriquer l'huile); aussi a-t-il réparé presque complètement les ravages qu'y avait faits l'inondation de 1840. Un tiers de ses maisons avait été emporté par la Saône. Une belle église y a été construite.

Des tranchées cachent l'île Barbe (à g.), que dessert la station de Saint-Rambert.

71^e STATION. — SAINT-RAMBERT.

4 kil. de Bollongne. — 104 kil. de Paris. — 3 kil. de Lyon.

Saint-Rambert, v. de 1265 hab., possède depuis le x^e s. les reliques du saint dont il porte le nom. Son église datait du x^e ou du xii^e s.; elle a été récemment reconstruite dans le même style. Un escalier de 36 marches conduit au portail principal. Le portail latéral, au S., est un reste remarquable (mon. hist.) de l'ancienne église. Les ornements de son archivolte rappellent l'architecture antique. Au tympan est sculpté le Christ entre deux anges; des traces de peinture sur le linteau paraissent avoir figuré les Apôtres. Sur une des pierres des jambages, une inscription gravée à la pointe du couteau (on en voit d'analogues à la façade de l'église de Belleville) rappelle que, « le 2 février 1714, à pied sec, on a traversé la Saône sur le gravier de Saint-Rambert. » A l'intérieur de l'église, l'abside de g. renferme un autel roman récemment enluminé et dont les sculptures représentant l'Annonciation et la Visitation.

Un pont suspendu (péage) fait communiquer Saint-Rambert avec la rive g. de la Saône; ce pont traverse la pointe S. de l'île Barbe.

L'île Barbe est décrite aux excursions de Lyon.

On traverse le tunnel de Saint-Rambert (250 mètr.), auquel succède le tunnel de la Mignonne, long de 33 mètr. Au sortir de la dernière tranchée, on est entouré de hautes cheminées qui lan-

cent dans les airs d'épais tourbillons de fumée noirâtre. Les usines ont remplacé les villas.

LYON (VAISE).

2 KIL. de Saint-Rambert. — 307 KIL. de Paris. — 1 KIL. de Perrache.

La gare de Vaise, qui a été ouverte longtemps avant celle de Perrache, occupe, sur la rive dr. de la Saône, à l'extrémité du faubourg dont elle porte le nom, une superficie de 22 hect. : terrains bâtis, 3 hect. ; terrains non bâtis, 19 hect. Ces chiffres disent assez quelle est son importance. Un buffet y a été établi. Elle contient une gare des voyageurs et une gare des marchandises, un grand dépôt et un petit atelier de machines.

Pour aller de la gare de Vaise à celle de Perrache, le chemin de fer passe sous le tunnel de *Saint-Jérôme*. Ce tunnel a 2175 mètr. de longueur; il se trouve à 92 mètr., au-dessous du point de la montagne qui lui donne son nom. On l'appelle aussi tunnel de *Fourvière*, et encore tunnel de la *Quarantaine*, parce qu'il débouche près d'une léproserie établie sur ce point au xvi^e s. Pour le percer, il a fallu creuser six puits d'extraction de 50 à 90 mètr. de profondeur, qui ont traversé des nappes d'eau considérables. Il a 8 mètr. de largeur au niveau du rail et 3 mètr. 70 c. de hauteur sous clef de voûte. — Au sortir de ce souterrain, on franchit la Saône sur le pont en tôle (trois travées) de la *Quarantaine*.

La gare de Perrache est située vers l'extrémité méridionale de Lyon, entre la Saône et le Rhône, à 174 mètr. 36 c. au-dessus du niveau de la mer, 1 mètr. au-dessus du niveau de celle de Vaise. Cette gare occupe une superficie de 8 hect. (terrains bâtis, 1 hect. ; terrains non bâtis, 7 hect.). Elle est spécialement affectée aux voyageurs. Sa construction a nécessité d'immenses remblais, car elle s'élève à une grande hauteur au-dessus du sol de tous les quartiers environnants. Les voitures y montent ou en descendent par deux belles rampes macadamisées, les piétons par des escaliers. Le cours Charlemagne passe sous le bâtiment principal. Les trois passages voûtés qui ont dû être construits pour le service des voitures et des piétons, ont 213 mètr. 50 c. de longueur. On n'y compte pas moins de 25 travées.

LYON.

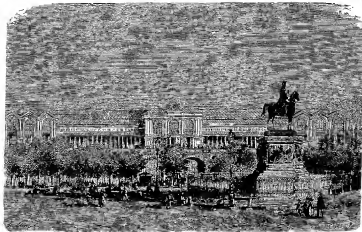
Situation. — Aspect général. — Population.
Notre-Dame-de-Fourvière.

Lyon, la première ville de France après Paris, par son étendue, sa population, son importance politique, son industrie et son commerce, autrefois la capitale du Lyonnais, aujourd'hui le ch.-l. du départ. du Rhône, est située de 170 à 310 mètr. au-dessus du niveau de la mer, au confluent de la Saône et du Rhône, par 4° 26' long. E. et 45° 46' lat. N. Un décret du 24 mars 1852 a réuni à la commune de Lyon proprement dite ses anciens faubourgs, les communes de la Guillotière, de la Croix-Rousse et de Vaise. Elle se divise en six arrondissements municipaux, et la population de l'agglomération lyonnaise, telle est la désignation officielle, s'élève à 323 417 hab. (chiffre de 1872).

Depuis un quart de siècle, Lyon a subi une transformation si merveilleuse, qu'on a peine à le reconnaître : hommes et choses, tout y est changé. De la vieille ville, il ne reste plus que certains quartiers sur la rive dr. de la Saône, aux environs de Saint-Nizier et de la place des Terreaux (V. ci-dessous, *Rues*). De larges et longues voies de communication ont été ouvertes à travers des massifs de maisons et des passages étroits où la circulation devenait impossible. Si la rue Centrale a mérité de sévères critiques, la rue de Lyon et la rue de l'Hôtel-de-Ville peuvent rivaliser avec la rue de Rivoli.

Pour bien comprendre la position de Lyon, il faut l'avoir examinée du haut du clocher de Fourvière. Nul ne regrettera le temps employé à cette étude préliminaire. Le panorama de Fourvière vaut à lui seul le voyage de Paris à Lyon.

Notre-Dame-de-Fourvière couronne la colline de la rive-dr. de la Saône, au pied de laquelle s'élèvent la cathédrale, l'archevêché, le palais de justice et la loge du Change. De nombreux chemins y conduisent. En gravissant, derrière la loge du Change, une rue, ou plutôt un escalier qui monte en ligne droite, on ne



Gare de Perreché en 1878.

tarde pas à atteindre la montée *Saint-Barthélemy*, animée, le matin surtout, par de nombreux pèlerins aux costumes variés. Cette montée aboutit à la place de *l'Antiquaille*. Il faut alors tourner à dr., suivre la rue *Cléberg*, puis prendre encore à dr. une autre rue, la montée de *Fourvière*, garnie de boutiques, qui aboutit à la chapelle. Au milieu de la montée *Saint-Barthélemy* (n° 26), s'ouvre en outre le passage abrégé du *Rosaire* (5 cent. de péage), c'est-à-dire un agréable sentier habilement tracé, construit à travers les jardins, et qui aboutit sur la terrasse même de *Notre-Dame de Fourvière*. M. Fabisch y a sculpté et fait peindre, sur de petits monuments dessinés par M. Besson, les quinze mystères du *Rosaire*. Un autre passage, le passage *Gay* (5 cent.), conduit en outre du haut de la montée des *Carmes*, n° 27, à *Fourvière*. C'est dans ce passage que se trouve un observatoire (entrée 50 cent.), d'où l'on jouit d'un coup d'œil peut-être unique au monde. Lyon s'y découvre, pour ainsi dire, dans tout son entier et dans toute sa splendeur. La vue s'étend au delà jusqu'à une distance de 40 lieues pour ne s'arrêter, au nord, qu'au *Mont-d'Or*, à l'ouest, aux montagnes d'*Isèron*, à l'est, aux cimes du *Mont-Blanc*, et au sud, à celles du *Mont-Pilat*. Des lunettes à grande portée permettent de fouiller les diverses contrées des départements du *Rhône*, de l'*Ain*, de l'*Isère*, de la *Loire*, etc. Le propriétaire met en outre à la disposition des visiteurs des stéréoscopes américains, avec une variété infinie des sites les plus remarquables de la Suisse, de l'Italie et du *Nouveau-Monde*. De nombreux vestiges romains ont été découverts dans ce passage. On dîne bien dans le restaurant *Gay*, situé à côté de l'observatoire.

L'église *Notre-Dame de Fourvière* doit son nom au *Forum romain* qui s'élevait jadis à l'endroit qu'elle occupe aujourd'hui. En 840, ce forum s'écroula; avec ses débris, on construisit une chapelle dédiée à la Vierge et appelée *Fourvière*, de *foro vetere*, l'ancien forum. On la nomma d'abord *Notre-Dame de Bon-Conseil*. Agrandie vers 1168, dédiée en 1173 à saint *Thomas de Cantorbéry*, qui en avait vu jeter les nouveaux fondements, élevée en 1192 au rang de collégiale par Jean de Bellesme et Étienne de Saint-Amour, elle reçut en 1476 la visite de Louis XI,



Ancienne église de Fourvière.

qui créa Notre-Dame de Fourvière « châteline de 25 villages ». Les protestants la dévastèrent en 1562. Elle fut longtemps abandonnée. Au xviii^e s. seulement, la foule y revint à la suite d'une peste. Elle fut agrandie au xviii^e s. La Révolution l'épargna, tout en la dépouillant de ses ornements. Réouverte en 1782 par des schismatiques, elle fut fermée après le concordat, sur l'ordre du cardinal Fesch, qui la racheta en 1804 pour 23703 fr., et en donna la direction à deux chapelains. En 1805, le pape Pie VII y monta pour bénir la ville (19 avril). Depuis elle a vu constamment s'accroître le nombre des fidèles qui viennent y prier et y apporter des ex-voto. Leur nombre dépasse 1 500 000 par an. Elle est en ce moment en voie de reconstruction complète, sur un plan grandiose et original de M. Bossan. Les souscriptions et les dons pieux suffiront à élever, en peu de temps, un remarquable monument à la Vierge pour laquelle Lyon professe une dévotion particulière.

L'ancienne église n'offre de remarquable que sa haute tour romane (53 mètr. 50 cent.), édifice moderne que couronne une statue en bronze de la Vierge (5 mètr. 60 cent.), fondue en 1851 par MM. Lanfray et Constant Baud, sur le modèle de M. Fabisch.

Les nombreux tableaux ou autres ex-voto qui tapissaient les murs et les piliers de l'église, et la faisaient ressembler à une galerie de musée, seront replacés dans le nouvel édifice, mais ils n'offrent rien de remarquable, si ce n'est peut-être le tableau de M. Martin-d'Ausigny, exécuté à l'enseautique, et destiné à rappeler l'inondation de 1846. La ville de Lyon, figurée par une femme, s'est réfugiée avec son lion sur des ruines que les eaux vont recouvrir, et se recommande à la sainte Vierge, auprès de laquelle saint Pothin, saint Irénée et saint Jean-Baptiste (à dr. du spectateur) intercèdent pour elle, et qui, exauçant leurs prières, ordonne à un ange, armé d'un glaive de feu, de terrasser le Rhône et la Saône. Derrière ces deux figures symboliques, on aperçoit la Peste qui délaye ses poisons et la Famine qui se ronge les bras. Sainte Blandine montre Marie aux fidèles, et les nuages entr'ouverts laissent voir la chapelle de Fourvière dominée par l'arc-en-ciel.

Le clocher de Fourvière (25 cent. d'entrée) offre un admirable panorama, quand le temps est clair. A sa base, entre deux collines couvertes de maisons, de jardins, de forteresses, le Saône, traversée par de nombreux ponts, retenue captive par ses deux lignes de quais; entre la Saône et le Rhône, la ville de Lyon, conquise sur la nature et dominée par cette montagne abrupte et élevée de Saint-Sébastien que couronne la Croix-Rousse; sur la rive g. du Rhône, les Brotteaux et la Guillotière; puis de vastes plaines verdoyantes, des collines et une chaîne de montagnes au-dessus de laquelle se montrent les sommets neigeux



Observatoire Gay.

des Alpes; à dr., au delà des coteaux de Saint-Just, de Saint-Irénée et de Sainte-Foy, à l'extrémité de la presqu'île de Perrache, la jonction de la Saône et du Rhône, la vallée du Rhône qui se perd à l'horizon, toute la chaîne du Dauphiné et la cime majestueuse du Mont-Blanc; à g., le beau groupe du Mont-d'Or tout scintillant de villas; par derrière, enfin, la chaîne d'Izeron, les montagnes du Forez et le Mont-Pilat forment un des plus merveilleux spectacles du monde.

Près de Fourvière est la maison Caille, d'où le pape Pie VII a donné sa bénédiction à la ville de Lyon. M. l'abbé Caille

(décédé en 1841), qui lui a donné son nom, y a fondé une Providence pour les petits garçons. On découvre une belle vue de la terrasse. En face est le pavillon Nicolas, qui jouit encore d'un plus beau point de vue et appartient au passage Gay.

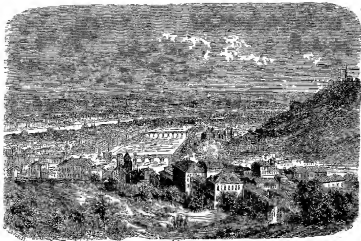
Le coteau de Saint-Irénée et de Saint-Just a servi d'assiette à l'ancienne ville romaine. Des établissements religieux, des maisons de campagne lui donnent une physionomie particulière.

Avant de descendre dans l'agglomération lyonnaise, pour l'étudier en détail, il importe de bien se rendre compte, du haut de Fourvière, des principaux groupes dont elle se compose.

Vaise est une ville industrielle et commerçante, située sur la rive dr. de la Saône, et où viennent aboutir les routes de Paris. Elle fut détruite en partie par l'inondation de 1840, reconstruite depuis. Elle n'a rien d'intéressant pour un étranger, si ce n'est sa nouvelle église (V. ci-dessous).

En face de Vaise s'étend le faubourg de Serin, entrepôt des vins du Beaujolais, que dominent les hauteurs des Chartreux et de la Croix-Rousse, le quartier des ouvriers. Après la conspiration d'Amboise, le cardinal de Tournon, archevêque de Lyon, ordonna des processions solennelles pour détourner les fléaux de l'hérésie et de la guerre civile. L'une de ces processions s'arrêta sur le plateau de Saint-Sébastien, où elle écouta le sermon d'un prédicateur; en ce lieu fut érigée une croix en pierre de couleur jaune, tirant sur le rouge, qui fit donner plus tard le nom de Croix-Rousse au quartier construit à l'entour.

La ville de Lyon, proprement dite, occupe tout l'espace compris entre la Croix-Rousse et la jonction du Rhône et de la Saône. Au pied de la Croix-Rousse, sur les pentes du coteau, aux environs de la place des Terreaux, dans les quartiers Saint-Clair et des Capucins, sont établis les fabricants ou plutôt les négociants. De la place Bellecour à la gare de Perrache, s'étend le quartier de la bourgeoisie et de l'aristocratie, qui, depuis la Révolution, est abandonné au barreau et aux ouvriers la rive dr. de la Saône. Au delà de la gare de Perrache, s'élèvent, sur



Vue de Lyon, prise des Charbonnières.

la presqu'île Perrache¹, un certain nombre d'établissements industriels; une église (Sainte-Blandine, V. ci-dessous); des docks, une gare pour les bateaux, un arsenal, un abattoir, une prison y ont été construits.

Les Brotteaux (rive g. du Rhône), aujourd'hui un des plus beaux quartiers de Lyon, ne datent que du commencement de ce siècle. Ce n'était à cette époque que des prairies marécageuses qui furent léguées aux hospices de la ville. L'administration desdits hospices a, depuis, vendu une certaine quantité de terrains pour faciliter le développement de la ville qui tendait à s'agrandir de ce côté; une étendue considérable, qu'elle loue par parcelles (baux à longs termes) ou qu'elle vend, au gré des preneurs, lui appartient encore. De magnifiques maisons s'élèvent chaque année sur ces larges avenues (le cours Bourbon, le quai de l'Est, le cours Morand, l'avenue de Saxe), et dans ces rues tirées au cordeau, bâties à angles droits. On y trouve un grand nombre de lieux de réunion et de plaisir : restaurants, jardins publics, l'Alcazar, et enfin, à l'extrémité de l'avenue de Saxe prolongée, le parc de la Tête-d'Or.

Les Brotteaux touchent à la Guillotière, ville populeuse, laide, malpropre, que traverse la route du Dauphiné, de la Savoie et de l'Italie, mais où les étrangers n'ont rien à voir, si ce n'est la ligne que l'inondation de 1856 a marquée sur toutes les maisons, et quelques églises nouvelles.

Histoire.

La position de Lyon est si favorable et si belle qu'elle dut être occupée dès les temps les plus reculés. 500 ans avant Jésus-Christ, des Grecs, chassés des bords de l'Hérault par les Massiliens, obtinrent des Ségustaves, assurent certains écrivains, la permission de s'y établir. Le nom, tout gaulois, de *Lugdunum*, fut donné à la bourgade qu'ils y fondèrent. Cependant quand César eut conquis la Gaule, il ne parla pas dans ses Commentaires de cette bourgade ou ville gallo-grecque, bâtie sur la colline de Saint-Sébastien (la Croix-Rousse).

¹ Autrefois la Rhône se réunissait à la Saône près d'Alnay. En 1779, un sculpteur, nommé Perrache, conçut le projet de reculer leur jonction au point où elle a lieu aujourd'hui. Il exécuta ce projet avec un succès complet, et le quartier qu'il a conquis ainsi sur les deux rivières a, depuis lors, porté son nom.

L'un de Rome Tiô, L. Mumatius Plancus vint, suivant les ordres du sénat de Rome, construire des habitations permanentes à la colonie romaine que les Allobroges avaient chassée de Vienne pendant les guerres de César et de Pompée, et qui s'était réfugiée au confluent de la Saône et du Rhône, sur la colline de Fourvière. Telle fut l'origine de la ville romaine.

Cette ville, si bien située, ne devait pas tarder à prendre des développements considérables. Agrippa en fit le point de jonction des quatre grandes voies dont il ordonna la construction à travers la Gaule. Auguste y séjourna trois ans dans un palais où devaient naître plus tard Claude et Caracalla, et qu'a remplacé depuis Phosphore de l'Antiquaille. De magnifiques aqueducs y amènent toutes les eaux des campagnes environnantes ; des temples et un théâtre s'y élevèrent ; elle eut un Sénat, et un collège des Soixante qui rendait la justice : elle devint, en un mot, la capitale de la Celtique, qui prit bientôt le nom de Lyonnaise. Aussi, pour témoigner à Auguste leur reconnaissance de tant de bienfaits, centaine nations des Gaules y construisirent en son honneur et en l'honneur de Rome un autel magnifique, inauguré, l'an 744 de Rome, par Drusus, et qui devint bientôt célèbre.

Caligula établit dans ce sanctuaire des combats d'éloquence grecque et latine, sous la bizarre condition que tout poëte ou orateur qui entrerait en lice et qui serait vaincu donnerait une récompense au vainqueur et en ferait l'éloge ; que ceux qui présenteraient de mauvais ouvrages devaient les effacer avec une éponge ou avec la langue, et qu'en cas de refus, ils seraient frappés de verges ou même précipités dans le Rhône. Toutes les nations des Gaules prenaient part à ces solennités. En outre, aux alentours du temple d'Auguste, se groupaient les riches habitations des pontifes augustaux et d'autres grands personnages, ainsi que l'attestent les belles mosaïques qui y ont été trouvées (F. le Musée).

Les premiers empereurs romains réunirent en une seule ville la colonie romaine et le municipe gaulois, qui étaient encore séparés. Ils accordèrent à leurs habitants le droit de faire partie du Sénat de Rome. Lyon jouissait déjà de cette prérogative, lorsque l'empereur Claude, désirant l'étendre à tous les peuples de la Gaule, prononça ce discours, qui, gravé sur une table d'airain, et retrouvé en 1528 sur la tête de Saint-Sébastien, est actuellement déposé au musée des Antiques du palais des Arts.

En 59, la ville romaine fut entièrement détruite par un incendie. Néron la rebâtit plus belle. En 103, Trajan y fit construire, sur l'emplacement actuel de Fourvière, un marché couvert qui ressemblait à un palais, et qui s'écroula sous son propre poids en 860. Adrien et Antonin le Pieux se plurent aussi à l'embellir, lui accordèrent de nouveaux privilèges, y créèrent des foires annuelles qui, faisant affluer dans son en-

ceints les marchandises de l'Europe et de l'Asie, lui rendront bientôt sa première prospérité. Les relations commerciales avec l'Orient introduiront le christianisme dans ces contrées ; et, avec le christianisme commenceront, vers 177, les persécutions et l'héroïsme des martyrs.

Saint Pothin, disciple de saint Polycarpe, qui était venu du fond de la Grèce prêcher l'Évangile dans la Gaule, s'était construit ou plutôt creusé un oratoire au milieu d'un marais, dont l'église St-Nizier occupe actuellement la place. Marc Aurèle donna l'ordre d'exterminer les chrétiens. Saint Pothin, persécuté, subit un effroyable martyre avec un grand nombre de femmes et d'enfants, et une jeune esclave nommée Blandine. Puis la persécution se ralentit pour recommencer bientôt avec une nouvelle violence. Quand Septime Sévère fut vaincu, dans les environs de Lyon, son compétiteur Albin (197), il revint à Lyon qui s'était déclaré contre lui : et, non content de la livrer aux flammes, il en fit égorger tous les habitants. Saint Irénée et dix-huit mille chrétiens périrent dans ces massacres.

À dater de ce moment, Lyon, ravagé par les Barbares, abandonné par les empereurs, reste au rang d'un simple municipal jusqu'au jour où les Bourguignons en font la capitale de leur royaume (478) ; puis les Francs s'en emparent et s'y établissent ; les Sarrasins le ravagent après l'avoir occupé ; et si Charles Martel les en chasse, il ne peut pas y effacer les traces douloureuses de leur passage.

Sous Charlemagne seulement, Lyon se relève de ses ruines. Et après la mort de ce prince, il devient la capitale du royaume de Provence. En 1034, après avoir subi de nombreuses vicissitudes inutiles à rappeler ici, Lyon est un fief de l'empire d'Allemagne. Mais, dans la confusion qui suit la mort de Rodolphe le Faiséant (1083), un grand nombre de vassaux, les dauphins du Viennois, les comtes de Savoie, les seigneurs de Beaujeu, les seigneurs de Villars, les comtes du Lyonnais et Forez, se rendent indépendants, et l'archevêque de Lyon, primat des Gaules, Berchard II, fils de Conrad le Pacifique et de Mathilde de France, frère cadet de Rodolphe le Faiséant, usurpant le pouvoir temporel, devient de fait le souverain de la ville.

Cependant, bien qu'elle eût été reconnue par l'empereur Conrad le Salique et confirmée, un siècle plus tard (1147), par Frédéric Barberousse, cette usurpation souleva, à diverses reprises, les protestations des comtes du Forez. Des luttes sanglantes s'engagèrent ; elles eurent pour résultat, en 1173, une transaction en vertu de laquelle le comte du Forez céda définitivement, moyennant certaines sommes d'argent, tous ses droits ou prétendus droits sur la ville et sur son territoire, à l'archevêque et à ses chanoines, qui prirent tous dès lors indistinctement le titre de comtes. À partir de ce moment, l'archevêque et les chanoines, se croyant sûrs de l'impunité, abusèrent indignement de leur pouvoir.

C'est une longue et intéressante histoire que celle de la lutte de la bourgeoisie lyonnaise contre l'archevêché et le chapitre. Cette lutte, commencée en 1218 et souvent interrompue par des trêves à la suite de combats sanglants, ne se termina définitivement qu'en 1320. Mais, dès la seconde moitié du xiii^e s., l'archevêque et le chapitre avaient été vaincus par la bourgeoisie et par le roi de France. En 1269, Louis IX avait profité d'une terrible émeute, pour saisir la justice de la ville et en attribuer l'exercice à son bailli de Mâcon. Mais cette justice fut rendue à l'Église par Philippe le Hardi, en 1272. En 1312, Philippe le Bel contraignit l'archevêque Pierre de Savoie, que Louis le Hutin avait forcé de se rendre à discrétion, à lui céder la justice séculière en échange de fiefs éloignés, et trois ans après, il établissait à Lyon une sénéchaussée royale, à laquelle il annexa celle de Beaucaire et une partie du bailliage de Mâcon. De leur côté, les bourgeois obtinrent du même archevêque la reconnaissance de la commune. Désormais la ville se gouverna elle-même par des conseils : on donna ce nom aux douze conseillers qu'électionnaient librement tous les bourgeois (1320). Pendant ces querelles intestines du xiii^e s., deux conciles importants se tinrent à Lyon, dans l'église St-Jean, alors en construction. Le premier concile, en 1245, eut pour résultat la déposition de l'empereur Frédéric II : il fut présidé par le pape Innocent IV, que la guerre des investitures avait forcé de quitter l'Italie. Le concile de 1274 porta le titre d'œcuménique, il fut présidé par Grégoire X. Cinq cents évêques y assistèrent ; saint Bonaventura, l'un des luminères de l'Église à cette époque, y parla avec fréquence et y succomba à ses fatigues. Ces grandes assemblées, qui avaient pour objet la réunion des Églises grecque et latine, n'obtinent pas le succès désiré.

En 1305 eut lieu à Lyon le couronnement du pape Clément V, qui fut signalé par une catastrophe. Une muraille, supportant une terrasse chargée de spectateurs, s'écroula sur le cortège et tua plusieurs personnes. En 1316, le successeur de Clément V, Jean XXII, fut élu à Lyon, par les cardinaux que Philippe le Bel avait fait enlever dans le couvent des Jacobins.

A partir de l'année 1320, l'industrie et le commerce, favorisés par une liberté entière, prirent à Lyon des développements considérables. Les guerres civiles d'Italie y amenèrent un grand nombre de familles qui lui apportèrent tout à la fois des procédés de fabrication et d'immenses capitaux pour les exploiter. Des foires, instituées par Charles VII, organisées par Louis XI, augmentèrent encore sa prospérité croissante. Aussi, aux xiv^e, xv^e et xvi^e s., Lyon devint l'une des villes les plus importantes de France, par ses imprimeries, sa chapellerie, sa tannerie, ses fabriques de drap d'or, d'argent et de soie.

Les guerres d'Italie, si ruineuses pour la France, furent d'abord favo-

rables à Lyon, qui resta pendant longtemps le séjour de la cour; mais quand François I^{er} eut été vaincu à Pavie, le commerce diminua, l'industrie se ralentit, les impôts augmentèrent; il fallut fortifier la ville menacée d'un siège: cette nouvelle dépense acheva d'épuiser les ressources des habitants. La famine vint accroître la misère générale. Le 25 mai 1562, une violente émeute éclata. Le peuple soulevé se livra aux plus graves excès.

En 1560, les protestants s'emparèrent un instant de Lyon par surprise, mais ils ne purent pas s'y maintenir. En 1562, ils l'occupèrent de nouveau sous la conduite du célèbre baron des Adrets. De persécutés ils devinrent persécuteurs. Ils dévastèrent toutes les églises et tous les couvents; ils détruisirent complètement l'église des Machabées et l'abbaye fortifiée de Saint-Just. Leurs représailles n'étaient que trop justifiées par les violences et les crimes des catholiques. Elles allaient, d'ailleurs, être suivies d'autres représailles encore plus horribles. En 1563, ils s'étaient vus contraints de remettre la ville aux mains des officiers du roi, mais ils avaient obtenu l'autorisation de s'y bâtir trois temples. Les catholiques démodèrent bientôt deux de ces temples, en proférant des menaces terribles contre ceux qui les avaient construits et qui osaient les fréquenter. « Tout était prêt pour une explosion (1572), a dit M. Grandperret, l'archiviste de la ville, lorsqu'on apprit la sanglante catastrophe de la Saint-Barthélemy. C'était le dimanche suivant. Aussitôt Mandelot, le lieutenant du gouverneur, qui était le duc de Nemours, fit fermer les portes de la ville et donna l'ordre d'incarcérer les protestants, sous prétexte de les protéger contre les fureurs de la populace. Peut-être voulait-il réellement les sauver; mais il lui fallait plus de vertu qu'il n'en avait pour déclinier les ordres de la cour. Aussi laissa-t-il des bandes d'assassins se joindre sur les couvents où les hérétiques étaient entassés, et immoler pêle-mêle tous ces infortunés. Ne voulant point paraître autoriser de telles horreurs par sa présence, il se porta avec sa garde au delà de la Guillotière, sous le prétexte d'un soulèvement en Dauphiné, et, dans cet intervalle, trois cents protestants, enfermés à l'archevêché, tombèrent, comme le bétail à l'abattoir, sous les coups d'abominables sinistres recrutés dans le corps des arquebustiers, qui était composé de Lyonnais et d'Italiens. Les bonnâtes citoyens, les officiers de la garnison, le bourgeois lui-même avaient refusé d'intervenir dans cette hucherie. Il périt en ce jour néfaste près de mille victimes. »

Après l'assassinat du duc de Guise, Lyon se déclara hautement pour la Ligue. Le duc de Nemours, qui s'était évadé des prisons du roi, vint prendre possession de son gouvernement. Quand Henri III fut tombé sous le couteau de Jacques Clément, le duc de Nemours conçut le projet de se rendre maître de ce pays dont il n'était que le gouverneur, et de le détacher de la France afin de s'en former, avec une partie de la Bour-

gogues et du Dauphiné, un royaume à part, et les états généraux, convoqués à Paris par Mayenne, ne le nommaient pas roi de France. Mais les Lyonnais ne voulaient point se séparer de la France; ils firent le duc de Nemours de s'enfermer dans le château fort de Pierre-Scize. Menacée par les Ligués et les Royalistes, Lyon se déclara pour Henri IV (1594), qui en eut une grande joie et qui, en reconnaissance de la réception chaleureuse et splendide que les Lyonnais lui avaient faite, les priva de leurs libertés municipales.

Une effroyable inondation (1714), des incendies, des émeutes occasionnées par la misère des ouvriers et par des questions de soie, des découvertes industrielles, tels sont les principaux événements qu'ont à raconter les historiens lyonnais pendant le xviii^e s., jusqu'au jour où éclata la Révolution française.

Lyon avait d'abord embrassé avec ardeur la cause de la Révolution. Les cahiers donnés aux députés des trois ordres lors de la convocation des états généraux, surtout ceux du tiers état, contenaient en substance toutes les modifications, réformes, institutions, que l'Assemblée constituante ne tarda pas à convertir en lois. Mais bientôt des excès furent commis par le parti ultra-républicain qui voulait s'emparer du pouvoir. De nouvelles luttes s'engagèrent, une réaction violente eut lieu, et, en 1793, Lyon se souleva, en même temps que Marseille et Bordeaux prenaient les armes. Le révolté saluait cet emprunt à M. Mignet, qui a résumé l'insurrection et le siège de Lyon, dans son *Histoire de la Révolution française*.

Les royalistes s'emparèrent presque partout du mouvement que les Girondins avaient commencé. Ils cherchèrent surtout à diriger l'insurrection de Lyon, pour en faire le centre des mouvements du midi. Cette ville était fort attachée à l'ancien ordre de choses. Ses manufactures de soie et de broderies en or et en argent, son commerce de luxe, la rendaient dépendante des hautes classes. Elle devait donc se déclarer de bonne heure contre un changement social qui dérangeait les anciens rapports et ruinait ses manufactures en abaissant la noblesse et le clergé. Aussi Lyon, dès 1790, sous la Constituante même, lorsque les princes émigrés étaient dans le voisinage, à la cour de Turin, avait fait des tentatives de soulèvement. Ces tentatives, dirigées par les prêtres et par les nobles, avaient été réprimées; mais l'esprit était resté le même. Là, comme ailleurs, on avait voulu, après le 10 août, faire la révolution de la multitude, et établir son gouvernement. Challer, fanatique admirateur de Marat, était à la tête des jacobins, des sans-culottes, et de la municipalité de Lyon. Son audace s'était accrue après les massacres de septembre et du 21 janvier. Cependant rien n'avait été décidé encore contre la classe inférieure républicaine et la classe moyenne royaliste, dont Paris avait le siège de son pouvoir à la municipalité, et l'autre dans

les sections. Mais, les débats étant devenus plus grands vers la fin de mai, on se battit, et les sections l'emportèrent. La municipalité fut assiégée et prise d'assaut. Chalier, après s'être évadé, fut pris, et, au bout de quelques temps, exécuté. Les sectionnaires, n'osant pas encore secourir le jong de la Convention, s'excusèrent auprès d'elle de la nécessité où les jacobins et les municipaux les avaient mis de combattre. La Convention, qui ne pouvait se sauver qu'à force d'audace, et qui en cédant était perdue, ne voulut rien entendre. Sur ces entrefaites, les événements de juin survinrent. L'insurrection du Calvados fut connue, et les Lyonnais, encouragés, ne craignirent plus de lever l'étendard de la révolte. Ils mirent leur ville en état de défense; ils élevèrent des fortifications, ils formèrent une armée. Ils reçurent les émigrés au milieu d'eux, donnèrent le commandement de leurs forces au royaliste Prény et au marquis de Virieux, et concertèrent leurs opérations avec le roi de Sardaigne.

• Sur l'ordre de la Convention, Lyon fut assiégée par Kellermann, général de l'armée des Alpes; le bombardement commença le 22 août 1793, trois corps d'armée la pressèrent bientôt de tous les côtés. Les Lyonnais se défendirent avec tout le courage du désespoir. Ils comptaient d'abord sur l'assistance des insurgés du Midi; mais ceux-ci ayant été repoussés par Carteaux, ils tournèrent leurs dernières espérances du côté de l'armée piémontaise, qui tenta une diversion en leur faveur, et qui fut battue par Kellermann. Pressés plus vivement, ils virent emporter leurs premières positions. La famine se fit sentir, et le courage les abandonna. Les chefs royalistes, convaincus de l'inutilité d'une plus longue résistance, quittèrent la ville, et l'armée républicaine entra dans ses murs (10 octobre), où elle attendit les ordres de la Convention.

• Le nom de Lyon, dit Barrère, ne doit plus exister. Vous l'appellerez Ville-Affranchie, et, sur les ruines de cette infâme cité, il sera élevé un monument qui attestera le crime et la punition des ennemis de la liberté. Un seul mot dira tout : « Lyon fit la guerre à la liberté, Lyon n'est plus. »

Pour réaliser cet effrayant anathème, le Comité de salut public envoya dans cette malheureuse ville un faustique imbécille, Couthon; un comédien qui avait à se venger des trop justes souffrances des Lyonnais, Collot-d'Herbois, et un oratorien détroqué, qui devait plus tard aider Napoléon dans son coup d'État du 18 brumaire, et que la Restauration se reagit pas de prendre pour ministre, Fouché. Couthon, paralysé des deux jambes, se fit transporter en grande cérémonie à l'angle sud-est de la place Bellecour, la frappa d'un marteau, et donna de la sorte le signal de la démolition. Les proscriptions commencèrent en même temps. Les Lyonnais suspects d'avoir pris les armes furent guillotins au fusil (à un nombre de 50 à 60 par jour. Puis, comme les moyens employés

ne lui paraissent pas assez rapides, Collot-d'Herbois imagine d'employer la mine pour détruire les édifices, la mitraille pour immoler les proscrits, et il écrit à la Convention que bientôt il allait se servir de procédés plus prompts et plus efficaces pour punir la ville rebelle.

Après la chute de Robespierre, la Convention rendit à Lyon son ancien nom, les démolitions furent interrompues; la circulation reprit; les terroristes, arrêtés, occupèrent les cachots de leurs victimes; une réaction violente se manifesta; les membres des compagnies du Soleil et de Jésus se portèrent aux prisons, les envahirent, y égorgèrent à leur tour 70 ou 80 prisonniers réputés terroristes et jetaient leurs cadavres dans le Rhône. La garde nationale fit quelques efforts pour empêcher ce massacre, mais ne montra peut-être pas le zèle qu'elle eût déployé si elle eût eu moins de ressentiment contre les victimes de cette malheureuse journée.

Sous le Consulat et sous l'Empire, Lyon se releva de ses ruines. Jacquart y inventa, en 1802, le métier qui porte son nom. Napoléon rebâtit les façades de la place Bellecour, rendit les églises au culte, fonda les écoles de dessin, fit construire le pont de Tilsitt; enfin dans toutes les circonstances, il témoigna une prédilection toute particulière pour cette grande cité à laquelle il réservait un rôle important dans son vaste empire. Mais ses ambition et son despotisme précipitèrent une première fois sa chute, et bientôt les Autrichiens menèrent Lyon, qu'Angereau ne sut ou ne put pas défendre. Ils y entrèrent le 21 mars 1814. Le 6 août et le 21 octobre de la même année, la duchesse d'Angoulême et le comte d'Artois y furent aussi chaleureusement accueillis que Napoléon devait l'être à son retour de l'île d'Elbe, quand traversant la foule qui se pressait autour de lui, il dit avec toute l'émotion qu'il était capable d'éprouver : « Lyonnais, je vous aime ! »

Le 17 juillet 1815, les Autrichiens occupèrent de nouveau la ville de Lyon. La réaction s'y montra cruelle. Le général Mouton-Duvernet, qui s'était l'un des premiers rallié à l'Empereur lors de son retour, mais qui s'était empressé, après la capitulation de Lyon, de faire sa soumission au gouvernement royal, fut traduit devant un conseil de guerre, condamné à mort et fusillé à l'entrée du chemin des Étroits (1815). Deux ans après, la cour prénatale fut instituée pour juger des complots impérialistes, qui ne présentaient alors pour la Restauration aucun danger sérieux. La répression n'en fut pas moins impitoyable.

L'ovation faite à Lyon au général La Fayette, en 1823, par le peuple et par la bourgeoisie, eût dû éclairer la Restauration sur l'état de l'opinion publique dans la seconde ville du royaume. Mais de fausses conseils l'entraînaient à sa perte. La nouvelle de la révolution de Juillet fut accueillie avec satisfaction par la majorité de la population lyonnaise; le changement de gouvernement ne coûta pas une goutte de

sang : après une heure de pourparlers, la garde nationale fut admise à prendre possession de l'hôtel de ville, conjointement avec la troupe de ligne. Malheureusement, une crise commerciale ne tarda pas à éclater, et quelques fabricants refusèrent de se soumettre à un tarif nouveau qui, rédigé avec l'approbation des autorités locales, avait été accepté par un grand nombre de leurs confrères. Les ouvriers s'insurgèrent au mois de novembre 1831 (le 31), arborant un drapeau noir qui portait cette inscription : « Vivre en travaillant ou mourir en combattant ! » et en poussant ces cris : « Du travail ou la mort ! » La lutte fut sanglante ; les ouvriers triomphèrent ; ils maintinrent l'ordre ; ils firent respecter les propriétés ; mais divisés bientôt entre eux, ils ne surent rien organiser. Le 3 décembre, le duc d'Orléans et le maréchal Soult reprirent, à la tête d'une nombreuse armée, possession de la ville, que la garnison avait dû évacuer. Le tarif ne fut pas exécuté, la garde nationale fut dissoute, une forte garnison remplaça celle qui avait dû se retirer, des forts s'élevèrent de tous côtés.

En 1834, une nouvelle insurrection eut lieu. Cette fois, elle n'était pas seulement industrielle : elle était devenue politique. La *Société des Droits de l'homme* prit fait et cause pour la *Société des Mutualistes*, dont neuf membres étaient accusés de coalition. La lutte dura plus longtemps ; elle fut acharnée ; le désastre fut immense ; le nombre des morts et des blessés, tant de côté de la troupe que de celui des insurgés, s'éleva à plus de mille. Plusieurs quartiers furent entièrement détruits par le canon.

Lyon avait à peine effacé les traces de cette guerre civile qu'une inondation, plus terrible que toutes celles dont on avait gardé le souvenir, vint y causer d'affreux ravages. Le faubourg de Vaise presque tout entier fut emporté par les eaux ; on alla en bateau dans la plupart des rues de la ville. Le Rhône et la Saône se rejoignirent sur les places Bellecour et de la Préfecture. Mais l'inondation de 1856 fut encore plus désastreuse. Le 18 mai, la Saône déborda et envahit toute la partie de la ville comprise entre les places des Terreaux et Bellecour. Le 21, elle atteignit son maximum d'élévation, puis elle baissa pour grossir de nouveau le 30. Malheureusement, la crue du Rhône prit des proportions formidables ; le 31 mai, ses eaux, renversant la levée de la Tête-d'Oie, firent irruption sur le territoire des Charpenneux et envahirent les Brotteaux et la Guillotière. De nombreuses maisons s'écroulèrent, engloutissant sous leurs ruines une partie de leurs habitants. Vingt mille individus durent camper sur les points que l'inondation n'avait pu atteindre. Les pertes furent immenses ; mais des souscriptions s'ouvrirent de tous côtés, et l'empereur Napoléon III vint apporter aux inondés des consolations et des secours.

Lyon, dont la tranquillité n'avait été qu'un instant troublée en 1849

par une émeute soulevée à la Croix-Rousse et bientôt réprimée, traversa de tristes épreuves en 1830 et 1871. Depuis le 4 septembre 1870, l'anarchie faillit plusieurs fois amener à la guerre civile. Les passions populaires, mal contenues pendant les jours néfastes de notre guerre avec la Prusse, finirent par éclater. Les élections du 30 avril servirent de prétexte à cette explosion préparée par les émissaires de la Commune de Paris. Le sang coula dans les rues de la Guillotière. La lutte fut courte heureusement. Le lendemain, l'ordre était rétabli grâce à l'énergie de la troupe.

Lyon a vu naître un grand nombre de personnages illustres ou distingués. Nous citerons Germanicus et les empereurs Claude, Marc-Aurèle, Caracalla et Géta; au iv^e et au v^e s., saint Sidoine Apollinaire et saint Ambroise de Milan; dans les temps modernes, parmi les littérateurs : Louise Labé, la Sage lyonnaise (1525-1566), surnommée la belle Cordière, le Père Ménéstrier, Lemonney, Ballanche, le baron de Gérard, MM. Bigaon, Jal, Carmouche, Aimé-Martin; le physicien Ampère; le mécanicien Truchet; les médecins et les chirurgiens Ch. Spon, Pétiol, Richerand, Falconnet, Bouchet, Vilet, Antoine Petit, Ch. Dumas, Gillibert, Foulleau, Récamier, Bonnet; les naturalistes Laurent, Bernard et Joseph de Jussieu, Bourgeat, fondateur des écoles vétérinaires; les mathématiciens Bardenhe; l'économiste J. B. Say; les imprimeurs Gryphe, Barbon, de Tournes, Louis Perrin; les architectes Philibert Delorme et Auxerre; les sculpteurs Coysevox, Nicolas Coustou, Lemot, Chinard, Legendre-Hérald; les peintres Stella, Blanchet, Pillement, Réveil, Dubost, Artaud, Orsel, de Saint-Jean, Paul et Hippolyte Flandrin; les graveurs Claude Germain, Gérard Audran, les sœurs Stella, Thomasin, J. J. Boissien, Galle; le comédien Forlet; les généraux Dufour, Martin et Suchet; enfin, Roland, le ministre girondin; l'écrivain Camille Jordan; l'arceut Sauret; les philhellènes Eynard et Yvonne; Anthelme Selva, connu aujourd'hui sous le nom de Solomon-Bey; Jacquart, l'inventeur du métier qui porte son nom; Morel, le dessinateur de jardins; Parmentier, le propagateur de la pomme de terre; Mme Sophie Gay; Mme Récamier, etc.

Chemins de fer.

Lyon est le centre de sept lignes de chemins de fer aboutissant à quatre gares principales.

Les deux premières vont l'une au N. vers Paris, l'autre au S. vers Marseille; elles ne sont, à vrai dire, que les tronçons de la grande ligne de Paris à la Méditerranée. Cette ligne a deux gares importantes : Vaise et Perrache, déjà décrites (p. 291).

Les autres lignes mettent Lyon en communication avec Gre-

noble, — Saint-Étienne et le Bourbonnais, Tarare et Roanne, — Genève, — Bourg.

Une nouvelle ligne (concessionnaire Mangin) se dirigeant sur Montbrison, par la vallée de la Brévenne, et ayant sa gare dans le quartier Saint-Paul, près de l'église de ce nom et du pont de la *Fossille*, sera prochainement livrée au public.

De la gare de Perrache, dans la presqu'île même, se détache la ligne de Saint-Étienne, qui traverse la grande gare d'eau, puis la Saône sur le pont de la Mulotière (V. p. 316).

A la Guillotière se trouvent les magasins de la Compagnie des chemins de fer de Lyon; une gare de voyageurs y était établie avant la construction de celle de Perrache. Bien au delà de la Guillotière, la ligne de Grenoble se sépare de celle de Marseille.

Près des magasins de la Guillotière, la ligne de Lyon à Genève vient se raccorder à celle de Paris à la Méditerranée, par un embranchement de 3 kil., qui part de la *gare spéciale des Brotteaux*. On délivre cependant des billets à la gare de Perrache. De la gare couverte des Brotteaux, le chemin de fer de Genève longe le parc de la Tête-d'or, à l'E., et franchit le Rhône en amont du cours d'Herbouville. Il possède une seconde gare à *Saint-Clair*.

Entre la place Sathonay et le square qui remplace l'ancien Jardin des plantes, s'élève la gare du chemin de fer des *Dombes*; en face de cette gare est une halle couverte servant d'embarcadère pour le chemin de fer de la *Croix-Rousse*. Ce chemin de fer, appelé vulgairement à Lyon la *Ficelle*, et qui n'a guère plus de 600 mètr. de longueur, conduit, par une pente très-rapide (16 cent. par mètr.), jusqu'aux hauteurs de la Croix-Rousse; il a été établi d'après un système particulier. Les voitures y sont remorquées par une machine fixe et des cordages en fer; et, tandis qu'un train monte, il en descend toujours un autre. La construction de ce singulier chemin de fer a nécessité d'immenses travaux d'art, et l'invention de freins nouveaux. Il traverse le square à ciel ouvert, et passe presque constamment dans des tunnels jusqu'au plateau de la Croix-Rousse. Il aboutit à un débarcadère en forme de halle, à côté de la station où

commence le chemin de fer de Sathonay, suivi de la ligne des Dombes.

Quais et ponts.

Les quais sont une des principales curiosités de Lyon. Ils offrent tous des points de vue pittoresques. Aucune ville n'en possède d'aussi beaux, tant par leurs grandioses proportions que par leur développement, qui est d'environ 38 kil. Nous ne saurions trop engager les étrangers à se promener, soit à pied, soit sur l'impériale d'un omnibus, soit dans une voiture découverte; des quais de Vaise et du cours d'Herbouville à la Mulatière.

Quai et ponts de la Saône.

La belle rue du Pont-de-la-Gare conduit de la gare de Vaise au pont suspendu de la Gare, long de 170 mètr., et divisé en deux travées par une pile en pierre. En aval de ce pont, la Saône est bordée à dr. par le quai de Joyr, sous lequel le petit ruisseau d'Écully vient se jeter dans la rivière, et à g. par le quai de Serin, le Bercy de Lyon. Le premier seul se termine au pont suspendu du Fort-Mouton, d'où part le quai de Vaise; le quai de Serin se prolonge jusqu'au troisième pont, celui de Serin, bâti en pierres, en 1815, et long de 118 mètr. sur 8 mètr. 50 c. de largeur.

C'est auprès des maisons qui bordaient autrefois le quai de Serin que s'arrêta, après un quart d'heure de marche, le bateau à vapeur du marquis de Jouffroy (1783). Cet essai fut infructueux, l'Académie des sciences ayant alors refusé son approbation. Le malheureux inventeur mourut pauvre, triste et résigné à l'Hôtel des Invalides de Paris, après une seconde tentative également inutile qui fut faite en 1816.

Au delà du pont de Serin, on trouve, à dr., le quai de Pierre-Scise, sur lequel sont situées l'École vétérinaire et sa chapelle, et que dominent le fort de Loyasse et les batteries de Pierre-Scise.

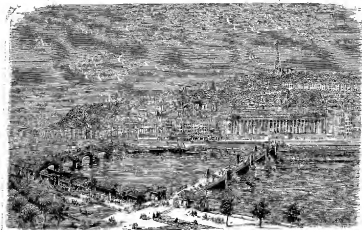
Pierre-Scise, en latin *Petra Scisæ*, est un rocher qu'Agrippa fit couper, dit-on, lorsqu'il construisit les voies militaires aux-

quelles il donna son nom. Un château fort qui s'éleva plus tard à son sommet fut longtemps la résidence des archevêques, puis il servit de prison. Parmi les personnages célèbres qui y furent enfermés, on cite le duc de Milan, Louis Sforza, le baron des Adrets, le duc de Nemours, qui s'en évada sous les habits de son valet de chambre, De Thou et Cinq-Mars, qui n'en sortirent que pour être conduits à l'échafaud dressé sur la place des Terreaux. En 1792, le peuple, s'en étant emparé, en commença la démolition. Il n'en reste aucun débris; le rocher lui-même finira par disparaître. On en enlève chaque année d'énormes blocs qui le diminuent et en modifient sans cesse les aspects.

Un peu au-dessous de la batterie s'élève, dans un enfoncement du rocher creusé en forme de grotte, la statue de Jean Cléberger, surnommé l'homme de la Roche et le bon Allemand. A en croire la tradition, le bon Allemand, qui vivait à Lyon sous le règne de François I^{er}, et qu'on appela Jean Kléberg, puis Cléberger, nom qui lui est resté, dépensait une notable partie de sa fortune à doter les jeunes filles pauvres de son quartier. Ce fait est douteux; mais ce qui est certain, c'est que Cléberg, négociant de Nuremberg (peut-être le Bergues de Genève), devint, en 1548, conseiller de la ville de Lyon, et qu'il distribua à l'Aumône générale des sommes considérables pour cette époque, dans les temps de disette. La reconnaissance populaire lui avait jadis élevé une grossière statue de bois. Celle que l'on voit aujourd'hui a été érigée en 1849 avec le produit d'une souscription. Elle est de M. Bonnaire, sculpteur lyonnais.

A g. du pont de Serin commence le quai Saint-Vincent, dominé par le fort Saint-Jean, le cours de Rouville et l'établissement des Chartreux; sur ce quai se trouvent une caserne et la manutention des vivres.

De la passerelle Saint-Vincent, pont suspendu emporté par l'inondation de 1840 et reconstruit en 1841 (90 mèl. de longueur), descendant, à dr., le quai de Bondy, à g., la continuation du quai Saint-Vincent, qui se termine au pont suspendu de la Faculté (102 mèl. de longueur), dont chaque extrémité est ornée de deux lions en fonte tournés vers la rivière. Au delà, à g., règne le quai de la Pêcherie.



Les quais de la Seine et le palais de justice.

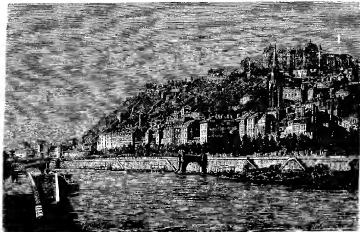
L'ancien pont en *Chauge* ou pont de *Pierre*, qui datait du *xiv^e s.*, et qui portait des maisons à ses extrémités, a été, en 1846, remplacé par un beau pont de 6 arches d'une largeur de 15 mètr. (ingénieur, Jordan). On l'appelle le pont de *Nemours*, parce que le duc de Nemours en posa la première pierre. Il existait, il y a quelques années, immédiatement en aval de ce pont, un flot de rochers dont l'existence rendait la navigation difficile. On parvint à l'extraire après des travaux considérables, non toutefois sans exciter les regrets de la population lyonnaise. C'était autour de ces rochers que se formaient ces générations d'habiles et intrépides nageurs si appréciés dans nos armées.

Au-dessous du pont de Nemours, s'étend sur la rive g. le quai *Saint-Antoine*, le plus beau quai de la Saône, planté d'arbres et bordé autrefois d'élégants magasins, les plus beaux de la ville. Sur la rive dr. se développe le quai de l'*Archevêché*. Le palais de justice a donné son nom au pont qui le met en communication avec le port du *Temple*. Ce pont suspendu, lourd et disgracieux, est composé de 3 travées; il a 163 mètr. 88 c. de longueur et 5 mètr. de largeur.

Le quai des *Célestins*, à g., relie le pont du Palais au pont *Tilsitt*, ou de l'*Archevêché*, qui est en pierre, et dont la reconstruction date de 1864. A dr. se continue le quai de l'*Archevêché*, qui laisse voir l'abside de la cathédrale et le palais archiepiscopal.

Le parcours des quais *Fulchiron*, à dr., et *Tilsitt*, à g., est interrompu par la passerelle *Saint-Georges*, suspendue, qui débouche au pied de l'église de ce nom (rive dr.). Au-dessous du pont d'*Ainay* (5 arches en bois, 114 mètr. 50 c. de longueur), construit en 1818 et restauré en 1835, commence, à g., le quai d'*Occident*, tandis que le quai *Fulchiron*, à dr., va se terminer seulement au pont du *Midi*, qui est suspendu et soutenu par deux piles.

On trouve ensuite, à g., le cours *Rimbaud*, planté d'arbres, et, à dr., la route des *Étroits* ou de la *Mulatière*. Ces quais sont bientôt interrompus par le pont en tôle de la *Quarantaine*, qui porte le chemin de fer de Paris à Lyon. Sur le cours *Rimbaud*



Quai Fulchiron et Église Saint-Georges.

sont situés l'arsenal, le gazomètre et de nombreuses usines ; sur les hauteurs qui dominent la route des Étroits, de nombreuses maisons de campagne et un établissement hydrothérapique. Cette route n'était naguère qu'un chemin qui s'avancait davantage vers l'intérieur de Lyon, et à l'entrée duquel fut fusillé, en 1816, le général Mouton-Duvernet. Jean-Jacques Rousseau l'a immortalisé dans ses *Confessions* (1^{re} partie, livre V, 1732). Il y passa une nuit, n'ayant pour toute fortune que deux pièces de six-blancs dans ses poches.

« La soirée était charmante, dit-il ; la rosée humectait l'herbe fleurie ; point de vent ; une nuit tranquille ; l'air était frais sans être froid ; le soleil, après son coucher, avait laissé dans le ciel des vapeurs rouges dont la réflexion rendait l'eau couleur de rose ; les arbres des terrasses étaient chargés de rossignols qui se répondaient de l'un à l'autre. Je me promennai dans une espèce d'extase, livrant mes sens et mon cœur à la jouissance de tout cela, et soupirant seulement un peu du regret d'en jouir seul. Absorbé dans ma douce rêverie, je prolongai fort avant dans la nuit ma promenade, sans m'apercevoir que j'étais las. Je m'en aperçus enfin. Je me couchai voluptueusement sur la tablette d'une espèce de niche ou de fausse porte, enfoncée dans un mur de terrasse ; le ciel de mon lit était formé par les têtes des arbres ; un rossignol était précisément au-dessus de moi ; je m'endormis à son chant ; mon sommeil fut doux, mon réveil le fut davantage. Il était grand jour ; mes yeux, en s'ouvrant, virent l'eau, la verdure, un paysage admirable. Je me levai, me secuai, la pluie me prit ; je m'acheminai gaiement vers la ville... J'étais de si bonne humeur que j'allais chantant tout le long du chemin. »

Près de l'endroit où Rousseau passa une nuit si délicieuse, s'ouvrait une grotte qui a été récemment comblée ou détruite pour faire place à des maisons.

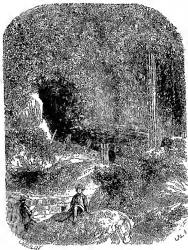
La série des quais de la Saône se termine, près de la pointe de Perrache, au pont de la *Mulatière* ou d'Orléans, construit par l'ancienne compagnie du chemin de fer de Saint-Étienne. Il a 175 mètr. de longueur sur 10 mètr. 70 de largeur et se compose de quatre arches en fonte. Des barrières de fer le séparent en deux parties, destinées, l'une au chemin de fer, l'autre aux piétons et aux voitures.

Pour arrêter l'impétuosité avec laquelle la Saône se jetait

dans le Rhône, une digue a été récemment construite à la pointe de Perrache, au-dessous du pont de la Mulotière.

Quais et ponts du Rhône.

Au-dessous de la colline qui supporte la Croix-Rousse, le



Ancienne grille des écluses...

long de la rive dr. du Rhône, s'étend le *Cours d'Herbouviller*, qui domine le fleuve et dont la longue avenue plantée d'arbres magnifiques étoit, il y a quelques années, la promenade favorite des Lyonnais. La compagnie de Lyon à Genève a jeté sur le

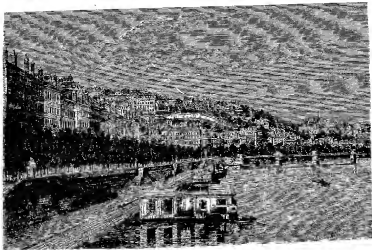
Rhône, en amont de ce quai, en 1857, un beau pont construit en pierre de Villebois de grand appareil et composé de 7 arches, chacune de 34 mètres d'ouverture.

En face du cours d'Herbouville se développent le quai de la *Tête-d'Or*, bordant le parc de ce nom, et l'*avenue du Parc*.

Le cours d'Herbouville vient se terminer au pont *Saint-Clair*, pont suspendu à deux piles, d'où partent, à dr., le quai *Saint-Clair*, favorisé d'une vue magnifique et l'un des plus beaux de Lyon, et, à g., le quai de l'*Est*. Les places Morand (à g.) et Tholozan (à dr.), qui terminent ces deux quais, sont reliées par le pont *Morand*, qui met en communication la plus grande partie de la ville de Lyon avec les Brotteaux. Ce pont a dû son nom à l'architecte qui le fit construire en 1774, quand les Brotteaux n'étaient encore qu'une vaste prairie. Il se compose de 15 travées, qui ont de 8 mèl. à 13 mèl. 85 c. d'ouverture. Sa longueur est de 209 mèl., sa largeur de 13 mèl. Il est entièrement en bois. Chaque pile, formée d'une travée de poteaux, n'oppose aux eaux du Rhône qu'une très-faible épaisseur. En 1825, des radeaux emportèrent trois arches, contre lesquelles ils étaient venus se briser pendant une forte crue. Mais le pont a résisté à l'inondation de 1840. Au delà de la place Morand, à laquelle aboutit le pont de ce nom, s'ouvrent les cours Morand et Vitton, bordés de belles maisons.

Entre le pont Morand et le pont La Fayette (beaux bains du Rhône), s'étendent : sur la rive dr., le quai de Retz ; sur la rive g., le quai des *Brotteaux* (ancien cours Bourbon). Le quai de Retz a été terminé par l'ingénieur De Ville en 1745. Vers le milieu s'élève le bâtiment lourd et enfumé qui contient le lycée et la bibliothèque de la ville, et en face duquel a été construite une passerelle suspendue, avec deux piles, la passerelle du *Collège*, aboutissant par la rue Bugeaud à l'église Saint-Pothin. Cette passerelle est ornée, à ses deux extrémités, de deux lions en pierre.

Le pont appelé tour à tour *Charles X*, du *Concert* et de *La Fayette*, a été commencé en 1826, achevé en 1828 ; il se compose de huit piles en pierre et d'arches en bois ; sa longueur est de 228 mèl., sa largeur de 11. On y découvre une belle vue ;



Quai Saint-Germain.

c'est par ce pont que La Fayette fit son entrée à Lyon. Une rue, ouverte en face, le met en communication avec le quai Saint-Antoine.

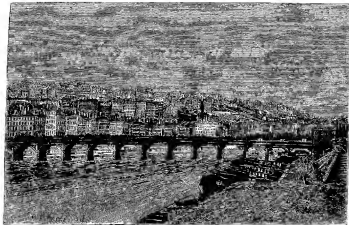
Le quai de l'Hôpital, qui succède sur la rive dr. du Rhône au quai de Retz, en face du quai de la Guillotière (rive g.), longe la majestueuse façade de l'hôtel-Dieu; à son extrémité inférieure, le pont de l'Hôtel-Dieu, pont suspendu, avec deux piles, long de 208 mètr. et large de 7 mètr., a été construit en 1839.

Le pont de la Guillotière a remplacé un pont en bois jeté en aval et qui s'écroula lors du passage des armées de Philippe-Auguste et de Richard Cœur-de-Lion allant guerroyer en Palestine, en 1190; il comprend onze arches irrégulières en pierre, avec fermes en fonte reposant à leurs extrémités dans des corps de maçonnerie élevés sur les avant et arrière-becs des piles. Il a été élargi et raccourci en 1839, par l'ingénieur Jordan. Il a maintenant 16 mètr. 80 c. de largeur, et 251 mètr. 29 c. de longueur. Il avait auparavant 17 arches et 493 mètr. de longueur.

Le 14 octobre 1811, le pont de la Guillotière fut le théâtre d'un effroyable accident. Plus de trente mille personnes étaient allées à la fête de Saint-Denis-de-Bron, fête bizarre qui s'est perpétuée jusqu'à la fin du premier Empire¹. Quand la cloche annonça la fermeture des portes, la foule se précipita vers la ville. Deux voitures s'accrochèrent sur le pont; il y eut un encombrement tel, que, lorsque la circulation put être rétablie, on releva deux cent trente-huit cadavres, sans compter parmi les morts tous ceux qui, montés sur les parapets, avaient été précipités dans le Rhône. Quelques jours après, on pendit le sergent Thomas Michel, surnommé *Bel-Air*, qui commandait la garde ce soir-là. L'indignation publique voulait une victime. On accusa le sergent *Bel-Air* d'avoir fait sonner la retraite avant l'heure, pour fermer les portes et percevoir une rétribution sur tous ceux qui voudraient rentrer en ville; mais cette accusation ne put pas être prouvée.

Au-dessous du pont de la Guillotière, que la rue de la Barre relie d'un côté à la place Bellecour et que le cours de Brosson

1. Les maîtres y servaient les domestiques, et tous les passants, de quelque rang qu'ils fussent, avaient le droit de se dire les plus grossières injures.



Pont Mirabeau.

met de l'autre en communication avec la rue de la Guillotière (la route de la Savoie, du Dauphiné, du Midi et de l'Italie), s'ouvrent à g. le quai de la Vitriolerie, à dr. le quai de la Charité, le long duquel viennent s'amarrer les bateaux à vapeur faisant le service du bas Rhône, et qui se termine au pont du *Midi*, vers la manufacture des tabacs. L'hôpital de la Charité, dont les immenses bâtiments se déroulent sur le quai, lui a donné son nom.

C'est immédiatement en aval du pont de la Guillotière que se fit, à Lyon (3 mars 1827), un nouvel essai de bateaux à vapeur. Cette expérience fut encore malheureuse et ne donna aucun bon résultat; elle fut interrompue par une épouvantable catastrophe. Au moment où le bateau se mettait en marche, la chaudière éclata, tuant et blessant un grand nombre de personnes.

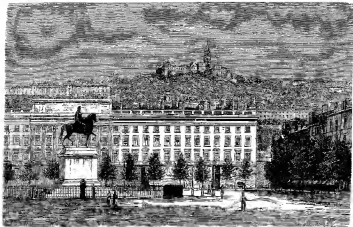
Au delà de l'hôpital de la Charité, on remarque l'hôpital militaire. A l'extrémité inférieure de ce quai, planté d'arbres comme tous les quais du Rhône, a été construit, il y a peu d'années, le pont du *Midi*, pont suspendu avec deux piles intermédiaires.

A peu de distance du pont du *Midi* se trouve le pont du *chemin de fer de Lyon à la Méditerranée*. Ce beau pont, composé de 5 arches dont les piles sont en pierre et les travées en fer, porte cette inscription : Georges Martin, Émile Martin, Fourchambault, 1855. Il est précédé de deux viaducs de 3 arches en pierre, pour le passage des piétons et des voitures le long des deux rives du fleuve.

Au delà du viaduc du chemin de fer s'ouvre le *cours Perrache*, planté d'arbres et qui se continue jusqu'à la jonction du Rhône et de la Saône, sur une longueur de 2 kil. En descendant cette belle avenue on laisse successivement à dr. : la prison Saint-Joseph, en face du fort de la Vitriolerie, l'abbattoir et une caserne. On découvre de jolis points de vue sur le cours du Rhône.

Places. — Statues. — Fontaines.

Dans les premières années du xvi^e s., la place Bellecour, ou *Louis-le-Grand*, était encore une prairie appartenant à l'abbaye d'Ainay et souvent inondée. En 1713, la ville, qui avait acquis



Place Bellecour.

cette prairie en 1617, fit tracer la place actuelle, une des plus belles de l'Europe (310 mètr. de longueur, 200 mètr. de largeur). Deux façades monumentales, construites sur les dessins de Mansart à l'E. et l'O., démolies après le siège de 1793, furent rebâties seulement sous le Consulat dans un style un peu différent; et, en 1825 (6 novembre), pour remplacer l'ancienne statue détruite en 1792, eut lieu l'inauguration de la statue équestre de Louis XIV, qui décore actuellement le milieu de cette place. Cette statue, digne de sa réputation, est du sculpteur Lemot. Elle fut élevée avec le produit d'une souscription ouverte dans tout le département du Rhône. Fondue à Paris, elle fut transportée à Lyon sur un fardier trainé par vingt chevaux. Le trajet se fit en treize jours. Les groupes en bronze du Rhéa et de la Sédus accompagnaient autrefois le piédestal (V. p. 852).

La place Bellecour, sur laquelle ont été bâtis un café-restaurant, un chalet-laiterie, un corps de garde, et créée récemment des jardins bien entretenus et des jets d'eau, est à Lyon la promenade à la mode. La musique militaire s'y fait entendre tous les jours de l'année; un orchestre, dirigé par J. Luigini, y joue pendant l'été, de 8 à 10 h. du soir, les dimanches, mardis, jeudis et vendredis (entrée : 50 c.). Le marché aux fleurs y a été établi; enfin, c'est là qu'ont lieu les grandes revues militaires.

La place des Célestins est entourée de cafés et ornée d'une fontaine en fonte. Un passage, heureusement fort court, la met en communication avec la rue Saint-Dominique.

La place des Cordeliers, limitée par la rue de Lyon et le quai, et dont un côté est occupé par le palais de la Bourse et le marché couvert, était jadis ornée d'une colonne caennaise, de 20 mètr. de hauteur, érigée en 1633, et que surmontait une statue d'Uranie indiquant le méridien.

La place de l'Hippodrome, à Perrache, a été réduite de plus des deux tiers, par suite de la translation du champ de courses au Grand-Camp. L'église Sainte-Blandine en est le principal ornement.

La place des Jacobins, autrefois place de la Préfecture, place Confort et place de l'Impératrice, a été ornée d'un square avec statues et fontaines sculptées en pierre.

La place de Lyon a été ouverte, en 1858, dans la rue de ce nom, à l'endroit où cette rue fait un coude; une assez jolie fontaine monolithique, en pierre de Grussol, la décore. Le passage de l'Argue et la galerie de l'Hôtel-Dieu viennent y aboutir.

La place Morand, située au débouché du pont Morand (Brotteaux) et plantée de quatre massifs d'arbres, a été décorée, le 15 août 1865, d'une belle fontaine monumentale en pierre, d'après les dessins de M. Desjardins, composée de 2 grands bassins et



Saint-Bonaventure et la place des Cordeliers avant la construction de la rue de Lyon.

de 5 petits, surmontés de génies, représentant les anciens arrondissements (il y en a six actuellement) de l'agglomération lyonnaise. Au sommet se dresse la statue de la Ville de Lyon, par M. Bonnet. (Musique militaire le jeudi et le dimanche.)

La place Perrache, autrefois *place Louis XVIII*, et ensuite *place Napoléon*, était décorée, depuis 1832, d'une statue équestre de Napoléon I^{er} (par M. Nieuwerkerke), qui a été renversée après le 4 septembre 1870. La place est ornée de jolis squares.

La place des Terreaux, dont l'hôtel de ville forme le côté oriental, le massif des Terreaux le côté occidental et le palais des Arts le côté méridional, a été créée en 1555. C'est du moins à cette date que les dames de Saint-Pierre concédèrent les terrains nécessaires, sous la condition expresse et particulière d'y établir une grande place qui servirait à l'utilité et à la décoration de la ville. Son nom lui vient des terreaux qui servirent à combler un canal reliant le Rhône et la Saône et qui la traversait alors.

En 1856, une jolie fontaine en bronze y a été inaugurée. La musique militaire s'y fait entendre deux fois la semaine pendant l'été, les dimanches et les jeudis.

La place *Saint-Jean* est la place qui se trouve devant la cathédrale (V. p. 335); le marché aux fruits y a été établi. Au milieu s'élève un charmant monument en marbre blanc servant de fontaine, et exécuté sur les dessins de M. Dardel, dans le style de la Renaissance. Sous la coupole, supportée par quatre pilastres, est un groupe de bronze coulé, par le sculpteur Sayé, d'après le modèle de M. Bonnassieux, de Lyon. Ce groupe représente le *Baptême de Jésus-Christ*.

La place *Sathonay* servait autrefois d'entrée au Jardin des plantes. Au milieu, au-dessus d'une fontaine, s'élève une statue en bronze de Jacquart, par M. Foyatier.

Le 15 août 1838, la statue du maréchal Suchet, par M. Dumont, a été érigée sur la place *Tholozan*, près de laquelle se trouve la maison où le futur duc d'Albaféra passa dans l'obscurité d'un comptoir les premières années de sa jeunesse. Cette statue a été coulée en bronze, dans les ateliers de MM. Eck et Durand.

Les autres places de Lyon ne se distinguant ni par leur étendue, ni par leurs souvenirs, ni par leurs monuments.

Boulevards. — Rues. — Passages.

Le boulevard de la Croix-Rousse, nouvellement pavé à la Croix-Rousse, entre le pont Saint-Clair et le fort Saint-Jean, remplace la ligne des fortifications qui défendait de ce côté la ville de Lyon et qui a été reportée plus loin. On jouit d'une belle vue de ce boulevard; une jolie petite mairie y a été construite pour le VI^e arrondissement.

Le cours de Rouville ou des Chartreux, dont la situation est magnifique, borde une chaîne de rochers à pic qui surplombent au-dessus du quai Saint-Vincent; il est dominé lui-même par l'établissement des Chartreux. Pendant la belle saison, la musique militaire y joue deux fois par semaine.

Le cours du Midi, le plus large boulevard de Lyon, planté de plusieurs allées d'arbres, sépare la place Perrache de la gare du même nom. — De ce cours part, en passant sous la gare,



Rue de Lyon.

le cours Charlemagne, qui se termine à la grande gare d'eau, près du confluent du Rhône et de la Saône.

Le cours Morand, aux Brotteaux, part de la place Morand, et le cours de Broesse, à la Guillotière, du pont de la Guillotière. De belles maisons s'y construisent tous les jours. — Le cours Sourdon va du cours de Broesse au quai des Brotteaux, et l'avenue de Saxe du cours de Broesse au cours Morand. L'avenue Noailles continue l'avenue de Saxe jusqu'à l'avenue du Parc.

L'avenue de Vendôme communique au Parc pour aboutir à la Guillotière.

Les plus belles rues de Lyon sont : — la rue de Lyon, naguère rue Impériale, percée en 1855 et 1866. Cette rue réunit la place de la Comédie à la place Bellecour. Elle n'est pas tout à fait droite, elle fait un coude près de l'Hôtel-Dieu, et la place appelée place de Lyon la sépare en deux parties. Sa largeur est de 22 mètr., sa longueur de 1200 mètr. La Banque et le palais du Commerce y ont été bâties. Elle est bordée de beaux et riches magasins; — la rue Centrale, percée en 1847, mais trop étroite, reliant la place Saint-Nizier à la place des Jacobins; ses deux prolongements sont la rue Gasparin, de la place des Jacobins à la place Bellecour, et la rue Saint-Pierre, de la place Saint-Nizier à la place des Terreaux; — la rue de l'Hôtel-de-Ville, allant du palais des Arts à la place Bellecour par la place des Jacobins; — la rue Bourbon, de la place Bellecour à la gare du chemin de fer; — la rue de la Bourse, de la rue du Gare à la place des Cordeliers; — la rue Saint-Dominique, entre la place Bellecour et celle des Jacobins; — la rue Grenette, allant de la rue de Lyon au quai Saint-Antoine; — la rue de la Barre, du pont de la Guillotière à la place Bellecour; — la rue Lafont, de la place des Terreaux à celle de la Comédie.

Les amateurs de vieilles maisons en trouveront encore un certain nombre, des *xv^e* et *xvi^e* s., dans les anciens quartiers de la noblesse et de la magistrature, c'est-à-dire le long de la rive droite de la Saône, au-dessous de Fourvière, entre les églises Saint-Paul et Saint-Georges.

Nous signalerons particulièrement : — rue Saint-Jean : n° 1 (trois lions sculptés), n° 7 (trois étages de fenêtres à accolades), nos 26, 27 (pinacles à la façade et puits de la Renaissance dans la cour); du n° 24 de la rue Saint-Jean à la rue des Barres, n° 1, règne un couloir ogival voûté d'arêtes et donnant accès dans un assez bel escalier; — la rue Juvénie (Renaissance); — place de Change, le n° 2, dont la façade est éclairée par trois belles fenêtres en ogive, du *xv^e* s., avec meneau; — montée Saint-Barthélemy, n° 1, un escalier de la Renaissance où un buste d'Henri IV rappelle que ce prince a couché dans cette maison (?); — rue

Grenette, au n° 14, on peut voir encore au 1^{er} étage une grille en fer, où étaient exposés autrefois les banqueroutiers; — les *quais de Bondy et de l'Archevêché*.

La partie de la ville qui s'étend entre la Croix-Rousse, le palais du Commerce et la Saône a conservé aussi des maisons des xv^e et xvi^e s. : nous citerons seulement les rues *Dubois* et *Leclercq*; et, derrière Saint-Nizier, un passage voûté à nervures qui fait communiquer deux cours de maisons (xv^e s.) avec la rue des *Forces*, n° 2, et la rue de la *Poulallerie*, n° 3 (porte ogivale à moulures prismatiques).

Un passage couvert a été construit en 1858 en face de l'hôtel de ville. Auparavant Lyon n'avait que deux passages proprement dits, dont l'un, la galerie de l'*Argue*, conduit de la place des Jacobins ou plutôt de la rue Centrale à la rue de Lyon. Cette galerie, couverte en 1828, a plus de 150 mètr. de longueur, mais elle est beaucoup trop étroite. La galerie de l'*Hôtel-Dieu*, qui mène de la place de Lyon au quai de l'*Hôtel-Dieu*, est plus large et plus belle, mais moins fréquentée que la galerie de l'*Argue*.



Vieilles maisons, à Lyon.

Le service des eaux.

Jusqu'à l'année 1856, la ville de Lyon, qui a si souvent et si cruellement souffert des inondations de ses deux fleuves, a manqué d'eau. Le 15 août 1856, eut lieu l'inauguration du ser-

vice général, concédé en 1853 à la *Compagnie générale des eaux de France*, et organisé par M. Bonnet, ingénieur en chef de la voirie de Lyon, et M. Aristide Dumont, ingénieur des ponts et chaussées, auteur du projet. L'acte de concession avait été basé sur une distribution de 20 000 mètr. cubes d'eau par 24 heures, soit 100 litres par jour et par habitant. La Compagnie peut fournir 30 000 mètr. cubes par jour, et cependant les dépenses, évaluées à 7 500 000 fr., n'ont pas dépassé, dit-on, 6 millions 1/2.

Le puisard, construit en béton de ciment romain, a été établi, en amont de Lyon, aux Petits-Brotteaux.

Le service se divise en haut et bas. Le bas service est alimenté par un réservoir établi sur le flanc du coteau de Montessuy. Ce réservoir, divisé en deux parties, contenant chacune 5000 mètr. cubes, est à 48 mètr. au-dessus de l'étiage. Un réservoir spécial de 5000 mètr. cubes a été construit en outre au Jardin des plantes pour l'arrosage public. Un des réservoirs du haut service se trouve au sommet du coteau de Montessuy; il est à 106 mètr. au-dessus de l'étiage. Il a une capacité de 6000 mètr. Un autre réservoir a été établi au sommet de la colline de Fourvière. L'eau est montée de la galerie de filtration dans ces deux bassins par deux machines à vapeur de la force de 170 chevaux chacune.

La Compagnie a posé plus de 100 000 mètr. de conduits de fonte d'un diamètre qui varie de 0^m,60 à 0^m,681, et construit 20 000 mètr. d'égouts. Elle entretient à ses frais 175 bornes-fontaines, et plus de 700 bouches d'arrosage.

Des fontaines ont déjà été établies sur les places des Terreaux, de Lyon, des Jacobins, des Célestins, Saint-Michel, Morand et de la Croix-Rousse. Des bassins et des jets d'eau décorent la place Bellecour et la place Perrache.

Fortifications.

Le système de fortifications qui couvre Lyon et les villes suburbaines se compose de trois parties distinctes: celle de la rive gauche du Rhône, qui entoure la Guillotière et les Brotteaux; celle de la rive droite de la Saône, qui défend l'accès de Vaise, de Fourvière et de Sainte-Foy; enfin celle d'entre Saône et Rhône, qui protège la Croix-Rousse et la ville proprement dite.

La première partie comprend, en allant du N. au S., le fort de la Tête-d'Or, qui est le plus rapproché du haut Rhône; puis les forts des Charpenets, des Brotteaux, de la Part-Dieu, de Vilturbanne, de Lamoignon, de Colombier, et enfin celui de la Vittrierie, situé au bord du Rhône, près du chemin de fer de Lyon à la Méditerranée. Ces forts, réunis par une enceinte, s'élèvent peu au-dessus du terrain environnant: ils ne sont curieux qu'au point de vue de l'art militaire et ne méritent pas une visite.

Entre les Brotteaux et le fort de la Part-Dieu, s'élève depuis 1846 un grand établissement d'artillerie, remarquable par son importance et par son aspect monumental.

La deuxième partie se compose du fort Sainte-Foy, situé près du village de ce nom, des forts de Saint-Irénée, de Loyasse, de Vaise, et de celui de la Duchère, qui occupe une éminence située à l'O. de la gare de Vaise. Ces ouvrages sont contenus par une enceinte continue qui commence au-dessus du pont d'Ainay par le fort Saint-Just, contourne le plateau de Fourvière, et se termine sur le rocher de Pierre-Scize.

Ces diverses fortifications, placées dans un terrain accidenté et dans des positions élevées, dominent les environs de Lyon, et permettent au voyageur qui a le temps de les visiter, d'admirer de magnifiques panoramas. Du fort Saint-Just surtout, la vue est très-belle.

Au fort Sainte-Foy, d'où l'on découvre une plus grande partie du cours inférieur du Rhône, on pourra visiter, avec la permission du commandant, les casernes basses, dont la construction est très-remarquable.

Derrière le fort Saint-Irénée s'élèvent quelques piles d'un aqueduc romain (V. p. 334).

Les forts de Loyasse et de Vaise se distinguent des autres, surtout par la grandeur et l'originalité de leurs parties construites en maçonnerie. Le premier de ces forts domine l'extrémité septentrionale du tunnel du chemin de fer de Paris, et permet de voir au loin le cours supérieur de la Saône.

La troisième partie du système de fortifications comprend l'enceinte continue de la Croix-Rousse, reconstruite à l'extrémité de la Croix-Rousse. L'ancienne enceinte est remplacée, depuis

deux ou trois ans, par le boulevard de la Croix-Rousse (V. p. 326).

En avant de cette enceinte, ont été élevés les deux forts de Caluire et de Montessuy. Ce dernier jouit d'une vue fort étendue sur le Rhône, le Grand-Camp, les Brotteaux, le Dauphiné et les Alpes. De Caluire, on découvre, sur la rive gauche de la Saône, Fontaine, Collonges, Caluire, etc., au milieu de la rivière, l'île Barbe avec ses charmantes villas et les restes de son ancienne abbaye, et enfin sur la rive droite, Saint-Rambert, la chaîne du Mont-d'Or et une partie du Beaujolais.

L'enceinte qui renferme les forts a 26 kil. de tour.

Antiquités.

Les aqueducs qui alimentaient Lugdunum étaient au nombre de trois principaux; on les distingue tantôt sous les noms des pays d'où ils partaient, tantôt sous ceux des villages qui en ont conservé les débris les plus remarquables. Ce sont les aqueducs de Montromen ou de Craponne, du Mont-d'Or ou d'Écully, et du Mont-Pilat. Endommagés pendant le sac de Lyon sous Sévère, il furent presque entièrement renversés par les Sarrasins au vi^e s. Depuis, le vandalisme et la cupidité des paysans les ont singulièrement diminués.

L'aqueduc de Montromen ou de Craponne a été l'objet d'un savant mémoire d'Alexandre Fischeron, couronné en 1835 par l'Académie de Lyon.

« Après avoir suivi pas à pas les traces de cet aqueduc, j'en trouvai, dit-il, la naissance dans une vallée étroite et rapide, où coule l'Orgeole, sur la commune de Duerné, au-dessous de la grande route de Bordeaux et à 500 mètr. plus loin. Cet aqueduc, partout souterrain, recueillait d'abord les eaux de ce ruisseau, enlaçait ensuite toute la chaîne de montagnes qui est plus au nord, en traversant les communes de Saint-Genis-l'Argentière, de Montromen (*Mons Romanus*), où il passait à 80 mètr. au-dessus du village de ce nom; de là, il se dirigeait sur le territoire de Courzieux, de Chevigny, de Saint-Pierre-la-Palud, de Sourcieux et de Lentilly; sur cette dernière commune, il franchissait la chaîne en passant sur le col le moins élevé, et venait re-

paraître sur la Tour-de-Salvagny, Sainte-Gonsève, Polhionay, Vaugneray, Grésieux, Craponne et Tassin, où il aboutissait après avoir recueilli, sur une longueur de 40 000 mètr. environ, une grande partie des eaux qui coulent sur les flancs de ces montagnes. »

L'aqueduc du Mont-d'Or ou d'Écully, dont la construction a été attribuée à Antoine, descendait du Mont-d'Or, traversait le ruisseau d'Écully, franchissait le profond vallon de Grangeblanche sur un magnifique pont à siphons, composé de plusieurs arches élevées et d'une dimension considérable, qui s'est écroulé en 1827, puis, après avoir remonté la colline des Massues, se dirigeait sur le plateau de Saint-Irénée.

L'aqueduc du Mont-Pilat ne dut être entrepris qu'après ceux d'Écully et de Montromas, quand, la population s'étant accrue, ces derniers devinrent insuffisants. C'est, du reste, le plus important des trois. Sa longueur totale était de 34 000 mètr. Il recueillait, selon certains écrivains, les eaux du Janon et du Langonay ; selon d'autres, celles du Furens ; et dans l'opinion de M. de Gasparin, celles du Gier seul. Il avait nécessité la construction de quatorze ponts-aqueducs et de quatre ponts à siphons, dans les vallons de Saint-Genis-Terre-Noire, du Garon, de Bonnant et de Saint-Irénée, et il venait aboutir à de vastes réservoirs placés près de Fourvière. Il pouvait fournir 500 000 hectol. d'eau par 24 h. On voit encore les débris de cet aqueduc au-dessus de Fourvière, à Saint-Irénée, à Bonnant, à Chaponost, à Brignais, à Soucieu, à Mornant, à Saint-Maurice-sur-Dargoire, à Saint-Genis-Terre-Noire, à Chaignon et à la Petite-Varizelle.

Au chapitre *Excursions*, nous dirons quelques mots des magnifiques ruines de l'aqueduc du Mont-Pilat qui se trouvent près de Bonnant, de Chaponost et de Soucieu ; pour visiter les débris d'aqueducs les plus voisins de Lyon, voici l'itinéraire le plus commode.

Descendu de Notre-Dame-de-Fourvière à la place de ce nom, à quelques pas à l'O. de l'église, on prend à g. la rue du Juge-de-Pain, et à son extrémité, près de la porte de Fourvière, on trouve les restes de sept arcades dont la ligne forme un cône

à angle droit pour franchir la rue et reprendre une direction parallèle. Les reins de ces arcades et leurs piliers sont appareillés en petites pierres cubiques posées sur la pointe comme des losanges : ce système, appelé *opus reticulatum*, fait reconnaître dans ces restes une portion de l'aqueduc du Mont-Pilat. Il est mêlé de chaînes de briques.

Si, après être sorti par la porte de Fourvière, on gagne, à dr., la *place de Trion*, pour suivre la *rue des Fossés-de-Trion*, on arrive sur un chemin vicinal qui longe le *fort Saint-Irénée*; et, derrière la caserne de ce fort, on voit des débris encore plus beaux du même aqueduc, et le commencement de la série d'arcs rampants qui formaient le pont à siphon du vallon de Saint-Irénée. En continuant de suivre, à dr., le chemin qui longe le fort Saint-Irénée, on arrive, après un trajet de plus de 1 kil., à l'église du *Point-de-Jour*, de style roman moderne; on prend à dr., devant l'église, le chemin des *Aqueducs-des-Mazaux*, qui aboutit à quatre autres arcades, dont l'une commençait la descente vers le ruisseau d'Écully. Ce tronçon, en petit appareil ordinaire entrecoupé de chaînes de briques, appartenait à l'aqueduc de Montroman.

Au quartier Saint-Just, au-dessus de la place des Minimes, on voit encore, dans un clos qui appartient à l'Œuvre des Jeunes pénitentes, les ruines de l'hémicycle d'un théâtre. Les restes des gradins sont enfouis sous une épaisse couche de terre végétale. Ce théâtre reposait sur un sol d'alluvion; et l'architecte, redoutant un tassement partiel, avait construit une ligne circulaire de chambres voûtées, qui étaient adossées à l'hémicycle, et sur lesquelles il avait élevé son monument.

En 1859, à l'angle de la place des Terreaux, sur l'emplacement de l'ancien hôtel du Parc, ont été découverts les restes de l'hémicycle d'un théâtre dont les fondations étaient intactes et qui devait avoir 18 mètr. de diamètre sur 2 mètr. de hauteur.

De Miribel à Lyon, le long de la rive dr. du Rhône, on trouve de nombreux vestiges d'un canal souterrain, dans lequel un homme pouvait se tenir debout. M. Flachery a pensé que cet immense canal était un chemin de ronde pour faire arriver les troupes d'un point à l'autre. M. Comarmond a combattu cette

opinion. « J'ai visité, dit-il, les différentes parties de ce canal, j'ai suivi sa direction, et je suis arrivé, d'après les différents travaux qui en sont faits sur son long trajet, à prouver que c'était un aqueduc important qui prenait les eaux du Rhône au-dessous de Neyron et les conduisait à la naumachie du Jardin des plantes. » Cette naumachie, dont Artaud a reconnu la dimension, et dont la forme elliptique est encore dessinée sur le terrain, avait 81 mètr. de largeur sur 93 mètr. de longueur. La circonférence de l'amphithéâtre, en y comprenant les gradins et les portiques, était de 266 mètr.

Sur le parcours du passage Goy (V. p. 294), on voit encore des débris d'antiquités (conduits d'aqueducs, restes de bains, sculptures, cippes, autels votifs, etc.) soigneusement indiqués et expliqués par des inscriptions.

On peut demander à visiter, dans l'hospice de l'Antiquaille (l'entrée est sur la place de l'Antiquaille, au sommet de la montagne Saint-Barthélemy), les restes des cachots du palais des empereurs et la colonne où fut attachée sainte Blandine.

Édifices religieux.

L'église primatiale (mon. hist.), dédiée à saint Jean, s'élève sur la place Saint-Jean, au pied du coteau de Fourvière. Son chevet, dont on a une belle vue à partir du pont Tilsitt, est tourné vers la Saône.

Par son architecture, la cathédrale de Lyon est un des édifices les plus curieux de la France entière, en même temps que, par ses dimensions, elle dépasse toutes les vieilles cathédrales du Dauphiné et de la Provence, celle de Vienne exceptée.

Ce qui fait l'originalité de la cathédrale de Lyon, c'est la façon tout à fait particulière avec laquelle s'y mêlent les deux styles roman et ogival. Les premiers fondements en furent jetés vers 1173 ou 1174, aussitôt après que l'évêque et les chanoines eurent réglé à leur avantage leurs différends avec les comtes du Forez. A cette époque s'élevaient, dans le domaine royal et la Champagne, suivant les règles d'un style indigène, qui s'essayait encore, et pourtant avec une ampleur inconnue auparavant, les cathédrales de Paris, de Laon, de Noyon, de Senlis, de

Meaux et de Soissons. Cet immense mouvement artistique, connu, mais inégalement apprécié de toute la France, ne fut pas indifférent au clergé lyonnais, qui, le premier dans le S. E., voulut profiter de la nouvelle architecture pour donner à la métropole projetée plus d'élégance et de grandeur. Les provinces du S. E. de la France, qui relevaient alors du Saint-Empire, n'entendaient pas toutefois abandonner entièrement leur ancien style romano-byzantin, plus beau chez elles que dans le Nord, et suffisamment approprié à leur climat. Elles en gardèrent donc plus ou moins les formes générales et quelquefois les profils et les détails. Le compromis ménagé à Saint-Jean entre les deux styles tient à la fois à l'ensemble et aux détails ; mais, ce qui ne se voit qu'à Lyon, du moins avec un caractère aussi intentionnel, ce sont des étages d'ouvertures ou d'arcades alternativement romans purs et gothiques purs. Pour mieux faire ressortir le caractère architectural de la cathédrale de Lyon, au lieu de suivre en la décrivant l'ordre dans lequel elle doit être parcourue, nous prendrons pour base les dates chronologiques, et nous considérerons en même temps ses différentes parties dans leurs détails intérieurs et extérieurs.

Saint-Jean se compose de trois nefs, d'un transept et d'un chœur avec abside dépourvu de rond-point. Sa longueur intérieure est de 79 mèt. La construction fut commencée par le chœur vers 1174, et terminée par la nef aux xiii^e et xiv^e s. Malgré la longueur des travaux, le plan est d'une parfaite unité, et les premiers projets ne paraissent avoir été modifiés que dans certains détails, d'un style ogival plus avancé.

Le chœur comprend deux travées rectangulaires et une abside à sept pans. A dr. et à g. de la première travée rectangulaire s'ouvrent deux chapelles carrées, prolongement des bas côtés de la nef. En élévation, le chœur est partagé en quatre zones horizontales. La première et la troisième zones sont ornées d'arcades en plein cintre avec décoration romane ; à la seconde et à la quatrième, s'ouvrent d'assez grandes fenêtres ogivales. C'est là qu'on saisit le mieux l'alternance des deux styles ; mais un détail des fenêtres supérieures vient bientôt captiver l'attention. Ces fenêtres sont partagées en deux baies

par un meneau; et le réseau, ou tympan, au lieu d'être ajouré en forme de rosace, est coupé en simple trilobe. Ce trilobe, ouvert ou rétréci à la base, fait penser involontairement à l'architecture arabe: on y songe encore plus lorsqu'on aperçoit, dans



Cathédrale de Lyon.

le mur de la travée du chœur qui précède immédiatement l'abside, des arcatures trilobées, supportées par des pilastres, et dont un des chapiteaux historiés représente, à g., un cavalier ou un singe monté sur un chameau. En outre, dans les fenêtres

supérieures de la partie rectangulaire du chœur, disposées en triples baies, les arcs latéraux présentant la forme d'un trilobe véritablement oriental et qui ne se voit guère en France, que dans le Roussillon, pays soumis, aux x^e , xii^e , et $xiii^e$ s., à une influence arabe manifeste. Ce trilobe se distingue par le diamètre relativement fort petit du cercle supérieur.

Trois styles seraient donc réunis dans le chœur de Saint-Jean de Lyon. Il ne faut pas cependant exagérer la part de l'influence arabe. A notre sens, les trilobes des fenêtres supérieures de l'abside et du chœur, les uns par leur position insolite dans un réseau, les autres par leur forme, sont seuls particuliers à la cathédrale de Lyon; et, s'ils ne sont pas l'effet d'une combinaison inventée par l'architecte prenant pour base les arcs trilobés aveugles de la partie rectangulaire, ils doivent réellement être rapportés à l'influence arabe. Quant à ces derniers arcs trilobés, ils sont romans, non pas peut-être par leur origine, mais parce que le style roman s'était depuis longtemps assimilé des arcs semblables. On en voit un grand nombre dans les édifices de l'Auvergne, du Nivernais, du Vivarais, du Forez, du Lyonnais et du Dauphiné, antérieurs au xiv^e s. Leur présence à Saint-Jean est donc toute naturelle. La représentation d'un chameau sous un de ces arcs ne prouve pas non plus une tendresse spéciale de l'architecte ou du décorateur pour les arts de l'Orient. Après les premières croisades, les mœurs, les costumes, les animaux et les arts de l'Orient étaient connus bien ailleurs qu'à Lyon, et cela n'amenait pas toujours des imitations. A la naissance d'une des tours de Notre-Dame, à Paris, est accroupi un énorme éléphant, et pourtant, dans tout l'édifice, aucun détail ne rappelle l'art arabe ou l'art byzantin.

Au reste, comme disposition de voûtes, le chœur de Saint-Jean et toute la nef sont complètement gothiques. Au-dessus du triforium, mais à l'extérieur, un passage règne au niveau de l'appui des fenêtres supérieures, qu'encadre, à l'abside, une épaisse voussure reliant les contre-forts et supportant la corniche avec sa balustrade.

Le transept, moins large que la grande nef, très-caractérisé à l'intérieur, se dissimule à l'extérieur sous la forme de deux

teurs carrées dont l'étage supérieur a été, surtout dans celle du S., retravaillé au ^{xv}^e s. La tour du N. sert de clocher. A moitié élévation de ces tours, deux rosaces éclairent les croisillons. Une troisième rosace est percée dans le mur qui relie la voûte du chœur à celle de la nef, beaucoup plus élevée. Le triforium du transept est encore roman.

Le style du ^{xiii}^e s. s'accuse de plus en plus dans la grande nef, à mesure que l'on avance du transept vers la façade. La nef comprend huit travées, dont les maîtresses voûtes sont sexpartites, c'est-à-dire à six nervures, et embrassent par conséquent chacune deux travées. Cette disposition qui, à Lyon, paraît dater du milieu du ^{xiii}^e s., était alors déjà abandonnée dans le domaine royal et la Champagne; elle prouve ici la fidélité des architectes au projet primitif. Dans les bas côtés, plusieurs détails des piliers et des chapiteaux sont encore romans; peut-être ces parties inférieures furent-elles élevées en même temps que le chœur. Deux porches latéraux, dont l'un, au N., a été transformé en sacristie, et dont l'autre, au S., conduit à la cour de l'archevêché, sont encore à moitié romans, soit par leurs profils, soit par l'emploi du marbre, matière qui ne se prêtait guère aux constructions ogivales.

Les proportions de la grande nef sont fort belles. Sa largeur d'axe en axe est de 12 à 13 mètr.; sa hauteur sous clef de voûte, de 32 mètr. La différence de hauteur entre la nef et le chœur est une disposition purement romane; mais il est possible que, dans le premier plan, l'élévation de toutes les parties de l'église fût uniforme. Les tours de force qui s'étendaient au ^{xiii}^e s. à Chartres, à Beauvais, à Amiens, à Reims, etc., et sur lesquelles les Lyonnais tenaient l'œil attentif, durent exciter leur émulation et les porter à dépasser l'élévation d'abord projetée. Les progrès du nouveau style apparaissent surtout dans le triforium et dans les fenêtres hautes. Les arcades du triforium sont formées d'ogives geminées avec tympan plein vers le chœur et tympan orné d'une rosace vers la façade. Les fenêtres supérieures sont composées chacune de trois baies dont l'ensemble est surmonté de trois rosaces disposées en triangle. Cette ordonnance, d'abord, ne remplit pas la largeur de la travée et ne s'encadre

point, à l'extérieur, d'un grand arc répondant au formeret ; mais, à mesure que l'on avance vers le portail, les baies s'élargissent, les meneaux deviennent grêles, le grand arc se dessine à l'extérieur, et l'espace compris entre les trois rosaces, les arcs des baies et ce grand arc, devient un véritable réseau complètement percé à jour.

Dans la grande nef, le passage qui règne à l'appui des fenêtres et l'épaisse voussure qui les encadre se trouvent à l'intérieur. Cette disposition s'était introduite en Champagne pendant le cours des travaux de Saint-Jean, et c'est probablement de là qu'elle fut transportée à Lyon.

Des arcs-boutants robustes, ornés, du côté de l'archevêché, de quelques statues, soutiennent les grandes voûtes. La balustrade qui couronne la nef et le chœur est formée de demi-cercles renversés, et dépourvue d'appui.

La nef dut être achevée vers 1240, année de la consécration du grand autel par Innocent IV. La fin du ^{xiii}e s., le ^{xiv}e et le ^{xv}e s., ont travaillé à la façade. Cette façade comprend trois grandes portes, une galerie, un étage moyen percé d'une rose, et deux tours trop courtes séparées par un gable. Les trois portes sont encadrées et reliées entre elles par des niches dépeuplées qui se continuent sur les jambages. Le trumeau de la porte centrale a été supprimé, son tympan n'a plus qu'un bas-relief détestable du ^{xviii}e s. ; seules, les voussures des trois portes ont gardé leurs statuettes. Les piédestaux des niches, fort élevés, sont ornés des médaillons historiés dont il faut chercher la suite dans le sens horizontal, en passant d'une niche à l'autre. On y reconnaît des scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament, et en particulier l'histoire d'Adam et d'Ève. La région moyenne, en retraite sur la galerie, est laissée un peu trop nue par l'absence de contre-forts. Les meneaux de la rose centrale sont flamboyants. Les deux tours et le couronnement de la façade ne furent terminés qu'en 1480. Le pignon, aigu et plus élevé que les tours, était destiné sans doute, avec la fenêtre qu'il encadre, à demeurer isolé et à cacher un toit presque plat, très-compatible avec le climat lyonnais. Malheureusement M. Desjardins, l'architecte chargé des travaux de restauration,

a cru devoir refaire toute la toiture de la nef d'après l'inclinaison de ce pignon. Aujourd'hui, les quatre tours s'effacent complètement à côté de ce comble énorme plus élevé qu'elles; et, vue latéralement, la cathédrale, dépourvue de mouvement, semble toujours attendre un clocher. D'après un mémoire de M. Savy (*Recherches sur le caractère architectural de la cathédrale de Lyon*), auquel nous avons emprunté plusieurs dates, les tours de la façade auraient été destinées à recevoir des flèches.

Les parties inférieures du chœur et du transept sont exécutées en grands matériaux provenant sans doute d'édifices plus anciens. Quelques-uns de ces blocs sont taillés en bossages. On peut en voir d'analogues dans les soubassements de Saint-Maurice de Vienne. Nous ne saurions, du reste, trop engager les personnes que l'histoire des origines et de la propagation du style ogival intéresse, à visiter cette dernière cathédrale après celle de Lyon : ils y verront une juxtaposition analogue, mais moins caractéristique, des architectures romane et gothique.

Nous signalerons aux touristes dans l'intérieur de Saint-Jean : les deux crois placées à dr. et à g. de l'autel, parce qu'elles y sont conservées depuis la tenue du concile général de 1274, en signe de l'union projetée des deux Églises, latine et grecque, les magnifiques vitraux des xiii^e et xiv^e s., restaurés; de beaux vitraux modernes; — l'horloge astronomique, construite en 1598, par Nicolas Lépius, de Bâle, rétablie et considérablement augmentée, en 1660, par Guillaume Nourisson, en 1780 par Charvay, habile horloger de Lyon, et réparée dernièrement par M. Manriar; — un curieux retable du xvi^e s., dans la chapelle du clocher; — la chapelle Saint-Vincent-de-Paul; — une obélisque en marbre blanc, d'après les dessins de M. Chénard; — une copie d'un tableau du Dominiquin, le *Martyre de saint Barthélémy*; — un magnifique tableau de Victor Orsel (au bas du collatéral nord), placé d'abord à Fourvière, et représentant la Ville de Lyon épargnée par le choléra, grâce à la sainte Vierge, auprès de laquelle sont saint Pothin, saint Irénée et sainte Blandine; — deux statues en marbre blanc représentant saint Jean et saint Etienne, et une Vierge par un élève de Canova; — la stalle de l'archevêque, sculpture en bois exécutée d'après les dessins de M. Bossan; l'orgue, excellent

petit instrument, sorti des ateliers de MM. Merklin et Schütz, avec un joli buffet de M. Bossan; — mais surtout la chapelle de Saint-Louis ou des Bourbons, bâtie au xiv^e s. par le cardinal de Bourbon et son frère Pierre, gendre de Louis XI; c'est la première à dr. en entrant. En la restaurant, on a découvert le corps du cardinal de Bourbon, parfaitement conservé. Dans la balustrade placée en face de l'autel, les lettres du mot Charles (présom du cardinal de Bourbon) sont remarquablement enlaccées aux ornements. « Elle se distingue, a dit M. Mérimée, par des ornements d'une délicatesse et d'une précision qui rappellent les tours de force de Brou, près de Bourg. Les chardons (on écrivait autrefois *chardons*), qui se reproduisent dans tous les ornements, sont un jeu de mots en sculpture. On prétend que Pierre de Bourbon voulait exprimer ainsi que le roi lui avait fait un cher don en lui donnant sa fille. Le calembour est détestable, mais la ciselure est merveilleuse. » Les vitraux de cette ravissante chapelle sont des chefs-d'œuvre de M. Maréchal.

Les exécutions de la chapelle musicale fondée par le cardinal de Bonald, et dont le nombreux personnel est placé sous l'habile direction de M. l'abbé Neyrat, méritent d'être signalées aux étrangers.

Le trésor de la sacristie est riche en reliques, en objets d'orfèvrerie du moyen âge ou de la Renaissance et en ornements sacrés.

La tour du clocher renferme un des plus gros bourdons qu'il y ait en France. Cette cloche, fondue en 1662, pèse 10 000 kilog. (le bourdon de Notre-Dame de Paris en pèse 18 000).

Sur le prolongement de la façade, au S., s'élève un large frontispice tapissé d'arcatures du xiv^e s., et dont la porte, ornée de briques incrustées, est surmontée d'une croix dessinée aussi par des incrustations. C'est la seule partie remarquable de l'ancienne *maestranterie* (maison des chanoines, du latin *maestrum* contre, chanter matin), qui a été mutilée par les protestants en 1562, et dont plusieurs restaurations modernes ont altéré le caractère.

L'ancien palais des chanoines, qui tient au palais archiépiscopal, a été commencé en 1768.

L'Archevêché, construit dans les dernières années du x^v s., restauré par Soufflot, n'a rien de remarquable que la vue de sa terrasse et sa tourelle gothique. On vante la chapelle que M. Desjardins a décorée à la suite de la salle des Pas-Perdus; cette dernière salle renferme un certain nombre de portraits des archevêques de Lyon depuis Renaud du Forez (1193-1235).

Le diocèse de Lyon comprend dans sa circonscription les deux



Vue de l'église d'Ainay.

départements du Rhône et de la Loire (la ville de Saint-Étienne a adressé, en mars 1870, une pétition au gouvernement pour obtenir un siège épiscopal). L'archevêque prend le titre d'archevêque de Lyon et de Vienne, et de *Primat des Gaules*. L'institution en remonte aux premiers temps du christianisme, car elle a été inaugurée par saint Pothin au i^r s. Les évêchés suffragants de l'archevêque de Lyon sont ceux d'Autun, de Langres, de Dijon, de Saint-Claude et de Grenoble. La liturgie

lyonnaise se distingue par son caractère tout particulier d'ancienneté.

Saint-Martin-d'Ainay (men. hist.), rue de l'Abbaye-d'Ainay, entre la place Bellecour, la place Perrache et le quai d'Occident, est l'église la plus ancienne de Lyon, et la plus remarquable après la cathédrale. Construite au commencement du vi^e s., dans un lieu appelé *Athanasium*, où sainte Blandine et ses compagnons de martyre avaient été ensevelis, elle fut rebâtie aux x^e et xi^e s., et consacrée en 1106 par le pape Pascal II.

L'église d'Ainay paraît avoir eu d'abord trois nefs, un transept et trois absides. Au xii^e ou xiii^e s., furent ajoutés deux collatéraux qui donnèrent à l'église cinq nefs. Deux tours carrées dominant le monument : l'une s'élève sur le centre de la façade, l'autre entre la nef et le chœur. La pyramide quadrangulaire trapue, en pierre, qui surmonte le clocher de la façade, est entourée de quatre acrotères triangulaires rappelant par leur aspect ces cornes qui décoraient les angles des tombeaux antiques. Cette forme d'acrotère, que tous les ouvrages publiés sur Lyon signalent comme une singularité, est pourtant un des caractères de l'architecture des bords du Rhin et de la Bourgogne, à laquelle se rattache celle du Lyonnais.

Des incrustations rouges en losanges décorent l'extérieur des absides et la partie centrale de la façade, dont les 3 portes en ogive romane ont été restaurées, ainsi que toute la basilique, par M. Questel. A côté de l'entrée de g., se lit une inscription en vers rimés très-ancienne.

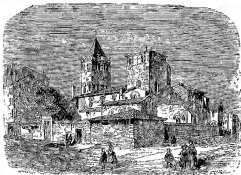
Après avoir franchi cette même porte, on trouve encore rassemblés contre la muraille des débris et des inscriptions des époques romane et ogivale.

Les trois nefs primitives sont séparées par des colonnes monocyliindriques et voûtées en berceau. La partie centrale n'est éclairée que par des fenêtres en plein cintre, percées au-dessus des collatéraux extrêmes. Ceux-ci sont séparés des bas côtés primitifs par des piliers cruciformes, et voûtés également en berceau. L'abside du collatéral extrême de g. est remplacée par un mur droit. Sur les deux portes latérales de la façade règnent des tribunes.

Les quatre grosses colonnes qui soutiennent la coupole octogonale centrale, portée sur des trompes, passent pour celles qui s'élevaient de chaque côté de l'autel d'Auguste.

Les trois chapelles absidales sont décorées de remarquables peintures sur fond d'or, par H. Flandrin. Au milieu le Christ, à dr. *Saint Eutrope*, à g. *Saint Benoît*. Une belle mosaïque, de l'époque du pape Pascal II, a été découverte dans le chœur.

Le maître-autel, en bronze doré, par M. Poussielgue, a pour



Saint-Martin-d'Ainay.

marchepied une magnifique mosaïque exécutée par M. Morat. M. Questel a donné les dessins de ces remarquables œuvres d'art.

La chapelle de la Vierge contient : une belle statue, de Bonnasieux, sur l'autel sculpté par M. Fabisch ; des bas-reliefs de M. Fabisch ; un confessionnal du style byzantin, qui est un chef-d'œuvre de menuiserie et de sculpture, etc. Du côté opposé à la chapelle de la Vierge, en regard d'un beau portail roman qui forme l'entrée de la chapelle des fonts baptismaux, s'ouvre la

chapelle de Saint-Martin, construite par M. Pollet, et dont la voûte est décorée de fresques. Dans les niches réservées entre les colonnes, aux sculptures variées, sont représentés *Jésus-Christ* (au milieu), *Saint Eutulfe*, *Sainte Clotilde*, *Sainte Blaise*, et *Saint Pothin*.

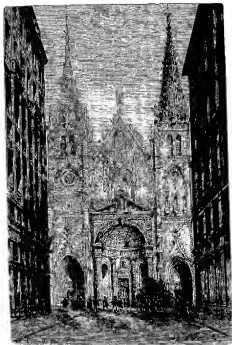
A côté de la chapelle absidale de g., se trouve la *chapelle de Saint-Michel* (xv^e s.), dont la voûte a conservé les traces d'anciennes peintures.

A dr. de la chapelle absidale de dr., une ancienne église rendue au culte, et, remontant, dit-on, au ix^e s., sert de sacristie. Au-dessous s'étend une crypte; l'humidité qui y règne détruit en partie les fresques médiocres dont les murs avaient été recouverts lors de leur dernière restauration.

La cure a été rebâtie dans le style de l'église.

Près de l'oratoire fondé à Ainay par les premiers chrétiens, s'était établie une abbaye qui, détruite par les Huns, relevée au v^e s. sous l'invocation de saint Martin, saccagée par les Vandales, puis par les Sarrasins, et peut-être par les Hongrois, mais toujours reconstruite, adopta, au commencement du vi^e s., la règle de saint Benoît, acquit au moyen âge de grandes richesses et une immense puissance, fut ravagée en 1562 par les protestants, rebâtie une dernière fois par les chanoines, et définitivement rasée en 1793, pour faire place à de nouvelles rues. Le palais abbatial avait compté, parmi ses hôtes, Innocent IV, l'archiduc d'Autriche Philippe le Beau, François I^{er}, Henri II, Louis XIII, Marie de Médicis, Anne d'Autriche.

Saint-Nizier (mon. hist.), rue Centrale, a été la première cathédrale de Lyon. Saint Pothin y célébrait les saints mystères dans une crypte qui subsiste encore, et dont les restes fort intéressants, restaurés au xvi^e s., peuvent être visités (s'adresser au sacristain, au croisillon de g.). Saint-Nizier date du xv^e s., et fut élevée, dit-on, par les libéralités d'un négociant de la paroisse et de ses héritiers. Elle se compose d'une nef avec bas côtés, d'un transept moins large que la nef centrale, et de trois absides. La façade est percée de trois portes. La porte du centre est un énorme et lourd placage indigne de la réputation de son architecte, Philibert Delorme. Le pignon, aussi aigü que celui de la cathédrale,



Saint-Nizier.

est une restauration moderne. Au sommet du pignon s'élève la statue de la *Reine des Cieux*, par Bonnassieux; les statues de *Sainte Anne* et de *Saint Joachim*, placées au-dessous, et la statue de *Saint Nizier*, qui orne le fronton du portail central, sont de M. Fabisch. Les tours, hautes, sont couronnées de fleches: celle de g., en pierre et en briques, est une assez pauvre construction du *xv^e s.*; celle de dr., tout en pierre et à jour, est une œuvre moderne remarquable.

De beaux arcs-boutants soutiennent la nef centrale. Les contre-forts sont couronnés de pinacles. Au sommet des murs règne une balustrade analogue à celle de la cathédrale; une autre balustrade orne les appuis des fenêtres supérieures. Les fenêtres du chœur sont encadrées par d'épaisses embrasures.

A l'intérieur, la nef comprend six travées. Un triforium obscur, éclairé autrefois par des meurtrières, règne dans toute la partie moyenne de l'édifice, même autour de l'abside, dont il sépare les deux étages de fenêtres. Cette riche galerie est d'un dessin tout particulier à l'église *Saint-Nizier*. Elle se compose, à chaque travée, de trois arcades en anse de panier avec tympan à jour sous l'archivolte, accolades au-dessus et pinacles latéraux. Au chœur et au transept, il y a à chaque travée une arcade seule, mais plus large. A la base du triforium et à l'appui des fenêtres supérieures, on se trouve un autre passage, de riches balustrades captivent l'attention par la variété de leurs dessins. Les croisillons n'ont point d'entrées particulières; ils sont percés de roses d'un tracé fort original. La voûte de la grande nef est décorée d'écussons coloriés; dans la croisée et dans le chœur, la voûte est sillonnée de nervures. La chapelle de la Vierge (à dr. du chœur) contient une belle statue de la Vierge par Antoine Coysevox; le maître-autel, du style gothique, en marbre blanc de Carrare, est décoré de statues, exécutées par le sculpteur Blandin, d'après les dessins de l'architecte Pollet. La statue de saint Pothin, qui a été placée dans la chapelle de g., est d'un artiste lyonnais nommé Chinard. Les boiseries du chœur sont belles, mais elles cachent une partie des fenêtres inférieures. La chaire est assez remarquable.

Saint-Pierre, rue Saint-Pierre, 23, est une église d'ordre co-

cinthées (xviii^e s.), qui n'a de remarquable que son portail roman (mon. hist.), précédé d'un porche voûté en arcètes et d'une porte extérieure. Chacune de ces deux portes comprend deux archivoltes assez riches reposant sur deux colonnes et sur deux gros pilastres cannelés à chapiteaux corinthiens. Sur ce porche s'élève une tour carrée, moins élevée que les maisons qui l'encadrent; un nouveau clocher fut construit au xviii^e s. Saint-Pierre appartenait à une puissante abbaye de Bénédictines, dont nous aurons à parler plus loin (V. Palais des Arts).

Saint-Bonaventure (mon. hist.), place des Cordeliers, est un vaste vaisseau du xv^e s., qui a été en grande partie assez pauvrement reconstruit et qui manque d'extérieur. La façade, presque entièrement moderne, est percée de trois portes et dépourvue de clocher. La décoration intérieure de Saint-Bonaventure est fort riche. Les vitraux des longues fenêtres de l'abside, par M. Thibaud, et ceux de la chapelle de Saint-Joseph, exécutés par M. Steinhilber dans le style des miniatures du xv^e s., sont d'une couleur ravissante. Des balustrades flamboyantes, de dessins variés, cloient les chapelles. Les chapelles terminales, de chaque côté du chœur, possèdent de magnifiques autels surmontés de retables en pierre de Craus. L'autel de la chapelle de la Vierge, à g., dont le bas-relief représente la Descente de la croix, et le retable la Vie de la Vierge, a été exécuté par M. Robert, sur les dessins de M. Benoit. L'autel de la chapelle de dr., de M. Bellot, est dédié au Sacré Cœur; l'Adoration des Bergers est sculptée sur le devant. Le maître-autel est décoré de statues. L'orgue, de MM. Merklin et Schütz, est justement renommé. Saint-Bonaventure possède le corps de saint Donatien, retrouvé dans les catacombes de Rome. Le patron de cette église, saint Bonaventure, une des lumières du concile œcuménique de Lyon, y avait été enseveli; elle appartenait alors à un couvent de Cordeliers. Visitée par les rois de France Charles VII, Charles VIII, Henri IV, les reines Anne de Bretagne et Anne d'Autriche, elle fut convertie en magasin à fourrages et à grains pendant la Révolution. En 1834, les insurgés y établirent leur quartier général; plusieurs d'entre eux furent tués sur le maître-autel.

Saint-Georges (qual Fulchireux), fondée au vi^e s., a été recon-

struite dans le style du *xv^e s.* par M. Bossan. — *Saint-Just*, fondée par saint Patient, date de 1761 (statues de saint Irénée et de saint Just, par Legendre-Hérald; pierre tombale du *xiv^e s.*). — *Saint-Irénée*, moderne, renferme deux pierres tombales des *xiv^e* et *xv^e s.*, et une crypte construite ou restaurée par saint Patient, au *v^e s.*, et trop souvent remaniée (tombeaux des saints Irénée, Épipode et Alexandre; ossements de martyrs, piscine et bénitier anciens, etc.; s'adresser au gardien, à g. du chœur de l'église, dans une cour). Une autre crypte, du *x^e s.* (?), existe sous le calvaire en marbre élevé derrière le chevet, et d'où l'on découvre une très-belle vue. Le grand bâtiment voisin, construit par Soufflot pour les Génovéfains, est actuellement une maison de refuge pour les filles repenties. — *Saint-Paul* (mon. hist.), complétée au *xv^e s.*, présente des parties romanes très-intéressantes, notamment un portail latéral, le transept, la tour centrale et sa coupole. — *Saint-Polycarpe* (rue Vieille-Monnaie), construite en 1760, agrandie depuis, présente une belle chapelle du Sacré-Cœur, une décoration intérieure exécutée sous la direction de M. Desjardins et des peintures de M. Deuuelle. — *Saint-Bruno* (sur les hauteurs, près de la Croix-Rouasse), ancienne église des Chartreux, fut commencée en 1590. On y remarque de singulières dispositions intérieures, un autel, en marbre précieux, richement décoré, et deux statues, par Sarazin (*Saint Jean-Baptiste* et *Saint Bruno*). A côté de cette église s'élève l'Institution des Chartreux, qui occupe l'emplacement de l'ancien couvent de cet ordre, et qui est dirigée par des ecclésiastiques. La chapelle de cet établissement, à deux étages, imitation du *xiii^e s.*, renferme des peintures de MM. Tyr, élève d'Orsel, et Sublet, de beaux vitraux, du *xiii^e s.*, et des orgues de MM. Merklin et Schütze. — Près des Chartreux, les religieuses de *Saint-Joseph* laissent facilement visiter leur jolie chapelle romane, moderne, d'une ravissante décoration intérieure (fresques de MM. Tyr et Sublet). — L'église de l'*Hôtel-Dieu* (entrée, place de l'Hôpital) est un bel édifice de 1637, flanqué de deux clochers à dôme, et renfermant : un bas-relief et deux groupes de M. Fabisch (*Notre-Dame-de-Pitié*); la magnifique chaise de sainte Valentine, martyre; des boiseries de chapelles et une chaire remarquables. —

L'église de la *Charité*, dépendance de l'hôpital de ce nom, a été bâtie en 1617 et restaurée en 1843. — *Saint-François-de-Sales* (rues Saint-Joseph et Sala), construite en 1668, restaurée par M. Benoît, est surmontée d'un clocher et d'une coupole octogonale. On y remarque des peintures de MM. Denuelle et Janmot, un orgue restauré par M. Cavallé-Coll, et une belle chapelle de la Vierge. — *Saint-Pothin*, aux Brotteaux (architecte, M. Crépe), est d'ordre dorique à la façade, d'ordre composite à l'intérieur. — Dans le monument des *Victimes du siège* (aux Brotteaux) reposent les restes de 310 prisonniers qui furent mitraillés par Collet-d'Herbois, en 1793. La façade forme une pyramide.

La chapelle de l'école vétérinaire, qui a remplacé l'ancien Observatoire, quai de Pierre-Seize, a été peinte à l'intérieur par M. Jobbé-Duval; *Saint-Clair*, à Serin; *Saint-Denis*, à la Croix-Rousse; *Saint-Eucher*, à Saint-Clair; *Saint-Louis*, près du pont de la Feuillée; *Saint-Louis* et *Saint-Maurice*, à la Guillotière, n'ont aucune importance.

Les églises construites dans ces dernières années, à l'imitation du moyen âge, sont généralement remarquables. Ce sont : *Sainte-Blandine*, à Perrache (beau style du xiii^e s.; architecte, M. Tissot); — *Saint-André*, à la Guillotière, et *Saint-Bernard*, côte Saint-Sébastien (style du xiii^e s.; par M. Desjardins); — *Saint-Joseph*, des Jésuites, rue Sainte-Hélène, 12 (style roman trop fleuri); — *l'Immaculée-Conception*, aux Brotteaux (style roman original, par M. Bossan); — *l'Enfant-Jésus*, aux Brotteaux (style ogival flamboyant; architecte, M. Faivre); — les *Dominicains*, aux Brotteaux (architecte, M. Bresson; style du xiii^e s.; ravissantes verrières); — la *Rédemption*, aux Brotteaux, inachevée (style du xiii^e s.); — *Saint-Pierre-de-Lions*, à Vaise (style roman; magnifique autel, dessiné par M. Desjardins et sculpté par MM. Bonnet et Fabbich); — la *chapelle de la maison des Jésuites*, située à Fourvière (style roman); — la *chapelle de la Visitation*, à Fourvière (romane); etc.

La *loge de change*, bâtie sur la rive dr. de la Saône, à l'extrémité du pont de Nemours, servit, dans l'origine, aux négociants, qui s'y rassemblaient pour traiter leurs affaires commerciales, et surtout les changes; elle sert, depuis 1816, de temple aux pro-

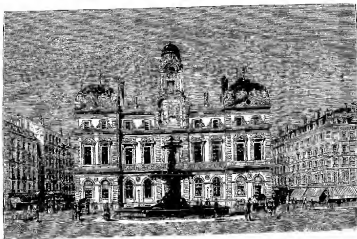
testants. Elle a été construite en 1749, sur les dessins de Soufflot, et restaurée depuis. — Tout récemment, ont été bâtis un temple évangélique, rue Lanterne, 10, une chapelle anglicane, avenue du Parc et rue Godefroy, et une synagogue, quai Tilsitt, 13.

Édifices civils.

L'hôtel de ville de Lyon (la préfecture du Rhône y est établie) fut construit, de 1646 à 1648, par un architecte lyonnais, nommé Simon Maupin, sur le lit d'un ancien canal qu'on avait comblé en grande partie avec des terres. Cet emplacement servait alors aux jeux de l'arquebuse et de l'arbalète. Les protestants y avaient élevé un temple qui fut détruit en 1562. En 1642, Richelieu y avait fait décapiter Cinq-Mars et De Thou.

L'hôtel de ville forme le côté E. de la place des Terreaux. Bien qu'un peu lourd peut-être, il ne manque pas d'une certaine grandeur; du reste il a subi, depuis sa construction, d'importantes modifications. En 1674, un incendie détruisit une partie de la façade et de la toiture. Blanchet venait à peine d'achever la grande salle, dont il avait fait un chef-d'œuvre. En 1702, Mansart le répara et le gâta beaucoup en voulant l'embellir. Il a été restauré entièrement sous la direction de M. Desjardins, architecte de la ville. Il se compose d'une façade principale, donnant sur la place des Terreaux, d'une seconde façade sur la place de la Comédie, et de deux ailes en retour formant les rues Lafont et Puits-Gaillot. La façade principale a 40 mètr. de largeur; la partie centrale de l'attique est occupée par une statue équestre d'Henri IV, œuvre du sculpteur lyonnais Legendre-Hérald. Les sculptures de la balustrade en pierre qui couronne l'édifice sont de MM. Fabisch, Bonnaire et Bonnet.

Un perron de quatorze marches monte à la grande porte, qui donne accès dans le vestibule, dont la voûte en arc surbaissé est d'une grande hardiesse, et aux extrémités duquel se voient aujourd'hui les estimables groupes en bronze de la Saône et du Rhône, par les frères Coustou, qui ornaient autrefois les côtés de la statue équestre de Louis XIV sur la place Bellecour. Du vestibule, on passe dans une première cour, exhaussée de près de



Hôtel de ville.

5 mètr. au-dessus du sol, parée en dalles, et d'un aspect imposant. Cette cour est séparée d'une seconde par un péristyle demi-circulaire de trois arcades surmonté d'une galerie couverte, ornée de statues, de caissons et d'une fontaine jaillissante ; on y descend par un perron de quinze marches.

La façade qui regarde la place de la Comédie, plus élégante et plus gracieuse que celle qui donne sur la place des Terreaux, a été totalement restaurée en 1858. Elle est formée de plusieurs arcades que surmonte une galerie avec balustrade en pierre. Dans le milieu a été placé un petit jet d'eau jaillissant d'une coquille.

Un jardin occupait autrefois l'emplacement que remplissent actuellement la place de la Comédie et le Grand-Théâtre.

On peut visiter à l'intérieur de l'hôtel de ville la salle des *Archives*, qui renferme, outre une riche collection d'archives (on y trouvera des plans de Lyon à toutes les époques de son histoire), un musée historique formé par M. Rosaz, et acquis par la ville. La salle des délibérations du conseil municipal est ornée des portraits de Jacquart, par Bonnefond, et de l'abbé Rozier, l'agronome, par Genod. Une fresque de Blanchet, *l'Incendie de Lugdunum*, au temps de Néron, qui décore le plafond du grand escalier, avait été fort endommagée par l'incendie de 1674. La restauration de cette intéressante œuvre d'art a été confiée depuis à M. Odier.

Sous le nom de *Massif des Terreaux*, une Compagnie a élevé, sur les dessins de M. Gimès, un grand et bel édifice, en face de l'hôtel de ville. C'est dans ce massif qu'est pratiqué le passage des Terreaux, dont l'entrée est décorée des statues colossales de Philibert Delorme et de Simon Maupin, dues au ciseau d'un jeune artiste de Lyon, M. Guillaume Bonnet.

Le palais des Beaux-Arts ou *Palais Saint-Pierre*, l'édifice civil le plus intéressant de Lyon, forme le côté S. de la place des Terreaux, et comprend actuellement : les Facultés des sciences et des lettres, l'École des beaux-arts et les Cours qui en dépendent (*V. ci-dessous, Instruction publique*), les musées de statues et de tableaux, les musées archéologiques, le musée d'histoire naturelle et la bibliothèque des beaux-arts (*V. ci-des-*

sous, *Musées*); les bureaux d'architecture de la ville y sont aussi installés ainsi que ceux (auxiliaires) de la poste.



Hôtel de ville

Vers le *iv^e s.*, un gouverneur de Lyon, nommé Albert ou Adelbert, s'étant converti au christianisme, fonda, dit-on, un

recluserie où Radegunde et Aldegonde, ses deux filles, et Sibylla, sa nièce, se consacrèrent à Dieu. Ce couvent était bâti dans le lieu qu'occupe actuellement l'église Saint-Pierre — une île convertie de bois. — Enrichi par de nombreuses donations, détruit en 732 par les Sarrasins, doté en 805 par le roi Lothaire, il prit une importance considérable. On l'appelait le monastère de Saint-Pierre-les-Nonnains. Les religieuses avaient adopté la règle de saint Benoît; elles étaient tenues, pour être admises, de faire preuve de noblesse. Dès le *xiii^e s.*, l'abbesse prenait le titre d'abbesse par la grâce de Dieu, et, en signe de pouvoir absolu, le chapelain portait une croix devant elle dans les processions. Elle recevait l'hommage des seigneurs de la Tour-du-Pin, dont les descendants ont régné sur le Dauphiné, et des comtes de Savoie, fondateurs de la maison régnante de Sardaigne.

Les religieuses de Saint-Pierre souffrirent, au *xiv^e s.*, une vigoureuse lutte contre les archevêques et les chanoines, au sujet de la vente de leurs vins. Ces contestations se terminèrent à leur avantage, et le cours de leur prospérité ne fut plus interrompu que pendant les guerres de religion : leur couvent fut saccagé en 1562 par le fameux baron des Adrets. Elles le rebâtirent aussitôt sur l'emplacement qu'il occupe aujourd'hui, et le firent ériger en abbaye royale noble. Dès lors, protégées par les parlements, les rois et les princes, elles augmentèrent constamment leur puissance et leurs richesses; elles luttèrent souvent contre la ville même. En 1667, l'abbesse Anne d'Albert de Chaulnes fit construire par un gentilhomme d'Avignon, nommé François de Royer de la Vallénère, le palais qu'elles ont habité jusqu'à la Révolution, et qui, sauvé de la destruction par M. Cochard, administrateur du département du Rhône, en 1798, fut cédé à la ville en 1802. On l'avait appelé le *palais du Commerce et des Arts*, car la Bourse y avait été installée; mais ce n'est plus maintenant que le *palais des Arts*.

Le palais des Beaux-Arts, dans son état actuel, est un vaste édifice carré, dont la façade s'étend sur tout le côté S. de la place des Terreaux. Cette façade, longue de 202 mè., offre une superposition assez heureuse des ordres dorique et corinthien. Un entablement d'un bel effet, surmonté d'une élégante balus-

trade, règne dans toute sa longueur, et sur le corps du milieu s'élève un gracieux belvédère à l'italienne. Deux autres belvédères s'élèvent sur les deux angles méridionaux. On entre dans le palais par un portail orné de deux colonnes. La cour intérieure est d'un beau développement, et l'architecture, bien qu'incorrecte, offre un aspect imposant. Au milieu est un bassin avec une statue d'Apollon, par Vietti. Tout autour règnent des portiques en avant-corps sur le bâtiment, et qui contiennent de larges terrasses découvertes. Ils sont ornés d'une frise où sont reproduits des bas-reliefs antiques, principalement ceux du Parthénon. Sous ces portiques se trouvent rangées, par ordre chronologique, les pièces nombreuses et intéressantes qui constituent le musée lapidaire (V. ci-dessous, *Musées et collections*).

Le palais du Commerce et de la Bourse, œuvre remarquable de M. Dardel (le plan en fut adopté à la suite d'un concours), forme un parallélogramme dont les côtés, correspondant exactement aux quatre points cardinaux, ont 65 mètr. 45 c. de longueur, sur 57 mètr. 80 c. de largeur, soit 3783 mètr. carrés de superficie. Son axe est dans la direction du N. au S.; il a deux façades qui rivalisent de magnificence, l'une sur la place de la Bourse, l'autre sur la place des Cordeliers. La rue de Lyon à l'O., la rue de la Bourse à l'E., complètent un encadrement que l'on voudrait plus vaste : on ne peut pas embrasser d'assez loin l'ensemble de l'édifice pour juger de son effet général.

Le palais du Commerce et de la Bourse, construit, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, avec des matériaux de premier choix, est flanqué aux angles de quatre pavillons; deux autres pavillons s'élèvent au milieu des façades principales. Les quatre corps de bâtiments encadrés par les pavillons d'angle sont percés d'arcades au rez-de-chaussée et élevés de deux étages. Sur les façades principales, de larges arcades encadrent les baies des fenêtres et une terrasse règne au deuxième étage entre les pavillons d'angle et celui du centre.

Deux perrons de douze marches conduisent au seuil du palais. Le grand vestibule se trouve du côté de la place de la Bourse. Il donne accès, au centre, à la cour et aux salles de la

Bourses, qui occupent le rez-de-chaussée. Deux rangs de portiques et un étage de fenêtres entourent la cour centrale, dont le plafond vitré, haut de 21 mètr. 45 c., est soutenu par des cariatides en gaine de proportions colossales. Ces figures, au nombre de vingt-quatre, ont été sculptées sur bois, sur des modèles exécutés par M. G. Bounet.

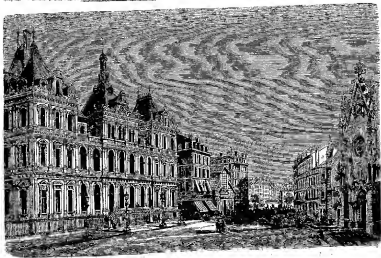
Les portiques sont décorés de huit statues en pierre représentant les *Éléments* et les *Saisons*, par MM. Bonnassieux, Fabisch et Roubaux, artistes lyonnais.

Au premier étage, M. Bonnassieux a sculpté un grand et magnifique encadrement d'horloge en marbre blanc, où les trois *Heures de la vie*, l'heure passée, l'heure présente et l'heure à venir, sont symbolisées par trois femmes.

De chaque côté du vestibule, un escalier monumental, décoré de sculptures en pierre de Cruas et de peintures dues à M. Beuchot, conduit aux étages supérieurs occupés, le premier par le tribunal de Commerce et le conseil des Prud'hommes, le second par le musée industriel (*V. ci-dessous, Musées*).

M. Hesse a exécuté à Paris une magnifique toile symbolisant le Commerce et qui orne la salle d'audience du tribunal de Commerce.

Le palais de Justice a été construit sur l'emplacement qu'occupait autrefois le palais de Roanne, ainsi nommé des comtes de Forez et de Roanne qui y avaient résidé et fait rendre la justice en leur nom, avant la domination des archevêques. Il fut commencé en 1835, par M. Ballard, aux frais communs de l'État, du département et de la ville, qui y ont dépensé plus de 6 millions. Sa façade, tournée vers la Saône, consiste en une colonnade corinthienne (34 colonnes), portée sur un soubassement en pierre de taille, de 3 mètr. à 3 mètr. 50 c. environ de hauteur. Son entablement est surmonté d'un lourd attique hors de proportion avec cette base. « On ne découvre dans cet édifice, écrivait, en 1843, M. Victor de Laprade, ni caractère expressif d'une idée, ni harmonie de composition, ni aucune habileté de distribution intérieure, et surtout rien de saisissant, rien d'élevé, rien de poétique..... C'est une maison quelconque plaquée d'une colonnade..... c'est une tête d'Apollon sur le



Palais du Commerce et de la Bourse.

trône de l'homme de la Roche, c'est le casque d'Achille sur le fournement d'un garde national.... L'adoption du style grec a entraîné une foule de disparates qui blessent le goût et nuisent à la commodité. Que si, gravissant ces marches roides et étroites, plus semblables aux échelons d'un marche-pied qu'aux degrés d'un escalier monumental, on entre dans la salle des Pas-Perdus, après avoir admiré l'ensemble, on est frappé du mauvais goût et du ridicule même de la plupart des ornements, et puis cette salle, qui ne peut être ni chauffée ni fermée (elle l'est aujourd'hui), et à qui son orientation et la disposition de ses ouvertures ne permettent que de recevoir fort peu de soleil, cette salle est impraticable pendant cinq mois de l'année; il y fait plus humide et plus froid que dans la rue.... En général, toutes les pièces sont froides, sombres et humides comme des caves; tout le monde se plaint, magistrats, avocats, avoués et greffiers. » Des améliorations récentes ont changé l'aspect de la salle des Pas-Perdus; mais les autres salles manquent encore d'air et de lumière.

La Cour d'appel de Lyon comprend, dans son ressort, trois départements : le Rhône, l'Ain et la Loire; dix tribunaux civils de première instance et quatre tribunaux de commerce.

Nous mentionnerons maintenant un certain nombre d'édifices publics qui ne méritent pas la visite des étrangers, mais qui cependant attireront plus ou moins leurs regards pendant leur promenade à travers la ville.

L'hôtel de la division militaire (à l'angle de la rue Boissas et de la rue Sala) est l'ancien hôtel Vorissan.

La manufacture des tabacs forme l'angle du quai de la Charité et du cours du Midi. C'est une ancienne fabrique d'indiennes.

La manutention militaire est un bâtiment construit sur le quai Saint-Vincent (rive g. de la Saône), en face de Pierre-Seize.

L'abattoir, qui s'élève sur le quai de Perrache, a été construit sur les dessins de M. Dupasquier; mais l'augmentation croissante de la population l'ayant rendu insuffisant, un autre plus vaste a été bâti à Vaise.

Le beau marché couvert, construit sur la place des Cordeliers, est l'œuvre de M. Desjardins.

L'arsenal d'artillerie (sur la rive g. de la Saône, en aval du chemin de fer), l'un des plus considérables de France, a été bâti de 1840 à 1850 par M. Baltard. Ce n'est point un dépôt d'armes; c'est un vaste atelier composé de sept corps de bâtiment, où se fabrique tout le matériel qui peut être nécessaire à une armée nombreuse. L'intérieur n'offre rien de particulièrement intéressant aux étrangers, qui pourront, d'ailleurs, en embrasser suffisamment l'ensemble depuis le fort Saint-Just.

La halle aux grains occupait, sur le quai du Rhône, l'emplacement de la chapelle des Pénitents du Gonfalon et de Notre-Dame de Bon-Rencontre. Elle a été convertie en *Mont-de-Piété*.

Dans de grandes halles, nouvellement bâties à Vaise, à proximité de la gare du chemin de fer de Paris, et dans le voisinage de l'abattoir, plus de 1500 bœufs peuvent se tenir à couvert, et une bergerie de 8000 moutons peut être parquée par lots séparés.

Parmi les casernes, on remarque surtout celle de Serin (cavalerie et infanterie), construite en 1728, — elle servait alors de grenier d'abondance, — et celle des *Cottinettes* (hôpital militaire), située sur le coteau de Saint-Clair, ancien couvent d'où l'on découvre une belle vue. Depuis 1830, un grand nombre de nouvelles casernes ont été construites à l'intérieur et autour de Lyon. Les casernes de la *Port-Dieu*, les plus grandes, peuvent contenir 6000 hommes. Quant à la caserne particulière de la gendarmerie, elle a été élevée en 1833, d'après les dessins de M. Gay, à l'angle des rues Sala, Saint-François-de-Sales et Sainte-Hélène. Une inscription, sur la rue Sainte-Hélène, indique l'emplacement du monastère de Visitandines de Lyon, où mourut saint François de Sales, le 28 novembre 1622, dans la maison du jardinier.

Il n'y a que deux prisons à Lyon, celle de Roanne (maison d'arrêt et de justice), transférée près de celle de Perrache, et celle de Perrache; cette dernière (maison de correction), dont le nom indique la position, a été construite en 1831, sur les dessins de M. Baltard. — Un dépôt de sûreté a été établi dans la rue Lutzerath. — Un pénitencier a été créé à Oullins pour recevoir les enfants de seize ans et au-dessous, détenus par

vole correctionnelle, en vertu de l'art. 66 du Code pénal. Il est tenu par les prêtres de Saint-Joseph.

Théâtres. — Salles de concerts et de réunion.

Le *Grand-Théâtre*, situé entre l'hôtel de ville et le Rhône, a été construit, de 1817 à 1830, sur les dessins de MM. Chenavard et Poillet. Il occupe l'emplacement d'une autre salle, bâtie en 1784 par Soufflot. Le rez-de-chaussée est entouré de portiques occupés par des magasins et des bazars. L'intérieur en a été restauré récemment dans les styles de la Renaissance et de Louis XV, par M. Dardel. M. Abel de Pujol en a peint le plafond. M. Perlet en a décoré le foyer. On n'y joue que la tragédie, la comédie, le grand opéra, l'opéra-comique et le ballet.

Le *Théâtre des Célestins* (place de ce nom, entre la Saône et la rue Saint-Dominique), construit en 1792, sur l'emplacement d'un ancien couvent de Célestins que le baron des Adrets saccagea en 1562, a été détruit par un incendie le 1^{er} avril 1871. Il s'appela dans le principe *Théâtre des Variétés*. On y jouait le drame et le vaudeville.

Un nouveau théâtre (opérettes et féeries), le *Théâtre des Variétés*, a été inauguré pendant l'été de 1866, aux Brotteaux; mais il a souvent fermé ses portes.

Le *Cercle musical*, où se donnent souvent des concerts, a été construit par M. Flacheron jeune, sur le quai Saint-Antoine, 30, dans les restes d'une ancienne église. — Au-dessus, dans le même édifice, est la *salle philharmonique*, plus petite, mais plus fréquentée, parce qu'elle est d'une sonorité meilleure.

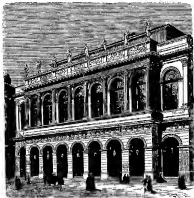
Le *Casino des Arts*, destiné à un cercle musical, a été transformé en un café chantant (de 8 h. à 11 h.); il a son entrée par la rue de Lyon, 79. — L'*El-Dorado*, rue de la Belle-Cordière, 28 (près de l'hôtel-Dieu), est aussi un café-concert avec salle de bal.

C'est aux Brotteaux que les spéculateurs lyonnais ont imité tour à tour les établissements publics qui avaient la vogue à Paris: Montagnes russes, Montagnes françaises, Jardin d'hiver, Colisée, etc. Parmi ceux de ces établissements qui existent encore aujourd'hui, nous citerons : le *Colisée d'Alcazar*, depuis

1853), vaste salle de bal de forme circulaire, entourée d'une serre vitrée, restaurée en 1852 sous la direction de M. Exbrayat, et servant aussi aux représentations équestres, aux fêtes d'hippodrome, aux festivals, etc., la *Rotonde* et la *Closerie des Lâles*.

Instruction publique.

L'Académie de Lyon se compose de quatre départements :



Le Grand-Théâtre.

Ain, Loire, Saône-et-Loire et Rhône (bureaux, quai de la Charité, 22 et 23).

L'Instruction supérieure comprend : une *Faculté de théologie* (1 doyen et 6 professeurs); une *Faculté des sciences* (1 doyen, 7 professeurs et préparateurs); une *Faculté des lettres* (1 doyen, 5 professeurs et 1 professeur honoraire); une *École de médecine et de pharmacie* (10 cours).

Les établissements d'instruction secondaire sont le grand *Lyceé* (ancien collège de la Trinité), le petit *Lyceé*, récemment construit aux Vacques, près de Saint-Rambert, et l'École de commerce.

Parmi les établissements d'instruction primaire, nous mentionnerons : les *Écoles primaires chrétiennes pour les garçons* (l'ancien bâtiment des Lazaristes, montée Saint-Barthélemy, 24, réunit les frères des écoles chrétiennes); les *Écoles primaires chrétiennes pour les filles* (le bâtiment dit du *Mon-Céleste*, montée des Carmélites, réunit en communauté les sœurs de Saint-Charles, chargées de l'enseignement dans ces écoles); deux *Écoles primaires communales* pour les enfants des deux sexes du culte protestant.

La *Société d'instruction primaire du Rhône*, fondée à Lyon en 1828 et autorisée en 1839, entretient de nombreuses écoles de garçons et de filles; elle fait faire en outre des cours spéciaux de dessin, de tenue de livres, de musique vocale, etc.

La *Société d'éducation de Lyon*, autorisée en 1838, s'occupe de tout ce qui peut intéresser l'enfance, de son développement physique, intellectuel et moral. Son siège officiel est au Palais des Arts.

L'École des Beaux-Arts, fondée à Lyon par le décret du 25 germinal an XIII, dans le but de fournir aux manufactures d'étoffes de soie des dessinateurs habiles, a beaucoup contribué à répandre à Lyon le goût de l'étude des beaux-arts. Elle se divise en huit classes : de la figure, de principes et de bosses, de fleurs, d'ornement, de peinture et dessin d'après le modèle vivant, de sculpture, statuaire, ornement (modèle appliqué à la marbrerie, l'orfèvrerie, les bronzes, les stucs, etc.), d'architecture, de lithographie et de gravure sur bois. Les cours de ces classes ont lieu tous les jours, excepté les dimanches, de 9 h. à 2 h., au Palais des Arts. Pendant la saison d'hiver, c'est-à-dire pendant les mois de novembre, décembre, janvier et février, une séance pour l'étude d'après le modèle vivant, à laquelle les personnes étrangères à l'école peuvent être admises, a lieu de 6 à 8 h. du soir, tous les jours de la semaine, excepté le samedi. A l'École des Beaux-Arts ont lieu des cours de géométrie pratique, de

géométrie descriptive et de stéréotomie, de perspective, d'anatomie de l'homme et des animaux domestiques appliquée aux beaux-arts.

N. B. Les places à l'école sont accordées de préférence aux enfants de négociants et de fabricants qui se destinent aux manufactures de soie.

L'École vétérinaire (quai de Pierre-Seize, 2), le premier établissement de ce genre qui ait existé en France, fut fondée par un Lyonnais nommé Bourgelat et ouverte le 1^{er} janvier 1762. Toutes les écoles vétérinaires que possèdent aujourd'hui les diverses contrées de l'Europe ont été formées par des élèves de celle de Lyon, qui compte actuellement 150 élèves. Aux bâtiments de cette école ont été réunis un jardin botanique et des salles de clinique.

L'École de la Martinière, fondée à l'aide d'un legs que le major général Claude Martin avait fait à la ville de Lyon, pour venir en aide aux classes ouvrières du département du Rhône, est destinée à l'enseignement gratuit des sciences et des arts appliqués à l'industrie. Elle possède un musée industriel, ouvert les mercredis et dimanches.

On trouve en outre à Lyon une Institution de sourds-muets des deux sexes (montée Balmon, quartier de Vaise); un Gymnase civil (rue de Jarente, 12); une École théorique et pratique d'horticulture. Directeur, G. F. Willermoz, à Écully.

Parmi les établissements religieux, nous mentionnerons le Séminaire métropolitain (récemment rebâti dans une magnifique situation, et dont l'entrée provisoire donne sur la place des Minimes), fondé en 1659; l'Institution de Notre-Dame des Minimes, en face du grand séminaire; l'Institution des Chartreux (rue Pierre-Dupont, 56); le Petit Séminaire de Saint-Jean, où se recrute la maîtrise de la cathédrale; l'Institution de Saint-Thomas, à Oullins, tenue par les Dominicains et fondée par le P. Lacordaire.

Sociétés savantes.

L'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Lyon a été fondée en 1700. Elle se compose de membres associés, de titulaires, de titulaires émérites et de titulaires ordinaires. Ses

deux classes, sciences, belles-lettres et arts, se subdivisent : la première, en trois sections, la seconde, en quatre ; elle siège au Palais des Arts et possède une bibliothèque particulière de plus de 5000 volumes que lui a léguée, le 23 octobre 1763, M. Adamoli, et qui a depuis été augmentée par de nombreuses donations¹.

La *Société d'agriculture, d'histoire naturelle et des arts utiles*, fondée en 1761, siège au Palais des Arts. Elle publie tous les deux mois le résultat de ses travaux, sous le titre d'*Annales des sciences physiques et naturelles, d'agriculture et d'industrie*. Ces annales forment chaque année un volume. La Société possède à Écully une ferme consacrée à des expériences agricoles.

La *Société littéraire de Lyon* a été fondée en 1807, sous le titre de *Cercle littéraire*. Elle compte 45 membres titulaires. Les *Sociétés de médecine, de pharmacie, liennéenne*, ne méritant qu'une simple mention. La *Société académique d'architecture*, fondée en 1830, « propose chaque année un sujet de concours pour l'encouragement de l'art dont elle s'occupe. » La *Société d'horticulture pratique du département du Rhône*, autorisée en 1844, fait une exposition tous les ans et une exposition générale tous les cinq ans. Elle publie un bulletin mensuel.

Établissements de bienfaisance et de prévoyance.

L'hôtel-Dieu de Lyon (quai de l'Hôpital), ou l'hôpital général des malades, a été fondé vers le commencement du vi^e s., par le roi Childébert, fils de Clovis, et sa femme Ultrogotba. Il reçoit dans ses vastes bâtiments les malades févreux ou blessés des deux sexes et de tout pays ; mais les enfants au-dessous de seize ans n'y sont point admis. Toutes les maladies y sont traitées, excepté celles qui sont jugées incurables, les maladies secrètes, mentales, cutanées, et l'épilepsie. En outre, les malades externes qui ne veulent pas y entrer, ou dont la maladie n'est pas assez grave pour qu'ils soient admis, sont visités les mardis et samedis par les médecins et chirurgiens, dans une salle spéciale, et la pharmacie leur délivre gratuitement les médicaments prescrits.

1. On lira avec intérêt le discours prononcé, le 3 janvier 1852, dans la séance publique de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Lyon, par M. Boissier, président, intitulé : *l'Académie de Lyon au xvi^e siècle.*

L'hôtel-Dieu, encore récemment agrandi, contient 1200 lits, 150 lits payants à 1 fr. 25 c. par jour, et plusieurs chambres à un seul lit, du prix de 12 fr. par jour. Le service y est fait par 8 médecins, 6 médecins suppléants, 1 chirurgien-major, 1 aide-major, 11 élèves chirurgiens internes, nommés au concours, 150 sœurs hospitalières, et les frères hospitaliers soumis, comme les sœurs, à l'autorité de l'administration.

La façade de l'hôtel-Dieu, qui se développe le long du quai du Rhône sur une étendue de 325 mèl., a été commencée en 1737, sur les dessins de Soufflot, suspendue avant la Révolution, re-



Hôtel-Dieu.

prise en 1820, et terminée seulement en 1842 par la construction de l'aile méridionale, où est établie maintenant l'École secondaire de médecine et de pharmacie. En 1843, des démolitions faites dans la rue du Bourg-Charrie ont permis d'établir un promenoir pour les convalescents. Les frontons des côtés de la façade sont ornés des groupes du Rhône et de la Saône, aux armes de la ville, sculptés par M. Carlo Elschött; au milieu de la façade, et au-dessus du grand portail, ont été placées les statues du roi Childébert et de la reine Ultrogothe, par MM. Charles et Prost. À l'intérieur, on doit visiter le grand dôme.

On peut voir dans le jardin de la pharmacie de l'hôtel-Dieu la pierre tumulaire d'Élisa Lee, belle-fille d'Young, que le poète a célébrée sous le nom de Narcissa¹. Dans une des cours, une statue en bronze a été élevée au chirurgien Bonnet.

L'hospice de la Charité (rue de ce nom), qui, suivant les lettres patentes de 1729, « a servi de modèle à tous les autres hôpitaux du royaume, et même à l'hôpital général de Paris, » s'appela d'abord l'*Aumône générale de Lyon*. Sa fondation date de la famine de 1531. Fait incroyable s'il n'était appuyé par les plus sérieux documents et qui justifie à bon droit la réputation proverbiale de charité dont jouit Lyon, il ne restait (18 janvier 1533), dans la caisse épuisée de l'administration municipale, après la famine dont il vient d'être fait mention, que 296 livres, 2 sols, 7 deniers! C'est avec ce capital que cette même administration conçut le projet de fonder un asile perpétuel pour l'entretien et le soulagement des pauvres! Les libéralités des rois de France, des gouverneurs de Lyon, des principaux corps d'état, des administrateurs et des habitants l'ont fait tel qu'on l'admire aujourd'hui. Son but, qu'il remplit jusqu'à la Révolution, était : 1° d'adopter les orphelins pauvres de la ville; 2° de distribuer chaque semaine une aumône d'argent et de pain aux indigents qui résidaient à Lyon depuis sept ans; 3° de donner des secours hospitaliers aux voyageurs pauvres passant par cette ville. Plus tard, on se convainquit qu'on ne pourrait empêcher la mendicité tant qu'on ne retirerait pas les pauvres dans un lieu d'où ils ne pussent sortir. En conséquence, de 1614 à 1624, les bâtiments actuels s'élevèrent aux frais de divers bienfaiteurs sur un terrain acquis en 1614. Dès l'année 1622, l'hospice de la Charité avait été inauguré. Il reçoit surtout des vieillards indigents des deux sexes, et des enfants trouvés ou abandonnés au-dessous de dix ans. On y recueille les filles-mères.

L'hospice des *Incurables* a été créé, en 1843, au château du Perron, à Oullins, par l'administration des hospices civils de Lyon,

1. Sur la prétendue tombe de la prétendue Narcissa, qui a été longtemps montrée aux étrangers dans le jardin botanique de Montpellier, voir un intéressant article de M. Martin-d'Aunigny dans la *Revue de Lyonnaise* (18 Revier 1841).

pour les infirmes indigents et incurables qui sont domiciliés dans l'agglomération lyonnaise. Il contient 115 lits, y compris 15 lits payants à 350 fr. par an.

L'hospice de l'Antiquaille, actuellement administré par le conseil général des hospices de Lyon, reçoit : 1^o les aliénés des deux sexes ; 2^o les individus des deux sexes atteints de maladies psoriques ou scrofulaires ; 3^o les vieillards des deux sexes, à titre de pensionnaires à l'année ou à vie. En moyenne, 3500 malades y sont traités par an. Leur nombre moyen s'élève par jour à 1100, leur séjour moyen est de 110 jours, la moyenne de la mortalité est de 1 sur 29.

L'Antiquaille se trouve située sur le coteau de la rive dr. de la Saône, entre Fourvière et Saint-Jean. Ses vastes bâtiments attirent de loin les regards de tous les étrangers. Elle occupe l'emplacement de l'ancien palais des préfets du prétoire ou gouverneurs des Gaules, qui fut habité par plusieurs empereurs, et où naquirent Germanicus, Claude et Caracalla. En 1500, un Lyonnais, nommé Pierre Sala, construisit au milieu de ces ruines une belle maison dans laquelle il réunit un grand nombre d'objets antiques, qui lui firent donner le nom d'Antiquaille. Plus tard, cette maison fut achetée par M. de Sève pour les religieuses de la Visitation, puis la Révolution supprima le monastère, et, en 1802, le préfet du Rhône fonda l'hospice actuel dans les bâtiments qu'il racheta, et qui ont été depuis augmentés.

L'hôpital militaire (quai de la Charité) n'a été fondé qu'en 1831. Il occupe les bâtiments de la nouvelle douane et renferme plus de 1000 lits.

La ville de Lyon a construit, en 1861, avec le concours de l'administration des hospices, sur le point culminant de la Croix-Rousse, un hôpital qui porte ce nom. On y reçoit les malades des deux sexes non incurables et atteints de maladies qui n'exigent pas un traitement chirurgical.

Une maison d'incurables a été fondée, près d'Ainay, par une dame charitable, Adélaïde Perrin.

Un hôpital homœopathique, qui est, dit-on, le second de France, a été récemment construit à la Guillotière, sur le quai de la Vitriolerie.

Entre les quartiers de Loyasse et du Point-du-Jour, s'élève une maison de santé, dirigée par M. Binet. — Une autre maison de santé, pour les dames, s'élève sur la route de Vienne; elle est dirigée par le docteur Carrier.

L'établissement *hydrothérapique* (quai de Serin, 69), près l'île Barbe, a une situation admirable sur la rive gauche et vanée de la Saône. Les aménagements confortables de son intérieur en font un établissement de premier ordre. Tout y est réuni, l'utile et l'agréable. Le directeur actuel est le docteur Brocard.

L'établissement *orthopédique* du docteur Pravaz, route des Étroits, 46, dans une belle situation, a été établi en 1836 pour le traitement des difformités et des maladies articulaires chez les enfants. Le prix annuel de la pension est de 3000 fr.

La *maison de santé des Prêtres de Saint-Jean de Dieu*, située à la Guillotière, sur la route de Vienne, et fondée en 1824, dans le château de Champagnoux, peut renfermer 600 aliénés.

L'*Asile des Vieillards*, fondé en 1851, à la Villette, est desservi par les Petites-Sœurs des pauvres.

L'*Asile des Convolescents* a été fondé près de Saint-Genis-Laval, par l'impératrice Eugénie.

La *cité de l'Enfant-Jésus*, aux Brotteaux, a été fondée principalement par deux prêtres, MM. Camille Rambaud et Paul du Bourg. Six corps de bâtiments, simples sans être vulgaires, contenant actuellement près de 300 chambres claires et aérées, reçoivent gratuitement 136 familles pauvres qui y apportent leur mobilier et leurs métiers, conservant, du reste, toutes leurs relations et toute leur liberté aux seules conditions d'être rentrées à l'heure de la fermeture des portes de la cité, d'avoir une conduite morale, etc. De nombreuses écoles de filles et de garçons y sont établies. Près d'un million a déjà été dépensé pour les constructions qui, une fois terminées, pourront abriter 400 familles, soit près de 900 personnes.

L'*Œuvre de Saint-Léonard* (au bas de Couzon, sur la ligne de Paris-Lyon). Nous devons mentionner d'une manière particulière cet établissement, fondé en 1866 par l'abbé Villon, soutenu par les libéralités privées. C'est un asile où sont recueillis les prisonniers libérés (de préférence ceux du département de

Rhône). Il peut recevoir 120 pensionnaires qui y sont logés et nourris gratuitement. On les occupe, selon leurs aptitudes, à différents travaux pour lesquels on leur donne une gratification. Le catéchisme leur est enseigné, premier pas vers leur régénération, mais ils sont entièrement libres de satisfaire, ou non, aux autres pratiques religieuses. Les dimanches, ils ont une sortie pendant la durée de laquelle ils peuvent aller où bon leur semble. Ils peuvent, quand bon leur semble aussi, quitter l'établissement. Le directeur est tenu, dans ce cas, de signaler immédiatement aux autorités ceux qui se trouvent encore sous la surveillance de la police.

Les pensionnaires qui ont offert, après un certain temps, par leur bonne conduite, des garanties sérieuses de réhabilitation sont placés par les soins du directeur.

Les établissements de charité et de prévoyance que possède encore la ville de Lyon sont trop nombreux pour être même énumérés ici.

Lyon possède, en outre, un *Mont-de-Piété* institué en 1810, et dont les produits sont attribués à l'hospice de l'Antiquaille; — une *Caisse d'épargne et de prévoyance*, rue de la Bourse, 12, — et environ 220 sociétés de secours mutuels pour les ouvriers en soie, les employés de fabriques et autres corporations.

Cimetières.

Le cimetière de Loyasse, le plus grand cimetière de Lyon, est situé derrière Fourvière, à côté du fort de Loyasse. Il est ouvert, suivant la saison, de 6 à 8 h. 1/2 du matin, et fermé le soir de 4 h. 1/2 à 7 h. Les nombreux et riches mausolées que l'on y voit ne se distinguent ni par leur style ni par leurs inscriptions; on remarque pourtant, à g. de l'allée principale, sur un tombeau portant l'inscription *A. Trimalet* (le peintre), un beau bas-relief symbolique de M. Bonnet. Le monument du général Mouton-Duvernet, fusillé en 1816, n'a rien de remarquable dans son architecture.

Le cimetière de la Madeleine, pour les hospices, est peu éloigné du fort de la Motte, à la Guillotière. — Lyon a encore deux autres cimetières : à la Croix-Rousse et à la Guillotière.

Musées. — Collections.

Les collections artistiques et d'histoire naturelle sont réunies dans le Palais des Arts. Elles sont accessibles au public de 11 h. à 4 h., les jeudis, dimanches et jours de fête. Les étrangers sont reçus les autres jours sur la présentation de leur passe-port (cette condition n'est pas toujours exigée).

Il n'existe malheureusement que deux livrets pour ces riches collections : ceux de la *Galerie des peintres Lyonnais* (1 fr.), et de la *Grande galerie de peintures* (1 fr.), publiés par M. Augustin Thierriat.

Les de la renaissance des arts, un grand nombre de peintres français ou étrangers qui se rendirent de Paris à Rome passèrent par Lyon : ils y firent de longues stations; ils y acceptèrent divers travaux. Claude Lorrain, Grasse et Prud'hon y séjournèrent plusieurs années; le Poussin yaida son ami Stella, qui s'y était fixé, à peindre les fresques de la façade de sa maison, rue Juvénat. Ces fresques, dont on voyait encore les débris en 1804, sont aujourd'hui détruites. Van der Kabel s'y établit; Carl Dujardin et Jean Asselyn s'y marièrent. Les frères Comton y décorèrent de bronzes le piédestal de la statue équestre de Louis XIV qu'avait exécutée Desjardins. Goysevoix, qui y était né, y sculpta des Vierges en marbre encore admirées aujourd'hui. Aussi de riches cabinets de tableaux, de livres, de gravures et de curiosités s'étaient-ils formés dans les hautes classes quand la Révolution éclata. La plupart de ces collections furent détruites, vendues, dispersées pendant les dernières années du xviii^e s.; mais le xix^e s. était à peine commencé que déjà de nombreux amateurs s'occupaient à recueillir ces débris épars. En 1806, le maire et le préfet eurent l'idée de fonder une galerie de tableaux. La ville ne possédait alors cependant que dix ou douze toiles, dans l'infirmerie de l'ancien monastère des Dames de Saint-Pierre. M. Artaud fut nommé directeur du musée projeté. On construisit une galerie dans l'aile méridionale de ce palais; puis, la galerie achevée, on pria le gouvernement de la remplir. Napoléon, qui venait de créer à Lyon une école de dessin, fit droit à cette demande. Des tableaux, provenant pour la plupart des musées d'Italie, furent envoyés à Lyon. Des dons, des legs, des achats augmentèrent chaque année cette collection, qui est devenue l'une des plus considérables et des plus intéressantes de la province. Les catalogues contiennent en effet l'indication de 446 tableaux; mais le chiffre total doit être plus considérable, car un certain nombre de tableaux, donnés, légués ou acquis dans ces dernières années, ne portent pas encore de numéro.

En 1830, M. Artaud ayant obtenu sa retraite, la direction générale fut partagée entre plusieurs conservateurs. En 1833, M. Prunelle, maire de Lyon, créa une salle de cours pour la Faculté, forma une bibliothèque, fonda une chaire de gravure; en 1833, il créa deux galeries dans l'aile occidentale du palais, l'une pour la zoologie, l'autre pour la minéralogie; en 1834, il disposa une galerie pour les statues dans l'aile orientale, et on commença une autre pour les anciens tableaux, qui ne fut achevée que par son successeur, M. Martin. Ce dernier créa le musée des marbres modernes et la galerie des bronzes et antiquités égyptiennes, romaines, gauloises, etc. Enfin, le 16 février 1851, eut lieu l'inauguration de la galerie lyonnaise.

Avant d'énumérer ou de décrire les riches collections du musée de Lyon, nous allons guider le visiteur à travers les salles qui les renferment.

On entre dans le Palais des Arts par la place des Torreaux, et l'on trouve, sous les arcades du rev-de-chaussée, le musée lapidaire. On va prendre ensuite à g. l'escalier d'angle qui conduit au premier étage. On voit d'abord, en suivant le corps de bâtiment du N., qui donne sur la place, une salle du musée de sculpture, une salle de statuettes et objets antiques et trois salles d'objets du moyen âge. À g. de ces salles, parallèlement, on rencontre successivement, en retournant vers l'escalier, la salle de Claude, le cabinet Lambert (moyen âge et Renaissance), et un cabinet d'objets égyptiens, étrusques, etc. Revenu à l'escalier, on peut visiter la grande galerie de sculpture (aile de l'E.), et la grande galerie de peinture (aile du S.). Au-dessus de la galerie de sculpture se trouve la galerie des peintres lyonnais, qui perdrait de son intérêt si elle n'était visitée la première.

Le musée d'histoire naturelle occupe le premier et le deuxième étage de l'aile de l'O. On en trouve l'entrée sur la terrasse, en sortant de la grande galerie.

Musée lapidaire.

« La collection épigraphique de Lyon, dit M. Martin-d'Aussigny¹, est regardée généralement comme une des plus belles de

1. Les détails que nous donnons sur les monuments antiques sont empruntés la plupart à des notes de M. Martin-d'Aussigny, conservateur de la collection épigraphique, lues au Congrès archéologique de Lyon, en 1882.

l'Europe, non-seulement par le nombre de ses monuments, mais encore par leur importance historique. Les savantes dissertations de MM. Léon Benier, de Boissieu et Artaud, son fondateur, ont pu faire juger du parti qu'en on pourrait tirer pour l'histoire de notre ville à l'époque gallo-romaine. Les différentes magistratures qui y sont désignées, les usages qu'elle fait connaître, les personnages éminents qui y sont cités, les fonctions qu'ils ont remplies, les honneurs qui leur ont été rendus, y étant mentionnés, doivent nous la faire considérer comme devant occuper le premier rang parmi nos richesses archéologiques.

1. Épitaphe de Secundus Octavius, débris par une muraille en partant secours à des personnes inconnues. — 17. Curieuse inscription d'un mari en l'honneur de sa femme. — 26. Riche sarcophage trouvé près de l'église Saint-Étienne et représentant le Triomphe de Bacchus. — 109. Inscription indiquant le nom de la tribu gauloise qui habitait le pays lyonnais : les Ségusiaves. — 199, 200. Inscriptions désignant deux places réservées dans l'amphithéâtre de Lyon aux députés des Arvernes et des Biteriges. — 227. Autel turabelique en mémoire de Septime Sévère et de son fils Caracalla. — 247. Monument de Cestius Decimus, père de Rome et d'Auguste. — 281. Bel autel turabelique. — 426. Inscription antrofois gravée sur le piédestal de la statue équestre élevée à Tibérius Anstius par les trois provinces des Gaules. — 711. Magnifique sarcophage. — 807. Épitaphe de Julia Mafiana, tuée par son mari. — 841. Buste de Lucius Verus. — 842. Adrien jeune (?). — 847. Torse en marbre trouvé en Grèce. — 862. Monument de Sabinius Aquila, surnommé Témésithée, beau-père de l'empereur Gordien III. — 943. Bel autel grec trouvé sur la route de Vienne. — Commencement de l'inscription de l'autel de Rome et Auguste. — Vases, ornes, bustes, fragments d'architecture, etc., etc.

145. Pierre tombale de Ponce de Vaux, custode de l'église Sainte-Croix et pénitencier de Lyon, mort en 1307. — 907. Épitaphe d'un primicier de l'église de Lyon, du *v^e* ou *vi^e* s. — Inscriptions, tombeaux, sculptures et fragments d'architecture du moyen âge.

Musée de sculpture, ou galerie des statues.

Statues moulées sur l'antique. — 1. *Mercur*, jeune, assis, chaussé de la caliga; il porte les talonniers, mais les ailes n'existent plus. (L'original en bronze, trouvé à Herculaneum, est à Naples.) — 2. *Jesse* fille agrefant la chlamyde, connue sous le nom de Diane de Gabies. (L'original, en marbre de Paros, est à Paris.) — 3. *Necchus* couronné

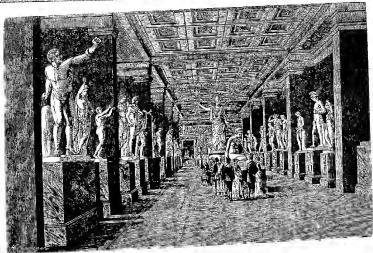
de pampres, tenant un raisin de la main gauche et un thyrsos de la main droite. — 4. *Apollon au lézard* (*Sauroctone*), imitation de la statue, en bronze, de Praxitèle, représentant un jeune Apollon lançant, de près, une flèche contre un lézard. (Le marbre, de Paros, antique, est au musée du Louvre.) — 5. *Génie du repos éternel*, jeune homme tenant les bras croisés sur sa tête, le dos appuyé contre un pin. (Le marbre, pontélique, antique, est au musée de Paris.) — 6. *Achille*, de la galerie Borghèse, nu, la tête couverte d'un casque, les cheveux longs. — 7. *Amour gras*, tenant une flèche de la main droite. — 8. *L'Enfant à Foie*; l'enfant veut fuir, l'enfant l'entoure de ses bras et le retient. — 9. *Personnage romain*, en *Mercure*. — 10. *Diane Chasseresse*, tirant une flèche de son carquois. C'est celle qu'on nomme la *Diane à la biche*. (L'original, en marbre de Paros, est au Louvre.) — 11. *Femme vêtue de la sébaste*, ou *paradoie*, et une flèche à la main. — 12. *Vénus*, trouvée à Arles, en 1451. (Cette statue, en marbre du mont Hymette, est à Paris.) — 13. *Apollon*, jeune, dit *Apellino*. — 14. *Polyxène*, muse de l'éleuthère. (La statue en marbre est à Paris. Restaurée par A. Perma, elle n'a d'antique que la partie inférieure, et n'offre aucun attribut qui puisse justifier la désignation sous laquelle elle est connue.) — 15. *Hercule* (*Torse d'*), du Belvédère. Ce torse magnifique faisait l'admiration de Michel-Ange, qui l'avait beaucoup étudié. — 16. *Laocoon et ses fils*, groupe qui n'est pas celui que vantait Plin et qu'il désignait ainsi : *ex una lapide*. Celui-ci est en trois morceaux assemblés avec soin; ce n'est donc qu'une admirable copie antique. — 17. *Enfants lutteurs*. (L'original de ce groupe a été trouvé à Vienne (Isère).) — 18. *Cérès*, assise, des épis dans la main gauche. — 19. *Le Tirer d'épines*. (L'original, en bronze, est au Capitole, à Rome.) — 20. *César et Pollux*. — 21. *Euryterpe* (muse), tenant une lyre de chaque main. (L'original, en marbre, qui a subi quelques réparations, est au Louvre.) — 22. *Vénus Genitrice*, drapée, ramenant son manteau. — 23. *Céphéus et son fils*, remettant ses chaussures et ayant un soc de charrue à ses pieds. (L'original, en marbre pontélique, est à Paris.) La tête antique est rapportée et paraît un peu petite; elle est en marbre Grottesco. — 24. *Discobole s'appuyant à lancer son disque*. — 25. *Thésée*, en *Hercule*, figure magnifique, couchée, tirée du fronton du Parthéon; elle est l'œuvre de Phidias. — 26. *Le Jeune Hércès*, ruisselant qui coule à Athènes. C'est également une œuvre de Phidias. — 27. *Vénus Genitrice*, la pomme de Paris dans la main gauche, vêtue d'une tunique légère. (L'original, en marbre pontélique, est à Paris.) — 28. *Amazone*, peut-être *Antiope*. — 29. *Hercule*, jeune, couronné de pampres. — 30. *Antiope* (en marbre de Lum, musée Capitolin), statue trouvée à la villa Adriana, près Rome, a subi quelques restaurations; la tête antique est rapportée. — 31. *Apollon*, du Belvédère; il vient de tuer le serpent Python. — 32.

Hercule, jeune, sans massue. — 36. *Gladiateur*, combattant. — 38. *Vénus* trouvée à Milo. (L'original de ce chef-d'œuvre est à Paris.) — 39. *Géné* odorateur. (L'original, en bronze, est au musée royal de Berlin.) — 40. *Intieurs*, groupe. — 41. *Joueurs d'ossette*. (L'original est à Berlin, au musée royal, et a été restauré.) — 42. *Minerve*, statue colossale. — 43. *Vénus Médicis*. — 44. *Rome*, tête enroulée; buste colossal. (L'original, en marbre pentélique, est au musée du Louvre.) — 45. *Femme caressant un enfant*, provenant de la villa Borghèse; diverses restaurations. — 46. *Vénus* (galerie Médicis). — 47. *Femme jouant de la flûte*. — 48. *Cérès*, debout. — 49. *Cérès*, debout, des épis dans la main gauche. — 50. *Apollon Saurastone*, demi-nature. — 51. *Marsyas* (torse provenant de la villa Borghèse). *Marsyas*, vaincu et attaché, attend le moment de son supplice. — 52. *Jupiter*, assis. — 53. *Vénus accroupie*. — 54. *Cérès et Proserpine*, groupe tiré du fronton du Parthénon (donné par M. Wilhelm). — 55. *Pergée*, tirée du fronton du Parthénon (donnée par le même). — 56. *Perseus* (même provenance et donnée par le même). — 57 et 58. *Hermaphrodites*, du Louvre.

Même salle. — *Bas-reliefs*, moulés sur l'antique, sujets historiques ou mythologiques; ornements, moulés sur l'antique. *Bas-reliefs* et ornements de la Renaissance.

Statues en marbre, pierre, albâtre. — 1. *Odalisque accroupie*, Pradier. — 2. *Bacchante couchée*, Foyatier, 1832. — 3. *Bacchus et Cupidon*, groupe par Janton, 1857. — 4. *Silène furé*, couché, Legendre-Hérald, 1833. — 5. *Léda*, du même. — 6. *Sébéris du Dante*, Fabisch. — 7. *Minerve*, statue colossale, par Legendre-Hérald, Paris, 1840. — 8. *Pasquade*, Cortot, 1819. — 9. *Eurydice blanchie*, Legendre-Hérald, Rome, 1821. — 10. *Petite fille jouant avec un chapeau*, Foyatier. — 11. *Jeune fille accroupie*, cueillant des fleurs, Delorme. — 12. *Nymphes de la Seine*, Vielly. — 13. *Céleste et sa famille*, par Étex (dans la grande galerie des tableaux). — 14. *Perse et Andromède*, œuvre non terminée de Chénard. — 15. *Laocée*, groupe d'après l'antique, petite dimension, du même. — 16 et 17. *Heliosménos*. — 18. *Centaure décapité* par le génie de l'ivresse, Chénard, 1789. — 19. *Tigre dévorant une chèvre*, groupe en pierre par Barye. — 20. *Buste de femme voilée* (marbre), Bonnassieux. — 21. *Apollon du Belvédère*. — 22. *Vénus de Médicis*. Ces deux statues en albâtre, de petite dimension, sont actuellement dans le cabinet du conservateur du musée. — 23. *Apollon*, jeune, copié sur l'antique, par Vielly. Il est placé sur la fontaine de la cour du palais.

Statues en bronze. — 1. *Le Centaure*, groupe par Courtet. — 2. *Le Joueur de flûte*, Delorme, 1861. — 3. *Le Dissolûte*, Deschamps. — 4. *Charles pleurant Atala*, Duret, 1836. — 5. *Stello enfant*, Legendre-Hérald, 1842. — 6. *Milon de Crotona dévoré par des bêtes féroces*, d'après



Musée de Lyon (galerie des statues).

Pierre Puget. (L'original est au Louvre.) — 7. Moïse, d'après Michel-Ange. (L'original est à Rome, dans l'église de Saint-Pierre-*aux-Liens*.) — 8. La Force, et 9. La Loi, par Diebolt, de Dijon. Bas-reliefs ayant servi à la décoration du piédestal de la statue équestre de Napoléon I^{er} (place Ferrache). — 11. Retour d'une fête à Boscher, par Léon Cugnot, Rome, 1863.

Statues, vases d'argile. — 1. Persée et Andromède, groupe par Chinard, modèle de son groupe en marbre. — Chiseard, statuette par lui-même. — 2. L'enlèvement de Déjanire, groupe par Chinard, modèle pour son groupe en marbre. — 4. Vase. Apothéose de l'empereur Napoléon I^{er} et de l'impératrice Joséphine; modèle du vase exécuté en marbre pour les Tuileries. — 5. Les trois Grâces, groupe par Canova; modèle du groupe en marbre. — 6. Childsbert, et 7. Étirogathe, petites statuettes par Charles; modèles des statues en pierre exécutées pour la façade de l'hôtel-Dieu. — 8. Pygmal, par Mme de Sermisy (portée au bas du grand escalier).

Statues en plâtre. — A. Sportacus, par Foyatier. (L'original, en marbre, est au jardin des Tuileries.) B. Chasse et Pêche; groupe d'enfants, par Chaperonnier (Naples, 1838). — C. Discobole mourant, par Jean Debay (1829). — D. Le maréchal Brune, par Lamo. — E. Gênis femelle (est placé au bas du grand escalier). — F. Lida accroupie, par Legendre-Hérald (au bas du grand escalier). — F. M^{re} Femme à la Chèvre, par Lepautre. — G. Faïsse, le sénéchal, par Fabisch. — H. Le même, par Roubaud. — I. Le même, par Courlet. — K. Mme Récamier, par Chinard. — L. Platon, par Mme de Sermisy. — M. Lida, par Legendre-Hérald (au bas du grand escalier).

Bustes en marbre des Lyonnais célèbres. — 1. Baillache, par Bonmassieu. — 2. Mme Récamier, par Canova. — 3. Louis Perrin (typographe), par G. Bonnet (1868). — 4. Boscru, par Kischott (1845). — 5. Martin (le major), par Kischott (1845). — 6. Ampère, par Bonmassieu (1845). — 7. Gélbert (le docteur), par Legendre-Hérald (1843). — 8. Bernard de Jussieu, du même. — 9. Cousteau (Guillaume), par Boumaire (1853). — 10. Rynard (Eugène), mécanicien, par Legendre-Hérald (1832). — 11. Gessan (le docteur), par Fabisch. — 12. Flaudrin (Hippolyte), Fabisch. — 13. Ornel (Victor), peintre religieux, par G. Bonnet (1865). — 14. Bonafond (Jean-Claude), peintre, directeur et professeur de l'école des Beaux-Arts, par G. Boucet (1866). — 15. De Gérande, par Bonmassieu. — 16. Lemoi, par Foyatier (1829). — 17. Louis Labé, poète, dit le belle Cordière, par Foyatier (1829). — 18. Genouel (chirurgien), par G. Bonnet (1863). — 19. De Boissieu, dessinateur et peintre, par Fabisch. — 20. Paul de Neufville, gouverneur de Lyon, par Cousteau (1733). — 21. Boucet, chirurgien, par Léopold de Ruolz (1842). — 22. Jaccou (peut-être Duges-Monthel), par Guillot (1838). — 23. Per-

nos (Claude), par Legendre-Hérald (1836). — 24. *C. Jordan*, député, par Guillot (1831). — 25. *Cl. F. Bénétrier*, historien, par Legendre-Hérald (1840). — 26. *Courtes*, par Legendre-Hérald (1838). — 27. *Gérard-Audran*, graveur, par Charpentier (1817). — 28. *Chisard*, statuaire, Guillot (1834). — 29. *F. Gagnard*, peintre, par Legendre-Hérald (1833). — 30. *Philibert Delorme*, par Legendre-Hérald (1836). — 31. *Vien*, par Charpentier (1819). — 32. *Poëvre*, par Legendre-Hérald (1836). — 33. *Bourgeois*, directeur des musées et de l'école des Beaux-Arts, par Fabisch. — 34. *Nordschol de Castellane*. — 38 et 39. *Le Comte et la Comtesse Des Guéti* (Sébastien), par Roubaud jeune (1861).

Musée des antiques du premier étage. — Nous y signalerons principalement : un coin pour la frappe des médailles à l'effigie de Faustine jeune, accompagné d'un *feculus* ou bracier portatif, pièce unique en France ; les bijoux découverts, en 1841, sur la colline de Fourvière, colliers, bracelets, bagues et pierres gravées, et qui ont été décrits par M. Comarmond, sous ce titre : *l'Écrin d'une dame romaine*. A ces richesses sont venues se joindre les magnifiques bracelets d'or portant des médaillons de Lucius Vénus, découverts à Ville-sur-Jarnieu (Rhône). Mais la principale curiosité de ce musée, ce sont les célèbres *Tables de bronze de l'empereur Claude*, placées autrefois dans la galerie de tableaux et actuellement dans le vestibule qui donne accès à cette partie du musée par la galerie intérieure du Palais. (Nous recommandons ce vestibule à l'attention des visiteurs ; il est remarquable par les mosaïques qui en décorent toutes les parois : c'est le seul en son genre en Europe.) Ces tables, découvertes à Lyon, en 1528, sur la côte de Saint-Sébastien, contiennent presque en entier le discours prononcé au sénat par l'empereur Claude, pour faire admettre les citoyens de distinction de la Gaule chevelue dans le sénat romain, afin d'en remplir les vides. Nous citerons encore : la grande statue de Neptune trouvée dans le Rhône, à Lyon, en 1858 ; une magnifique tête de Junon, en bronze, découverte en 1859 à Villetelle-Serpaise, près de Vienne (Isère) ; une magnifique série d'armes de fabrication gauloise, trouvée à Vernaison ; enfin la série des vases étrusques et grecs, considérablement accrue par le don de 114 pièces fort belles, provenant du musée Campana, et par l'acquisition de 260 vases trouvés à Athènes, et rapportés par un architecte de la ville.

Ce musée a formé récemment, suivant les données de la science, des séries d'armes et d'ustensiles des âges de pierre, de fer et de bronze.

Le musée du *Moyen âge et de la Renaissance*, créé par le soin de feu le sénateur Yalaze, renferme : les plus belles pièces de Bernard Palissy ; un bassin et des aiguières en émail sur cuivre, du *xv^e s.* ; une harpe de cheval, l'une des plus belles de l'Europe ; des collections très-riches d'armes de la Renaissance et d'autres curiosités de cette époque (*plafonds* des *xv^e* et *xv^e s.* ; un triptyque en émail translucide sur argent (*nicelles* magnifiques) ; de nombreux médaillons de bronze représentant des personnages anciens célèbres ; des *scaux* en bronze ; une curieuse collection d'armes orientales, et divers objets ayant appartenu à Napoléon.

Le cabinet des médailles se compose ainsi : *Pièces antiques* : — 1^{re} série, la Gaule ; 2^e *Peuples, villes et rois, Grèce, Asie Mineure* ; — 3^e *Époque romaine, Moyen âge et Renaissance* ; — 4^e *Série royale*, depuis les Francs jusqu'à nos jours ; — 5^e *Numismatique lyonnaise* ; — 6^e *Dauphiné* ; — 7^e *Provence* ; — 8^e *Savoie* ; — 9^e *Suisse* ; — 10^e *Franche-Comté* ; — 11^e *Jetons de Lyon et des provinces voisines* ; — 12^e *Scaux de Lyon et des provinces voisines* ; — 13^e *Monnaies modernes* ; — 14^e *Médailles commémoratives*.

La riche collection Lambert, léguée à la ville en 1850, comprend : un beau buffet avec sculptures en ivoire ; de nombreux ivoires du moyen âge et de la Renaissance, des médailles, émaux, pials, chasses, etc.

Galerie des peintres lyonnais.

Nous donnerons la série complète des tableaux que renferment les deux galeries de peintures.

1. *Adrienest. Marché d'animaux.* — 3-16. *Berjon. Animaux, fleurs et fruits.* — 17. *Diard. Une Sibylle ditant la bonne aventure à des jeunes filles.* — *Le même. Baie de la Madeleine (au Spitzberg).* — 19. *Bidaud. Un Clair de lune.* — 20, 21. *Le même. Oiseaux morts ; Nature morte.* — 22. *Boissieu. Marché d'animaux.* — 23. *Le même. Le Ballon (dessin).* — 24. *Le même. Portrait de Montgolfier.* — 25. *Le même. Portrait de la Salle, mécanicien.* — 26. *Le même. Portrait de son frère, graveur.*

- 27. *Le même.* Vue de Ripa-Grande, à Rome (dessin à l'encre de Chine). — 28. *Le même.* Jeune femme plongeant de la mondoline. — 29. *Bonifati.* La Romayka, danse grecque, à Athènes. — 30. *Le même.* Origine de la fabrication des étoffes de soie à Lyon, en 1534. — 31. *Bonifati.* La Cérémonie de l'eau sainte dans l'église des Grecs catholiques, à Rome. — 32. *Le même.* Un officier grec blessé devant les murs d'une ville prise d'assaut. — 33. *Le même.* Portrait de Jacquart. — 34. *Le même.* Berger de la campagne de Rome déplorant la perte de sa chèvre. — 35. *Le même.* Portrait de Coysseux. — 36. *Le même.* Le Mauvais propriétaire. — 37. *Le même.* Une Philéna accablée de fatigue. — 38. *Bony.* Un vase de bronze, rempli de fleurs rares. — 39. *Le même.* Le Printemps. — 41. *Cisler.* Le Printemps. — 42, 43. *Dubuisson.* Chevaux. — 44. *Duclos.* Taureaux luttant. — 45. *Le même.* Une Halle d'artistes lyonnais à l'île Barbe. — 46. *Le même.* Lutte de taureaux. — 47. *Le même.* Écurie de la Tête-d'Or. — 48. *Épinaut.* La Fraîche maternelle. — 49. *Flandrin (Henri-Auguste).* Une Prédication. — 50. *Le même.* Portrait de Dominique de Colonia, jésuite. — 51. *Flandrin (Nippolyte).* Le Dante, conduit par Virgile, visite et console les anciens frappés d'aveuglement. Signé et daté : Rome 1835. Un des plus beaux tableaux de cet artiste. — 52. *Le même.* Euripide écrivant ses tragédies dans une grotte de l'île de Salamine. — 53. *Galley.* Un Bouquet. — 54. *Grosod.* La Fête du grand-père. — 55. *Le même.* Les Adieux d'un militaire français. — 56, 57. *Grosod.* Les Aqueducs romains de Saint-Just; la Cathédrale de Lyon : excellentes toiles. — 58. *Le même.* Jeune élève préparant les couleurs de son maître. — 59. *Le même.* Le Pigeonnier de Roche-Cardou, près de Lyon. — 60. *Le même.* Le petit Rémoleur. — 61, 62. *Le même.* Moulin sur la Rhône; moulin dans la vallée de Roche-Cardou. — 63. *Le même.* Une Tête d'étude. — 70. *Grenier.* Son Portrait à l'âge de vingt ans. — 71. *Guindrand.* Vue prise près d'Allerard. — 72. *Le même.* La Moisson. — 73. *Guichard.* La Mauvaise pensée. — 74. *Le même.* Le Rêve d'amour, allégorie. — 75. *Le même.* Son Portrait. — 76. *Le même.* Tête d'étude. — 77. *Hennequin.* Saül, la Pythouisse d'Endor et l'ombre de Samuel. — 78. *Jaccotte.* La bonne mère. — 79. *Le même.* Portrait de Revoil. — 80. *Jacquand.* Thomas Morus en prison, visité par sa femme et sa fille. — 81. *Le même.* L'Avon. — 82. *Leymarie.* Vue de Saint-Guilhem-du-Désert. — 83. *Magnin.* Jean sauvé des massacres d'Athalie. — 84. *Mauger.* Marine. — 85. *Monizay.* Une Fête de paysans dans les États-Romains. — 86. *Orel (Victor).* né en 1795, mort en 1850. Nœud présenté à Pharaon. Signé et daté : Rome 1830. — 87. *Le même.* Adam et Eve auprès du corps d'Abel (Rome, 1824). — 88. *Perlat.* Émigration des Religieux de la Trappe. — 89. *Petit-Jean (Marie, née Trémolat).* Le Premier exploit d'un chasseur. — 90. *Pillement.* Pont rustique construit sur des rochers. 91. *Recoll*

(1770-1842). Tournai à Rennes, premier triomphe de Duguesclin. — 92. Le même. Le duc d'Albret enseignant à son petit-fils Henri IV à lire de Paraballes (dessin à l'encre de Chine). — 93. Le même. Les Souvenirs (Mme de la Vallière, aux Carmélites, s'arrêtant devant un lis). — 94. Richard. Le Tasse et Montaigne. — 95. Le même. Vort-Vort. — 96. Le même. Artaud, antiquaire, creusant une inscription dans le temple de Diane, à Nîmes (dessin sur papier teinté). — 97. Saint-Jean. Fleurs et fruits. — 98. Le même. Une jeune fille portant des fleurs. — 99. Le même. Fleurs. — 100. Le même. Tête de Christ dans un médaillon entouré des emblèmes eucharistiques. — 101. Le même. Offrande à la Vierge, un des chefs-d'œuvre de l'artiste. — 102. Soulange. Ugalis dans la tour de la Paim. — 103. Stella. L'Adoration des Mages. — 104. Tréviset. Intérieur d'un atelier. — 105. Wery. Vue de l'aqueduc d'Écully, cette partie n'existe plus aujourd'hui. — 106. Allemand. La Fin d'un orage. — 107. Baille. Fleurs au bas d'un rocher. — 108. Le même. Nil d'oiseaux groupés avec des fleurs. — 109. Belloy. La Voiture publique. — 110-116. Berjon. Fleurs et fruits. — 110. Le même. Tête d'étude. — 111. De Boissieu. Le Coillier. — 112. Bonnet. Fleurs. — 120. Le même. Portrait d'Épinaut. — 121. Nacheros. Vue prise à Sublaco. — 122. Flandrin (Paris). Les Pénitents de la Mort dans la campagne de Rome. — 123. Le même. Vue des bords du Rhône. — 124. Genod. Le peintre Stella dessinant une Vierge avec du charbon sur les murs de sa prison. — 125. Groben. La Pyramide de l'Aiguille, à Vienna. — 126. Le même. Son portrait à l'âge de vingt ans. — 127. Gérardon. Ruines du château de Grignon. — 128. Guy. Un marché d'animaux. — 129. Jaccaria. Portrait du peintre Richard. — 130. Jannot. Le Général Gemoau. — 131. Martin d'Auslempy. La Vierge et l'Enfant-Jésus. — 132. Montevray. Le Madone des Grâces, à Certara (État-Romain). — 133. Raigier. Le Buste de la reine Hortense, au milieu des fleurs. — 134. Rouffière. Coupe remplie de fleurs et de fruits. — 135. Servant. Paysage. — 136. Stella. Pastorale. — 137. Le même. Son Portrait. — 138. Sory. Dorgara. — 139. Thierriat. Fleurs. — 141. Allemand. Temps orageux. — 142. Chafne. Napoléon présentant un enfant au baptême. — 143. Clavier. Le Lavoir. — 144. Guindroz. Vue de la rivière d'Ain. — 145. Jaccaria. Son Portrait à 47 ans. — 146. Ischmann. Portrait de Groben. — 147. Kagnès. Son Portrait. — 148. Appien. Le Retour du marché. — 149. Un temps gris; marche de la Barbanche (Ain). — 150. Bail. Le Petit peintre. — 151. Berjon. Portrait en miniature. — 152. Baillet de Poizat. Les Hébreux conduits en captivité. — 154. Brugas. Fleurs. — 155. Dong. Guirlande de fleurs. — 156. Le même. Vase de fleurs. — 157. Monnefond. Le Vœu à la Madone. — 158. Chabal-Ducourgey. Vase de fleurs. — 159. Cosic. Henri le Balafre, duc de Guise, jure à sa mère de venger le meurtre de son père. — 160. Faivre-Duffet. Le Vœu à la Madone. — 162. Genod

scène de l'inondation de 1856, à Lyon. — 163. Girou. Son portrait. — 164. James Bertrond. Les Chrétiens retirant des martyrs noyés dans le Tibre. — 165. Le même. Les Frères de la Mort recueillant un homme assassiné dans la campagne de Rome. — 167. Lays. La Vierge à la croix. — 168. Maistrat. Razes. — 169. Perrachon. Une Cuisine. — 170. Poncet. Portrait d'Hippolyte Flandrin. — 173. Régulier. Portrait de M. Arlès-Dufour, membre de la Chambre de commerce de Lyon. — 174. Sebelon. Portrait de Bonnesfand, peintre. — 175. Le même. Portrait de Vibert, graveur. — 176. Trunolet. Portrait de M. Germain, collectionneur. — 177. Le même. Portrait de Nicolas Pouville, peintre. — 180. Vollen. Le Singe à l'accordéon.

Dans le vestibule ou pailier qui suit la galerie des peintres lyonnais, sont réunies les toiles suivantes : 49. Bonp. L'Hé. — 49, 50. Fatière-Pailler. Jugement de Marsyas, Jugement de Salomon. — 51, 52. Le même. L'Astronomie, copie d'après Raphaël, Adam et Ève. — 57. Faveille (Victor). Vue de Lyon en 1843 (prise des hauteurs du faubourg Saint-Chair). — 61. Genod. Le baron Maupetit, commandant en chef au siège de Zamora. — 119. Dessât. Portrait de Pierre Drevot, graveur lyonnais. — 140. Thierrist (Augustin). Portrait de Thierry, sculpteur lyonnais, d'après Largillière. — 161. Flandrin (Paul). Paysage. — 171. Pucis de Chasseaux. L'Automne. — 172. Rey. Vienne sous les Romains. — 178. Van Rixembourg. Son Portrait. — 179. Le même. Une famille de paysans.

Deux grands tableaux sont provisoirement placés (juin 1870) au grand escalier qui suit la grande galerie de peintures, ce sont : 151. Barro. L'Enfance de Jupiter. — 166. James Bertrond. Conversion de saint Thais. — 248. Artaud (François). Saint Mathieu.

Grande galerie de peinture.

Dans la petite salle qui précède la galerie : 190. Dughet (Guaspre dit Poussin). Agar. — 198. Tableaux gothiques, de maîtres inconnus. — 200. Kiegler. Judith. — 206. Ecole de Van Dyck. L'Amour. — 234. Scheerer. Mort et Couronnement de la Vierge. — 349. De Fontenay. Cinq tableaux de Fleurs et de Fruits. — 350. Bon Boulleigne. La Sortie de l'Arche. — 356. Hermann. Une place de Hollande en 1771.

ÉCOLE FRANÇAISE.

1. Fouet (Simon). Le Christ sur la croix. — 2. Ferrier. David rendant grâce à Dieu d'avoir tué Goliath. — 3. Poussin (Nicolas). La Sainte Famille en repos (ancienne copie). — 4. Fouet (Aubin). Sainte Paule faisant Paumot. — 5. La Hire. La Sainte Trinité. — 6. Mignard. Son portrait. — 7. Bourdon (Sébastien). Portrait d'un militaire cuirassé. — 8. Le

même. Le passage dangereux. — 8. Leveur. (Martyre des saints Ger-
vais et Protais. — 10, 11. Leveur (Esquisses d'après). La Foi, la Reli-
gion. — 12. Lebrun. Louis XIV, ayant à ses pieds des nations vaincues,
est présenté par saint Louis à Jésus ressuscité. — Sans n°. Du même.
Minerve couronnant Hercule. — 13. Réale de Lebrun. Saint Benoît et
sainte Claire, soutenus par des anges, offrent leurs cœurs à la sainte
Vierge. — 14. Courtois, dit le Bourguignon. Général descendant l'ordre de
relayer les blessés après une bataille. — 15. Ponce (Jean). Les Sept Sa-
cerments, dessin. — 16. Loir (Nicolas). Diane et Endymion. — 17 à 20.
Moussier. Fleurs. — 21. Jouvenot (Jean). Les Vendeurs chassés du tem-
ple. Ce tableau, daté de 1704 et signé, passe pour un des chefs-d'œuvre
de ce maître. C'est l'un des quatre tableaux qu'il peignit pour les Béné-
dictins de l'abbaye de Saint-Martin des Champs, à Paris. Les trois autres
étaient : la Madeleine chez le Pharisien, la Pêche miraculeuse et la Ré-
surrection de Lazare, son plus bel ouvrage (ses deux derniers sont au
musée de Louvre). Malgré leur incontestable mérite, ces peintures
déplurent aux Bénédictins, qui refusèrent de les recevoir, disant qu'ils
avaient demandé au peintre de représenter les principaux épisodes de
la vie du fondateur de l'ordre. « Que vouliez-vous, leur répondit Jouve-
not, que je fisse de trente ans à charbon tels que ceux que vous portez? »
— 22. Le même. Saint Bruno en prière. — 23. Parrocel (Joseph). Halte
de cavaliers. — 24, 25. Néaie. Fleurs. — 26, 27. Rigaud (Hyacinthe).
Portraits de Léonard de Lamez, docteur en théologie, et de Denis-
François Secousse. — 28-30. Desportes (François). Animaux et Fruits. —
31. Le même. La Chasse au sanglier. — 32-34. Le même. Animaux et
Fruits. — 35. Coypet (Antoine). La Ville de Lyon, allégorie. — 36. Col-
lin de Vermonet. Le Mariage de sainte Catherine. — 37. Fernet (Claude-
Joseph). Marine, esquisse. — 38. Casanova. Combat de Fribourg. — 39.
Ferry. Le Christ au tombeau, d'après le Caravage. — 40. Le même.
Mort de Cynippe.

41. Damoug. Vue de l'ancien château de Pierre-Scize. — 42. Carnier.
Le Corps du Christ, d'après Annibal Caraccha. — 43. Fabre (Le Baron).
Le Crucifiement de saint Pierre, d'après le Guide. — 44. Le même. La
mort d'Abel. — 45. Girodet-Trésou. Tête de jeune femme. — 46. Gé-
rard. Corinne au cap Ithèque. Ce tableau, que la gravure a rendu célè-
bre, fut acquis en 1821 par le prince royal de Prusse, puis donné à
Mme Récamier, qui le légua, en 1829, à Lyon, sa ville natale. — 47. Durbé
(Louis). La mort de Tasso. — 48. Granet. Interrogatoire de Savonarole.
— 49. Bouhot. Vue de la cour du château de Fontainebleau, prise sous
la porte Dorée.

50. Drolling. Le Bon Samaritain; salon de 1822. — 51. Swebach
père. Vue du Tyrol. — 52. Brupère (Néaie). Vase à fleurs. — 53. Char-
lot. Épisode de la campagne de Russie; le meilleur ouvrage de cet ar-

caso. — 55. Merdhaï. Lièvre d'une forêt au bord d'une rivière. — 56. Ferry. Marine. — 57. Escoffier. Vue de Rome. — 58. Charpentier. Halte et repos de l'armée française sur le plateau du couvent du grand Saint-Bernard, en juin 1800. — 59. Chazot. Vase à fleurs.

60. Court. Une Scène du déluge. — 61. Neim. La Robe ensanglantée de Joseph apportée à Jacob. — 62. Moinein. Entrée de la forêt de Sarrebois. — 63. Desgoffe. Polyphème lançant un rocher sur la barque des compagnons d'Ulysse. — 64. De Lathuy-Parade. Derniers moments du poëtre Sauterre. — 65. Leuillier. Le Vengeur, vaisseau français sous la République. — 66. Lehmann. Le Père du Cid. — 67. Le même. La Sauc. — 68. P. Théodier. Les rives de la Durella, à Vinars (Puy-de-Dôme). — 69. Le même. Entrée de la forêt des Ardennes. — 70. Cérèsion. La Mère et le dernier des sept frères Machabées. — 71. Menges (Nies). Mort de Darius. — 72. Ziegler. Le Songe de Jacob. — 119. Moinein. Toilette d'une fiancée. — 199. Bourdon (Sébastien). Saint Jean-Baptiste dans le désert. — 200. Ziegler. Judith. — 201. Leleux. Bédouins en voyage. — 202. Souplet. Lavage des moutons. — 203. Gizon. Martyre de sainte Agathe. — 204. Grosse. Chœur des Capucins de la place Barberini, à Rome. — 205. Neim. Défaite des Cimbres par Marius. — 213. Demersin. Paysage.

219. Jodot-Ducq. La Toilette d'une fiancée. — 220. Le même. Le Fils de Rubens peint par son père. — 232. Laxergas. Inondation de 1816, à Lyon. — 234. Turpin de Crisaf. Vue de Pompéi. Dessin à la plume. — 235. Le même. Vue du Temple de Piestum. — 236. Mûller (Charles-Louis). Proscriptions des Jeunes Irlandais catholiques, en 1855. — 237. Poussin (Nicolas). Une Bacchanale. Copie. L'original est en Angleterre. — 238. Blanchet. Notre-Dame des Sept-Douleurs. — 239. Grosse. Son portrait. Copie. — 239. Doré (Louis). Portrait de sa maréchère. Donné au musée en 1861. — 231. Delacroix (Eugène). Dernières paroles de Marc-Aurèle mourant. Donné au musée en 1860. — 232. Mûller (Edouard). Fleurs et plantes.

240. Jouvenot (Jean). — Le Repas chez le Pharisien. — 241. Soumy. Le Délain. — 242. Le même. Tête de capucin. — 243. Le même. La Création de l'homme. Dessin d'après Michel-Ange. — 244. Étex. La Mort d'un homme de génie ignoré. — 245. Disportes. Nature morte. — 246. Galée. dit le Lorrain (École de). Paysage. — 247. Song. Fruits recouverts d'un voile de gaze. — 249. De Fontenay. Cinq tableaux, fleurs et fruits. — 250. Boulouga. La Sortie de l'arche.

ÉCOLES ALLEMANDE, FLAMANDE ET HOLLANDAISE.

23. Dürer (Albert). Ex-voto. L'Empereur Maximilien I^{er} et Catherine, sa femme, sont à genoux devant la sainte Vierge et l'Enfant Jésus, qui posent sur leurs têtes des couronnes de fleurs apportées par des anges.

Parmi les spectateurs de cette scène, on remarque Albert Déror lui-même, tenant un rouleau de papier sur lequel il a écrit son nom. — 74. *Stella*. La Vierge, l'Enfant Jésus et le petit saint Jean-Baptiste. — 75. *Martin de Vos*. Jésus chez Simon le Pharisien. — 76. *Jacques*. Portrait d'une dame hollandaise. — 77, 78, 79. *Mirceat*. Portraits. — 80, 81. *Morocoffe*. Portraits. — 82. *Rubens*. Saint François, saint Dominique et plusieurs autres saints préservent le monde de la colère de Jésus-Christ. Ce tableau, peint pour les Dominicains de Gand, a été longtemps exposé au musée de Paris. Il a 3 mètr. 61 c. de hauteur et 5 mètr. 61 c. de largeur. — 83. *Le même*. L'Adoration des Mages. Ce tableau vient de la galerie de Munich. — 84. *Rubens* (*École de*). Le Christ sur la Croix. — 85. *Seydew*. Une Table de cuisine. — 86. *Van Mol*. Vieillard en méditation. — 87. *Croper* (*Carpard de*). Saint Jérôme dans le désert. — 88. *Poelenberg*. Les Balgousses. — 89, 90, 91, 92. *Bronghel* (*Jean dit de Velours*). Les Quatre éléments. — 93. *Le même*. Le Repas de la Sainte Famille. — 94. *Seydew*. Une Couronne de fleurs. — 95. *Le même*. Vase de fleurs posé sur un autel antique. — 96. *Jordanus*. La Visitation. — 97. *Le même*. Jésus dans l'étable. — 98. *Le même*. Mercure et Argos. — 99. *Van Dyck*. Deux idées d'étude. — 100. *Van Dyck* (*École de*). Le Christ mort sur la croix. — 101. *Assmann*. Portrait d'un archevêque de Cologne. — 102. *Meem* (*David de*). Fleurs et fruits. — 103. *Le même*. Un déjeuner. — 104. *Oels* (*Jacques Van*). Le Billot. — 105. *Philippe de Champagne*. Découverte des reliques de saint Gervais et de saint Protais en présence de saint Ambroise, archevêque de Milan, et de plusieurs autres prélats. — 106. *Le même*. La Cène. L'artiste a réuni plusieurs fois le même sujet avec quelques changements. — 107. *Bylert* (*Jean*). La Marchande d'esclaves. — 108, 109, 110. *École de Rembrandt*. Martyre de saint Étienne. Agar renvoyé par Abraham. Sacrifice d'Abraham. — 111. *Van Thelden*. Le Christ sur la croix. — 112. *Quellijn* (*Romain*). Saint Jérôme assis les mains jointes. — 113. *École d'Adrien Brauwer*. Une Taverne hollandaise. — 114. *Même école*. Le Bon ménage. — 115. *Torduy* (*Gérard*). Le Message; d'une charmante harmonie de couleur. — 116. *Cornelck* (*Salomon*). Le Sacrifice de Moïse, père de Sanson. — 117. *Nieker* (*de Jean*). La Délivrance de saint Pierre. — 118. *École de Téniers*. La Taverne. — 119. *Roth* (*Jean*). Paysage. — 120. *Van der Bal*. Portrait. — 121. *Pesters*. Marine. — 122. *Bal* (*Ferdinand*). Le Père. — 123. *Suaneveld* (*Barthelemy*). La Sortie d'une forêt où l'on voit la Falte en Égypte. — 124. *Bols* (*David*). Portrait. — 125. *Rechoud* (*G. Y.*). Portrait. — 126. *Van Mass*. Le Retour au pays. — 127. *Wessels* (*Jean-Baptiste*). Le Repas. — 128. *Fyt* (*Jean*). Giltier mort. — 129. *Wormersmans*. Une Ecole. — 130. *Bachuisen* (*École de*). L'Ouragan. — 131. *Kabel* (*Adrien Van Der*). Un Port de mer. — 132. Intérieur d'une cuisine. — 133. *Rapen* (*Jean Van*). Intérieur de forêt. — 134. Ronds-

boiter. Le Poutallier. — 135, 136. Netscher (Gaspard). Portraits. — 137. Bergen. Le Pâturage. — 138. Nuytsoff (Jacques). Le Ruissou. — 139. Champaigne (Jean-Baptiste de). L'Adoration des Bergers. — 140. Schalken (G.). Un Jeune fumeur allumant sa pipe. — 141. Wessing. Le Touquet. — 142. Mignon (Abraham). Son Chat. — 143. Bloemen (Pierre Van). L'Atelier d'un maréchal ferrant. — 144. Poël (Van Der). L'Incendie d'un village. — 145. Bloemen. Vue prise dans les États Romains. — 146. Son (Jean Van). Fruits. — 147. Maître inconnu. Don Quichotte. Sancho fait respirer des sels à son maître, évanoui à la suite d'un combat malheureux. — 148. Werbruggen. Couronne de fleurs. — 149. Hamilton. Plantes, reptiles, insectes. — 150. Nuyssens (Jean Van). Le Printemps. Chef-d'œuvre de minuties exécutées à la loupe, plus propre, a dit M. A. J. du Pays, à égarer le goût des artistes lyonnais cultivant ce genre de peinture qu'à les guider vers l'esthétique du monde végétal. — 151. Groenewacht. Vue de Paris (1741). — 152, 153. Fandoel. La Tubéreuse cassée. La Corbeille de fleurs. — 154. Brunel. Fleurs et Fruits.

206 et 207. École de Van Dyck. L'Amour. Portrait d'une dame. — 208. Jordéaux. Yresse de Silène. — 209. Neen (Jean David de). Groupe de fruits. — 210. Rickaert (David). L'Avare. — 211. Van der Meulen. Cavaliers en reconnaissance. — 212. Cuyt (Albert). Nature morte. — 213. Denariae. Paysage. — 214. Spoenonck (Van). Vase rempli de roses. — 215. Poëlenburg (Cornille). Le Repos de Diane. — 216. Attribué à Paul Potter. La Prairie : un Berger et son troupeau. — 217. Finants. Lièvre de forêt. — 218. Inconnu. Portrait d'un seigneur. — 220. Rubens. Portrait de son fils. — 223. Haysmans. Paysage.

223. Remling (Jean). La Vierge et l'Enfant Jésus adoré par les anges. — 234, 234 bis. Scheerel. La Mort de la Vierge. La Vierge couronnée par le Père éternel. — 235. D'après Holbein. Portrait d'un seigneur anglais. — 236. Walstapelle. Fleurs et fruits. — 237. Van Spoenonck. Vase rempli de fleurs. — 251. Champaigne (d'après Philippe de). Portrait du cardinal de Bérulle. — 252. Van der Meulen. Cavaliers allant visiter d'anciennes fortifications. — 253. Van Mommén. Le Cheval blanc. — 254. Fyt (Jean). Chat gesticulant du gibier. — 255. Champaigne (Philippe de). Portrait d'un magistrat. — 256. Heist. Une Place de Hollande en 1771.

ÉCOLES ITALIENNES

155. Le Pérugin (Pietro Vassari). Saint Jacques et saint Grégoire. Le volet d'un ouvrage plus considérable. — 156. Le même. L'Ascension de Jésus en présence de la Vierge et des Apôtres. Ce tableau, le plus précieux du musée de Lyon, a été peint en 1495, par le Pérugin, qui avait alors quarante-neuf ans, pour la cathédrale de Saint-Pierre à Pérouse. Après avoir fait partie du musée de Paris, il fut donné, en 1806, par le

gouvernement impérial, au musée de Lyon. Les effées le réclamèrent en 1816, mais le pape Pie VII le donna aux Lyonnais sur la demande de M. Ariand, alors directeur du musée, et de M. le comte Roger de Damas, gouverneur de la ville : *In attestato del suo affetto e della grata sua riconoscenza per la città di Lyons.* — 157. *Raphaël*. Un prophète et deux anges. Copie faite pour le roi Louis XVI. — 158. D'après *Raphaël*. Portrait. — 159. *Lucide dit le Perdreux*. La Vierge, l'Enfant Jésus et saint Jérôme. — 160. *Sebastiano del Piombo*. Le Repos de Jésus. Ce tableau, assez médiocre au point de vue de l'exécution, se distingue par la sévérité et l'austérité de son style. On en a attribué le dessin à Michel-Ange. — 161. *Andrea del Sarto*. Le Sacrifice d'Abraham. — 162. *Allévi*, dit le *Corrége*. Vierge au donataire. — 163. Attribué au *Corrége*. Le Mariage de sainte Catherine. — 164. *Berdone (Péris)*. La Maitresse de Titien. — 165. *Tizotore*. Ex-voto. — 166. Le même. Danaë. Assez médiocre. — 167. *Paul Véronèse*. Moïse sauvé des eaux. Ce tableau ornait le cabinet du roi Louis XVI, avant 1793. — 168. Le même. Bethsabée au bain. — 169. *Palma (le jeune)*. Le Christ à la colonne. Ce remarquable tableau, acheté à Venise par un alcu de M. Jolichere, décorait autrefois la chapelle Sainte-Anne dans l'église Saint-Nizier. — 170. *Corrado (Louis)*. Le Baptême de Jésus. — 171. *Corrado (Amédée)*. Admirable portrait d'un chanoine de Bologne. — 172. *Sevone*. Charles VII victorieux. — 173. Attribué à *Corrado (Amédée)*. Le Mariage de sainte Catherine. — 174. D'après *Amédée Corrado*. L'Adoration des Bergers. — 175. *Le Josphe*. La Présentation de la sainte Vierge. — 176. *Schidone*. Jésus au jardin des Oliviers. — 177. *Véronèse (Carlotto)*. L'Adoration des Rois. — 178. Le même. La Reine de Chypre. *Carlotto Véronèse*, mort à vingt-deux ans, a peint ce tableau à vingt-trois ans. — 179. *Le Guido (Guido Rex dit)*. L'Assomption. — 180. *Albano*. La Prédication de saint Jean dans le désert. — 181. Le même. Baptême de Jésus-Christ par saint Jean. — 182. *Radolocchi*. La Vierge et l'Enfant Jésus entre saint Georges et saint Benoît. — 183. Attribué au *Dominiquin*. Saint Jean. — 184. D'après le *Dominiquin*. La Chasse de Diane. — 185. *Loufron (Jean)*. Saint Conrad. — 186. *Le Guerchin*. La Circumcision de Jésus-Christ. Ce tableau, regardé comme un des meilleurs ouvrages du Guerchin, a été peint pour Gené, peintre du maître. — 187. *Berthelin*, dit *Pierre de Cortone*. César répudie Pompéie et épouse Calpurne. — 188. *Muscone*. — L'Immaculée Conception. — 189. *Prati*, dit le *Colabrat*. Mort de Saphorache. — 190. *Gaspard Poussin*. Agr. — 191. *École de Poussin*. Paysages et fabriques. — 192. *Castiglione*. Marché d'Anvers. — 193. *Muratte (Cario)*. Mater dolorosa. — 194. *Giovanni (Jean)*. Remond dans les bras d'Amélie. — 195. Le même. Saint Luc peignant la Vierge. 196. — *Bacci (Sébastien)*. Sermon chez les capucins (esquissé).

398. *Rezzi*, dit le *Sodoma*. Événement extatique de sainte Catherine.

rine de Sienna. Copie d'après une fresque. — 236. Adoré dit Brenzino. Portrait de Cosme de Médicis. — 237. Sanso Ferrato. Sommeil de Jésus. — 238. Ferondès (Caricato). L'Adoration des Mages. — 239. Cardé dit Cigoli. La Vierge, l'Enfant Jésus, sainte Anne, saint Zacharie et saint Joseph.

ÉCOLE ESPAGNOLE.

197. Zurbaran (François). Saint François d'Assise, placé après sa mort dans une grotte, sous le maître autel d'une église. Le corps du saint s'y était, dit-on, conservé debout, les yeux entr'ouverts et tournés vers le ciel. Le peintre a représenté cette scène avec une effrayante vérité. Ce tableau a passé longtemps pour un Espagnole. La notice du musée, à laquelle nous empruntons les détails qui suivent, ne dit pas pourquoi on l'attribue aujourd'hui à Zurbaran. Avant 1793, il appartenait à un couvent de religieux. Perdu pendant la Révolution, il fut adjugé, en 1802, à un marchand de vieux meubles, pour la somme de 18 francs, dans une vente aux enchères. M. de Boissieu le vit, l'acheta à un prix minime et le grava sous le titre des Pères du désert. Le musée de Grenoble ayant manifesté le désir de l'acheter, la ville de Lyon s'empressa de l'acquiescer. M. de Boissieu le vendit pour un bon prix; mais ayant appris que deux vieilles religieuses infirmes, seuls restes du couvent qui avait jadis possédé ce précieux tableau, vivaient encore dans un état voisin de l'indigence, il s'empressa de leur porter la somme qu'il venait de recevoir. — 221. Murillo. Nature morte.

198. TABLEAUX D'ARTISTES INCONNUS.

TABLEAUX DONNÉS PAR L'EMPEREUR EN 1863, ET QUI FAISAIENT PARTIE DU MUSÉE CAMPANA. — 240. Le Printemps. Jeune fille entourée de fleurs. — 241. Une grande couronne de fleurs. — 242. La Sainte Vierge tenant l'Enfant Jésus. — 243. Dalmazio Scannabuchi. Descente de Croix. — 244. École andalouse. La Vierge, l'Enfant Jésus et saint Joachim. — 245, 246. Vire (Timothée della). Sainte Madeleine. Portraits du chevalier Marin.

On remarque, dans le pavé de la grande galerie, quatre mosaïques antiques découvertes dans le départ. du Rhône, et qui sont une des curiosités principales du musée.

La première fut trouvée à Lyon dans le jardin Macon, près d'Almay, le 18 février 1806 : elle représente une course de chevaux et de chars unie chez les anciens, dans l'enceinte d'un cirque. On distingue par les couleurs les quatre factions se disputant le prix de la victoire. La loge présidenale, où siègent les juges du concours, la spina, contenant un rang de dauphins et un rang d'aigles, les bornes, meta, qu'il fallait franchir, etc., les rinceaux et les entrelacs dont ce magnifique tableau est encadré, attirent surtout l'attention.

La deuxième vient de Sainte-Colombe, village situé en face de Vienne. Le sujet principal, représentant la lutte de l'Amour et du dieu Pan, est entouré d'ornements, d'oiseaux, de fruits, rendus avec vérité.

La troisième avait été découverte, en 1816, dans un jardin, à la montée du Gourguillon, à Lyon; elle a été placée au musée en 1823. Ses dimensions sont de 6 mèl. 50 c. de long sur 3 mèl. 25 c. de large; plusieurs beaux compartiments la composent. Le tableau du centre représente la lutte de l'Amour avec le dieu Pan; une divinité, faisant les fonctions de gymnastarque, tient d'une main la palme destinée au vainqueur, tandis qu'elle montre, de l'autre, l'Ermine-Athènes en face.

La quatrième provient de Saint-Romain-en-Gal. Elle avait près de 7 mèl. de long sur 5 mèl. de large; mais son état de dégradation a déterminé l'artiste qui l'a restaurée à réduire à douze les cinquante peints compartiments qui accompagnaient le tableau principal. Celui-ci, placé dans le centre, représente Orphée, coiffé du bonnet phrygien, assis et jouant de la lyre; les autres représentent des oiseaux et des quadrupèdes.

Le Musée d'histoire naturelle, ouvert au public les jeudi et dimanche de chaque semaine, de 11 h. à 4 h., les mardi et samedi aux mêmes heures pour les étudiants, a pris depuis quelques années des développements considérables. Tous les genres d'animaux connus y sont représentés, le plus grand nombre en nature, quelques-uns seulement par des dessins. En outre, les principaux types des animaux fossiles y sont classés avec les animaux vivants en prenant pour base de classification le système nerveux. La galerie de minéralogie renferme une collection générale de minéralogie, classée rigoureusement d'après les meilleures bases scientifiques, de géologie et de paléontologie, et des collections spéciales du bassin du Rhône et du département.

Musée d'art et d'industrie. — Ce musée nouvellement établi, achevé, et dont aucun catalogue n'a encore paru, occupera tout le 2^e étage du palais du Commerce. Le grand escalier qui se présente à dr. du vestibule principal y conduit. Ce musée a été institué par décision de la Chambre de Commerce, le 24 janvier 1856; son programme arrêté le 27 septembre 1856, sur le modèle des institutions du même genre qui se trouvent en Angleterre et surtout à Londres. Il fut inauguré le 6 mars 1864. Il comprend trois départements : 1^o un département de l'Art,

composé de collections destinées à montrer la beauté telle qu'elle a été sentie et exprimée par chaque nation et dans chaque grande époque, et par suite le style et l'ornement, la forme et le coloris qui en font le caractère; des galeries de tableaux et de photographies de fleurs; 2° un département de l'Industrie, dont les galeries sont consacrées, ici aux socons, aux soies grêges et ouvrées, aux fils que l'on marie avec la soie, aux soieries, aux étoffes de soie mélangées de laine, de coton, de lin, d'or ou d'argent; là, au matériel et aux produits nécessaires à la préparation, au tissage et à la teinture de la soie, et dont les collections embrassent toutes les branches de l'art industriel; 3° un département Historique divisé en deux sections, celle de l'histoire générale de la fabrication des soies et celle de l'histoire particulière de la fabrique de Lyon.

AUX DE L'O. (rue de Lyon). — Elle comprend une grande salle suivie de deux petites salles parallèles.

Grande salle. — Cette salle est divisée en trois travées, dont celle du centre est la principale. — Choix d'ornements Égyptiens, Assyriens, Grecs, Romains, Byzantins, Arabes, Romans, Gothiques, Renaissance et temps modernes. Une partie de ces ornements sont empruntés à des monuments religieux lyonnais. — *Terreries* : œuvres originales et estampes d'après divers maîtres : Raphaël, Della Robbia, Jean Goujon, etc.; parmi les originaux, une magnifique allégorie de haut relief par Coustou. — *Isotères et bois sculptés* : un curieux devant d'autel du x^e s., en bois sculpté, peint et doré, représentant le Jugement dernier, le paradis et l'enfer; deux tableaux de fleurs d'un charmant travail, sculptés par un artiste lyonnais du xviii^e s. — *Serrurerie ancienne* : verrous, boutons, serrures de maîtres, clefs ouvragées; jolie imposte de porte en fer forgé de l'époque de Louis XIV. — *Orfèvrerie* : bronzes, objets en fer ciselé; quelques bijoux romains, plaques, signetres, boudoirs, des maîtres de la Renaissance : Benvenuto Cellini, Ascanio, Bernard Strauss (reproduction); beau plat en étain de François Briot; fers repoussés du xvi^e s., vases persans et indiens en métal niellé d'argent. — *Émaux cloisonnés*, incrustés et peints; plusieurs vitraux armoriés du xvi^e s., travail suisse d'une grande beauté. — *Céramique* : porcelaines de Chine et du Japon, de Russie, d'Allemagne et de France; Sèvres Italiennes, françaises, allemandes et hispano-moresques; vases de grès des xiv^e, xv^e et xviii^e siècles. — *Ferreries* : quelques pièces antiques de Venise, de Bohême et de France. — *Horlogerie* : un spécimen curieux des instruments horaires du xvi^e s., signé Pierre Noy-

telon à Lyon. — Coërs repoussés, estampés et ciselés : fragment remarquable d'une tenture de la Renaissance provenant du château de Fontainebleau. — Tissues anciens et modernes : les ornements d'églice, tapisseries, étoffes civiles, dentelles, guipures et broderies du moyen âge et des temps postérieurs occupent, dans cette salle, une large place. Plusieurs types intéressants de la Chine et des Indes, parmi lesquels un échantillon de soies jaunes à personnages, oiseaux et fleurs imprimés, de fabrication chinoise, provenant d'un tombeau égyptien de l'époque des Pharaons, morceau important pour l'histoire de l'art. La suite des étoffes d'assemblément à partir de Louis XIII jusqu'à nos jours, est l'une des plus complètes qui existent. On y retrouve les œuvres principales des artistes célèbres, Rovel, Philippe de la Salle, Bony et Deshayes, qui ont illustré la fabrication lyonnaise au siècle dernier. — Dans la section des broderies : un Christ au roseau, tableau à trois personnages, véritable peinture à l'aiguille, d'une merveilleuse beauté. Outre les étoffes exposées, 150 portefeuilles d'échantillons de tissus variés. — Au centre de la 3^e travée, deux grands vases de Sèvres décorés par Roussel.

Faites salles. — Deux celle de dr. : deux habits Renaissance, deux beaux tapis chinois, dont l'un, broché sur fond rouge, date du xiv^e s. ; belles étoffes brodées pour meubles, exécutées sur les dessins de Bony. — Dans celle de g. : papiers peints de Dumont, Muller, Durand; crêdences du xvi^e s., d'un style original.

A la suite est un troisième cabinet qui renferme des objets de même nature que le précédent, et sur lequel s'ouvrent les bureaux de la direction du musée et la salle de travail.

ALLÉE DE S. (Place des Cordeliers). Vestibule : gravures italiennes : colonne Trajane, colonne Antonine, legs de Raphaël. — Nouragues : vases de Scythiens, Minerve d'un style grec. — Salons. Peintures décoratives, fruits et fleurs, deux belles toiles de Carlo Cignani et Mario Nuzzi; fleurs de David de Room, A. Mignon, Pillement, dessins originaux des maîtres français, italiens et allemands; ses-semble photographiques de dessins, d'après les originaux des musées de France et d'Europe; gravures en portefeuilles. Belle chaise à porteur du xiv^e s., trois crêdences du xvi^e s. — Autre vestibule : estampes décoratives, bustes : Prosper Mérimé (bronze), Claude Bennet (marbre).

PAVILLON S. E. — Modèles de métiers représentant l'histoire de la soie dans ses perfectionnements essentiels. — Première machine à coudre, d'invention lyonnaise, vers 1830. — Monographie du cocon de ver à soie, et soies de toute provenance; — esquisses, peintes et aérées en aquarelle, de l'école lyonnaise.

Les arts E. et N. ne sont pas encore aménagés.

La salle de travail, réservée aux personnes qui désirent con-

sauter les portefeuilles et collections, renferme une bibliothèque spéciale composée d'ouvrages d'art à figures, et d'estampes décoratives d'ornement classées par maîtres, par écoles et par époques. Elle est ouverte les mardis, mercredis, vendredis et samedis, de 11 h. à 3 h.

Le musée est ouvert au public les dimanches, les joidis et les jours de fêtes, de 11 h. à 4 h.; et les mardis, mercredis et samedis, aux mêmes heures, avec des billets d'entrée. Les étrangers sont admis tous les jours, sur leur demande. M. Brossard est le conservateur intelligent du musée d'Art et d'Industrie de Lyon.

Musée de la Propagation de la Foi. — Place Bellecour, 31, ouvert tous les jours, excepté les dimanches et fêtes, de 8 h. du mat. à 5 h. du s. (les vendredis, de 10 h. à 5 h.).

Nous signalons cet intéressant musée moins en raison de la valeur des curiosités qu'il renferme qu'en raison des souvenirs qui s'y rattachent, tous ces objets étant autant de dons faits par les missionnaires répandus dans les cinq parties du monde.

Lances, flèches, casse-têtes, bonnetiers, coiffures guerrières, etc., des différentes peuplades sauvages. Albums, manuscrits chinois, indiens, etc. Peintures, étoffes chinoises, etc. Médailles, herbier (flore de la Nouvelle-Zélande). Minéraux, etc. Divers objets de curiosité et d'art.

La partie la plus attachante est le Reliquaire, annales émouvantes de l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

Instruments de tortures, tels que chaînes, cordes, cangues ayant servi au supplice de divers missionnaires dont les noms sont relatés; hache ayant servi à la décollation. Tuniques et différents autres vêtements ensanglantés portés par les martyrs au moment de leur exécution.

Il est regrettable que le local soit si restreint. Ces richesses de souvenirs sont entassées les unes sur les autres au détriment du coup d'œil et de l'instruction.

Le Musée industriel de l'École de la Martinière, rue des Augustins, 5, ouvert le dimanche de 11 h. à 2 h., mérite également une visite.

La Bibliothèque du Palais des Arts, dont le local est insuffisant, est spécialement consacrée aux sciences et à l'industrie.

Formée dans l'origine avec les ouvrages relatifs aux sciences et aux arts, que possédait la bibliothèque du lycée, elle s'est constamment accrue depuis, soit par des dons, soit par des acquisitions (bibliothèque séricicole, donnée en 1859 par les héritiers de l'illustre agronome Mathieu Bonafoux, collection Thiollier (livres géologiques) achetée en 1860. Les riches bibliothèques que lui ont léguées MM. Lambert, Prunelle et Rougnard, sont installées dans des salles spéciales. Cette importante collection se compose aujourd'hui de plus de 65 000 volumes.

Les cabinets des estampes renferment environ 40 000 pièces, dessins originaux, gravures, portraits, etc., sous verre, en portefeuilles ou réunies en volumes.

La Bibliothèque de la ville, ouverte au public tous les jours non fériés, de 10 h. du matin à 3 h. du soir, a son entrée sur la rue de la Bourse. Elle occupe la partie du bâtiment du lycée qui donne sur le quai du Rhône. Sa principale salle a 48 mètr. de longueur, 11 mètr. de largeur et 13 mètr. de hauteur¹; vers le milieu de cette salle, une grande arcade donne accès dans une galerie en retour d'équerre, qui a plus de 5 mètr. de largeur sur une longueur de 22 mètr.

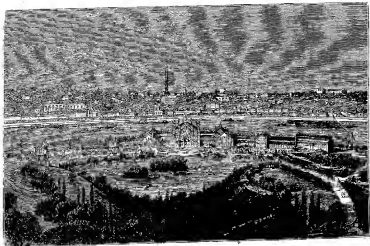
La bibliothèque de la ville se compose actuellement de 150 000 volumes et de 2400 manuscrits. Elle a acquis en 1855, au prix de 40 000 fr., la belle collection lyonnaise de M. Coste. Elle a actuellement pour directeur M. Monfalcon, médecin, auteur d'une *Histoire de Lyon* et de plusieurs ouvrages justement estimés.

Industrie et commerce.

Lyon est une ville industrielle et commerçante. Son commerce embrasse toutes les denrées et tous les produits. Nous n'avons rien de particulier à en dire ici; mais son industrie, très-variée d'ailleurs, a deux spécialités, qui lui ont valu une réputation méritée : la charcuterie, qu'il nous suffira de mentionner, et la soierie, qui demande quelques renseignements historiques et statistiques.

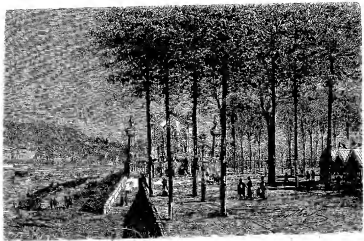
L'art de fabriquer les étoffes de soie fut enseigné aux Lyon-

1. On remarque un buste de Boileau, en marbre, exécuté par Delacour, et donné par Boileau lui-même à Claude Broussonet, avocat à Lyon.



Exposition de Lyon en 1853-1855.

naïssance par des Italiens que des troubles civils (Guelphes et Gibelins) avaient forcés de s'expatrier. Cette industrie, favorisée par Louis XI, François I^{er}, Henri II, qui la réglementa, et Henri IV, prit en peu de temps des développements considérables. Toutes les fois que les événements politiques ou des calamités publiques semblaient en compromettre l'existence, la découverte d'une étoffe nouvelle ou d'un nouveau procédé vint au contraire en augmenter la prospérité croissante. Ainsi, en 1608, le Lyonnais Daugnan inventa une étoffe de soie tramée de laine et de fils mélangés d'or et d'argent, qui, deux siècles plus tard, devint le point de départ de la fabrication des châles de Lyon; en 1630, Ferrand inventa les ferrandises; en 1655, on lustrait les étoffes de soie blanche; le siècle suivant vit apparaître tour à tour les popelines, les ras de Saint-Maur, les velours à ramages ras, façonnés et figurés en soie pure ou mélangés d'or et d'argent, les velours brochés, nausés de toutes les couleurs, les brocadelles, les satinades, les étoffes noircies mêlées d'or et d'argent, etc. Enfin, au commencement de ce siècle, en 1802, un ouvrier de génie, Jacquart, opéra la révolution la plus heureuse et la plus importante qui ait jamais eu lieu dans le tissage de la soie. Avant cet illustre méconnu, les machines employées pour la confection des étoffes de soie, dites façonnées, étaient compliquées, difficiles à manier, chargées de cordes et de pédales. Outre l'ouvrier occupé du tissage proprement dit, une ou plusieurs personnes étaient nécessaires pour faire mouvoir ces cordes et ces pédales, et donner aux fils de la chaîne les diverses positions qu'exigeait le brochage ou façonnage de l'étoffe. On employait généralement à ce pénible travail des jeunes filles appelées tireuses de lacs, et condamnées à conserver pendant des journées entières des attitudes forcées qui déformaient leurs membres et abrégèrent leur vie. Le métier à la Jacquart, sans cesse perfectionné depuis, a permis à un seul ouvrier de fabriquer les tissus de soie façonnés, quelle que fût leur complication, avec autant de facilité que s'il fabriquait le plus simple tissu; en outre, de confectionner avec le même appareil, en changeant seulement les cartons employés, les étoffes les plus diverses; et pourtant Jacquart, dont le nom sera immortel, et



Entrée du palais de l'Exposition de Lyon.

dont tous les ouvriers bénissent aujourd'hui l'heureuse découverte, se vit longtemps méconnu, insulté, haï de ses concitoyens, et il n'eût été du jury de l'exposition des produits de l'industrie, en 1801, qu'une médaille de bronze, comme inventeur, dit le rapport, d'un mécanisme qui supprime un ouvrier dans la fabrication des tissus brochés.

Les chiffres suivants sont extraits du rapport fait par M. Arlès-Dufour, négociant et membre de la Chambre de commerce de Lyon, à la commission française du jury international de l'Exposition universelle de Londres :

L'industrie des soieries occupait à Lyon, depuis 1650 jusqu'à 1680, de 9000 à 12000 métiers; après la révocation de l'édit de Nantes jusque vers l'an 1760, ce nombre était réduit à 2000 ou 4000 environ; de 1760 à 1788, il se relevait à 18000, pour retomber à 3000 ou 4000 en 1794; de 1804 à 1812, il remontait à 12000, et, en 1816, à 20000; en 1827, il atteignait 27 000; en 1837, il était de 40000, et à l'époque de la révolution de Février, 57070 métiers fonctionnaient à Lyon : aujourd'hui le nombre des métiers s'élève, en pleine prospérité, à 70 000, chiffre donné par la Chambre de commerce de Lyon; ils sont dispersés dans l'agglomération lyonnaise, le département du Rhône et les départements voisins.

« Il est reconnu que chaque métier donne du travail à deux personnes, ce qui porte, par conséquent, à 140 000 le nombre des ouvriers, hommes et femmes, attachés à l'industrie des soieries et y trouvant des moyens d'existence. » (*Dictionnaire du commerce et de la navigation.*)

La production des articles dans lesquels la soie domine est évaluée, par M. Arlès-Dufour, au maximum de 375 millions de francs par an, dont 125 millions en main-d'œuvre et 250 millions en matières premières.

Le nombre des maisons de fabrique à Lyon est d'environ 200; comme quelques-unes ont plusieurs associés, on compte 450 à 500 noms de fabricants. Pour saisir le rapport de la fabrique de Lyon avec les autres fabriques de soieries françaises, il convient de savoir que les étoffes de soie pure et celles où la soie domine occupent en France environ 185 000 métiers, qui pro-

faisaient une valeur d'à peu près 500 millions de francs, dont 375 millions pour Lyon, comme nous venons de le constater; l'exportation consomme la moitié de la fabrication totale, tandis qu'elle absorbe plus des trois cinquièmes de la production lyonnaise, qui trouve ainsi à l'extérieur son marché le plus important.

Rue Saint-Polycarpe, s'élève un bâtiment construit en 1809 par M. Gay et appelé la *Condition des soies*. Cet établissement, créé par un décret du 23 germinal an XIII, avait pour but de ramener à un degré uniforme d'humidité toutes les soies qui y étaient déposées. Le poids auquel la dessiccation les avait réduites faisait foi entre le vendeur et l'acheteur. Une ordonnance royale du 13 avril 1841 a complètement changé le procédé de conditionnement prescrit par le décret de fondation, et celui qui est actuellement suivi a pour base la dessiccation absolue de la soie et la constatation des matières étrangères dont la soie est chargée, ce qui s'appelle le *décreusage*.

Le *tirage de l'or* est aussi une des industries de Lyon. Cette ville possédait une des trois argues qui existaient en France. Elles ont été supprimées.

Promenades.

Il y a quelques années, Lyon ne possédait pas — à part le *Jardin des plantes* détruit en partie pour l'établissement du chemin de fer de la Croix-Rousse, et converti en square — de promenades proprement dites. Les allées de la place Bellecour, le cours du Midi, les plantations des quais, le cours Rambaud, le cours d'Herbouville ne méritaient pas un pareil nom. Mais, en 1856, de petits jardins anglais ont été établis ou plutôt construits au-dessus des rochers qui dominent la rive g. de la Saône entre le pont de Serin et la passerelle Saint-Vincent. De ces jardins, qui forment l'un des côtés du nouveau cours Rouville ou des Chartreux, au-dessous de l'église et de l'institution de ce nom (V. ci-dessus, *Édifices religieux*, p. 356), on découvre de beaux points de vue.

Enfin Lyon a, depuis 1857, son bois de Boulogne, le parc de la Tête-d'Or, situé à 1700 mètr. seulement de la place des Ter-

reux, sur la rive g. du Rhône, à l'extrémité du quai de l'Est, l'un des plus beaux quais de Lyon, qui sert d'avenue au parc.

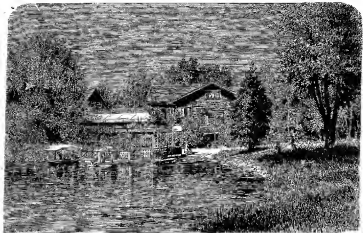
Le parc de la Tête-d'Or couvre une superficie d'environ 114 hectares, acquise des hospices de Lyon à des conditions très-mouderées. Il est limité, à l'O. et au N., par le Rhône; à l'E., par la chaussée qui prolonge le viaduc du chemin de fer de Genève et par le bourg des Charpeaux; au S., par la ligne des fortifications qui encignent le territoire des Brotteaux. Il a été dessiné d'après un plan de M. Bülher, architecte paysagiste de Paris, présenté par M. Bonnet, ingénieur en chef de la ville de Lyon, et approuvé, le 25 octobre 1856, par l'administration municipale. Il comprend deux parties. Des prairies dans lesquelles paissent des bœufs et des moutons de races françaises et étrangères, des bosquets et un beau lac où s'élèvent deux petites îles, forment la partie consacrée à la promenade. On y trouve un chalet-restaurant dont les prix sont modérés, et, sur le bord du lac, des bateaux et des canots. La partie scientifique comprend un jardin botanique; un jardin de plantes médicinales; une pépinière spéciale pour l'entretien du parc et des squares de Lyon; des terrains clôturés où sont parqués des cerfs, daims, gazelles, etc.; une belle volière en rotonde renfermant un grand nombre de variétés d'oiseaux. Des cygnes et autres oiseaux aquatiques peuplent le lac.

La digue du Grand-Camp, qui défend le parc des invasions du Rhône, se prolonge à l'E. jusqu'à Jonage, point où l'escarpement des balmes viennoises, rejoignant le Rhône, oppose à ses emportements une berge de 15 à 20 mètr. d'élévation.

A l'E. du parc, au delà du chemin de fer de Genève et près de la digue, a été établi un hippodrome. Des courses organisées à Lyon par les soins du Jockey-Club y ont lieu tous les ans. Elles jouissent d'une réputation bien méritée.

C'est dans le parc de la Tête-d'Or, le long du Rhône, qu'a été bâti le palais de l'Exposition internationale de 1872-1873.

V. Lyon et ses environs, 2^e édition, par An. JOANNE.)



Parc de la Tête-d'Or.

ENVIRONS DE LYON.

L'île Barbe.

6 kil. 1/2 de la place Bellecour. — 5 kil. 1/2 du pont de la Feuillée (omnibus rue de la Platière: 10 départs par jour; prix, 50 c. la semaine, 40 c. le dimanche). — 8 kil. de la gare de Perrache à la station de Saint-Rambert: 9 départs par jour, dont deux par la ligne du Bourbonnais; 1^{re} cl. 1 fr., 2^e cl. 75 c., 3^e cl. 55 c.; aller et retour: 1 fr. 10 c., 20 c., 60 c. — En été, services de bateaux à vapeur (trajet recommandé), 6 départs par jour, les dimanches, toutes les heures; prix, 35 c.

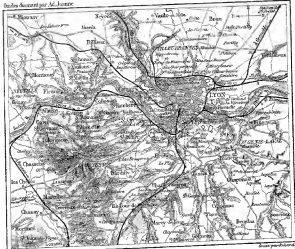
La route qui conduit à l'île Barbe longe la rive g. de la Saône. Au delà du pont de Serin (V. p. 311) elle passe au-dessous de la tour de la Belle-Allemande, ancienne dépendance de l'île Barbe, et célèbre dans les vieilles chroniques comme ayant appartenu à l'épouse de Cléberger, le bon Allemand (V. p. 312). Cette tour, qui dépendait d'une vaste propriété aujourd'hui morcelée, a donné lieu, du reste, à de nombreuses légendes. Les coteaux de la Saône sont couverts de villas, grandes et petites; quelques-unes attirent les regards par la beauté de leur position, l'élégance de leurs constructions et l'épaisseur de leurs ombrages. Un vaste établissement hydrothérapique y a été élevé dans une belle position.

L'île Barbe, placée au milieu de la Saône qu'elle partage en deux bras, a la forme d'un navire; sa longueur est de 560 mèt., sa largeur de 125. Les titres les plus anciens l'appellent *insula barbara*. En 440, elle contenait déjà un monastère florissant, placé à son extrémité septentrionale, sous le vocable de saint André et des Apôtres. Vers la fin du vi^e s., les religieux prirent la règle de Saint-Benoît. En 725, les Visigoths détruisirent leur couvent, qui rebâti sous Charlemagne, doté par ce puissant empereur, et consacré à saint Martin de Tours, devint au xi^e et xii^e s., une des plus riches et des plus puissantes abbayes du royaume de France. Plus tard, la discipline s'y relâcha à tel

ENVIRONS DE LYON

Recherches de C.

Carte dressée par M. Lantier



Donnée par M. Lantier

100000
100 000 200 000
Kilomètres

point que le pape Paul III se vit obligé de remplacer les Bénédictins par des chanoines (1549). En 1562, les Huguenots envahirent l'île, pillèrent le couvent et incendièrent ensuite l'église, bâtie en 985, et la chapelle de Notre-Dame-de-Grâce, élevée en 1070 sur le bord oriental. Ces deux églises furent restaurées à la fin du xvi^e s. et dans les premières années du xvii^e. Après la

réunion de l'île Barbe au chapitre de Saint-Jean, le cardinal de Tencin y transporta, dans la maison abbatiale, le séminaire de Saint-Pothin, où étaient reçus les prêtres âgés et des pensionnaires. Quand ce séminaire eut été supprimé, les comtes de Saint-Jean morcelèrent cette propriété, qu'ils louèrent à divers particuliers. Enfin, en 1793, l'île Barbe, divisée en 25 lots, estimée 26 226 livres, fut adjugée sur enchère au citoyen Parussel, au prix de 166 000 livres; et la plupart des anciennes constructions tombèrent sous le marteau des démolisseurs.

Malgré ces vicissitudes, l'île Barbe est encore un des points les plus curieux du Lyonnais, sous le rapport archéologique.

La pointe S. de l'île Barbe partage en deux parties le pont de Saint-Rambert. On trouve d'abord, en descendant du pont, une esplanade très-ombragée. Deux vagues ou assemblées de réjouis-



L'île Barbe.

sances y ont lieu les lundis de Pâques et de la Pentecôte. A cette esplanade succède une sorte de petite place, sur laquelle se trouve, à dr., la chapelle de Notre-Dame-de-Grâce, simple rectangle dont le clocher seul (1070), couronné d'une pyramide en pierres à quatre pans, présente quelques caractères à l'extérieur. L'intérieur de la chapelle comprend cinq travées du style ogival naissant, avec détails romans.

Pour visiter cette église ainsi que les curiosités de l'île enclavée dans des propriétés particulières, il faut demander les clefs dans un petit café-restaurant qui se trouve sur la place, à g., et où l'on pourrait commander d'avance un repas. Seulement, lorsque les maisons de campagne et la caserne de l'île Barbe sont habitées, c'est-à-dire du 15 avril au 1^{er} octobre environ, il n'est guère possible d'y pénétrer.

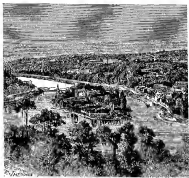
Un chemin qui se détache de la place, à g., laisse voir d'abord six arcades appliquées contre un mur auquel on parvient librement. Ces arcades, des xii^e et xiv^e s., paraissent avoir été enlevées de l'ancien cloître. A leur droite se lit une inscription romaine : D. M. ET MEMORIAE ARTERNAE C ANNI FLAVIANI VET EX LEO XXX ANNIIS RESPECTIVE ET IVLIA RESTITVA FILIYS ET CONIUNX QVAE V....

L'arcade la plus riche est une porte en plein cintre où sont figurés en relief, dans le tympan, des personnages sacrés foulant aux pieds des monstres symboliques. Une inscription métrique et rimée tracée sur l'archivolte intérieure fait allusion à ces allégories.

Plus loin, dans un jardin, s'élève la chapelle *Saint-Loup*, peu curieuse à l'intérieur, mais dont une face extérieure est tapissée de deux rangs d'arcades romanes et de médaillons sculptés qui paraissent provenir d'un autre édifice. D'autres débris de chapiteaux, d'arcades, de colonnes, de sculptures, gisent dans le même enclos.

Plus loin encore et vers l'E., sur le point culminant de l'île, se dresse le château, forteresse du xv^e s., flanquée de tours rondes et défigurées que représente notre gravure (p. 402). Pendant une partie de l'année, elle est occupée par un détachement de deux cents soldats.

Enfin, en passant sous une porte fortifiée du xiv^e s., on arrive dans un vaste parc terminé, sur la pointe N. de l'île, par une maison d'habitation. Il ne faut pas manquer d'aller admirer, derrière cette maison, dans un angle rentrant, un spécimen peu connu et peut-être unique en France, de l'architecture civile du xiv^e s. C'est un magnifique manteau de cheminée d'une seule pièce, formant comme une couronne suspendue entre les deux murs qui forment l'angle rentrant et ornée de dix médaillons



L'île Barbe.

renfermant alternativement une tête humaine et un ornement. Il est fort douteux que ce curieux morceau de sculpture soit à sa place primitive : les murs qui le supportent ne paraissent pas anciens.

Le fameux puits attribué à Charlemagne, et qui était creusé près de Notre-Dame-de-Grâce, a été comblé il y a plusieurs années.

Le Mont-d'Or lyonnais. — Comen.

Excursion très-recommandée. — On peut la faire en allant par Saint-Cyr et en retournant par Comen, ou en sens inverse. Elle demande environ 3 h. 1/2 de courses à pied, stations non comprises. 7 kil. 1/2 de la rue de la Platière à Saint-Cyr; service de voitures; quatre départs par jour; prix: 55 c. la semaine et 60 c. le dimanche. — On pourrait aussi aller à Saint-Cyr en partant de l'île Barbe et en passant par Saint-Rambert, cette course n'est que de 3 kil. — Comen possède une station de chemin de fer; prix, de la gare de Perrache (15 kil.): 1 fr. 85 c., 1 fr. 30 c., 1 fr. 10 c.

La route qui conduit à Saint-Cyr, aussitôt après avoir croisé le chemin de fer de Paris à Lyon et quitté le faubourg de Vaise, laisse à dr. le château encore bien conservé de Rochecorbon, construit dans la seconde moitié du xvi^e s. par Hernace Cardoni, seigneur lucquois. Jean-Jacques Rousseau vint y passer quelques jours, en 1770, pour promener ses rêveries dans le pittoresque vallon d'Arche. Un beau colombier s'élève à côté du château.

La route de Saint-Cyr longeant le vallon d'Arche, laisse à dr. les nouveaux bâtiments dits les Vauges, succursale du lycée de Lyon. Au hameau et carrefour des Ormes, que l'on rencontre ensuite, fut massacré, en 1793, un corps d'assiégés qui avait tenté une sortie du côté de Vaise.

Saint-Cyr, v. de 1737 hab., est dominé par une belle église de construction récente et par la tour d'un château des archevêques de Lyon, bâti en 1219.

30 à 40 min. suffisent pour monter à pied de Saint-Cyr au Mont-Ceindre, le moins élevé (467 mèl.) des principaux sommets du Mont-d'Or. On y jouit d'une vue admirable sur les vallées de la Saône et du Rhône, la Bresse, le Bugey, le Beaujolais, les montagnes du Dauphiné et du Forez, enfin, quand le temps est clair, sur les Alpes. Sur ce sommet existent, depuis 1361, un ermitage encore occupé aujourd'hui, et une chapelle de pèlerinage décorée d'ex-voto.

Le Mont-Houx ou Meudoux (512 mèl.) est situé au N. O. du Mont-Ceindre. De ce dernier, on y parvient en 50 min. environ, en laissant à g. le Mont-de-la-Roche (531 mèl.). Il faut attaquer

le Mont-Houx par le versant de l'E. ou du N. E. ; vers l'O., son escarpement est trop raide. La vue dont on jouit de ce sommet est supérieure à celle du Mont-Cindre. Des deux nouveaux sommets que l'on voit devant soi, l'un, à l'O., est le *Mont-de-la-Longe*, l'autre, au N. O., est le *Mont-Verdun*, auquel on parvient en 40 min.

Le *Mont-Verdun*, la cime la plus haute du massif (625 mètr.), est aussi celle d'où la vue est la plus vaste, car, outre les pays ci-dessus mentionnés, elle embrasse encore la vallée pittoresque de l'Azergues. Le *Mont-Verdun* est, comme le *Mont-Houx*, escarpé à l'O. Au S. s'étend *Limonest*, ch.-l. de c. de 939 hab., peu intéressant à visiter, mais dont les fromages sont très-connus des gourmets sous le nom de *fromages du Mont-d'Or*. On descendrait en 25 min. du *Verdun* à *Limonest*, si l'on voulait y prendre la voiture qui conduit à Lyon (11 kil.). Mais il sera mieux de se diriger au N. E., vers *Poleymieux* (30 min.), par un chemin qui laisse à g. des mines de fer et passe au pied du *Mont-Garcane* (570 mètr.). *Poleymieux*, v. de 431 hab., est dominé par une grosse tour féodale du x^e s.

Au delà de ce village, prenant la direction du S. E. on franchit le ruisseau de la Tour, au hameau de la *Roche* (12 min.), puis, inclinant vers la g., on gravit l'arête qui se détache du *Mont-Houx*, et dont le versant opposé descend vers la Saône. De petits chemins qui laissent à dr. une riche carrière de pierres, conduisent enfin à (40 min. de *Poleymieux*) *Couzon*. *Couzon* a été décrit plus haut, p. 288.

On pourrait combiner l'excursion au *Mont-d'Or* avec l'excursion à l'île Barbe, soit en allant de *Saint-Rambert* à *Saint-Cyr* après l'avoir visitée, soit en descendant à la station de *Saint-Rambert* au retour de *Couzon*.

Le tombeau de Castellane. — Caluire.

Ce monument se trouve à moitié parcours de la montée *Saint-Boniface*, qui se détache des bords du Rhône, en face de l'île Barbe, et aboutit à *Caluire*. On peut donc y arriver en quittant l'île-Barbe ou par *Caluire*, qui possède une station du chemin de fer de *Sathonay*.

Le tombeau de Castellane, érigé en 1857, a été rebâti, en 1864, par les soldats du camp de Sathonay. C'est une chapelle funéraire assez simple, dans laquelle se voient deux statues de grenadier et de voltigeur.

On peut aller visiter à Caluire, h. de 8440 hab., une église récemment construite dans le style ogival (charmants vitraux).

Le château de la Pape. — Le camp de Sathonay.

Château de la Pape : 6 kil. du quai de Retz, 27, d'où partent deux fois par jour, pour Miribel, des omnibus qui passent devant le château. — **Sathonay à Lyon (Croix-Rousse) :** chemin de fer exploité par une compagnie distincte de celle des Dombes ; trains spéciaux toutes les heures ; prix : 1 fr., 70 c. et 55 c.

La route de Miribel sort de Lyon par le faubourg Saint-Clair, suit la rive dr. du Rhône et s'élève insensiblement en laissant bientôt à dr. le chemin de Genève. A l'embranchement des routes de Billieux et de Miribel s'ouvre, à dr., l'avenue du château de la Pape. Cet édifice, moins remarquable par son architecture que par sa magnifique situation sur les escarpements qui dominent le Rhône, a remplacé, en 1843, un manoir plus ancien qui avait appartenu au célèbre juriste GUY Pape. Le château de la Pape fut habité, à la fin du siècle dernier, par De Fleisselles, intendant de Lyon, puis prévôt des marchands à Paris, et que le peuple irrité massacra en 1789, le jour de la prise de la Bastille. Du château de la Pape au camp de Sathonay, situé au N., dans un vallon pittoresque, la distance est de 3 kil. Le trajet à travers un plateau, n'a rien d'agréable, et le camp de manœuvres, qui reçoit chaque année de 5000 à 6000 hommes, est lui-même peu intéressant.

L'aqueduc du Mont-Filat.

Courses recommandées. — Un service de voitures conduit de la place de la Charité, 4, à Brignais ; 15 kil., 6 départs par jour ; prix : 65 c. en semaine et 35 c. le dimanche. — On reviendra à Lyon à pied, en suivant les débris de l'aqueduc, par Chaponost et Bonnamy, 18 kil. environ.

L'omnibus suit, au sortir de Lyon, la route des Étroits, que dominant, à dr., les coteaux de Sainte-Fey, couverts de jardins

et de maisons de campagne. Parmi ces habitations, on remarque le château de *Belle-Rive*, bâti au commencement du xviii^e s., et celui des *Tournelles*, d'un siècle plus ancien. Après avoir traversé le village industriel de *la Molatière*, dépendance de *Sainte-Foy*, on s'éloigne du Rhône et l'on traverse l'Isèron.

6 kil. 1/2. *Oullins*, h. de 5126 hab., qui possède une station du chemin de fer de *Saint-Étienne*, et plusieurs châteaux dont les plus remarquables sont *Vaugrand* (xvii^e s.); le *Bassière*, bâti, dit-on, par *Henri IV* pour la femme d'un drapier de *Lyon*, l'une de ses maîtresses; l'*Archevêché* (xviii^e s.), dont le nom indique les anciens propriétaires, et qu'occupe aujourd'hui une institution dirigée par les *Dominicains*; le *Grand-Perrois* (2500 mètr. au S. du village), bâti en 1580, par le *Florentin Antoine Goudi*, et converti en succursale des hospices de *Lyon* (150 lits pour les incurables); le *Petit-Perrois* (2500 mètr. au S. E.), où logea *François I^{er}* en 1515, remanié depuis la Renaissance. L'église d'*Oullins* renferme le monument de l'académicien *Thomas*, mort en 1783, et dont l'épithaphe a été composée par *Montazet* et *Ducis*. Dans le cimetière sont ensevelis *Jacquart*, *Philippe de la Salle*, *De Varennes*, peintre de fleurs, et *Victor Orsel*.

D'*Oullins* à *Saint-Genis*, on laisse à g. le château de *Long-Chéas*, qui a été donné par l'impératrice *Eugénie* à la ville de *Lyon* pour servir d'asile de convalescents.

9 kil. *Saint-Genis-Laval*, ch.-l. de c. de 2443 hab., où l'on voit quelques restes de fortifications et une église en grande partie récente. — Après avoir laissé à g. le château de *Bauregard*, où s'arrêtèrent en 1564, *Charles IX*, *Catherine de Médicis* et le prince de *Navarre* (*Henri IV*), on arrive à

12 kil. *Brignais*, h. de 2143 hab., où l'on remarque une belle église ogivale bâtie par *M. Tisseur*. *Brignais* est célèbre, dans les annales de l'histoire de France, par la défaite que les bandes de routiers, sous la conduite de *Seguin Batifol*, y firent essayer, en 1362, au connétable *Jacques de Bourbon*.

Pour aller de *Brignais* à l'aqueduc du *Mont-Pilat*, on a le choix entre les deux routes qui conduisent à *Soucieu*, à l'O. La vieille route, dont l'origine est au centre du bourg, parcourt le plateau qui sépare les vallées du *Garon* et du *Chéron*; la nou-

velle route, un peu plus longue, mais plus pittoresque, se détache vers les dernières maisons du village, à l'entrée d'un pont sur le Chéron, et suit la rive g. de ce ruisseau.

A 4 kil. environ de Brignais, en suivant la nouvelle route, on se trouve en face d'une muraille romaine d'environ 80 mèt. de longueur, à g., et qui se termine, à dr., à une maison de construction récente. C'est le premier tronçon conservé de l'aqueduc, en ne tenant pas compte des débris qui, plus rapprochés de son origine, sont trop éloignés de Lyon pour être visités en partant de cette ville. Ce mur est plain, peu élevé, sans chaînes de briques, et parementé, comme tous les tronçons de l'aqueduc sans exception, en appareil réticulé. On voit au sommet des restes du conduit, dont la largeur était de 56 cent., et la hauteur de 1 mèt. 67 cent.

A quelques pas de ces débris, on rejoint la vieille route de Brignais à Soucieu, par laquelle on rétrograde de 150 pas environ, pour prendre le premier chemin qui se présente, à g., et à l'origine duquel, au pied d'une cabane, on voit le canal de l'aqueduc s'enfoncer dans le sol. Ce chemin court sur un plateau accidenté, large de plus de 1 kil., et conduit à un second mur plein, long d'environ 45 pas, que suivent quelques arcades, puis des débris informes, et enfin des piles et des arcades renversées sur une petite dépression de terrain. Le chemin quitte la ligne de l'aqueduc, mais on peut prendre un sentier qui continue de la suivre, et l'on trouve enfin une série de 10 arcades assez bien conservées et ornées de chaînes de briques. Sur le dernier pilier, à l'extrémité du plateau, est le réservoir qui recueillait les eaux avant leur descente sur le viaduc du Garon; il est facile de pénétrer dans ce réservoir.

On descend, en inclinant sur la dr., vers le pont-aqueduc du Garon, dont il reste neuf belles et hautes arcades, avec chaînes de briques. Les piles ont été percées transversalement d'arcades plus petites dont les unes sont ouvertes et les autres murées en appareil réticulé.

Remontant le Garon, on ira prendre, au delà d'un moulin et de l'usine de Brétier, un assez bon chemin qui se présente à dr. et se dirige sur Chaponost. A 2 kil. du viaduc du Garon, on dé-

couvre, à sa dr., entre deux prairies, des restes de piliers, et, à sa g., neuf arcades très-éclatantes, auxquelles font suite, en ligne courbe, quinze piliers. Un peu au delà, le conduit se perd sous le plateau de l'O. de Chaponost, et reparait à 2 kil. plus loin, après avoir décrit une forte courbe vers l'E. Pour le retrouver, il faut continuer sa route jusqu'au centre du village, et prendre, à côté de l'église, la route d'Oullins.

Les arcs de Chaponost sont incontestablement la partie la plus intéressante de l'aqueduc du Mont-Pilat. Ils sont au nombre de soixante-seize; mais la série en est plusieurs fois interrompue. Ces arcades, avec chaînes de briques, s'élèvent à mesure que l'on descend vers l'Izeron; les dernières, formant la tête du siphon, sont fort belles et assez bien conservées. La première route qui passe sous les arcs est celle du village de Bonnant; mais c'est la seconde, celle d'Oullins, qui mène aux arcs de Bonnant. Ces derniers, qui forment le pont-aqueduc de l'Izeron (4 kil. et demi du village de Chaponost), sont au nombre de seize; quelques-uns atteignent de 15 à 20 mètr. de hauteur. Ils sont croisés par la grande route de Francheville à Brignais.

On monte, par le chemin qui longe l'aqueduc de Bonnant et qui traverse l'Izeron sur une passerelle en bois, sur le plateau qui sépare la vallée de l'Izeron de celle du Rhône, et d'où l'on jouit d'une vue des plus étendues vers le N. et le S., avant d'entrer dans le village de Sainte-Foy (4668 hab.). Sainte-Foy, dont la situation est magnifique, mais où les regards sont trop souvent emprisonnés entre deux hautes murailles, possède un clocher roman assez curieux.

De Sainte-Foy, que 4 kilomètres seulement séparent de la place Bellecour, on revient à Lyon par une nouvelle route (que les touristes doivent suivre), d'où l'on jouit constamment d'une vue magnifique.

Charbonnières.

8 kil. Services de voitures, rue de la Platière; 6 départs par jour; prix, 90 c. la semaine, 1 fr. le dimanche.

Charbonnières, v. de 621 hab., est situé à l'O. de Lyon, sur la route de Tarare. Pour y aller, on sort de Lyon par le fau-

bourg de Voise; on laisse à dr. la route de Nâcon, et, passant au-dessous du château de la Duchère, on traverse le ruisseau des Planches. Sur la hauteur de dr. se montre le clocher de la nouvelle église romane d'Écully, bâtie par M. Benoît. A la Desvillers (jolie petite église ogivale moderne décorée à l'intérieur d'une charpente peinte), on laisse à g. la route de Montbrison pour se diriger à l'O. entre le ruisseau des Planches (à dr.) et le ruisseau de Charbonnières (à g.). On laisse à g. Tassin (1188 hab.), dont la belle église romane a été bâtie par M. Tisseur et sculptée par M. Dufrainc. Charbonnières est plus loin dans la même direction. On voit à Charbonnières un beau château dont le parc renferme une source d'eau minérale sulfureuse ferrugineuse découverte en 1774 par M. de Narbonne, et renommée surtout pour la guérison des maladies de la peau. Un grand nombre de malades y viennent chaque année pendant la belle saison. Cette eau limpide répand une odeur assez forte d'hydrogène sulfuré. Une promenade obligée est celle du bois de l'Étoile.

Nous mentionnerons simplement quelques autres localités ou curiosités que l'on pourrait visiter aux environs de Lyon. V. la carte des environs de Lyon, page 402.

Région du Nord : — 17 et 18 kil. Neuville (V. p. 287); — 21 kil. Saint-Germain (p. 287). — Région de l'Ouest : — 14 kil. Grésieux-la-Forêt (église romane entourée de murs flanqués de deux tours); — 16 kil. Briodas (vieille église romane); — 11 kil. Crepeaux, v. un peu au-delà duquel, près de Tassin, se voient deux piles de l'aqueduc de Montbrison; — 8 kil. 1/2. Fromentville (château ruiné). — Région de l'Est : — 9 kil. Menthir entre Vaulx-en-Velin et Décines, sur la route de Crémieux.

Un touriste ne saurait quitter Lyon sans avoir fait quelques excursions un peu éloignées que nous signalons particulièrement à son attention.

Vienne, en Dauphiné (32 kil. de Lyon), vieille cité romaine, célèbre par son importance sous la domination des Césars et plus tard sous ses archevêques, remarquable aujourd'hui par les

restes de quelques-uns de ses monuments. On y voit encore le temple d'*Auguste et de Livie*, d'ordre corinthien, et le *Plex de l'Aiguille*, ancienne borne d'un cirque. On y remarque aussi une belle cathédrale du xii^e au xiv^e s., sous le vocable de *Saint-Maurice*, et les églises *Saint-André-le-Bas* (xii^e s.) et *Saint-Pierre* (vi^e et xii^e s.). Vienne est une station du chemin de fer de Lyon à Marseille. Les bateaux qui descendent à Valence et Avignon y abordent. (1 jour de voyage.)

Le *Mont-Pilat* (près de Givors, 20 kil. de Lyon), où serait mort Pilate, selon la légende. Justement admiré à cause de ses sites pittoresques, de ses points de vue, de ses cascades du Gier, etc., le Mont-Pilat est visité surtout par les botanistes, les entomologistes, les géologues, etc., qui viennent explorer ses richesses. On peut s'arrêter à Givors où à Riva-de-Gier, lignes de Lyon à Saint-Étienne (3 jours, au plus, de voyage). — *Givors et Riva-de-Gier* (cette dernière ville à 36 kil. de Lyon), deux villes bien connues par leur canal, leurs verreries et leurs grandes usines métallurgiques (1 jour). — *Saint-Étienne* (Loire), sur la ligne de ce nom, 82 kil. de Lyon, renommée pour ses fabriques de rubans, son importante manufacture d'armes et ses mines de houille (1 jour). — *Bourg*, chef-lieu du département de l'Ain, jolie ville qui s'est acquise une réputation méritée pour son commerce des volailles de Bresse (59 kil. de Lyon, ligne des Dombes). — *Brou*, à quelques minutes de cette ville, mérite une visite particulière pour son admirable église gothique. Les mausolées de Philibert le Beau, de Marguerite de Bourgogne, de Marguerite d'Autriche, sont des chefs-d'œuvre de sculpture. Visiter le célèbre potier Bozonnet. (1 jour.) — *La Balme*, près de Lagnieu (Ain), 49 kil. de Lyon, possède des grottes qui ne le cèdent en rien, soit par leur étendue, soit par leurs curiosités, aux plus belles grottes de France. La Balme est desservie par les bateaux les Hirondelles. (1 jour.) — *Ars*, Ain, 26 kil. de Lyon, pèlerinage où se rendent, des pays les plus éloignés, de nombreux voyageurs attirés par le souvenir des vertus du saint prêtre, le curé Vianney, mort en 1858; onie église bâtie par M. Bossan. (1 jour.) — *Villefranche* (F. p. 182). (1 jour.) — *Grenoble* (121 kil. de Lyon), chef-lieu du département de l'Isère, dont la

position est sans rivale et dont les environs sont admirables. (3 jours.) — La *Grande-Chartreuse*, près de cette dernière ville, dont les rochers, les gorges et les forêts rivalisent avec les plus beaux paysages des Alpes. Soit que l'on se rende au couvent des Chartreux de Grenoble par Sappay, soit que l'on y aille, de Veiron et de Veroppe, par Saint-Laurent-du-Pont, on jouit durant tout le trajet des paysages les plus grandioses et les plus charmants. (3 jours.) — *Châtillon-d'Azergues*, dans la vallée de ce nom (25 kil. de Lyon), possède une chapelle magnifique qui faisait partie des dépendances du château des seigneurs de Châtillon. Cette chapelle est conservée aux frais de l'État. (1 jour.)

V. pour les détails de ces diverses excursions les deux premiers volumes de l'*Itinéraire général de la France* (Bourgogne, Franche-Comté, Savoie; Auvergne, Dauphiné, Provence), ou le *Dauphiné et Savoie* diamant, par A. D. JOANNE; Paris, Hachette et Cie. — Nous recommanderons encore aux touristes: *Autour de Lyon*, par M. Raverat, guide détaillé où abondent les renseignements historiques et auquel nous avons fait quelques emprunts; les *Souvenirs du Mont-Pilat et de ses environs* par M. E. Mulsant; et *Châtillon-d'Azergues, son château, sa chapelle et ses seigneurs*, par A. Vachez.

LISTE DES NOMS NOUVEAUX

SUBSTITUÉS AUX NOMS ANCIENS

POUR LES RUES, QUAIS, PLACES ET PONTS DE LA VILLE DE LYON

En 1878 :

Rue du Cardinal-Pesch.
Quai Castellane.
Place du Consulat.
Rue du Consulat.
Boulevard de l'Impérator.
Place de l'Impératrice.
Rue de l'Impératrice.
Place Impériale.
Rue Impériale.
Quai Jorville.
Place Louis-le-Grand.
Rue Louis-le-Grand.
Place Louis XVI.
Avenue Napoléon.
Cours Napoléon.
Place Napoléon.
Quai d'Orléans.
Quai du Prince-Imperial.
Rue Sainte-Elizabeth.
Rue Saint-Vincent-de-Paul.
Quai Yver.
Quai d'Albret.
Place de la Visitation.
Pont Napoléon.

En 1879 :

Rue Pierre-Napont.
Quai des Brocanteurs.
Place de l'Indépendance.
Rue de l'Indépendance.
Boulevard de la Croix-Rouge.
Place des Jacobins.
Rue de l'Hôtel-de-Ville.
Place de Lyon.
Rue de Lyon.
Quai de la Guillotière.
Place Bellecour.
Rue Bellecour.
Place Morand.
Avenue du Midi.
Cours du Midi.
Place Perrache.
Quai de la Pêcherie.
Quai de la Vitrolerie.
Rue Garibaldi.
Rue Relliet.
Avenue du Parc.
Quai de l'Est.
Place Delfort.
Pont du Midi.

INDEX ALPHABÉTIQUE

A

Afrique [le Mont-], 203.
 Aisy, 127. — Corresp. pour Avalon
 (14 kil. pour 4 fr.).
 Albigny, 124.
 Alce-Sainte-Reine, 132.
 Aleno, 127.
 Ancy-le-Franco, 170. — Osmilhon, 25 et
 26 a. hôt. de la Poste.
 Ance, 123.
 Auxois [le Mont-], 123.

B

Bains [l'île], 122.
 Barbizon, 22. — Auberge *Genes en l'ég-*
l'ail des Artistes, rendez-vous des pen-
tres paysagistes, et dont les murs

sont tapissés de charges, d'enseignes,
 de portraits, etc., qui transforment
 le modeste hôteliers en une sorte
 de musée drolatique.

Beaune, 223. — Corresp. pour Sancerre
 (21 kil. pour 2 fr.). — Osmilhon, 20 c.
 — hôt. de France, de la Poste, du
 Commerce.

Bellefleur, 225. — Osmilhon, 25 c.
 Bercy, 2.
 Bercy-la-Ville, 227.
 Berné-le-Châtel, 127.
 Bligny [Yonne de], 127.
 Bligny-Sec, 124. — Corresp. pour Paris-
 le-Montagne (21 kil. pour 2 fr.
 50 c.).
 Bligny-Sec, 124.
 Boon-le-Roi, 26.
 Bouault [ars de], 411.
 Bré-Comte-Robert, 2.
 Brionn-Archives, 121. — Corresp.
 pour Arcey (12 kil. pour 25 c.).
 Brignais, 207.

Brethon, 127.
 Brancy, 2. — Voil. de corresp. pour
 Bré-Comte-Robert (2 kil. pour 25 c.),
 Grisy (12 kil. pour 25 c.) et Sancerre
 (2 kil. pour 25 c.).
 Buisson, 127.
 Busy-le-Grand, 144.
 Busy-Rabais [Cidra de], 144.

C

Cahier, 122.
 Canal de Bourgogne, 122.
 Canal du Loing, 24.
 Castellane [Fouquet de], 127.
 Caudra [le Mont-], 122.
 Cesson, 12. — Voil. de corresp. pour
 Seine-Port (5 kil. pour 25 c. la semaine,
 50 c. le dim.).
 Cley, 24.
 Cley, 24. — Hôtel de l'Artichaut.
 Chalon-sur-Saône, 225. — Osmilhon, sans
 bagages, 20 c., avec bagages, 25 c.
 — hôt. de Commerce, du Commerce,
 de France, des Fêtes-Nations, de
 l'Europe, *Année, du Nord, du Nord*.
 — Gites des *Mille-Colonne, du Nord*,
du Nord, du Nord, du Nord, du Nord,
du Nord, du Nord, du Nord, du Nord. — Calé-
 reux-les-Bains, près de la gare, du
 Nord-les-Bains, sur le quai (avec
 dr.), près des déjeuners, 25 c. 25 c.
 diner, 2 fr. 25 c.
 Chantelle, 225.
 Champagne, 24.
 Chaponost [ars de], 411.
 Charbonnières, 411.
 Charenton-le-Pont, 2.
 Charny, 225.
 Chassigny, 224.

Chénôve, 218.
Chervign (Ferme de), 284.
Chorey, 228.
Chaux (Abbaye de), 228.
Clugny, 228. — *Grandes*, 28 a. — *Hôt.*
de Bourgogne, de l'Étoile.
Collonges, 229.
Comtes-la-Ville, 18.
Condamine (Château de), 228.
Condens, 2.
Corgoloin, 227.
Cote-d'Or (Le), 214.
Couson, 218.
Crébillon (Fief de), 217.
Créches, 228.
Croix-Blanche (Le), 227.
Croisy, 2.

D

Darcey, 231. — *Corresp.* pour : Bal-
ganz-les-Juifs (9 kil. pour 1 fr. 50 c.),
et Wavigny (7 kil. pour 1 fr.).

Davaix, 225.

Dijon, 225. — Situation, population,
aspect général, direction, 104. —
Histoire, 128. — Bâtiments religieux
172. — Bâtiments civils, 182. — Mai-
sons particulières, 198. — Instruc-
tion publique, 198. — Sociétés au-
tantes, 188. — Institutions de charité
et de prévoyance, 198. — Musées,
collections Objets d'art ou de
science, 192. — Industrie, com-
merce, 197. — Promenades, 200. —
Excursions, 211.

Grandes de ville pour tous les trains.

On paye : de 4 h. du matin à 11 h.
du soir, 50 c. par place, avec 25
kil. de bagages, et 50 c. avec 15 à
25 kil.; 10 c. par fraction indivi-
sible de 15 kil.; de 11 h. du soir à
2 h. du matin, 50 c. et 50 c. — Le
transport des bagages des voya-
geurs qui ne prennent pas l'omni-
bus est ainsi tarifé : jusqu'à 15 kil.,
50 c.; de 15 à 25 kil., 50 c.; 25 à
75 kil., 50 c.; de 75 à 100 kil.,
75 c.; au-dessus de 100 kil., 15 c.
par fraction indivisible de 15 kil.

Voitures de place. — 1 fr. 10 c. la
course; 1 fr. 75 c. Plaines; 2 fr. la
course hors barrière.

Métro : — de la Cloche, rue Guil-
laume (restaurant); du Jura,
près de la gare (propre et prix
modérés); de la Gaité, rue Guil-
laume; de Bourgogne, place Darcey;
du Nord, rue Guillaume, 3; de Ge-
nève, rue Roussel, 2.

Restaurants : — *Maison*, place Saint-
Etienne, 12; *Monte*, cour de l'An-
den-Evêché; au *Marais*, rue Mu-
sette, 1; *Lafite*, rue Guillaume,
47; *Roufflet*, place d'Armes;
Chénôve, rue Vauban.

Buies à la gare. Les trains express
y arrivent pour dîner. On y est
généralement bien servi.

Poste aux lettres. — Palais de l'Hôtel
de ville, place des Ducs de Bou-
gogne, 1. Les bureaux sont ouverts
de 7 h. du matin à 3 h. du soir,
en été, et de 3 h. à 7 h., en hiver.
Télégraphe électrique. — Bureau,
place d'Armes, sous le pavillon du
Marché.

Libraires : — Lamarche, place Saint-
Etienne; Gagey, place Saint-Jean;
Daur, rue Guillaume; Repitoux,
rue Guillaume; Manière, rue Com-
de; Massé, rue Longuepierre.

E

Eauby, 212.

Epinal, 229.

Éigny, 20.

F

Fain-le-Monard, 128.

Fays (Château de), 24.

Ferté (Abbaye de la), 221.

Fleury, 218.

Flois, 218.

Fleurville, 227.

Flogny, 108. — *Voit.* de *corresp.* pour
Éreux (13 kil. pour 1 fr. 50 c.).

Fonsses, 212.

Fontainebleau, 21. — Histoire du châ-
teau, 22. — Description du château,
23. — La forêt, 43.

Gare de Fontainebleau. — À droite,
en sortant, buffet.

Grandes. — À la station, les omni-
bus des principaux hôtels transpor-
tent dans la ville les voyageurs et
leurs bagages. Ils repartent de
Fontainebleau pour correspondre
avec le passage des trains pour
Paris; prix 30 c.; rendu ou pris à
domicile, 50 c. — Des voitures de
corresp. conduisent aussi à Bou-
connet (14 kil., 2 fr. 25 c.) et à Sé-
rigny (8 kil., 50 c.).

Hôtels : — de France et d'Angleterre
(près par M. Dumais, place du
Château, vis-à-vis de la cour d'Éco-

neur du château; de la Ville de Lyon (M. Boutevin), rue Royale, 11; de Londres, vis-à-vis d'une des grilles d'entrée du château; de l'Aigle-Noir (Métrage), place Napoléon III; du Lion-d'Or, place Napoléon III; du Nord et de la Poste, rue de Ferrais, 5; du Condé-Rose, Grande-Rue, 9; de la Chancellerie Grande-Rue et rue de la Chancellerie, près du château; de la Sirène, rue de France, 34; de Morel, rue du Parc, 5; Murgod, rue de la Chancellerie; Rivot, café-restaurant, rue Saint-Méry.

Cafés : — Beuchet, place Napoléon III; Bouchet (sauf du Commerce), Grande-Rue, en face de l'Église; Rocher, Grande-Rue, 81; Girault, Grande-Rue et rue de la Gendar; Café Les (Passant Brunet), rue de France, 32.

Loueurs de voitures, de chevaux et d'étrées : — Bugeon, seller-carrossier, rue de France, 11, en face de l'hôtel de la Sirène; établissemment des mieux assortis en voitures de promenades de toutes sortes : calèches, breakes, victorians, paniers, chars à bœufs, bons chevaux de selle; possédant un manège d'équitation; attelage de poste à 4 chevaux; cochers et valets connaissent parfaitement la forêt. — L'autre principal loueur de voitures est Clément, seller-carrossier, même rue, 12.

Outre les loueurs de voitures ci-dessus nommés, avec lesquels on traite de gré à gré pour les courses et pour les promenades en forêt, on trouve des voitures qui stationnent, dans la rue de la Chancellerie, le long du mur du jardin de Blaise.

Le prix, pour les courses et promenades en forêt, est payé de gré à gré, mais il est interdit aux conducteurs et cochers d'insister au delà des prix ci-après indiqués :

La course de Fontainebleau à la gare, et vice versa, est de 1 fr. 50 c. à domicile. Promenades en forêt. — Une voiture à 4 roues, 1 cocher et 2 chevaux, à places au moins, 4 fr. pour la première heure et 3 fr. pour chaque heure suivante; une voiture à 2 roues et 4 places au moins, 1 cocher et 1 cheval, 2 fr. par heure.

Libraires : — Lacodre, place Napoléon III, 4, à côté de l'hôtel de l'Aigle-Noir (sauf de lecture, magasin de papeterie en gros-vol); Telo, rue de France, 11; Despres, Grande-Rue, 100.

Bains : M. Molleux, rue Saint-Méry et rue Guérin; rue du Château.

Télégraphes électriques. — Bureau à l'hôtel de ville et rue du Château.

Poste aux lettres. — Grand bureau, rue des Sablons; levée de la boîte pour Paris : 8 h. 30 min. du matin; 1 h., 2 h. 30 min., 5 h. du soir. Boîte à l'hôtel de ville, etc.

Fontaines, 202.

Fontaines, 202.

G

Garen [Pont-aqueduc du], 410.
Garey-Chamberlin, 217.

H

Houx [le Mont-], 408.

I

Isoron [Pont-aqueduc de l'], 421.

J

Joigny, 28. — Omnibus : au bureau et à domicile (sur les quai et au pied des montées), pour 10 c., avec 25 kilogr. de bagages; nuit, 30 c., avec 30 kilogr. de bagages. — Hôtel de Duc de Bourgogne, de la Poste.

L

Laumes [Les], 113. — Corresp. post. Saufieu (12 kil. pour 1 fr. 50 c.) par Semur (12 kil. pour 1 fr. 75 c. et 1 fr. 50 c.).

Lânnec, 120.

Liermont, 30.

LYON, 113.

Situation, aspect général, Notre-Dame-de-Fourvière, 202. — Hôtels, 202. — Chemins de fer, 202. — Quais et ponts, 210. — Quais et ponts de la Saône, 202. — Quais et ponts du Rhône, 207. — Places, stations, fontaines, 202. — Boudoirs, rocs, passages, 202. — 1^{re}

service des eaux, 346. — Fortifications, 359. — Antiquités, 343. — Édifices religieux, 348. — Édifices civils, 352. — Théâtres, salles de concert et de réunion, 353. — Instruction publique, 363. — Sociétés savantes, 365. — Établissements de bienfaisance et de prévoyance, 368. — Cercles, 371. — Malades, collections, 372. — Industrie et commerce, 384. — Promenades, 390.

Service de Lyon, 403.

Omibus. — Les omnibus des principaux hôtels attendent les voyageurs à l'arrivée de chaque train; le prix de la course varie entre 50 c. et 1 fr. 50 c.

Les différents quartiers de Lyon sont desservis entre eux, de 6 h. du matin à 10 h. du soir, par diverses lignes d'omibus. Deux partent du cours du Rhône (au bas de la gare de Perrache) pour aboutir : l'une, à la place Saint-Clair, au bout du pont de ce nom (sur le Rhône), qui conduit au parc de la Tête-d'Or; l'autre, au boulevard des Brotteaux, près de la gare de Genève. Prix : intérieur, 25 c.; banquet, 50 c. Les dimanches et fêtes, toutes les places, 30 c.

Une troisième ligne a son point de départ au quai Saint-Antoine (sur la Saône), près le pont de Nemours, et son point d'arrêt à la place de la Pyramide (Voies). Prix unique, 15 c., semaine et jours de fête.

Une autre ligne, dite de la rive gauche du Rhône, est affectée au service des Brotteaux et de la Guillotière. Elle part de l'avenue de Noailles, 1, vers l'avenue du Parc, pour aboutir au quartier de la Mouche, à l'extrémité de la Guillotière. De 6 h. du matin à 9 h. du soir, toutes les heures. Prix : de l'avenue de Noailles au pont de la Guillotière, 20 c.; l'intérieur, 15 c. l'impériale; les dimanches, toutes les places, 30 c. Du pont de la Guillotière à la Mouche, 25 c. l'intérieur et l'impériale; les dimanches, toutes les places, 50 c. Tout le parcours, l'intérieur 40 c., l'impériale 50 c., la semaine; les dimanches, toutes les places, 10 c.

Les **Mouche** ou **banane-mouche** à hélice font le service des quais de la Saône, de 7 h. du matin à 9 h.

du soir, de Voies au cours du Rhône. Des stations intermédiaires (toutes sur la rive gauche) sont établies : quai de Serin, port Neuville, pont de la Fontaine (Ferreux), quai Saint-Antoine, quai Tibet (Bellecour), Ainay. Prix unique de la traversée : 10 c. Ces bateaux-omibus de la Saône ont précédé ceux du même genre (et construits à Lyon) qui font, depuis 1883, le service de la Saône à l'intérieur de Paris, et qui appartiennent à la même compagnie, dont le siège est à Lyon.

Service du sud de Lyon par les Mouche. — La batarde de Lyon (partie sud) est desservie, pendant la belle saison, par des bateaux qui descendent jusqu'à la Mulotière (jonction du Rhône et de la Saône) et Oullins. Départs tous les jours, du quai Saint-Antoine, de 7 h. du matin à 7 h. du soir, et toutes les heures. Prix : Mulotière, 25 c.; Oullins, 40 c.

Service du nord de Lyon, par les Gâques, bateaux à moteur-à-vapeur : à la Gaille, 30 c.; à File-Barbe, 40 c.; à Collonges, 55 c. Départs du quai Saint-Antoine, de 7 h. du matin à 2 h. du soir, toutes les deux heures, la semaine; de 7 h. du matin à 6 h. du soir et toutes les heures, le dimanche.

La position exceptionnelle de Lyon, traversé par deux fleuves, lui a permis de créer de grands services de navigation pour voyageurs et marchandises. D'immenses bateaux à vapeur le mettent en communication avec les départements voisins. Ces bateaux descendent le Rhône jusqu'à Avignon, le remontent jusqu'à Chambéry, et desservent Mâcon et Chalon, sur la Saône.

Voitures de place. — Stations : place des Terreaux, des Cordeliers, Bellecour, Morand, cours de Brogne, rue Lafont (la nuit). — Prix de la course : fiacre, 1 fr. 50 c.; coupé, 1 fr. 25 c.; victorias, 1 fr. 75 c.; calèches à quatre places, 2 fr.; 3 fr. en dehors des limites de l'octroi. Prix de l'heure : fiacre, 2 fr. la première heure, 1 fr. 50 c. les suivantes; coupé, 1 fr. 50 c. et 1 fr. 25 c.; victorias, 2 fr.; calèches à quatre places, 2 fr. De minuit à 7 h. du matin : fiacre,

2 fr. la course, 3 fr. l'heure; compen. victorias et cabriolets, 1 fr 25 c. la course, 3 fr. 50 c. l'heure. — Voitures de maître, prix à débattre. — Cheval de renfort pour les montées du Chemin-Rond, de la côte des Carmiches, de saint-Joseph et de Sainte-Foy, 1 fr. 50 c.; s'il n'est pas pris, 50 c. d'indemnité au cocher.

Hôtels. — *Grand hôtel de Lyon*, rue de Lyon, 18, à côté de la Banque et en face du Palais du Commerce, au centre des affaires; un des plus beaux hôtels de France. Remarquable aussi par ses belles dispositions intérieures. Excellente table d'hôte à 4 fr. Chambres depuis 2 fr. 50 c.; *hôtel Coiffet*, dans la même rue, 69, près de la place Bellecour (hôtel du premier ordre; recommande); *de l'Europe*, rue de Bellecour, 1, et quai des Célestins; (belle situation; chambres depuis 3 fr. 50 c.); *Grand hôtel de Toulouse et de Strasbourg*, cours du Midi; *Grand hôtel de Bellecour*, sur la place de ce nom (ancien hôtel Beauquis); *Grand hôtel de la Poste*, rue de la Harpe, 3 (près la place Bellecour); *Grand hôtel Michel*, cours du Midi, 21; *Grand hôtel des Deux-Arts*, rue de l'Hôtel-de-Ville, 43; *de France*, rue de l'Arbre-Sec, 7, au coin de la rue Puy; *de Milan*, place des Terreaux, 4; *des Népaulais*, rue Quatre-Chapeaux, 1, au coin de la rue de l'Hôtel-de-Ville (cet établissement est fréquenté surtout par les commerçants); *du Globe* (meuble), rue Gasparin, 31; *de Paris et du Nord*, rue de la Platière, 12; *des Quatre-Nations*, rue Sainte-Catherine, 3, près de la place des Terreaux; *Grand hôtel de la Gare Saint-Paul et des Trois-Ambassadeurs*, quai de Bondy, 14; *hôtel des Strasbourg*, rue Stella, 3; *de Rossin*, rue Lanterne, 12; *des Archers*, rue des Archers, 15; *de Bordeaux et du Parc* (recommandé), place Perrache, à dr., en sortant de la gare de Perrache; *du Rovers et du Luxembourg*, rue Gasparin, 6; *des Courriers*, rue Saint-Dominique, 12; *du Commerce*, rue Cuvillier, 9; *Bayard*, rue de l'Hôtel-de-Ville, 41; *des Princes*, entre la rue Saint-Dominique et la place des Célestins, 3; *des Célestins*, place des Cé-

lestins; *d'Angleterre et des Deux-Mondes*, place Perrache, 21; *Saint-Etienne*, place d'Alban; *de la Croix-d'Or*, rue Port-du-Temple, 11; *des Terreaux*, place des Terreaux, 1; *de Louvre*, quai de Bondy; *d'Orient ou Jeanne-Breux*, à dr., en sortant de la gare de Vaise; *de Noël*, passage de l'Argue, 10; *Berlioz*, montée de Fourvière, 21.

Restaurants. — *Modern (Jeune)*, rue de Lyon, 18, et place de la Bourse, 8 (établissement de premier ordre; les plus vastes et les plus beaux salons de Lyon; cuisine recommandée); *Cuvillier*, même rue, 9 (cuisine excellente); *Charles Grand* (châlet du parc de la Tête-d'Or); *à l'Occidentale Gay*; *Maison-Dorée*, place Bellecour; *des Deux-Mondes*, rue de Lyon, 31; *Antoine*, rue de l'Hôtel-de-Ville, 20; *Bonfil*, rue Gasparin, 2, et place des Jacobins; *Schœffer*, au coin de la gare de Vaise; *Duclos*, rue Grenoille, 29; *des Quatre-Saisons*, rue de la Pyramide, 28 (Vaise); *Louis*, rue Châlebert, 10; *Moritz*, place des Jacobins, 1, etc. — On déjeune et on dîne très-bien dans la plupart des grands cafés (P. ci-dessous). — On mange d'excellentes matelotes chez la veuve Gay, aux Herbes. — On trouve à Lyon un grand nombre de restaurants à prix fixe, de 1 fr. 50 c. à 2 fr.: *Cuvillier*, rue Centrale; *Pico*, rue Saint-Pierre. Recommandons aussi les établissements de bouillon, système Duvai, place de Lyon, 47, rue Sainte-Catherine, 5 (près des Terreaux), et quai de la Pêcherie, 1; *Perrache-Francaise*, cours du Midi, 29; *Mout* (aux Brochons), à l'Exposition.

Cafés. — *Modern (Jeune)*, rue de Lyon, 18, et place de la Bourse, 8; *Cuvillier*, même rue, 9; *Neuf*, place Bellecour, 7; *de Rhône*, place Bellecour, 8; *de Noël*, place de la Comédie et rue de Lyon, 1; *des Deux-Mondes*, rue de Lyon, 31; *de l'Univers*, place des Jacobins, 5; *Quignon*, et *Cie*, rue de l'Hôtel-de-Ville, 3; *Moriz*, rue de l'Hôtel-de-Ville, 144, et place Bellecour; *Grand café des Terreaux*, place des Terreaux, 3; *Charles Grand* (châlet du Parc de la Tête-d'Or); *du Phénix*, place de Lyon, 11; *du XIX^e*

Silole. Jouée par Berger, bureaux pour de billard, rue de Lyon, 37; Bertheux, place des Colonnades, 1; Cécile, quai Saint-Antoine, 2; L'Orillon (ancien et célèbre café Grand), place des Terreaux, 9; des Turleries, cour Morand, 3; du Grand-Orient, même cours, 10; Maisen-Doré, place Bellecour; Malgouret, rue de l'Hôtel-de-Ville, 22; des Négociants, rue de l'Hôtel-de-Ville, 43; de la Loire, place Perrache et rue Bourbon.

Brasseries : — Georges Rogbory, cours du Midi, 20, au bas de la gare de Perrache. Cet établissement est le plus ancien et le plus considérable de Lyon. Excellente bière. Pélissier, rue Deguazelle, 100; Cerveau, rue de l'Herminette, 3, à la Guillotière; Poudoux (ainé), Inverna alaisiens, rue de Lyon, 15, rue Dubois et rue Foulcaillière.

Cafés-concerts : — Casino des Arts, rue de Lyon, 10; El-Dorado, rue de la Belle-Cordière, 21.

Théâtres : — Grand-Théâtre, place de la Comédie, derrière l'hôtel de ville. Représentations les lundis, mercredis, jeudis, vendredis et dimanches. Prix des places : stalles et loges, 5 fr. (en location, 6 fr.); premières, 3 fr. 50 c.; secondes, 2 fr.; parterre, 1 fr. 50 c.; troisièmes, 1 fr. 25 c.; quatrièmes, 75 c. Service d'omnibus à la sortie du théâtre, de la place de la Comédie à la place Perrache (prix, 50 c.), et du port de Nemours à la place de la Pyramide, à Vaise (prix, 30 c.). Petites voitures, rue Lafont. Théâtre des Colonnades (ouvert le 1^{er} avril 1871). Faubourg, cours Morand, 20. Théâtre du Gymnase, ancien Cercle musical, quai Saint-Antoine, 20. Représentations tous par semaine.

Bains : — du Rhône, sur le Rhône, quai de Reu; — Moderni, sur le Rhône; construction analogue à celle des bains de la Samaritaine, sur la Saône, à Paris, près le pont du Collège; de la Croix, établissement de premier ordre, rue de la Charité, 4, angle de la place Bellecour; Sulston, quai Saint-Antoine, 10; de l'Hôtel de Provence, place de la Charité; Greiner, rue de la Charité, 30; Gay, rue du Plat, 29; Anserot, place

d'Alain, 4; Bains de Bellecour, place de ce nom, 20; Grange, rue Marie-des-Terreaux, 1; des Deux-Ponts, quai des Brotteaux, 3; etc., etc.

Écoles de natation : — Sur le Rhône, quai Saint-Clair, de Reu, et de l'Hôtel; sur la Saône, quai de l'Archevêché.

Poste aux lettres : — Le bureau principal est situé à l'angle des places Bellecour et de la Charité (on entre par cette dernière); bureaux auxiliaires, place des Terreaux, au palais des Arts; rue de Créqui (Brotteaux); rue Saint-Denis (Croix-Rousse); cour de Brosson, 20 (Guillotière); place de la Pyramide (Vaise). Tous ces bureaux, ainsi que la poste restante (place de la Charité), sont ouverts de 7 h. du matin à 7 h. du soir, du 1^{er} mars au 31 octobre; et de 8 h. du matin à 7 h. du soir, du 1^{er} novembre au 31 février. Les dimanches et fêtes, ils sont fermés à 4 h. — Il y a en outre 39 boîtes supplémentaires, qui sont levées 6 fois par jour, à 8 h., 8 h., midi, 2 h., 3 h., et 7 h. Les lettres des lettres pour Paris se font à 5 h. du soir dans les deux grands bureaux de Bellecour et des Terreaux, et à 7 h. à la gare de Perrache.

Poste aux chevaux : — place Perrache.

Télégraphie électrique : — Les dépêches sont reçues : à la station centrale, place de Lyon, 53, jour et nuit; à la succursale de Perrache, gare de Perrache, de 7 h. du matin à 9 h. du soir; à la succursale de Vaise, route du Bourgneuil, 3, de 7 h. du matin à 9 h. du soir, et la nuit pour les incidents de voyage seulement.

Cercles : — de Bellecour, place Bellecour, 25; du Commerce, rue d'Alger, 23; du Duc, rue de Lyon, 20; Jockey-Club, rue de Lyon, 19; Cercle de la Paix, place des Jacobins, 1; du Sud, rue des Archers, 3; du Cour-de-Bresse, cours de Brosson, 1; du Nord, rue de Lyon, 4; Français, rue Sainte-Catherine; des Terreaux, place des Terreaux; Agricole, rue d'Alger; des Étrangers, rue Saint-Dominique, 3, ouvert à tous les étrangers à Lyon; des Beaux-Arts, place des

Célestins, 1; des Jeunes-Amis, quai Saint-Vincent.

Journaux : — *Le Courrier de Lyon*, rue de Lyon, 30; fondé le 1^{er} janvier 1832; le *Moniteur judiciaire*, rue Boilly, 2; journal des tribunaux, du notariat et des annonces, il succéda le 7 mars 1837, au *Journal des annonces*; le *Saint public*, rue de Lyon 31, fondé le 13 mars 1838; le *Progrès*, rue de Lyon, 41, fondé le 1^{er} décembre 1839; la *Démocratisation*, rue de Lyon, 43, fondée le 23 décembre 1848; — *Le Journal de Lyon*, rue de l'Hôtel-de-Ville, 41, fondé en 1870; l'*Écho de Fourvière*, fondé le 10 décembre 1843; la *Semaine catholique*, fondée le 10 novembre 1867; la *Revue de Lyonnais*, fondée en 1885; le *Moniteur des cotons*, fondé en 1891; la *Nouveauté*, journal satirique, en 1890 (février); la *Comédie poétique*, journal satirique, le 12 mars 1871; le *Lyon médical*, en 1883.

Librairies : — *Ména*, rue de Lyon, 15, livres et articles de fantaisie; *Anc. Roux*, rue Saint-Dominique, 2, livres de luxe et d'amateurs; — *Gonthier*, librairie de nouveautés en gros, 9, rue Mulet; — *Léonfle fils et Cie*, rue de la Plâ, 1, librairie religieuse; *Jeanraud*, place Bellecour, 1, librairie religieuse; *Douchu*, place Bellecour, 6, librairie religieuse, livres de luxe; *Gaucher-Mondet*, librairie et cabinet de lecture, place Bellecour, 31; *Pélagaud*, rue Mercière, 44, librairie religieuse; *Esnard*, 32, rue de Lyon; *Jeanny Ména*, pâtisserie du théâtre; *Lapellum*, arcades du théâtre; *Mutret*, quai de l'Hôpital, 27, librairie médicale; *Dupuyvet (Viv)*, rue de Bourbon, 8, publications périodiques et journaux; *Roux*, rue de Bourbon, 4, id.; *Roux*, quai de l'Archevêché, 28, librairie d'architecture; *Bridg*, avenue de l'Archevêché, 3, librairie religieuse; *Palud*, rue Mercière, 13, librairie classique; *Salley*, 34, rue Tupin; *Renouard*, librairie militaire, 23, rue Gasparin; *Cochard*, 35, quai de l'Hôpital; *Ducroz*, 30, place Morand; *Ména*, 7, quai des Célestins; *Thibaudier et Bain*, 64, rue de l'Hôtel-de-Ville; *Lapierre-Bodis*, 6, rue de la Barre; *Gauthier*, 24, rue Mercière. Un grand nombre de li-

braires bouquinistes sur le quai de l'Hôpital.

Éditeur de musique : — *Reg*, rue de Lyon (rents et location de pianos); *Bourguignon*, rue de l'Hôtel-de-Ville, 46 et 48.

Cabinets de lecture : — *Place Bellecour*, 26, et passage des Terreaux, sur la place de ce nom.

Consulats : — *Angleterre*, Hadam, quai Saint-Clair, 1; — *Belgique*, Quéhard fils, rue Fiala-Galliot, 19; — *Brésil*, Fay fils, vice-consul, place Bellecour, 8 (bureaux, petite rue des Feuillants, 5); — *Chili*, Guinet (P.), vice-consul, rue de Grillon, 19; — *Espagne*, Fabraz (Elvire), vice-consul, quai Saint-Clair, 2; — *États-Unis d'Amérique*, José Osterhaus, consul, rue Royale, 1; *Albert de Zeyk*, consul député; — *Grèce*, Yiméale, vice-consul, rue Ravez, 2 (bureau, petite rue des Feuillants, 5); — *Italie*, Alexandre di Rigo di Donato, rue de la Barre, 14; — *Portugal*, Bistart (Henri), place Morand, 12 (bureau, rue de la Barre, 34); — *Suisse*, Rafter (Alphonse), ambassadeur, consul, rue de Lyon, 19; *Méjan*, vice-consul; *Kimmerling*, ambassadeur; *Thullier*, secrétaire; — *Turquie*, Bodin fils, consul, rue de l'Hôtel-de-Ville, 31. — *Venezuela et Uruguay*, Londa (Paul), quai des Brotteaux, 1.

M

Mâcon, 238. — *Omébus*, 30 c. le jour, 50 c. la nuit. — *Vol.* : de l'Europe, du Saucage, situés sur le quai de la Saône, le long duquel on trouve de nombreux cafés; de *Champs-Élysées*. **Maisons-Alfort**, 4. — *Corresp.* pour Orléans 14 kil. pour 26 c. en semaine, 35 c. les dim.

Mâlain, 158.

Marolles, 55.

Mélan, 11. — *Vol.* de corresp. pour Barbezon (11 kil. pour 1 fr.), et le Châtelet (13 kil. pour 1 fr. 25 c.) — *Omébus* de la station à la ville : jour, 25 c. avec 10 kilogr. de bagages; nuit, 45 c. avec 10 kilogr. — *Hôtel du Grand-Ménargue*, de Commerce.

Méranville, 340. — *Omébus*, 20 c.

Milly, 368.

Mont-d'Or (Le), 460.

Mont-Pilat [Aqueduc du], 460.

Monthard, 127. — *Corresp.* pour : Rou-

vray, par Époisses (12 kil. pour 1 fr.);
Saulieu (46 kil. pour 3 fr. 50 c.); par
Sourire (18 kil. pour 2 fr. 50 c. et 1 fr.).
— Osmillon, 30 c. — Hôt. de l'Écu;
de la Poste.

Montecroix, 50. — Voit. de corresp.
pour Vesiz (34 kil. pour 1 fr. 25 c.).
— Osmillon, 30 c. de la gare aux bu-
reaux et aux hôtels, 46 c. à domi-
cile (30 et 29 c. de minuit à 5 h. du
matin), avec 10 kilogr. de bagages. —
Buffet à la gare. — Hôt. du Grand-
Monarque.

Montigny, 2. — Voit. de corresp. pour
Fécligny, par Gressay et Târes (4 kil.
pour 25 c. la semaine, 30 c. les di-
manches et fêtes).

Montigny, 115.

Montmichel, 145.

Moret, 55. — Osmillon, 30 c. — Hôt.
du Commerce. — Petit buffet à la
station.

Moré, 350.

Moté du Chat (L.), 40.

N

Nouville, 127.

Nuits, 224. — Corresp. pour : Seurre
(38 kil. pour 1 fr. 50 c.), et Saint-
Jean-de-Loire (28 kil. pour 1 fr. 25
c.). — Osmillon, 30 c. — Hôt. de la
Croix-Bleue.

Nuits-sous-Ravières, 136. — Corresp.
pour Avallon (42 kil. pour 2 fr.).

O

Or (Le Mont-d'), 400.

Oullins, 445.

P

Pape (Château de la), 420.

Perrigny, 325.

Pierrefort, 121.

Pommard, 122.

Pont-de-Tenit, 62. — Hôt. de la Marine.

Pontmarcilly, 274.

Pontigny, 141.

Pouilly, 305.

Prentilly, 126.

Prunet, 345.

R

Reche (L.), 460.

Rechefort (Château de), 125.

Rernandots, 322. — Corresp. pour
Thamey (7 kil. pour 50 c., y compris
le péage de pont).

Rougemont, 127.

Rully (Château de), 144.

S

Saint-Alban, 357.

Saint-Aubin-Château-neuf, 54.

Sainte-Cécile, 274.

Sainte-Colombe (Abbaye de), 67.

Saint-Cyprien, 104.

Saint-Florian, 102. — Corresp. pour :
Châtillon, par Ligny-le-Châtel (34 kil.
pour 2 fr.), et Châtillon (12 kil. pour
1 fr.). — Osmillon, 30 c. la gare,
30 c. la nuit. — Hôt. de la Poste-
1470.

Sainte-Pay, 411.

Saint-Genois-Laval, 403.

Saint-Georges-de-Normans, 281.

Saint-Germain-au-Mont-d'Or, 251.

Saint-Julien-du-Sault, 30.

Saint-Loup-de-Varennes, 324.

Saint-Marcel, 49.

Saint-Marcel, 208.

Saint-Marcel, 245.

Saint-Marcel, 1.

Saint-Pierre, 225.

Saint-Rambert, 200.

Saint-Romain, 273.

Saint-Romain (Bouche de), 241.

Saint-Sauve, 124. — Hôt. du Soleil-
d'Or.

Saint-Sauve, 205-206.

Salmes, 123.

Salmes, 244.

Salmes (Camp de), 440.

Salmes-sous-Benoite, 223.

Salmes-le-Grand, 242. — Corresp.
pour Commail (34 kil. pour 2 fr.
25 c.).

Salmes, 224.

Salmes, 62. — Voit. de corresp. pour Vil-
lancour-Faracheville (34 kil. pour
2 fr. 50, 2 fr. et 1 fr. 50. — Osmi-
llon, 30 c. avec 10 kilogr. de ba-
gages, 50 c. avec 20 kilogr. de ba-
gages. — Hôt. de l'Écu, près de la
cathédrale, rue Royale; de Paris,
même rue.

Sources de la Seine, 116.

T

Talant, 213.

Talant, 116. — Corresp. pour Crup-le-
Châtel (11 kil. pour 1 fr.).

Tholozay, 285.

Thouery, 57.

Tonnere, 109. — Serv. de corresp.
pour Chablis (17 kil. pour 2 fr. 50 c.);
Chacouron (28 kil. pour 3 fr. 50 c.);
Fain-sur-Seine (35 kil. pour 2 fr.
50 c.); et Troyes (40 kil. pour 4 fr.).
— Omnibus, 20 c. — Hôtel : des Cour-
riers; du Lion-d'Or. — Café de Paris.

Tournaï, 262. — Omnibus, 20 c. avec
10 kilogr. de bagages. — Hôtel du
Sauvage.

Trévoux, 244. — Omnibus, 1/2 c., péage
du pont compris.

U

Uzézy, 257.

Uzy (Château d'), 129.

V

Varenne-le-Grand, 263.

Vaux-le-Vicomte, 14.

Velars, 181.

Verdun [Le Mort-], 407.

Verrey-sous-Salmatais, 183.

Villefranche, 232. — Voû. de corresp.
pour Ann (9 kil. pour 10 c., y compris
le péage du pont). — Omnibus, 20 c.
avec 10 kilogr. de bagages et 50 c.
avec 15 kilogr. — Hôtel : de Pro-
vence; de l'Europe.

Villeneuve-la-Guyard, 101. — Hôtel de
la Poste.

Villeneuve-la-Grasse, 66.

Villeneuve-Saint-Georges, 4.

Villeneuve-sur-Yonne, 11. — Omnibus:
en bureau, 15 c., à domicile, 20 c.
— Hôtel du Dauphin.

Volzay ou Volacy, 238.

Voivre, 224.

Voissey, 225. — Hôtel de la Rose.



PUBLICITÉ DES GUIDES JOANNE

Appendice 1878-1879

I

RENSEIGNEMENTS UTILES AUX VOYAGEURS

LIVRETS ET INDICATEURS

JARDIN D'ACCLIMATATION

JOURNAUX

COMPAGNIES FINANCIÈRES

CHEMINS DE FER FRANÇAIS & ÉTRANGERS

SERVICES MARITIMES

Type B

AVIS IMPORTANT

MM. A. CHAIX & Co rappellent que l'on trouve dans les Gares et les Librairies les Recueils suivants, seules Publications officielles des Chemins de fer, paraissant depuis trente ans, avec l'approbation et sous le contrôle des Compagnies.

1^{er} Services Français et Étrangers.

LIVRET-CHAIX CONTINENTAL. — Guide officiel de Voyageurs sur tous les chemins de fer de l'Europe et les principaux paquebots. Un volume in-32 (format de poche), paraissant le 1^{er} de chaque mois. Prix : 2 fr.

SOMMAIRE :

SERVICE DES CHEMINS DE FER FRANÇAIS.

SERVICE DES CHEMINS DE FER ÉTRANGERS.

SERVICE DE LA NAVIGATION maritime, fluviale, et sur les lacs de l'Italie et de la Suisse.

PASSAGE DES ALPES, Simplon, Saint-Gothard, Splügen, Berninella.

TABLE GÉNÉRALE ALPHABÉTIQUE éparpillant en voyageur toute difficulté de recherches.

ITINÉRAIRE ALPHABÉTIQUE de Paris aux principales villes étrangères.

VOYAGES CIRCULAIRES A PRIX RÉDUITS. — Itinéraires. — Conditions.

CARTES SPÉCIALES pour les chemins de fer de l'Ouest, — d'Orléans et du Midi, — de Paris-Lyon-Méditerranée, — de l'Est et de l'Alsace-Lorraine, — du Nord, — de la Russie, — de la Suisse, — de l'Italie du Nord, — de l'Italie du Sud, — des Bords du Rhin, — de l'Espagne, — du Portugal.

TABLEAU DES MONNAIES étrangères.

2^{es} Services Français.

L'INDICATEUR DES CHEMINS DE FER, SEUL JOURNAL OFFICIEL, publié avec le concours et sous le contrôle des Compagnies. Paraissant tous les dimanches. — Prix : 60 cent.

SOMMAIRE :

TABLE ALPHABÉTIQUE éparpillant en voyageur toute difficulté de recherches.

SERVICE DES CHEMINS DE FER.

SERVICES MARITIMES.

VOYAGES CIRCULAIRES A PRIX

RÉDUITS. — Itinéraires. — Conditions. CARTES DES CHEMINS DE FER avec numéros de renseignements et indications des lignes desservies par les trains express.

LIVRET-CHAIX SPÉCIAL POUR LA FRANCE.

Paraissant le 1^{er} de chaque mois. Un volume (format de poche). Prix : 1 fr.

SOMMAIRE :

SERVICES DES CHEMINS DE FER.

TABLE ALPHABÉTIQUE.

VOYAGES CIRCULAIRES A PRIX

RÉDUITS. — Itinéraires. — Conditions.

CARTES SPÉCIALES pour les chemins de l'Ouest, d'Orléans et du Midi, de Lyon, de l'Est, de Nord.

AUX VOYAGEURS

3^e Services Français divisés par Réseau.

LIVRETS SPÉCIAUX DES CINQ GRANDS RÉSEAUX

(format de poche), paraissant le 1^{er} de chaque mois. RÉSEAU DE L'OUEST. — D'ORLÉANS ET DU MIDI. — DE LYON. — DU NORD. — DE L'EST. — Prix de chaque livret : 30 cent.

Chaque livret contient : 1^o Les Services officiels du Réseau et les correspondances internationales; 2^o la Carte du Réseau; 3^o les Renseignements relatifs aux Voyages circulaires à prix réduits.

LIVRET SPÉCIAL DU CHEMIN DE FER DE CEINTURE ET DU RÉSEAU DES ENVIRONS DE PARIS, avec des plans coloriés

Chemin de ceinture, Versailles, Bois de Boulogne, de Saint-Cloud, de Vincennes, Jardin d'acclimatation, Forêt de Saint-Germain, de Compiegne et de Fontainebleau, Carte générale des environs de Paris (format de poche), Paraissant le 1^{er} de chaque mois. Prix : 1 fr.

INDICATEURS ILLUSTRÉS DES CINQ GRANDS RÉSEAUX

(format de l'indicateur), Paraissant le 1^{er} de chaque mois. RÉSEAU DE L'OUEST. — D'ORLÉANS ET DU MIDI. — DE LYON. — DU NORD. — DE L'EST. — Prix de chaque Indicateur : 30 cent.

Chaque Indicateur contient : 1^o Les Services officiels du Réseau et les correspondances internationales; — 2^o la Carte du Réseau; — 3^o un Guide descriptif des principales villes, avec gravures.

MM. les Voyageurs consulteront très-utilement, pour établir et suivre leur itinéraire, les **CARTES** extraites du Grand Atlas des Chemins de fer, publié par MM. A. CHAIX et C^e.

Ces Cartes, tirées sur papier grand-aigle et parfaitement colorées, contiennent toutes les lignes en exploitation, en construction ou à construire.

Nomenclature des Cartes :

France. — Europe centrale. — Grande-Bretagne, Essex et Irlande. — États-Unis d'Amérique. — Algérie. — Russie. — Allemagne. — Italie. — Espagne et Portugal. — Réseau de l'Ouest. — d'Orléans. — du Midi. — de Lyon. — du Nord. — de l'Est, des Environs de Paris. — Plan de Paris.

	PRIX	Paris.	Départements, France.
En feuille.....		2 »	3 50
Cartonnée et pliée.....		2 50	3 50
Collée sur toile, avec timb.....		4 50	6 50
— et montée sur baguette.....		7 50	9 »

Adresser les demandes à MM. A. CHAIX & C^e, imprimeurs-éditeurs des Chemins de fer, rue Bergère, 20, Paris.

JARDIN ZOOLOGIQUE D'ACCLIMATATION

DU BOIS DE BOULOGNE (PORTE DES SABLONS)
Est ouvert tous les jours au Public.

TABLE 1. Continued

TRUCKS & TRAILERS: For complete information on the latest trucks and trailers, visit us at www.enr.construction.com/resources/special/

[illegible]

COLLECTION DES ANIMAUX UTILES DE TOUTS LES PAYS

THE 2008 INTERNATIONAL JOURNAL OF ENVIRONMENT & DEVELOPMENT

Les Éléphants, Dromadaires, Autraches et Poneya
sont actuellement sur à la fête de la ville.

BOUCHES	Arges. Bastards. Bour. Bourgeois. Bourgeois. Bourgeois. Bourgeois. Bourgeois.	PIEDS VERTS	Arges. Bastards. Bour. Bourgeois. Bourgeois. Bourgeois. Bourgeois. Bourgeois.
MAISON	Bourgeois. Bourgeois. Bourgeois. Bourgeois. Bourgeois. Bourgeois. Bourgeois. Bourgeois.	CHENIL Dépôt d'arbres.	Arges. Bastards. Bour. Bourgeois. Bourgeois. Bourgeois. Bourgeois. Bourgeois.
VACHES	Bourgeois. Bourgeois. Bourgeois. Bourgeois. Bourgeois. Bourgeois. Bourgeois. Bourgeois.	CHALET	Arges. Bastards. Bour. Bourgeois. Bourgeois. Bourgeois. Bourgeois. Bourgeois.
VACHES	Bourgeois. Bourgeois. Bourgeois. Bourgeois. Bourgeois. Bourgeois. Bourgeois. Bourgeois.	TOILETTE	Arges. Bastards. Bour. Bourgeois. Bourgeois. Bourgeois. Bourgeois. Bourgeois.
Installation pour les LAFINS ..	Arges. Bastards. Bour. Bourgeois. Bourgeois. Bourgeois. Bourgeois. Bourgeois.		Arges. Bastards. Bour. Bourgeois. Bourgeois. Bourgeois. Bourgeois. Bourgeois.

Le Service d'Acclimatation VEND et ACHÈTE des Animaux.
S'adresser aux Bureaux de l'Administration (près la porte d'Orléans).

NOTES ON TRANSPORT

Other authors reported that the frequency of the *h* allele was

- [illegible]

1000

Jardin et Tiroir : 4 à 5 heures. (11 h à 12 h)

SOÛS. — Les Jours de Concerts, l'Administration met à la disposition du Public des salons spéciaux. Prix : 1 franc par place. — On peut réserver ses places à l'avance aux bureaux de la Compagnie générale des Omnibus, 3, boulevard des Capucines, et aux bureaux de la Compagnie des Tramways, 10, rue du Louvre.

— Pour le service à Paris, on peut relancer des places au Bureau spécial des Unions

1000

¹ La Librairie spéciale du Jardin d'Acclimatation met en vente les Publications relatives à l'Étude naturelle appliquée à la culture des Animaux et des Plantes.

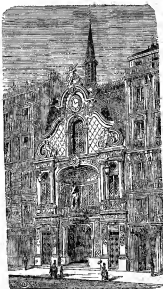
Deformation of Stone. — Railway experiments show

Age Group	Appropriate	Too High	Too Low
18-29	45%	35%	20%
30-49	50%	30%	20%
50-69	55%	25%	20%
70+	60%	20%	20%

Les Catalogues publiés par le Jardin d'Acclimatation sont envoyés franco en réponse à toute demande, adressée aux bureaux, Catalogue du Jardin, Catalogue des Plantes, Catalogue des Animaux, Catalogue de la Librairie.

LE FIGARO

ABONNEMENTS, Paris, trois mois, 16 fr.



ABONNEMENTS : Départements, trois mois, 19 fr. 50

Hôtel du Figaro

26, RUE DROUOT, PARIS

Le Figaro publie tous les Dimanches un Supplément Littéraire. — On peut s'abonner spécialement au FIGARO DU DIMANCHE, accompagné du numéro ordinaire du Figaro, au prix unique, pour Paris et les Départements, de :

Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr.

Ce supplément paraît le Samedi matin à Paris, et se trouve le Dimanche dans tous les départements.

CRÉDIT LYONNAIS

SOCIÉTÉ ANONYME

CAPITAL : 75 MILLIONS

Siège social : **LYON**, palais du Commerce.
Succursale : **PARIS**, 19, boulevard des Italiens.

AGENCES DE FRANCE

Marseille. — *Aix-en-Provence.*

Saint-Étienne — *Rive-de-Gier.* — *Saint-Chamond.*

Grenoble. — *Voiron.* — *Chambéry.* — *Aix-les-Bains.*

Chalon-s.-Saône. — *Beaune.*

Mâcon. — *Beaugru.* — *Belle-ville-sur-Saône.*

Bourg.

Annecy.

Vienne (*Isère*).

Villefranche-sur-Saône.

Roanne. — *Thizy.*

AGENCES A L'ÉTRANGER

Londres.

Alexandrie.

Le Caire.

Port-Saïd.

Constantinople.

Madrid.

Genève.

Vienne (*Autriche*).

Le **CRÉDIT LYONNAIS** fait toutes les opérations d'une maison de banque.

Il émet des lettres de Crédit et des mandats sur toutes les villes de France et de l'Étranger.

Il ouvre des comptes de dépôt sans commission.

Il délivre des bons à échéance ou reçoit des dépôts à échéance fixe dont l'intérêt, plus élevé que celui des comptes de dépôt, varie suivant la durée des placements.

Il reçoit gratuitement en dépôt les titres de ses clients; il en encaisse les coupons et en porte d'office le montant au crédit des déposants dans un compte productif d'intérêts.

Il exécute les ordres de bourse.

Il se charge de toute régularisation de titres, remboursement d'obligations, versements en retard, souscriptions, conversions, transferts, échanges, renouvellements, etc., etc.

Écrire au **CRÉDIT LYONNAIS**, 19, boulevard
des Italiens, Paris.

Chemins de fer de l'Est

PROMENADES A PRIX RÉDUITS dans la **VALLÉE** de la Meuse, au départ d'Épernay, Reims, Bethel, Sedan et Charleville à Givet et retour (de 1^{er} au 15 octobre). — Billets aller et retour valables du samedi ou de la veille des jours de fêtes, *c'est-à-dire l'après-midi*, au lundi matin ou au lendemain des jours de fêtes dans les trains partant dans la matinée, jusqu'à midi.

Ces billets donneront aux voyageurs la faculté de descendre à l'une quelconque des stations comprises entre Charleville et Givet et de reprendre le chemin de fer à une autre station. Ils seront valables dans tous les trains ayant des voitures de la classe qu'ils comportent. — Départ d'Épernay, à 4 h. 10, soir. — Départ de Reims, à 5 h. 20 soir; — de Bethel, à 6 h. 34 soir. — Départ de Sedan, à 6 h. 10 soir, Départ de Charleville, à 2 h. 30 soir. — *Prix des billets aller et retour :* d'Épernay, 1^{re} cl., 12 fr.; — 2^e cl., 9 fr.; — 3^e cl., 7 fr. — De Reims, 1^{re} cl., 10 fr.; — 2^e cl., 8 fr.; — 3^e cl., 6 fr. — De Bethel, 1^{re} cl., 8 fr.; — 2^e cl., 6 fr.; — 3^e cl., 4 fr. — De Sedan et Charleville, 1^{re} cl., 7 fr.; — 2^e cl., 5 fr.; — 3^e cl., 3 fr.

PARIS-BALE. — Pendant la saison d'été, du 15 août au 15 octobre, la Compagnie fait délivrer à la gare de Paris des billets de **PARIS à BALE** et retour, valables pendant un mois, au prix de : 1^{re} classe, 106 fr. 05 c.; — 2^e cl., 67 fr. 35 c.

VOYAGES CIRCULAIRES A PRIX RÉDUITS pour visiter les bords du **RHIN** et la **BELGIQUE.** — Billets valables pendant un mois avec séjour facultatif dans les principales villes du parcours. — Prix du billet de 1^{re} classe, 147 fr. 50. — Départ de Paris par la ligne de l'Est et retour par la ligne du Nord (par Bruxelles et Valenciennes ou par Namur et Saint-Quentin ou réciproquement). Les voyageurs ont droit au transport gratuit de 25 kilog. de bagages sur tout le parcours.

La délivrance des billets commence le 1^{er} mai et cesse le 30 septembre.

VOYAGES CIRCULAIRES A PRIX RÉDUITS pour visiter l'**EST** de la **FRANCE**, la **SUISSE CENTRALE** (Oberland bernois) et le **LAC DE GENÈVE.** — Billets valables pendant un ou deux mois avec séjour facultatif dans les principales villes du parcours. — *Prix des billets :* Billets valables pendant un mois : 1^{re} classe, 130 fr. 85; — 2^e classe, 117 fr. 45. — Billets valables pendant deux mois : 1^{re} classe, 164 fr. 40; — 2^e classe, 127 fr. 05. — Départ de Paris par la ligne de l'Est et retour par celle de Paris-Lyon-Méditerranée ou réciproquement. — Les voyageurs ont droit au transport gratuit de 25 kilog. de bagages sur tout le parcours.

La délivrance des billets commence le 1^{er} juin et cesse le 30 septembre pour les billets d'un mois et le 31 août pour les billets de deux mois.

VOYAGES CIRCULAIRES A PRIX RÉDUITS pour visiter le **NORD-EST** de la **SUISSE** et le **GRAND-DUCHÉ DE BADE.** — Billets valables pendant un mois avec séjour facultatif dans les principales villes du parcours. — *Prix des billets :* 1^{re} cl., 172 fr. 60; — 2^e cl., 130 fr. 05. — Départ de Paris par la ligne de Mulhouse et retour par celle de Strasbourg ou réciproquement. — Les voyageurs ont droit au transport gratuit de 25 kilog. de bagages sur tout le parcours.

La délivrance des billets commence le 1^{er} juin et cesse le 30 septembre.

EXCURSIONS

DANS

LE CENTRE DE LA FRANCE
ET LES PYRÉNÉES

VOYAGES CIRCULAIRES À PRIX RÉDUITS

En voitures de 1^{re} et 2^e classe. — Durée, 30 jours

Prix :	1 ^{re} classe.....	225 francs.
	2 ^e classe.....	170 »

ITINÉRAIRE. — Paris à Bordeaux. — Bordeaux à Arcachon. — Arcachon à Biarritz. — Biarritz à Pau. — Pau à Lourdes. — Lourdes à Pierrefitte. — Pierrefitte à Tarbes. — Tarbes à Bagnères-de-Bigorre. — Bagnères-de-Bigorre à Tarbes. — Tarbes à Montrejean. — Montrejean à Bagnères-de-Luchon. — Bagnères-de-Luchon à Montrejean. — Montrejean à Toulouse. — Toulouse à Pau. — Pau à Toulouse. — Toulouse à Port-Vendres. — Port-Vendres à Cette. — Cette à Toulouse. — Toulouse à Albi. — Albi à Rodez. — Rodez à Périgueux. — Périgueux à Limoges. — Limoges à Paris.

Les billets sont délivrés à partir du 1^{er} mai jusqu'au 1^{er} octobre 1878, à la gare de Paris, au bureau central de la Compagnie d'Orléans, rue Saint-Honoré, n° 134, à Paris, ainsi qu'à toutes les gares et stations de réseau de la Compagnie d'Orléans, et aux principales gares du réseau de la Compagnie du Midi, situées sur l'itinéraire à parcourir.

Les billets d'excursions sont personnels.

Ils sont valables pour tous les trains. Toutefois, les billets de 2^e classe ne sont admis que dans les trains qui comportent des voitures de cette classe.

Les voyageurs peuvent s'arrêter aux gares intermédiaires, situées entre les points indiqués à l'itinéraire.

Les voyageurs peuvent suivre, à leur gré, l'itinéraire dans l'ordre inverse de celui indiqué ci-dessus ; ils peuvent également ne pas effectuer tous les parcours détaillés dans cet itinéraire, et se rendre directement sur les seuls points où ils désirent passer ou séjourner, en suivant toutefois le sens général de l'itinéraire qu'ils ont choisi et en abandonnant leur droit aux parcours non effectués.

CHEMINS DE FER DU MIDI

VOYAGES DE PLAISIR A PRIX RÉDUITS.

AUX PYRÉNÉES

Billets de 1^{re} classe délivrés du 15 avril au 10 octobre 1878, et valables pendant 20 jours, avec faculté d'arrêt dans toutes les stations du parcours.

PRIX : 75 FRANCS.

Les billets peuvent être pris à Paris; ils sont valables à partir du jour où ils ont été délivrés par la première station de départ, sans toutefois qu'ils puissent être utilisés après le 31 octobre 1878.

Au-dessous de 3 ans, les enfants sont transportés gratuitement, et doivent être placés sur les genoux des personnes qui les accompagnent; de 3 à 7 ans, ils paient demi-place; au-dessus de 7 ans, ils paient place entière.

INDICATION DES PARCOURS

ET DÉSIGNATION DES STATIONS DE DÉLIVRANCE DES BILLETS.

Premier parcours : Bordeaux, Agen, Montauban, Toulouse, Montréjeau, Luchon, Tarbes, Bagatres-de-Bigorre, Mont-de-Marsan, Auches.

Deuxième parcours : Bordeaux, Agen, Montauban, Toulouse, Montréjeau, Luchon, Tarbes, Bagatres-de-Bigorre, Pierrefitte, Pau, Bayonne, Dax, Auches.

Le voyageur qui passe par Mont-de-Marsan perd tout droit de parcours entre Tarbes, Pau, Bayonne, Dax et Morcenx. Celui qui passe par Pau, Bayonne et Dax perd tout droit de parcours entre Tarbes, Mont-de-Marsan et Morcenx. Le parcours Pau, Bayonne, Dax, peut être remplacé par le parcours Pau, Mimande, Dax.

Le voyage peut s'effectuer pour le premier parcours :

De l'une quelconque des dix stations indiquées sur ce premier parcours.

Pour le deuxième parcours :

De l'une quelconque des treize stations indiquées sur ce deuxième parcours.

Et pour les deux parcours, dans l'une quelconque des deux directions qui peuvent être suivies à partir de la station de départ.

Nota : — Le voyageur peut s'arrêter à toutes les stations de réseau étendue sur celui des deux parcours circulaires qu'il a choisi, à la seule condition de faire estampiller son billet au départ de chaque station d'arrêt.

OBSERVATIONS. — Le prix de 75 francs s'applique indistinctement au premier ou au deuxième parcours.

Les frais des escales en dehors des (Mairies ci-dessus) restent à la charge des voyageurs.

Bagages. — Le voyageur qui a acquitté le prix de 75 francs ci-dessus a droit au transport gratuit sur le chemin de fer de 30 kilogrammes de bagages; cette franchise ne s'applique pas aux enfants transportés gratuitement, et elle est réduite à 10 kilogrammes pour les enfants transportés à moitié prix. Les excédents de bagages sont tarifés d'après le Tarif général de la Compagnie.

Pour chaque partie du parcours, les bagages sont enregistrés à chaque point de départ. Ils peuvent être expédiés à l'avance sous condition de paiement du droit accessoire de dépôt, d'après le Tarif général de la Compagnie.

VOYAGES CIRCULAIRES À PRIX RÉDUITS

Saison de 1878 pendant le Service d'été

1^{er} DE PARIS EN SUISSE ET RETOUR À PARIS

Prix des billets, valables pendant un mois : 1^{re} classe, 122 fr. 50; 2^e classe, 81 fr. 25 (*).

Prix des billets, valables pendant deux mois : 1^{re} classe, 134 fr. 75; 2^e classe, 100 fr. 35 (*).

1^{er} itinéraire (1) : Fontainebleau, Dijon, Dôle, Pontarlier, Neuchâtel, Bienne, Berne, Fribourg, Lausanne, et retour à Paris, soit par Genève, Colmar, Mâcon, Dijon et Fontainebleau, soit par Valloches, Pontarlier, Dôle, Dijon et Fontainebleau.

2^e itinéraire (1) : Fontainebleau, Dijon, Mâcon, Colmar, Genève, Lausanne (ou Fontainebleau, Dijon, Dôle, Pontarlier, Valloches, Lausanne) et retour à Paris par Fribourg, Berne, Bienne, Neuchâtel, Pontarlier, Dôle, Dijon et Fontainebleau.

Les billets donnent la faculté de s'arrêter dans les villes de Dijon, Dôle, Mâcon, Neuchâtel, Bienne, Berne, Fribourg, Lausanne, Valloches et Genève, et leur permettent par conséquent d'en visiter les environs et d'explorer la Suisse et la Savoie.

2^e DANS LE DAUPHINÉ, LA SAVOIE ET LA SUISSE, PAR LA BOURGOGNE LE LYONNAIS ET LA FRANCHE-COMTÉ

Avec arrêt facultatif dans toutes les gares du parcours. — Billets de 1^{re} classe, 160 fr., de 2^e classe, 120 fr., valables pendant 30 jours (*).

3^e DANS LES PYRÉNÉES, SUR LES BORDS DE LA MÉDITERRANÉE ET EN SUISSE De Paris à Paris, par : Orléans, Poitiers, Tours, Bordeaux, Arcachon, Biarritz, Toulouse, Marseille, Nice, Lyon, Genève, Lausanne, Berne, Neuchâtel, Besançon, Dijon, etc.

Durée du voyage : 45 jours. Arrêt facultatif dans toutes les gares du parcours. — Prix des billets : 1^{re} classe, 315 fr.; 2^e classe, 235 fr. (*).

4^e SUR LES BORDS DU GOLFE DE GASCOGNE, DANS LE MIDI, EN AUVERGNE ET EN SUISSE

De Paris à Paris, par : Bordeaux, Arcachon, Biarritz, Pau, Toulouse, Nîmes, Clermont, Vichy, Lyon, Genève, Lausanne, Berne, Neuchâtel, Besançon, Dijon.

Durée du voyage : 45 jours. Arrêt facultatif dans toutes les gares du parcours. — Prix des billets : 1^{re} classe, 255 fr.; 2^e classe, 190 fr. (*).

On peut se procurer ces billets à l'avance : A la Gare de Paris, boulevard d'Orléans, 20; au bureau, rue Saint-Lazare, 48; au bureau, rue des Petites-Écuries, 11; au bureau, rue Cop-Héron, 6; au bureau, rue de Rennes, 45.

(1) Chaque voyageur est tenu de faire connaître l'itinéraire de son choix en prenant son billet de voyage circulaire.

(*) Les enfants de 3 à 7 ans paient demi-place.

AVIS

1^{re} Les opérations relatives aux titres des Actions et Obligations de la Compagnie P. L. M., savoir : Paiement, à vue, des intérêts semestriels et dividendes échus; émission, sans droits de mutation, d'obligations nominatives ou au porteur; transfert et conversion des titres, sans paiement des droits de mutation; remboursement de titres amortis; renouvellement de feuilles de coupons épuisées, sont effectuées dans les bureaux suivants : à Paris, au secrétariat-général, 88, rue Saint-Lazare; à Lyon, au bureau des Titres, 10, cours du Midi; à Marseille, au bureau des Titres, à la gare; à Alger, place du Théâtre.

2^{re} Ces opérations sont encore reçues dans toutes les gares du réseau Paris-Lyon-Méditerranée, et effectuées, autant que possible, dans la quinzaine de leur dépôt.

3^{re} Les opérations de paiement des intérêts semestriels et dividendes échus; transfert et conversion de titres, sans paiement des droits de mutation; remboursement de titres amortis; renouvellement de feuilles de coupons épuisées, peuvent être traitées et réalisées, autant que possible, dans la quinzaine de la demande, par l'intermédiaire :

A. Des principales gares de la Compagnie de l'Est;

B. Des bureaux de l'administration des chemins de fer de la Suisse-Occidentale, à Neuchâtel (Suisse).

4^{re} Les opérations de paiement des intérêts semestriels et dividendes échus, émission, sans droits de mutation, peuvent être réalisées :

A. Dans toutes les gares de la Compagnie d'Orléans;

B. Sans frais ni commission, mais sous réserve de délais : Au siège de la Société générale, 54 et 56, rue de Provence, dans ses bureaux de quartier à Paris, et dans ses succursales en province et à l'étranger;

C. Sans frais ni commission : En Algérie, dans les principales gares; à la succursale du Crédit lyonnais, à Londres, 20, Lombard street; au siège principal de la maison Au. S&N à Colmar, chez M. FÉRAUD (Ch.), banquier, à Valence (Drôme); chez M. O'RONIX, banquier à Saint-Servan (Ille-et-Vilaine); chez M. JULIEN, fils de l'ainé, banquier à Brignolles (Var); chez M. BATAILLE, banquier, 36, rue Coligny, à Cherbourg (Manche); au siège principal de la Banque d'Alsace et de Lorraine, à Strasbourg et dans sa succursale de Metz; au siège principal de la Société générale pour favoriser l'industrie, à Bruxelles, 1 et 3, rue Montagne-au-Parc, et dans ses succursales d'Anvers, de Charleroi, de Courtrai, de Gand, de Liège, de Louvain, de Mons, de Namur, de Tournay et de Verviers;

D. Avec commission : Au siège principal de la Banque fédérale, à Berne (Suisse) et dans ses comptoirs de Bâle, Chaux-de-Fonds, Genève, Lausanne, Lucerne, Saint-Gall, Zurich.

5^{re} Les opérations d'émission, sans droits de mutation, sont encore réalisées au siège du Crédit lyonnais, 14, rue de Lyon, à Lyon, et dans ses succursales.

6^{re} Les opérations de paiement d'arrérages et de dividendes, seulement, pourront être traitées par l'intermédiaire de toutes les gares de la Compagnie d'Orléans et dans les principales gares de la Compagnie du Midi, et réalisées autant que possible dans un délai de vingt jours.

Nota. — Les opérations de transfert et conversion, remboursement de titres amortis, renouvellement de feuilles de coupons épuisées, traitées par l'intermédiaire des gares des Compagnies Paris-Lyon-Méditerranée et Est, sont soumises : 1^{re} au remboursement de tous droits et frais des escomptes; 2^{re} à la taxe des finances et valeurs pour tout transport de titres au porteur.

CHEMIN DE FER DU NORD

Saison d'Été 1878

VOYAGES CIRCULAIRES A PRIX RÉDUITS

1^{er} Pour visiter

LE NORD DE LA FRANCE & LA BELGIQUE

Billets valables pour un mois

1^{re} classe : 88 fr. 50. — 2^e classe : 66 fr. 75

Itinéraire : Paris, Amiens, Douai, Lille, Courtrai, Gand, Bruges, Ostende, Bruxelles, Malines, Anvers, Louvain, Liège, Spa, Huy, Namur, Charleroi, Saint-Quentin, Compiègne, Chantilly et Paris, ou vice versa. — Arrêt facultatif dans toutes les gares et stations comprises dans l'itinéraire (*).

2^e Pour visiter

LA BELGIQUE, LA HOLLANDE & LE RHIN

Billets de 1^{re} classe valables pendant un mois

Au prix de 123 fr.

Itinéraire : Paris, Amiens, Douai, Valenciennes, Quévrain, Mons, Bruxelles, Anvers, Brèda, Dordrecht, Rotterdam, Delft ou Gouda, La Haye, Leyde, Haarlem, Amsterdam, Utrecht, Arnhem, Clèves ou Emmerich ou Venlo, Cologne, Aix-la-Chapelle, Verviers, Spa, Liège, Huy, Namur, Charleroi, Saint-Quentin et Paris, ou vice versa. — Arrêt facultatif dans toutes les gares et stations comprises dans l'itinéraire (*).

Transport gratuit de 25 kilog. de bagages.

3^e Pour visiter

LES BORDS DU RHIN

Billets de 1^{re} classe valables pendant un mois

Au prix de 147 fr. 50

Itinéraire : Paris (Nord), Amiens, Douai, Valenciennes, Brugges, Liège (ou Paris, Saint-Quentin, Charleroi, Namur, Liège), Spa, Aix-la-Chapelle, Cologne, Bonn, Coblenz, Saint-Gear ou Ems, Bingen ou Rudesheim, Mayence ou Wiesbaden, Francfort, Darmstadt, Mannheim, Friedrichsfeld, Heidelberg, Carlsruhe, Baden-Baden, Kehl, Strasbourg, Nancy et Paris (Est), ou vice versa. — Arrêt facultatif dans toutes les gares et stations comprises dans l'itinéraire (*).

Transport gratuit de 25 kilog. de bagages.

(*) Consulter les affiches spéciales de la Compagnie du Nord pour les dates d'expiration et de cessation des billets ci-dessus.

TRAIN D'EXCURSION DE PARIS A COMPIÈGNE

A PARTIR DE JUIN

Tous les Dimanches. — Aller et retour dans la même journée.

Prix des places (aller et retour) : 1^{re} cl., 10 fr.; — 2^e cl., 6 fr.; — 3^e cl., 4 fr.

SAISON DES BAINS DE MER

On délivre au départ de Paris des billets spéciaux d'aller et retour, valables dix jours, aux prix suivants :

	1 ^{re} cl.		2 ^e cl.
Le Tréport.....	10 25	Boulogne.....	27 50
Saint-Valery.....	10 50	Calais.....	45 75
Rue (le Crotoy).....	10 45	Dunkerque.....	45 10
Berck (Vieux).....	11 75		

EXPOSITION UNIVERSELLE DE PARIS

EN 1878

Indépendamment des billets simples et d'aller et retour délivrés en tout temps, il sera distribué à LONDRES pour PARIS, via Boulogne ou Calais, pendant la durée de l'Exposition, des billets d'Aller et retour à prix réduits, savoir :

1^{re} Billets valables pendant 14 jours

Par les trains ordinaires en correspondance avec les Bateaux de nuit :

1^{re} CLASSE ET 2^e CHAMBRE, 78 FR. 75

2^e Billets d'ouvriers par groupe d'au moins 25

Valables aussi pendant 14 jours

Par les mêmes trains.

2^e CLASSE, 35 FR. — 3^e CLASSE, 26 FR. 25

Il sera également délivré au départ de la Belgique, de la Hollande et de l'Allemagne pour Paris, des billets d'aller et retour valables pendant 20 jours.

Avec une réduction de 25 0/0

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

SAISON DE 1878

BAINS DE MER

BILLETS D'ALLER ET RETOUR A PRIX RÉDUITS

VALABLES

du SAMEDI au LUNDI inclusivement
du 15 Mai au 24 Octobre.

DE PARIS A

	1 ^{re} classe.	2 ^e classe.
Dieppe — Le Tréport, Criel.....	Fr. 4.	Fr. 4.
MONTVILLE — Saint-Valéry-en-Caux, Veules.....	36 »	22 »
Yvetot. — Yvetot.....		
Le Havre — Sainte-Adresse, Bréval.....	32 »	24 »
Les Ifs — Biville, Bréval.....		
PÉCAMP — Yport, Biville, les Petites-Balles.....		
TROUVILLE-DEAUVILLE — Villerville, Villars-sur-Mer, Houlgate, Beaucourt, Cabourg, Le Hom, Yvetot.....	32 »	24 »
HONFLEUR.....		
Caen — Lis-sous-Mer, Luc, Langrune, Saint-Aubin, Bernières, Camille.....	40 »	26 »
Bayeux — Arromanches, Port-en-Bessin, Amfard.....	44 »	32 »
ISIGNY — Grandcamp, Sainte-Marie-de-Mont.....		
VALOGNES — Port-Bail, Caricey, Quinéville, Saint- Vaast-de-la-Hougue.....	50 »	36 »
CHERBOURG.....	52 »	42 »
GRANVILLE — Divesville, Saint-Pair, Carville.....	49 50	38 50
SAINT-MALO-SAINT-SERVAN. — Dinard-Saint-Esprit, Paimb.	66 »	49 50
Le Tréport et Mer, par Sotteville, Abancourt et Amfard.....	39 20	» »

EAUX THERMALES

FORGES-LES-BAINS (Seine-Inférieure), ligne de Dieppe par Gournay.....	31 50	16 »
SAINT-GERMAIN-DE-L'ORNE (E), par Brionne et La Ferté-Macé.....	46 »	35 »

DÉPART par tous les trains du SAMEDI et du DIMANCHE.
Retour par les trains du DIMANCHE et du LUNDI.

NOTA. — Les prix ci-dessus ne s'appliquent qu'au parcours en chemin de fer.
Les billets de 2^e classe ne sont admis que dans les trains qui comportent des
voitures de cette classe.

(1) Ces prix comprennent le parcours total.

VOYAGES CIRCULAIRES A PRIX RÉDUITS

EN ESPAGNE ET PORTUGAL

SUIVANT LES ITINÉRAIRES CI-APRÈS :

PREMIER ITINÉRAIRE. — Paris, Bordeaux, Bayonne, Irun, Saint-Sébastien, Borge, Valladolid, Avila, Escorial, Madrid, Aranjuez, Tolède, Saragosse, Pampelune, Hendaye, Bayonne, Bordeaux, Paris.

Durée, 30 jours. — Prix : 1^{re} cl., 223 fr. 30; 2^e cl., 169 fr. 95.

2^e ITINÉRAIRE. — Paris, Bordeaux, Bayonne, Irun, Saint-Sébastien, Borge, Valladolid, Avila, Escorial, Madrid, Aranjuez, Tolède, Valence, Barcelone, Gérone, Carbone, Limoges, Paris.

Durée 25 jours. — Prix : 1^{re} cl., 249 fr. 90; 2^e cl., 186 fr. 40.

3^e ITINÉRAIRE. — Paris, Bordeaux, Bayonne, Irun, Saint-Sébastien, Borge, Valladolid, Avila, Escorial, Madrid, Aranjuez, Tolède, Valence, Barcelone, Saragosse, Pampelune, Hendaye, Bayonne, Bordeaux, Paris.

Durée, 40 jours. — Prix : 1^{re} cl., 273 fr. 75; 2^e cl., 204 fr. 25.

4^e ITINÉRAIRE. — Paris, Bordeaux, Bayonne, Irun, Saint-Sébastien, Borge, Valladolid, Avila, Escorial, Madrid, Aranjuez, Tolède, Cordoue, Séville, Valence, Barcelone, Gérone, Carbone, Limoges, Paris.

Durée, 45 jours. — Prix : 1^{re} cl., 307 fr. 60; 2^e cl., 231 fr. 05.

5^e ITINÉRAIRE. — Paris, Bordeaux, Bayonne, Irun, Saint-Sébastien, Borge, Valladolid, Avila, Escorial, Madrid, Aranjuez, Tolède, Cordoue, Séville, Valence, Barcelone, Saragosse, Pampelune, Hendaye, Bayonne, Bordeaux, Paris.

Durée, 50 jours. — Prix : 1^{re} cl., 332 fr. 25; 2^e cl., 249 fr. 30.

6^e ITINÉRAIRE. — Paris, Bordeaux, Bayonne, Irun, Saint-Sébastien, Borge, Valladolid, Avila, Escorial, Madrid, Aranjuez, Tolède, Badajoz, Lisbonne, Valence, Barcelone, Gérone, Carbone, Limoges, Paris.

Durée, 55 jours. — Prix : 1^{re} cl., 344 fr. 10; 2^e cl., 258 fr. 30.

7^e ITINÉRAIRE. — Paris, Bordeaux, Bayonne, Irun, Saint-Sébastien, Borge, Valladolid, Avila, Escorial, Madrid, Aranjuez, Tolède, Badajoz, Lisbonne, Valence, Barcelone, Saragosse, Pampelune, Hendaye, Bayonne, Bordeaux, Paris.

Durée, 60 jours. — Prix : 1^{re} cl., 369 fr. 75; 2^e cl., 276 fr. 75.

8^e ITINÉRAIRE. — Paris, Bordeaux, Bayonne, Irun, Saint-Sébastien, Borge, Valladolid, Avila, Escorial, Madrid, Aranjuez, Tolède, Badajoz, Lisbonne, Cordoue, Séville, Valence, Barcelone, Gérone, Carbone, Limoges, Paris.

Durée, 65 jours. — Prix : 1^{re} cl., 395 fr. 60; 2^e cl., 298 fr. 30.

9^e ITINÉRAIRE. — Paris, Bordeaux, Bayonne, Irun, Saint-Sébastien, Borge, Valladolid, Avila, Escorial, Madrid, Aranjuez, Tolède, Badajoz, Lisbonne, Cordoue, Séville, Valence, Barcelone, Saragosse, Pampelune, Hendaye, Bordeaux, Paris.

Durée, 70 jours. — Prix : 1^{re} cl., 420 fr. 25; 2^e cl., 316 fr. 30.

Prix réduits pour les enfants de 3 à 7 ans.

Des billets à prix réduits sont délivrés à Compostelle pour Malaga et GRENADE, et à MIRANDA pour BILBAO.

TOUS LES DÉTAILS AUX AFFICHES SPÉCIALES.

RENSEIGNEMENTS A PARIS : A la Compagnie d'Orléans, 100, rue Saint-Benoît, aux bureaux des chemins de fer du Nord de l'Espagne, 15 bis, boulevard Haussmann; de Madrid à Saragosse et à Alicante, 17, rue Laffitte; des chemins de fer portugais, 34, rue de la Victoire.

SÜDBAHN-GESELLSCHAFT

Compagnie des Chemins de fer du sud de l'Autriche

ITINÉRAIRE DU TYROL

Trois lignes de chemins de fer conduisent de France en Tyrol. — La ligne d'Italie, la ligne de Suisse, la ligne d'Allemagne.

Ligne d'Italie. — La ligne d'Italie, la plus longue mais aussi la plus attrayante, passe, en prenant Paris pour point de départ, par Mâcon, Dijon, Yvetot, Chambéry, Modane, le Mont-Cenis, Turin, Milan et Vérone.

Ligne de Suisse. — Paris, Belfort, Mulhouse, Bâle, Schaffhouse, Constance, Rorschach, Bregenz, Lindau, Buchloe, Munich, Rosenheim, Kufstein.

On ajoute : Paris, Belfort, Mulhouse, Bâle, Waldshut, Schaffhouse, Mengen, Ulm, Augsburg, Munich, Rosenheim, Kufstein.

Ligne d'Allemagne. — Paris, Nancy, Strasbourg, Kehl, Carlsruhe, Stuttgart, Ulm, Augsburg, Munich, Rosenheim, Kufstein. — Cette dernière route est plus rapide.

Tout voyageur qui parcourt le Tyrol peut être sûr, quel que soit le but de son voyage, d'être dédommagé de ses peines et fatigues. Le paysage grandiose qui se déroule sous ses yeux charmera ses loisirs, et s'il pénètre plus avant dans les montagnes, la richesse de la végétation lui donnera maints sujets d'études.

Le Tyrol a encore gardé heureusement son cachet de nationalité. Les paysans des différentes vallées se distinguant entre eux par leurs costumes pittoresques. Leurs habitudes sont simples et frugales, trop frugales souvent pour le touriste qui s'égare dans les montagnes.

Précis historique du Tyrol. — Les Romains, qui furent les premiers maîtres de cette contrée, recouvrèrent ensuite le parti qu'ils pouvaient tirer de ce pays, trait d'union entre l'Allemagne et l'Italie. Sous le règne d'Auguste, donc vers avant J.-C., ils créèrent la grande route de Vérone à Innsbruck qui existe encore aujourd'hui. Dès l'an 73, le christianisme, introduit par les soldats romains dans le Tyrol sud, avait son siège à Trente dont saint Hippolyte fut

le premier système. Les Longobards divisèrent le Tyrol en Tyrol sud (Walach-Tyrol) et Tyrol nord ou Tyrol des montagnes (Gebirgsland). Le Tyrol sud devint un duché indépendant et le Tyrol nord, conquis par les Barbares, une province allemande. En 1363, le Tyrol passa dans la maison des Habsbourg sous Rodolphe IV.

Envahi et conquis au commencement du siècle par les armées françaises et bavaroises, le Tyrol fut un moment réuni à la Bavière en 1805. Mais bientôt en 1809 une insurrection dirigée par André Hofer éclata contre la nouvelle domination. L'Autriche resta définitivement en possession de cette province en 1814.

Topographie. — Les principaux groupes de montagnes, toutes ramifications des Alpes, sont ceux de l'Ötztal, du Zillertal avec le gros Glockner et le gros Venediger, les Presanella, les Adamello, les Kalkalpen du Tyrol nord, et enfin les Dolomites qui affectent les formes les plus bizarres.

Les trois vallées principales du Tyrol sont l'Inntal, l'Ischthal et le Pustertal.

Deux rivières ont leur source dans le bassin formé par les montagnes du Brenner et de Toblach entre la mer Adriatique et la mer Noire : l'Isar et la Rh.

Le voyageur qui parcourra la ligne du Brenner, même sans avoir de connaissances techniques, pourra se rendre compte des difficultés qu'on a eu à surmonter pour faire passer une voie ferrée au milieu de ces gorges profondes et de ces montagnes de granit. Le chemin de fer du Brenner est un des plus beaux travaux de notre époque.

PRÉCIS GÉOGRAPHIQUE DES STATIONS DE LA VOIE FERRÉE

ET RENSEIGNEMENTS SUR LES EXCURSIONS ET LES HOTELS

Nous engageons les voyageurs qui auraient besoin d'informations plus précises tant sur les hôtels que sur les moyens de transport pour faire leurs excursions, à s'informer auprès des chefs de gare. Sur la ligne du Tyrol et du Pustertal, un grand nombre d'agents du chemin de fer parlent, outre l'allemand, le français et l'italien.

Le papier-monnaie étant en usage en Autriche, les voyageurs qui changeront de l'or ou de l'argent, feront bien de se rendre compte, par la cote du jour, de la différence entre le florin papier et l'or ou l'argent, l'agio étant susceptible de grandes variations.

Kufstein. — Frontière autrichienne du côté de la Bavière (Donaue), possédant une forteresse encore assez importante. Point de départ pour les excursions aux lacs de Klaus, de Thier, de Hecht, Oed, Lang, etc. Cascades de Kaiserbach (hôtel post).

Kirchbichl. — Mines de charbon peu importantes.

Wörgl. — Bifurcation de la ligne du Tyrol avec celle de la Gisel Bahn. Excursions à Land, Zell am See et dans toute la vallée du Zillertal, (Hôtels : de la Poste, de la Hebe Salve.) C'est de Wörgl que l'on fait généralement l'ascension de la Hebe Salve, le Rigi tyrolien.

Kundl. — Excursions au mont Angerberg et à la Wildschönan.

Brixlegg. — Mines de cuivre et de verre. A certaines époques de l'année ont lieu des représentations de la Passion comme à Oberammergau en Bavière. Ascension au Sonnenwandjoch (7,141 pieds). Rattenberg, vieux château, ruine où le chancelier Bismarck a été décapité, belle vue sur la vallée de l'Inn.

Jenbach. — Station où l'on descend pour aller au lac d'Achen (Achenzer), un des plus grands lacs et des plus pittoresques de cette partie du Tyrol. On trouve à la gare de Jenbach des voitures pour aller à Fortana et à la Schallbach, deux auberges qui se font face sur le lac.

Schwarz. — Remarquable par son église dont la toiture contient plus de 15,000 plaques de cuivre.

Pritzens. — Excursions dans les vallées de Weer, Watsons et Velders.

Hall. — Petite ville avant d'arriver à Innsbruck, où il y a des salines et des sources minérales.

Innsbruck. — Capitale du Tyrol nord (16,324 hab.), jolie ville que traverse l'Inn. (Hôtel du Tyrol) *Tyrolenshof*, maison de première ordre, situé en face de la gare, cuisine et services français. Plusieurs belles églises, entre autres la cathédrale où il y a de belles statues en bronze. Maison du toit d'or où l'on voit encore sur les murs une vieille fresque. Musée botanique, un des plus complets d'Europe par sa flore alpine. Innsbruck, tant par sa position que par des facilités de toutes sortes qu'on y trouve, est depuis longtemps un des séjours préférés des touristes (hôtels) à la cour d'Autriche, Europe, Goldene Sonne. Excursions à la Weierburg, Hungerburg, Mülbauer, Berg Isch, au château d'Ambras. Les ascensions les plus faciles à faire sont celles du Lammkopf et du Patscherkofl. C'est à partir d'Innsbruck que commence véritablement la ligne du Brenner. Le paysage change d'aspect, au sortir du grand tunnel entre Patsch et Innsbruck ; on se trouve au milieu des montagnes. Le Sill coupe au pied du chemin de fer. Avant d'arriver au Brenner, le point culminant de la ligne (5,148 pieds) on passe les stations de Patsch, Matrei, Steinach, Gries. Dans tous ces endroits il y a des excursions et des ascensions intéressantes à faire. De Brenner le chemin de fer descend jusqu'à Franzensfeste en passant par Brennerbad, Schellberg, Freisfeld et Grastain.

Franzensfeste. — Bifurcation de la ligne du Tyrol avec celle du Piastenthal. Forteresse autrichienne importante qui défend le défilé.

En quittant Franzensfeste, on abandonne la végétation du nord, les sapins font place aux maronniers.

Brixen. — Evêché célèbre par le concile de 1030. Excursions au château de Pallens, à Veldthurns et dans les bois du Schallberthal. En passant par la vallée de Luserthal on arrive promptement au pied des Dolomites.

Klausen. — Dominé par un couvent historique bâti sur un rocher. De Klausen il ne faut qu'une heure pour gagner le Geierspitz, une des formations dolomitiques des plus bizarres et des plus grandioses.

Waldbruck. — A l'entrée de la vallée du Gredengrthal et au pied du château de Trotsburg qui renferme des antiquités romaines, Waldbruck a donné le jour à Volkeinstein et au poète lyrique Walther von der Vogelweide. Excursions à Gröden et à la Seiser Alpe.

Atzwang. — D'où l'on aperçoit la Seiser Alpe. Derrière Atzwang le chemin de fer traverse une roche de porphyre, la plus grande d'Europe.

Blumau. — A l'embouchure du Tirogrthal et où commence la vallée de Bozen, une des plus belles et des plus riches du Tyrol.

Boden. — Capitale du Tyrol Sud (9,335 hab.). Ville moitié allemande et moitié italienne. Belle église gothique. La ville de Boden est formée par le Saffthal, d'un côté le Tilsen, l'Innsbthal et les Dolomites. Excursions en Garmisch, Haslach, à la Burg de Koenigs, d'un côté à une belle vue sur la vallée de l'Inn et d'un autre côté sur Meran, la Nice allemande Garm, où il y a un établissement de bains. — Ritten, — Eggenhof, — Kalber, — Eppan, — toutes excursions qui méritent d'être faites. — (Hôtels : Kaiser Kron, Victoria, Mondscheln.) Le vin de Boden est justement renommé.

Brannoll. — Où commence l'Elsch.

Neumarkt. — Excursions au mont Grims, à Fleins, Pass et Pinnet.

Salurn. — On il y a une belle ruine construite sur une pointe de rocher qui semble impossible à gravir.

San Michele. — Où il y avait un bon couvent de bénédictins.

Lavis. — Au sortir de la vallée de la Combe, beau point en marche rouge.

Trento. — Evêché célèbre par ses couvents, jolie ville d'aspect tout italien et intéressant à visiter, bâtie, dit-on, par les Etrusques. Excursions au château de Rosen Cenghe, à la cascade de Salsgrub, à Ravina, Romagnoni et à Aldeno. (Hôtels : Europe, de la Ville, de Trento.)

Matarello.

Calliano. — Dominé par le château Estene, malheureusement une ruine aujourd'hui.

Roveredo. — La ville la plus industrielle du Tyrol. Fabriques de papeterie, tanneries, élevage de vers à soie et fabriques de soie. Excursions au mont Baldo et à Lissani.

Serravalle. — Où commence la vallée de Serrathal.

Meri. — De Meri on va en quelques heures au Val de Gardè et à Arco. Dans les environs de Meri se trouve la mer de pierres que Dante a prise comme image de son purgatoire.

Ala. — Frontière italienne. (Douane.)

PUSTERTHAL

Cette partie du Tyrol, presque inconnue encore aujourd'hui aux touristes, est destinée à devenir le rendez-vous de tous les amateurs de belle nature, de végétation sauvage et de paysages grandioses.

C'est qu'à la fin de 1871 que fut inauguré le chemin de fer reliant la Giuntola au Tyrol et qu'on appelle Pusterthaler Bahn. Les points extrêmes de la ligne sont Franzensfeste et Merburg sur la Drave en Styrie.

Le voyageur transporté dans cette longue vallée où l'éclaircie est borné par de hautes montagnes boisées, où rien, si ce n'est le sifflet d'une locomotive, ne vient troubler le calme de la nature, subit une impression particulière.

Après un voyage dans le Pusterthal, on comprend l'empire des montagnes pour leur pays et comment ils ne peuvent se séparer de la vie des villes.

En quittant Franzensfeste, le chemin de fer traverse la forteresse et passe au milieu des bastions et des remparts. Les pentes sont couvertes de pierres et replantées à l'intérieur du fort. Le pont principal sur l'Elsch, d'une hauteur de

250 pouds, est un modèle de hardiesse et d'élégance. La première station qu'on rencontre est :

LAVAL

Mühlbach, sur le Rhen, célèbre célèbre par ses forges d'armes. Excursions au château de Roddeck et dans le Völsenthal.

Vinsl. — On le tirent de Pfanderthal vient se jeter dans le Rhen, possède une église dont les cloches sont, dit-on, les plus anciennes de tout le Tyrol. Excursions en passant par Terrenten aux châteaux de Schneck et d'Ehrenburg, à l'Elderspitz (8,666 pieds) et dans la vallée de Pfanderthal où se trouve la cascade de Schneckbach.

Bruneck. — A l'entrée de la vallée de Taufer. Joli bourg où il y a un vieux château transformé aujourd'hui en caserne (hôtels : Post, Sonne). Excursions dans le Taufererthal d'où l'on aperçoit les glaciers du Zillertal, au château de Taufer, magnifique ruine dont le style architectural et les dimensions imposantes attestent une grandeur passée, à la Burg de Reineck d'où l'on a un beau panorama sur les montagnes.

A partir de Bruneck le chemin de fer longe les Dolomites jusqu'à Lienz.

Olang. — Excursions dans l'Antholgerthal et au lac de ce nom.

Welsberg — Sources minérales, bains, excursions au Schlossburg et dans le Grödenthal.

Niederndorf. — Hôtels : Post et bei der Emma. Excursions aux bains de Mandt et dans le Pragerthal où se trouve le lac de Aet-Prag et enfin dans l'Ampezzothal. Cette dernière excursion est une des plus belles qu'on puisse faire. Même sans s'écarter de la grande route qui conduit de Niederndorf à Cortina d'Ampezzo en passant par Schludersbach, on peut avoir un aperçu général de la vallée. Le mont Cristallo (3,244 mètres), la mer de glace, le mont Popera (3,168 mètres), la corda Rossa immense, roche de porphyre. Cette partie du Tyrol est la plus grandiose. Le petit nombre des touristes qui jusqu'à présent l'ont parcourue en sont revenus dans l'admiration.

Toblach est le point culminant de la ligne du Pustertal. Excursions dans l'Ampezzothal comme de Niederndorf. La compagnie des chemins de fer de la Sudbahn a décidé de faire construire à Toblach un hôtel de premier ordre où les voyageurs, visitant l'Ampezzothal, trouveront tout le confort moderne.

Innichen, où le Dravé prend sa source. Excursions dans le Sententhal et le Wildband lanchen, sources minérales et bains.

Sillian, à l'entrée du Wölgraththal. Beau château de Heimsfeld. Excursions dans le Wölgraththal et le Kartitschthal.

Lienz. — La ville la plus importante du Pustertal. (Hôtels : Post, welsche Ross.) Centre de nombreuses excursions dans les vallées de Moll, de Fleck et au gros Glockner.

C'est à partir de Lienz que commence la Carinthie, cette autre province de l'Autriche tout aussi pittoresque que le Tyrol mais moins grandiose. Nous citerons Villach avec le joli lac de Velden, dont les eaux sont toujours tièdes. Klagenfurt, capitale de la Carinthie.

La Compagnie de la Sudbahn fait faire en ce moment un album des principaux points de vue du Tyrol et du Pustertal, qui sera livré dans toutes les gares aux voyageurs à un prix très-modique. — Cette collection de gravures, véritable œuvre artistique, sera pour tous les touristes, en même temps qu'une acquisition utile pour leurs souvenirs, un joli souvenir de voyage.

ROYAL
MAIL STEAM PACKET COMPANY
COMPAGNIE ROYALE DES PAQUEBOTS-POSTE ANGLAIS



Indes Occidentales et Océan Pacifique
Via PANAMA,

Colón ou Aspinwall, Honduras, Sanavilla, Mexique, Amérique
Centrale et Océan Pacifique du Sud, San Francisco, Japon,
Chine et Colombie Anglaise.

Les bateaux à vapeur Atlantiques font maintenant le trajet direct de
Southampton à Colón (Aspinwall).

Le départ des bateaux de la compagnie, de Southampton, avec les
malles de Sa Majesté Britannique, a lieu les 3 et 17 de chaque mois,
tant pour le transport des passagers et des paquets que pour celui des
épices et des marchandises sur commodement à destination directe.
Un bateau supplémentaire part le 11 de chaque mois pour La Barbade,
Saint- Lucia, Saint-Vincent, Grenade, La Trinité, La Guyane, Porto
Cabello, Curaçao, Sanavilla, Carthagène, et Colón.

Pour plus amples informations s'adresser à Mr. J. E. LUNSTRAN,
Cargo Department à Southampton;

ou au Secrétaire, Mr. J. M. LLOYD.

Royal Mail Steam Packet Company,
13, Moorgate Street, Londres.

AGENTS—PARIS, Geo. Duxler & Cie., 33, Avenue de l'Opéra.
HAVRE, Mazon & Cie.
HAMBOURG, H. Basse.
ANVERS, F. Hearn.
BREME, Roems & Spallmann.

SERVICE DES PAQUEBOTS-POSTE
pour le Brésil et le Rio de la Plata.

Les Paquebots royaux partent aussi de Southampton les 3 et 24 de
chaque mois, chargés des malles de Sa Majesté Britannique, de
Passagers, de Cargo, d'Épices, etc., pour Lisbonne, Cap de Verd,
Pernambuco, Bahia, Rio de Janeiro, Monte-Video et Buenos-Ayres.

Pour plus amples informations s'adresser comme ci-dessus.

GREAT WESTERN STEAM SHIP LINE

BRISTOL NEW-YORK, DIRECT

Devon.....	2000 tons.	Cornwall...	2000 tons.
Somerset..	2000 —	Arragon...	3500 —

The fine first class vessels of this line are commanded by Captains of great experience in the Atlantic Trade

Fares : **Saloon**, 12 guineas. *Return Tickets* (available for 12 months, 20 guineas **Steerage**, 6 guineas. Sailing twice monthly. Every attention paid to the comfort and convenience of passengers. Passengers may be booked through to all parts of the United States in connection with the Erie Railway & To secure berths apply at **Paris** to the Anglo-American Union Bank Agency, 47, boulevard de la Madeleine. **Havre**, to J. M. Currie. **Bordeaux**, to Currie and Co, 49, rue Foy. **Frankfurt-am-Main**, J. Schottensfels, Kaiserplatz, **London**, Donald Currie and Co, 3 and 4, Fenchurch Street. **New-York**, W. D. Morgan 70, South Street, or to the Managers.

Mark Whitwill and Son, Grove, Bristol.

COMPAGNIE GÉNÉRALE TRANSATLANTIQUE

Paquebots-Poste français

DÉPARTS

De HAVRE. Les samedis 2, 16, 30 mars, pour New-York, directement. — À dater du mois d'avril, les départs auront lieu tous les samedis.

De St-NAZAIRE. Le 7 de chaque mois, pour la Guadeloupe, la Martinique, la Guyane, Puerto-Cabello, Sevanilla, Colon et tous les ports de l'Océan Pacifique, et par correspondance pour Sainte-Lucie, Trinidad, Demerari, Surinam et Cayenne.

De St-NAZAIRE. Le 21 de chaque mois

De SANTANDER. Le 22 de chaque mois

Pour la Martinique, la Guadeloupe, Saint-Thomé, la Havane, la Vera-Cruz, la Grenade, Trinidad, la Guyane, Puerto-Cabello, Barcelone, Carupano.

De HAVRE. Le 16 de chaque mois

De BORDEAUX. Le 22 de chaque mois
avec escale à Santander au retour.

Pour Saint-Thomé, Mayaguetz, Cap-Haitien, Port-au-Prince, Santiago (Cuba), Kingston (Jamaïque), Sevanilla, Colon, Panama. Correspondance avec les ports de l'Inde Pacifique, du nord Pacifique et de l'Amérique centrale.

S'adresser, pour Passages, Frets et Renseignements :

A Paris..... A la Direction générale, 4, rue de la Paix.

— Au Bureau de Post, 102, rue de Valenciennes-Saint-Denis.

— Au Bureau des Passagers, 12, boulevard des Capucines.

Au Havre..... A M. PAULIN VIAL, agent principal, 35, quai d'Orléans.

A St-Nazaire. A M. ALBERT LAURENT, agent principal, quai de la Marine.

A Bordeaux. A M. THOMAS DE VIAL, agent, 10 allée d'Orléans.

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE TRANSPORTS MARITIMES A VAPEUR

(Société anonyme. — Capital : 12 millions)

SIÈGE SOCIAL : A PARIS, 11 bis, boulevard Haussmann.
DIRECTION DE L'EXPLOITATION : A MARSEILLE, 3, rue des Temples.

SERVICES RÉGULIERS ET TRANSPORTS DE DÉPÊCHES

LIGNE DE LA MÉDITERRANÉE AU BRÉSIL ET À LA PLATA

Service postal à grande vitesse de Marseille à Rio-Janeiro, Montevideo, Buenos-Ayres.

Touchant à Barcelone, Gibraltar et Saint-Vincent.

Départ de Marseille le 15 de chaque mois, à 8 heures du matin.

PRIX DES PASSAGES DE MARSEILLE A

	Gênes	Saint-Vincent	Rio-Janeiro	Montevideo	Buenos-Ayres
1 ^{re} classe ..	160 fr. »	500 fr. »	500 fr. »	500 fr. »	500 fr. »
2 ^e — ...	100 —	400 —	400 —	400 —	400 —
3 ^e — ...	65 —	250 —	300 —	300 —	300 —

LIGNES DE L'ALGÉRIE

Départs de Marseille pour Philippoville et Bône, tous les mercredis et dimanches matin à 8 heures.

— — — Bône, plusieurs fois par semaine, à dates indéterminées.

— — — Alger, tous les samedis matin.

PRIX DES PASSAGES
De MARSEILLE A
Philippoville.....
Bône.....

PASSAGERS DE CHAÎNIER
(Nouriture comprise)

45 fr. »
45 —

PASSAGERS DE POSTE
(Sans nourriture)

15 fr. »
15 —

MATÉRIEL DE LA COMPAGNIE

SERVICE DU BRÉSIL ET DE LA PLATA

Bourgogne, de 3000 ton. et 300 chev. Savoie, ... de 3000 ton. et 300 chev.
Poitou, ... de 3000 — 300 — La France, de 4000 — 500 —

SERVICE DE L'ALGÉRIE

Bretagne, de 2500 tonnes, à hélice, Fr.-Comté, de 1100 tonnes, à hélice.
Alsace, ... de 1200 — Lorraine, de 1200 —
Artois, ... de 1200 — Touraine, de 1200 —
Auvergne, de 1200 — Anjou, ... de 400 —
Dauphiné, de 1200 — Normandie, de 200 —

AGENTS ET CORRESPONDANTS

Paris, au siège de la Société, 11 bis, boulevard Haussmann.
Paris, MM. F. Potier et C^{ie}, 25, rue d'Angoulême.
Lyon, MM. F. Potier et C^{ie}, 2, quai de la Saône.
Marseille, MM. Barthelemy d'Espey et C^{ie}, 3, rue des Temples, et A. de la République.
Bône, MM. J. Laroche et C^{ie}.
Clemency, Gaillet, Albert et C^{ie}.
Gênes, M. E. Fréchet.
Alger, M. J. Vailly.
Philippoville, M. H. Trépo.
Bône M. A. Béra.
Naples, M. L. Minicini.

Gênes, M. Adr. Collarovich.
Bône, MM. de Sèze et C^{ie}.
Gênes, M. Ch. Pacher.
Madrid, M. Julian Garcia.
Barcelone, M. B. Ripet y C^{ie}.
Buenos, MM. V. de Fraguas et hijos.
Saint-Sébastien, M. J. Gomez.
Valencia, MM. Barri et C^{ie}.
Gibraltar, MM. Longueville Corbett et C^{ie}.
Saint-Vincent, MM. Higgs et Noddy.
Rio-Janeiro, MM. E.-L. Albert et C^{ie}.
Montevideo, MM. Llanos y C^{ie}.
Buenos-Ayres, MM. F. et E. Matthey.

Pour tous les renseignements sur les frets et prix de passage, s'adresser
à la Compagnie ou à ses divers agents.

Type N. 4

NOUVELLE COMPAGNIE MARSEILLAISE

DE

NAVIGATION A VAPEUR

A. & L. FRAISSINET & C^e

Rue de la Bourse, 6, Marseille

PAQUEOTS-POSTE FRANÇAIS POUR LA CORSE ET L'ITALIE
Services réguliers pour le Levant, Malte, l'Égypte, l'Italie, le Languedoc
et les Alpes-Maritimes

LIGNES DESSEVIES PAR LA COMPAGNIE

Service postal pour la CORSE et l'ITALIE

Départs de MARSEILLE,
Pour AJACCIO, PORTO-TORRES, et alternativement
tous les huit jours pour PORTOFINO ou BONIFACIO,
Pour BASTIA et LIVOURNE.....
Pour GARTI ou FIORE-RUBEN, alternativement tous
les huit jours.....
Pour NICE, BASTIA et LIVOURNE.....
Départs de NICE pour BASTIA et LIVOURNE.....

le Vendredi, à 9 heures du matin
le Dimanche —
le Lundi —
le Mardi, à 8 heures du matin.
le Mercredi, à 5 heures du matin.

MALTE ET ÉGYPTE

Départs de MARSEILLE, le 1^{er} et le 15 de chaque mois, à 8 heures du matin.
Pour MALTE, ALEXANDRIE et PORT-SAÏD.

LIGNE DE CONSTANTINOPLÉ

Départs de MARSEILLE, le Jeudi, à 4 heures du soir,
Pour NAPLES, LE PIRE, VOLA, SALONIQUE, DUBROVNIK, BANSKHELAR, GALLIPOLI,
ROBOTO et CONSTANTINOPLÉ (GALATÉ, INDOUE, OUSKA, INDOU, SINGET,
BANSKHELAR, BANSKHELAR, TRÉBIZONDE et POUT.)

LIGNE D'ITALIE

Départs de MARSEILLE, directement pour Naples, le Jeudi, à 8 heures du soir,
le Mercredi et le Dimanche, à 8 heures du matin, pour
GÈNES, GINTA-VERONA et NAPLES.

LIGNE DE NICE ET CANNES

Départs de MARSEILLE, le Samedi, à 8 heures du soir, pour NICE et CANNES.

LIGNE DU LANGUEDOC

Départs de MARSEILLE, tous les soirs, à 8 heures, pour CARTHAGE
les Lundis, Mercredis et Vendredis, à 8 h. du soir, pour AÛCH.

AGENTS ET CORRESPONDANTS DE LA COMPAGNIE

M. A. & L. FRAISSINET & Co, place de la Bourse, 6.	à Marseille.
Ach. NETON, rue du Rougemont 2.	à Paris.
SMITH BONDUS & C ^e	à Londres.
	à Plymouth.
	à Southampton.
T. FICHARRY, quai de Bonaparte, 40.	à Bordeaux.
ORENGA & PIERRANGELI.	à Bastia.
P. COSTA.	à Ajaccio.

Pour plus amples renseignements, s'adresser aux agents ci-dessus, ou à ceux
donnés dans les ports desservis par la Compagnie.

COMPAGNIE MARITIME VALERY FRÈRES & FILS

PAQUEBOTS-POSTE A GRANDE VITESSE

Entre Marseille, Cette, la Corse,
l'Italie, l'Espagne, l'Algérie, Tunis et le Maroc.

LIGNES DE L'ALGÉRIE.

ALLER

Marseille à Alger, ch. mardi et sam. 5 h. s.
Marseille à Oran, chaque jeudi.... 5 h. s.
Touchant à Carthage.
Marseille à Stora (Philippoville),
chaque vendredi..... 5 h. s.
Marseille à Tunis, chaque samedi. 5 h. s.
Touchant à Ajaccio, Bône, La Galle.
Alger à Bône (samedi), ch. mercredi, midi.
Touchant à Bône, Bougie, Djidjelli,
Collo et Stora.
Oran à Tanger, tous les quinze jours à par-
tir du 31 janvier..... le lundi soir.
Touch. à Nemours, Malaga et Gibraltar.

RETOUR

Alger à Marseille, chaque samedi et
samedi..... 5 h. s.
Oran à Marseille, ch. mercredi..... 5 h. s.
Touchant à Carthage.
Stora à Marseille, chaque mardi.... 5 h. s.
Tunis à Marseille, chaque mardi.... 5 h. s.
Touch. à La Galle, Bône, Ajaccio.
Bône à Alger, chaque samedi..... 10 h. s.
Touchant à Stora, Collo, Djidjelli, Bou-
gie et Bône.
Tanger à Oran, tous les quinze jours, à par-
tir du 25 janvier..... le vendredi matin.
Touch. à Gibraltar, Malaga et Nemours.

LIGNES DE LA CORSE

Marseille à Bastia (avec prolongement sur
Livourne), chaque dimanche.... 5 h. s.
Marseille à Ajaccio (avec prolongement sur
Propriano), chaque vendredi..... midi.
Ajaccio à Propriano (en prolongement de
la ligne de Marseille à Ajaccio), chaque
samedi..... midi.

Bastia à Marseille (venant de Livourne),
chaque mardi..... 10 h. m.
Ajaccio à Marseille (venant de Propriano),
chaque mardi..... midi.
Propriano à Ajaccio (avec prolongement
sur Marseille), chaque mardi..... 2 h. s.

LIGNE DE MARSEILLE A CETTE

Marseille à Cette, chaque	<div style="display: inline-block; vertical-align: middle;">mardi... jeudi... samedi.</div>	5 h. s.	Cette à Marseille, chaque	<div style="display: inline-block; vertical-align: middle;">mardi... jeudi... samedi.</div>	5 h. s.
---------------------------	---	---------	---------------------------	---	---------

LIGNES D'ITALIE

Marseille à Naples, ch. dimanche
et mercredi..... 5 h. m.
Touchant à Gênes, Livourne et
Civita-Vecchia.
Marseille à Livourne (par Bastia),
chaque dimanche..... 5 h. m.

Naples à Marseille, chaque samedi
et mercredi..... 5 h. s.
Touchant à Civita-Vecchia, Li-
vourne et Gênes.
Livourne à Marseille (par Bastia),
chaque mercredi..... 5 h. s.

Pour frets et renseignements, s'adresser :

A PARIS, 4, rue de la Bourse;

A MARSEILLE, 4, quai de la Joliette, et 3, rue Saffroy;

A BASTIA, à la Direction;

A LONDRES, chez MM. Thomas Cook et fils, Ludgate Circus, Place d'opéra.

AUX AGENCES de la C^e, dans tous les ports fréquentés par ses bateaux,
et dans les principales villes de France.

BATEAUX-POSTE ITALIENS

Société R. RUBATTINO et C^e (Gênes)

Services réguliers entre Marseille, l'Italie, Tunis, Malte, Tripoli, l'Egypte et les Indes.

DÉPARTS DE MARSEILLE

- Pour Bombay (voie du canal de Suez)..... Le 10 de chaque mois.
Touchant à Gênes, Livourne, Naples, Messine, Port-Saïd, Suez, Aden.
- Calcutta (à partir du 15 février)..... Chaque deux mois.
- Singapore et Batavia (à partir du 1^{er} janvier)..... Chaque trois mois.
Touchant à Aden, Ceylan, Penang.
- Gênes, Tunis, Malte et Tripoli, tous les mardis..... 6 h. soir.

DÉPART DE GÈNES

- Pour Bombay, le 15 de chaque mois..... 6 h. soir.
- Calcutta, chaque deux mois (à partir du 15 février).
- Singapore et Batavia, chaque trois mois (à partir du 1^{er} janvier).
- Alexandria (Egypte), tous les lundis..... 9 h. soir.
- Touchant Naples, Messine, Catane.
- Tunis, tous les jeudis..... 9 h. soir.
- Transbordement pour Malte et Tripoli
- Marseille, tous les dimanches..... 4 h. soir.
- Cagliari et Palerme, tous les lundis..... 1 h. soir.
- Cagliari et Naples, tous les samedis..... 9 h. soir.
- Naples, tous les jeudis et lundis..... 9 h. soir.
- Porto Torres, tous les mercredis et samedis..... 9 h. soir.
- Livourne. Les vapeurs y touchent toujours la lendemain de leur départ de Gênes.

DÉPARTS DE NAPLES

- Pour Bombay, le 27 de chaque mois..... midi.
- Calcutta, chaque deux mois.
- Singapore et Batavia, chaque trois mois.
- Alexandria, tous les jeudis..... 8 h. 30 s.
- Cagliari, tous les vendredis..... midi.
- Transbordement pour Tunis, Malte et Tripoli.
- Gênes, tous les mercredis et lundis..... 6 h. soir.
- Touchant Livourne.
- Messine et Catane, tous les jeudis..... 8 h. 30 s.

S'adresser, pour fret et passages :

- A Gênes, à la DIRECTION ;
 - A Londres, à A. LAMING et C^e ;
 - A Marseille, à R. RUBATTINO et C^e ;
 - A Paris, à F. PUTREY et C^e ;
 - A Berlin, à CH. MESSING ;
 - A Bombay, à CH. GRONDONA ;
 - A Alexandrie (Egypte), à Géo. FARRINI ;
- Et dans tous les ports desservis, aux AGENCES de la Compagnie.

Appendice 1878-1879

II

PARIS

HOTELS — RESTAURANTS

CAFÉS

INDUSTRIES DIVERSES

Institutions pour jeunes gens et pour demoiselles

PHARMACIE NORMALE

19, rue Drouot, et 15, rue de Provence

PHARMACIE DES FAMILLES

ET DE VOYAGE

MÉDAILLÉE AUX EXPOSITIONS

Demandez la Notice explicative. Elle est adressée gratuitement et franco aux personnes qui la demandent.



GRAND HOTEL RESTAURANT

DE LA TERRASSE JOUFFROY

10, boulevard Montmartre, et 10, passage Jouffroy

BOUCHÉY jeune, propriétaire

SITUATION CENTRALE

Restaurant possédant sur le Boulevard le plus vaste salon de Paris. —
Table d'hôte à toute heure. — Déjeuner, 3 fr., Dîner, 5 fr., vin compris.
Se habla español. — English spoken. — Man spricht Deutsch. — Si
parla italiano.

RESTAURANT LEDOYEN

AUX CHAMPS-ÉLYSÉES

L'HIVER

JARDIN D'HIVER CHAUFFÉ



MAISON

DE LA



BELLE JARDINIÈRE

2, rue du Pont-Neuf, 2

PARIS

HABILLEMENTS TOUT FAITS ET SUR MESURE

Pour hommes et pour enfants

CHAPELLERIE. — CHAUSSURES. — BONNETERIE. — CHEMISERIE

EXPÉDITION EN PROVINCE

France contre remboursement au-dessus de 25 francs.

Succursales : LYON, MARSEILLE, NANTES, ANGERS

A Paris, au coin des rues de Cléchy et d'Amsterdam.

RAYON SPÉCIAL POUR VÊTEMENTS ECCLÉSIASTIQUES

SCOTCH WAREHOUSE

ESTABLISHED A. D. 1860

JOHN MANBY

21, RUE AUBER, PARIS

Choice Scotch tweeds for gents' suits

SOFT AND WARM SCOTCH TEXTURES

For Ladies' travelling Cloaks and Costumes

THE "ULSTER" WALKING COAT

FOR LADIES, GENTLEMEN AND CHILDREN

ALSO

THE "FROCKCOAT" AND PARDESSUS

New shapes in garments for Ladies

"REAL SHETLAND HOMESPUNS"

Scotch Shawls, Plaids and Rugs

EXPERIENCED CUTTERS FROM LONDON

SPECIALITE FOR BOYS' KNICKERBOCKER

MAKING AND DRESS AND UNDESS SCOTCH SUITS

AMAZONES

21, RUE AUBER, 21

CLOSE TO THE NEW OPERA

MÉDAILLES AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

de Paris, Londres et Philadelphie

Maison fondée en 1720

A U

FIDÈLE BERGER

CONFISERIE FINE

SPÉCIALITÉ POUR BAPTÊME

ET ARTICLES D'ÉTRENNES

16, Boulevard Sébastopol, 16

Ci-devant rue des Lombards

PARIS

SANS AUCUNE SUCCURSALE

Envois en Province et à l'Étranger

Typ. B. S.

CAFÉ RICHE

BIGNON aîné, père et fils, propriétaires

Le **CAFÉ RICHE** est situé **Boulevard des Italiens et rue Lepeletier**, sur la partie de ce boulevard que le monde élégant de toutes les nations a l'habitude de fréquenter.

Cette maison, de premier ordre et l'une des plus anciennes de Paris, est fréquentée surtout par les Étrangers de distinction. Les familles américaines et russes l'ont adoptée comme lieu de rendez-vous général. On y est comme chez soi, mieux que chez soi, le plus haut passant comme le plus simple.

Cet établissement respectable a pris pour devise de donner le bien-être à chacun, et il l'accomplit de la façon la plus sérieuse.

Outre les salles où on se réunit en public, il existe un grand nombre de salons de toutes grandeurs et du meilleur goût, où l'on peut déjeuner et dîner en famille ou en société séparée.

Les cuisines ont une réputation européenne; elles sont d'une installation grandiose et simple, remarquables par leur tenue; on n'y emploie que des cuisiniers de premier ordre.

Les caves renferment les meilleurs vins de tous les grands crus de France, amenés directement des lieux de production par M. BIGNON, et soignés sous la direction du sommelier irréprochable GARNIER, bien connu des gourmets de tous les pays.

Outre les salons spécialement consacrés au restaurant, des salles de café et des fumoirs spacieux et bien aérés, construits par l'architecte NOMMANN, résonnent, pendant toute la journée, une société du meilleur monde, mélange de Français et d'Étrangers qui s'y rencontrent, venant de tous les points du globe.

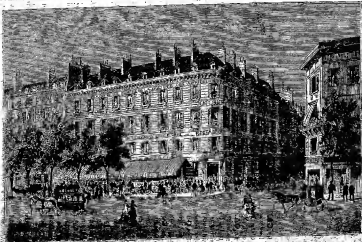
Les hommes les plus marquants dans la politique, dans la littérature, dans les arts ou dans les sciences, et le journalisme, nos auteurs les plus renommés ont l'habitude de s'y réunir pour s'aper ou pour causer, à la sortie des théâtres ou des soirées.

Cette maison est en même temps le siège de la Société et du Cercle des agriculteurs de France.

Le Café riche, propriétaire de Vignobles importants dans les contrées à vins fins de Bordeaux, et dont les caves considérables s'approvisionnent directement chez les principaux propriétaires des grands vignobles de France, tient à la disposition des personnes qui fréquentent l'Établissement, des vins de choix, soit en bouteilles, soit en pièces, aux prix raisonnables tels qu'ils sont cotés aux lieux de production.

Prix de vins fins pour voyage ou pour compagnie, par 6, 12, 25 ou 50 bouteilles assorties.

Le Café Richelieu, 1870. Vue prise de la rue de la Harpe, à Paris. Le bâtiment est l'ancien hôtel de Richelieu, construit par Louis XIV. Le jardin est planté de palmiers et de fleurs exotiques.



Le Café Richelieu

UN BOUT DE LA RUE DE LA HARPE

CAFÉ-RESTAURANT DE PARIS A. JOLLIVEAU

PROPRIÉTAIRE

Le **CAFÉ DE PARIS** est situé avenue de l'Opéra, n° 41, près le boulevard, à la jonction des rues Neuve-Saint-Augustin et Louis-le-Grand. Cette nouvelle voie est sans contredit la plus belle et la mieux fréquentée de la capitale.

Le **CAFÉ DE PARIS** est, sans contestation possible, le premier et le plus luxueux établissement de ce genre.

Outre les salles où le public se réunit et qui contiennent les plus beaux spécimens de l'art moderne comme ameublement, vingt salons de toutes grandeurs et d'un confort inimaginable sont disposés pour recevoir les familles et les personnes qui désirent se trouver séparées.

Une Galerie de 4 mètres de largeur sur 75 mètres de longueur, dans laquelle le plus grand lève a été déployé, offre aux regards émerveillés un spectacle jusqu'alors inconnu dans tous les établissements.

Les Cuisines, dont l'installation a été faite d'une façon grandiose, dépassent en confortabilité tout ce qui s'est fait jusqu'à ce jour.

Les premiers sujets de la capitale dans cette partie sont attachés à l'établissement et donnent le dernier mot de l'art culinaire.

Les Caves renferment les meilleurs vins authentiques de tous les grands crus de France.

En dehors des Salles spécialement consacrés au restaurant, des Salles de café,吸烟室 et aux réceptions réunissent tous les jours une société de meilleurs étrangers venant de tous les points de l'univers.

Un Salon russe, construit sous la direction d'un des premiers architectes de cette nation, est certainement ce qui s'est fait de plus beau dans ce genre.

Le **CAFÉ DE PARIS** se recommande spécialement aux amateurs pour la consommation des glaces napolitaines de toutes sortes. — Un service unique a été installé d'une façon tellement merveilleuse qu'il assure à l'établissement le plus grand succès.

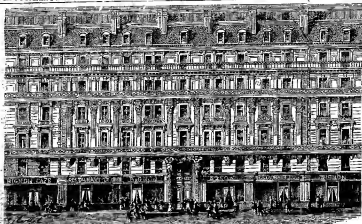
Des Salons de toilette, riches et spacieux, sont mis à la disposition du public.

Un Salon de coiffure, installé dans l'établissement avec le plus grand luxe, offre un attrait nouveau au monde élégant.

M. JOLLIVEAU tient à la disposition des personnes qui fréquentent son établissement des vins de choix, soit en bouteilles, soit en barriques, aux prix indiqués à ceux des pays de production.

Panier de vins fins pour voyage, par 6, 12 et 50 bouteilles assorties.

BIGNON, CAFÉ-RESTAURANT FOY



BIGNON, CAFÉ-RESTAURANT FOY

BIGNON, CAFÉ-RESTAURANT FOY, AVENUE DE L'OPÉRA, 32.

BRONZES D'ART ET D'AMEUBLEMENT

MARBRERIE ARTISTIQUE

EDITION D'ŒUVRES MODERNES

Garnitures de Style. — Lustrie

BOYER FILS F^{RES}

Fabricants

64, RUE DE SAINTONGE, 64

PARIS

MÉDAILLES

BRONZE.....	Paris ...	1855, 1867.
PRIZE MEDAL...	Londres, 1854, 1862.	
ARGENT.....	Havre, 1868, Lyon, 1872.	
MÉRITE.....	Vienne, 1873.	
ARGENT.....	Union Centrale, 1876.	

GRAND HOTEL DE CASTILLE

5, BOULEVARD DES ITALIENS, 5

ET 101, RUE DE RICHELIEU

Grands et petits appartements et Restaurant à la carte. — Superbe salle à manger —
Bains et salon de lecture.

SPLENDIDE HOTEL

1, PLACE DE L'OPÉRA, ANGLE DE LA RUE DE LA PAIX

Entrée, avenue de l'Opéra, 61

This first class Hotel, one of the most elegantly furnished in Paris, is equally remarkable for its incomparable situation, its accommodation, comfort, and its good attendance. Rooms from 4 to 25 francs a day. Handsome apartments, Reading room, Conversational Saloon, Baths and elevator for the use of visitors.

HOTEL BELLEVUE

30, AVENUE DE L'OPÉRA, ET RUE D'ANTIN, 8

Vue sur l'Opéra; la plus belle situation de Paris

TABLE D'HÔTE ET RESTAURANT A LA CARTE

Salon de lecture. — Fumoir. — Bains et ascenseur

PASSAGES HEATED — LIFT

PROPRIÉTAIRE : L. HAUSER

HOTEL DES ÉTRANGERS

3, RUE VIVIENNE, 3

ENTRÉE LE PALAIS-ROYAL, LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE ET LA BOURSE

Très-recommandé.

CHOCOLAT DEVINCK

1855. Médaille de 1^{re} classe.

1855. Exposition universelle de Paris,
2 Médailles de 1^{re} classe.

1862. Exposition universelle de Londres,
2 Médailles de 1^{re} classe.

1855. Société d'encouragement pour l'industrie nationale, grande Médaille d'or.

1867. Exposition universelle de Paris,
hors concours, grande médaille d'or.

176, RUE SAINT-HONORÉ, PARIS.

Grand-Hôtel

12, BOULEVARD DES CAPUCINES, 12

ET

PLACE DU NOUVEL-OPÉRA
A PARIS

Le Grand-Hôtel est l'habitation la plus agréable que Paris puisse offrir aux étrangers, soit qu'ils y viennent pour n'y passer que quelques jours, soit qu'ils aient l'intention d'y faire un séjour prolongé.

Tout y est ordonné de manière à donner à ses hôtes la plus complète expression de la vie confortable, et quelque variée que soient les convenances particulières de chaque voyageur, le Grand-Hôtel y donne la plus entière satisfaction.

Les souverains, en rupture de résidence officielle, retrouvant au Grand-Hôtel, pour eux et leur suite, si nombreuse qu'elle soit, leurs installations primitives.

Le modeste touriste y est l'objet de prévenances attentives.

Nous le répétons donc,

L'étranger qui vient à Paris pour ses plaisirs ou pour ses affaires, celui qui connaît la vie parisienne ou qui la veut apprendre, celui qu'y amène un intérêt politique, commercial, industriel, artistique ou scientifique, ne peut choisir une résidence mieux appropriée à ses besoins et à ses convenances.

Sa situation sur le boulevard des Capucines et sur la place du Nouvel-Opéra, dans le centre du nouveau Paris, ou, pour mieux dire, du vrai Paris, le met à proximité de tous les organes de la vie parisienne.



Facade du Grand-Hôtel.

Les palais, les jardins publics, les ministères, les musées, les bibliothèques, les théâtres sont dans son voisinage immédiat. — La Bourse est à deux pas. La Banque n'en est pas éloignée. Trois administrations publiques, le *Poste*, le *Télégraphe*, les *Tabacs*, sont représentées dans l'hôtel même.

Une courte description de ce vaste caravansérail, sans rival dans le monde, peut intéresser nos lecteurs.

Le plan de l'immeuble est un triangle dont les trois angles abattus ou arrondis présentant eux-mêmes des façades architecturales.

Le développement des trois grandes lignes de cette immense figure géométrique atteint pour chacune d'elles plus de 100 mètres.

La surface totale est d'environ 6,000 mètres, dont 1,000 mètres en cours et l'excédant en constructions.

La façade du Sud est située sur le boulevard des Capucines (en face de la rue de la Paix, à deux pas de la Madeleine).

Celle de l'Ouest occupe, rue Scribe, le côté qui fait face au Jockey-Club.

Enfin la façade de l'Est forme tout le côté occidental de la place du Nouvel-Opéra.

Cinq portes monumentales donnent accès à des cours respectives nommées :

Cour d'Honneur,
Cour Scribe,
Cour de l'Opéra.

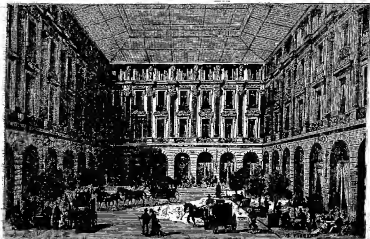
Les trois portes qui mettent la cour d'Honneur en communication avec le boulevard des Capucines sont affectées au public.

Mais les portes Scribe et Opéra, ainsi que leurs cours respectives, sont réservées pour l'usage exclusif des souverains, des princes ou des personnages de distinction qui désirent occuper des appartements particuliers, pouvant s'isoler complètement de tous les autres appartements du Grand-Hôtel.

La Cour d'Honneur, dont nous donnons le croquis, est une merveille. On ne se laisse pas d'en admirer les proportions.

Elle forme un immense pentagone de 25 mètres de côté. Elle est couverte, à la hauteur du quatrième étage, et sur toute sa surface, de plus de 600 mètres, par un vitrage encastré dans une puissante armature de fer. C'est un chef-d'œuvre d'élégance, de force et de légèreté.

Cette cour offre à chaque instant du jour un spectacle des plus attrayants. L'activité et la diversité y régnaient en souveraines incontrôlées.



Cour d'honneur du Grand Hôtel.

C'est depuis six heures du matin jusqu'à une heure après-midi, un kaleïdoscope varié où toutes les formes, tous les aspects du mouvement et de la couleur intéressent l'amiateur du pittoresque. Voitures amenant des voyageurs de tous pays, fourgons chargés de bagages, omnibus de chemin de fer, élégantes calèches de promenade aux fringants séculiers, écyers, amazones, promeneurs, interprètes, courriers, commissionnaires, peuplent et animent cette fourmilière en constante activité.

Ce spectacle est si intéressant que bon nombre des habitués de l'hôtel prêtèrent les appartements dont les fenêtres s'ouvrent sur la cour d'honneur à ceux qui sont éclairés sur le boulevard.

C'est là qu'il se trouve à portée des voyageurs l'entrée de tous les services destinés à répondre à leurs besoins :

- Le bureau de réception des voyageurs,
- La caisse,
- Le service des voitures,
- Les courriers et interprètes,
- Le bureau de change des monnaies étrangères.
- La boîte de la poste aux lettres,
- Le bureau du télégraphe,

Un vaste café-divan où se débitent des consommations de premier choix, et où l'on vient d'installer des nouveaux et excellents billards réservés aux voyageurs.

Sur le boulevard et à droite de l'entrée principale, se trouve une succursale de l'administration des tabacs, toujours approvisionnée des meilleurs cigares de la Havane.

Dans la cour, en face de l'entrée principale, un large perron, orné d'arbustes et de plantes rares, est le rendez-vous des voyageurs qui viennent y étaler les plus riches toilettes de ville et de voyage.

De chaque côté de ce perron sont placés des escaliers qui desservent tous les étages de l'hôtel.

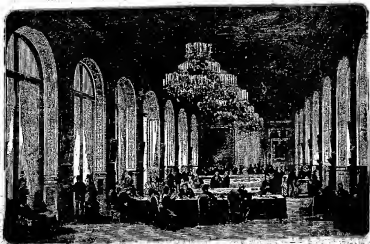
Après avoir gravi le perron, on pénètre de plain-pied dans le *Salon de Lecture et de Conversation*, immédiatement suivi de la *grande Salle à manger*.

À droite et à gauche du perron, de grands vestibules conduisent aux deux escaliers d'honneur.

C'est dans l'un d'eux que se trouve l'entrée des salons du Restaurant.

De côté de l'Opéra, et à l'entrée, sont placées les salles de Bains, de douches et d'hydrothérapie : elle sont au nombre de quinze.

Enfin les propriétaires du Grand-Hôtel viennent de compléter ces



Salon de Lecture du Grand-Hôtel.

diverses installations par l'ouverture d'un Salon de Conversation spécialement et exclusivement réservé aux dames.

Cet immense Salon, meublé avec luxe, est situé au rez-de-chaussée, à droite du porron ; il est éclairé par des glaces sans tain qui permettent aux voyageuses d'assister, sans être vues elles-mêmes, au spectacle si intéressant et si mouvementé de la circulation parisienne sur la place du Nouvel-Opéra ; elles y jouissent d'une vue complète de ce magnifique édifice.

Le *Salon des Dames* est un centre de réunion très-apprécié des habitants du Grand-Hôtel. Le mari n'a plus, lorsqu'il s'absente, le regret de laisser sa femme confinée dans son appartement. La mère peut en toute sécurité y conduire sa fille. Entre autres moyens de distraction, les dames y trouvent un piano d'une excellente facture et les partitions de tous les opéras connus dans le monde.

Les appartements et chambres occupent exclusivement les cinq étages composant le bâtiment du Grand-Hôtel. Ils sont au nombre de sept cents.

C'est au premier étage que se trouvent la *salle du Zodiaque* et toute une série de salons de réception habituellement affectés à des repas de corps, à des repas de noces ou à des bals de charité, la bonne société parisienne et étrangère ayant adopté le Grand-Hôtel pour ces sortes de solennités.

Salon de lecture.

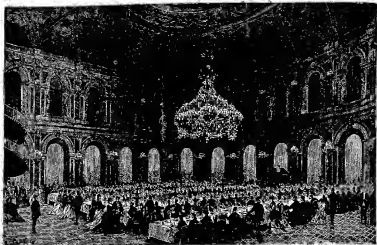
Le salon de lecture, dont notre dessin représente les principales dispositions, se recommande par une ornementation sévère et par un ameublement des plus confortables.

On y trouve tous les journaux de Paris et de l'étranger et les meilleures publications littéraires.

La Salle à manger.

La grande Salle à manger est un monument unique au monde. Ses immenses proportions permettent d'y dresser 600 couverts.

Sa forme est demi-circulaire, la coupole vitrée qui la domine, sa cheminée artistique, ses nombreuses verrières, ses attributs multiples, ses lustres étincelants, ses milliers de girandoles étonnent l'esprit et éblouissent le regard.



Salle à manger du Grand Hôtel.

GRAND-HOTEL (Suite).

D'élégants escaliers relient cette salle à manger aux salons du Zodiaque et aux salons de réception situés au premier étage.

Cette remarquable salle à manger, qui n'avait d'autre rivale que celle de l'Hôtel de Ville, aujourd'hui détruit, est une des curiosités de Paris.

Service. — Ascenseurs.

Le service des voyageurs se fait par 300 employés ou domestiques, secondés par de puissants moyens mécaniques.

A ce point de vue, d'intéressants perfectionnements ont été appliqués depuis deux ans, notamment en ce qui concerne l'ascension des voyageurs.

La substitution de la vapeur aux systèmes hydrauliques précédemment appliqués, soustrait ce service aux interruptions fréquentes qu'occasionnaient les intermittences du service des eaux.

Aujourd'hui, aucun arrêt n'est à craindre, et c'est trois à quatre cents ascensions par jour qu'accomplissent ces appareils, si appréciés par les voyageurs qui habitent les régions élevées de l'Hôtel.

Ce service fonctionne maintenant sans temps d'arrêt depuis six heures du matin jusqu'à une heure après minuit. Il dessert tous les étages et reçoit les voyageurs pour monter et pour descendre.

Un seul côté de l'Hôtel (côté Opéra) était autrefois desservi par un escalier mécanique. Un deuxième élévateur, tout nouvellement installé, dessert maintenant le côté Scribe.

La vapeur a encore reçu d'autres applications ; après avoir donné le mouvement aux nombreux mécanismes qu'elle commande, elle donne sa chaleur à des milliers d'organes affectés soit aux quinze salles de bains, soit aux tables chaudes, aux laveries, aux étuves à linge, aux chauffe-assiettes, etc. ; elle assure encore le service si important de l'eau chaude qui se distribue dans tous les étages de la maison, et c'est par mille tonnes qu'il faut en évaluer la consommation quotidienne.

L'Éclairage.

L'Hôtel tout entier, son entrée, ses cours, ses vestibules, ses corridors, ses salons, sont éclairés par quatre mille becs de gaz.

GRAND-HOTEL (Suite).

Le Chauffage. — La Ventilation.

Le chauffage s'opère d'une façon générale dans les corridors, les escaliers, les vestibules, les grandes salles, par dix-huit énormes calorifères et trois cent cinquante-quatre bouches de chaleur.

Même au cœur de l'hiver le plus âpre, l'intérieur du Grand-Hôtel jouit d'une agréable température.

De puissants moyens de ventilation, nouvellement installés, permettent, pendant la saison la plus chaude, de n'éprouver aucune gêne de l'élévation de la température, et assurent au Grand-Hôtel des conditions particulièrement hygiéniques.

Les Salles de bains.

Tous les jours, depuis six heures du matin jusqu'à une heure après minuit, quinze salles de bains sont à la disposition des voyageurs.

Paris ne possède aucune installation de bains aussi complète et aussi confortable.

Des cabinets spéciaux sont réservés pour l'hydrothérapie, les douches de toutes sortes (chaudes ou froides) et les bains de vapeur.

La Blanchisserie.

Un Hôtel dont l'effectif ne descend jamais au-dessous de 600 voyageurs ne pouvait pas accorder l'accès de ses appartements à toutes les blanchisseuses de la ville. C'est pour ces motifs que les propriétaires du Grand-Hôtel ont fait construire une *Blanchisserie modèle*, qui blanchit tout son linge, ainsi que celui des voyageurs.

Les Caves.

Les caves du Grand-Hôtel contiennent aisément un million de bouteilles.

Quinze cents cases permettant le classement méthodique, par crus et par années, des trésors qu'elles renferment.

GRAND-HOTEL. (Suite).

Ici sont couchés les vins de la Gironde : *Saint-Estèphe*, *Saint-Estilion*, *Château-Lafitte*, et surtout *Château-Margaux*, le roi des vins et le vin des rois.

Puis les Graves au frais bouquet, les Sauternes, à la tête desquels se place le *Château-Yquem*, décoré de la grande médaille d'or à l'exposition universelle de 1855, et dont le tonneau était payé, par le grand-duc Constantin, le prix rond de 20,000 francs.

Là sont entassés les Bordeaux, trésors de santé, et les Bourgogne, trésors de gaieté ; les Beaune, renommés depuis Louis XIV ; les Pomard, les Volnay, les Corton, les Nuits, les Romanée, les Chambertin ; enfin le Clos-Vougeot, reconnaissable à son léger goût de framboise, et sans contredit le meilleur vin de la Bourgogne.

Dans un réduit obscur et frais reposent les Chablis, les Pouilly, les Montrachet, les Champagne de toutes marques, parmi lesquels se recommande le Champagne « *Grand-Hôtel* ».

Plus loin s'étageot les Frontignan jeunes et ombrés, les vins du Rhin, d'Espagne, de Madère, de Xérès, de Malaga, d'Alicante, de Malvoisie, de Hongrie, d'Italie, qui attendent que le désir des gourmets vienne les arracher à leur retraite.

Gardons-nous d'oublier les fins cognacs marqués Hennessy, Martel, La Charentaise ; les rhums authentiques de la Jamaïque, les genévres de Hollande, les liqueurs de France et de nos colonies.

La Table.

La gastronomie, au Grand-Hôtel, a le choix entre deux manifestations élevées : la cuisine française classique, qui apparaît à la table d'hôte et aux banquets, et la cuisine étrangère.

Un chef émérite, digne de la réputation de Vatel et de Carême, cherche constamment à procurer aux convives du Grand-Hôtel des jouissances inattendues.

À côté de la cuisine française, cette quintessence de tous les types adoptés par la civilisation européenne, vient se placer la cuisine exotique, et les étrangers accourus de tous les points du globe ont la satisfaction de pouvoir manger leurs mets nationaux.

Le Chinois y peut retrouver ses nids d'hirondelles ; l'Indien, ses tortilles de maïs ; le Turc, ses viandes accommodées suivant le rite musulman ; l'Érédite, ses préparations orthodoxes ; le Russe, son caviar et ses bechitacks d'ours ; l'Anglais, son roastbeef, qu'il peut arroser de sherry authentique.

GRAND-HOTEL (Suite).

La Direction entoure ce service de soins tout particuliers ; la bonne préparation des mets n'est pas le seul souci qui la préoccupe, et le choix des denrées est l'objet de sa constante sollicitude.

Les poissons les plus frais et les plus rares, les viandes les plus belles, les fruits du plus beau choix, lui sont réservés, et, pour assurer à ses clients un produit presque introuvable à Paris, c'est-à-dire du Lait pur, elle n'a pas hésité à établir aux abords de Paris une *Vacherie* modèle très-intéressante à visiter, et dont les produits sont réservés à la consommation du Grand-Hôtel.

Les repas sont servis aux voyageurs sous les formes suivantes :

1^{er} REPAS A LA CARTE :

Les prix de la carte sont les mêmes pour les repas, servis dans les salons du restaurant ou dans les appartements des voyageurs.

2^{es} DÉJEUNERS A PRIX FIXE :

Déjeuners servis à des tables particulières, dans la grande salle à manger :

4 fr. par tête, vin et café compris (enfants 3 fr.).

Déjeuners servis dans les salons du restaurant, même prix et même menu (moins le vin).

3^e DINERS A PRIX FIXE :

Table d'hôte du Grand-Hôtel :

6 fr., vin compris (enfants 4 fr.).

Dîners à prix fixe servis dans les salons du restaurant ou dans les appartements.

Enfin la direction, cherchant avec persévérance les moyens de donner satisfaction à toutes les convenances de ses hôtes, a établi des abonnements qui se recommandent par la modération de leurs prix.

Ces abonnements à prix fixe comprennent le logement, le chauffage, l'éclairage, la nourriture (trois repas par jour, vin compris) et le service ; ils sont tarifés comme suit :

Logement au	4 ^e étage,	20 fr. par jour,	35 fr. 2 personnes.
—	3 ^e —	25	43
—	2 ^e —	30	45

GRAND-HOTEL (Suite).

Prix des Locations.

C'est un préjugé de croire qu'il en coûte plus cher pour vivre au Grand-Hôtel que dans les autres bonnes maisons de Paris ; le contraire est la vérité.

Peut-être s'étonnera-t-on que cette somptueuse résidence, qui paraît exclusivement réservée aux grandes fortunes, soit également accessible aux bourses plus modestes ; rien n'est cependant plus exact : cela tient à l'application du principe de la *fixité des prix*.

En effet, toutes les dépenses que l'on peut faire au Grand-Hôtel sont prévues et réglées par des tarifs invariables placés dans chaque chambre. Les voyageurs, mis ainsi à l'abri de tout mécompte, peuvent régler leur dépense suivant leurs convenances.

PREMIER PRIX DES LOCATIONS PAR JOUR :

Chambre à coucher, 1 lit, 1 personne, depuis	5 fr.
Chambre à coucher, grand lit	— 8 fr.
Chambre à coucher, 2 lits	— 11 fr.
Salons	— 12 fr.

Domestiques, 3 fr. — Lits de suppléments, 3 fr. — Enfants, 2 fr.

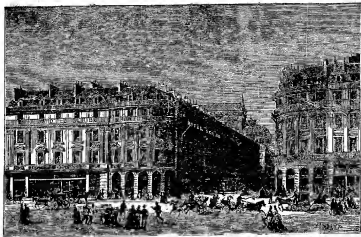
Toutes les conditions de bien-être, de confort et de modération dans les prix sont donc réunies au Grand-Hôtel. C'est ce qui explique la vogue dont il est l'objet. Aussi, malgré les immenses proportions de l'édifice et ses 700 chambres, est-il parfois dans l'impossibilité d'accueillir tous les voyageurs qui réclament son hospitalité.

La direction du Grand-Hôtel recommande donc à ses clients de vouloir bien la prévenir au moins la veille de leur arrivée, afin qu'il lui soit possible de leur assurer la préférence qui leur est due.

Annexe du Grand-Hôtel.

Pour répondre aux besoins d'une clientèle qui s'accroît chaque jour, le Grand-Hôtel vient de s'annexer l'HOTEL SCRIBE (Family Hotel), situé rue Scribe, n° 1, vis-à-vis de la façade occidentale du Grand Hôtel.

Cette annexe répond plus particulièrement aux convenances des voyageurs qui préfèrent la tranquillité du *st houe* à la vie mouvementée du Grand-Hôtel. Les prix y sont très-modérés.



Hôtel Scribe.

GRAND-HOTEL (Suite).

Service de santé.

Le service de santé est assuré au Grand-Hôtel par deux de nos célébrités médicales :

M. le docteur FROMENT, ancien interne, ancien professeur des hôpitaux de Paris ;

M. le docteur BLONDEAU, ancien interne des hôpitaux, ancien chef de clinique de la Faculté de médecine de Paris.

Les soins de ces docteurs sont assurés aux voyageurs le jour et la nuit.

Livre d'or du Grand-Hôtel.

Les registres sur lesquels figurent les noms des souverains, des princes et des personnages les plus illustres peuvent être considérés comme le livre d'or du Grand-Hôtel.

Aussi ne résistons-nous pas au désir d'en extraire les quelques noms suivants :

L'ambassadeur du Céleste Empire et sa suite.

S. A. S. la grande duchesse de Russie.

S. M. Léopold I^{er}, roi des Belges.

S. M. l'impératrice Charlotte du Mexique.

S. A. I. la grande-duchesse Hélène de Russie.

S. A. R. le prince d'Orange.

LL. AA. Omer pacha et Nubar pacha.

S. A. R. le comte de Flandre.

S. M. Isabelle II, reine d'Espagne, et sa suite.

S. A. R. le nabab Mumtazmal du Bengale, accompagné de ses deux fils et d'une suite nombreuse.

S. M. Marie-Pie, reine de Portugal, et sa suite.

S. A. R. l'infant don Sébastien d'Espagne.

S. A. le prince de Serbie, etc., etc.

LL. MM. l'empereur et l'impératrice de Russie et leur suite.

LL. MM. le roi et la reine des Belges.

LL. MM. l'empereur et l'impératrice du Brésil.

Ici s'arrête une nomenclature limitée par les exigences d'une discrétion qui interdit de nommer toutes les illustrations européennes ou étrangères voyageant incognito et qui ont habité ou habitent présentement le Grand-Hôtel.

NOUVELLES MACHINES A COUDRE

SPÉCIALES pour FAMILLES et ATELIERS, etc.

MAISON de GROS

VENANT AUSSI EN DÉTAIL
avec larges facilités de Paiement

Fournisseur des Ministères de la GUERRE, de la MARINE, etc.

des principaux établissements religieux et civils,
communautés, oratoires, etc., etc.

L'“**UTILE**”, 50 L.

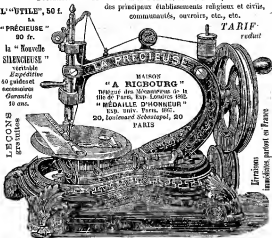
la “**PRÉCIEUSE**”
90 fr.

la “**Nouvelle
SILENCIEUSE**”

véritable
Rapédictive
40 guides et
accessoires
Garantie
10 ans.

LEÇONS
gratuites

TARIF
réduit



Écris-les
immédiatement partout en France

Dés Prix très-réduits, des facilités de paiements incroyables

Tels sont les avantages qu'offre la maison **A. RIBBOURG**
aux Familles et à tous les Travaillants de France (ouvriers et employés, etc.

Chacun verra et pourra certainement en profiter. C'est une preuve de confiance sans arrière-pensée. — C'est la meilleure garantie qu'un fabricant puisse donner à côté de sa garantie personnelle sur la facture.

Conditions encore plus larges et prix spéciaux pour œuvres de patronage, communautés, oratoires, œuvres de charité, etc.

Seule adresse, **20, BOULEVARD SÉBASTOPOL, 20, (envis P^e dessus, échantillons)**

A LA REINE DES FLEURS

Maison fondée en 1774

L. T. PIVER*

PARFUMEUR-CHIMISTE

PARIS — 10, Boulevard de Strasbourg. — PARIS

LAIT D'IRIS

Pour la fraîcheur, l'éclat et la beauté du teint.

PARFUMERIE SPÉCIALE A BASE DE LAIT D'IRIS

Véritable SAVON au SUC de LAITUE

Le meilleur des savons de toilette.

PARFUMERIE FASHIONABLE

OPOPANAX

<i>Véritable Essence</i>	OPOPANAX	<i>Cosmétique Supérieur</i> ...	OPOPANAX
<i>Eau de Toilette</i>	OPOPANAX	<i>Poudre de Riz</i>	OPOPANAX
<i>Savon Supérieur</i>	OPOPANAX	<i>Cold Cream</i>	OPOPANAX
<i>Pommade Supérieure</i> ...	OPOPANAX	<i>Sachet Fashionable</i> ...	OPOPANAX
<i>Huile Supérieure</i>	OPOPANAX	<i>Boîte de Parfumerie</i> ...	OPOPANAX

EAU DENTIFRICE ODONTALGIQUE

QUALITÉ INCOMPARABLE

PARFUMERIE ESS-VIOLETTE

Extrait des fleurs, par le nouveau système de L. T. PIVER.

<i>Pour le Maquillage</i>	<i>Ess-Violette</i>	<i>Huile</i>	<i>Ess-Violette</i>
<i>Eau de Toilette</i>	<i>Ess-Violette</i>	<i>Poudre de Riz</i>	<i>Ess-Violette</i>
<i>Pommade</i>	<i>Ess-Violette</i>	<i>Savon</i>	<i>Ess-Violette</i>
<i>Cosmétique</i>	<i>Ess-Violette</i>	<i>Sachet</i>	<i>Ess-Violette</i>

Déposé chez les principaux Parfumeurs et Coiffeurs de France et de l'Étranger.

REPRODUCTION DE L'ANTIQUE

JEUKENS AINÉ

FABRICANT DE BRONZES D'ART ET D'AMEUBLEMENT

47, RUE OBERKAMPF, 47

PARIS

—
USINE
A VAPEUR
—

Commission



—
SPECIALITÉ
D'APPLIQUES
—

Exportation

Pendules, Candélabres, Lustres, Chénets, Flambeaux, Encoffres,
Garnitures complètes de cheminées, jardinières.

CACHE-POTS RONDS EN CUIVRE REPUSSE

MILLION GUIET[®] ET C^{IE}

FABRICANTS DE VOITURES DE LUXE

58 et 60, AVENUE MONTAIGNE

DIPLOME D'HONNEUR

Premières Médailles aux principales Expositions

DÉCORÉ DE LA LÉGIION D'HONNEUR

EXPOSITION DE PHILADELPHIE 1876

LES FRÈRES MAHON

MÉDECINS DES DORTAUX

Traitent avec succès certain, par correspondance,

Les Maladies de la peau et du Cuir chevelu, Dartres, *Rozéma*, Teignes,
Pellicules, Chute prématurée des cheveux.

500,000 fr. leur ont été alloués par les hôpitaux pour 45,000 gué-
risons constatées.

SEUL CABINET MÉDICAL FONDÉ EN 1806. — VISITES DE 1 H. A 3 H.

Paris, 2, rue des Vosges.

CHOCOLAT MENIER

En visitant l'usine de Noisiel, près de Laguy, spécialement consacrée à la fabrication du **Chocolat Menier**, on peut se convaincre des soins innombrables et qui y sont employés, et se donner en même temps une idée des développements énormes apportés à la préparation de cet aliment.

*Cacaos de premier choix achetés directement dans les pays de production par des agents spéciaux, ou provenant en partie des plantations du **Valle-Menier**, au Nicaragua ;*

Machines hydrauliques et à vapeur, d'une force totale de 300 chevaux, outillage considérable de machines broyeures de différentes formes, tout en granit, faites exprès, dans les dépendances de l'usine ;

Ateliers où les cacaos sont choisis et triés avec le plus grand soin ;

Vastes emplacements où le chocolat est refroidi sur des tables de marbre ;

Chemins de fer reliant tous les ateliers des divers bâtiments en communication ;

Personnel de plus de 500 ouvriers, hommes et femmes, employés au triage des cacaos et à leur torréfaction, au broyage et au pesage du chocolat, au liage des tablettes et à la mise en caisse, chaque jour, de 12 à 15,000 kilogrammes que fournit l'usine.

Comme on le voit, rien n'a été négligé pour que le **Chocolat Menier** soit préparé dans des conditions exceptionnelles qui permettent d'offrir au consommateur, au prix modéré de 2 fr. le 1/2 kilog., un produit excellent que personne ne peut faire meilleur.

Pendant le siège de Paris principalement, les contrefacteurs se sont donné libre carrière pour répandre dans le commerce des produits de qualité inférieure, sous les marques de fabrique contrefaites de la maison **MENIER**. De nombreuses et sévères condamnations sont intervenues pour protéger le public et le fabricant contre des tromperies aussi pernicieuses.

Mais c'est au public surtout qu'il appartient, par quelque vigilance, d'éviter les contrefaçons.

Chaque tablette, en six ou en sept divisions, porte incrusté deux fois sur chaque bâton le nom de **MENIER** en toutes lettres, l'un en dessus, l'autre en dessous. — Il faut donc, avant toutes choses, comme garantie, exiger le véritable nom.

MODES ET COIFFURES

Julia DUCHAILLU

Successeur de M^{me} VALÉRIE GRAUX

BOULEVARD DES ITALIENS, 31 ET 33

AU COIN DE LA RUE DE LA MICHODIÈRE

English spoken

GRAVURE ET IMPRESSIONS EN TOUS GENRES

ALLAIN

*Fournisseur de plusieurs grandes administrations publiques, Banques,
Sociétés de crédit, etc.*

Cachets, matrices, timbres, poinçons, boutons de livrée, cartes de visite, plumes
d'écrit, clichés et gravures sur bois pour annonces de journaux, prospectus, etc.

PARIS, 12, QUAI DU LOUVRE (ancien quai de l'École).

AU PARAGON

DE FOX

GOOD SILK

10 fr.

BONNE SOIE

10 fr.



PARAPLUIES

OMBRELLES ET CANNES

13, RUE DU QUATRE-SEPTEMBRE, 13. — PARIS



PARIS 1867

Médaille d'Argent



POITRASSON

CARROSSIER

PARIS, 29, rue des Petites-Écuries.

VIENNE 1873. (Médaille de mérite.)

VAYLER, Chemisier

71, RUE NEUVE-SAINT-AUGUSTIN, 71

Vin-à-vis la rue Scribe.

CHEMISES, CALEÇONS & GILETS SUR MESURE

HAUTE NOUVEAUTÉ EN CRAVATES

FOULARDS ET MOUCHOIRS

English spoken. — Man spricht Deutsch.

VAYLER, Shirt-Maker

AND GENERAL HOSIER

SHIRTS MADE TO ORDER SILK WEB-SPUN HOSIERY

Cravats neck and pocket foulards of newest styles

GLOVES, SILK SHIRTS, WOOLLEN SHIRTS

Moderate price.

PARFUMERIE-ORIZA

207, rue Saint-Honoré



BREGUET

HORLOGER

12, RUE DE LA PAIX — PARIS

Maison fondée en 1783

CORRESPONDANTS :

A LONDRES : KLAFFENBERGER, 187, REGENT STREET,

A CONSTANTINOPLE, MAISON MIR, GRAND'RUE DE PÉRA,

NEW-YORK, H.-H. HEINRICH & C^e, 8 ET 10, JOHN STREET.

ENTREPRISE DE FÊTES PUBLIQUES & PARTICULIÈRES

COMMISSION

EXPORTATION



HONORÉ

ARTIFICIER DE LA VILLE DE PARIS

BREVETÉ S. G. D. G.

153, Rue Lafayette, 153

PARIS



Envoi franco, sur demande, de tarifs, dessins et instructions

SPECIALITÉ POUR LES CAS DIFFICILES

BIONDETTI (Henri) * * * *

BANDAGISTE-ORTHOPÉDISTE

MEMBRE TITULAIRE DE L'ACADÉMIE NATIONALE

Décoré et honoré de 17 Médailles

Par plusieurs Cours étrangères

POUR HERNIES ET MALADIES NÉES A L'HUMANITÉ

PAR L'INNOVATION

DE SES

APPAREILS HERNIAIRES



Le Bandage à Régulateur est reconnu le plus efficace pour la guérison et la contention des Hernies et Descendues. Il est recommandé par ses plus grandes célébrités chirurgicales et médicales. Ceintures, bas, suspenseurs, etc.

Pour toutes commandes, s'adresser directement à l'Inventeur, HENRI BIONDETTI, 18, rue Vivienne, Paris (près du boulevard). RAPPORT DE 1 MEDAILLE A 4 MEDAILLES.

RÉVOLUTION DANS L'ART DE LA PARFUMERIE



Marque de fabrique déposée.

PARFUMERIE DES FÉES

Maison SARAH FÉLIX

Fondée en 1866

Rue Richer, 43

CRÈME DES FÉES | POUDRE DES FÉES

DÉCOUVERTE SANS PRÉCÉDENT

*Nouveaux produits propagés par M. SARAH FÉLIX
pour l'HYGIÈNE DE LA PEAU et la BEAUTÉ DU VISAGE*

Ces deux produits, exempts de toute matière nuisible, puisque, contrairement aux produits de ce genre, ils peuvent être absorbés par les voies digestives, sont incomparables pour donner immédiatement à la peau : *Blancheur, Transparence, Éclat.* — Ils sont souverains contre toutes les affections de la peau, telles que : *Couperose, Gerçures, Inflammations, Boutons, Taches de rousseur, etc.* et contre les *Érélures*. Leur emploi est également recommandé aux jeunes filles, aux enfants et aux hommes. Elle est insatiable et ne s'arrête jamais.

Bien lire le Prospectus et le mode d'emploi.

EAU DES FÉES, récompensée à l'Exposition de Vienne 1873 (diplôme de mérite), et aux grandes Expositions de France et d'Étranger.

Sous forme pour la recoloration des cheveux et de la barbe.

POMMADE DES FÉES, dont l'emploi est particulièrement recommandé aux personnes faisant usage de l'EAU des FÉES.

EAU DE POUPÉE, parfaite pour nettoyer la tête.

EAU DE TOILETTE DES FÉES, merveilleuse pour les soins de la toilette.

BOUQUETS DE FÉES, parfum pour le mouchoir.

Maisons à Bruxelles, Marseille, Le Havre

DÉPOT A LONDRES, CHEZ HOVENDEN AND SONS
5, Great Marlborough Street.

MACHINES A VAPEUR VERTICALES

Diplôme d'honneur, Médaille d'or et grande médaille d'or aux Expositions de Lyon et de Monaco, 1873.
Médaille de progrès à l'Exposition d'Anvers, 1873. Mentions de jury à l'Exposition de Paris, 1875.

Les seules sur socle-bâti isolateur



portatives, fixes et locomobiles, de 1 à 20 chevaux. Supérieures par leur construction, elles ont seules obtenu les plus hautes récompenses dans les expositions et la médaille d'or dans tous les concours. Meilleur marché que tous les autres systèmes; prenant peu de place, pas d'installation; arrivant toutes montées, prêtes à fonctionner; brûlant toute espèce de combustible; conduites et entretenues par le premier venu; s'appliquant par la régularité de leur marche à toutes les industries, au commerce et à l'agriculture.

Envoi franco du Prospectus détaillé.

Chaudières inexplosibles.

J. HERMANN-LACHAPELLE

144, RUE DU FAUBOURG-POISSONNIÈRE, A PARIS.

Nouvel
Médailles

APPAREIL GAZOGÈNE-BRIET

Nouvel
Médailles

BREVETÉ S. G. D. G.

SEUL APPROUVÉ

Par l'Académie de Médecine

Au moyen du GAZOGÈNE-BRIET, aujourd'hui si connu, on prépare soi-même, instantanément, et à frais très-minimes, de l'excellente Eau de Seltz, et diverses autres boissons gazeuses, telles que Vichy, Soda, Limonade gazeuse, Vin mousseux, etc.



SEUL ADMIS

Dans les Hôpitals de Paris

APPAREILS BRIET

1 bouteille	13 fr.
2 —	15 —
3 —	18 —
4 —	25 —

POUDRES

	les 100 doses
1 bouteille	10 fr.
2 —	15 —
3 —	20 —
4 —	30 —

MONDOLLOT Fils, Ingénieur-Fabricant, à Paris

Fabrique et vente au gros, 72, rue du Château-d'Eau. — Dépôt et vente au détail, 12 bis, boulevard Bonne-Nouvelle.

Maison à Londres, 11, Little James street, Bedford Row.

6 Médailles, — 3 en or, plus



EST ÉTÉ DÉPOSÉE À

CRISPIN aîné, de Vidouville (Manche)

Machines à coudre.

Déposant à Paris,

Machines à plisser.



11, 13, 15, BOULEVARD ORNANO

1^{re} Pour avoir créé son genre de

VENTE A CRÉDIT

Reconnu création utile ;



2^o Pour la bonne qualité de ses marchandises et leur bon marché.

LA NOUVELLE MACHINE A PLISSER ET A TUYAUTER

Système JEANSAUNE, perfectionné par CRISPIN aîné, brev. s. g. d. g.
en France et à l'Etranger.

LES MACHINES A COUDRE

Des meilleurs systèmes

LES MAGASINS SONT IMMENSES (8,000 mètres environ). On voit tout montés les mobiliers en bois de 60 CHAMBRES A COUCHER. — De cette manière, le Client peut se rendre compte de l'effet que feront les Meubles chez lui. — L'Entrée est libre.

Neuf agrandissements successifs et 200,000 clients, les médailles et les diplômes, ne prouvent-ils pas jusqu'à l'évidence combien cet Etablissement est utile et agréable à toutes les classes de la société?...

La confiance qu'a su inspirer CRISPIN aîné, en continuant de livrer à ses clients pendant les deux sièges de Paris, le grand choix d'articles que l'on trouve dans ses magasins ; la quantité jointe à la bonne qualité des marchandises et à la douceur des prix, y attirent une affluence considérable d'acheteurs.

Les acheteurs en comptant s'y trouvent aussi en grand nombre, car on sait que, toutes les marchandises étant marquées en chiffres connus et garanties de bonne qualité, on ne peut être trompé. Plus d'un visiteur curieux est devenu acheteur en voyant le grand choix, la qualité et la quantité des marchandises.

On envoie gratis et franco une brochure ou un prospectus explicatif. Un employé passera pour traiter au domicile des personnes qui le désireront. En province, on expédie les machines à coudre, les machines à plisser et à tuyauter, à moitié payement. A Paris on donne encore de plus grands avantages dans cet article.

INSTITUTIONS DE DEMOISELLES

INSTITUTION DE MADAME WANTZEL

ESTABLISHMENT FOR YOUNG LADIES

52, Avenue de Neuilly, 52. — Paris

Cet Établissement, situé dans le quartier le plus beau et le plus aéré, présente toutes les garanties désirables pour la santé.

PRÉPARATION AUX EXAMENS DE L'HOTEL-DE-VILLE

Cours spéciaux pour les Étrangères.

L'INSTITUTION POUR DEMOISELLES

E. DE SAINT-AUBIN DELIGNIÈRES

Sous la direction de M^{me} SULEAU, est transférée de la rue Châteaurenauld, 14, dans un SPACIEUX CHÂTEAU situé dans un grand parc, TOUT PRÈS DU BOIS DE BOULOGNE, 1, RUE D'AUTEUIL, une des parties les plus salubres de PARIS.

INSTITUTION DE JEUNES DEMOISELLES

DIRIGÉE PAR M^{me} GELOT (BREVET SUPÉRIEUR)

NEUILLY — 15 ET 17, AVENUE DU BOULE

En face de l'ancien parc de Neuilly, près la porte Maillot et le Bois de Boulogne, Hôtels et Jardins parfaitement aérés. — Études complètes. Langues vivantes. Arts d'agrément. Cours spéciaux de langues et de littératures françaises pour les Demoiselles étrangères.

INSTITUTION DES BÈGUES DE PARIS

90, avenue d'Eylau. — Docteur CHERVIN, directeur.

Fondée en 1867 avec le concours de M. le Ministre de l'Instruction publique, subventionnée par la ville de Paris. L'Académie de médecine, les Sociétés nationales de médecine de Lyon, Marseille, Toulouse, Le Mans et les Commissions médicales et pédagogiques de Valence, de Bordeaux, Nantes, Lille, etc., consultées par MM. les Préfets, ont donné leur haute approbation à la méthode Chervin, après en avoir constaté expérimentalement les excellents résultats. — Traitement spécial pour le blâment, le brocchissement, le grossissement et tous les autres défauts de prononciation.

Pour de plus amples renseignements, s'adresser à Paris,
90, avenue d'Eylau.

ORFÈVRENERIE CHRISTOFLE

COUVERTS ARGENTÉS SUR MÉTAL BLANC

Manufacture à Paris, rue de Bondy, 56
Succursale à CARLSRUHE

Représentants dans les principales villes
DE FRANCE ET DE L'ÉTRANGER

ORFÈVRENERIE

ARGENTÉE ET DORÉE

Par les procédés électrochimiques

ORFÈVRENERIE D'ARGENT

GALVANOPLASTIE

ARGENTURE ET DORURE. — DÉARGENTURE

MARQUES DE
FABRIQUE



CHRISTOFLE

EXPOSITIONS UNIVERSELLES

PARIS 1875

GRANDE MÉDAILLE D'HONNEUR

LONDRES 1883

DEUX MÉDAILLES

Pour excellence des Produits

PARIS 1889

BOBS CONCOURS (Membre du Jury)

INSTITUTION ANCELIN, A SAINT-MANDÉ (SEINE)

5 et 7, rue Mangenot, près la gare, à l'entrée du Bois de Vincennes, à 15 minutes de la Bastille.

Deservie par le Chemin de fer de la Bastille et par le Tramway du Rouvre.

Cours et Répétitions du Lycee Charlemaigne

Baccalauréat et répétitions particulières. N

Préparation aux Ecoles Polytechnique, Normale supérieure,
Centrale, Navale, Forestière, de Saint-Cyr, des Mines.

ÉTUDES COMMERCIALES

Préparation aux Ecoles d'Alfort, de Châlons
et d'Agriculture de Grignon.

ALLEMAND, ANGLAIS

4,000 mètres carrés de superficie. — Quatre vastes cours et dortoirs. — Répétitions par des professeurs de l'Ecole polytechnique, des élèves de l'Ecole normale supérieure, de l'Ecole centrale, etc. — Portes étendues des Lycées de Paris. — Régime fortifiant de la campagne. — Cours particuliers pour les étrangers. — Quelques chambres particulières.

S'adresser au directeur, M. RANCHÉ, ancien principal de collège de 1^{re} classe.

Appendice 1878-1879

III

FRANCE

VERSAILLES — ARRAS

NORMANDIE — BRETAGNE

*Angers. — Le Mans. — Blois. — Tours. —
Limoges. — La Rochelle. — Poitiers. — Pé-
rigueux. — Bordeaux. — Toulouse, etc.*

LES PYRÉNÉES

VICHY ET LE CENTRE DE LA FRANCE

Dijon, Mâcon. — La Savoie. — LE Dauphiné.

LYON, MARSEILLE

ET LES VILLES D'HIVER DE LA MÉDITERRANÉE

MONACO

VERSAILLES

GRAND HOTEL DES RÉSERVOIRS **RESTAURANT**

Alléant au Palais et au Parc, rue des Réservoirs, 9, 11 et 11 bis. — Maison meublée annexée. — Grands et petits appartements.

HOTEL VATEL Rue des Réservoirs, 28, à l'angle du boulevard de la Reine, en sortant du Parc (Grille de Neptune), à gauche, rue des Réservoirs. — **WIVIÈRE, PROPRIÉTAIRE**. — Les prix des dîners dans l'hôtel et au restaurant sont de 3 fr. 50 à 5 fr. — Service à la carte. Grands et petits appartements meublés. — Pension de famille.

ARRAS. — Hôtel de l'Univers

AU CENTRE DE LA VILLE

MINELLE, propriétaire

Maison de premier ordre, recommandée aux familles et aux voyageurs. — Grands et petits appartements. — Salons particuliers. — Omnibus à la gare. — Chevaux et voitures à volonté. — Vaste jardin.

ROUEN

LES FILS D'ESCLAVY

MAISON ESCLAVY, fondée en 1832

COMMISSION — TRANSIT — CONSIGNATION

Vins français et étrangers, spiritueux, liqueurs, bières anglaises. — Bercaux et Giesse, 19, quai du Havre. Maguier, quai du Havre, rue Londres, rue Saint-Jacques. — **CAVES CRUSSETES DANS LE BOC A DIEPPE-DALLE-LES-ROUEN.**

LE HAVRE

GRAND HOTEL ET BAINS FRASCATI

OUVERT TOUTE L'ANNÉE

Reconstruit et meublé à neuf en 1871

Seul hôtel du Havre situé au bord de la mer. — Omnibus et voitures à l'hôtel.

Bien que Frascati soit à la hauteur des positions les plus élevées, il est aussi à la portée des fortunes modestes.

HOTEL D'ANGLETERRE

124-126, RUE DE PARIS.

Au centre des affaires. Nouvellement agrandi. Recommandé par son confortable et ses prix modérés. Appartements pour familles. Chambres depuis 2 fr. Table d'hôte et restaurant à la carte. *English spoken.*

LE MANS HOTEL DU DAUPHIN

Place des Halles, 4. — De 1^{er} ordre. — Maisons spécialement recommandées
aux familles.

English spoken

ANGERS GUIGNOLET CRÈME DE CASSIS



MENTHE ANGLAISE

Glaciale, blanche et verte



FABRIQUE SPÉCIALE DE LIQUEURS DISTILLÉES

Médailles aux expositions : Laval, 1857 ; — Angers, 1858 ; — Rennes, 1859 ;
Nantes, 1861 ; — Angers, 1864 ; — Saint-Brieuc, 1865.

Mention honorable à l'Exposition universelle de Paris 1867.

Ancienne maison COINTREAU, frères. COINTREAU fils, successeur
QUAI DES LAISETTES, 39, 41, 43. — ANGERS (Maine-et-Loire).

BREST HOTEL DES VOYAGEURS

Établissement de premier ordre. — Situation centrale, rue de Sion, 18

LAVENANT Frères, PROPRIÉTAIRES

Appartements et salons pour familles. — On parle anglais et allemand
OMNIBUS DE L'HOTEL A TOUTES LES TRAINS

BLOIS

GRAND HOTEL DE BLOIS. — HENRI GIGNON, propriétaire.
Établissement de premier ordre au centre de la ville, près du château. — Bains
d'eau de Loire dans l'hôtel. — Appartements pour familles. — Table d'hôte.
— Equipages et voitures pour Chambord, Chaumont, etc.

TOURS

HOTEL DE LA BOULE D'OR

29, rue Royale, 29

De premier ordre. Recommandé aux familles par sa situation
et son confort. — Omnibus à tous les trains.

GRAND HOTEL DE L'UNIVERS

SUR LE BOULEVARD, entre 14 et 15 GARE

Réputation européenne. — Recommandations exceptionnelles de tous les guides
français et étrangers.

HOTEL DU COMMERCE. — LEGUAY, propriétaire. Place du
Palais de Justice et rue de Bordeaux, près les Gares, les Boulevards et la rue
Royale. — Établissement nouvellement construit et meublé à neuf. — Recom-
mandé par sa situation, son confort et ses prix modérés. — Omnibus à tous
les trains.

VERSAILLES

GRAND HOTEL DES RÉSERVOIRS RESTAURANT

Allenant au Palais et au Parc, rue des Réservoirs, 9, 11 et 11 bis. — Maison meublée annex. — Grands et petits appartements.

HOTEL VATEL Rue des Réservoirs, 23, à l'angle du boulevard de la Reine, au sortant du Parc (Grille de Neptune), à gauche, rue des Réservoirs. — RIVIÈRE, PROPRIÉTAIRE. — Les prix des diners dans l'hôtel et au restaurant sont de 3 fr. 50 à 5 fr. — Service à la carte. Grands et petits appartements meublés. — Pension de famille.

ARRAS. — Hôtel de l'Univers

AU CENTRE DE LA VILLE

MINELLIÉ, propriétaire.

Maison de premier ordre, recommandée aux familles et aux voyageurs. — Grands et petits appartements. — Salons particuliers. — Omnibus à la gare. — Chevaux et voitures à volonté. — Vaste jardin.

ROUEN

LES FILS D'ESCLAVY

MAISON-ESCLAVY, fondée en 1832

COMMISSION — TRANSIT — CONSIGNATION

Vins français et étrangers, spiritueux, liqueurs, bières anglaises. — Bureaux et Caisse, 19, quai du Havre. Magasins, quai du Havre, rue Londres, rue Saint-Jacques. — CAVES CREUSÉES DANS LE ROC A NEPPE-DALLE-LES-ROUEN.

LE HAVRE

GRAND HOTEL ET BAINS FRASCATI

OUVERT TOUTE L'ANNÉE

Reconstruit et meublé à neuf en 1871

Seul hôtel du Havre situé au bord de la mer. — Omnibus et voitures à l'hôtel.

Bien que Frascati soit à la hauteur des positions les plus élevées, il est aussi à la portée des fortunes modestes.

HOTEL D'ANGLETERRE

124-126, RUE DE PARIS.

Au centre des affaires. Nouvellement agrandi. Recommandé par son confortable et ses prix modérés. Appartements pour familles. Chambres depuis 2 fr. Table d'hôte et restaurant à la carte. English spoken.

LE MANS
HOTEL DU DAUPHIN

Place des Halles, 4, — De 1^{er} ordre. — Maison spécialement recommandée
aux familles.

English spoken

ANGERS
GUIGNOLET
CRÈME DE CASSIS



MENTHE ANGLAISE

Glaciale, blanche et verte



FABRIQUE SPÉCIALE DE LIQUEURS SUPÉRIEURES

Médailles aux expositions : Laval, 1861 ; — Angers, 1864 ; — Rennes, 1865 ;
Nantes, 1867 ; — Angers, 1868 ; — Saint-Brieuc, 1869.

Mention honorable à l'Exposition universelle de Paris 1889.

Ancienne maison COINTREAU, frères. COINTREAU fils, successeur

QUAI DES LUNETTES, 28, 41, 43. — ANGERS (Maine-et-Loire)

BREST
HOTEL DES VOYAGEURS

Établissement de premier ordre. — Situation centrale, rue de Siam, 14

LAVENANT Frères, PROPRIÉTAIRES

Appartements et salons pour familles. — *On parle anglais et allemand*

OMNIBUS DE L'HOTEL A TOUTS LES TRAINS

BLOIS

GRAND HOTEL DE BLOIS. — HENRI GIGNON, propriétaire.

Établissement de premier ordre au centre de la ville, près du château. — Bains
d'eau de Loire dans l'hôtel. — Appartements pour familles. — Table d'hôte.

— Equipages et voitures pour Chambord, Chaumont, etc.

TOURS

HOTEL DE LA BOULE D'OR

29, rue Royale, 29

De premier ordre. Recommandé aux familles par sa situation
et son confort. — Omnibus à tous les trains.

GRAND HOTEL DE L'UNIVERS

SUR LE BOULEVARD, PRÈS DE LA GARE

Réputation européenne. — Recommandations exceptionnelles de tous les guides
français et étrangers.

HOTEL DU COMMERCE. — LÉGUAY, propriétaire. Place du
Palais de Justice et rue de Bordeaux, près les Gares, les Boulevards et la rue
Royale. — Établissement nouvellement construit et meublé à neuf. — Recom-
mandé par sa situation, son confort et ses prix modérés. — Omnibus à tous
les trains.

POITIERS
HOTEL DE FRANCE
DE PREMIER ORDRE

BOUCHARDEAU, propriétaire

Établissement recommandé. — Spécialité de volailles, pâtés truffés.

GRAND HOTEL DU PALAIS
PRÈS DES ÉCOLES

RECOMMANDÉ

Omnibus à tous les trains

SPÉCIALITÉ DE PATÉS DE FOIE GRAS

V. CANAUD, propriétaire

LIMOGES
GRAND HOTEL DE LA PAIX
J. MOT

Place Jourdan, en face du Palais de la Division
Établissement du premier ordre, confort, récemment meublé avec élégance et confortable. Situé sur la plus belle place de la ville. — Omnibus à la gare.

PÉRIGUEUX
GRAND HOTEL DE FRANCE
F. GROJA

C. RUIS, Successeur

House of first order newly decorated, very comfortable. — The best and most central situation. — Private rooms and apartments for families. — Truffled pies and preserved truffles. — Exposition to foreign countries.

Maison de premier ordre, très-comfortable. — Situation centrale. — Focallies truffées et truffes conservées. — Exposition à l'étranger. — Omnibus à la gare.

LA ROCHELLE
HOTEL DES ÉTRANGERS

BÉGUSSEAU, propriétaire

Soigneusement restauré. — Offre aux voyageurs tout le confort possible. — Salons particuliers et pour familles. — Omnibus aux deux gares.

ROYAN (Borde de Mer)
HOTEL DE PARIS

Maison-voies de la bonne société. — Ouvert toute l'année. — Se recommande par le confortable et la modicité de ses prix. — Arrangements avec les familles.

Mme GENTIL, propriétaire

HOTEL LAFLEUR
OUVERT TOUTE L'ANNÉE

Fus sur la mer. — Belle situation sur la promenade.

BORDEAUX

GRAND HOTEL DU COMMERCE

4, Place du Châtelet, 4

Confortable. — Au centre. — Près du Grand-Théâtre. — Spécialité pour familles et touristes. — Pas de table d'hôte. — Service individuel. — Cuisine et prix fixe. — Salons. — Appartements. — Interprètes. — Voitures.

HOTEL MARIN & DES COLONIES

Rue Esprit-des-Lois, 23

Situé dans le plus beau quartier, en face du Grand-Théâtre, près des quais et des Quinconces. — Entièrement remis à neuf. — Restaurant à la carte. — Salons. — Bains. — Voitures pour promenades. — Table d'hôte. — Prix modérés. — On parle espagnol.

GRAND HOTEL LAMBERT

QUEUILLE et DARIU

Établissement de premier ordre, situé dans le plus beau quartier de la ville. Vue splendide sur l'hémicycle des Quinconces. — Réunissant à la fois ce que peut offrir le progrès du luxe et du confortable. — Appartements complets pour familles. — English spoken.

GRAND HOTEL DU PÉRIGORD

Rue Maubec, 9 et 11, en face du Grand-Théâtre

COUDY, propriétaire

Établissement meublé et réparé à neuf. Hôtel recommandé aux familles. — 50 chambres à 1 fr. 50 et 2 fr. par jour. Restaurant à la carte et à prix fixe. Caves renommées. Bains dans l'hôtel. Prix modérés. Maison fondée en 1834.

HOTEL & RESTAURANT DU CHAPON FIN

3, 5, 7, RUE MONTESQUIEU, 3, 5, 7

BORDEAUX

Salon. — Grand jardin d'été et d'hiver.

Établissement hydrothérapique, Saint-Sernin

74, rue de la Trésorerie et rue Saint-Sernin, 133.

Établissement complet pour Bains simples ou médicamenteux de toute espèce. — Traitement spécial de toutes les maladies chroniques, principalement celles du système nerveux, des voies digestives, des organes génito-urinaires. — Docteur DUVIGNAUD. — De midi à 3 heures en correspondance. — Manuel d'hydrothérapie — 2 fr. 80 par la poste.

ARCACHON GRAND-HOTEL

Sur la plage. — Trois façades sur la mer, une sur le Casino. — Plus de 100 chambres de maître, depuis 3 fr.

Saison d'été. Table d'hôte, vin compris : Déjeuner, 4 fr. ; dîner, 5 fr. 50. — Restaurants à la carte et à prix fixe. Salons au-dessus de 3 ans, demi-places. Domiciles, par jour : chambre, 1 fr. 30 ; nourriture, 5 fr.

Saison d'hiver : Pension depuis 14 fr. par jour, suivant la chambre. — Bains de mer. — Hydrothérapie complète.

Dépendances du Grand-Hôtel. — VILLAS dans la forêt, de 100 fr. à 1,500 fr. par mois. — CASINO. — Splendide parc. — Représentations théâtrales. — Concerts. — Bais d'enfants, etc., etc.

Pour tous renseignements, s'adresser à l'agent principal de la Société immobilière,

GRAND HOTEL DE FRANCE

GRENIER, Propriétaire.

Ce grand et bel Hôtel, classé parmi les meilleurs hôtels de France, occupe dans Arcachon la meilleure des positions. Il est situé au centre de la ville, à proximité de la Gare, du Télégraphe et de la Poste. — Balcons. — Balvados. — Terrasse splendide, avec une vue admirable sur la mer et la forêt de pins. En outre du confortable le plus complet, cet établissement offre encore à MM. les Voyageurs la jouissance d'un Jardin anglais et d'épais ombrages, qui font de cette Maison un séjour des plus agréables. — Appartements pour famille, salons de compagnie et de lecture, piano, etc., etc. — Prix modérés. — Omnibus à tous les trains.

HOTEL RICHELIEU

185, Boulevard de la Plage, 185

Au centre du Théâtre et du Casino. — Salle à manger de 100 couverts donnant sur la plage et dominant entièrement le bassin. — Vue splendide. — Table d'hôte et restaurant. Salons de compagnie. — Cabinets attenants à l'hôtel.

HOTEL-RESTAURANT JAMPY

Boulevard de la Plage.

De premier ordre. — Offrant tout le confort désirable. — COMESTIBLES. — Maison spéciale pour provisions de voyage et provisions en mer.

TOULOUSE

PHARMACIE CAZAC

11, RUE FERRAT, près la place Saint-Etienne.

Entrepôt central d'eaux minérales françaises et étrangères, et principalement de celles des Pyrénées et de l'Ardeche.

N.B. — Les eaux minérales des Pyrénées sont livrées en toute saison aux mêmes prix que dans les établissements thermaux.

PAU GRAND HOTEL BEAUSÉJOUR

De premier ordre, au centre du quartier le plus recherché, recommandé par son confort, sa situation incomparable et la magnificence du panorama. — Bons appartements pour familles avec vue embrassant toute la chaîne des Pyrénées, les coteaux et la vallée du Gers. — Jardins entourant l'hôtel.

American and English family Hotel

GRAND HOTEL GASSION

Tenu par LAFOURCADE Frères, Propriétaires.

Family Hôtel. — On parle toutes les langues. — Ouverts à tous les trains. — Voitures de ville dans l'hôtel même. — Panorama splendide, unique dans le monde. — Ascenseur hydraulique. — Bains et douches dans l'établissement.

Stations d'Hiver. **BAGNÈRES-DE-BIGORRE** Stations d'Été.

18 heures de Paris. — 24 heures de Marseille.

Au centre de toutes les stations thermales pyrénéennes. — Eaux sulfées, ferrugineuses, arsenicales. — Bain et baignon. — Eaux sulfureuses de Labastrie. — Douches, Vaporarium. — Casino, Théâtre, Musée, Bibliothèque, Musique en plein air. — Excursions faciles dans les montagnes.

GRAND HOTEL BEAUSÉJOUR

Premier ordre, Ouvert toute l'année. — Recommandé par son confort et sa belle situation. — Grands et petits appartements pour familles.

Prix modérés

LA BOURBOULE (Puy-de-Dôme) GRANDE SOURCE PERRIÈRE

LA PLUS ARSÉNICALE CONNUE

Généralisation radicale : Scrofules, lymphatisme, syphilis tertiaire, maladies de la peau, des os, de la poitrine, fièvres intermittentes, anémie, diabète, etc.

Bon et grand établissement pourvu de tous les perfectionnements modernes.

ROYAT-LES-BAINS (Puy-de-Dôme) GRAND ÉTABLISSEMENT THERMAL

Café, Cercle et Spectacle.

Traitement à domicile.

Généralisation complète : Anémie, chlorose, débilité ou faiblesse générale, dyspepsie, bronchites, laryngites, diabète, gravelles uriques, rhumatismes, goutte, maladies cutanées, etc.

ROYAT-LES-BAINS (Puy-de-Dôme)

Eaux Thermales, Mixtes, Bi-Carbonisées, Sodiques
Férugeuses et Lithinées

SPLENDID HOTEL

Le plus vaste de la station. — Situé au nord sur la gare, en face de l'Établissement,
des Sources et du Casino.

INTERPRÈTE POUR TOUTES LES LANGUES.

CHASSAIGNE, propriétaire du GRAND HOTEL CALIFORNIE

à CANNES

VICHY

GRAND HOTEL DES AMBASSADEURS

En face du Casino et du Kiosque de Musique

ROUBEAU-PLACE, propriétaire

The HOTEL DES AMBASSADEURS is frequented by the nobility and gentry of England. — The HOTEL is the largest and the best situated in Vichy. 200 chambres, 20 salons de famille, de 14 fr. à 50 fr. par jour. — Salle à manger de 200 convives. — Salon de fête pour 500 personnes. — Salon-fumeur, Billard, etc. — Interprètes. — Omnibus et voitures de famille. — Les prix varient suivant les étages, de 12 à 18 fr. par jour, y compris la chambre et la table d'hôte à 10 et à 5 h. 1/2.

VICHY

GRAND HOTEL DU PARC

EN FACE DU PARC, DU CASINO ET DE L'ÉTABLISSEMENT THERMAL

GERMOT, propriétaire

VASTES CUISINES ET CUISINES INSTALLÉES AVEC TOUT LE CONFORT MODERNE

PAYELLES SÉPARÉES POUR FAMILLES

Voitures de promenades et Omnibus à la gare.

VICHY

GRAND HOTEL

Situé sur le Parc, en face du Casino et du fameux Kiosque de la Musique, en centre des Sources et des Bains. — Hôtel de premier ordre, fréquenté par l'élite de la société qui visite nos thermes. — Recommandé par sa position exceptionnelle, son bon service et son excellente table d'hôte. — Salons, Fumeurs, Salles de jeux, etc. — Grands et petits appartements pour familles. — Magnifiques salles de restaurant pour service particulier et à la carte. — Joueurs français et étrangers. — Interprètes parlant plusieurs langues.

VOITURES ET OMNIBUS DE L'HOTEL A TOUTES LES TRAINS

BONNET, propriétaire

ÉTABLISSEMENT THERMAL. — PROPRIÉTÉ DE L'ÉTAT

VICHY

Administration de la Compagnie concessionnaire
PARIS, 22, BOULEVARD MONTMARTRE

LES PERSONNES QUI BOIVENT

L'Eau minérale de Vichy ignorent souvent qu'il n'est pas indifférent de boire de telle ou telle source, car une source indiquée spécialement dans une maladie peut être contraire ou nuisible dans une autre. Voici quelques-unes des principales applications en médecine des **SOURCES DE L'ÉTAT**, à Vichy : Grande-Grille, maladies du foie et de l'appareil biliaire; Hôpital, maladies de l'estomac; — Hauterive, affections de l'estomac et de l'appareil urinaire; — Célestins, gravelle, maladie de la vessie, etc.
La cote de 50 bout. (emballage compris) coûte à Paris, 35 fr. : à Vichy, 30 fr.

VICHY CHEZ SOI

Les personnes qui la distance, leur santé ou la dépense empêchant de se rendre à l'établissement thermal, trouvent, au moyen de l'emploi simultané de l'Eau minérale en boisson et des bains préparés avec les sels extraits des eaux minérales de VICHY, par sources mêmes, un traitement presque semblable à celui de Vichy. — Ces sels s'obtiennent par l'évaporation des eaux sources.

Ces bains s'expédient en bouteilles de 250 grammes, au prix de 1 fr. 25. — Chaque bouteille contient un bain.

PASTILLES DIGESTIVES DE VICHY

Fabriquées avec les sels extraits des sources, ces pastilles jouissent tous les jours d'une réputation plus grande. Cette réputation est justifiée par leur efficacité. Elles forment un bonbon d'un goût agréable et d'un effet certain contre les indigestions et les digestions pénibles.

Boîtes de 500 grammes : 5 fr. — Boîtes de 1 et 2 fr.

L'ÉTABLISSEMENT THERMAL est OUVERT TOUTE L'ANNÉE. Le Casino n'est ouvert que du 15 mai au 1^{er} octobre. Tous les jours, il y a concert matin et soir dans le parc, et tous les soirs concerts, bals et représentations théâtrales dans le Casino. Le Casino de Vichy rivalise avec les plus beaux monuments de l'Allemagne. *Projet direct en chemin de fer.*

TOUS LES CHEMINS DE FER CONDUISENT A VICHY

(Voir l'Indicateur des Chemins de fer, p. 41, et le Livret-Guide, p. 214.)

ÉVIAN-LES-BAINS (Haute-Savoie)

(LAC LÉMAN)

A deux heures de Genève, demi-heure de Lausanne.



Sources alcalines-calcaires-magnésiennes (froides). Elles sont ordonnées pour les mêmes maladies que Vichy, Contrexville, Kissingen, Karlsbad, etc. Leur effet est beaucoup plus doux. L'eau, d'une saveur aqueuse inodore, ne décompose pas le vin. Elle est souveraine dans les affections catarrhales de la vésie, des voies urinaires, du foie, de l'estomac, goutte, etc., etc.

Sources ferrugineuses-alcalines-gazeuses d'Amphion et de la Petite-Rive. — Guérissent chlorose, anémie, etc.

ÉVIAN se trouve au premier rang des stations balnéaires. Sa position ravissante au bord du lac Léman, son climat si doux, si tempéré, ses délicieuses promenades, son Casino grandiose, ses nombreux hôtels répondant à toutes les exigences modernes et y attirent un grand nombre de baigneurs et de touristes. La réputation d'Évian comme station climatique en fait un lieu de repos nécessaire après certaines cures dans d'autres stations balnéaires, comme Aix, Uriège, Saint-Gervais, etc.

GRAND CASINO D'ÉVIAN

CONCERTS, BALS, FÊTES. — TERRASSE SUR LE LAC. — VUE MERVEILLEUSE

Grand établissement de Bains et d'Hydrothérapie du Casino

Eau de la Grande Source.

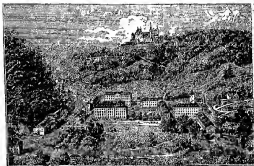
Installation parfaite

Prix modérés

ETABLISSEMENT THERMAL D'URIAGE

EAUX SULFUREUSES ET SALINES PURGATIVES

Saison du 15 Mai au 15 Octobre



Fortifiantes et dépuratives, elles conviennent surtout aux personnes délicates et aux enfants faibles, lymphatiques, scrofuleux. — Elles sont employées avec le plus grand succès contre la plupart des maladies cutanées.

L'Établissement d'Uriage est situé dans la plus belle partie du Dauphiné, à proximité de la Grande-Chartreuse, sur la route de la Savoie, de la Suisse et de l'Italie.

GRANDS HOTELS — APPARTEMENTS POUR FAMILLES
VILLAS ET CHALETS — TÉLÉGRAPHE TOUTE L'ANNÉE — CASINO
MUSIQUE DANS LE PARC.

L'eau d'Uriage est employée avec avantage à domicile, en boisson, bains et pulvérisation.

AIX-LES-BAINS

GRAND HOTEL DE L'EUROPE

Tenu par **BERNASCON**

OUVERT TOUTE L'ANNÉE

Maison de premier ordre, admirablement située, près de l'Établissement thermal et du Casino. Vue splendide du lac et des montagnes; beau jardin d'agrément. Vaste salle à manger.

Grands et petits appartements. — Chalet pour familles.

Grands salons de lecture et de réunion; fumoir. En un mot, cet hôtel ne laisse rien à désirer sous tous les rapports.

Équipages, écuries et remises. Omnibus à tous les trains.

HOTEL LAPLACE

(ANCIENNE MAISON GUILLAND)

GRANDE MAISON MEUBLÉE

Rue du Casino, en face de l'Établissement thermal

L'Hôtel, remis à neuf, et le jardin ont reçu des embellissements considérables. — Appartements, chambres et services très-confortables.

HOTEL VÉNAT ET BRISTOL

OUVERT TOUTE L'ANNÉE

Tenu par **G. ROSSIGNOLI**

Belle maison de 1^{er} ordre, près l'Établissement Thermal des Bains, du Casino et de la Gare. — Splendide Établissement, considérablement agrandi et meublé avec tout le confort moderne. — 100 chambres, et Salons avec vue sur le Lac du Bourget. — Grand jardin et vaste Parc. — Salon de lecture. — Salle de billard. Fumoir (Cigarière). — Table d'hôte, excellente cuisine. — Omnibus et Voitures à tous les trains.

GRAND HOTEL DAMESIN

Tenu par le Propriétaire

Établissement de premier ordre, près de la Gare, du Casino, de l'Établissement thermal et du Jardin public. — Vue splendide, grand Jardin. Salons, Plaza.

English and American Travellers Will receive particular care.

Moderate terms. Tables d'hôte à particulière.

GRAND HOTEL DE LA POSTE

Helmé GUILLAND, Propriétaire.

Situé près de l'Établissement thermal et du Casino, cet Hôtel, avantageusement connu, vient d'être considérablement agrandi, restauré et meublé avec luxe. Il offre ses familles et aux baigneurs tout le confort que l'on peut désirer. On y parle anglais et italien.

AIX-LES-BAINS

GRAND HOTEL D'AIX

(EX-HOTEL IMPÉRIAL) OUVERT TOUTE L'ANNÉE

Tenu par E. GUIBERT

Etablissement de premier ordre, admirablement placé près du Jardin public, du Casino et à proximité de l'Etablissement thermal; 30 chambres et 8 salons; salons de musique, de lecture, de conversation et fumer. — Omnibus à la gare. — Voitures de remise.

GRAND HOTEL DE L'UNIVERS

ET

DES AMBASSADEURS RÉUNIS

Hôtel de premier ordre, ouvert toute l'année

Vaste jardin. — Vue splendide. — Omnibus de l'hôtel à tous les trains.

RENAUD, propriétaire.

HOTEL DES PRINCES

Tenu par GUIBERT.

A côté du Télégraphe, près l'Etablissement thermal et en face le Jardin public. — Table d'hôte. — Grand jardin. — Omnibus.

CHAMBÉRY

HOTEL DE FRANCE

Etablissement de premier ordre, à proximité du débarcadère et des promenades. — Chambres et salons. — Appartements et service confortable. — Prix modérés. — Agrandissements considérables. — Omnibus à tous les trains.

CHIRON, PROPRIÉTAIRE. — L. REYNAUD, SUCCESSION

HOTEL DE L'EUROPE

Etablissement de 1^{re} classe, 17, rue d'Italie, à 5 minutes de la station

Cet hôtel, convenablement situé, complètement rénové et remis à neuf, peut être hautement recommandé. — Grands et petits appartements meublés avec soin. — Bains, tréteaux et douches de vapeur dans l'hôtel. — On y parle anglais, et des arrangements à prix très-modérés sont faits pour le passage pendant l'hiver.

CHAMBERY, ancienne capitale de la SAVOIE, est le point généralement choisi et celui qui convient le mieux pour s'arrêter de Paris en Italie.

DIJON

HOTEL DE LA CLOCHE

TENU PAR GOISSET.

A proximité de la gare, à l'entrée de la ville. Maison de premier ordre, agrandie en 1878. Ancienne réputation. — Appartements pour familles. Voitures de promenade. Omnibus à la gare. Table d'hôte et service particulier. Salons de lecture. Fumeur. Journaux français et anglais.

Man spricht deutsch. — English spoken.

EXPÉDITION DE VINS DE BOURGOGNE

HOTEL DU JURA

LE PLUS PRÈS DE LA GARE

DAVID et HINGGELER, propriétaires.

Maison de premier ordre, agrandie considérablement en 1875

TABLE D'HÔTE SERVIE À LA CARTE

English spoken. — Man spricht deutsch.

EXPÉDITION DES VINS DE BOURGOGNE

BAINS DE SALINS (Jura)

Eaux minérales fortes

BAINS. — DOUCHES. — PISCINE. — HYDROTHERAPIE

Ces eaux combattent efficacement toutes les maladies qui sont dues à l'appauvrissement du sang et elles reconstituent les tempéraments les plus débiles. Les innombrables guérisons qui s'y constatent depuis vingt ans ont placé les eaux de Salins (Jura) au rang des plus utiles contre l'anémie, la coqueluche, la cachexie, le lymphatisme, la scrofule, le rachitisme, la stérilité, etc., etc.

GRAND HOTEL DE L'ÉTABLISSEMENT, confortable et à des prix très-moindres. Il est situé dans le jardin des Bains et seul à portée du traitement. — Salons de jeu, de lecture et de conversation. — Salle de billard. — Chemin de fer de Lyon par Dijon.

MACON

GRAND HOTEL DE L'EUROPE

à cinq minutes de la station

Premier hôtel de la ville, admirablement situé sur le beau quai de la Saône. — Station la plus centrale de la ligne entre Paris, la Suisse, l'Italie et Marseille.

GRANDS ET PETITS APPARTEMENTS. — EXPÉDITION DES VINS DE MACON.

Veuve BATAILLARD et Félix GUÉNARD, propriétaires.

GRENOBLE

HOTEL MONNET

TRILLAT, GENDRE
ET SUCCESSION



Hôtel le plus confortable

Omnibus à tous les trains

Hôtel et restaurant tenu par MONNET, à Uriage-les-Bains.

GRAND HOTEL DE L'EUROPE

BESSON et MERLET

Maison de premier ordre, admirablement située, place Grenette.

Vue splendide. Particulièrement recommandé aux familles et aux touristes.
Grands et petits appartements. — Salon de lecture. — Fumoir. — Voitures
particulières pour la Grande-Chartreuse, Notre-Dame-de-la-Salette, Uriage-les-
Bains. — Omnibus à tous les trains.

SAINT-ÉTIENNE HOTEL DE FRANCE

CLAUDIUS LAVAL

Établissement de premier ordre. — Complètement remis à neuf. — Ascen-
seur desservant tous les étages. — Omnibus à tous les trains.

BRIDES-LES-BAINS (Savoie) SALINS-MOUTIERS

Correspondance à Chamousset

STATION PRÈS DE CHAMBÉRY

Eau minérale thermale de Brides, purgative et reconstituante; la seule en France remplaçant celles de Carlsbad, Kissingen, Paldau et Marienbad, recommandée pour toutes les maladies de l'estomac, des intestins, du foie, etc. Traitement spécial de l'obésité par le Dr PHILBERT.

Eau de Salins-Moutiers (eau de mer thermale), minérale, chlorurée, sodique, tonique et reconstituante; recommandée dans les cas de scorbut, affections rhumatismales et cutanées, maladies des os, caries, ostéites, névroses et le rachitisme. Bains à eau courante; débit : 3,500,000 litres par jour.

Ces charmantes stations thermales, situées au milieu des Alpes, dans la plus magnifique situation, jouissent d'une température douce et égale.

HOTELS (agrandissements considérables), **CASINO**, **PARC** et **THÉÂTRE**

À L'ÉTABLISSEMENT DE BRIDES

HOTEL DE TARENTAISE A MOUTIERS

S'adresser à l'Administrateur délégué à Brides

LYON GRAND HOTEL COLLET

60, rue de Lyon, 60



Nouvellement restauré et agrandi.

LYON

GRAND HOTEL DU GLOBE

BILLOT, propriétaire

RUE CASPARIN, PRÈS LA PLACE BELLECOUR

Installation moderne, offrant aux familles de confortables appartements et rez-de-chaussée et à tous les étages. — 110 chambres pour voyageurs à différents prix. — Cabinet de lecture et fumeur. — Salon de conversation avec piano. — Table d'hôte et services particuliers. — Interprètes. — Omnibus à la gare.

PRIX MODÉRÉS.

GRAND HOTEL BELLECOUR

ANCIEN HOTEL BEAUQUIS. — BRON, PROPRIÉTAIRE

Hôtel grand, restauré et meublé à neuf. Facade d'entrée sur la place Bellecour, près le grand bureau de poste et l'église de la Charité. Grands et petits appartements pour familles. Installation confortable. — Salons et appartements au rez-de-chaussée. Table d'hôte, interprètes. Voitures. Omnibus.

GRAND HOTEL DE BORDEAUX & DU PARC

Le plus près et le plus en vue de la gare de Perrache

LAPAIRE, propriétaire. — Maison de premier ordre. — Nouveaux agencements. — Salons et appartements pour familles. — Bon restaurant. English spoken. — Hier spricht man deutsch.

AU PLUS BEAU PANORAMA DU MONDE

Observatoire, Restaurant et Passage Gay

SEUL ÉTABLISSEMENT POUR VOIR LE SPLENDIDE
PANORAMA DE LYON

CAFÉ-RESTAURANT JEAN MADERNI

Rue de Lyon, 19, et place de la Bourse, en face la Bourse
la Banque et le Grand-Hôtel.

Grands salons pour noces et dîners de corps, depuis 50 jusqu'à 100 couverts. Entrée spéciale par le grand escalier, place de la Bourse. — Dîners à la carte et à prix fixe. Service au dehors pour dîners et soirées. On parle toutes les langues.

MARSEILLE

MAISON DORÉE

Seule Maison reconnue comme les Restaurants de 1^{re} classe de Paris.

5, rue de Noailles (Carnotière prolongée).

Dans la situation la plus belle et la plus centrée. — Grands et petits salons au 1^{er} étage. — Dîners et déjeuners à la carte et à prix fixe. — Service attentif. — Dans le voisinage des théâtres et des principales administrations.

ON PARLE TOUTES LES LANGUES.

MARSEILLE

GRAND HOTEL DE MARSEILLE

MAISON DE PREMIER ORDRE, LA PLUS RAPPROCHÉE DE LA GARE

Ascenseur montant à tous les étages.

BLANC, PROPRIÉTAIRE

CANNES

HOTEL BELLEVUE

Etablissement de première classe, agréablement situé dans le quartier anglais

GRAND HOTEL CALIFORNIE

Propriétaire : CHABASSIERE

Qui tient pendant l'été

LE SPLENDID HOTEL, A ROYAT-LES-BAINS

GRAND HOTEL DE PROVENCE

ÉLOIGNÉ DE LA MER

Magnifique vue de la Méditerranée et des montagnes.

HOTEL ET PENSION SUISSE

Nouvellement restauré et meublé avec tout le confort possible, dans une splendide situation, en plein midi. — Prix modérés

TENU PENDANT L'HIVER PAR M. RITZMANN

Qui dirige pendant l'été

L'HOTEL-PENSION CHAUMONT-SUR-NEUCHÂTEL, EN SUISSE

— 25 —

NICE

LONDON HOUSE

Restaurant des FRÈRES PROVENÇAUX

OUVERT TOUTE L'ANNÉE

Rue Croix-de-Maria, 3, et Jardin-Public, 10

A. COGGERY, ex-chef de M. le comte Demidoff. — Maison spéciale pour
Dîners en ville et parties de pique-nique. — Cuisine russe, Blinds et Piquets
russes. — Concombres russes et Primeurs.

SALONS DE SOCIÉTÉ. — JARDIN D'ÉTÉ.

EN FACE DU THÉÂTRE FRANÇAIS DE NICE

HOTEL ET RESTAURANT

DE LA

MAISON DORÉE

TENU PAR E. RICCI

Du Casino et Restaurant d'Alpes-Bains.

SALONS ET APPARTEMENTS AU MIDI

OUVERT TOUTE LA NUIT.

MONACO (Monte-Carlo)

HOTEL BEAU-RIVAGE

De premier ordre. Situation admirable, plein midi, abrité du vent. A deux minutes de la gare de Monaco et de Monte-Carlo (ouvert pour la saison d'hiver), tenu par F. SCHMITT, propriétaire de l'Hôtel d'Angleterre, à Basse, établissement de premier ordre, avec jardin, situé sur la grande promenade en face des Bains.

MENTON

HOTEL DU MIDI

Promenade du Midi sur les bords de la mer. — Situation exceptionnelle. — Restaurant. — Pension.

BIGNON, propriétaire.

HYÈRES

(VAR)

STATION D'HIVER

Hyères est la plus ancienne station hivernale de la Méditerranée. Si le caprice ou la mode lui a créé des rivales heureuses, cette ville n'en restera pas moins la première entre toutes pour les malades.

Bâtie en amphithéâtre, orientée au S.-S.-E., elle s'inonde des chauds rayons du soleil pendant l'hiver, tandis que la verte chaîne des Maures la protège contre le N.-O. (le mistral).

Séparée par 4 kilomètres du bord de la mer, elle n'en jouit pas moins du tableau féerique de la rade et des îles, tandis qu'elle doit à cet éloignement un air plus doux, moins variable et moins excitant que celui des autres stations marines.

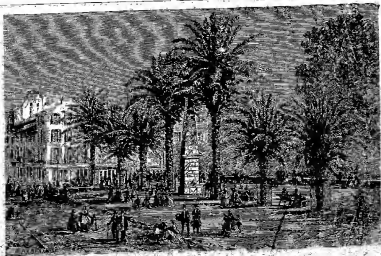
La ligne de raccordement qui vient de s'ouvrir met la ville d'Hyères à 10 minutes de la nouvelle station du chemin de fer.

Depuis de longues années, l'étang des Pasquiers a été complètement assaini. L'air d'Hyères est très-pur et enrichi des aromes balsamiques des montagnes qui l'abritent.

Hyères, contrairement à ce qui a été écrit bien souvent, n'est pas dans ses îles. Elle est bâtie sur le continent. Elle possède des hôtels de premier ordre, souvent habités par des souverains d'Europe, des villas confortables et de nombreuses maisons garnies. Les logements y coûtent 40 %, meilleur marché qu'à Cannes, Nice et Menton.

L'administration municipale, toute dévouée à la prospérité de la station hivernale, a fondé un bureau de renseignements gratuits à la mairie même.

Elle supplée ainsi au syndicat que des rivalités ont fait sombrer après trois ans de fonctionnement.



La Place des Palmiers, à Hyères.

MONACO

SAISON D'HIVER ET SAISON D'ÉTÉ

30 MINUTES DE NICE — 15 MINUTES DE MENTON

LE TRAJET DE PARIS A MONACO SE FAIT EN 24 HEURES
DE LYON EN 15 HEURES ; DE MARSEILLE EN 7 HEURES
DE GÈNES EN 5 HEURES

Parmi les Stations hivernales du Littoral méditerranéen, Monaco occupe la première place par sa position climatique, par les distractions et les plaisirs élégants, qu'il offre à ses visiteurs et qui en ont fait aujourd'hui le rendez-vous du monde aristocratique.

Monaco possède un vaste Etablissement de Bains de Mer, ouvert toute l'année, où se trouvent également des salles pour l'hydrothérapie. Le fond de la plage, ainsi qu'à Trouville, est garni de sable fin. C'est le seul bain de mer possédant un Casino où l'on joue le trente et quarante et la roulette.

Pendant toute la saison d'hiver, une nombreuse troupe d'artistes d'élite y joue, plusieurs fois par semaine, la Comédie, le Vaudeville, l'Opérette.

Des Concerts dans lesquels se font entendre les premiers artistes d'Europe ont également lieu pendant toute la saison. L'orchestre du Casino, composé de 60 exécutants de premier ordre, est renommé sur tout le littoral.

COURSES DE NICE FIN JANVIER

Au bas des terrasses et des jardins dominant sur la mer, on a installé un magnifique tir aux pigeons, dans lequel a lieu, pendant le temps des courses de Nice, un grand concours international avec des prix d'une grande importance, offerts aux tireurs.

Grands bails par invitation, pendant le cours de la saison.

La température, en été comme en hiver, est toujours très-tempérée, grâce à la brise de mer qui rafraîchit constamment l'atmosphère.

GRANDS MAGASINS DE MONTE-CARLO

PLACE DU CASINO

Objets d'art, de fantaisie et d'utilité, modes, nouveautés, parfumerie, etc.

GRAND HOTEL DE PARIS

UN DES PLUS SOMPTUEUX DU LITTORAL MÉDITERRANÉEN

GRAND HOTEL DES BAINS

AVEC ANNEXE

ATTENANT À L'ÉTABLISSEMENT DES BAINS DE MER

Cet Hôtel est recommandé aux familles pour son confort.

Appendice 1877-1878

IV. — PAYS ÉTRANGERS

ANGLETERRE — BELGIQUE — SUISSE — ITALIE

ESPAGNE — TUNIS

ANGLETERRE



PLUMES ANGLAISES

DE

JOSEPH GILLOTT

EN VENTE CHEZ TOUS LES PAPETIERS DU MONDE

SEUL DÉPÔT EN GROS POUR LA FRANCE

Chez ROZET et DELIN

36, boulevard Sébastopol. — Paris.

Bruxelles

GRAND HOTEL, GERNAY 15, boulevard Botanique, en face de la gare du Nord. — Maison de premier ordre, l'une des plus confortables, des mieux aménagées de Bruxelles; se recommande surtout par sa position centrale. — M. GERNAY, ancien propriétaire de l'**HOTEL DU PORTUGAL**, à Spa.

Anvers

HOTEL DU GRAND-LABOUREUR

26, place de Meir, près le Palais-Royal

Etablissement de premier ordre, très-confortable, le mieux situé de la ville. — Prix modérés. — Bains. — Musée de tableaux adossant à la salle à manger.

SPA

GRAND HOTEL DE L'EUROPE

Propriétaire, H. HENRIARD-RICHARD. — Maison de premier ordre, dans une situation superbe, au centre de tous les établissements. — Grands salons de table d'hôte et de conversation. — Fumoir, etc.; en un mot, le plus grand confort y règne. — Omnibus de l'hôtel à tous les trains.

GRAND HOTEL DES BAINS

BAAS-COGEX, propriétaire. — Restaurant français et du Rocher-de-Camcale, maître d'hôtel, fournisseur de la Cour, place Royale, en face du Kiosque de musique et l'Etablissement des Bains. — 60 croisées à balcons sur la place. — Ascenseurs à tous les étages. — Maison renommée pour ses vins. — Gros et détail. — Interprète et omnibus à tous les trains.

LA MERVEILLE DE LA BELGIQUE

Vistée par des milliers d'étrangers : **Grottes de Rochefort** (à 1 heure et demie de Namur), véritables tours d'Ys, propriété de M. ALPH. COLLIGNON. Dans ces grottes, formées des plus belles éruptions volcaniques de l'Europe et de pétrifications splendides, on remarque la fantastique : **SALLE DU SABBAT**, le **VAL D'ENFER**, pouvant contenir plus de 5,000 personnes. Le parcours, très-facile, se fait en 2 ou 3 heures.

A 15 minutes de la station de **JURBEEUX** (LIGNE DE NAMUR A LUXEMBOURG).

Omnibus spécial à tous les trains.

GENÈVE

QUAI DU LÉMAN

HOTEL NATIONAL

PROPRIÉTAIRE :

M. A. RUFENACHT



Prix réduit pour séjour d'été et d'hiver

BUREAU DU TÉLÉGRAPHE ET POSTE DANS L'HOTEL

Deux ascenseurs.

Cet hôtel, le seul au bord du lac, en pleine vue du mont Blanc, possédant de vastes vérandas, terrasses et jardins, offre tout le confort moderne.

Par sa position exceptionnelle, il réunit tous les agréments de la ville et de la campagne.

GENÈVE, SON LAC, LE MONT BLANC

B. - A. BRÉMOND

PLACE DES ALPES

Fabrique de pièces à musique en tous genres et sur des airs désignés

A. GOLAY, LERESCHE & FILS

Fabricants d'Horlogerie, de Bijouterie et de Joaillerie. — Deux vastes magasins complètement assortis en articles de goût et d'excellente fabrication

Quai des Bergues, 34. Même maison à Paris, rue de la Paix

LAC DE GENÈVE (Saison d'été)

AMPHION-LES-BAINS (près EVIAN). — Nouvelle direction. — Succursale de l'hôtel BEAUSITE, à Cannes. — Propriétaire, Georges COUGOLTZ. — Eau ferrugineuse et alcaline. — Ouverture le 1^{er} juin. — Omnibus à tous les bateaux, à Evian. — Cote anglaise. — Orchestre tous les jours.

(HAUTE-SAVOIE)

ÉVIAN-LES-BAINS

(LAC DE GENÈVE)

GRAND HOTEL DES BAINS

A DEUX HEURES DE GENÈVE PAR BATEAU A VAPEUR

A SIGRIST, Directeur-Gérant

150 chambres et salons. — Cuisine et service de premier ordre. — Vue splendide sur le lac et les Alpes. — Fêtes et bals. — Concert tous les jours par un orchestre composé des premiers artistes. Terrasses. Jardins anglais. Promenades dans les magnifiques propriétés de l'établissement. — L'antique célébrité des eaux d'Evian-les-Bains attire chaque année une foule d'étrangers de toutes les nations.

CHAMONIX

GRANDS HOTELS

DE LONDRES ET D'ANGLETERRE

REPUTATION EUROPÉENNE

Maisons de premier ordre, se recommandant aux familles par leur confort et leur cuisine irréprochable. — Établissements meublés et réparés à neuf, à proximité de l'église anglaise, de la poste, du télégraphe. — Bains chauds.

GRÉPAUX-TAIRRAZ, propriétaires.

SAINT-GERVAIS (Haute-Savoie)

HÔTEL DES ALPES — Saint-Gervais-le-Fayet

SUR LA ROUTE DES BILIGENCES DE CHAMONIX

A 42 minutes de l'établissement thermal, dans une position exceptionnelle pour ceux qui veulent user des eaux. On reçoit également les touristes de passage. Maison de pension très-confortable.

Véitures, guides et muletiers pour promenades et excursions.

GENÈVE ET SON LAC

VILLAS DUBOCHET

à CLARENS

Entre **VEVEY** et **MONTREUX**
AU BORD MÊME DU LAC LÉMAN

STATION D'HIVER ET D'ÉTÉ
20 VILLAS MEUBLÉES

AYANT UNE VUE SPLENDIDE SUR LES ALPES

Ces villas sont à proximité
DE LA GARE ET DU DÉBARCADÈRE DE CLARENS
Où tous les trains et les bateaux s'arrêtent.

Dans un vaste parc, d'une superficie d'environ 40,000 mètres, longeant les bords du lac, M. Dubochet a fait construire, en 1875, vingt villas élégantes et d'un aspect varié, possédant chacune un jardin particulier et séparées les unes des autres par une enceinte grillée dissimulée par des bouquets d'arbres et des massifs de verdure.

Ces villas sont richement meublées et pourvues de tout le confort moderne : Linge, Argenterie, Vaisselle, Batterie de cuisine, Eau, Gaz, Salle de bains. L'une d'elles est spécialement consacrée à un casino de famille, avec salle de lecture, billard, piano, etc.

CHACQUE VILLA EST DESTINÉE DE LA FAÇON SUIVANTE :

Un sous-sol affecté à la cuisine et à ses dépendances, un rez-de-chaussée composé d'un grand salon, de deux petits salons, d'une salle à manger et d'un office avec monte-plats, de deux étages comprenant quatre à sept chambres de maîtres ayant chacune son cabinet de toilette avec eau et plusieurs chambres de domestiques. De vastes courtes et remises et chambres pour cochers ont été construites en dehors des villas.

S'adresser sur les lieux, à M. MILET, régisseur.

— *à Paris, maison GÉNARD, agence de location, 7, rue Castiglione.*

(C. DE VAUD).

BEX

(SUISSE.)

GRAND HOTEL

ET BAINS DES SALINES

OUVERT TOUTE L'ANNÉE

Ce magnifique établissement, pourvu de tout le confort désirable, est situé dans une position admirable; de vastes et beaux jardins l'entourent de toutes parts, et chaque année voit augmenter le nombre d'étrangers qu'attirent à Bex la douceur du climat, les cures de petit-lait et de raisins, les bains salés d'eaux-mères.

HOTEL BELLEVUE

TENU PAR A. TANNER

Situé le plus près de la station. — Grand et beau jardin.

Prix modérés.

GRAND HOTEL — PENSION DES BAINS

Établissement hydrothérapique. — 100 Chambres et plusieurs Salons avec tout le confort désirable. Salles de douches, bains romains et turcs, piscine, inhalations, électrisité. Bains d'eaux-mères et salées. Grand Parc ombragé autour de l'Hotel. — Un médecin est attaché à l'établissement des Bains. — Prix modérés. — Omnibus à la Gare.

Canton
d'Unterwalden

VALLÉE D'ENGELBERG

Canton
d'Unterwalden

PRÈS DU LAC DES 4 CANTONS

SITE ALPESTRE GRANDIOSSE A 3,200 MÈTRES — AIR TONIQUE ET FORTIFIANT
POINT CENTRAL POUR PROMENADES ET EXCURSIONS
CURES DE LAIT ET PETIT-LAIT

HOTEL-PENSION SONNENBERG

Tenu par M. LANDRY, propriétaire

KURHAUS ET MAISON DE PREMIÈRE ORDE

Ce magnifique établissement offre tout le confort désirable. — Cuisine distinguée. — Vins de choix. — Eaux de source 3^e R., Douches, bains chauds et froids.

Voitures à disposition à Stansstad (station des bateaux à vapeur). — Chevaux de selle et Guides. — Prix de pension très-modérés.

*M. Landry est aussi propriétaire du grand hôtel de Pegli
station entre Gênes et San Remo.*

TURIN

GRAND HOTEL D'EUROPE

Place Château. — Vis-à-vis le Palais du Roi.

Hôtel de premier ordre sous tous les rapports.

SPÉCIALITÉ DE VERMOUTH

CORA Frères

10, RUE SAINTE-THÉRÈSE

Ce vermouth est une boisson hygiénique à base de vin vieux, ce qui en rend l'usage aussi agréable au goût que favorable à la santé. On expédie, contre remboursement ou bon postal, en caisses depuis 6 litres (au prix de 16 fr.), et en fût depuis 20 litres (au prix de 40 fr.), le port en sus.

Vins et liqueurs assortis; envoi de prix courants sur demande, rue Sainte-Thérèse, 10, à TURIN.

Dépôt à Paris
Boulevard Poissonnière, 8.

Dépôt à Londres,
Fenchurch street, 12.

MILAN

HOTEL GRANDE-BRETAGNE ET REICHMAN

TENU PAR JOSEPH LEGNANI, VIA TORINO, 45.

Grand hôtel remis à neuf; propriétaire, Joseph Legnani, peut recevoir les grandes familles aussi bien que les simples touristes. Belle salle à manger. Salles de lecture. — Punsch et bains.

Prox de la cathédrale, de la galerie Victor-Emmanuel et des principaux édifices. — L'église anglaise est à côté de l'hôtel. — Voitures.

VÉRONE

GRAND HOTEL ROYAL BARBESI (Deux-Tours), sur la place S. Anastasia, au centre de la ville. — Cet excellent établissement, si connu des familles étrangères, possède de grands appartements tenus avec un confort parfait. — Vue admirable des montagnes environnantes et des forts. — On parle anglais, allemand et français. — Voitures pour la ville et les environs. — Salle de lecture. — Table d'hôte, 5 fr.

VENISE

HOTEL BRITANNIA en face de l'église S. Maria della Salute. — Sur Grand Canal, dans la plus belle situation. Ouvert et complètement remis à neuf par les nouveaux propriétaires, le 1^{er} mars 1875. — Maison de premier ordre, la seule possédant un jardin à la disposition des clients de l'hôtel, et entouré d'une salle à manger, d'un cabinet de lecture et d'une salle de billard. — CHARLES WALTHOFF.

LIVOURNE

HOTEL ANGLO-AMERICANO

* Avec pension, tenu par Leopoldi FOCACCI. Etablissement réunissant l'élégance au confort d'après le genre méditerranéen. Dans la situation la plus risquée, hors la Porta al Mare, n° 29. Seul hôtel à côté des établissements de Bains de mer. — Omnibus à tous les trains.

LE TOURISTE D'ITALIE

JOURNAL POLITIQUE QUOTIDIEN

Paraissant tous les jours, en français et en anglais
à FLORENCE (Italie)

FORMAT DES GRANDES JOURNAUX DE PARIS

Unique journal en français et en anglais lu par les étrangers en Italie. — Imprimé avec luxe de papier et de caractères. — Rédaction soignée.

Seul Journal d'Italie contenant la liste générale des Étrangers arrivés dans les principales villes de l'Italie et de l'Étranger.

ABONNEMENT

	1 an	6 mois	3 mois
Italie	33 fr.	13 fr.	7 fr.
États de l'Union postale...	45	23	12

ANNONCES

Annonces	»	30 la ligne
Réclames	1 fr. 50	—

Grand rabais sur les prix pour les grandes annonces, pour les annonces qui seront publiées un certain nombre de fois.

S'adresser à l'Administrateur, Giovanni Chiari, au Bureau du Journal *LE TOURISTE D'ITALIE*, à Florence.

MAXIMILIEN CHIARI, directeur.

L'ITALIE

SEUL JOURNAL POLITIQUE QUOTIDIEN

(FORMAT DES PLUS GRANDS JOURNAUX DE PARIS)

Paraissant dans le royaume d'Italie en langue française

L'ITALIE paraît le soir à Rome et contient les rubriques suivantes :

Politique :

Articles de fonds sur toutes les questions du jour — politique étrangère — politique intérieure — trois Correspondances quotidiennes de Paris — Correspondances des principales villes de l'Europe, de l'Amérique et des Colonies — Actes officiels — Comptes rendus du Sénat et de la Chambre des députés du jour même — Nouvelles diplomatiques — Service spécial de télégrammes politiques de Paris et autres villes — Télégrammes des Agences Stefani, Havas, Reuter, Wolff — etc., etc.

Commerce :

Revenus quotidiens des Bourses de Rome et de Paris — Bulletin financier et télégrammes quotidiens des Bourses de Florence, Paris, Londres, Berlin, Vienne, New-York et Constantinople — Tirage des Emprunts Italiens à primes — et sans primes — etc., etc.

Rome :

Chronique quotidienne de la Ville — Emploi de la journée pour les Étrangers à Rome — Liste quotidienne des Étrangers arrivés à Rome, Naples, Florence, Milan, etc. — Adresses des Ambassades, Légations, Consuls, etc.

Divers :

Sciences, lettres et arts — Gazette des tribunaux — Courrier des théâtres — Sport — Gazette du High Life — Faits divers — Courrier des modes — Feuilles des meilleurs romanciers français — Bulletins météorologiques de l'Observatoire de Rome et du bureau central de la Marine royale — etc., etc.

ANNONCES :

4^e page, 40 centimes la ligne en son espace — 3^e page, sans la signature du Gérant, 1 fr. 50 la ligne — Faits divers, 3 fr.

PRIX D'ABONNEMENT :

	3 mois.	6 mois.	1 an.
Royaume d'Italie.....	fr. 10 —	16 —	36 —
Etats de l'Union postale.....	* 14 —	26 —	51 —
Etats-Unis d'Amérique.....	* 17 —	33 —	64 —

Les abonnements partent des 1^{er} et 16 de chaque mois. — Pour les abonnements envoyer un mandat de poste ou un mandat à vue sur Rome.

Le journal *L'Italie* se vend dans toutes les villes et gares du royaume à dix centimes le numéro.

BUREAUX DU JOURNAL

ROME — Place Montecitorio, 127 — ROME

CORRESPONDANT A PARIS pour les Abonnements et les Annonces,
L'OFFICE PRINCIPAL DE PUBLICITÉ E.-E. OBLIGENT, 16, rue Saint-Marc.

Station d'hiver **PEGLI** près GÈNES Bains de mer
Station du chemin de fer de Nice à Gènes. Même climat que Menton
et San Remo

Grand Hôtel de Pegli

Tenu par les Propriétaires **LANDRY** et **GIRARD**

L'HÔTEL EST OUVERT TOUTE L'ANNÉE

La proximité de Gènes (six trains par jour et tramway) lui donne l'avantage d'être à la fois un séjour de ville et de campagne, centre de promenades et d'excursions. Tout voyageur logé à l'hôtel y obtient la permission pour visiter l'admirable villa Durazzo Pallavicini.

Il offre, d'une façon complète, tout le confort désirable. Grande et petits appartements. Salons de réunion, de lecture, de bal. Beau vestibule-promenoir chauffé en hiver. Billard et galeries.

ÉTABLISSEMENT GRANDIOSE DE BAINS DE MER

Bains chauds et froids. — Caffe anglais et allemand dans la chapelle, près du grand et beau jardin (plantes exotiques) de l'hôtel. Masses à la chapelle de l'hôtel. — Pension à prix modérés.

M. LANDRY est aussi propriétaire du Kurhaus et hôtel Sonnenberg à Engelberg (Suisse)

MADRID

GRAND HOTEL DE LA PAIX

Tenu par **Jean CAPDEVIELLE** et C^e, Puerta del Sol, n^{os} 11 et 12

Établissement de premier ordre, au centre de Madrid. — Cuisine française. — Cave garnie des meilleurs vins d'Espagne et de l'étranger. — Cabinet de lecture, salon de réunion, salles de bains, voitures de luxe et interprètes. — Grands et petits appartements meublés avec luxe. — Prix modérés.

Family Hôtel. HOTEL DE LONDRES Puerta del Sol.

Succursale du Grand Hôtel de la Paix, recommandé aux familles. — 12 années d'existence. — Établissement confortable et élégant, jouissant de l'un des plus beaux panoramas de Madrid. 40 balcons sur la voie publique.

NOTA. Ces deux hôtels sont les seuls hôtels français de Madrid.

TUNIS

HOTEL DE PARIS

BERTRAND, propriétaire

Maison de premier ordre, construite tout récemment, avec balcons à chaque étage; vue splendide sur la mer et les environs; façade sur deux grandes rues, exposition au levant, au midi et au couchant. — Table d'hôte. — Salons de conversation. — Cuisine française. — Prix modérés. — Bains dans l'hôtel. — Voitures de luxe.

Appendice 1878-1879

V

SUPPLÉMENT

Années non classées à leur ordre

ALCOOLATURE D'ARNICA

Des Pères Trappistes de Notre-Dame-des-Neiges

Pharmacie GAFFARD, à AURILLAC

CURAÇAO D'AMSTERDAM

MUSCULINE GUICHON

Du Monastère de Notre-Dame-des-Dombes (Ain)

PRODUITS SPÉCIAUX DES FRÈRES MARISTES DE SAINT-GENIS LAVAL

VINS DE CHAMPAGNE

ALCOOLATURE D'ARNICA



Fabriquée par les PP. TRAPPISTES de Notre-Dame-des-Neiges
Sous la direction de M. MURE, pharmacien de première classe.

Près Saint-Laurent-les-Bains (Ardèche)

Ce précieux médicament pris à l'intérieur est d'une efficacité certaine :
1° dans les défaillances dues à une vive émotion ou une sensation douloureuse ;
2° dans les dispositions aux coups de sang et attaques d'apoplexie ; 3° dans les
marches cholériques des enfants et contre les vers intestinaux. On l'emploie
avec le plus grand succès à l'usage externe contre les brûlures, coups, frac-
tures, contusions, luxations, et chute des cheveux.

MM. les vétérinaires font un grand usage de l'ALCOOLATURE D'ARNICA de
Notre-Dame-des-Neiges.

Prix du Flacon de 120 grammes, 2 francs.

On expédie franc de port et d'emballage 12 flacons et au-dessus.

CAHUMEURS — VICES DU SANG

GUÉRISONS INESPÉRÉES

Rien n'égale le pouvoir dépuratif et curatif des pilules panchymagogues
D'Aug. GAPPARD d'AURILLAC, dans le traitement des maladies chroniques,
innées ou contractées, telles que : scrofules, dartres, goutte, rhumatisme, sy-
philis constitutionnelle, apoplexie, cataracte, goutte serena, vieilles ophtal-
mies, surdités, hercées.

On les reçoit par le retour du courrier avec une notice à l'appui et une bro-
chure (*Le Code de la Santé*) en échange de 6 francs adressés à M. AUG. GAF-
FARD, gradué en médecine et en pharmacie, à Aurillac, l'auteur du remède
des fièvres et runomné.

AMSTERDAM (Hollande)



CURAÇAO & ANISETTE

DE LA MAISON

De ERVEN LUCAS BOLS



Fabrique T. LOOTSJE, fondée en 1575, à Amsterdam. La seule Maison
d'Amsterdam ayant obtenu le plus haute récompense de l'Exposition de Vienne.
11 MÉDAILLES OR ET ARGENT à diverses expositions. Seul dépôt à Paris, 6, bou-
levard Montmartre et dans les principales maisons de Paris et des départements.

CHATEL de dégustation à l'Exposition universelle (Section Néerlandaise).

Affections de l'estomac, Maladies consomptives, Débilité,
Convalescences.

MUSCULINE-GUICHON

PRÉPARÉE

AU MONASTÈRE DE NOTRE-DAME DES DOMBES (AIN)

La *Musculine*, seule véritable préparation de viande crue, est composée de filet de bœuf, réduit en pulpe et présenté sous la forme d'un bonbon glacé d'un aspect et d'un goût agréables. Ce produit, qui réalise une véritable progrès, a donné des résultats vraiment surprenants dans le traitement des maladies suivantes : *Diarrhées chroniques*, — *Dysentéries*, — *Marasme*, — *Rachitisme*, — *Dyspepsies*, — *Gastralgies*, — *Vomissements nerveux*, — *Cancer de l'estomac*, — *Anémie*, — *Chlorose*, — *Débilité*, — *Convalescence des maladies aiguës*.

Prise concurremment avec les *Potions alcooliques graduées* (formules de M. le professeur FERTIN), elle forme le traitement des *Maladies consomptives* et plus spécialement de la *Phthisie pulmonaire*. Plus de 3,000 lettres attestent les résultats obtenus par son emploi.

PREX ET MODS DES LIVRAISONS :

MUSCULINE	La boîte ordinaire...	2 25 francs.	MUSCULINE ET POTIONS	Calme de 3 flac. (emb. complé).	10 f.
	La boîte de 250 grs...	5 »		Calme de 6 flac.	15 »
	La boîte de 500 grs...	10 »		Trait. de 12 jours (2 fl. 500 grs.)	30 »
	La caisse de 1 kil...	18 »		Trait. de 24 jours (4 fl. 1000 grs.)	50 »
	La caisse de 2 kil...	35 »		Trait. de 36 jours (6 fl. 2 kil.)	75 »

Les 2 prem. articles sont envoyés p. la poste. Tous les envois par le chemin de fer.

On peut s'adresser au F. PROCUREUR ET N. D.-DES DOMBES, par Marlieux (Ain).

Une notice est envoyée gratis et franco à toute personne qui en fait la demande, et on se fait un plaisir de répondre à toute demande de renseignements.

DÉPOSITAIRES PRINCIPAUX

FRANCE

Paris, H. WELTER, directeur de notre
Campiolo, rue de Châteaudun, 2.
Lyon, GUICHON, pharmacien, 31, rue de
l'Hôtel-de-Ville, JARDET, successeur.
Marseille, ARNET, pharmacien, 9, rue
Faville.
Angers, BAUDRY, pharmacien, 1, place
de l'Hôtel.
Boulogne, S. HAMAIN, pharmacien, 18,
Grande-Rue.
Lille, G. DELZENNE, pharmacien, 4, rue
Bayale.
Montpellier, BELLASCO et GILLY, phar-
maciens.

ÉTRANGER

Londres, T. TOMLINSON, chemist, 4, Le-
wer Seymour street, Portman square, W.
Bruxelles, BURET, succ. de Ch. DELAERE.
Lisège, HUMAINO, pharmacien, 14, rue
Saint-Sébastien.
Genève, V. PENARON, libraire, dépo-
sitaire général pour la Suisse et dans
toutes les villes principales : Berne,
Lucerne, Fribourg, Neuchâtel, Lau-
sanne, Vevey, etc.
New-York, H. F. SAMPSON, 235, East
twenty fifth street, Near second Avenue.
Madrid, GARCERA CASTILLO, pharmacien,
Príncipe, 11.

ET DANS TOUTES LES BONNES PHARMACIES

Produits spéciaux des Frères Maristes de Saint-Genis-Laval (Rhône).

1° EAU D'ARQUEBUSE de L'ERMITAGE, 52 degrés

ou

Liquueur vulnéraire perfectionnée, excitante
hygiénique, aromatique, d'une efficacité reconnue
et exceptionnelle.

S'EMPLOIE A L'INTÉRIEUR

Pure ou dans une infusion de vio-
lottes, de mélisse.

Elle est un remède efficace contre les
coliques, digestions pénibles, em-
boussures d'estomac, etc.

Prix du litre : 4 fr.

S'EMPLOIE A L'EXTÉRIEUR

Elle est souveraine contre les fou-
lures, entorses, coups, contusions,
coupures, fractures des os, toute
plaie récente, danger de gan-
grène, etc.

Prix du demi-litre : 2 fr. 25

2° SOLUTION DE BIPHOSPHATE DE CHAUX MÉDICINAL

Des Frères Maristes

Préparée par L. ASSAC, Pharmacien de 1^{re} classe
à Montélimart (Drôme).

TRES-EFFICACE

Dans les affections de la poitrine, du
système veineux, la scrofule, les ca-
tarthes larvaires, les bronchites
chroniques, l'hydroplasie, etc.

Prix du litre : 5 fr.

RECOMMANDÉE

Aux enfants et aux personnes d'une
complexion faible et délicate.

Très-utile dans les convalescences,
dans les fractures, la débilité gé-
nérale, les maladies d'estomac, etc.

Prix du demi-litre : 5 fr.

3° EAU MINÉRALE NATURELLE

Source SAINT-JOSEPH

A La Bégude, près **VALS** (Ardèche)

TONIQUE ET DIGESTIVE PAR EXCELLENCE

Autorisée par l'État

Et approuvée par l'Académie de Médecine pour l'usage médical
et pour BOISSON DE TABLE.

Prix :

Caisse de 12 bouteilles :

Sur place.....	12 fr.
En gare.....	20 fr.

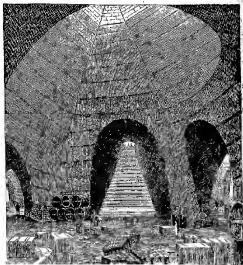
Caisse de 25 bouteilles :

Sur place.....	18 fr. 25
En gare expéditrice.....	18 fr. 50

THÉOPHILE ROEDERER & C^{ie}

MAISON FONDÉE EN 1864

CRISTAL-CHAMPAGNE



37 caves transformées en caves pour le commerce des vins de

CHAMPAGNE

Profondeur : 16 mètres. — Superficie : 40,000 mètres.

SITUÉES ROUTE DE SILLERY

REIMS

REIMS
SOCIÉTÉ DES GRANDS VINS DE CHAMPAGNE
DE LAUNAY & C^{IE}
MAISON FONDÉE EN 1874

Fournisseur de la Présidence, du Grand-Hôtel et des Cours étrangères

Première médaille, Exposition internationale de Paris, 1875

Médaille officielle, Exposition universelle de Philadelphie, 1876

Médaille d'argent de l'Académie nationale, 1876

Diplôme et médaille de bronze du Ministère de l'Agriculture et du Commerce de France

GRANDE MARQUE "Cuvée unique, extra, 1874.....	la bouteille 3 fr.
CARTE BLANCHE. « Dry universal » Beauv, extra moussoux...	id. 6
— « D'OR » Grand royal », Médaille de Paris.....	id. 5
"FACTORY-CHAMPAGNE "Grand vin pailleté d'or.....	id. 4
"CENTENAIL-CHAMPAGNE". Sillery 1874, Médaille de Philadelphie.....	id. 4
CARTE NOIRE. Ay, vin de cabinet.....	id. 3

Marque sans rivaux pour la finesse et la pureté de ses qualités.

C'est aux choix scrupuleux qu'elle fait des meilleurs vins dans les premiers crus de la Champagne, que la Société « DE LAUNAY & C^o » doit la qualité exceptionnelle de ses excellents produits.

Le meilleur Champagne

SPLENDIDE C c'est le
 SPLENDIDE
 SPLENDIDE **CHAMPAGNE**

(PREMIÈRE MARQUE EXCLUSIVE)

DE E. MERCIER & C^o D'EPERNAY

Celle de Propriétaires fondée en 1828

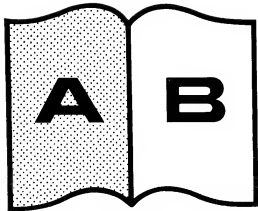
7 et 9, Boulevard des Italiens, à Paris

« GREAT ATTRACTION »

Goûter ces grands vins et voir leur préparation au Pavillon de l'Agriculture

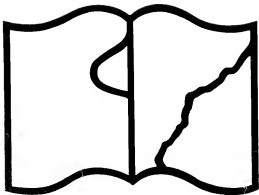
(CLASSE 76)

Parc de l'Exposition universelle



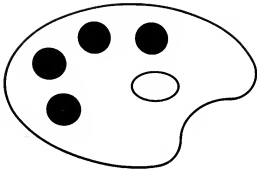
Contraste insuffisant

NF Z 43-120-14



Texte détérioré — reliure défectueuse

NF Z 43-120-11



Original en couleur

NF Z 43-120-8